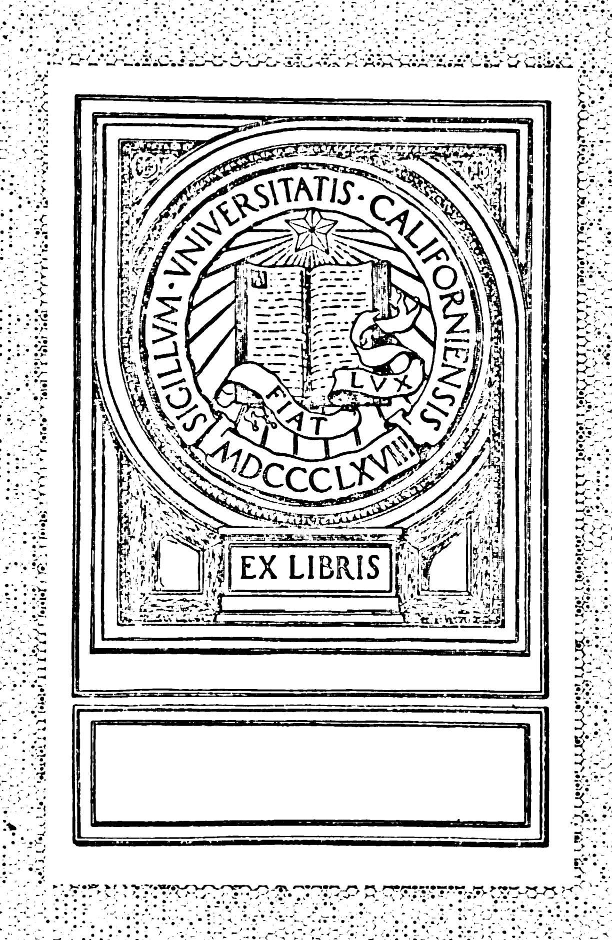
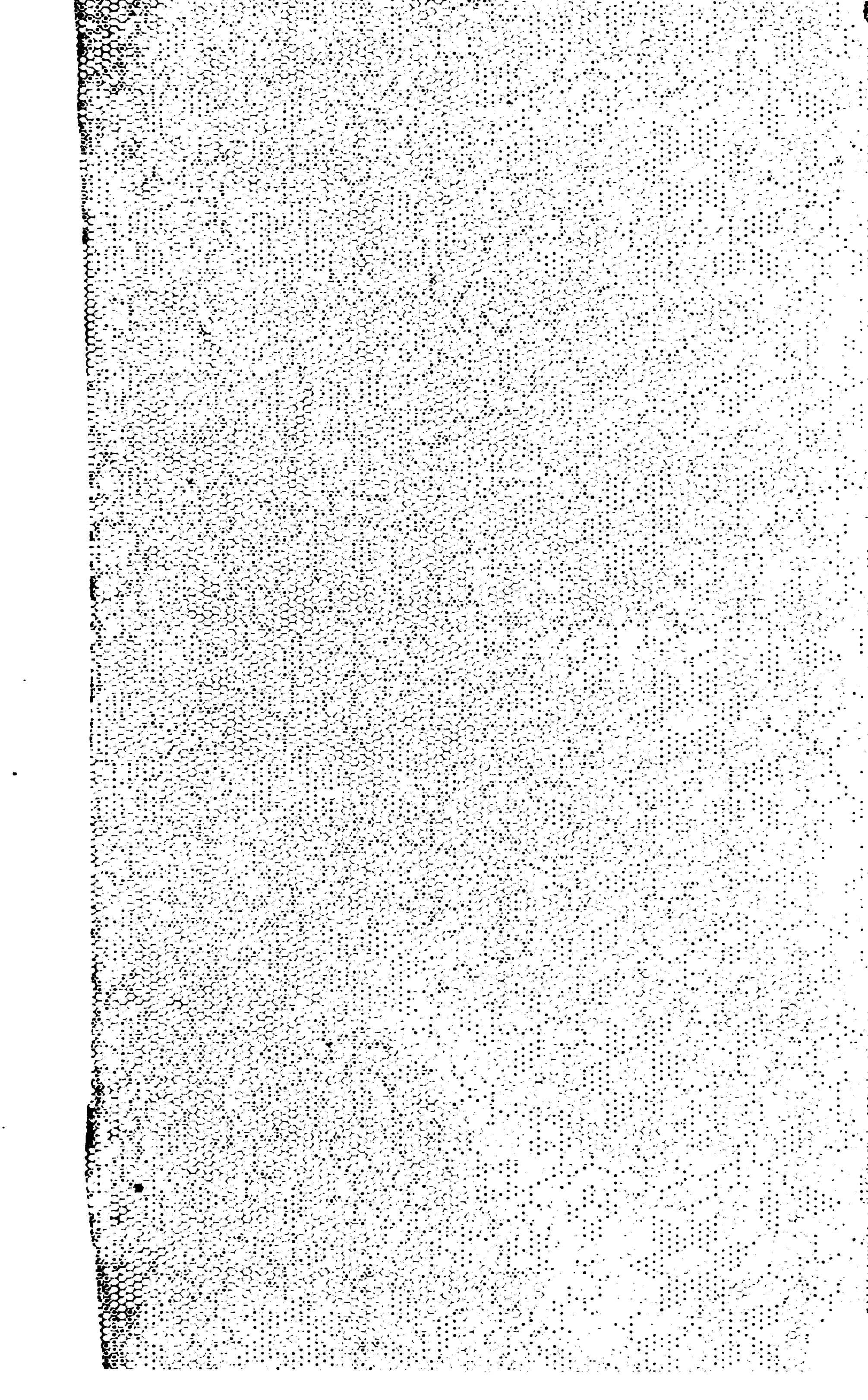
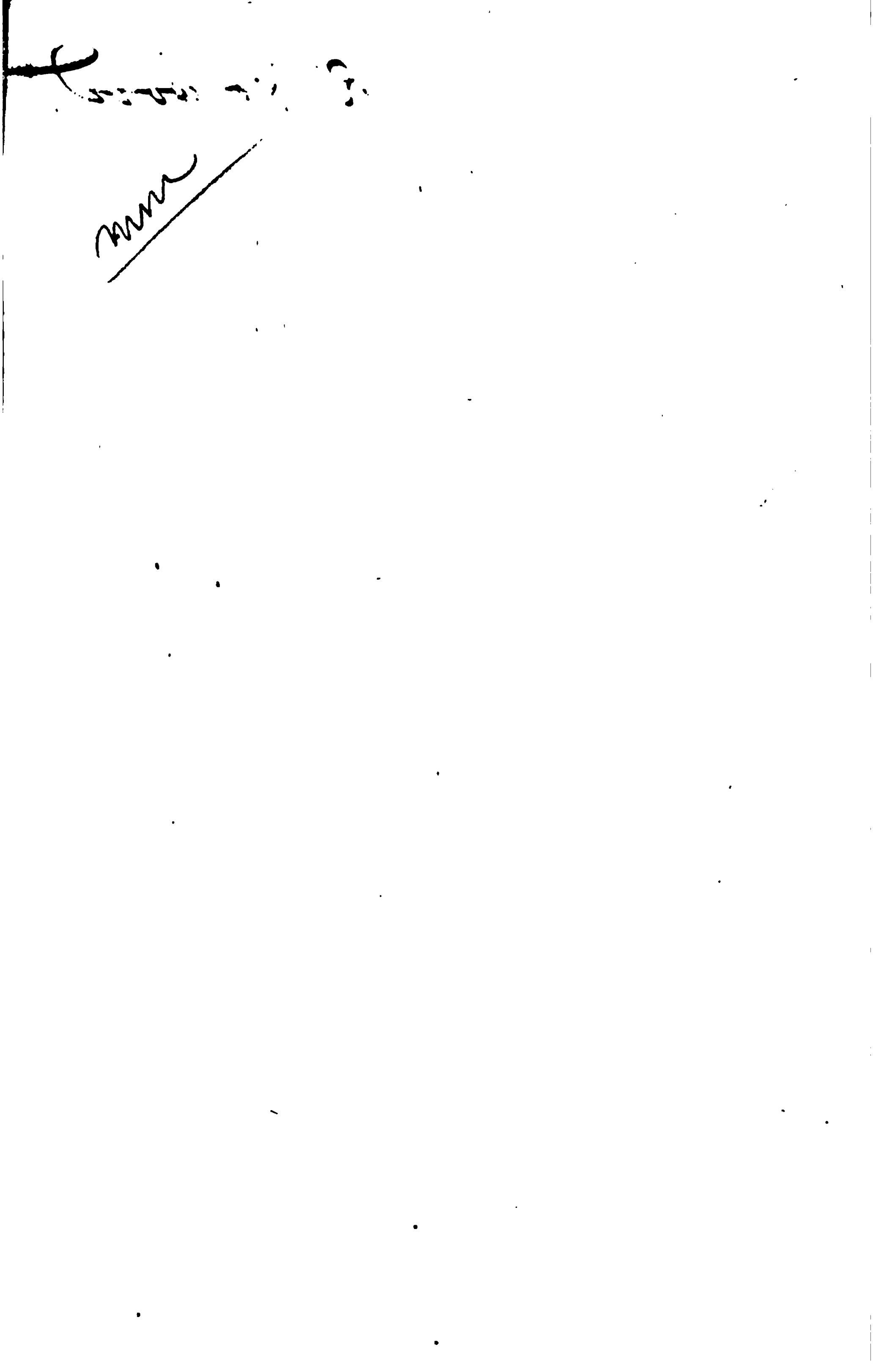

B 3 746 563


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS





R. Norwood

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
RUE CASSETTE, n° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

HISTOIRE

DE

DANTE ALIGHIERI,

PAR

M. LE CHEVALIER ARTAUD DE MONTOR,

ANCIEN CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE A ROME, A FLORENCE ET A VIENNE;
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
DE L'ACADÉMIE DE LA CRUSCA, DE L'ACADÉMIE DE GOTTINGUE ET DE L'ACADÉMIE TIBÉRINE;
OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
COMMANDEUR DE L'ORDRE ROYAL ESPAGNOL DE CHARLES III.



PARIS.
LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE,
RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

—

M DCCC XLI.

A

la Péninsule Ausonienne.

C'est un beau & noble spectacle, quand on parcourt l'Italie, d'observer l'enthousiasme qu'inspire, dans toutes les classes, depuis les sources de la Dora jusqu'à celles d'Aréthuse, le nom seul de Dante Alighieri.

On ne rencontre à cet égard que le plus admirable accord de sentimens. Je crois donc pouvoir dédier ce livre à l'Italie elle-même, à la reine tourellée, qui, placée près du tombeau élevé dans

Florence, en l'honneur de l'auteur de la Divine Comédie, semble dire à quiconque le contemple assis au-dessus du sarcophage : Onorate l'altissimo Poeta!

J'ai obéi à ce précepte magnanime : maintenant une félicitation du plus modeste des enfans de la Péninsule sera pour moi une douce récompense de mes travaux.

Exultavit ut gigas ad currendam viam.
Ps. XVIII. 6.

A propos de la gloire immense du poète-géant, M. le comte César Balbo, auteur de la *Vie de Dante* publiée à Turin en 1839, s'écrie, dans un sentiment exagéré de modestie (préf. IV) : « Si l'on ne juge « pas ma *Vie de Dante* susceptible de corrections, « qu'on en fasse une autre, mais qu'on la fasse! Il ne « seroit pas de l'honneur de la patrie que l'on retar- « dât ce travail davantage, ou *qu'on le laissât faire « aux étrangers.* »

Mon *Histoire de Dante* est commencée depuis long-temps; c'est un hommage français et isolé que je rends au grand poète : les grands poètes appartiennent à la littérature du monde entier. Il ne sera jamais dans ma pensée de prétendre dérober à l'Italie un honneur qui n'appartient qu'à elle seule. Les expressions dont je me suis servi, en parlant de M. le comte Balbo, prouveront assurément la sincérité de mon respect pour ses talens. Après cette courte explication, nécessaire entre hommes délicats et faits pour s'aimer, il me sera permis d'aborder une question qui ne concerne que moi en particulier.

Je vais au-devant de quelques critiques qui m'ont été faites par un ami. Il dit que c'est composer une singulière *trilogie,* de publier successivement la vie de Machiavel, celle de Pie VII et celle de Dante. Ne semble-t-il pas, ajoute cet ami, que ces sujets ne

comportent entr'eux aucune affinité? Cette objection n'est pas tout-à-fait embarrassante, comme je vais essayer de le prouver. D'abord, n'est-il pas suffisant que chacun de ces ouvrages offre, à part, son *unité* relative? Après avoir écrit la vie du grand historien (je ne l'ai considéré qu'incidemment comme politique, et souvent plutôt pour le blâmer que pour le louer), ne peut-on pas appeler les hommes pieux à honorer la vie du grand pontife? ne peut-on pas, plus tard, admirer la vie du grand poète? Il ne s'agit pas de demander si ces caractères, que je crois dignes d'hommages de nature diverse, peuvent se rencontrer dans les mêmes tableaux. Tous trois, dessinés sans confusion, peuvent apparoître dans des cadres distincts. D'ailleurs, si Machiavel a parlé, sans prudence, des papes, il y avoit bien à lui répondre, et je lui ai répondu: les événemens qui se sont succédé ont établi que Machiavel s'étoit trompé. Si le pape Pie VII a déconcerté les projets des ennemis de la Religion, il y avoit lieu à le féliciter, et j'ai loué son courage. Si Dante a embrassé dans sa poésie comme encyclopédique toutes les questions, s'il a été en même temps historien tour à tour respectueux et injuste envers le Saint Siége, et ensuite le poète le plus éminent des temps modernes, il a fallu examiner ses principes en histoire, ses opinions en matière religieuse, et l'ensemble de ces méditations où il a reconnu tant de fois avec vénération la hauteur de nos dogmes, qu'un des plus illustres papes, dans un de ses plus beaux palais, l'a placé au rang des théologiens bien méritans de la chaire pontificale.

Il existe ensuite une autre *unité* qui est attachée aux jugemens que l'auteur a pu porter. S'il avoit applaudi à des doctrines pernicieuses, au lieu de défendre la morale qui est quelquefois trahie par la politique; s'il avoit encouragé des superstitions fatales, au lieu de se tenir dans le vrai, dans le sage; si, sous prétexte de pardonner des écarts à la licence des vers, il avoit excusé des attaques coupables; si un sentiment de justice inébranlable, de religion exacte, de goût sévère, n'avoit pas été toujours pris pour guide par cet auteur, le juge suprême des ouvrages de toute pensée, le public qui a lu Thucydide et Tacite, le public qui s'est pénétré de l'esprit des Pères grecs et latins, le public dont l'oreille est exercée à entendre les nobles *audaces* de la poésie, auroit à prononcer un arrêt sans appel, et je m'y résignerois. Mais l'appréciateur infatigable de l'ordre à préférer dans la rédaction des annales, le panégyriste des traits de modération courageuse, l'ami passionné des charmes purs de l'inspiration des Muses, a voulu, en ce qui le concernoit, sans s'occuper des dissemblances, a voulu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, parler les trois langages qui lui étoient prescrits.

Un écrivain ne peut-il pas varier l'ordonnance de ses sujets? ne contemplez-vous pas, au Vatican, cette *école d'Athènes*, la plus imposante scène d'histoire, la *délivrance de saint Pierre*, qui semble la prédiction d'une autre *délivrance* accomplie de nos jours, et dans la *chambre* suivante, le *mont Parnasse*, Apollon

entouré de Virgile, de Dante, de Pétrarque? tout cela est de la même main.

Un grand sculpteur de ce siècle nous a laissé des statues de *Clio*, de la *Madeleine*, d'*Hercule jetant Lycas à la mer;* ces rapprochemens prouvent qu'il est permis de varier son style, et que les plus infimes comme moi peuvent s'autoriser de l'exemple des plus grands, comme Raphaël et Canova.

Peut-être on dira qu'au moins il falloit choisir une gradation différente. Mais les hommes ne sont pas toujours maîtres de suivre un certain rang, et même, si l'on veut, une certaine convenance.

J'ai parlé de Machiavel, parce que l'opinion, chez nous, étoit dans ce moment mal instruite. Confondant le politique avec l'historien, elle accusoit à faux. Conséquemment le *génie* et les *erreurs* de ce publiciste devoient être signalés. Le bon grain devoit être séparé de l'ivraie. J'ai montré surtout le secrétaire florentin, devenu, en 1527, le conseiller le plus fidèle de Guicciardini lieutenant du pape Clément VII, enfin Machiavel, mourant quelques mois après de la douleur qu'il éprouvoit à la nouvelle de la prise et du sac de Rome. Ce travail, délicat et pénible, m'a mérité l'unanimité des voix pour entrer à la *Crusca*.

J'ai parlé de Pie VII, parce qu'on n'en parloit pas assez; parce que, dans quelques années, on auroit fini par n'en plus parler du tout. Il seroit resté une lacune dans les faits sacrés. Je savois, seul, beaucoup de circonstances d'un haut intérêt: je les ai révélées pour les faire ressortir. Une *histoire* d'Italie,

embrassant les événemens depuis 312 jusqu'en 1814, pendant quinze siècles, avoit été une sorte de *Pronaos* de l'*Histoire de Pie VII*. L'Académie française a couronné ce dernier ouvrage, pendant que l'Italie m'accordoit un suffrage glorieux.

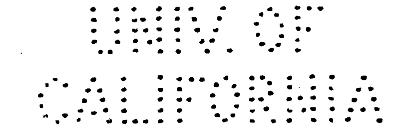
Je me reposois dans une douce satisfaction.

Une suite d'invectives est venue accabler Dante, et des malices étrangères essayoient d'attirer cette cause devant nos tribunaux littéraires. J'avois traduit Dante; je le connoissois, je le savois franc et sincère, même dans ses écarts. Il importoit que la tendance de ce poète, l'ensemble sans exception de ses actions de toute sorte, bonnes ou mauvaises, fussent expliqués à notre jeunesse studieuse, et qu'une voix connue, en prenant la défense d'un fils de l'Italie, vengeât la cour romaine : voilà pourquoi j'ai achevé l'*histoire de Dante*.

On sait à présent quel a été l'enchaînement de ces travaux; je ne regrette pas qu'un plan plus régulier peut-être m'ait été interdit : on eût demandé, à ce qu'il paroît, que cette *trilogie*, simple effet des circonstances, résultat naturel de quelques facultés conservées après une longue carrière livrée à d'autres études, eût d'abord embrassé le poète, puis l'historien, puis le saint. Cela se seroit trouvé conforme à l'ordre des temps où ils ont vécu. Mais j'avois admiré en Italie tout ce qui y étoit admirable, et mon compte-rendu devoit se faire comme Dieu le permettroit. N'accordera-t-on pas un peu qu'il seroit bien qu'on prît l'habitude de ne faire parfois

les livres qu'à mesure qu'ils sont nécessaires? Tout ici-bas est un combat; et quand le maître des maîtres nous appelle pour défendre ses bannières, et nous animer à soutenir tout ce qui élève, conserve et embellit la vie, il faut s'armer et répondre à la voix du maître.

Ceux qui rassembleront les débris de mon bagage littéraire, s'il y a lieu, le disposeront ainsi qu'ils le jugeront convenable; mais je les préviens que, comme cela se voit dans le récit des vicissitudes d'une nation, il y a aussi, en petit, dans les dates des ouvrages d'un écrivain, une espèce de filiation obligée qui accompagne les périodes successifs de la composition. Le premier période, quel qu'il soit, est rappelé dans le second, qui ne peut plus devenir le premier, et le second est cité dans le troisième, et ainsi de suite. Déranger ces combinaisons fortuites, c'est intervertir la marche de l'esprit d'un auteur. Heureux celui qui, dans la contexture de ses idées, sous quelques formes que se soient opérés les développemens, montre une harmonie, une homogénéité constante, et qui, soit qu'il eût à décrire les conceptions et le tracé rapide d'un historien, soit qu'il eût à proclamer le respect pour les lois dogmatiques de la religion, soit qu'il fût appelé à juger les élans de l'imagination, a essayé, tout en désespérant d'un succès au-dessus de ses forces, de distribuer sans cesse, avec équité, les conseils de la circonspection, de la sagesse, et n'a jamais reculé, dans aucun sujet, devant le blâme pour la faute, et devant la louange pour la vertu !



HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OEUVRES

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

DE DANTE ALIGHIERI.

CHAPITRE PREMIER.

LA VIE DE DANTE A ÉTÉ ÉCRITE PAR UN NOMBRE CONSIDÉRABLE D'ITALIENS, DEPUIS BOCACE JUSQU'A M. LE COMTE CÉSAR BALBO. PLUSIEURS FRANÇAIS ONT TRADUIT *LA DIVINE COMÉDIE*. L'AUTEUR ENTREPREND DE DONNER LA VIE COMPLÈTE DE L'ILLUSTRE FLORENTIN. DANTE EST A LUI SEUL UNE GRANDE PARTIE DE L'HISTOIRE DE L'ITALIE DE SON TEMPS.

HONNEUR aux hommes illustres, dans tous les temps et dans tous les pays !

Un grand nombre d'Italiens ont écrit diverses vies de Dante Alighieri. Le premier de ces historiens est Bocace, qui expliquoit cet auteur, à Florence, en 1372. Le dernier est M. César Balbo, qui a publié sa Vie de Dante en 1839. On reconnoît généralement que les Allemands, les Anglais, les Espagnols, et surtout les Français, ont, de leur côté, voulu rendre un hommage sincère à l'auteur de *la Divine Comédie*.

Parmi les traducteurs français de ce dernier ouvrage, après Grangier, Colbert d'Estouteville, petit-fils du grand Colbert, Moutonnet de Clairfons et Rivarol, j'ai été un des premiers à témoigner ma vive admiration pour ce *gran Padre Alighieri*, dont j'avois entendu vanter la gloire pendant un assez long séjour à Florence où me fixoient des fonctions diplomatiques.

Grangier avoit traduit la totalité de *la Divine Comédie*, mais vers pour vers, ce qui n'étoit pas, avec un auteur comme Dante tout rempli d'inversions, une entreprise sage, et il a écrit ses vers dans un style qui n'est plus lisible aujourd'hui. D'ailleurs, je n'en dis pas autant de sa prose dans les notes et dans le discours préliminaire.

Colbert d'Estouteville, premier traducteur des trois parties du poëme, prenant la méditation de Dante pour sujet d'entretiens religieux, et négligeant presque toujours la partie poétique de l'ouvrage pour n'extraire que le fond de la pensée pieuse qui l'a souvent dicté, ne donne pas à la France une idée exacte des beautés qui sont accumulées dans les trois *Cantiche*.

Moutonnet et Rivarol s'étoient présentés à cet assaut, mais ils n'ont attaqué que l'*Enfer*.

J'ai, le premier, dans un pays livré à des préjugés peu fondés contre les dernières parties du poëme, osé traduire ce qui n'étoit pas suffisamment connu. Je suivois en cela le conseil d'un homme judicieux : « Commencez par publier la traduction du *Paradis*. « De cette manière, me disoit-il, vous composerez « d'abord ce qui paroit le plus difficile ; puis vous « vous livrerez à l'étude qui a déjà occupé d'autres « littérateurs avant vous, et vous finirez par le *Pur-*

« *gatoire*, dont j'ai entendu parler souvent, et où « je suis assuré qu'on rencontre des passages qu'il « faut aussi nous faire juger, comme nous avons jugé « l'*Enfer*, qui jouit, parmi nous, d'une réputation « égale à celle qu'il obtient en Italie. »

Je publiai successivement la *Cantica* du *Paradis* en 1811, celle de l'*Enfer* en 1812, celle du *Purgatoire* en 1813. Une seconde édition, où l'on trouve des corrections sans nombre, et que j'ai disposée dans l'ordre régulier, a été publiée de 1828 à 1830.

Il me restoit un scrupule. Mes éditions offrent chacune une Vie différente du poète; mais je ne balance pas à déclarer que ces précis sont incomplets. Je demandois toujours à l'Italie une foule de renseignemens sur Dante, sur ses ouvrages littéraires et politiques. J'ai cru ne pas devoir m'arrêter aux doubles marques de vénération que j'avois données au fondateur de la belle littérature italienne, et dans un intervalle de temps où je me vois quelques loisirs, je rassemble mes souvenirs, je consulte avec empressement les historiens mes prédécesseurs, et j'essaie de faire connaître plus intimement dans l'idiome français, qui jouit de tant de faveur en Europe, les circonstances de la vie, de l'exil, des services et des souffrances d'Alighieri, enfin j'entreprends une histoire de toutes ses œuvres sans exception. J'expliquerai successivement à quelle époque il vit se développer en lui cette brûlante sensibilité qui l'anima d'une passion si tendre et si pure pour sa Béatrix; quand et comment il entra dans les affaires publiques de son pays. J'aurai lieu d'examiner si ce grand génie poétique ne commit pas de graves erreurs politiques, que cependant on peut excuser en se souvenant des embarras du temps, des malheurs de Florence et des dissen-

sions qui troubloient la Péninsule. Je remarquerai les occurrences fatales qui amenèrent une condamnation cruelle, la persistance d'un parti vainqueur qui ne se laissoit désarmer ni par la compassion, ni par les prières; alors, ce grand, ce sublime poème de la *Divine Comédie*, sera placé dans son vrai jour: le lecteur et moi, suivant patiemment les règles de la chronologie, cette compagne nécessaire de l'histoire, nous ébaucherons le poème en quelque sorte avec l'auteur; nous suspendrons le travail pour fuir le supplice; nous reprendrons la tâche interrompue, nous y ajouterons les couleurs que permettra de recueillir une longue suite de réflexions et de voyages; nous verrons des ressentimens s'exhaler d'abord en chants accusateurs et terribles, puis repousser le langage des vers qui ne hait pas assez vite, et recourir à une prose dogmatique pour lancer à l'ennemi des traits heureusement incertains. Chemin faisant, notre sujet nous amènera dans Paris même, où nous apprendrons, à plus de cinq siècles de distance, que cette capitale préludoit, par la renommée de ses écoles de sciences, à ce que depuis elle a reçu d'éclat en Europe dans tous les genres d'études honorables et utiles. Heureuse, si désormais le flambeau qui éclaire ne devient pas la torche qui incendie! Nous entendrons l'amour de la patrie adresser des supplications déchirantes. Un furieux, jusqu'alors implacable, s'écriera d'une voix tendre: « O mon peuple, « que t'ai-je fait? » Nous entendrons le noble exilé repousser courageusement un pardon infâme; nous arriverons, à travers les *escaliers d'autrui* et des monceaux de *pain amer*, à cette cour de Ravenne, franchement, dignement, constamment hospitalière, qui vit composer la fin de la dernière *Cantica;* et lorsque

ce dernier chant nous aura émus, nous pleurerons sur le grand homme que les rives dévastées du Pô di Primaro ne pouvoient consoler du spectacle des bords fleuris de l'Arno.

Dante composa beaucoup d'ouvrages; il y introduisit, avec une volonté très-marquée, toutes les connoissances acquises de son temps : si l'on veut se rendre compte de l'état des sciences et des arts au commencement du XIV[e] siècle, il suffit, du moins nous le croyons, d'interroger Dante seul. Il répondra à toutes les questions qui pourroient s'élever sur l'astronomie et même sur l'astrologie, cette superstition redoutable dans laquelle on peut retomber, si pour s'obstiner à poursuivre une liberté impossible, on implante dans la patrie, sans le savoir, un despotisme qui n'a plus de limites : Dante répondra sur la médecine, la chirurgie, la mécanique, la physique, la peinture, la sculpture, particulièrement sur la musique; il dira des secrets de la nature qu'on croit à tort découverts par Newton. Il éclaircira des faits de l'histoire, quelquefois, il est vrai, avec passion et injustice; il définira les nuances de l'état du langage de son pays; il établira des règles de prosodie. Il dictera pour la postérité des traités de politique, inapplicables sans doute, mais qui amendés ont servi quelquefois de point de départ à beaucoup de publicistes, et de phare pour l'ambition de quelques puissances. On sait déjà qu'il composera des vers à la fois si simples et si corrects, si hardis et si profondément travaillés, qu'on les croiroit composés dans les temps où la littérature italienne, cette mère antique des littératures de l'Europe, avoit atteint son plus haut degré d'illustration, de grâce, de netteté, de force, de concision et d'harmonie. Disons encore que, législateur,

maître et fondateur, j'oserai dire, admirable *conquérant* (car enfin il faut bien une fois que ce mot de *conquérant* reçoive une louange sans restriction), il donnera droit de cité à des formes de langage inconnues qui gardent encore aujourd'hui leur noblesse, comme lui-même, descendant d'une famille où Charlemagne et Conrad III avoient choisi des chevaliers, il étoit reconnu dans sa position sociale comme un des *grands* du pays.

Nous nous arrêtons, effrayé d'avoir peut-être et en quelque sorte, deux fois, trop promis.

Quelques succès qui ont rempli notre cœur de joie, quelques airs d'assurance dont nous nous sommes fait une habitude pour n'être pas resté en chemin, quelque orgueil d'appartenir à une compagnie qui nous a appelé dans son sein pour récompenser nos anciens travaux sur Dante, quelque confiance dans un public qui a paru nous aimer, et qui a rendu justice au désir de lui plaire, viennent nous encourager et nous soutenir. Dieu veuille, dans sa bonté, ajouter à tant d'années laborieuses dans une autre carrière, les années qui sont indispensables pour achever un tableau si vaste, où nous aurons soin de rassembler tout ce que nous aurons ressenti d'amour, de respect, de gratitude pour Florence. Plus qu'un autre, quoique étranger, je dois savoir apprécier le bonheur de la trouver aimante, tendre, généreuse, bienveillante et juste, puisque je vais rencontrer souvent dans mon récit, et m'efforcer de tracer ces agitations qui accablent l'esprit, quand elle a déclaré la guerre et fermé les barrières qui interdisent tout accès à ceux qu'elle ne veut plus appeler ni ses fils, ni ses amis.

Si Dante n'avoit été que poète et littérateur, je me serois contenté de revoir les études que j'ai consacrées

à conduire, comme par la main, notre jeunesse actuelle sur la voie où l'on peut espérer de comprendre des merveilles de la poésie; mais, et je le répète ici dans d'autres termes, en empruntant cette fois les expressions de M. le comte César Balbo, dont l'ouvrage intitulé *Vita di Dante* (1) mérite d'être cité avec éloge, Dante est, à lui seul, une grande partie de l'histoire d'Italie. Il est difficile d'écrire les révolutions de toute cette contrée. J'ai bien déjà hasardé cette orgueilleuse témérité dans la publication de MM. Didot qui traite des annales de l'*Univers;* mais il n'a pas été possible assurément, avec quelque courage que j'aie abordé mon travail, il n'a pas été possible de tout voir, de tout entendre, de tout expliquer, d'analyser les replis du cœur humain dans chaque siècle. L'entreprise sera peut-être plus facile, si elle se borne à esquisser les traits caractéristiques d'une seule époque et d'un seul Italien, de celui qui a réuni en lui, le génie, les vertus, il faut le dire, quelquefois les défauts de la patrie, celui qui a été tour à tour vainqueur et vaincu, un homme de lettres, un homme d'action, né dans la classe des *puissans* et réduit à la plus désolante misère, accompagné toujours par l'*amour*, dit encore M. Balbo, ensuite s'abandonnant éperdument à la haine; enfin l'Italien le plus italien qui ait jamais existé depuis les premières rives de l'une et l'autre Doire jusqu'à la colonne qu'Antaris, roi des Lombards, toucha de sa lance en face de Messine.

Le siècle où vécut Dante, dit encore sous un autre rapport M. Balbo, est, relativement à l'enseignement

(1) *Vita di Dante, scritta da Cesare Balbo.* 2 vol. in-8°. *Torino, Pomba,* 1839.

moral, le plus important de l'histoire d'Italie, celui dans lequel on passa, àprès de courtes vertus républicaines, aux longs vices de cet état de gouvernement ni républicain, ni monarchique, s'éteignant toujours, après des symptômes de marasme et de langueur, sous les coups infaillibles d'une seule volonté qui souvent ne connoît plus de contradicteurs.

Actuellement, aurons-nous eu tort de dire, de concert avec M. Balbo, que, pour son temps, cet Italien fut à lui seul une grande partie de l'histoire de l'Italie, et qu'il répond à toutes les questions? Cette vie si éclatante, si lumineuse, qui excitoit encore l'attention des peuples, même sous les haillons de la pauvreté, et à ce dernier rang de la table des grands où figuroient en première ligne des bouffons; cette vie si éclatante, si lumineuse, n'a-t-elle pas quelque chose de semblable à ces feux rivaux du soleil qu'on allume sur des tours élevées? Comme eux, elle répand sa clarté sur ce qui la précède, sur ce qui l'entoure et sur ce qui la suit.

Oui, nous verrons quelles vicissitudes tourmentèrent l'Italie avant le siècle de Dante. Nous observerons quelles incertitudes, quels déchiremens occasionnèrent ces vicissitudes imprévues; nous détaillerons les conséquences heureuses ou funestes qui s'étendirent aux siècles suivans. Aussi la vie de Dante, tentée sans peur, sans passion, sans colère, sans préférences municipales, je n'ose pas dire sans amour, sera comme le *feu en usage au Bengale*, qui éclairera les temps de la barbarie après l'empire romain, les premiers balbutiemens de la renaissance, la renaissance prenant la robe virile, et toutes les phases des événemens littéraires et politiques jusqu'à nos malheurs d'aujourd'hui, enfin jusqu'à cette admiration

croissante pour la *Divine Comédie*, admiration qui, sans blesser nos dogmes religieux, commande un nouveau respect pour leurs mystères. Cet ouvrage de Dante, comme me l'a dit très-bien Ennius Visconti, chargé de censurer les notes de l'édition préparée à Rome, par Lombardi, en 1791, fortifiera le catholicisme du double secours d'une orthodoxie inattaquable, et du salutaire emploi des charmes poétiques pour affermir, même sans qu'on s'en rende compte, cette vénération due au Saint Siége, vénération à laquelle il faut toujours revenir, soit après quelques injures jetées aux pontifes par Dante lui-même, soit après les persécutions militaires dont nous avons été témoins, il y a trente années.



CHAPITRE II.

EXPOSÉ DES PRINCIPALES CIRCONSTANCES QUI ONT PRÉCÉDÉ LE SIÈCLE DE DANTE. INVASION DES BARBARES EN ITALIE. LES LOMBARDS, CHARLEMAGNE. LA LIBERTÉ S'ÉTEND DANS LA PÉNINSULE, SOUS LA PROTECTION DU MANTEAU PONTIFICAL. L'EMPEREUR FRÉDÉRIC Ier. LE PAPE ADRIEN IV. MILAN DÉTRUIT ET REBATI. PAIX DE CONSTANCE. LES DROITS RÉGALIENS ASSURÉS AUX VILLES, SOUS QUELQUES RÉSERVES FAITES PAR L'EMPEREUR FRÉDÉRIC Ier.

Quelles étoient donc les principales circonstances qui avoient précédé le siècle de Dante? L'Italie, après avoir porté si loin la puissance de son nom, voyoit revenir contre elle, comme le chasseur voit revenir le sanglier contre l'épieu, quelques-unes des nations qui gémissoient sous l'oppression. Après les ramas de brigands, commandés par Odoacre, ce fils d'Edéron, ministre d'Attila, survinrent les Goths, puis les Lombards. Il ne faut pas croire absolument que le climat heureux de la Péninsule fut l'attrait (1) qui décida tant de hordes diverses à se ruer sur l'Italie. Elle dut cette infortune privilégiée à la renommée de Rome, l'ancienne capitale du monde. Les barbares crioient : « Allons à Rome. » Ils disoient qu'ils venoient conquérir le centre des richesses, du pouvoir de l'univers. C'étoit une révolte de l'esclave

(1) Balbo, tom. I, pag. 10.

contre le maître. Les Italiens avoient essayé de rétablir cet antique siége de l'empire. Les empereurs orientaux tâchoient, d'un autre point, d'atteindre le même but, et Byzance ne satisfaisoit pas leur cupidité. En 568, l'Italie fut en partie grecque, en partie lombarde, et depuis ce temps la Péninsule ne fut jamais réunie sous un même sceptre, excepté pendant un rêve de Napoléon. Murat n'a été toujours qu'un soldat couronné, obligé de se rendre avec obéissance à l'appel du général.

Les autres contrées de l'Europe, conquises une ou deux fois au plus par les barbares, eurent le temps et l'opportunité de se fondre dans la masse des vainqueurs, de recevoir des lois plus ou moins utiles, de faire adopter leurs habitudes, jusqu'aux plus vieux préjugés des localités, de forcer par l'ascendant de la vertu et de la beauté des femmes, de forcer la Francisque à s'abaisser devant le rouet, et de continuer à croître pour devenir plus tard ces puissans, ces imposans royaumes qu'on appelle l'Angleterre, l'Espagne et la France. L'Italie subissoit sans cesse une conquête nouvelle : sa robe de pourpre étoit lacérée en morceaux décolorés. Il lui arriva encore la plus effroyable des catastrophes. L'Italie, toujours divisée, d'un abîme tomboit dans un autre; et elle n'avoit pas plus tôt apprivoisé la férocité de ses derniers tyrans, que d'autres maîtres plus stupides accouroient pour l'accabler d'insultes et de mépris.

Une quatrième conquête amena Charlemagne; mais il n'avoit passé les Alpes que pour protéger. Il sembla que le projet de création d'un royaume italien, attribué à un fils de ce grand homme, alloit faire entrer l'Italie dans les conditions des autres nations de l'Europe; mais la création simultanée de

l'empire d'Occident suscitoit d'autres intérêts, des vues, des dénominations qui n'avoient rien de commun avec la situation de l'Italie. La puissance des papes, fondée par saint Pierre, commençoit à s'élever, et, quoi qu'en dise plus tard Alighieri, nous ne balançons pas à soutenir que, dans cette nécessité absolue de division en principautés partielles, le Saint Siége, avec ou sans la donation de Constantin, problème politique dont nous parlerons plus tard et à notre aise, rendit souvent d'éminens services à l'Italie, et s'opposa constamment à ce qu'elle devînt un assemblage informe de provinces d'un royaume éloigné. Ce que le christianisme fit en grand pour la liberté du monde, le Saint Siége le fit pour la liberté bien entendue de l'Italie. Le beau regret qu'auroient les Italiens de n'être pas les chefs d'office de l'Espagnol dans l'ardeur brûlante du climat, de ne pas être attelés aux prolonges qui tirent le canon du Germain, enfin de ne pas être réduits à la condition d'enivrer le Français de leurs chants. Les papes vouloient être libres, et en politiques marchant avec la religion de Jésus-Christ, la morale et le bon sens, ils répandirent autour d'eux l'amour d'une sage liberté.

J'espère parvenir à convaincre le lecteur d'une vérité qu'il est si à propos de connoître.

Quels qu'aient été divers incidens qui sont survenus à la suite de l'indépendance des villes italiennes, accordée plus ou moins forcément par les empereurs allemands, qui s'étoient embarrassés sans prévoyance d'un fardeau qu'avoit déposé l'habileté des monarques français, il est assuré que l'Italie parvint à un affranchissement relatif et détourné, qui fut peut-être plus heureux que celui qu'elle auroit dû à une réunion de tous ses municipes sous un seul

bras armé d'un long glaive. Cette indépendance, encore indirecte, il est vrai, mais fortement établie d'abord sous le manteau pontifical (1), s'étendit pendant le règne de Grégoire VII. Il se plaignit des empereurs usurpateurs des libertés de l'Eglise et protecteurs de scandales qu'elle ne pouvoit souffrir. Alors beaucoup de villes italiennes se constituèrent en *comuni*. On adopta le gouvernement de *consuls* électifs. Pise, Lucques, Milan, Asti, Gênes, se montrèrent les plus empressées à reconnoître la première sorte de gouvernement; d'autres, sans répudier les empereurs, leur arrachèrent des concessions. Plusieurs de ces princes fermèrent les yeux sur des séparations sollicitées avec des promesses hypocrites, ou des assurances de fidélité éventuelle que les Allemands, dans leur caractère confiant, croyoient suffisantes. Venise seule n'entroit plus dans ces débats; elle avoit secoué avec magnanimité le joug des empereurs d'Orient, et depuis elle n'en avoit souffert d'autre que le sien propre.

Les acclamations des Romains, en l'an 800, avoient-elles été un cri d'esclavage ou un heureux calcul de politique? Un nouveau cri, invoquant une liberté prudente pour l'Italie, étoit parti de Rome. L'éloignement, puis des préoccupations intérieures, déterminoient successivement, chez les empereurs, des complaisances et des facilités pour des villes qui ne refusoient pas de se déclarer en quelque sorte absolument fidèles à l'empire.

Cet état de choses devoit déplaire à l'un des successeurs de ce titre d'empereur, qui auroit l'ame hautaine ou la volonté ferme.

(1) Balbo, tom. I, pag. 12.

Frédéric Ier, surnommé Barberousse (1), vingt-deuxième empereur d'Allemagne, fils de Frédéric, duc de Souabe, avoit été couronné à Aix-la-Chapelle, le 9 mars 1132, sous le pontificat d'Innocent II. Ce prince passa plus tard en Italie, et malgré la résistance de Milan, qui avoit déjà goûté les premiers fruits de sa constitution en *comuni*, il se fit couronner roi de Lombardie. Ensuite il députa vers Adrien IV pour le prier de le couronner empereur à Rome. Le pape ne voulut y consentir, qu'autant que le monarque se soumettroit au cérémonial établi. L'empereur refusa d'abord, puis il accepta les conditions. Ce cérémonial consistoit à tenir l'étrier du pape, ensuite le prince l'aidoit à descendre de sa mule. Le pape descendu donnoit à l'empereur le baiser de paix.

Milan s'étant révolté, Frédéric commanda que les biens des habitans fussent confisqués et que leurs personnes devinssent esclaves. Frédéric veut encore punir avec plus de barbarie les Milanais. Il fait renverser les murailles de la ville et raser les édifices publics par les peuples voisins de Milan. La jalousie du voisinage est si envieuse, que ces peuples obéissent avec joie. Aucune considération n'arrête Frédéric. Gênes fut saccagée; Rome et Venise même menacées. Le pape Innocent III, indigné de ces menaces, et ne se voyant pas pour résister autant de force qu'en possédoit Venise, cherche un asile en France. Les patriciens de Rome et Venise forment une alliance contre Frédéric. L'Italie court aux armes. Les *comuni*, partisans de l'empereur, agissent avec réserve dans la crainte d'affoiblir leur autorité. Une maladie conta-

(1) J'emprunte quelques passages à mon Histoire d'Italie. Paris, Didot, 1835, pag. 75.

gieuse ravage l'armée du guerrier germain ; il repasse les Alpes, et il entame des négociations.

En 1176, les Milanais reprennent courage, et détruisent à Côme l'armée de Frédéric, revenue d'Allemagne avec des renforts. Il demande la paix à Alexandre III, qui n'abuse pas de la situation où l'empereur est réduit ; mais on ne conclut pas encore un traité définitif. Cependant, le 11 juin 1183, par les ordres de l'empereur, un congrès est convoqué à Constance, et toute l'Italie est reconnue libre. Cette paix glorieuse conservoit aux villes de la Péninsule, les libertés et les droits *régaliens* (1), reconnoissoit leurs coutumes, sous la seule réserve faite par l'empereur de certaines appartenances de suzeraineté, entre autres des appels en dernier ressort. Ainsi la forme du gouvernement républicain, déjà adoptée dans plusieurs de ces villes, fut étendue à beaucoup d'autres du consentement de l'empereur. Le mot de *république*, d'abord signifioit à la fois *principauté*, *royaume*, *empire*, *fisc* ou *droits du monarque*, *gouvernement des nobles*, *gouvernement des citoyens et habitans de cité*. Ensuite *république* signifia la forme d'autorité des villes qui s'administroient elles-mêmes, la forme que les anciens appeloient *autonome*.

Ce fut alors que les Italiens ne purent méconnoître ce qu'ils devoient aux souverains pontifes et ensuite à Venise, cette fille aînée du Saint Siége. Il est vrai que les papes, déjà maîtres de Ravenne et des provinces adjacentes par la donation authentique des princes français qui ne furent, pendant qu'ils étoient empereurs, que donateurs désintéressés et amis sans

(1) Les droits régaliens ou de la souveraineté sont la faculté de jouir des revenus d'un évêché et d'un bénéfice vacans, le droit de battre monnoie, d'administrer la justice, etc.

danger; les papes, souverains d'Orvieto et de Viterbe en vertu d'un legs de la comtesse Mathilde (1), se voyoient encore depuis long-temps maîtres de Rome : mais en travaillant pour eux dans ces derniers événemens, ils avoient hâté l'affranchissement du reste de l'Italie.

(1) En 1125 mourut la comtesse Mathilde, qui, par un acte conservé dans la citadelle de Canosse, avoit laissé tous ses biens au Saint Siége. C'est la partie de l'Etat romain qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre, et qui s'étend de Aquapendente à Ronciglione. Le pape Honorius fit occuper les villes qui dépendoient de cette succession. On a dit que cette princesse ne pouvoit pas ainsi léguer ses biens. Elle les a laissés en vertu du titre auquel elle les possédoit depuis 1056 (pendant plus des deux tiers d'un siècle) par elle-même ou par l'administration de sa mère Béatrix. Ils lui avoient été donnés en vertu d'un testament de Boniface III, duc de Toscane, son père, qui les tenoit de la générosité des empereurs. Rien n'étoit plus régulier que le droit de la comtesse Mathilde, et les lois du temps l'autorisoient à tester comme elle l'a fait, et à désigner tels héritiers qu'il lui plaisoit de choisir. (*L'Italie.* Didot, 1835, pag. 75.)



CHAPITRE III.

ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DES *COMUNI*. LE PAPE INNOCENT III. FRÉDÉRIC II EMPEREUR, PETIT-FILS DE FRÉDÉRIC Ier. ORIGINE DE LA DÉNOMINATION DE GIBELINS ET DE GUELFES. LA LIGUE GUELFE. SIGNES AUXQUELS ON RECONNOISSOIT LES GIBELINS ET LES GUELFES. FORME DE GOUVERNEMENT DES PRINCIPALES VILLES DE L'ITALIE. ANCÊTRES DE DANTE ALIGHIERI. NAISSANCE DE DANTE.

PRESQUE toutes les villes de la Péninsule sont devenues *républiques* dans le sens que j'ai indiqué, ou comme on dit plus habituellement, *comuni*. Républiques ou *comuni*, elles n'entendoient pas encore par ce nom être nettement un peuple qui se gouverne sans prince. Elles reconnoissoient la suprématie de l'empereur et roi allemand, en toute chose non comprise dans les droits *régaliens*, d'abord conquis ou obtenus, ensuite confirmés pour tous: dans les *régales* seules consistoit leur liberté, leur droit et leur pouvoir. On les interprétoit dans un sens plus ou moins large, et non-seulement d'une manière différente de la part de l'empereur et des villes, mais encore entre les citoyens d'une même ville. Nous devons bien remarquer cette différence d'interprétation. Alors naquirent le parti de l'empereur, parti qui sembloit vouloir en quelque sorte renoncer à la liberté, et le parti contraire qui n'y vouloit pas renoncer. Ce dernier, en général, s'appuyoit avec raison sur l'influence du Saint Siége.

En 1198, Le comte de Signa, noble romain, fut élu Pape (1), et prit le nom d'Innocent III. Il n'étoit âgé que de 37 ans. Il apportoit dans l'administration une profonde connoissance des intérêts de sa patrie et du Saint Siége, le courage et l'ambition d'un patricien jeune encore, enfin la réputation de piété et de savoir qu'il devoit à une vie régulière, et à des ouvrages estimés. Il avoit écrit un livre sur le mépris du monde, sur la misère de la condition humaine, et sur des points de discipline.

En Allemagne, Frédéric II, de la maison de Souabe, le successeur de Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, étoit un enfant de deux ans; et sa mère Constance, couronnée reine d'Italie en 1186, et qui étoit morte en 1198, avoit déclaré Innocent III, tuteur de son fils et administrateur de son royaume.

On voit ici les papes aussi puissans que les empereurs, dans la considération accordée par les souverains et par les ministres.

Déjà Frédéric II, quoique encore dans les langes, avoit été déclaré roi des Romains avant la mort de son père. Mais la couronne impériale étoit disputée à cet enfant, d'abord par Philippe duc de Souabe, son oncle, puisqu'il étoit l'aîné des frères de Henri VI, ensuite par Othon, alors duc d'Aquitaine, fils de Henri-le-Lion qui avoit été duc de Bavière et de Saxe.

Les plus illustres princes de l'Europe prenoient parti dans cette dissidence : Philippe, surnommé Auguste, aimant la gloire de son nom, se déclaroit en France pour le duc Philippe de Souabe, et Richard *Cœur-de-Lion,* voyant apparemment dans ce surnom

(1) L'*Italie*. Didot, 1835, pag. 89.

comme une parenté morale, se prononçoit en Angleterre pour Othon, fils de Henri-*le-Lion*.

Le premier compétiteur représentoit la maison *Weibling* dont en Italie on a fait, par euphonie, le mot *ghibellino*, gibelin. Le second compétiteur appartenoit à une maison dans laquelle on portoit fréquemment le nom de *Welf*. Les Italiens, encore par euphonie, appelèrent ce parti celui des *guelfi*, guelfes.

D'abord, à bien prendre les faits, on ne se divisa dans la Péninsule, que pour les deux empereurs, Philippe et Othon. Malgré la protection du Pape, on ne reconnoissoit pas le jeune Frédéric II. Ensuite ce prince étant resté maître du trône, et la première cause de la dissidence ayant cessé, les noms anciens restèrent. Frédéric II contesta leur autorité aux papes et aux *comuni*. Le nom de *gibelins* devint celui des partisans de l'empire, et celui de *guelfes* le nom du parti opposé, c'est-à-dire du parti des villes, du parti qui désiroit une liberté plus étendue, du parti du peuple et des papes. On voit donc que les noms de *guelfes* et de *gibelins* ne furent rien autre que des noms de partis anciens, et qu'ils étoient comme sans objet, puisqu'on ne se les attribuoit plus dans le même but : l'Italie, la malheureuse Italie, divisée en factions, alloit continuer de marcher à la suite de ces fatales contestations, et de dépenser son sang, ses trésors et ses grands hommes, pour des querelles de la Germanie.

Quel étendard doit suivre en cette circonstance l'État de Florence?

Les villes de la Toscane (1) avoient eu à se plaindre sous le règne de Henri VI, de l'augmentation des

(1) L'*Italie*. Paris, Didot, 1835, pag. 90.

impôts et des exactions des ministres allemands que l'empereur envoyoit pour le recouvrement des tributs. Ces hommes avides, chargés de ramasser les contributions, et qui, par leur situation, étoient plus à portée de connoître les dispositions des Toscans, n'avoient pas ou ne vouloient pas avoir ce degré d'intelligence clairvoyante, propre à deviner si le peuple étoit heureux, s'il payoit volontiers, et sans arrière-pensée; s'il songeoit à susciter, ou à voir avec plaisir des circonstances nouvelles. Pour les hommes du fisc de l'empire, demander l'argent avec importunité, le recevoir avec hauteur, l'expédier avec minutie, paroissoit le seul devoir à remplir, dans cette partie de la Péninsule soumise avec docilité à leur maître. Elle n'avoit pas alors développé autant une active industrie, et les terres ne rapportoient pas ce qu'elles ont rapporté depuis sous l'administration des Médicis et des Léopold. Les villes toscanes avoient ressenti de l'indignation plus que les autres. Elles consentirent à former une assemblée de leurs députés à San-Ginnasio, bourgade située près du bourg de San-Miniato. Là elles s'associèrent par une ligue qui fut appelée *la ligue guelfe*. Ce nom ne signifioit ici que ligue contre l'empire. Les alliés, de concert avec le Pape, prenoient l'engagement de ne reconnoître aucun empereur, aucun roi, duc ou marquis, sans l'approbation expresse de la cour romaine. Ils promettoient de se protéger les uns les autres, et de défendre l'Église toutes les fois qu'ils en seroient requis par elle: de plus, ils s'engageoient à l'aider dans le but de ressaisir toutes les parties de ses possessions, excepté celles qui seroient actuellement occupées par quelques-uns des alliés.

La ville de Pise refusa d'entrer dans cette ligue:

ses habitans n'avoient rien à obtenir d'une telle association. Ils tenoient en fief de Henri VI, la Corse et l'île d'Elbe, et ce prince avoit affranchi le territoire pisan de contributions et de logement de gens de guerre. Il y a quelquefois une singulière habileté à paroître négliger ses avantages. Les peuples se révoltent pour se soustraire à des vexations : ils sont fidèles quand ils espèrent conserver des droits qui les honorent. Les empereurs eurent cette habileté ; aussi les Pisans persistèrent-ils jusqu'à la destruction de leur république, à se déclarer les chefs de la faction gibeline en Toscane. Cependant ce sentiment si absolu ne les anima pas au point de les faire consentir à une paix avec les Génois, qui étoient aussi d'ardens gibelins, mais en même temps des rivaux de leur commerce et de leur gloire en Orient. Ainsi les Pisans étoient gibelins à Pise, et guelfes à Gênes : ces nuances de partis doivent être observées. Toute l'histoire de Dante est remplie d'applications de ces prémisses.

Frédéric II avoit reçu en héritage de sa mère, dernier rejeton de la dynastie normande, le royaume de Pouille et de Sicile.

Ce prince, pendant la moitié du XIIIe siècle, chercha en vain à rétablir complétement l'ancienne puissance impériale : cependant il envoyoit des émissaires qui de l'État de Naples, s'introduisoient dans l'Italie septentrionale, et il tint haut l'étendard gibelin contre la faction guelfe, les *comuni* et les deux grands pontifes Innocent III et Innocent IV.

Frédéric II mourut en 1250.

L'autorité impériale fut disputée en Allemagne, entre Conrad IV son fils, et Guillaume de Hollande. L'Italie étant abandonnée à elle-même, l'orgueil et la passion des partis s'envenimèrent. Les guelfes se

félicitoient des querelles de l'empire; les gibelins se prévaloient de la protection de Manfred, fils naturel de Frédéric II. Alors plus que jamais, suivant M. Balbo, les Italiens se déclarèrent la guerre dans chaque ville. Les citoyens les moins forts s'appuyoient sur une complicité voisine. On chassoit les adversaires qui chassoient les leurs quelques mois après; la Péninsule entière, les provinces, les familles se divisoient et se subdivisoient en factions; on s'attachoit à des ligues, on les répudioit, on reprenoit d'anciens engagemens qui étoient ensuite rompus avec éclat: cependant de grands caractères se manifestoient, et montroient une constance magnanime.

Les gibelins portoient le capuchon incliné du côté où pend l'épée, ou la plume du casque à gauche. Les guelfes portoient ce signe de ralliement à droite. Chaque parti rompoit le pain d'une manière différente (1). Voilà pour les cœurs généreux. Mais il y a partout des hommes foibles et inconsistans. Le casque avoit son inconstance; la plume passoit de gauche à droite; il falloit nécessairement regarder au casque et à la toque, si l'on vouloit savoir à qui on avoit affaire pour l'instant dans lequel on faisoit son observation. Une dernière lâcheté, comme il arrive toujours, devoit encore affliger les esprits courageux des deux partis. La plume nonchalamment placée n'étoit plus attachée précisément ni à droite ni à gauche, et ne désignant ni un parti ni l'autre, appeloit le mépris et les malédictions de tous les deux.

M. Balbo, avec un rare discernement, jette une grande lumière sur la situation intérieure des villes:

(1) *Histoire de la Papauté*, par Ranke. Paris, 1838, tom. II, pag. 249.

je lui emprunte les détails suivans, que nous ne connoissons pas assez en France.

Pendant la première lutte de l'indépendance, les *comuni* furent à peu près déconcertés par les familles reconnues comme nobles depuis long-temps. Quels étoient ces nobles? Les uns veulent que ces nobles aient été les anciens Italiens ou Romains; d'autres soutiennent que ceux-ci ayant été détruits ou dépouillés par les Lombards, ces nobles étoient des Lombards. D'autres assurent que ces familles étoient d'origine franque, venues avec Charlemagne, ou allemandes, amenées plus tard par les empereurs de Germanie. Cette dernière opinion est celle à laquelle se range M. Balbo. Mais pourquoi ne diroit-on pas aussi avec lui, par extension, que toutes ces familles en général provenoient à la fois de celles qui représentoient les anciens Italiens, et des autres familles introduites ensuite par les divers conquérans? Il est d'ailleurs certain que les premiers chefs des *comuni* furent les nobles existans alors dans le pays. Poursuivons. Vers l'époque où l'inaction des empereurs favorisa les progrès de l'indépendance, il y eut dans toutes les villes contre les nobles un soulèvement général de la classe du peuple qui ne pouvoit prendre alors aucune part au gouvernement. Pour cela, le gouvernement des villes ne fut pas changé. De même que les villes, en conservant la *sujétion* (*sudditanza*) à l'empire, l'avoient compliquée par l'autorité des *comuni*, ainsi le peuple cherchoit les moyens d'opposer au gouvernement *comunal*, un gouvernement particulier.

Le conseil des nobles gouvernant le *comune*, s'appeloit *credenza*, c'est-à-dire conseil secret et de confiance du *comune*. Les réunions populaires

créèrent plus tard entre elles des *credenze*, auxquelles elles donnoient le nom d'un saint qui en devenoit le protecteur. Ainsi fut créée la *credenza de saint George* à Milan. Mais comme il arrive que le peuple à peine appelé à quelque liberté veut commander seul, les *credenze* populaires s'approprièrent insensiblement l'administration de beaucoup de villes (1). Les nobles se consultèrent à leur tour, et ils établirent des sociétés contraires. Ils appelèrent *consorti* ceux d'entre eux qui portoient le même nom. Un *consorto* devoit embrasser les querelles d'une famille, quelquefois même les querelles injustes. On devenoit *consorto* par son propre nom, et par celui de son épouse. En se confédérant, ils se réunirent en *Alberghi* ou *Ospizi*. Ailleurs, le peuple, au lieu d'établir des *credenze* populaires, se constitua en classes d'arts et métiers. C'est ce qui arriva à Florence. Enfin, nobles et plébéiens cherchèrent à s'arracher le gouvernement pendant tout le cours du XIIIe siècle, et en définitive, ceux qui se déclarèrent par tradition, par zèle ou par caprice pour les empereurs, devinrent les premiers *gibelins*, et le nom de *guelfes* resta souvent au peuple que tourmentoit un amour plus prononcé de l'indépendance. Nous remarquerons toujours que ces derniers étoient protégés par les papes.

Toutefois, il faut dire que cette situation ne fut pas précisément celle de toutes les provinces et de toutes les villes : quelque part il s'éleva des tyrans. On les

(1) Dans les gouvernemens aristocratiques, les nobles accordent, par peur, par générosité ou par politique, divers privilèges au peuple. Dans les tendances démocratiques, le peuple ne connoît ni peur, ni générosité, ni politique, et garde tout pour lui. Il y a plus, il ne tarde pas à voir avec envie les succès de ceux de sa propre caste qui ont commandé, et son éternel plaisir est de les briser, ou au moins de les avilir par des accusations déshonorantes.

appeloit ou *Capitani del Popolo*, ou *Podestà*. Souvent ils portoient les deux noms. Cette institution remontoit à l'époque où avoient successivement régné les deux Frédéric. Ces princes haïssoient le nom de *consuls*, et dans les villes qui étoient restées soumises à l'empire, ils établissoient ces autorités de *Capitani* ou de *Podestà*. Plusieurs *comuni* avoient néanmoins adopté cet usage ; mais ces *Capitani* ou *Podestà*, soit qu'ils fussent d'origine *impériale* où *comunale*, de race antique ou nouvelle, étrangère ou italienne, tous, quand ils le pouvoient, s'emparoient de la puissance supérieure, et cherchoient à ne relever que de leur épée et de leurs bourreaux.

On sait donc quelle étoit la condition de l'Italie. Nous allons voir naître un grand génie qui mettra en scène ce drame historique souvent mal compris.

La ville de Florence, ballottée par des flots d'érudition indigeste qui se confondoient dans des généalogies romaines et troyennes, Florence, souvent détruite par la guerre, fut rebâtie par Charlemagne, qui accorda le titre de chevaliers à un grand nombre de ses habitans. On ne met pas en doute les magnificences du marquis Boniface Ier, favori des empereurs. La comtesse Mathilde, la dernière héritière des marquis de Toscane, la bienfaitrice des papes, et la protectrice de l'indépendance italienne, fut respectée pendant son règne, parce qu'elle vouloit le bonheur des peuples, et qu'elle transportoit sa cour dans les contrées diverses soumises à sa domination. Après la mort de cette princesse, le *comune* de Florence s'établit. Malheureusement la ville se partagea en guelfes et en gibelins pendant l'année 1215 : depuis lors, jusqu'en 1265, date où commence le présent tableau, qui, bien qu'il ne soit que l'histoire d'un seul homme,

contient, comme on n'en doute plus, l'histoire de l'Italie entière à cette époque, Florence vit accroître sa population et son importance politique.

Vers les premières années du XIIe siècle vivoient, dans cette ville, trois frères de sang noble, Moronto, Elisée et Cacciaguida. Ce dernier épousa Aldigéria, de Lombardie selon les uns, de Parme selon les autres, et appartenant à la famille des Aldigeri, puissans alors à Ferrare. Ses descendans se sont appelés Aldigeri, Alaghieri, Aligeri, Allighieri et Alighieri. Rien n'étoit moins stable, dans ce temps-là, qu'un nom de famille. Cacciaguida suivit, dans une croisade, l'empereur Conrad III, fut créé chevalier par ce prince, et mourut à Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre), en 1147. Un premier Alighieri, fils de Cacciaguida, vivoit en 1189. Celui-ci eut pour fils Bellincione, qui fut père de sept enfans, au nombre desquels on trouve un second Alighieri. Ce dernier étoit jurisconsulte, ou, comme on disoit alors, juge de profession. Il épousa Lappa, fille de Chiarissimo Cialuffi, et il en eut un premier fils nommé François. Ce même jurisconsulte Alighieri II, devenu veuf, épousa donna Bella, dont il eut un fils baptisé à Saint-Jean, qu'il nomma Durante, et ensuite, par abréviation, Dante.

Tous les ancêtres de Dante, depuis les divisions des guelfes et des gibelins, malgré un bienfait reçu d'un empereur, étoient guelfes, et deux fois ils furent chassés de Florence par les gibelins. On a prétendu que Cacciaguida devoit être gibelin, parce qu'il étoit attaché à Conrad III; mais à l'époque où vivoit Cacciaguida, les dénominations de guelfes et de gibelins n'existoient pas.

CHAPITRE IV.

SONGE DE LA MÈRE DE DANTE RAPPORTÉ PAR BOCACE. DANTE A POUR MAÎTRE BRUNETTO LATINI. ANALYSE DES OUVRAGES DE CE DERNIER. LE TESORETTO. DÉDICACE DE CET OUVRAGE A LOUIS IX, ROI DE FRANCE, QUI AVOIT HONORABLEMENT ACCUEILLI BRUNETTO EXILÉ. ON A IGNORÉ A PEU PRÈS JUSQU'EN 1824 QUE CE LIVRE AVOIT ÉTÉ DÉDIÉ A LOUIS IX. LE TRÉSOR, COMPOSÉ A PARIS PAR BRUNETTO EN LANGUE D'OIL. LE PATAFFIO, LIVRE OBSCÈNE, N'A PAS ÉTÉ COMPOSÉ PAR BRUNETTO. LE TRIVIUM, LE QUADRIVIUM. LE TRIVIUM COMPRENOIT L'ÉTUDE DE LA GRAMMAIRE, DE LA RHÉTORIQUE ET DE LA DIALECTIQUE; LE QUADRIVIUM COMPRENOIT L'ÉTUDE DE L'ARITHMÉTIQUE, DE LA GÉOMÉTRIE, DE L'ASTRONOMIE ET DE LA MUSIQUE.

Nous saluons donc l'année 1265 qui vit naître Dante le 8 mai.

Bocace nous raconte un de ces songes qui sont la plupart inventés, après qu'un nom successivement honoré s'est élevé à un éminent degré de gloire. Donna Bella, étant enceinte, s'endormit un jour d'un profond sommeil; il lui sembla qu'elle étoit couchée dans un pré verdoyant, sous un laurier qui étendoit au loin ses branches, à côté d'une fontaine limpide. Là, Bella mettoit au monde un fils; il se nourrissoit des baies qui tomboient de l'arbre, et se désaltéroit dans la fontaine. Peu après l'enfant se métamorphosa en berger, et il cherchoit à s'emparer des feuilles du laurier qui l'avoit nourri. Dans ses efforts, le berger tomba; en se relevant, il étoit devenu un paon. A cette

vue, donna Bella éprouva un tel saisissement, qu'elle s'éveilla.

Nous avons respecté ces récits de Bocace, auquel nous ont accoutumé ceux de Tite-Live, et, dans un temps plus rapproché de nous, ceux de Machiavel.

Peu de temps après la naissance de Dante, le pape Clément IV, originaire de Troyes en Champagne, appela en Italie Charles d'Anjou, frère de saint Louis, à qui déjà Urbain IV avoit offert le trône de Naples et de Sicile : Clément IV espéroit ainsi parvenir à renverser la puissance de Manfred, qu'on accusoit, indépendamment de son gibelinisme, de favoriser les Sarrasins, sujet éternel de terreur pour l'Italie. Une grande quantité de guelfes florentins et de peuples voisins de Florence se joignirent à Charles, et combattirent avec courage. Nous n'avons pas parlé avec exagération lorsque nous avons peint plus haut les mœurs politiques du temps. Brescia, Crémone, Plaisance, Parme, de gibelines devinrent guelfes ; quant à Florence, qui avoit admis dans son sein Guido Novello, vicaire de Manfred, sans trop lui obéir, elle s'étoit révoltée pour l'exiler à Prato.

En 1273, Rodolphe de Habsbourg fut élu empereur. C'étoit, dit M. Balbo, un grand homme, mais un prince peu riche, et par ces deux raisons il ne descendit pas en Italie, où le soutien ordinaire des gibelins dut ainsi leur manquer. Charles d'Anjou eut le loisir d'étendre son autorité de ville en ville, presque dans toute la Toscane, en Lombardie, et même en Piémont, d'où il pouvoit donner la main à ses Etats de Provence.

Mais le sujet nous rappelle à la première éducation de Dante. Le maître qui se chargea de diriger ses études s'appeloit Brunetto Latini : celui-ci, de noble

famille florentine, guelfe fidèle, étoit ambassadeur du *comune* de Florence auprès d'Alphonse de Castille, quand le parti guelfe avoit été chassé de cette ville en 1260, après la déroute de *Monte Aperto*, et il passa une partie de son exil en France et à Paris; il y traduisit d'abord en langue d'oil des morceaux de Cicéron.

Les principaux ouvrages de Brunetto sont le *Tesoretto*, écrit en italien, et le *Trésor*, écrit en langue d'oil. On s'est demandé quel est, de ces deux livres, celui que l'auteur a composé le premier : M. Zannoni (1) a décidé la question. Il résulte de deux passages du *Tesoretto*, que Brunetto promet de publier, en langue d'oil, un grand *Trésor*. Comme Dante a été évidemment frappé de plusieurs épisodes contenus dans le *Tesoretto* et dans le *Trésor*, nous donnerons une courte analyse de ces deux ouvrages.

Le comte Mazzuchelli et le Quadrio ont écrit que le *Tesoretto* étoit un abrégé du *Trésor*. Tiraboschi est d'un autre sentiment (2), en affirmant toutefois que le *Tesoretto* ne contient que plusieurs préceptes moraux. On ne peut pas dire que l'opinion des deux premiers écrivains soit vraie rigoureusement, quoique, dans le *Tesoretto*, l'auteur procède quelquefois de la même manière; mais, d'un autre côté, on ne peut concéder à Tiraboschi (3) que le *Tesoretto* ne contient que des préceptes moraux. La confrontation des deux ouvrages montre que Tiraboschi s'est trompé, sans

(1) *Il Tesoretto e il Favoletto di ser Brunetto Latini*, *ridotti* a miglior lezione dall' abbate Gio. Battista Zannoni, segretario della Crusca. in-8°. Firenze, 1824. *Voy*. pag. 114.

(2) Storia della Letteratura italiana, tom. IV, lib. 3, cap. 5.

(3) Zannoni, pag. XL.

qu'on puisse absolument rejeter l'opinion de Mazzuchelli et du Quadrio.

Les vers du *Tesoretto* et du *Favoletto* qui le suit, et qui est cependant un ouvrage séparé, sont des compositions précieuses relativement à la langue; il ne faut pas les estimer comme Castelvetro, qui compare le *Tesoretto* aux *Aurei versi* de Pythagore, et à ceux qu'on suppose appartenir à Phocilide (1): d'autres critiques les ont déprimées. Les vers du *Tesoretto* sont pour la plupart coulans, peut-être trop; cependant ils sont de temps en temps obscurs et un peu âpres, défaut né de la difficulté d'exprimer dans ce temps-là, en vers rimés, des matières d'un genre sévère. On doit peut-être attribuer à Brunetto l'idée d'avoir fait concevoir à Dante la pensée de la *Divine Comédie*, puisque l'auteur du *Tesoretto* a une vision, se perd dans une forêt, décrit des lieux fantastiques, et dépeint les vices et les vertus; mais en même temps il faut déclarer que c'est une légère et invisible étincelle (2) qui a suscité un grand incendie.

On lit d'abord dans le *Tesoretto* une dédicace que nous rapporterons plus tard tout entière; elle forme le chapitre I[er].

Le chapitre II commence ainsi :

« Lo Tesoro comenza.
Al tempo che Fiorenza
Fiorio e fece frutto,
Sì ch'ella era di tutto
La donna di Toscana,
Ancora che lontana
Ne fosse l'una parte
Rimossa in altra parte

(1) Poetica, pag. 31, édit. de Basle, 1576.

(2) Zannoni, pag. XLI.

Quella de' Ghibellini,
Per guerra de' vicini,
Esso comune saggio
Mi fece suo messaggio
All' alto re di Spagna,
Ch'or è re della magna,
E la corona attende,
Se Dio non gliel contende (1). »

Le *Trésor*, dit l'auteur, fut commencé dans le temps où Florence étoit la dominatrice de la Toscane, et lorsque ce *comune* sage envoya Brunetto comme ambassadeur au haut roi d'Espagne, qui attendoit la couronne impériale.

Brunetto raconte qu'après avoir reçu cette qualité d'ambassadeur auprès du roi d'Espagne, au nom des guelfes, il apprit leur déroute à Monte Aperto; il changea de chemin, et s'étant égaré dans une forêt, il y trouva *la Nature*, qui lui parla de Dieu, de l'homme créé, de la rédemption, des puissances de l'ame humaine, du séjour de l'ame dans le cœur, ce qui fut une doctrine de Pythagore, des cinq sens, des diverses complexions des hommes, des élémens, des planètes, des quatre fleuves sortant du paradis terrestre, des variétés d'animaux, des colonnes d'Hercule et de la navigation au-delà de l'Espagne. *La Nature*, avant de quitter le voyageur, lui ordonne de parcourir la forêt voisine, en lui disant qu'il y verra *la Philosophie*, les *quatre Vertus*, le dieu d'*Amour*, et, s'il lui plaît, *la Fortune* et *la Fraude*.

Dans le discours de *la Nature*, on lit des vers

(1) Alphonse avoit été proclamé roi des Romains en 1257, trois ans avant que Brunetto lui fût envoyé comme ambassadeur. Ce prince n'eut jamais la couronne qu'il attendoit, et il vit accorder la dignité de roi de Germanie et des Romains à Rodolphe, comte de Habsbourg. en 1273.

dignes de remarque, tels que ceux-ci, à propos de la faute d'Adam. Lucifer a été précipité dans l'enfer.

Oppresso primamente,
In guisa di serpente
Ingannò con lo ramo
Eva e poi Adamo.
E chi, che nieghi o dica
Tutta la gran fatica,
La doglia, e'l marrimento
Lo danno e'l pensamento
E l'angoscia, e le pene
Che la gente sostene?
Lo giorno e'l mese e l'anno
Venne da quell' inganno.
E'l laido ingenerare
E lo grave portare,
E'l parto doloroso
E'l nudrir faticoso
Che voi ci sostenete,
Tutto per ciò l'avete. »

« Lucifer d'abord fut englouti; ensuite, avec le fruit et sous la forme d'un serpent, il trompa Eve et puis Adam. Qui peut nier, qui osera exprimer toutes les grandes détresses, les souffrances, le trouble, le dam, l'inquiétude, l'angoisse, les peines? Le jour, le mois, l'année, vinrent de cette tromperie. Le laid engendrement, la portée pénible, l'enfantement douloureux, la nourriture fatigante, vous avez tout cela pour cette pomme! »

Ce dernier vers (tutto per ciò l'avete) est spirituel, précis et piquant. Les cinq qui précèdent ne dépareroient pas les belles tirades de M. Manzoni.

Brunetto paraphrase trop longuement les vers fameux d'Ovide

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Vedi ch' ogni animale
Per forza naturale,
La testa e'l viso bassa,
Verso la terra bassa,
Per far significanza
Della gran bassanza
Di lor condizione,
Che son sanza ragione,
E sieguon lor volere
Sanza misura avere.
Ma l'uomo ha d'altra guisa
Sua natura divisa,
Per vantaggio d'onore;
Che'n alto a tutte l'ore
Mira, per dimostrare
Lo suo nobil affare,
Che ha per conoscenza
La ragione e la scienza.

Le mot *nobil* relève le mot *affare*, qui est commun, et il en résulte un vers qui a quelque chose de mordant, de familier, dont Alighieri imitera la forme dans ses ouvrages.

Le voyageur a rencontré les quatre Vertus; elles sont environnées de vingt dames. L'auteur n'en nomme que quatre; ce sont celles qu'il aime le plus *coralmente:* la *Courtoisie*, la *Libéralité*, la *Loyauté* et la *Valeur.* Il ne promet pas de parler des autres dames, et voici actuellement ce qui prouve que le *Trésor* n'étoit pas composé.

Dell' altre non prometto
Di dire nè di contare;
Ma chi'l vorrà trovare,
Cerchi nel gran *tesoro,*
Ch'io farò per coloro,
Ch' hanno lo cor più alto.
Là farò il gran salto

Per dirle più distese
Nella lingua franzese.

« Je ne promets pas de rien dire, de rien raconter des autres: mais qui voudra en savoir plus, qu'il cherche dans le *Grand Trésor* que je composerai pour ceux qui ont le cœur plus haut. Là je ferai le grand saut, pour en parler plus en détail en *langue française.* »

La *Libéralité*, fille de la *Justice*, fait un discours à un cavalier, qui est introduit là sans être nommé; elle lui défend le jeu, la taverne; il faut donner, et donner vite. Les préceptes de la *Libéralité* sont remplis de grâce et de bienveillance. La *Courtoisie* adresse ensuite ses leçons au même cavalier : il faut peu parler, et penser avant de parler. Ces leçons sont répétées plus au long dans le *Trésor.*

La *Loyauté* exhorte Brunetto à se conduire en tout avec sincérité; elle l'invite à aimer *coralmente* son ami, son parent : elle lui parle de religion d'un ton que Dante a imité souvent.

E voglio, ch'ame, e crede
Santa Chiesa e la fede;
E solo, e in fra la gente,
Innora lealmente
Gesò Cristo e li santi;
Si ch'e vecchi e li fanti
Abbian di te speranza,
E prendan buon usanza.
E va che ben ti pigli,
E che Dio ti consigli;
Che per esse leale
Si copre molto male.

« Je veux que dans ton amour tu croies à la sainte Eglise et à la foi; que seul et devant le monde tu honores hautement

Jésus-Christ et les saints. Que les vieux et les jeunes espèrent bien de toi et reçoivent de bons exemples ! Vas, sois heureux, que Dieu te conseille. Quand on est loyal, on rachète bien des fautes. »

Lorsqu'il est arrivé aux lieux qu'habite *l'Amour*, Brunetto rencontre Ovide (ceci donna peut-être à Dante l'idée de la compagnie de son Virgile), Ovide qui lui explique les dangers et les plaisirs de l'amour, et qui lui facilite le moyen de trouver son chemin pour partir. Brunetto assure ensuite qu'il va aller confesser ses péchés. En effet, il suppose qu'il les confesse dans un couvent de la ville de Montpellier.

A la fin du chapitre XXI, Brunetto, après avoir maudit ceux qui commettent quelques-uns des péchés capitaux, classés dans l'ordre que suivra l'auteur du *Purgatoire*, condamne avec énergie les crimes pour lesquels Dante le mettra dans l'Enfer. Ensuite, satisfait de son absolution, le poète déclare qu'il se soucie peu d'aller visiter *la Fortune*, dont enfin il ne parle plus dans son poème.

Nous observons dans le chant XXII, qu'il retourne à la forêt. Il y voit le Monde, les Quatre Elémens; il interroge Ptolémée, qui lui répond en prose. Cette prose manque, et on ne l'a pas encore retrouvée. En lisant attentivement le *Trésor*, je crois qu'on peut rencontrer quelques idées de cette réponse, que peut-être Brunetto a jugée mieux placée là que dans le *Tesoretto*.

Nous ne dirons qu'un mot du *Favoletto*, autre ouvrage de Brunetto, et qui ne mérite pas une si longue analyse. Cette sorte d'épître est dédiée à Rustico di Filippo, poète florentin. L'auteur traite des divers genres d'amitié. Il y a l'ami de verre qui se brise : il y

a l'ami de fer qui ne plie jamais ; l'ami de *fait*, qui est plus fidèle que l'ami *de paroles;* ce dernier ne se fixe pas plus que le vent.

Le poème finit ainsi :

« Regarde ton *Latino* comme un ami affiné qui a « tous les carats de vos monnoies d'or (qui est au titre « des 24 carats du florin d'or de Florence). »

Comme le même manuscrit offre souvent le *Tesoretto* et le *Favoletto*, on a cru que le *Tesoretto* comme le *Favoletto* étoit dédié à Rustico di Filippo ; il y a une grande erreur dans cette supposition. Nous allons examiner le commencement du *Tesoretto*, improprement appelé chapitre Ier, et qui étoit sans doute une dédicace à part. Nous trouverons, dans les vers qui le composent, la preuve que le poème étoit dédié à un grand souverain du temps.

Il est certain que ces vers ont été composés à Paris, où Brunetto se réfugia, et où il se trouvoit vers 1261. Nous allons les citer, parce qu'ils sont à peine connus en Italie ; on saura d'ailleurs quel est le motif français, national, qui me porte à signaler ici un fait honorable qu'aucun de nos annalistes n'a consigné dans l'histoire de France.

Al valente signore,
Di cui non so migliore
Sulla terra trovare,
Che non avete pare
Nè 'n pace, nè in guerra ;
Si ch'a voi tutta terra,
Che'l sol gira lo giorno,
E'l mar batte d'intorno,
San faglia si convene,
Ponendo mente al bene
Che fate per usaggio,
E all' alto legnaggio,

Donde voi siete nato.
E poi dall' altro lato
Poten tanto vedere
In voi senno e savere
A ogni condizione,
Ch' un altro Salamone
Pare 'n voi rivenuto;
E ben aven veduto
In duro convenente,
Ov' ogn' altro sè mente,
Che voi pur migliorate,
E tuttora affinate;
E'l vostro cor valente
Poggia sì altamente
In ogni beninanza,
Che tutta la sembianza
D'Alessandro tenete,
Che per neente avete
Terra, oro e argento;
Sì alto intendimento
Avete d'ogni canto,
Che voi *corona* e *manto*
Portate di franchezza,
E di fina prodezza;
Sì ch' Achilles lo prode,
Che acquistò tanta lode,
E'l buon Ettor Trojano,
Lancialotto, et Tristano
Non valser me' di vue
Quando bisogno fue.
E poi quando venite,
Che voi parole dite,
In consiglio o'n aringa,
Par ch' abbiate la lingua
Del buon Tulio Romano,
Che fu in dir sovrano;
Sì buon cominciamento
E mezzo e finimento,
Sapete ognora fare,
E parole accordare

Secondo la matera,
Ciascuna in sua manera.
Appresso tutta fiata
Avete accompagnata
L'adorna costumanza,
Che' n voi fa per usanza
Sì ricco portamento,
E sì bel reggimento,
Ch' avanzate a ragione
E Seneca e Catone :
E posso dire in somma
Che' n voi, signor, s'assomma
E compie ogni bontate,
E 'n voi solo assembiate
Son sì compiutamente,
Che non falla neente
Se non com' auro fino.

« A vous, vaillant seigneur, je n'en sais pas trouver de meilleur ici bas où vous n'avez pas d'égal ni en paix ni en guerre. Toute la terre que le soleil éclaire pendant le jour, et que la mer environne, devroit être *sans faille* soumise à vos lois, quand on considère le bien que vous faites par habitude et le haut lignage dont vous êtes né. On peut encore découvrir en vous sagesse et savoir en toute circonstance, tellement qu'en vous paroît être revenu un autre Salomon. L'on a bien vu dans ces durs malheurs, où tout autre se dément, que vous, au contraire, vous vous améliorez, et que toujours vous vous purifiez. Votre cœur généreux s'élève si magnifiquement en toute grandeur, que vous êtes semblable à Alexandre. Vous ne tenez aucun compte de l'argent, de l'or, des provinces. Vous êtes doué de toute part d'un entendement si profond, que vous portez la *couronne de la franchise* et le *manteau de la plus insigne valeur*. Quant il fut nécessaire, Achille le preux, qui acquit tant de gloire, le bon Hector de Troie, Lancelot, Tristan, ne valurent pas plus que vous; et puis quand vous apparoissez, quand vous parlez dans le conseil ou dans une assemblée, on diroit que vous possédez le langage du bon Tullius de Rome, célèbre par sa souveraine éloquence. Vous savez si bien gouverner le commencement, le milieu, la fin

d'une entreprise, et accorder vos paroles selon la matière, et chacune dans son ordre ! Ensuite chaque fois vos manières habituelles accompagnent un port si élégant, une conduite si vertueuse, que vous surpassez Sénèque et Caton. Je puis dire, en somme, qu'en vous, seigneur, se réunit, se complète toute bonté, et vous rassemblez en vous tant de vertus, qu'à vous rien ne *fault*, comme à l'or raffiné. »

On ne peut pas dire un instant, après avoir lu ces vers, qu'une pareille dédicace a été envoyée de Paris à Rustico di Filippo, poète florentin. « Ce seigneur « qui n'a pas son égal ni en paix ni en guerre, ce sei- « gneur à qui devroit appartenir toute cette terre que « le soleil éclaire, que la mer environne, et qui est » né d'un haut lignage ; cet autre Salomon, ce nou- » vel Alexandre qui porte la *couronne de la fran-* » *chise* et le *manteau de la plus insigne valeur ;* ce » seigneur à la fois Achille, Hector, Lancelot, Tristan, » si brillant dans les conseils et dans les harangues, » qui a la langue du bon Tullius, qui surpasse Sé- » nèque, Caton ; ce seigneur dans lequel se complète » toute bonté, à qui rien ne *fault* comme à l'or raf- » finé ; cet ange de perfection, ce favori de Dieu, quel » est-il ? »

A qui peuvent être adressées de telles louanges, quelque peu exagérées si l'on veut ? A qui peut-on parler ainsi, quand on écrit à Paris en 1261 ? Qui régnoit alors dans cette capitale ? n'est-ce pas Louis IX, celui des rois de France qu'on a le plus loué, et qui méritoit le plus de l'être ?

« Parmi ses vertus, dit M. Michaud, on devoit surtout remarquer cette passion pour la justice qui l'anima constamment, ce respect pour la vie des hommes dont il avoit donné tant d'exemples au milieu des dangers, et qu'on trouve si rarement chez les maîtres de la terre. Ce qui n'intéressoit que

lui ne pouvoit l'émouvoir (1) ; ce qui intéressoit la religion et le bonheur des peuples l'élevoit au-dessus de toute crainte et de toute considération. »

Passons au jugement porté par Voltaire :

« Louis IX a rendu la France triomphante et policée, et il a été en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui étoit celle d'un anachorète, ne lui ôta point les vertus royales. Sa libéralité ne déroba rien à une sage économie. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avoit jamais été que malheureux, *il n'est guère donné à l'homme de pousser la vertu plus loin.* »

Après ces deux jugemens, j'ai sans doute regret d'avoir accusé Brunetto d'exagération. Le Florentin parloit, entouré de merveilles morales et physiques. Louis IX, en rendant au roi d'Angleterre le Querci, le Limousin, l'Agénois, avoit prononcé ces paroles que Brunetto pouvoit presque avoir entendues : « Je ne donne » au roi d'Angleterre cette terre pour autre chose, que » pour *mettre amour entre mes enfans et les siens.* » De là sans doute : *Che per neente avete terra, oro e argento.* Louis venoit de supprimer l'épreuve par le duel, en matière civile et criminelle. L'immense cathédrale de Paris sortoit de ses fondations. Comme elle fut achevée en 1277, Dante a pu y aller faire sa prière, lors de son voyage à Paris. Brunetto a donc tracé un portrait fidèle de Louis IX. Nous rencontrons aussi une particularité qu'il ne faut peut-être pas négliger. Il y a eu de tout temps des mots, des noms à la mode.

(1) Nous en verrons des preuves convaincantes dans l'extrait que nous donnerons de la bulle de la canonisation de saint Louis, à la rédaction de laquelle, selon moi, Brunetto et peut-être Dante ne furent pas étrangers.

Alors Louis établissoit l'abbaye du *Trésor* à Vernon.

Voici ce que M. le marquis de Villeneuve-Trans, mon illustre confrère, a dit de Brunetto, reçu en France à la cour du roi :

« Le mérite de Brunetto ne pouvoit échapper à la pénétration du roi ; aussi bientôt admis à sa cour, il devint un des plus fermes habitués de la nouvelle *librairie* de la Sainte-Chapelle. Là, encouragé par les suffrages de son bienfaiteur, le Florentin utilisa son exil, et la France lui dut plusieurs ouvrages d'une érudition peu commune (1). »

La reine de France, dont nous reprocherons à Dante d'avoir mal parlé, prenoit le titre de protectrice du *gai savoir*, et ne devoit pas être indifférente à la renommée de Brunetto.

Voici la fin de la dédicace :

Io Brunetto Latino,
Che vostro in ogni guisa
Mi son sanza divisa,
A voi mi raccommando :
Poi vi presento e mando
Questo ricco *Tesoro*,
Che vale argento e oro ;
Sì ch'io non ho trovato
Uomo di carne nato,
Che sia degno d'avere,
Nè quasi di vedere
Lo scritto, ch'io vi mostro
In lettere d'inchiostro.
Ad ogn' altro lo nego
E a voi faccio prego
Che lo tegniate caro,
E che ne siate avaro :
Ch'io ho visto sovente
Vil tenere alla gente

(1) *Histoire de saint Louis*. Paris, Paulin, 1839, tom. III, pag. 121.

Molte valenti cose;
E pietre preziose
Son già cadute in loco,
Che son gradite poco.
Ben conosco ch 'l bene
Assai val men chi 'l tene
Del tutto in sè celato,
Che quel ch' è palesato;
Siccome la candela
Luce men chi la cela.
Ma i' ho già trovato
In prosa e in rimato
Cose di gran affetto,
E poi per gran segretto
L'ho date a caro amico:
Poi, con dolor lo dico,
Le vidi in man de' fanti
E rassemprati tanti,
Che si ruppe la bulla,
E rimase per nulla.
S'avvien così di questo,
Sì dico, che sia pesto,
E di Carta in quaderno
Sia gittato in inferno.

« Moi Brunetto Latini, qui suis vôtre en toute manière, et sans partage, je me recommande à vous; puis je vous présente et je vous remets ce riche *Trésor*, qui vaut or et argent. Je n'ai pas trouvé un autre homme mortel qui fût digne de posséder et de voir le livre que je vous remets en lettres écrites. Je le nie à tout autre, et vous, je vous conjure de le tenir cher et d'en être avare. J'ai vu souvent les hommes regarder comme viles des choses de prix; des pierres précieuses sont tombées là où elles sont peu appréciées. Je reconnois que le bien vaut moins pour celui qui le tient secret que pour celui qui le publie, comme le flambeau éclaire moins celui qui le cache. Mais déjà j'ai composé en vers et en prose des traités d'un grand prix, et je les ai remis très secrètement à un ami cher; ensuite, je le dis avec douleur, je les ai vus dans les mains des valets, et copiés en telle abondance que le secret est rompu, et qu'ils ne valent plus rien. S'il en arrive

ainsi de ce livre, je veux qu'il soit foulé aux pieds, et que, comme un mauvais cahier de papier, il soit jeté en enfer. »

La fin de cette dédicace est une sorte de boutade de franchise et de fierté qu'encourageoit la bonté de Louis. Il est à remarquer ici que Brunetto voue son livre à l'enfer, si on multiplie les copies de son ouvrage. Ce poème étoit donc pour le roi seul.

M. Zannoni est le premier qui, en 1824, ait donné une partie des détails que je viens de consigner ici. Je me suis étendu sur ces hommages d'un étranger, par respect pour la mémoire de Louis IX, que nous devons honorer en toute circonstance.

Nous verrons si Brunetto, en communiquant, comme il a dû le faire, à Dante, ces témoignages d'admiration pour Louis, aura fait entrer les mêmes sentimens dans l'esprit de son élève.

Il est probable qu'après avoir ainsi adressé au roi le *Tesoretto* que l'auteur appelle son *ricco tesoro* et auquel ce nom de *Tesoretto* aura été donné depuis, Brunetto a été prié par le roi de composer en langue d'oil le livre appelé *le Trésor*, dont nous avons à Paris douze manuscrits, tous plus précieux les uns que les autres.

Parmi les ouvrages de Brunetto, *le Trésor* a le premier rang.

L'histoire sacrée et l'histoire profane, l'histoire naturelle, la nomenclature de divers animaux, la connoissance exacte des sciences du *trivium* et du *quadrivium* dont nous parlerons à l'occasion de l'éducation de Dante, la géographie, l'astronomie, l'art de gouverner les Etats, forment le sujet de ce livre, dont les sources sont la morale d'Aristote et des morceaux de Platon, de Térence, de Cicéron, de Salluste,

d'Horace, de Juvénal, de Pline, de Solin, et de saint Bernard.

Je prendrai pour guide de mes recherches le beau manuscrit de la bibliothèque du Roi, marqué 7066-92. Une analyse de cet ouvrage est nécessaire. Il a été la nourriture la plus habituelle de Dante. On lit en tête de la table du livre.

« Chi comenche li livres del Trésor lequel maistres Brunes Latins de Florence translata de latin en franchois et parole li premiers livres de la naissence de toutes choses et del firmament et des planètes et des estoiles et de la nature del monde. La seconde partie dou liure si est des uisces et des uertus et de flor de philosophie. La tierce partie dou liure si est de rhétorique et enseigne la science de bune parleure. La quatrième partie de Trésor si est politique, et enseigne a gouuerner les terres et les cités. »

Après la table des chapitres on lit :

« Chi commence le liures dou Trésor et parole chis premiers chapitres de la naissence de totes choses. »

Ici est une miniature. Elle représente une reine de haute stature, devant laquelle se croisent des lignes qui ont la forme des rayons d'une roue. A gauche, on voit un homme qui gravit une partie du cercle de la roue. Près de lui, on lit les lettres *p. s.* L'artiste a peut-être voulu mettre en abrégé le mot *spes;* c'est la seule explication qui soit contestable ; le reste des inscriptions a été lu d'une manière exacte par le savant M. Miller. Plus haut est un autre homme qui s'attache à la roue. On lit au-dessus de la tête *regnabo*. Un troisième homme, derrière lequel on lit *gaudium*, s'avance près d'un prince couronné, qui tient dans une main une fleur de lis, et dans l'autre main un glaive. Près du glaive est écrit *regno*. Un homme vêtu de vert

paroît être frappé du glaive. A côté de cet homme est écrit *timor*. Plus bas, un sixième homme tombe, et à côté de lui est écrit *regnavi*. Tous les hommes dont il s'agit ici s'accrochent aux barres du cercle en forme de roue, dans lequel est la princesse. A côté d'un septième homme aussi renversé est écrit *dolor*. Un huitième homme, également tombé, est sous les pieds de la reine. On lit près de lui *sum sine regno*.

La femme vêtue en reine me paroît être la *Fortune*. L'artiste sans doute a cru devoir placer une telle vignette en tête d'un livre qui traite des *anchienneteis des vieilles hystoires*, et résumer ainsi toutes les vicissitudes des états depuis le commencement du monde.

Le manuscrit commence :

« C'est liures est appelés tresors, car si com li sires qui uuet en petit lui amasser chose de grant uaillance non pas por son delit soulement, mais por acroistre son *pooir* et por son estat aseguerer en guerre et en pais qu'il met les plus chieres choses et les plus precious toviaux que il puet trouer selonc son entention, tout autre si est li cors de cest liures compileis de sapience. Si com celt qui est estrais de tous les membres de philosophie brieuement en une sume. En la premiere partie de cest tresor est autre si com deniers contans por despendre tous iours en toutes choses besongnables. Cest a dire que le traitté dou commencement dou siecle et des anchienneteis des uieilles hystoires et de l'establissement dou monde et de la nature de toutes choses en sume. Et ce apartient a la premiere science de philosophie, cest a théorique, selonc que li liures parole chi en auant. Et ausi que sens deniers nauroit nule moienneté entre les oeures des gens qui adreschoist l'un contre l'autre, autre si ne puet nus hom sauoir des autres choses plenierement se il ne seit la premiere partie dou liure.

« La seconde partie qui trattie, qui trattie (sic) des uisces et des uertus, c'est des precioues pierres qui donent a lhome delit et vertu cest a dire quels choses li hom doict faire et que

non, et mostre le raison porquoi, et ce apartient a la seconde partie de philosophie, cest a pratique et a logique.

« La tierce et la quarte partie dou liure cest dou trésor, si est de fin or (Brunetto aime à tirer ses comparaisons de la métallurgie), c'est-à-dire qu'il ensengne a l'home selonc la doctrine de rethorique et de politique comment li sires doit gourener les gens qui de sos li sont. Majement selonc les usages ytaliens et tot ce apartient a la seconde partie de philosophie, c'est a politique. Car si com li ors sormonte toutes manieres de metals, autre si en la science de bien parler et de gourener gens plus noble de nule art dou monde et por ce que li tresors qui si est pretious ne doict pas estre donets fors a lhome qui soit suffisans a si haute richece. La baillerai ie a toi bians dous amis car tu en es bien dignes selonc mon iugement. Et si ne dige pas que mon liures soit tous de poure sens de moi ne de ma poure science, mais il est ausi com une brance de miel conquilliée de diuerses flors. Car ce liures est compileis soulement des merveillous dicts des aucteurs qui deuant notre tens ont traitie de philosophie, chascuns selon ce qu'il en sauoit partie. Car toute ne la puet sauoir hors crétiens. Parce que philosophie est la rachine de cui croissent toutes les sciences que l'on puet sauoir. Tout autre si com une fontaine dont maint ruisel issent et de cuerent cha et la si che li un boivent den un et li autre de l'autre : mais c'est diuersement. Car li un boiuent plus et li autre boiuent mains sens la fontaine estanchier. Et par ce dict Boeses ou liures de consolation que il la veit seoir en semblance de damoiselle en tel habit et en si merveillouse puissance que le creissoit quant il li plaisoit tant que son chief montoit sour les estoiles et sour le chiel, et porueoit a mont et aual selonc droit et selonc veritet. Et a ce comence mon conte car apres boen commencement uient souuent bonne fin. Et notre emperes dict ou liure de loi que commencement si est la granguor partie de la chose *et saucuns demande porquoi chis liures est escris en romans selon le patois de France, puisque nos somes Ytaliens je diroe que c'est por* 11 *raisons. Lune est par ce que nos somes en France. L'autre si est par ce que Francois est plus delitaubles lengages et plus comuns que moult d'autres.* »

Nous nous rappellerons cet hommage rendu à la langue qu'on parlòit alors à Paris sous le règne de Louis IX.

En tête de la seconde partie, on voit Brunet Latin dans une chaire, et instruisant ses élèves. La scène se passe à Paris, vers 1263. Si la scène eût été à Florence quinze ans plus tard, nous aurions pu trouver Dante au nombre de ceux qui écoutent. Mais nous n'avons pas eu ce bonheur.

Dans son chapitre 90, intitulé : « Comment li rois de France furent emperes de Rome, » Brunet explique cette vicissitude politique; il se conforme à l'histoire. On voit qu'il n'apporte aucune passion dans ses jugemens, même en faveur de la France. Il est à propos de citer ce passage, parce que nous aurons à parler du traité *De monarchiâ* de Dante, dans lequel, sans s'arrêter assez à l'idée que lors de la fondation de l'empire d'occident, on appela à cette dignité un prince de France, Dante attribue aux Allemands le droit d'être souverains absolus de Rome. A ce sujet, il faut que le maître et l'élève se trouvent un jour en présence l'un de l'autre. Ce sera à nous à les accorder, si un tel succès est possible.

« Charlemagne alla à Rome a grans loenges et la fu il concoronées empeour des Romains et tint la digniteit de l'empire tote sa uie, et puis ot il maintes hautes victoires contre les Sarrasins, et encontre les enemis de sainte Eglise et soumist a sa sengnorie Alemagne et Espeagne et mains autres pais. Et quant Pape Lyon qui fu apostoles après Andrien fu il exillies par les Romains, Charles le remenat a Rome en sa digniteit et los confirma il ce que ses peres auoit estaublit et fait, et restabli toutes les besongnes de sainte Eglise, de l'empire, des clers et des lais et dona a monsignour saint Pierre la ducheet de Spolice et de Boniuent, et puis qu'il ot ce fait et maintes grans choses et hautes il trespassa de cest siècle et l'an de l'incarnation Jesus Christ, VIII C et XXIII, et auoient esteit devans li puis le tens Iustinien CXVI empeour et XL apostoles d'Agapite jusqu'a saint Lyon le Pape. »

Le chapitre 91 commence ainsi :

« An tel maniere que li contes adevise deuant, vint la dignité de l'empire de Rome aux Franchois et la perdirent li Romains en tel maniere que ils n'orent onques puis la segnorie que ils soloent auoir deuant et quant Charlemagne trespassa de cest siecle Loeis ses fils fut apres li rois et emperes et regna XXV ans et moru et lessa IIII fils. »

Ici, Brunet rappelle l'histoire des débats de Louis avec ses frères : l'auteur continue ainsi dans son chapitre 92 :

« An teil maniere que desuises est reuint l'empire de Rome aux ytaliens. »

Nous arrivons au chap. 93 :

« Mais puisque la hauteté de la signorie de l'empire de Rome crut et ensaucha sur toutes les digniteits des Crestiens et que l'ennuie croissoit tous iours por engendrer mortel haine entre les nobles Lombars et nus n'estoit qui soi mesloist de main tenir la chose comune se li prince d'Allemagne que non et por ce fust estaubli ausi come par necessiteit de droit que la naissence et lor election de l'empire fuist faite par eaus qui en estoient defendeour et garde, et ausi vint la hauteté d'enlire l'empeor a VII princes d'Allemangne, dont Othes fut li premiers qui fu enleu et coroneis a empereor des Romains el an del incarnation IXC et XXXVI ans (1) dont il tot puis XIII Allemans iusques au second Frederic qui fut coroneis par la main Pape Honoré el an del incarnation M. CC. et XX, et de Pape Iohan dont li conte parolè en la fin des Lombars iusques a cesti Honoré, ot LXXII apostole. Cil Frederic qui or fut nomeis regnat encor XXX ans auant que il morust. Ja soit ce que par les gries persecutions qu'il fist à sainte Eglise fuist escommuniés par sentence des apostoles qui dont estoient. Et en la fin fu il depousées de sa digni-

(1) Il y a ici une erreur. L'auteur auroit dù dire 963.

teit par la sentence dou quart Innocent Pape, par le comun conseil du general concile et quant il fu trespasset de cest siecle si come a *Deu* plout, l'empire vacat longuement sens roi et sens empeour : ja sois ce que Mainfrois li fils dou deuant dit Fredric non mie dou droit mariage tint le roiaume de Puille et de Sisille contre *Deu* et contre raison si come celi qui dou tot fut contraire a sainte Eglise, majement contre la grignor partie de Florence. Tant que il furent mises en feu et en flame et a destruction, et avec eaus fut chacies maistre Brunet latin e fu par cele guerre exillies en ala en France quant il fist cest liures par lamours de son amis selonc ce que ihl dict et prologe deuant, mais de ce se taist ores le maistre et revient à sa matere. »

On attribue à Brunetto *le Pataffio*, livre obscène, et qui mériteroit la mention faite par Dante dans l'Enfer ; mais M. del Furia, bibliothécaire de la Laurentienne, n'est pas de ce sentiment, et il nomme comme auteur de ces quolibets Florentins, un des Manetti.

Jean Villani appelle Brunetto *cominciatore e maestro in digrossare i Fiorentini*, « commenceur et maî« tre pour dégrossir les Florentins. »

Brunetto, après avoir été *notajo*, devint *dettatore*, charge qui correspondoit à celle de secrétaire de la république. En 1284, après son rappel, il étoit *sindaco*, emploi qui confioit une commission particulière. Il mourut en 1294. Nous reparlerons naturellement de Brunetto, quand Dante le rencontrera dans un des cercles de l'Enfer.

Actuellement, nous rappellerons quel étoit alors le genre d'études que l'on faisoit suivre à la jeunesse et à l'adolescence, quand on leur avoit appris la lecture, et qu'on les avoit formées avec la patience nécessaire à transcrire correctement les leçons qu'on leur dictoit.

Ces études consistoient (1) dans les sept arts appelés des noms de *trivium* et de *quadrivium*.

Voici ce qu'il importe de savoir sur ces voies diverses qui conduisoient la jeunesse à la science. Le *trivium* comprenoit la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Le *quadrivium* comprenoit l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie (2). La grammaire ne donnoit pas ses lois aux langues modernes ou vulgaires abandonnées à la routine, et dont on ne faisoit pas plus de compte qu'on n'attache aujourd'hui d'importance très-sérieuse aux patois. La grammaire ne venoit en aide que pour la langue latine : mais que pouvoient être les règles grammaticales sans une confrontation si nécessaire avec la langue parlée, sans dictionnaire, et avant la publication de ces travaux immenses de tant d'écrivains qui ont illustré cette science dans le XIV[e] et le XV[e] siècle ?

Nous verrons des exemples de l'état de la rhétorique dans les lettres de Dante.

Finalement, quant à la dialectique le dernier des trois arts mineurs du *trivium*, il faut observer qu'alors on suivoit celle d'Aristote. Je vais citer ici sans interruption, et sans autres développemens, la définition que M. Balbo donne de la sorte de dialectique d'Aristote connue à l'époque de Dante.

(1) Balbo, tom. I, pag. 107.

(2) Les informations qui concernent le *trivium* sont dispersées dans les ouvrages de Platon et d'Aristote, et d'autres écrivains. Quant au *Quadrivium*, voyez surtout, dans Platon, le liv. VII des lois, traduction de M. Cousin, Paris, 1832, tom. VIII, pag. 72. Platon a traité d'abord des chants et des danses. Il dit ensuite qu'il y a trois sciences à apprendre aux hommes libres : la première est la science des nombres et du calcul ; la seconde, celle qui mesure la surface et la profondeur ; la troisième, celle qui nous instruit des révolutions des astres et de l'ordre qu'ils gardent entr'eux.

« Ce n'étoit pas la dialectique vraie et modérée de ce philosophe, qui ne s'étend pas au-delà des premières divisions des raisonnemens, mais celle qui vint de lui par les intermédiaires de Porphyre et de Boèce, par les traductions et retraductions de grec en arabe et d'arabe en latin barbare, et qui fut commentée, exagérée et appliquée à tout pendant sept siècles par les philosophes que l'on comprend plus ou moins sous le nom de scholastiques.

« Cependant, la dialectique aristotélico-scholastique avoit été améliorée par saint Thomas d'Aquin. Non-seulement dans les dernières années de sa vie il fit traduire du grec et commenta divers ouvrages d'Aristote, mais ce qui est bien plus, il abandonna les disputes des *réalistes* et des *nominalistes*, et des autres vieux métaphysiciens de cet âge, et simplifia ainsi le raisonnement dans les applications à la théologie. »

Dante n'a pas connu d'autre dialectique que celle qui vient d'être définie plus haut si prudemment et si judicieusement par M. Balbo. Cependant, le Florentin exilé, pendant son séjour en France, eut lieu de se convaincre que saint Thomas d'Aquin, puisant aux sources anciennes, avoit mieux fait connoître la pensée d'Aristote aux savans qui fréquentoient l'Université de Paris en 1310.

Ainsi que je l'ai dit, les études qu'embrassoit le *quadrivium* comprenoient d'abord l'arithmétique et la géométrie. Dante nous prouve qu'il connoissoit ce qu'on en savoit alors. On avoit pour guide Léonard Fibonacci, chancelier de la douane des Pisans à Bugie, dont M. Libri analyse exactement les travaux, dans sa remarquable *Histoire des Sciences mathématiques en Italie*. N'oublions pas qu'en même temps Campano de Novare, commentateur d'Euclide, et l'un des premiers mathématiciens de cet âge, recherchoit *la quadrature du cercle* (1).

(1) Balbo, tom. I, pag. 113.

Il nous importe de bien établir quel étoit dans l'âge de Dante l'état de l'astronomie, troisième art du *quadrivium*. Dante ne s'élevoit pas au ciel en poésie et en esprit seulement; il s'étoit voué à la connoissance matérielle du ciel, comme cherchant à se nourrir des plus hautes études contemplatives, et s'apprêtant à décrire le séjour réel des esprits bienheureux. On sait d'ailleurs qu'alors l'astronomie étoit fondée sur le système de Ptolémée, qui place la terre au centre de l'univers, et fait tourner autour d'elle la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne. Le huitième cercle est celui des étoiles fixes; le neuvième, ou premier mobile, entraîne les autres dans le mouvement universel d'Orient en Occident. Magalotti, Targioni, Bottagisio et Ferroni ont prétendu que les connoissances particulières de Dante surpassoient celles de ses contemporains. On peut consulter à ce sujet le jugement raisonné qu'en porte M. Libri, dans son histoire précitée (1).

Le dernier des quatre arts majeurs du *quadrivium* étoit celui de la musique. Pourquoi la musique est-elle à ce rang? Il faut observer que toute cette distribution d'arts en classes si différentes de celles que nous assignerions aujourd'hui, a été faite dans les écoles des évêques et des monastères, et devient une preuve de plus de l'esprit législateur qui présida aux institutions du christianisme. Il étoit nécessaire que les ecclésiastiques et les élèves, après avoir été instruits dans les belles-lettres, apprissent à chanter les psaumes. Dante montra une constante admiration pour la musique. Les grandes intelligences ont souvent partagé ce sentiment.

(1) Tom. II, pag. 174, 181 et 188.

CHAPITRE V.

LE *STUDIO* DE BOLOGNE. DANTE Y CONTINUE SES ÉTUDES. IL N'APPRIT PAS LE GREC, ET PAROÎT EN FAIRE L'AVEU. M. VENTURI ET M. LANCI ONT EXPLIQUÉ DES PASSAGES HÉBREUX OU ARABES QU'ON TROUVE DANS *LA DIVINE COMÉDIE*.

TELS étoient les sept arts étudiés alors d'abord par les clercs, ensuite, surtout en Italie, par les séculiers nés dans un rang distingué, et ainsi par Dante Alighieri.

Outre les écoles où l'on enseignoit les sept arts formant l'ensemble de ce qu'on savoit alors, il s'étoit établi depuis un siècle et demi d'autres écoles nommées *studi*, que nous appellons aujourd'hui *universités*. Le premier de ces *studi* en Italie fut fondé à Bologne vers le commencement du XIIe siècle; Irnérius commença à y enseigner les lois, non pas sur les *breviari* faits et en usage pendant la barbarie, mais sur les ouvrages et les recueils rédigés sous Justinien, et nouvellement découverts en plusieurs lieux différens. A Irnérius succédèrent, dans le même enseignement (1), Bulgaro, Martin, Jacques et Ugo (2) qui, à la fameuse diète tenue par Frédéric Barberousse, représentèrent ce prince pour motiver le refus des *régales* perdues alors

(1) Balbo, tom. I, pag. 125.

(2) Ce nom étoit destiné à devenir plus tard une célébrité d'Allemagne dans le même genre.

malgré les débats de la jurisprudence, et regagnées ensuite par la voie des armes en faveur des *comuni*.

Ce n'est pas que Bologne et son *studio* aient toujours défendu la même jurisprudence et la même faction : dans tant de villes forcées par des circonstances invincibles d'embrasser un parti, puis un autre, le *studio* fut protégé ou fermé, tantôt par les Papes, tantôt par les empereurs qui se disputoient ainsi sa juridiction. Ces poursuites amenèrent l'établissement d'autres *studi* à Padoue, à Naples, qui, à leur tour, engendrèrent d'autres *studi* par forme de colonies. Cependant, à bon droit, Bologne fut appelée *Mater studiorum*. On donnoit des leçons privées et des leçons publiques. Tiraboschi cite les paroles par lesquelles Odofred terminoit son cours sur *le digeste* : « Et je vous dis que dans l'année suivante, j'entends « enseigner ordinairement, bien et légalement ; je « ne crois pas devoir *lire* extraordinairement, parce « que les écoliers ne sont pas bons payeurs, parce « qu'ils veulent savoir, et qu'ils ne veulent pas « payer. »

Scire volunt omnes, mercedem solvere nemo.

« Je n'ai pas à vous en dire davantage : allez avec « la bénédiction du Seigneur. »

Quoi qu'il en soit, vers 1280, Bologne n'avoit pas moins de dix mille élèves de toutes les nations. On y étudioit le droit civil, le droit canon, peut-être la théologie, mais non pas avec autant de succès qu'à Paris. Il est sûr, du reste, qu'on y étudioit la philosophie morale et la philosophie naturelle.

Brunetto avoit lu à Dante le *Tesoretto* et le *Trésor*. Il avoit développé les richesses de toutes sortes qui se

trouvent dans le *Trésor*, dans cette espèce d'encyclopédie de la fin du XIII[e] siècle. Brunetto, particulièrement savant en astronomie, avoit expliqué tous les secrets de cette science à cet élève qu'il aimoit avec tendresse; mais les affaires publiques demandoient la coopération de Brunetto : il ne pouvoit plus continuer à être professeur. La famille de Dante jugea à propos de l'envoyer perfectionner ses études hors de Florence.

Il paroît que de ces sciences *universitaires* qu'enseignoient les *studi*, il n'y eut que la philosophie morale et la philosophie naturelle, d'abord apprises en partie sous Latini, que Dante alla étudier plus complétement à Bologne et à Padoue. Nous verrons dans la *Vita nuova* qu'il mentionne un voyage, et qu'il n'en spécifie pas le but. Il est probable que le *Chemin des soupirs* dont il y est parlé est la route de Bologne et de Padoue. Bocace vient nous appuyer ici, car il assure qu'après les premiers préceptes reçus dans sa patrie, Dante, pour trouver un lieu plus abondant en telle nourriture, alla à Bologne. Benvenuto da Imola dit aussi que Dante, dans son adolescence, alla à Bologne et à Padoue.

Ainsi les sept arts du *trivium* et du *quadrivium*, et les deux philosophies sont les seules sciences que Dante ait étudiées d'abord. Ici s'élève une question. Dante a-t-il appris le grec? M. Balbo soutient que cela importe peu à savoir. Mais pourquoi ne pas offrir une opinion ferme et positive, s'il y a lieu d'en concevoir une bien déterminée? Il ne me paroît pas que Dante ait su le grec. Il introduit peut-être avec quelque affectation des expressions grecques dans ses ouvrages; d'autres fois, il fait à cet égard un aveu rempli de sagesse et de modestie. Dans son *Convito*, que

nous analyserons avec soin, Dante dit : « Ce qu'A-« ristote a pensé sur la *galassia* (la voie lactée) ne se « peut pas bien savoir, parce que son opinion ne se « trouve pas la même dans une traduction ou dans « une autre. » Il cite ensuite le sentiment rapporté dans la plus récente qu'il a sous les yeux, et il le combat. Puis il cite l'opinion rapportée dans la traduction vieille (*vecchia*). Perticari conclut de ce passage qu'il est clair que Dante ne lisoit pas le grec. Autrement il ne confesseroit pas son ignorance sur une opinion d'Aristote qu'il ne peut deviner entre les contradictions des traducteurs. Mais après avoir acquis une telle certitude, qu'y a-t-il à dire? Dante en est-il moins grand? Voltaire et tant d'autres ne savoient pas le grec, et bien des écrivains d'un mérite incontesté connoissoient mal cette langue, ce qui équivaut à ne pas la savoir. Je crois en définitive que Dante ne savoit pas le grec, pas plus qu'il ne savoit l'hébreu, quoiqu'il ait dit, comme nous pouvons nous en convaincre dans son poème,

Papé Satan aleppe,

Mots hébreux ; et qu'il ne savoit l'arabe, quoiqu'il ait dit :

Raphe lmai amec hza bialmi.

M. Joseph Venturi de Vérone et M. Lanci sont du nombre de ceux qui ont le mieux expliqué ce dernier passage. Enfin, avec ou sans la connoissance du grec, Dante n'en est pas moins le plus admirable génie que puisse vanter la nation italienne.

CHAPITRE VI.

ÉTABLISSEMENT DES *PRIORI*. DANTE EST CONDUIT, A L'AGE DE NEUF ANS, DANS LA MAISON DE FOULQUES PORTINARI. LA, L'ENFANT, AGÉ DE NEUF ANS, VOIT, POUR LA PREMIÈRE FOIS, BÉATRIX, FILLE DE FOULQUES. ANALYSE DE *LA VITA NUOVA*, OU DANTE A DÉCRIT LES ÉMOTIONS QU'IL ÉPROUVA. PREMIER SONNET DE DANTE.

DANTE étoit âgé de dix-sept ans quand il entendit raconter les terribles catastrophes des Vêpres siciliennes. Déjà il avoit été témoin des maux qu'entraînent les divisions de la patrie, et il devoit déplorer les funestes effets de la guerre civile. Les gibelins, rentrés à Florence en 1273, en avoient été chassés en 1275. Revenus en 1279, ils avoient obtenu six des quatorze places des *signori* chargés alors du gouvernement. Les guelfes d'ailleurs conservoient la majorité. En 1282, le peuple de Florence, les *artieri*, appelés aussi *il popolo grasso*, s'étoient nommé des *prieurs*, et, après avoir enlevé le pouvoir aux quatorze *signori*, l'avoient délégué aux prieurs et demeuroient ainsi de droit *signori*. Tel fut donc le gouvernement *guelfe popolano* que Florence maintint avec peu de variations pendant toute la vie de Dante.

Il avoit perdu son père de bonne heure. Ce fut un malheur irréparable pour ce tendre fils. Les conseils lui manquèrent; aucune autre autorité ne vint régler et modérer une imagination ardente. La

vie tourmentée de Dante paroît avoir commencé avec les premières émotions de l'enfance, un jour où son père crut bien innocent de le conduire à une fête de voisins.

Bocace et Jean Villani parlent de la tendresse que Dante éprouva pour Béatrix. On a cherché à révoquer en doute ce fait que l'on a attaqué sans voir combien il est attesté, affirmé par Dante, à qui nous devons un écrit intitulé, *la Vita nuova*, où il avoue sa passion.

« Qui feroit une histoire de l'amour en Italie, s'écrie M. Balbo (1), feroit peut-être la plus évidente histoire des mœurs de la Péninsule. »

Dans les Etats du moyen âge, les faits de la vie privée s'unissoient aux faits de la vie politique; et chez Dante, plus que chez tout autre, les agitations de son cœur devinrent les impulsions de son génie, et nous expliquent un long poème né d'abord, en quelque sorte, d'intérêts privés, et pour ainsi dire domestiques.

Il est certain qu'Alighieri, le père de Dante, et ses *consorti* (nous avons donné l'explication de ce mot), descendans de Cacciaguida, vivoient dans leur maison près de Saint-Martin *del Vescovo*, et qu'ils avoient pour voisins, non loin de Sainte-Marguerite, Foulques Portinari, riche citoyen, qui depuis fonda l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, son épouse *donna* Cilia de Gherardo des Caponsacchi, et leur jeune fille, nommée *Beatrice* ou *Bice*, gracieux diminutif florentin.

Nous allons laisser Dante parler lui-même. Il a

(1) Balbo, tom. I, pag. 56.

pris le soin de nous entretenir de ses émotions, quand il avoit à peine neuf ans. Son livre est intitulé, *Vita nuova*, ce qui signifie, suivant M. Fraticelli, *Vita giovanile*. *Nuovo*, *novello* pour *giovane*, *giovanile* se retrouvent souvent dans des écrits plus anciens que ceux de Dante. Il paroît qu'il avoit vingt-six ans, quand il composa ce livre en langue vulgaire. Nous allons l'analyser en l'abrégeant, et rapporter, en empruntant souvent les expressions de l'auteur, quelques faits qui serviront plus tard à nous guider dans la connoissance d'une foule de mystères qu'il nous aide à comprendre.

Dante alloit avoir neuf ans, quand la *glorieuse dame de son esprit* s'offrit devant lui. Elle comptoit un peu plus de huit ans : on l'appeloit Béatrix. Elle apparut brillante de couleurs douces et nobles, et vêtue comme il convenoit à son âge. Le sentiment de la vie qui habite les plus secrets replis du cœur, commença à trembler si fortement en lui, qu'il le manifestoit dans les plus horribles pulsations, et qu'en tremblant, il dit ces paroles :

« Voilà un dieu plus fort que moi et qui va venir exercer sa domination sur mon cœur.... Dès lors l'amour s'empara de mon ame, et il prit sur moi avec assurance une telle seigneurie, par la force que lui donnoit mon imagination, que je dus obéir complétement à tous ses caprices. Il me commandoit quelquefois de chercher ce jeune ange ; aussi, dans mes simplicités, j'allois cherchant cette femme, et je la voyois sous des traits si gracieux et si aimables, que certes on pouvoit dire d'elle ces mots d'Homère : « Elle ne me paroît pas « la fille d'un mortel, mais d'un Dieu(1). » Quoique son image,

(1) Homère a dit d'Hélène, *Iliad.*, liv. III, 158 : Αἰνῶσ ἀθανάτῃσι θεῇς εἰς ὦπα ἔοικεν. « Son visage ressemble tout-à-fait à celui des déesses immor- « telles. »

qui vivoit continuellement avec moi, fût une arrogance de l'amour pour me gouverner, cette image possédoit cependant une puissance si délicate, que jamais elle ne permit à l'amour de m'opprimer, sans le fidèle conseil de la raison, dans les choses où un tel conseil doit être utilement consulté. »

Peu de temps après, Dante (c'est toujours lui qui parle, et on doit le remarquer à l'étrangeté des expressions) rencontra cette personne digne d'un tel éloge. Elle étoit vêtue de blanc et accompagnée de deux jeunes filles plus grandes. Elle passoit dans une rue où Dante s'étoit arrêté plein de crainte. Inspirée par une ineffable courtoisie, elle le salua si gracieusement, qu'il lui sembla voir toutes les délices de la béatitude. C'est à la neuvième heure du jour que ce salut lui fut adressé, et ce fut aussi la première fois que ses oreilles surprises de tant de charmes furent frappées des paroles de la jeune fille. Il se retira comme enivré, se sauva dans le coin le plus retiré de *ses chambres;* là, pensant à ce salut, Dante céda à un profond sommeil pendant lequel lui apparut une merveilleuse vision :

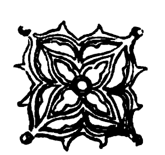
« Il me sembloit voir, dans ma chambre, un nuage de couleur de feu, dans lequel je distinguois la figure d'un jeune homme (l'Amour), inspirant la peur à qui le regardoit. Il me paroissoit plein de joie; il proféroit des paroles que je n'entendois pas; cependant je distinguai celles-ci : « *Je suis ton* « *maître.* » Dans ses bras, il me sembloit voir une femme à peu près nue, qui dormoit enveloppée dans un drap d'un rouge pâle. Je la regardois attentivement, et je crus reconnoître la dame au salut de la veille. Dans une de ses mains, elle tenoit un objet qui sembloit brûler; il me paroissoit qu'elle disoit : « Vois ton cœur. » Peu de temps après, celle qui dormoit se réveilla. Il me parut que le jeune homme faisoit manger à la femme ce qu'il tenoit à la main, et elle le mangeoit avec répugnance. La joie du jeune homme se changea

ensuite en pleurs amers , et il me parut que tous deux s'élevoient ensuite vers le ciel. J'éprouvois une si vive angoisse , que mon sommeil foible ne put la soutenir.... *Il se rompit* , et je fus éveillé.... Je me proposai alors de composer des vers , et je résolus de faire un sonnet où je saluerois tous les fidèles d'amour , et les priant d'expliquer ma vision j'écrivis ce que j'avois vu dans mon sommeil, et je commençai ce sonnet. »

Suit un sonnet qui se divise en deux parties. Dans la première, Dante salue et demande réponse. Dans la seconde partie, il exprime en vers ce que nous venons de rapporter.

Ce sonnet rendu public sans que l'on connût l'auteur, dont on ne pouvoit soupçonner le nom, car Dante étoit un enfant, il y eut une foule de réponses. On nous a conservé celle de Guido Cavalcanti, celle de Cino de Pistoie, enfin celle d'un autre Dante qui se distinguoit par cette dénomination, Dante di Majano.

Guido Cavalcanti, quand il apprit plus tard le nom de l'auteur, éprouva pour lui, dès cet instant, un vif sentiment d'amitié, et ne cessa de lui témoigner la même tendresse pendant toute sa vie.



CHAPITRE VII.

DANTE RECONNOÎT QUE SON PREMIER SONNET ATTIRE L'ATTENTION DES HOMMES ILLUSTRES QUI FLORISSOIENT EN TOSCANE. IL VOIT BÉATRIX DANS UN TEMPLE ET FEINT D'AIMER UNE AUTRE DAME. UN JOUR BÉATRIX REFUSE LE SALUT A DANTE. BÉATRIX ÉPOUSE MESSER SIMON DE' BARDI. BÉATRIX MEURT. DANTE FAIT VOEU DE DIRE UN JOUR DE CETTE FEMME BÉNIE CE QUE L'ON N'A JAMAIS DIT DE PERSONNE.

ALIGHIERI continue ses révélations. Le vrai jugement qu'il falloit porter sur ce songe ne fut alors dévoilé par personne; « mais aujourd'hui, il est clair pour les esprits les plus simples. » Il ne dit pas que Dante di Majano, mécontent de voir un rival débuter ainsi dans la carrière de la poésie, lui conseilla dans une réponse de se faire soigner par des médecins. On reconnoît généralement que malgré l'extrême jeunesse de Dante, ce sonnet attira l'attention de tous les hommes de talent qui florissoient alors en Toscane. Il y a certainement dans ce cœur sanglant si cruellement déchiré quelque chose qui révèle ce que deviendront dans un autre temps les compositions du poète.

Cette vision occupa tellement l'imagination du jeune Florentin, que sa santé en fut altérée : il ne fut plus si aisé de cacher le nom de l'auteur. Des curieux pleins d'envie vouloient savoir quel étoit l'objet qui l'avoit rendu si passionné.

« M'apercevant des mauvais desseins de plusieurs, je leur répondois par la volonté de l'amour qui me commandoit selon le conseil de la raison ; car je portois sur mon visage un tel signe du ravage de l'amour qu'il ne pouvoit être caché. Quand ils m'interrogeoient ainsi : « Mais pourquoi cet amour t'a-t-il « détruit si misérablement ? » je les regardois en souriant, et je ne disois rien.

« Il arriva un jour que cette gracieuse fille étoit assise dans un temple où l'on entendoit des paroles de la reine de la gloire, et moi j'étois placé dans un lieu d'où je contemplois ma béatitude. Entr'elle et moi, sur la même ligne, étoit assise aussi une autre jeune fille d'un visage agréable, laquelle me regardoit souvent, surprise de mes regards qui paroissoient lui être adressés. Beaucoup de spectateurs remarquèrent qu'elle me regardoit. En me retirant, j'entendis que l'on se disoit : « Voyez comme cette femme détruit cet infortuné ! » Ensuite on la nomma, et je reconnus qu'on désignoit celle qui étoit entre ma délicieuse Béatrix et moi. Alors je pris courage, apprenant que mon secret n'étoit pas découvert à d'autres, malgré mes regards. Je pensai à défendre la vérité par cette seconde femme, et je fis tant en peu de jours, que des personnes qui parloient de moi crurent avoir surpris mon secret. Derrière cette femme, je me cachai des mois et des années, et afin de mieux tromper je fis pour elle quelques vers que je ne répéterai pas ici. Je dis encore que, dans le temps où cette femme étoit le rempart d'un si grand amour, il me vint dans la volonté de publier le nom de ma Béatrix, mais accompagné des noms de beaucoup de dames, et particulièrement du nom de celle dont on me croyoit occupé. Je choisis les noms de soixante des plus belles dames de cette ville, où le haut Sire avoit fait naître l'objet réel de ma passion, et je composai une épître sous la forme de *sirvente*. Je n'aurois pas rappelé ce fait, s'il n'étoit pas arrivé que le nom de ma *donna* ne tomba que sur le nombre neuf, à travers les noms de toutes les femmes. »

La dame qui aidoit Dante à cacher ses sentimens étant partie de Florence, il se chagrina de la privation d'une défense si adroite. Il continua d'affecter les mêmes sentimens, et lui adressa un sonnet. Une

partie de ce sonnet avoit pour but de chanter la vraie et non la fausse amie. Ce morceau de poésie est plus perfectionné que les précédens. Dès ce moment, Dante fut appelé publiquement *le poète*.

« Quelque temps après le départ de la gente dame, *suo schermo* (son rempart), le plaisir du seigneur des anges fut d'appeler à sa gloire (1) une femme jeune et d'une agréable figure, qui avoit joui d'une réputation de beauté dans la ville. Je vis son corps étendu sans l'ame, au milieu de beaucoup de femmes qui pleuroient; alors je lui adressai des vers, me rappelant que je l'avois rencontrée faisant compagnie à ma gracieuse dame. »

Sur ce sujet, il composa deux sonnets. On y trouve des expressions remarquables que, plus tard, on rencontrera dans un ouvrage bien autrement important. Puisque Dante a écrit, sur de telles circonstances de sa vie, ces sortes de mémoires, continuons de respecter ses écrits.

« Il arriva, bientôt après la mort de cette dame, que je dus partir de Florence, et me diriger vers la partie où s'étoit retirée la *gente dame* qui avoit été ma défense. Je n'allois pas cependant aussi loin. Quoique je fusse dans la société de plusieurs, ce voyage me déplaisoit tellement, que je ne pouvois apaiser l'angoisse ressentie dans mon cœur; car ce départ m'éloignoit de ma béatitude. Alors le doux seigneur, qui me dominoit par la vertu de Béatrix, m'apparut dans mon imagination, comme un pélerin légèrement habillé de drap commun. Il me sembloit accablé et contemploit la terre. Quelquefois ses regards se tournoient vers un fleuve limpide, dont le cours étoit précipité le long du chemin que je suivois. »

Dante déclare ensuite que l'Amour lui apparut et lui dit que la femme qui avoit été *sa défense* ne re-

(1) *Opere minori di Dante*. Florence, 1839, tom. III, pag. 276.

viendroit plus, et qu'il en susciteroit une autre dont il prononça le nom. On doit croire que l'auteur fait ici allusion au voyage ordonné par sa famille, qui l'envoyoit étudier à Bologne. A son retour, il se mit à chercher la dame qui devoit lui servir de nouvelle *défense*, et dont l'Amour lui avoit dit le nom dans le *Chemin des soupirs*.

« Afin que mon discours soit plus bref, je dis qu'en peu de temps je la fis mon *rempart*, et que trop de monde en parloit hors des termes de la courtoisie, ce qui me pesoit quelquefois très-durement. Par suite de ce bruit qui me vouoit à l'infamie, la céleste femme, qui fut pour moi la destructrice de tous les vices et la reine des vertus, passant un jour devant moi, me refusa son doux salut, ce salut dans lequel consistoit toute ma félicité. Sortant ici un peu de ce que je me proposois de dire, je veux donner à entendre ce que ce salut avoit la force d'opérer en moi. Je dis que lorsque ma dame apparoissoit de quelque côté, alors par l'espérance de l'admirable salut, il ne me restoit plus aucun ennui; il me survenoit une flamme de charité qui me faisoit pardonner à quiconque m'auroit offensé. Si alors on m'eût demandé quelque chose, j'aurois répondu seulement, « *Amour* » avec un visage coloré d'humilité. Quand la dame étoit au moment d'accorder ce salut, un esprit d'amour, détruisant tous les autres esprits sensitifs, poussoit au dehors les foibles esprits de la vue, et leur disoit: « Allez « honorer votre dame; » et lui alors venoit occuper leur place dans l'orbite. Qui auroit voulu connoître amour, le pouvoit en regardant le tremblement de mes yeux; et quand cette gracieuse dame accordoit le salut, non-seulement amour ne pouvoit lui-même altérer une ineffable béatitude, mais, par une sorte d'excès de douceur, il devenoit tel, que mon corps, qui étoit sous son empire, plusieurs fois se mouvoit comme une chose pesante et inanimée. Ainsi il apparoît manifestement que dans ce salut habitoit une béatitude, laquelle souvent excédoit et surpassoit mes forces. »

On a vu que Béatrix refusa le salut à Dante; il pense que ce refus est la peine due à tant de super–

cheries pour cacher sa passion. Peut-être n'a-t-il pas voulu dire qu'il étoit menacé de voir Béatrix accordée en mariage au fils d'un ami de son père. Plus bas, Dante semble expliquer la douleur qu'il ressentit, après que ce mariage eut été célébré. Le poète raconte qu'un de ses amis le conduisit à une noce. Beaucoup de dames devoient faire compagnie à *la sposa*. On n'admettoit pas à sa table les jeunes filles. Dans le nombre des invitées, il reconnoît Béatrix. Elle étoit alors l'épouse de messer Simon de' Bardi, chevalier. Un biographe assure que ce mariage eut lieu en 1287. Dante devoit avoir vingt-deux ans. A la vue de Béatrix, il se trouble, fuit le monde, et compose de nouveau des vers plus tendres. Bientôt la fièvre l'accable. Il a des visions. Il voit dans un songe des anges qui chantoient *Hosanna in excelsis*. Un ami étoit venu lui dire : « *Ton admirable dame est partie de ce siè-* « *cle.* » Alors son cœur, où il y avoit tant d'amour, lui disoit : « Il est vrai que notre *donna* est étendue « morte. » Il lui sembla voir sa dame morte. Des femmes alloient lui couvrir la tête avec un voile blanc. Sa figure avoit tant de calme, qu'elle paroissoit dire : « Je commence à contempler le principe de toute « paix. » Dans cette imagination, il lui arriva tant d'humilité, qu'il appeloit la mort et s'écrioit : « Viens « à moi et ne sois pas discourtoise ; tu dois être « agréable, puisque tu règnes sur ces traits. Viens à « moi qui te désire. Tu vois que je porte déjà ta « couleur. » Quand il eut vu accomplir tous les douloureux offices, il lui sembloit qu'il rentroit dans sa chambre, qu'il regardoit le ciel, et qu'il disoit : « O « ame fortunée ! comme il est heureux celui qui te « voit ! »

L'auteur adresse une louange nouvelle à Béatrix, et

rappelle les surprises qu'elle produisoit, quand elle paroissoit dans les rues de Florence. Les foules couroient pour la voir, une délicieuse joie agitoit les cœurs. Lorsqu'elle se trouvoit près de quelque habitant, alors il sentoit tant de vertu entrer dans son cœur, qu'il n'osoit lever les yeux, ni répondre à son salut. Beaucoup de personnes qui ont fait cette expérience pourroient le garantir à qui ne le croiroit pas. Elle, couronnée de tranquillité gracieuse, s'en alloit, ne montrant aucun orgueil de ce qu'elle voyoit et de ce qu'elle entendoit. Plusieurs disoient quand elle étoit passée : « Ce n'est pas une femme, c'est un des plus « beaux anges du ciel. » D'autres disoient : « C'est une « merveille ! qu'il soit béni le Dieu qui sait si admira- « blement opérer ! » Elle se montroit si noble et si remplie de toutes les beautés, que ceux qui la voyoient comprenoient en elle une douceur honnête et suave qu'ils ne savoient exprimer. Aucun ne pouvoit la contempler sans laisser échapper un soupir. Dante alors compose un autre sonnet qui renferme les éloges que nous venons de rapporter.

Dans le sonnet suivant, d'une aménité encore plus délicieuse, l'auteur semble oublier Béatrix, pour ne décrire que les charmes des femmes qui l'accompagnent, et qui reçoivent d'elle les attraits les plus purs. La suavité poétique ne peut aller plus loin; il n'est plus question que de ce qui procède de Béatrix, de ce qui l'aime, de ce qui lui fait cortége. Jamais, jusqu'ici, les mouvemens de sensibilité de l'auteur n'ont été portés à un degré plus exalté. Les femmes qui s'avancent avec Béatrix sont tenues de remercier Dieu de la grâce qu'elles empruntent à leur reine, grâce qui n'est tachée par aucun sentiment d'envie.

Il n'étoit que trop vrai que Béatrix devoit mourir.

Son frère vient trouver Dante, et le prie de consacrer des vers à la mémoire de cette femme si tendrement chérie. Dante exhale sa douleur : « Vous m'en-« tendrez appeler souvent la femme qui s'est envolée « dans le séjour digne de sa vertu ; vous m'entendrez « mépriser cette vie où l'on est privé de son *salut.* »

Toujours ce *salut;* et jamais cette idée si simple, si sage, si neuve, ne paroît ramenée avec affectation. Il y a un sentiment de gratitude, de bonheur, de désintéressement, de délices, qui assure un charme perpétuel à ce souvenir.

Plus loin, la même pensée se reproduit, mais dans une sphère plus élevée : « La force gracieuse de sa « beauté s'éloignant de notre vue, est devenue une « autre beauté spirituelle et immense, répandant au « ciel une lumière d'amour qui *salue les anges.* »

Les scènes rapportées dans la *Vita nuova*, s'étendent jusqu'à l'anniversaire de la mort de Béatrix. Ici Dante nous apprend que, dans sa douleur, il dessinoit des anges sur certaines tablettes. Surpris dans son travail par des personnes qui venoient le visiter, il ne les vit pas s'approcher. Quand il les aperçut, il se leva, s'inclina, et leur dit : « Il y avoit tout à l'heure « quelqu'un avec moi, et par suite je pensois. » Les visiteurs partis, il reprit ses dessins d'anges.

Quelque temps après, ses douleurs avoient altéré ses traits. Craignant d'être découvert, il leva les yeux un jour dans la rue, et remarqua une jeune femme qui, d'une fenêtre, le regardoit avec un sentiment de tendre compassion. Il se retira et composa un sonnet, où il prioit cette dame de ne le croire ni foible ni affligé. Il rencontre encore plus tard cette femme. Elle avoit la figure pâle comme Béatrix. Un mouvement de plaisir saisit le poète ; il chante cette couleur d'amour (la pâ-

leur), ces traits exprimant la pitié, qui prennent le visage d'une femme chérie, pour le consoler. Il reproche ensuite à ses propres yeux l'infidélité dont ils se rendent coupables. Dans cette *bataille de pensées*, les soupirs l'accablent. La figure de la femme consolatrice est-elle envoyée pour que la vie de Dante se repose? Le supplice de ce fou d'amour qui appeloit aussi adversaire de sa raison cette femme qu'un moment il avoit supposé suscitée par Béatrix, doit cependant avoir un terme. La céleste Béatrix apparoît à son ami, puis une distraction se présente et le préoccupe. Des pèlerins traversent Florence pour aller à Rome voir l'*image bénie que Jésus-Christ nous a laissée ici bas comme empreinte de sa noble figure* (la relique de la sainte face). La vue de ces pèlerins paroît faire naître dans l'esprit de Dante un vif désir de visiter Rome.

Le dernier sonnet retrace avec plus de passion l'admiration que le poète a conçue pour Béatrix. Nous devons ajouter que, dans le cours de ses diverses inspirations, il a toujours annoncé en prose ce qu'il alloit dire, et ensuite il l'exprime en vers.

Nous sommes arrivés à la conclusion de la *Vita nuova*.

« Après avoir terminé ce sonnet, il m'apparut une admirable vision, dans laquelle je contemplai un spectacle qui me décide à ne plus parler de cette femme bénie tant que je ne pourrai traiter de ses grâces plus dignement. Je tâche d'atteindre ce but, comme elle le sait bien elle-même. Désormais, si tel est le plaisir de celui par lequel toutes les choses vivent, que ma vie se prolonge quelque temps, j'espère dire de cette femme bénie ce qu'on n'a jamais dit de personne ; ensuite, qu'il plaise au seigneur de toute courtoisie que mon ame puisse aller voir la gloire de son amie, c'est-à-dire de cette bénie Béatrix, contemplant glorieusement celui qui est béni dans tous les siècles ! »

CHAPITRE VIII.

LES GRANDES PENSÉES DE L'ART DES VERS NE SE CONÇOIVENT QUE DANS LES PREMIÈRES ANNÉES DU JEUNE AGE. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ORIGINE DES LANGUES ACTUELLES EN EUROPE. LES TROUVÈRES, LES TROUBADOURS. FRÉDÉRIC II ENCOURAGE *LA TROVATORIA*. FLORENCE S'ILLUSTRE DANS LA POÉSIE, ET N'AUTORISE CHEZ ELLE QUE D'UNE MAIN SURE LES CHANGEMENS POLITIQUES QUI SE MULTIPLIENT EN ITALIE.

Il nous a fallu, pour compléter l'analyse de la *Vita nuova*, où Dante annonce les secrets de ses désirs et de ses projets; il nous a fallu, parce que cet ouvrage décrivoit d'une manière spéciale l'état du cœur et la chaleur des pensées de Dante dans son jeune âge, et que cette première production embrassoit les faits jusqu'à l'année 1291; il a fallu anticiper sur quelques événemens de la vie du poète, qui vont reprendre leur place. Le récit de la *Vita nuova* une fois commencé, je n'ai pas eu le courage de le suspendre. D'ailleurs, en poursuivant notre tâche, nous nous appuierons sur des circonstances que le poète a révélées, et ainsi nous invoquerons des témoignages plus sûrs que ceux mêmes des historiens.

Ici, avec M. César Balbo, nous remarquerons qu'on a universellement observé que, si plus tard dans la vie on conçoit l'idée d'une foule d'ouvrages, les grandes poésies, les sublimes pensées de l'art des vers ne se conçoivent que dans les premiers temps du jeune

âge. En quelle année Dante pensa-t-il à sa *divine comédie*, dont il nous tarde de parler (nous aurons, du reste, le sang-froid nécessaire, la rigueur méthodique que prescrit notre littérature, pour n'aborder ce sujet que lorsqu'il se présentera de lui-même dans notre travail)? En quelle année le plan même vague et indéterminé du poème sacré vint-il préoccuper Alighiéri? Le précieux morceau que nous venons de rapporter, l'annonce d'une grande œuvre à laquelle il se livrera, *si sa vie se prolonge*, *grâce à celui par lequel toutes les choses vivent*, portent évidemment la date du 9 juin 1291, puisque Béatrix étoit morte ce même jour en 1290, et alors, en 1291, Dante avoit vingt-six ans. — Certainement, d'après les faits rapportés dans la *Vita nuova*, Dante doit être compté parmi les enfans précoces, puisqu'il étoit amoureux et poète à l'âge de neuf ans. De toute manière, sa première vocation, sa première étude fut la poésie.

Ayant à parler de la poésie (1), nous n'entreprendrons pas de discourir longuement sur la langue italienne et sur l'art des vers si élégamment cultivé dans l'heureuse Péninsule. C'est une histoire qu'ont suffisamment fait connoître en deçà et au-delà des Alpes, les travaux de Crescimbeni, du Quadrio, d'Andrès, de Muratori, de Tiraboschi, de Corniani, de Ginguené, de M. Sismondi et de M. Fauriel. Puisque je me dispense ici d'une tâche qui me seroit agréable, et à laquelle je me suis livré avec ardeur dans l'*Histoire de l'Italie*(2), je pourrois ajouter au moins la mention succincte de mes propres veilles, mais souvent :

Il tacere è bello.

(1) Balbo, tom. I, pag. 79.
(2) L'*Italie*. Paris, Didot, 1835.

Il y a cependant des réflexions qu'on ne peut passer sous silence.

Parmi tous ces écrivains (1), Muratori, à l'ordinaire inférieur pour une sorte d'aménité dans l'exposition, prévaut ensuite par la multiplicité des preuves et la profondeur des aperçus. Tout le monde sait que la langue italienne est née, comme toutes les autres langues européennes, du mélange de l'antique langue latine en usage chez les Romains, avec la langue allemande qui a été apportée par les conquérans Germains. L'élément germanique abonde dans chaque langue, d'autant plus que s'augmenta le nombre des bandes qui envahissoient le territoire objet de leur cupidité.

Ainsi l'élément germanique domine plus dans la langue anglaise qui est encore la langue de l'*ia* ou du *ies :* il se retrouve dans la langue française septentrionale, ou langue d'*oïl*, dans la langue française méridionale, ou langue d'*oc*, et il a pénétré également dans la langue espagnole et dans la langue italienne, qui sont les langues du *sì*.

En Italie, le mélange naquit à l'époque des premières irruptions des Germains, ou des peuples qui avoient entraîné les Germains à leur suite, vers le v[e] siècle. On en reconnoît des traces croissantes dans les lois *barbariques* du VII[e] siècle, dans le fameux serment bilingue des fils de Louis-le-Pieux, qui appartient au IX[e] siècle, et peu à peu dans des documens qui nous restent du X[e] et du XI[e] siècle.

Mais entre toutes ces langues du moyen âge, qui avoient alors plus d'affinité entre elles qu'elles n'en ont aujourd'hui, et qui sont comprises sous le nom

(1) Balbo, tom. I, pag. 80.

de langue *romane* ou de langue *romance*, les premières compositions littéraires qui nous sont restées sont sans doute les poésies du XIe et du XIIe siècle, écrites en France ou hors de France, en langues françaises d'*oil* ou d'*oc*, et chantées par les rapsodes appelés généralement *trouvères* ou *troubadours*. Les plus anciens furent les *trouvères* de la langue d'*oil*. Dans ce nombre on comprend un comte de Champagne, Richard, roi d'Angleterre, et peut-être l'empereur Frédéric Barberousse. On sait par leur histoire que des vers en cette langue d'*oil* étoient chantés dans tout le nord *romance* et même allemand ; c'est une justice qu'il faut rendre à la langue des Français. Nous avons vu plus haut qu'il y eut même des Italiens qui vinrent à Paris, écrire en langue d'*oil* ou même de *sì;* car nous n'avons pas oublié les louanges adressées à Louis IX par Brunetto, maître de Dante. Mais le voisinage des Arabes qui florissoient alors en toutes sortes de sciences et de poésies donna à la langue d'*oc* une plus harmonieuse douceur. On rechercha davantage les troubadours, qui furent attirés et magnifiquement accueillis vers le commencement du XIIIe siècle dans les splendides cours des comtes de Toulouse et de Provence. Nous verrons Dante louer Daniel Arnaut et le faire parler dans sa propre langue provençale.

Pendant le XIIIe siècle, la science des troubadours (*la trovatoria*) fut récompensée avec libéralité à la cour de Frédéric II en Pouille, et en Sicile où l'on parloit la langue du *sì*. Alors les meilleurs troubadours Italiens furent Siciliens. On vante Frédéric II lui-même, Pierre des Vignes, Ciullo d'Alcamo, Pierre d'Altino. Dans le reste de l'Italie, il y avoit aussi des poètes. Saint François d'Assise est auteur d'un hymne

au soleil. Frà Pacifico fut, comme saint François, religieux et poète. Guido Guinicelli les surpassa tous à Bologne qui étoit, depuis long-temps, comme l'on sait, un centre des lettres; Guido, mort en 1276, ne fut pas connu de Dante, qui le déclare inférieur à Daniel Arnaut.

Florence ne tarda pas à s'illustrer par les progrès qu'elle faisoit chaque jour dans les arts, les sciences, l'étude de la prose vulgaire, de la poésie, et tout ce qui annonce la civilisation. Cependant la Toscane étoit entrée, peut-être plus tard que les autres villes italiennes, dans cette carrière où elle devoit acquérir tant de gloire. Pourquoi Florence n'avoit-elle pas devancé plutôt ceux qu'elle devoit surpasser? Nous savons qu'elle n'eut un gouvernement particulier et le nom de *comune* que dans le XII[e] siècle: elle ne sollicita les *régales* qu'au commencement du XIII[e]. La dernière, elle se divisa en guelfes et en gibelins, en nobles et en plébéiens; elle ne prenoit pas rapidement la voie funeste qui conduit à la tyrannie populaire, ou à celle d'un seul. Les autres villes avoient dépensé leur jeunesse politique en essais, en *confiances* absurdes, en châtimens désordonnés. Florence jusqu'alors profitoit des fautes de tous, et n'admettoit que les avantages de l'expérience tentée par les voisins. D'un côté, on fléchissoit sous une vieillesse précoce (1); de l'autre on conservoit encore une adolescence forte sans témérité: ailleurs on s'étoit précipité dans la révolution *comunale*, avant que la civilisation fût en état d'en tirer profit; à Florence on entreprit, dans les commencemens, de n'autoriser les changemens que d'une main sûre. O sage Florence, tu sa-

(1) Balbo, tom. I, pag. 86.

vois donc alors un grand secret politique ! Quand les révolutions sont longues, sans intermittence et sanguinaires, elles ennuient, elles fatiguent, elles tourmentent, elles exaspèrent les peuples. Une révolution raisonnable, demandée par toutes les classes, et surtout plutôt par l'humanité que par l'envie, par le désir du bien-être de tous que par l'orgueil ; une révolution où tout est fait, pour ainsi dire, le même jour, sans avoir à y revenir, produit ces masses de convictions tutélaires et conservatrices que l'on reconnoît en Hollande, en Suisse, dans le vieux Portugal, et que nous n'avons pas encore aperçues dans notre France, où la révolution commencée il y a cinquante ans dure encore, comme a dit M. de Talleyrand dans sa dernière lettre au Saint Siége.



CHAPITRE IX.

DANTE, JUSQU'ALORS APPELÉ *LE POÈTE*, EST OBLIGÉ DE DESCENDRE SUR LA PLACE PUBLIQUE. SCÈNES VIOLENTES A PISE. UGOLIN DE LA GHERARDESCA EST CONDAMNÉ A MOURIR DE FAIM DANS UNE PRISON AVEC DEUX DE SES FILS ET TROIS DE SES NEVEUX. L'ARCHEVÊQUE DE PISE RUGGIERI EST APPELÉ A ROME OU IL EST CONDAMNÉ PAR CONTUMACE. CHARLES-MARTEL, FILS DE CHARLES II, ROI DE LA POUILLE, ACCORDE SON AMITIÉ A DANTE. BATAILLE DE CAMPALDINO OU DANTE ÉTOIT PRÉSENT. D'ABORD IL A PEUR, PUIS IL CONTRIBUE A LA VICTOIRE PAR SON COURAGE. SIÉGE DE CAPRONA. FRANÇOISE DE RIMINI ET PAUL MALATESTA TUÉS PAR JEAN MALATESTA. RÉFLEXION PROFONDE ET PATRIOTIQUE DE M. LE COMTE TROÏA. DANTE ÉPOUSE GEMMA, DE LA FAMILLE DES DONATI. CONSÉQUENCES DE CE MARIAGE.

DANTE étoit appelé *le poète;* mais sa famille ne se contentoit pas de cette illustration, alors stérile; elle croyoit qu'il devoit penser à entrer dans les affaires du gouvernement, comme les autres citoyens. Dante ne possédoit pas de grandes richesses; cependant il pouvoit vivre avec aisance. Il avoit pu faire les dépenses du voyage à Bologne et à Padoue. Sa maison étoit voisine de celle de messer Bello, un de ses *consorti*, qui recherchoit sa société. Il avoit quelques biens-fonds à Camerata et près de Plaisance. Luimême nous apprend qu'il étoit propriétaire d'effets mobiliers précieux; aussi imaginoit-il être en droit de rester libre. Il cultivoit ensemble la poésie et les

sciences qu'on lui avoit enseignées ; les souvenirs de l'amour brûlant qu'il avoit éprouvé le plongeoient quelquefois dans une douleur qu'il aimoit, quoiqu'elle fût amère. Alors il commença un poème latin qu'il avoit l'intention d'intituler *l'Enfer:* l'histoire a recueilli peu de détails sur ces premiers travaux sérieux. Il paroît que la famille insista pour que Dante fréquentât les réunions politiques de sa caste, et il commençoit à ne plus témoigner tant de répugnance.

Telles étoient les occupations, les incertitudes, et la vie comme abandonnée de Dante, lorsqu'il fut contraint de descendre sur la place publique.

Nous allons tâcher de faire comprendre avec exactitude Dante, ses travaux et ses malheurs. Déjà s'approchoient de lui les années d'action politique. Florence et une partie de la Toscane étoient absolument guelfes. Pise demeuroit dans sa constance gibeline. Après avoir soutenu une longue guerre contre Gênes guelfe et son ancienne rivale, Pise avoit perdu la bataille navale de la Meloria en 1284. La puissance de la mer échut à Gènes la victorieuse, et, sur terre, Florence et Lucques attaquèrent la ville gibeline épuisée. La guerre finit comme finissoient alors les guerres, par un changement de faction dans la ville la plus foible que venoient assaillir en même temps ceux de ses propres citoyens qu'elle avoit exilés. En 1285, le comte Ugolin de la Gherardesca, de l'une de ces familles riches qui, de seigneurs feudataires, étoient devenus guerriers puissans, auparavant gibelin et depuis quelque temps guelfe, excita une émeute dans la ville et fit abattre les couleurs gibelines ; puis il conclut la paix avec Lucques et Florence, après leur avoir cédé plusieurs bourgs du territoire de Pise. Alors il se fit nommer à la fois *capitano e podestà*

commandant les forces du *comune*, et fut considéré comme un des principaux chefs guelfes en Toscane. Quelques années après, les guelfes pisans et la famille même d'Ugolin se divisèrent en fractions de partis. Nino Visconti, fils de la fille d'Ugolin et *juge* de Gallura en Sardaigne (on n'ignore pas que les *Giudicati* étoient les noms des provinces pisanes dans cette île), se révolta contre son aïeul en entraînant avec lui les guelfes les plus exagérés (1). Ugolin, tantôt gibelin, tantôt guelfe, mais qui, dans son cœur, probablement n'étoit ni l'un ni l'autre, se rapprocha des Gualandi, des Sismondi et des Lanfranchi, gibelins, et de l'archevêque Ruggieri degli Ubaldini du Mugello. Nino de Gallura et sa fraction de guelfes furent chassés de la ville, et Ugolin proclamé seigneur de Pise. Mais bientôt, ainsi qu'il arrive à ceux qui s'approchent d'un parti auquel ils n'appartiennent pas décidément, Ugolin devint odieux et suspect à Ruggieri, aux trois familles nommées ci-dessus, et à tout le parti gibelin. Le peuple assaillit Ugolin avec fureur, le saisit et l'enferma dans la tour des Gualandi, *alle sette vie*, avec deux de ses fils, Gaddo et Uguccione, et avec trois neveux ; ces neveux étoient, d'abord, Ugolin, dit *il Brigata*, et Arrigo, tous deux fils de Guelfo un de ses autres fils, et d'Hélène de Souabe, fille de *Enzo*, roi de Sardaigne (tant étoit grande la splendeur de la famille Gherardesca); et enfin Anselmuccio, fils de Lotto, dernier fils d'un autre Ugolin prisonnier à Gênes depuis le combat de la *Meloria*.

Ruggieri resta chef du *comune* avec le titre de *podestà*, pendant cinq mois; après ce terme, il résigna

(1) Balbo, tom. I, pag. 133.

ce poste à Gautier de Branforte. Ce dernier eut pour successeur Guido de Montefeltro, puissant seigneur gibelin de la Romagne, que les guelfes en avoient chassé, et qui étoit alors confiné à Asti. Le nouveau *podestà* arriva avec une colère de banni, et le 12 mars 1289 il fit fermer la porte de la tour où étoient enfermés depuis neuf mois le vieux Ugolin et les cinq jeunes gens ses fils et ses neveux : on jeta ensuite les clefs dans l'Arno.

Ainsi tous moururent de faim. « Les Pisans, dit Vil« lani, partout où l'on a connu cette affreuse sentence, « furent accusés de cruauté, non pas à cause du comte, « qui par ses trahisons pouvoit avoir mérité la mort, « mais à cause de ses fils et de ses neveux, qui étoient « jeunes et innocens. » Nous dirons de plus qu'un historien récent a découvert, après cinq siècles, une erreur de Villani relativement à l'âge des enfans et des neveux d'Ugolin. L'archevêque Roger fut appelé trois fois pour comparoître devant les tribunaux de Rome, et il y fut condamné par contumace. A cette époque, avec plus ou moins de vérité dans les détails, Dante apprenoit ce crime horrible, et son cœur en étoit indigné. Nous verrons quelle impression profonde d'horreur ce jugement produisit dans l'esprit guelfe d'Alighieri, et si, devenu lui-même gibelin, il pardonnera à cette faction une si épouvantable barbarie.

Il y a ici, dans les récits de M. Balbo, une expression singulièrement pittoresque : « Autour de Dante « s'amoncéloient (*s'affollavano*) les personnages de « ses chants à venir. »

Charles Ier d'Anjou, roi de la Pouille, mort depuis 1285, avoit désigné pour successeur son fils Charles II : mais ce dernier prince n'avoit pas pu succéder de fait, parce qu'il étoit prisonnier de son rival, le

roi d'Aragon. Délivré par suite de négociations, il passa par Paris pour venir d'abord à Florence, où il entra le 2 mai 1289. Il étoit accompagné de son fils aîné Charles Martel, qui hérita ensuite par sa mère du royaume de Hongrie; mais, étant mort de bonne heure, Charles ne parvint pas au trône de son père. Martel ne resta que peu de temps à Florence : il paraît que le *poète* lui fut présenté, probablement par Brunetto Latini, et qu'il reçut de ce prince des témoignages de sincère affection. Elle s'augmenta pendant les ambassades subséquentes de Dante à Naples, et devint plus tendre et plus constante qu'il n'arrive ordinairement entre les princes et les particuliers. Les grands ont souvent une sorte d'instinct qui les rapproche des poètes, ces faciles dispensateurs de l'immortalité.

Les gibelins d'Arezzo ayant menacé de fermer le passage au roi Charles II, les Florentins lui donnèrent une escorte de huit cents chevaux et de trois mille hommes d'infanterie. Il est sûr que Dante se joignit à ce corps d'armée, et nous avons ici l'époque précise de ses premiers services militaires, qui d'ailleurs durèrent alors peu de jours.

Arezzo, guelfe comme le reste de la Toscane jusqu'en 1287, s'étoit donné aux gibelins à l'instigation de son évêque Guglielmo d'Ubertino de' Pazzi, lequel y avoit établi comme *capitano* Buonconte, fils de ce Guido de Montefeltro, que nous avons vu momentanément *podestà* gibelin à Pise. Arezzo se trouvoit un centre de gibelins, et, selon l'usage, les guelfes qui venoient d'en sortir étoient venus aider les Florentins. On délibéra long-temps à Florence pour savoir si l'on devoit attaquer les Arétins; on se demandoit par quelle voie on commenceroit l'attaque. Il fut résolu

que ce seroit par le Casentin. Après cette décision, les Florentins acceptèrent l'alliance de Bologne, de Lucques et de Pistoie, qui envoyèrent chacune deux cents cavaliers, dont on nomma *Capitano* messer Corso Donati, noble florentin.

Avec de tels secours, les troupes de Florence se mirent en marche et arrivèrent à Campaldino, où elles rencontrèrent les ennemis. On se rangea en bataille : les *palvesi*, ainsi appelés du nom de leurs boucliers au lis de gueules en champ d'argent, firent front. Il arriva que l'évêque d'Arezzo, qui avoit la vue courte, demanda : « Quelles sont ces murailles? » On lui répondit : « Ce sont les *palvesi* de l'ennemi. » Le combat s'engagea avec fureur. Messer Corso Donati prit les Arétins en flanc; le comte Buonconte de Montefeltro, après avoir combattu vaillamment, se retira le premier. Cette bataille fut livrée le 11 juin 1289; Dante y assistoit. Voici ce que Léonard d'Arezzo dit de Dante au sujet du combat de Campaldino : « Il « combattit à cheval sur la première ligne, et il cou- « rut de grands dangers. » Ce fut la cavalerie qui engagea l'affaire; les Arétins se présentèrent avec tant d'impétuosité, qu'ils rompirent la ligne des cavaliers florentins : ceux-ci furent contraints de fuir, pour se reformer à l'aide de l'infanterie qui vint les soutenir. Ce premier avantage des cavaliers d'Arezzo fit perdre la bataille à leur armée. Enhardis par la fuite de la cavalerie florentine, les Arétins la poursuivirent avec tant d'ardeur et de témérité, que la ligne d'infanterie d'Arezzo se trouva trop éloignée pour protéger les siens. Les cavaliers florentins se rallièrent, ne formèrent qu'un corps avec leur infanterie, attaquèrent séparément les cavaliers d'Arezzo, les renversèrent, et vinrent ensuite assaillir l'infanterie ennemie. On a

une lettre de Dante où il décrit les manœuvres de cette bataille ; dans cette lettre, datée de 1300, il dit :

« Il s'est écoulé dix ans depuis la campagne de « Campaldino, dans laquelle le parti gibelin fut pres- « que tout défait et tué. Je m'y trouvai sous les ar- « mes ; je n'étois pas trop enfant. *J'eus une grande « peur (ebbi temenza molta)*, et, à la fin, une grande « joie à la suite des diverses circonstances de la ba- « taille. » Un autre poëte a fait le même aveu ; Horace dit : « *Relictâ non bene parmulâ.* » Dante n'est pas moins franc que le poète latin, et nous voyons qu'il avoit plus de courage. On croit qu'il étoit sous les ordres de Viéri de' Cerchi, et qu'il avoit sollicité l'honneur de faire partie du nombre des *feditori*, c'est-à-dire de ceux qui blesseroient l'ennemi les premiers. Il faut bien convenir que *la temenza molta* survint quand les cavaliers furent repoussés avec tant d'impétuosité ; mais lorsque les cavaliers se reformèrent, il fut sans doute un de ceux qui rompirent d'abord la cavalerie ennemie, et qui ensuite contribuèrent à la victoire.

Plus tard Dante assista, dans une guerre contre Pise, à la réduction de la citadelle de Caprona.

Toutes ces circonstances prenoient place dans les souvenirs de Dante, que depuis long-temps, ainsi que nous le savons, on appeloit *le poète;* un autre fait vint augmenter cette noble moisson qui devoit un jour devenir une si féconde source de gloire.

Dans l'armée florentine qui combattoit à Campaldino, puis à Caprona, se trouvoit Bernardino de Polenta, fils de Guido da Polenta, principal citoyen, seigneur ou tyran de Ravenne.

La fille de Guido, sœur de Bernardino, avoit été mariée à l'âge de douze ans à Jean, fils aîné de Mala-

testa de Verruchio, puissant seigneur guelfe, auparavant *vicaire* du roi Charles à Florence, et alors *podestà* de Rimini. Jean étoit boiteux, négligé dans le soin de sa personne, et ne plaisoit pas à sa jeune épouse. Il avoit un frère nommé Paul, agréable, dit Benvenuto, tout l'opposé de son frère Jean. Le beau-frère et la belle-sœur s'éprirent d'un amour réciproque. Bocace rapporte que Paul avoit dû épouser Francesca, mais qu'on lui fit épouser Jean en la trompant. En 1289 Malatesta, Jean et Paul ses fils, et Francesca sa belle-fille, étoient bannis de Rimini, et s'étoient réfugiés à Pesaro. Dans les tristesses de l'exil, Paul commençoit ou continuoit, dit Bocace, ses soins empressés auprès de Francesca. Bocace cherche à excuser cet amour coupable. Les amans, trahis par un serviteur, furent surpris; Jean les perça l'un et l'autre de son épée. Dante retrouvera, pour chanter leur malheur, cette verve ardente, tendre et naïve qui l'animoit à onze ans, après les premiers temps de sa passion pour Béatrix.

La sœur de Bernardino, ami de guerre de Dante, a reçu du poète l'immortalité qu'il a imprimée à ses ouvrages. On ne sait pas communément que les Malatesta, ayant été rappelés à Rimini, on y porta les corps des deux amans; ils furent inhumés ensemble, et deux siècles après, on retrouva encore entiers les vêtemens de soie dans lesquels ils furent ensevelis.

M. le comte Troya, auteur du *Veltro* (1), dit avec une profonde sagacité : « Voilà que seulement en six « mois le sort offre à Dante le double argument sur « lequel repose une si haute renommée de la langue « italienne. Auprès de toutes les nations, Ugolin et

(1) *Del Veltro allegorico di Dante*, in-8°. Florence, Molini, 1826, pag. 33.

« Francesca jouissent d'une célébrité immortelle. »

Si nous en croyons le commentateur Buti, Dante auroit pris l'habit de saint François vers cette époque, et même, suivant d'autres, dans un âge moins avancé. Beaucoup de biographes ne parlent pas de ce fait : ce qui est certain, c'est qu'il demanda à être enterré revêtu de cet habit. Il y a peut-être eu quelque confusion dans les souvenirs de Buti qui écrivoit soixante ans après la mort de Dante. Il ne parle pas de cette première circonstance dans sa *Vita Nuova;* elle étoit adressée à Guido Cavalcanti qui avoit encouragé les essais du poète, et qu'il appeloit son *premier ami*. On se rappelle avoir vu à la fin de la *Vita Nuova* que Dante espère pouvoir dire de Béatrix ce qu'on n'a jamais dit de personne. Il est donc permis de croire qu'à cette époque il avoit composé plusieurs fragmens du poème de l'Enfer. Il y est question de Béatrix qui dit à Virgile, chant 2, de cette *cantica :*

Io son Beatrice che ti faccio andare.

Mais on n'a pas de certitude positive à cet égard.

Une dame *consolatrice* avoit pu se glisser à travers les préoccupations de Dante pour la *gentilissima donna*. Les habitudes de la vie de guerre avoient dû apporter dans ce cœur passionné des distractions diverses. Nous n'avons pas été guidés ici, ni même aidés par ses propres paroles, livrés que nous sommes à la discrétion des biographes : mais on ne peut méconnoître dans leurs rapports une foule de vérités historiques qui concernent Dante très-directement, et qui permettent de continuer nos récits.

Nous approchons de l'époque où Dante se maria. La date exacte n'est pas connue, mais ce ne peut pas

être avant 1292. Le mariage ne peut pas non plus être porté à une date beaucoup plus reculée, car le poète, quand il quitta Florence en 1300, y laissa sa femme avec six garçons et une fille. Les fils s'appeloient Pierre, Jacques, Gabriel, Aligero, Eliseo et Bernard ; la fille s'appeloit Béatrix. La femme de Dante, Gemma, étoit fille de Manetto de' Donati, famille noble et puissante, qui avoit pour chef messer Corso que nous avons vu *capitano* à la bataille de Campaldino. Bocace assure que les parens et les *consorti* de Dante le voyant dans un état alarmant de tristesse et de consomption, et remarquant en lui le dégoût de la vie, le pressèrent de se marier. Quelques écrivains ont représenté Gemma comme une nouvelle Xantippe. On s'est fondé sans doute sur quelques plaisanteries de Bocace plaignant le sort des hommes qui se marient. Il est difficile cependant de chercher les querelles d'un mauvais ménage, là où, en moins de huit ans, une femme a donné sept enfans à son époux. Dante a gardé le silence sur Gemma ; mais les devoirs du mariage pouvoient-ils s'allier avec les souvenirs profanes qui vont occuper exclusivement le poète ? Où placer les délices de la vie domestique, dans cette habitude de contemplation et de félicité métaphysique ? Nous chercherons et nous trouverons sans doute des occasions de prouver que Gemma fut une femme tendre, fidèle et dévouée ; et si, après l'exil, elle n'a plus vu son époux, il sera peut-être reconnu que ses ordres l'ont retenue à Florence, et qu'il étoit utile aux espérances de retour de l'exilé, que sa maison fût habitée par sa femme et par quelques-uns de ses enfans.

Dante s'attacha d'une sincère amitié à Forèse, frère de messer Corso, et à Piccarda sa sœur. Quelques dé-

tails fournis par Dante nous apprendront si Forèse mérita toujours l'estime de ses concitoyens.

Corso Donati, chef de la famille de ce nom, appelé *il barone* à cause de son orgueil, marié à une sœur de Viéri de' Cerchi, dont il devint plus tard l'ennemi, avoit aussi juré une haine implacable à Guido Cavalcanti, *premier ami* de Dante. Celui-ci ne manifesta pas d'hésitation entre les intérêts de Gemma de' Donati et ceux de Guido, et fut fidèle à l'amitié.

Dante, l'un des nobles de Florence, avoit cependant éprouvé de la joie de se voir allié aux Donati, d'une noblesse supérieure à la sienne : mais quoiqu'il fût devenu un de ses *consorti*, il ne pardonnoit pas à Corso ses hauteurs et ses *prépotences*.

De ces circonstances il devoit résulter pour Dante un abîme de douleurs, de peines, de mécomptes, dont l'alliance avec Gemma étoit la cause, mais la cause innocente.



CHAPITRE X.

CANONISATION DE LOUIS IX, ROI DE FRANCE. BULLE DE BONIFACE VIII. OEUVRES PIEUSES ET MAGNANIMES DE SAINT LOUIS. L'AUTEUR RAPPELLE, D'APRÈS M. BALBO ET MACHIAVEL, LES ANCIENNES DIVISIONS DES FLORENTINS. LOIS TERRIBLES PORTÉES CONTRE LES NOBLES PAR LE PEUPLE. L'ORGUEIL. L'ENVIE.

A LA date de 1294, nous trouvons que Villani fait mention de Louis IX, roi de France (1); l'annaliste s'exprime ainsi : « Dans cette année, le pape Boni- « face, avec ses fidèles cardinaux réunis dans la ville « d'Orvieto, canonisa la mémoire du bon roi Louis de « France, lequel étoit mort pour la chrétienté, près la « ville de Tunis (2), le pape trouvant vrais les témoi- « gnages rendus de la sainteté de ce prince, spéci- « fiant les bonnes œuvres qu'il avoit faites dans sa vie, « et à la fin, et reconnoissant que Dieu avoit opéré par ce « monarque des miracles évidens. » Brunetto Latini, mort cette même année, put s'entretenir avec Dante de cet événement; et comme la cour romaine, dans ces sortes de circonstances, recueille des informations auprès des personnes qui ont connu le bienheureux

(1) Jean Villani, liv. 8, pag. 297, édit. de Florence, 1587.

(2) Le gouvernement français fait aujourd'hui élever un monument à l'endroit même du camp où ce prince est mort, sur le lieu le plus élevé de l'ancienne Byrsa. C'est Charles X qui, le premier, a eu cette pensée de vénération pour le saint roi.

dont on poursuit la canonisation, il ne seroit pas étonnant que le même Brunetto eût fourni quelques-uns des renseignemens importans et secrets qui sont rapportés dans la bulle (1). Dante se livrera à des im-

(1) On connoît peu cette pièce si honorable pour notre famille royale. Ce document contient des particularités qui méritent l'attention. On doit remarquer d'abord l'élégance de la latinité. Il commence ainsi : « Que tous ceux « qui cultivent la foi orthodoxe et dont l'espérance s'élève jusqu'à Dieu, « s'écrient avec l'effusion la plus tendre de la dévotion et du respect : Gloire, « louange et honneur au père des lumières par qui a été donné tout ce qui « est grand et parfait!... Qu'elles se réjouissent les multitudes des colons « du ciel, de l'arrivée d'un nouvel habitant, si éminent et si lumineux! « qu'elle entonne le chant de joie, la glorieuse noblesse des citoyens d'en « haut, quand elle voit survenir un tel concitoyen (*concivis*)! que la « vénérable assemblée des saints exulte de bonheur et d'allégresse, de « l'adjonction d'un tel *consort!* Lève-toi, nombreuse aggrégation des fidèles! « levez-vous, zélateurs de la foi, chantez avec l'Église l'hymne de la « louange! »

Suit un éloge de Louis qui rappelle indirectement les expressions de la dédicace de Brunetto Latini. Le portrait du prince est en même temps, dans quelques traits, tel que nous l'a conservé l'histoire. « Il étoit d'une naissance « assurément la plus illustre (*profectò clarissimus genere*), élevé par sa « puissance, opulent par ses richesses, sublime par ses vertus, élégant dans « ses mœurs, excellant en sagesse, repoussant toute pensée déshonnête et « honteuse. Il adhéra si purement aux œuvres de la pudeur, il sut tellement « éviter la contagion de la chair, que vraiment, comme l'assure certaine « crédulité de quelques-uns, il auroit brillé d'une candeur virginale, s'il « n'eût pas accepté le lien qui l'attachoit à une épouse. Il garda long-temps « les rênes du royaume de France; il en tenoit le gouvernail entouré « d'écueils, avec une circonspection prévoyante; il n'étoit ni fatal, ni inju- « rieux, ni violent à personne. Il se contint excellemment dans les limites « de la justice : il la cultiva avec ardeur, n'abandonnant jamais le sentier « de l'équité. »

Boniface VIII n'arrête pas là ses louanges. La vie du prince est détaillée depuis son enfance jusqu'à sa dernière croisade. Le monarque ferme *justicier* punissoit les méchans et récompensoit les bons. Son caractère de piété ne se dément pas dans la captivité : le prince prisonnier est invité à jurer, quand il signe un traité pour sa rançon et celle de ses soldats, que s'il manque à sa parole, il niera le Fils de Dieu et *se jettera hors de la foi*; les Egyptiens promettent d'en faire autant avec *leur Mahomet*; alors le monarque répond puissamment que ces abominations ne souilleront pas sa bouche. Les combats de courtoisie qui se livrèrent entre le roi et ses frères, lorsqu'il lui étoit permis à lui seul de s'embarquer en laissant des otages, sont décrits avec une vivacité de style de la plus grande énergie. On lit ensuite le récit d'une

précations contre la maison de France, et s'il ménagea saint Louis, c'est peut-être par un reste de respect et d'égards pour l'auteur du *Tesoretto* qui a composé un éloge si complet de ce prince.

Les Guelfes dominoient à Florence. Les papes et

visite du roi à l'abbaye de Royaumont, diocèse de Beauvais. Le prince voulut servir un religieux attaqué de la lèpre. Ce moine relégué dans une chambre solitaire avoit perdu la vue, ses lèvres étoient déchirées, son nez étoit dévoré par l'âcreté de la maladie. Au moment où il prenoit sa réfection *comme il pouvoit*, une rumeur d'hommes armés se fait entendre ; le roi paroît tout à coup, il le salue avec des paroles douces. C'est un frère qui vient auprès de son frère. L'aveugle s'émeut : le roi fléchit les genoux, coupe la viande préparée pour la réfection, et en introduit les morceaux avec délicatesse dans la bouche du lépreux, n'évitant pas *la qualité horrible* du lieu et du malade. Le père abbé étoit frappé d'une stupeur *véhémente*, en voyant que la sublimité d'un si grand prince ne dédaignoit pas de tels soins et de semblables actes de charité.

Un autre jour, dans l'hôpital de Compiègne, le roi visitoit un homme attaqué de la maladie dite de saint Eloi. Le prince agenouillé, après avoir pelé une poire, tâchoit d'en placer un quartier dans la bouche du malade. Alors une humeur pestilentielle coula de ses narines et souilla les mains du roi ; il souffrit cette épreuve avec bénignité, lava tranquillement ses mains, et continua ce pieux service.

Voici la fin de la bulle :

« Réjouis-toi, haute maison de France qui as enfanté ce prince dont les « mérites t'honorent ! livre-toi à la joie, dévot peuple des Gaules qui as été « jugé digne d'obtenir un maître si vertueux, et *si élu* (*tam electum*). « Cœurs des prélats du clergé, triomphez de ce que ce royaume est magnifique- « ment décoré des miracles éclatans de son propre roi ! Jouissez, esprits des « princes, des grands, des nobles, des guerriers, de ce que par les œuvres « saintes de ce roi, l'éclat de ce royaume reçoit la prérogative d'un honneur « qui n'a pas de bornes et qui brille en quelque sorte des rayons du soleil ! Le pape invite ensuite les fidèles à visiter le tombeau du nouveau saint avec ferveur, et il accorde des grâces spirituelles à ceux qui feront cet acte de piété.

Puisqu'aujourd'hui on élève un monument à ce grand prince, à cet ami si généreux de ses soldats, à ce *royal infirmier*, j'ai cru qu'il y avait dans ce que j'ai rapporté ici, des faits et des informations qui pouvoient aider à rédiger avec discernement et avec une éloquence convenable l'inscription qui sera apposée sur le cippe. En même temps, pour prouver que si j'ai paru m'éloigner de mon sujet, je n'en étois pas sorti dans le fond de ma pensée, je répéterai les deux premières lignes de mon livre, si applicables aux sociétés, aux circonstances les plus diverses, et les plus ennemies de ce qui est antique.

« Honneur aux hommes illustres dans tous les temps et dans tous les « pays ! »

les *popolani* soutenoient ce parti. On ne parloit plus des secours apportés autrefois par les derniers souverains de la maison de Souabe. Rodolphe de Habsbourg n'étoit pas descendu en Italie. L'empire *étoit bien loin*, comme disoit depuis un vice-roi du Mexique, parlant du roi des Espagnes, et ajoutant avec une impiété délirante et puérile : « Avec cela, « Dieu est *bien haut*, quand, moi, je suis *ici.* » Les Guelfes recevoient leur principale force des familles du peuple qu'ils auroient dû contenir. Florence n'avoit pas gardé toute son ancienne sagesse et sa première modération. Les nobles se voyoient chassés du gouvernement par les *prieurs des arts*, et s'en vengeoient en recourant à des violences contre la populace infime.

« Ainsi il arrive toujours, dit M. Balbo (1), de différentes manières, suivant la variété des temps, chaque fois que l'on enlève la force légale à ceux qui l'ont de fait. Les choses ne peuvent jamais rester long-temps dans un tel état, que quiconque *peut* ne soit pas un *pouvoir*. Et alors, ou l'on restitue aux grands une part de leur puissance, ou l'on continue à leur ôter celle qui leur reste de fait. Dans le premier cas, les révolutions populaires reculent ; dans le second cas, elles poussent leurs excès à l'extrême. C'est ce dernier malheur qui arriva à Florence. Le peuple se souleva de nouveau contre les nobles opprimés en public et oppresseurs en particulier. Le peuple, conduit par Giano Della Bella, voulut un autre gouvernement, ou plutôt, en conservant celui des prieurs des arts, il y ajouta l'autorité d'un *gonfalonier de justice,* chargé d'exécuter leurs décisions. Celui-ci reçut un étendard aux armes du peuple, portant d'*argent à la croix de gueules*. On mit à sa disposition un corps de mille fantassins armés, prêts à lui obéir sur la place ou ailleurs. On publia des lois, appelées *ordini della giustizia*, contre les grands qui outrage-

(1) Balbo, tom. I, pag. 211.

roient les *popolani*, ajoutant que chaque *consorto* seroit responsable pour son *allié*. On déclara que toute famille, qui auroit compté dans son sein un *chevalier*, seroit regardée comme faisant partie des *grandi* (Dante, dont un des ancêtres avoit été chevalier cent cinquante ans auparavant, se trouva, non plus par courtoisie, mais en vertu d'une loi, un des *grands* de l'état); enfin, il fut décidé que, dans aucune famille de *grands*, on ne pourroit choisir les *signori*, les gonfaloniers de justice et ceux qui auroient à faire de telles élections. Les *signori*, sortis de charge, et quelques électeurs nommés exprès dans la classe des *popolani*, devoient élire les *signori* nouveaux. » . . . .

On peut faire de graves réflexions sur de pareilles lois. Combien elles étoient inconséquentes ! On vouloit humilier les familles nobles, et on les élevoit. On s'attachoit à leur enlever le pouvoir, et l'on déclaroit leur existence plus aristocratique que jamais. Cependant, c'étoit par malice qu'on reconnoissoit leur illustration. Etoit-ce un moyen de les mieux compter pour les abattre plus facilement? On permettoit au peuple de les mépriser ; en même temps on disoit au peuple, qui souvent souffre par l'orgueil des autres, parce qu'il a son propre orgueil lui-même, accompagné, chez lui seul, d'un sentiment d'envie, on disoit à ce même peuple : « Voilà des hommes dont le nom « est célèbre dans l'histoire ; leurs aïeux se sont dis« tingués dans les croisades pieuses contre les infi« dèles ; ils ont mérité des titres ; mais les races qui « descendent de ces hommes courageux, les nobles « actuels, qui possèdent des palais, des terres, qui « entretiennent beaucoup de valets, qui donnent du « pain aux ouvriers, hé bien ! de tels hommes n'ont « rien à vous commander ; demandez-leur l'aumône « en quelque coin, en cachette, à la bonne heure ; « mais nous les déclarons *ilotes*. *Ilotes* magnifiques,

« splendides, entourés de faste, si vous voulez; encore « une fois, ils n'ont rien à commander au peuple. « Nous, à notre tour, nous nous appelons le *comune*, « mais à condition qu'en dépit de la dénomination « tout est à nous seuls, et que nous, qui ne possé- « dons à peine que le tiers de Florence, nous seuls, « nous sommes Florence, l'Etat et la patrie. »

Voyons-nous ici d'avance dans le fond du cœur de Dante ce qu'il pensera de pareilles lois, quand il sera banni de ce *comune* (1) si exclusif? Alighieri saura-t-il bien comprendre le remède qu'il faut y apporter?

Ajoutons qu'une des pénalités ordinaires pour une injure à un *popolano* étoit la destruction du palais de la famille condamnée. Ne reculons pas devant une dernière horreur! L'insulté n'étoit pas contraint d'amener des témoins.

Ici on avoit laissé les palais aux maîtres, mais en y plaçant une torche allumée prête à les consumer. L'envie a-t-elle jamais inauguré plus cruellement dans un code les caprices et les mépris de la victoire?

Voici comment Machiavel, dans le livre second de ses admirables histoires florentines, définit l'état de sa ville en 1295, après l'exil de Giano Della Bella qui avoit provoqué les lois contre la noblesse, et ensuite s'étoit vu banni par un peuple qui ne l'avoit pas trouvé assez complice de ses passions :

(1) Je ne puis pas me décider à traduire ce mot italien par *commune*. On prendra patience; mais ce mot de *comune*, ce mot me semble devoir rester italien. Il ne perd pas de sa force, et nous n'avons pour le reproduire qu'une expression flétrie par des crimes, et tellement usée, qu'elle ne représente plus l'Etat municipal antique de Florence, même après les abus qu'on y fit d'une dénomination si convenable dans son origine et dans son but véritable.

« Le départ de Giano Della Bella étant consommé, la noblesse espéra recouvrer sa dignité. Jugeant que le mal étoit né de leurs divisions, les nobles se réunirent et envoyèrent deux d'entr'eux à *la signoria*, qu'ils croyoient leur être favorable, la priant de tempérer en quelque partie l'*acerbité* des lois. Cette demande ayant été découverte, les *popolani* s'émurent, parce qu'ils craignoient que *la signoria* n'accordât cette faveur; et ainsi entre les désirs des nobles et les soupçons du peuple, on courut aux armes. Les nobles firent tête en trois lieux différens, à Saint-Jean, au *Mercato Nuovo* et à la place des Mozzi, et sous trois chefs, messer Forèse Adimari, messer Vanno de' Mozzi et messer Giri Spini. Les *popolani*, de leur côté, accourent en grand nombre sous les enseignes de leurs commandans réunis au palais des *signori*, qui habitoient alors près de San-Procolo. Comme le peuple tenoit en suspicion cette seigneurie, il lui adjoignit des citoyens au nombre de six, chargés de gouverner avec elle, pendant que l'un et l'autre parti se préparoient à une mêlée. Quelques Florentins, ou *popolani* ou nobles, accompagnés de plusieurs religieux de bon renom, s'entremirent pour pacifier les partis, rappelant aux nobles que leur orgueil natif, leur mauvaise conduite avoient occasionné et les lois portées contre eux et la privation de leurs honneurs; que prendre les armes et demander avec la force ce qu'ils s'étoient laissé enlever par leur désunion et leurs procédés blâmables, n'étoit rien autre que vouloir ruiner la patrie et aggraver leur position. Il falloit qu'ils se souvinssent que le peuple leur étoit supérieur en haine et en nombre, et que cette noblesse, par laquelle ils se prétendoient supérieurs aux autres, ne combattoit pas, et que, si on en arrivoit *au fer*, elle n'étoit plus qu'un vain nom, qui ne pouvoit les défendre contre tant d'ennemis.

« Les amis de l'ordre disoient au peuple, d'un autre côté, qu'il n'étoit pas prudent de vouloir toujours la dernière victoire; qu'il n'avoit jamais été sage de réduire les hommes au désespoir, parce que celui qui n'espère pas le bien ne redoute pas le mal. Le peuple devoit se souvenir que c'étoit cette noblesse qui, dans les guerres, avoit honoré les Toscans; qu'il n'étoit pas bien ni une juste chose de la persécuter avec tant de haine. Les nobles supportoient facilement de ne pas jouir des chances de leur suprême magistrature, mais ils ne pouvoient supporter qu'il fût au pouvoir de chacun, en

vertu de la loi établie, de les chasser de leur patrie. Il seroit donc à propos d'adoucir les nobles, et, par ce bienfait, de les engager à poser les armes. Quelquefois il ne faut pas tenter les dangers d'un combat en se confiant au nombre, parce qu'on avoit vu souvent le petit nombre vainqueur d'un nombre plus grand.

« Il y avoit dans le peuple deux opinions ; beaucoup vouloient qu'on en vînt aux mains comme à une extrémité par laquelle on devoit finir tôt ou tard. Il valoit mieux le faire alors que d'attendre le moment où les ennemis deviendroient plus puissans. Si l'on croyoit qu'ils se contentassent de la mitigation des lois, il convenoit de les adoucir ; mais l'orgueil étoit tel, que ces ennemis ne céderoient que s'ils y étoient forcés.

« A quelques autres plus calmes et d'un esprit plus sage, il paroissoit qu'il n'importoit pas beaucoup de mitiger les lois, mais qu'il falloit prendre garde de commencer les hostilités, et qu'il convenoit de s'en abstenir à tout prix. L'opinion de ces derniers prévalut. Ils obtinrent qu'il seroit nécessaire d'amener *des témoins* dans les accusations que l'on feroit contre les nobles. »

Voilà une condescendance bien glorieuse pour ceux qui l'accordent! Si l'on n'eût pas apporté cette modification à la loi, les nobles auroient donc été condamnés sans être entendus! L'accusateur seul auroit pris la parole, et les juges n'auroient eu qu'à faire un signe au bourreau pour qu'il exécutât la sentence. Nous avons connu de ces atrocités. Que Dieu nous prenne en pitié dans son immense miséricorde, et ne fasse pas voir de tels forfaits à nos enfans!

Malheureuse Toscane! les nobles et les *popolani* se déchiroient. Qui préférer? A quelles passions, puisqu'il faut vivre avec les passions, faut-il tendre la main? En définitive, l'orgueil, défaut dominant des uns, est un vice qui, préoccupé de lui-même,

oublioit quelquefois de faire le mal. L'envie, ce vice inhérent aux autres, ne connoissoit pas de relâche, et sans cesse vouloit combattre et vaincre pour punir, et déplacer à son profit ces fatales richesses que les hommes savent plutôt arracher que défendre. Au total, si on ne sait pas quels sont ceux qu'il faut préférer, l'expérience nous instruit assez du sort des uns et des autres. On remporte plus aisément des victoires sur l'orgueil qui se garde mal, que sur l'envie qui ne dort jamais.



CHAPITRE XI.

DANTE SE FAIT INSCRIRE SUR LA MATRICULE DE L'*ART* DES MÉDECINS. IL Y AVOIT A FLORENCE SEPT GRANDS *ARTS* ET QUATORZE *ARTS* DE SECOND ORDRE. DANTE EST CHARGÉ DE DIVERSES AMBASSADES. IL N'EST PAS CERTAIN QUE DANTE AIT, AVANT SON EXIL, VISITÉ LA FRANCE.

On vient de citer Machiavel. Cet historien d'un si grand génie donne ici pour l'un et pour l'autre parti les argumens qu'il croit propres à les convaincre. Il dit aux nobles : « Vous êtes les moins nombreux, cé« dez, la foule vous accableroit. » Il dit au peuple : « Vous êtes en plus grand nombre, mais quelquefois « le petit nombre a vaincu le grand nombre. » Cela est bien dit, pourvu que les deux représentations ne soient pas entendues à la fois par les deux partis ; mais de tels palliatifs n'apaisent pas les factions. Leur violence doit avoir son cours. Dante, qui sans doute en sa qualité de *grand* marchoit alors avec les nobles, se trouvera obligé de capituler ; puis amené à entrer dans les affaires, il parlera comme les religieux et les nobles prudens à qui Machiavel fait dire des paroles si pacifiques. Et puis l'infortuné Dante recevra-t-il le prix de tels conseils et d'un si magnanime désir de rendre la paix à la patrie ?

Dans un registre de l'an 1297, nous voyons notre poète inscrit sur les matricules de l'*art* des médecins

et des pharmaciens, le sixième art des *arts* majeurs (1). Il falloit que tout citoyen fût inscrit dans un des *arts* de Florence, tout en n'exerçant pas la profession de cet *art*.

Voici l'article qui le concerne : « Dante d'Alighieri, « degli Aldighieri, poète florentin. » On voit donc quelle a été l'inutilité des efforts de quelques biographes qui ont recherché si Dante a été médecin ou pharmacien. Il n'a exercé aucune de ces professions ; mais cédant à un de ces *mezzo termine* auquel ont

(1) On trouvera peut-être ici avec plaisir une note sur ce que, dans l'administration, on appeloit les *arts* à Florence ; il y avoit vingt-un arts (*arti*), sept grands *arts* et quatorze *arts* de second ordre.

Les sept grands *arti* étoient : 1° les juges et les notaires (on appeloit *juges* à Florence tous les docteurs ès-lois) ; 2° les marchands ou l'*art* de *calimala* (cet *art* prenoit le nom de *calimala* du nom de la rue où logeoient ces marchands, et qui étoit anciennement appelée *Calle mala*) ; ils vendoient en détail des étoffes de laine, de soie, et ce que nous nommons en France rouenneries et merceries) ; 3° les banquiers ; 4° les fabricans de laine ; 5° les fabricans de soie ; 6° les médecins et les pharmaciens ; 7° les fourreurs.

Les quatorze *arts* de second ordre étoient : 1° les bouchers ; 2° les cordonniers ; 3° les forgerons ; 4° les regrattiers ou débitans de sel ; 5° les maçons et les tailleurs de pierres ou appareilleurs ; 6° les marchands de vin ; 7° les aubergistes ; 8° les marchands d'huile, les charcutiers et les cordiers ; 9° les chaussetiers ; 10° les marchands de cuirasses ; 11° les serruriers ; 12° les marchands de cuir ; 13° les marchands de bois ; 14° les boulangers.

Les premiers *arts* s'appeloient *arts* majeurs, les seconds, *arts* mineurs. Tout citoyen quelconque, qu'il exerçât ou non un de ces *arts*, devoit en choisir un dans lequel il se faisoit inscrire. Il y avoit certainement à Florence beaucoup d'autres professions distinctes, mais chacune de ces dernières étoit tenue de faire partie de l'un des *arts* mineurs.

Chaque art avoit sa maison d'assemblée où il se réunissoit pour élire des *syndics*, des *consuls*. Les chefs de chaque *art* avoient des places d'honneur dans les cérémonies et dans les processions. Après bien des débats, il fut convenu que le gonfalonier de la république seroit choisi parmi ceux qui appartenoient aux *arts* majeurs, et que dans les quatorze *arts* mineurs, on choisiroit le quart des magistrats de la ville. — Il y avoit des nobles qui, pour se populariser, s'étoient fait inscrire dans les *arts* mineurs. *Voy.* Varchi, et mon ouvrage intitulé : *Machiavel, son génie et ses erreurs*, tom. II, pag. 65.

recours les gouvernemens où le peuple a une grande autorité, Dante se fit recevoir dans le sixième *art* majeur, qui par la gravité des fonctions des premiers membres de cet *art* répondoit le plus à la gravité du Noble et du Poète.

Il est certain que cette inscription ouvroit à Dante l'entrée dans la magistrature, puisqu'ainsi il pouvoit devenir même gonfalonier.

La fortune parut servir cette détermination ; il fallut dès ce moment que le gouvernement consultât Dante dans toutes ses affaires, si l'on avoit à recevoir les communications d'une légation, si on avoit à lui répondre. On ne réformoit aucune loi, on ne dérogeoit à aucun usage, on ne faisoit plus la paix, la guerre, enfin on ne terminoit aucune délibération sans avoir pris l'avis de Dante.

« En lui la foi publique, toute l'espérance, les « choses divines, les choses humaines paroissoient se « résoudre (1). » Un moment, fatigué des affaires, effrayé par des scènes de désordre, il voulut reprendre la vie privée; mais ses parens, ses *consorti*, sa femme, la vue de ses enfans, la faveur populaire, et ces applaudissemens à de hauts succès poétiques, et ce désir du pouvoir qui est inné dans tous les hommes, le ramenèrent aux magistratures.

Philelphe assure que Dante fut quatorze fois chargé d'ambassades pour le service de la république; il faut croire qu'il remplit ces fonctions de 1293 à 1300. Quelques personnes ont cherché à contredire Philelphe, mais il écrivoit un siècle après Dante, et dans un moment où les chancelleries du gouvernement de Toscane possédoient des diplômes, des lettres, des

(1) Bocace, édit. de Florence, 1723, tom. III, *Vie de Dante*, pag. 16.

comptes, des documens perdus depuis. Il faut croire Philelphe malgré ses contradicteurs, d'autant plus (1) qu'il nomme les lieux où Dante fut envoyé (2). Alors les ambassades n'étoient pas ce qu'elles sont devenues depuis; il n'y avoit pas de résidence marquée et fixe; un ambassadeur ne prenoit pas la protection de ses nationaux, ne cherchoit pas à établir son crédit par des fêtes, des réunions, des dîners magnifiques. Toute l'Europe avoit le bonheur de voyager sans passeport. Un ambassadeur partoit seul à cheval, remplissoit sa commission, et revenoit seul et à cheval comme il étoit parti. Machiavel, qui fut souvent ambassadeur, deux siècles après, se mettoit en marche quand la seigneurie lui avoit écrit « *Nicolò*, *tu cavalcherai* (3). » Il paroît donc que Dante fut envoyé en vertu de commissions spéciales : à Sienne, pour une délimitation de frontières; à Perugia, relativement à quelques citoyens florentins qu'il ramena dans la patrie; à Venise, pour conclure une alliance, avec pleins-pouvoirs de la rédiger comme il l'entendroit, pourvu que Venise, cette grande, cette utile, cette noble puissance, devînt amie de Florence; au roi de Naples, pour solliciter son affection; au marquis d'Est, pour le féliciter sur son mariage (Dante eut alors la préséance sur tous les autres ambassadeurs); à Gênes, pour un réglement de frontières; une seconde fois à Naples, pour empêcher le supplice de Vanni Barducci. Dante réussit à sauver l'accusé, après avoir prononcé un discours qui commençoit ainsi : « Il n'y a rien, excellent roi, qui te « fasse ressembler au créateur de tous et à celui qui

(1) Balbo, tom. I, pag. 223.

(2) *Vita Dantis à Philelpho scripta*, in-8°. Florence, 1828, pag. 114.

(3) *Machiavel, son génie et ses erreurs*, tom. II, pag. 75.

« t'a donné ta couronne, plus que la miséricorde et la « pitié, et la commisération pour les affligés. » Dante fut quatre fois envoyé en ambassade auprès de Boniface VIII, et on lui accorda ce qu'il demanda, excepté dans sa dernière légation, où il reçut le décret de son exil. Deux fois envoyé auprès du roi de Hongrie dans la Pouille, il en obtint ce que désiroit Florence. Brunetto Latini avoit aussi enseigné à Dante la langue d'*oil*, nous l'avons déjà dit. On a donc prétendu que cette considération détermina la *seigneurie* à envoyer Dante à Paris vers 1295. Ce fait historique est moins prouvé que les autres; cependant Pelli n'a cessé d'assurer que ce fait étoit vrai. J'aurois vivement désiré en rencontrer la preuve. Bocace n'en parle pas; je resterai dans ma circonspection.

Quant à une négociation de 1295 avec Philippe-le-Bel, il est certain que les Florentins traitèrent alors avec ce prince. Alphonse d'Aragon étant mort, le pape Boniface pria Philippe-le-Bel de donner à son frère Charles le comté d'Anjou. A ces conditions, celui-ci renonceroit au royaume d'Aragon que lui avoit confié le pape Martin IV, en faveur de Jacques d'Aragon, frère du dernier roi Alphonse, et lui-même alors roi de Sicile. Dans ce cas, Jacques céderoit la Sicile à Charles II d'Anjou, roi de Naples.

Le chapitre 13, liv. VIII, de Villani, intitulé ainsi, « Comment le pape Boniface fit conclure la paix « entre le roi Jacques et les Florentins, et don Jacques « d'Aragon, roi de Sicile, » prouve ce fait particulier d'une manière évidente.

Si Dante fut employé dans cette négociation par ses concitoyens, on auroit la clef d'une supposition incertaine; et si, à l'occasion du traité, Dante alla à Paris, dont Brunetto, suivant tant de probabilités,

avoit pu lui dire des merveilles, nous trouvons une raison pour laquelle l'exilé seroit retourné dans cette ville comme dans une ville déjà connue de lui, et où il devoit avoir reçu un accueil bienveillant.

Philelphe raconte que Dante conclut entre la France et Florence un traité éternel d'amitié. Dionigi croit à l'authenticité d'un voyage de Dante à Paris, en 1295. Le commentateur Jean de Serravalle le dit si positivement, qu'il assure que Dante revint à Florence *optimus artista*, *perfectus theologus*. Il est vrai qu'il ajoute que Dante ne revint pas à Paris. Enfin, Philelphe, pour appuyer son récit, dit que Dante *loquebatur idiomate gallico non insipidè, ferturque eâ linguâ scripsisse non nihil.*

Oui, Dante parloit très-bien français; mais cela ne prouve pas qu'il ait été à Paris en 1295, ni qu'il y ait signé un traité. Il n'existe pas de trace de cette fameuse alliance qui duroit encore au temps de Philelphe, à ce qu'il dit précisément. Cependant, écoutons un moment Machiavel, qui gourmande la négligence des historiens de ce temps, qu'il accuse d'avoir négligé de transmettre à la postérité des faits importans pour la politique de la république. Ensuite, dit judicieusement M. Balbo, il est possible que Dante n'ait pas conclu un traité, mais que des premières ouvertures aient amené un état de choses, un sentiment d'affection réciproque d'où la politique des deux Etats ait tiré, depuis, des occasions de se rapprocher, de s'unir et de s'attacher par des liens qui ont amené cette longue confiance entre nous et la Toscane. — Sortons du cercle des conjectures, et entrons dans celui des vérités historiques universellement reconnues.

CHAPITRE XII.

DANTE EST NOMMÉ AMBASSADEUR DU PARTI GUELFE A SAN-GEMINIANO. *LES CAPITANI DI PARTE GUELFA.* LES CERCHI, LES DONATI. TROUBLES A PISTOIE. LES NOIRS ET LES BLANCS. DANTE EST NOMMÉ L'UN DES *PRIEURS.* IL CONTRIBUE A FAIRE EXILER LES BLANCS (GUELFES) ET LES NOIRS (GIBELINS). CORSO DONATI EST CHEF DES NOIRS. VIÉRI DE' CERCHI EST CHEF DES BLANCS.

Le 8 mai 1299, Dante eut ordre de partir pour une autre mission. Cette ambassade n'est pas au nombre de celles qu'a mentionnées Philelphe; mais elle conste d'un document plus récent. Dante fut envoyé à San-Geminiano, par le *comune* de Florence, et pour les intérêts de la faction guelfe.

Nous avons cherché à nous faire comprendre, malgré la bizarrerie de plusieurs circonstances, dans tout ce que nous avons tâché d'expliquer jusqu'ici. Mais il est une difficulté qui semble choquer le raisonnement, et mal s'accorder avec la saine logique. Il faut essayer de vaincre cette difficulté. On a vu la ville de Florence gouvernée par les grands; puis, on a vu le peuple élever une autorité à côté de celle des grands, ensuite renverser avec colère la puissance rivale. Lorsque les grands gouvernoient seuls en apparence, le peuple, pour bien définir l'état du gouvernement, le peuple, puisqu'il élevoit une autorité à côté de la leur, le peuple constituoit un état

dans un état : c'est la seule manière d'expliquer ce qui se faisoit alors. Le peuple, devenu à peu près le maître, devoit sans doute se contenter de sa victoire; mais plus on étudie les événemens du moyen âge (1), plus on reconnoît que les vainqueurs, divisés entr'eux, gouvernoient au palais du *Comune*, puis se subdivisoient en pouvoir ennemi, en *contre-police*, diroit-on aujourd'hui, et constituoient, ainsi que je viens de le dire plus haut, un état dans un état : manière de procéder qui devenoit une voie de perdition, une peste, une cause indestructible de mésintelligence et de perversités.

En présence du gouvernement populaire, confié aux prieurs des *arts*, au gonfalonier qui paroissoit avoir et qui n'avoit pas la confiance de tous, il existoit un gouvernement occulte usurpé par les partisans les plus ardens du parti guelfe : cet autre gouvernement avoit ses magistrats, ses rentes, ses délibérations, sa puissance, ses relations secrètes, ses espionnages, ses provocations. Les magistrats de cette autorité superposée s'appeloient *Capitani di parte guelfa*. On leur connoissoit un sceau légal, un trésor appelé *mobile*, composé de sommes confisquées sur les gibelins, ou provenant de souscriptions accordées par le parti.

Pour bien dire, le parti guelfe, après avoir, dans des élections plus ou moins combattues, nommé des magistrats officiels, leur prêtoit serment, leur déléguoit par écrit la puissance, et, de fait, la gardoit tout entière.

Cette ligue parasite, plus propre à ronger qu'à fortifier le pouvoir du *comune*, s'appeloit la *taglia*

(1) Balbo, tom. I, pag. 230.

guelfa. Dante fut désigné comme son ambassadeur auprès de divers *comuni* de la *taglia*, pour les inviter à nommer un *capitano di parte* en remplacement d'un autre, dont les pouvoirs venoient d'expirer.

Ainsi, on voit que Dante (1), après les événemens privés qui s'étoient succédé dans sa jeunesse, événemens si importans pour lui, après son amour, après la concession du nom de *poète* si péniblement acquis, après ses études, ses premières armes, la mort de la *donna*, après le mariage avec Gemma, remplit divers emplois dans les sept années qui s'écoulèrent de 1293 à 1299, non-seulement au service du pouvoir guelfe et *popolano*, mais encore au service du gouvernement séparé, dit de *parte guelfa*. Cet état de choses, malgré les embarras dont nous avons parlé, et les divisions que nous avons signalées, fut pour la république une ère de splendeur et d'accroissement, et l'époque glorieuse qui vit jeter les fondations du temple de Santa-Maria *del Fiore*, et du palais appelé aujourd'hui *Palazzo Vecchio*.

Cependant il y eut dans ces divisions, des circonstances qui ne peuvent pas nous échapper, et que nous devons constater, parce que les ouvrages de Dante ne nous entretiendront presque toujours que des conséquences de ces divisions.

Nous prenons encore pour guide l'inimitable auteur des *Storie Fiorentine*.

Il y avoit à Florence deux familles, les *Cerchi* et les *Donati*, puissantes par leurs richesses, leur crédit et l'importance de leurs chefs. Souvent elles étoient divisées; mais il ne seroit résulté aucune violence de

(1) Balbo, tom. I, pag. 232.

leurs discordes, si des causes voisines n'étoient venues envenimer ces querelles.

On comptoit à Pistoie, ville de la *taglia guelfa*, au nombre des premières familles, celle des Cancellieri. Il arriva un jour qu'en jouant, Lore de messer Guglielmo, et Geri de messer Bertacca, tous deux de cette famille, en vinrent aux injures, et que Geri fut légèrement blessé par Lore. Cet événement affligea Guglielmo; et pensant, par humanité, à empêcher un mal plus grave, il l'augmenta en envoyant Lore chez le père du blessé offrir des excuses et demander pardon. Cette action généreuse n'adoucit point l'esprit vindicatif de Bertacca; il fit saisir Lore, et pour marquer plus de mépris, par ses valets, et lui fit couper la main sur une auge, en lui disant : « Va retrouver « ton père, et dis-lui que les blessures se traitent avec « le fer, et non avec les paroles. » La cruauté de cette action anima tellement Guglielmo, qu'il fit prendre les armes à tous les siens pour le venger. Bertacca s'arma pour se défendre. Alors non-seulement cette famille, mais toute la ville de Pistoie courut aux armes. Comme les Cancellieri descendoient de messer Cancellieri, qui avoit eu deux femmes, dont l'une se nommoit Blanche, on nomma un des partis *blanc;* l'autre parti, pour qu'il eût un nom contraire, fut appelé *les noirs*. Les blancs, les noirs, se faisoient une guerre sans pitié; ne pouvant se donner la paix, ils vinrent à Florence. Les noirs, anciennement amis des Donati, se mirent sous la protection de messer Corso; les blancs, pour être soutenus contre les Donati, recoururent à messer Viéri de' Cerchi, qui jusqu'alors n'avoit paru en rien inférieur à messer Corso, mais qui ne soutint pas cette réputation trompeuse.

Cette discorde, venue de Pistoie, accrut l'ancienne

haine qui régnoit entre les Cerchi et les Donati. Les *prieurs* conjurèrent le pape de mettre fin à ces violences. Messer Viéri, interpellé par le pontife, et invité à conclure la paix, résista aux instances de la cour romaine.

Le 1er mai 1300, on célébroit les jeux ordinaires de ce jour, qui, en Toscane, étoit alors consacré à des fêtes publiques; quelques jeunes Donati, à cheval, accompagnés de leurs amis, s'arrêtèrent sur la place de *Santa Trinità* pour voir danser des jeunes femmes. Survinrent des Cerchi; ne reconnoissant pas les Donati, ils les heurtèrent pour s'avancer et mieux voir la fête; les Donati, offensés, tirèrent l'épée, et de part et d'autre il y eut des blessés. La ville entière se divisa et se déclara pour une des familles; on appela les deux partis, comme à Pistoie, les *blancs* et les *noirs*. Les chefs du parti blanc étoient les Cerchi; à ceux-ci se joignirent beaucoup de familles du peuple, et tous les gibelins plus ou moins déclarés qui se trouvoient à Florence. Les Donati étoient les chefs des noirs. Alors les *capitani di parte*, utiles en cette circonstance, et tout ce qui étoit guelfe fidèle et partisan sincère du *comune*, craignirent que cet événement ne devînt favorable au parti gibelin, et ils envoyèrent demander les conseils du pape Boniface. Son légat, le cardinal de Porto, cherchoit à apaiser l'animosité des noirs et des blancs. Tout étoit en confusion le 15 juin 1300, quand Dante fut nommé l'un des *priori*. Il devoit l'être deux mois, suivant la coutume d'alors. Les événemens les plus importans de son priorat, furent les exhortations du cardinal de Porto, qui s'offroit comme pacificateur, et la demande faite par ce prélat, de la puissance dictatoriale (*la balia*) pour terminer tous les différends; les difficultés opposées par le parti

blanc qui avoit en quelque sorte l'autorité; une attaque des *noirs* pour enlever le pouvoir aux *blancs;* le double exil imposé par les *prieurs*, c'est-à-dire par Dante et ses cinq collègues, Nolfo di Guido, Neri de messer Jacopo del Giudice, Nello ou Néri di Arrighetto Doni, Bindo de' Donati Bilenchi, et Ricco Falconetti, (le gonfalonier étoit Faccio da Micciole, et le *notaire*, c'est-à-dire le secrétaire, étoit Aldobrandino Uguccione da Campi). Il est difficile de se refuser à croire que Dante fût un des prieurs les moins influens; bien au contraire, il est probable et à peu près sûr que, par ses discours, son éloquence, ses sollicitations et l'assurance qu'il montra au milieu des délibérations, ce fut lui qui décida le décret de l'exil. Dante commença par appeler le peuple autour de la résidence de la Seigneurie, et quand le peuple fut en assez grand nombre pour rassurer l'autorité, et ne pas laisser de doute sur l'exécution prompte de ses ordres, les prieurs lancèrent un décret qui exiloit les hommes principaux du parti des *noirs* et du parti des *blancs*. Parmi les noirs, Corso Donati, messer Giri Spini, messer Giacchinotto de' Pazzi, messer Rosso della Tosa, messer Porco Manieri, et leurs *consorti*, furent envoyés à Castello della Pieve, sur la route de Perugia. Du côté des *blancs*, le décret exiloit à Serezzano messer Gentile et messer *Torriggiano de' Cerchi*, Guido Cavalcanti, ami de Dante, Baschiera della Tosa, Baldinuccio Adimari, Naldo di messer Lottino Gherardini et leurs *consorti*. Dante paroissoit impartial; mais Corso Donati, chef des noirs, étoit exilé, et Viéri de' Cerchi, chef des blancs, ne l'étoit pas. On soupçonna qu'Alighieri penchoit du côté des blancs, et qu'il avoit plus vivement

frappé les noirs en chassant Corso, quand il ménageoit le chef du parti contraire. Quoi qu'il en soit, ce mandat d'exil indigna les deux partis. Peu après, les exilés blancs, et surtout Cavalcanti, furent rappelés. Cette faveur accordée aux blancs força les prieurs, qui avoient remplacé le 15 juillet ceux que nous avons nommés plus haut, à ne pas refuser la même grâce aux noirs, et les discordes recommencèrent.

Le cardinal de Porto avoit quitté Florence, voyant sa médiation à peu près méconnue.

On avoit dû le prévoir; il n'y avoit plus de trève entre les noirs et les blancs. Lorsque les Cancellieri étoient venus dans la ville de Florence, avec l'espoir qu'elle mettroit un frein aux désordres de leur faction, on n'avoit pas tardé à reconnoître que Florence, qui vouloit donner la paix aux autres, ne l'avoit pas pour elle-même. Epousant l'intérêt des factions qu'elle devoit combattre, elle s'étoit partagée, presque sans le savoir, en deux partis acharnés l'un contre l'autre. Les noirs étoient plus que jamais à peu près tous les guelfes; les blancs avoient offert un refuge aux gibelins. Florence, sans cesser de se scinder en factions, qui correspondoient à celles que l'on connoissoit déjà, vouloit-elle le privilége de porter en même temps des noms divers et des signaux de rechange? Quelle implacable passion pour la discorde! Il avoit pu arriver que, guelfes et gibelins, fussent quelques mois en paix; on avoit quelquefois, à la même table, rompu le pain d'une manière différente; mais noirs et blancs devoient présenter, dans les débats politiques, cette dissemblance que la nature a donnée aux couleurs les plus opposeés; noirs et blancs devoient s'irriter sans repos, sous l'acharnement d'une animosité renouvelée et perpétuelle.

CHAPITRE XIII.

ANIMOSITÉ DES NOIRS CONTRE LES BLANCS ET DES BLANCS CONTRE LES NOIRS. L'AUTEUR OPPOSE A L'ÉTAT DE VIOLENCE DANS LEQUEL FLORENCE GÉMISSOIT ALORS, L'ÉTAT FLORISSANT OU ELLE SE TROUVE AUJOURD'HUI. DANTE A-T-IL ÉTÉ UN HABILE POLITIQUE, EN FRAPPANT LES DEUX PARTIS A LA FOIS? CHARLES DE VALOIS EST APPELÉ A FLORENCE PAR LES DEUX FACTIONS; PUIS, REPOUSSÉ PAR LES BLANCS, IL SE REND A ROME. DANTE EST NOMMÉ AMBASSADEUR DES BLANCS A ROME. PAROLES REMARQUABLES QU'IL PRONONCE A CE SUJET. CHARLES PART DE ROME POUR FLORENCE. IL OBTIENT LA PERMISSION D'ENTRER A FLORENCE. DANTE RESTE A ROME, PLONGÉ DANS UNE VIVE ANXIÉTÉ.

Les noirs étoient satisfaits d'avoir obtenu leur retour; mais ils auroient voulu que l'on renvoyât les blancs en exil. Les blancs ne concevoient pas qu'il fût possible de considérer les noirs comme des citoyens de la même ville, et ils demandoient que les noirs fussent renvoyés au pape qui, à cause de leur qualité de guelfes plus soumis, sembloit les protéger.

Quand les esprits sont arrivés à ce degré de fureur, d'oubli de tout devoir, de folie, de férocité, il est difficile à l'historien de continuer la tâche qu'il a entreprise. Celui qui rapporte les événemens qu'on voit se succéder dans la vie des peuples, rencontre de temps en temps quelques hommes moins violens. C'est à ceux-là qu'il peut adresser rapidement une félicitation relative; il réserve son austérité et sa juste

animadversion pour ceux qui sont plus mauvais, et qui renversent, sans se lasser, les lois de l'ordre et du bon sens. Mais si des deux parts, l'injustice, l'insulte gratuite, les cris effrénés, la démence ne présentent que mœurs sauvages, abominable impiété, frénésie et chaos, il faut détourner les yeux, renoncer à la fonction de juge, déplorer de tels excès, n'accuser plus personne, et demander au souverain maître, dans une fervente prière, que désormais il épargne à la terre des spectacles si douloureux, des châtimens si terribles! Vraiment, je ne me sens plus la force nécessaire pour interposer une voix conciliatrice dans de semblables extrémités. Laissons passer la colère de Dieu, et pleurons sur le sort de tant d'infortunés, de tant de citoyens recommandables d'ailleurs par un noble courage, qui tous, sans doute, étoient réduits à la nécessité de se déclarer tyrans pour n'être pas tyrannisés. Avouons aussi que l'ennemi présent et en colère dans l'enceinte des mêmes murailles, aux portes des maisons, que le danger d'une attaque de nuit, le piége d'une trahison et d'une vengeance à tous les angles de rues, la foi douteuse des valets, le silence des affections de famille, la désobéissance aux conseils de la religion, sont des circonstances qui maintiennent les ames dans un état d'irritation désespérée. Toutefois, après avoir gémi de tant d'horribles souffrances, rappelons-nous ces voyageurs qui visitent, par un temps calme et serein, des lieux qui ont été tourmentés par une tempête. Tel étoit, hélas! l'état de Florence à l'époque dont nous traçons l'histoire, et aujourd'hui ce même Etat renferme le peuple le plus humain, le plus poli, le plus civilisé, le peuple chez lequel on commet le moins de crimes, le peuple pour qui est inutile, ab-

solument inutile, cet être qui a la figure d'un homme, et qui de sang froid tue les autres hommes; le peuple qui possède les lois les plus simples, avec des magistrats toujours étonnés quand il faut frapper un méchant; le peuple, enfin, qui nécessairement n'a, ne peut avoir, et ainsi n'a reçu de la bonté de Dieu que les princes les plus doux et les plus sages.

Contens d'avoir béni l'ère présente, retournons donc au récit des fureurs des noirs et des blancs, puisqu'à tout prendre, nous avons commencé, et qu'après la réparation offerte à l'admirable Florence de nos jours, on peut retrouver du courage pour continuer l'histoire du grand homme, qui est sa première illustration.

Nous avons laissé Dante dans les embarras d'une grave situation pour un chef de l'Etat. Ce n'étoit pas là bien précisément le théâtre de sa vraie gloire. Celui que nous admirons comme le plus grand génie poétique avoit-il bien connu le danger du rôle qu'il s'étoit décidé à jouer dans ce drame d'horreur? Je ne crains pas d'abaisser le talent d'Alighieri; il me trouvera assez tôt demandant mon pardon, et me verra fléchissant le genou devant l'œuvre qui l'immortalise.

Dante a-t-il été vraiment habile politique? Examinons sa conduite. Au milieu d'un tel tumulte, Dante est un des prieurs les plus influens. Ses collègues attendoient son avis, applaudissoient aux mesures qu'il proposoit. Dante, seul pendant les deux mois de son priorat, gouvernoit le *comune*. Dante devoit se dire à quel point il lui étoit nécessaire de recueillir son esprit, de consulter sa raison, de se présenter sous tous les points de vue la position des affaires. Il

a devant lui deux partis chez qui le délire obscurcit la vue, et qui n'ont plus rien d'humain. Le prieur convoque le peuple, c'est-à-dire la portion mobile des citoyens qui veut, qui ne veut plus, qui obéit un jour, qui ne se rend pas le lendemain à l'appel, et qui a souvent la conscience de la nullité qu'on lui prépare quand il a crié, frappé, vaincu, pour l'intérêt d'ambitieux qu'il n'a vus jamais. Dante, sous la protection de cette force débile et incertaine, conseille un décret de bannissement, et commande qu'on y comprenne à peu près les chefs des deux partis. Incidemment il oublie d'y placer le nom de Viéri de' Cerchi, du chef direct du parti des blancs, et c'est à ce parti que Dante appartient dans son cœur. Le lendemain du jour où l'on a porté un pareil décret, il faut avoir assuré sa sécurité ou au moins sa retraite. Pour les partis offensés, tout offenseur est un Sylla; mais tous les offenseurs d'une telle sorte ne sont pas appelés à se promener impunément parmi leurs victimes le lendemain d'une abdication, ou après la cessation régulière des fonctions qui ont permis de semblables coups d'Etat.

Un moyen dans un cas pareil resteroit à un autre homme qu'au *poète*, qui croyoit ne faire qu'une chose d'ordre et d'équilibre. Nous concevons que, comme il est arrivé depuis, un révolutionnaire ait frappé deux partis, l'un d'estoc, l'autre de taille; mais c'est en leur déclarant, après les avoir abattus à ses pieds, qu'il vouloit être et rester le maître, et qu'il n'entendoit, tant qu'il avoit un glaive en main, laisser à aucun d'eux la faculté de se venger.

Dante se trompa dans sa pensée politique; elle étoit, je le veux bien, honnête, courageuse, moins ce qui concerne l'indulgence pour Viéri de' Cerchi

mais cette mesure ne remédioit au mal que pour quelques mois, et elle laissoit l'auteur d'un tel *mezzo termine* à la discrétion des deux vengeances. La reconnoissance privée du chef des Cerchi ne compensoit en rien l'animosité des autres seigneurs de ce parti, et il étoit possible que ce chef fût ingrat. Il devoit l'être, ce chef, parce que son caractère, à la fin reconnu, étoit un mélange impur d'indécision et de lâcheté.

L'année 1301 va maintenant parler après nous. Les chefs des Donati s'assemblèrent, et résolurent en secret d'envoyer au pape un des leurs, chargé de prier le pontife d'obtenir que Charles de Valois, frère du roi de France, vînt avec des troupes pour pacifier Florence. Pacifier, dans la bouche des noirs, vouloit dire rendre l'autorité aux noirs, et brûler les palais des blancs. Les noirs ne se trouvoient d'accord avec les blancs que dans leur haine contre ceux qui avoient prononcé la sentence d'exil. Dino Compagni, témoin oculaire, donne d'importans détails sur cette conspiration. Il étoit du parti des noirs, mais sans se montrer contraire aux blancs. Dans cette conspiration se trouvoit Simon de' Bardi, celui qui étoit veuf de la célèbre Béatrix. La conjuration ayant été découverte par suite de la surveillance des blancs, messer Corso et Simon de' Bardi furent condamnés à de considérables amendes.

Charles de Valois, en allant à Naples, devoit passer près de Florence et par la Romagne, qui tâchoit de secouer l'autorité du Pape. « Messer Corso *pro-* « *metteur* (*promettitore*) dans sa situation de banni (1), « les Spini, importans comme banquiers, demandè-

(1) Balbo, tom. I, pag. 289.

« rent que Valois se détournât un peu pour faire en « Toscane le porteur de paroles de paix. » La demande fut accordée.

Cependant les blancs avoient envoyé des ambassadeurs à Rome. Parmi ces ambassadeurs, on comptoit Dante qui jouissoit encore d'un grand crédit, quoique sorti de son priorat. Bocace s'exprime ainsi sur un fait remarquable qui eut lieu dans une assemblée du parti auquel Dante étoit attaché (1). « Ils résòlurent « d'envoyer des ambassadeurs auprès du pape pour « empêcher le prince Charles de Valois de venir à « Rome ; ils devoient, dans le cas où le prince s'avan« ceroit par ordre de Sa Sainteté, demander qu'il « vînt d'intelligence avec les blancs. Quand il fallut « dans l'assemblée choisir le chef des ambassadeurs, « tous répondirent que Dante devoit l'être ; à cette « proposition, il dit : « Si je vais, qui reste? et si je « reste, qui va? (*se io vo, chi rimane? e se io ri« mango, chi va?*) comme s'il étoit le seul qui, « entre tous, eût quelque valeur, ou celui par lequel « tous les autres valoient quelque chose. Cette parole « fut entendue et recueillie. » Il est donc vrai que l'orgueil de l'homme se porte parfois sur la partie des facultés qu'il possède au degré le moins éminent. Du reste, Dante avoit peut-être raison de croire qu'il étoit le plus habile politique des hommes de son parti. La manière dont ce parti fut servi le démontre évidemment. Il est prouvé que le danger parut plus grand à Rome qu'à Florence. Dante fut nommé chef de l'ambassade. Dans le premier moment, elle fut mal reçue. Le pape, croyant servir la cause des guelfes, en général, avoit des engagemens avec Charles de Valois, et

(1) Bocace, in-8°. Florence, 1723, tom. III, pag. 43.

déjà le parti contraire obtenoit que Charles s'approchât de Florence.

Les deux factions conçurent des craintes graves qu'elles ne purent dissimuler. Dino Compagni rapporte les moyens qu'employoient les partis pour se dénoncer l'un l'autre. Les noirs firent dire à Charles : « Seigneur, grâces au ciel, nous sommes guelfes de « Florence, fidèles à la maison de France ; au nom de « Dieu, prends garde à toi et aux tiens ! Notre ville... » Ils n'achevoient pas. Dino fait parler aussi les ambassadeurs des blancs qui, avec de grandes révérences, firent au prince beaucoup d'offres de services comme à leur seigneur ; mais les paroles malicieuses eurent plus de pouvoir sur Valois que les démonstrations vraies. Suivant Compagni, c'étoient les blancs qui avoient les intentions les plus pures. Le prince crut que ceux qui lui avoient dit : « Au nom de Dieu, « prends garde à toi et aux tiens ! » l'aimoient plus que ceux qui s'étoient contentés de lui faire des offres de services. On lui conseilla ensuite de venir par Pistoie. Les habitans de cette ville, étonnés de ce qu'il prenoit la route la plus longue, fortifièrent leurs portes. Le prince enfin, ne sachant à qui donner sa confiance, continua sa route vers Rome sans entrer à Florence. Dante, dont les partisans occupoient la plupart des emplois publics, eut quelque joie de cette résolution du prince, et il engagea les blancs à persister dans le système de modération qu'ils avoient depuis peu adopté par son conseil.

Peu après on élut de nouveau plusieurs hommes bons et doux ; il y eut une sorte d'apparence de concorde entre les partis, comme si l'on n'étoit redevenu tout simplement que guelfes et gibelins, sans un empereur en Italie. Les *signori* élus le 15 octobre

1301 étoient : « Lapo del Pace Angiolieri, Lippo de « Falco Cambio, et moi Dino Compagni (1), Giro-« lamo di Salvi del Chiaro, Guccio Marignolli, Ver-« miglio di Jacopo Alfani. Piero Baldani étoit « gonfalonier de justice. Les *capitani di parte* « étoient messer Manetto Scali et messer Neri Gian-« donati. »

Dans les premiers momens, les partis félicitèrent les autorités nouvelles.

Dante eût mieux fait de rester à Florence : il ne put pas à Rome, où il n'avoit pas un grand crédit, s'oppo-ser à ce que Charles reprît la route de la Toscane, et peut-être à Florence eût-il pu conjurer les malheurs qu'on y préparoit. Il étoit plus aisé d'empêcher Va-lois d'entrer que de l'empêcher de venir.

Les noirs amassèrent 60,000 florins pour payer la solde de la suite de Charles, et ils obtinrent de lui, avec le consentement de la cour romaine, qu'il se rendroit incessamment à Sienne.

De cette ville, il envoya deux ambassadeurs à Flo-rence, messer Guglielmo Francioso, homme déloyal, quoiqu'il parût probe et sage, et un chevalier pro-vençal, d'un caractère contraire à celui de Francioso; ils étoient accompagnés d'un avocat de Volterre. In-troduits tous les trois dans le grand conseil, l'avocat de Volterre dit : « que le *sang royal de France* étoit « venu en Toscane seulement pour mettre en paix *la* « *parte* de la sainte Eglise, et à cause du grand amour « qu'il portoit à *la parte*, le pape envoyoit le prince « comme un seigneur à qui on pouvoit se fier. *Le* « *sang de la maison de France n'avoit jamais trahi ni* « *amis ni ennemis*. Ainsi il devoit plaire aux Floren-

(1) Dino Compagni. *Rer. Ital.* IX, pag. 488.

« tins qu'un seigneur de cette maison vînt remplir cet « office. »

Dino Compagni continue : « Beaucoup de par- « leurs se levèrent tout en feu pour *dire*, et pour *ma-* « *gnifier* messer Charles ; mais les *signori* ne laissèrent « parler personne. »

Les ambassadeurs virent bien cependant que ceux qui consentoient à recevoir Charles étoient plus nombreux que ceux qui le repoussoient, et que le parti des Donati, les noirs, étoit plus fort que celui des Cerchi, les blancs, parti de Dante. On avoit essayé d'engager messer Torreggiano de' Cerchi à se mettre à la tête d'une sorte de dictature ; il refusa comme avoit fait déjà un autre Cerchi. Dante ne perdra pas la mémoire de ces refus.

Les *signori*, fidèles à leur système de modération, déclarèrent *que la nouveauté étant grande*, ils vouloient consulter tous les citoyens.

On convoqua le conseil général du parti guelfe et tous les métiers d'*arts*, pour leur demander s'il leur plaisoit qu'on admît Charles. Tous répondirent, ou verbalement, ou par écrit, qu'on le laissât venir, et qu'on l'honorât comme seigneur de noble race. Les boulangers seuls répondirent qu'il ne devoit être ni reçu ni honoré, parce qu'il venoit pour *détruire la ville*.

La délibération prise, Florence envoya vers Charles des ambassadeurs chargés de lui dire qu'il pouvoit venir, mais qu'auparavant il devoit remettre une lettre scellée de son sceau, par laquelle il promettoit qu'il n'usurperoit aucune juridiction, qu'il *n'occuperoit aucun titre d'honneur* dans la ville, ni par titre d'*empire*, ni par tout autre, et qu'il ne changeroit rien aux lois et aux usages.

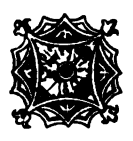
Le prince étoit prié de ne pas venir le jour de la

Toussaint, parce que le peuple, ce jour-là, faisoit des fêtes avec des vins nouveaux. Si la lettre scellée n'étoit pas donnée, le passage et les vivres devoient être refusés.

« La lettre vint, dit Compagni; je la vis, je la fis « copier, je la gardai jusqu'à l'arrivée du prince, et « quand il fut arrivé, je lui demandai si elle avoit été « écrite de sa volonté; il me répondit : « Oui, certai- « nement. »

Dino avoit réuni beaucoup de Florentins dans l'église Saint-Jean (c'est le seul lieu de Florence où l'on baptise), et leur avoit dit : « Chers citoyens, « qui presque tous avez reçu le baptême sacré « dans ces fonts, rejetez vos haines, et sur ces fonts « jurez bonne et parfaite paix, afin que le seigneur « qui vient trouve les Florentins réunis. » Tous jurèrent de tenir bonne paix et de conserver les honneurs et la juridiction du *comune*.

Dante étoit toujours absent et plongé dans une vive inquiétude.



CHAPITRE XIV.

PORTRAIT DE CHARLES DE VALOIS. IL ENTRE A FLORENCE. CORSO DONATI, DE SA PROPRE AUTORITÉ, REVIENT DE SON EXIL. IL FORCE LES PRISONS ET SUSCITE UNE RÉVOLUTION. NICOLAS DE CERCHI EST ATTAQUÉ PAR SIMON DONATI, SON NEVEU. ILS S'ENTRETUENT. VALOIS ORDONNE DE DÉTRUIRE LES PALAIS DES BLANCS. DANTE, QUI ÉTOIT RESTÉ A ROME, EST CONDAMNÉ A L'EXIL POUR DEUX ANS. UNE AUTRE SENTENCE LE CONDAMNE A ÊTRE BRULÉ, S'IL EST PRIS DANS UN LIEU QUELCONQUE SOUMIS A L'AUTORITÉ DU *COMUNE*.

CHARLES de Valois n'avoit amené avec lui que cinq cents chevaliers français; le reste de son cortége se composoit de guelfes noirs. Le pape l'avoit nommé comte de Romagne et pacificateur (*paciere*) de la Toscane. Ce prince étoit le troisième fils de Philippe-le-Hardi, et né le 12 mars 1270; il avoit épousé en 1290 Marguerite, fille de Charles II, son cousin germain, fils et successeur de Charles I[er], duc d'Anjou, roi de Naples. Devenu veuf, Valois épousa Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudouin II, dernier empereur français de Constantinople. Le but secret de Philippe-le-Bel, en envoyant son frère, étoit de demander pour lui, au pape, l'investiture de l'empire d'Orient (1).

(1) On a dit de Charles de Valois qu'il avoit été fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois, père de roi, sans être roi. L'aîné de ses fils monta sur le trône de France sous le nom de Philippe de Valois. (*L'Italie*, Didot, 1835, pag. 101.)

Malgré la promesse de ne pas entrer le jour de la Toussaint, en vertu apparemment d'une convention nouvelle, le prince entra dans Florence le 1er novembre 1301.

Boniface ne connoissoit pas apparemment le caractère du prince : c'étoit un homme foible, incertain, gouverné par des flatteurs; il avoit des intentions louables, et promettoit avec franchise, mais ne savoit pas parler avec fermeté. C'étoit, comme Dante, un homme hors de la sphère de ses talens. Charles mourut avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle; mais là où nous le rencontrons, il ne fut pas à la hauteur de semblables difficultés. Il sera pénible et glorieux cependant pour un Français d'entendre Compagni interrompre ses narrations pour s'écrier : « O bon roi Louis (invoquant la mémoire de « saint Louis, Louis IX), toi qui as tant craint Dieu, « où est la foi? on l'a rompue par des conseils pervers. »

On publioit que le pape avoit dit : « Nous savons « qu'à Florence tout est guelfe (attaché au Saint-Siége), « mais nous ne voulons pas perdre des *hommes* pour « des *femmelettes*. » Ce mot, ruse du parti blanc, tourna contre lui; il étoit difficile qu'on appelât *femmelette* Corso Donati, l'homme le plus énergique, le plus violent, le chef intrépide du parti noir. A ce sujet, les noirs apprenant que la *signoria* étoit décidée à reconnoître la protection du pape, et à s'en rapporter aux décisions de son *paciere*, voyant ensuite revenir parmi eux Maso Minerbetti et Corazza, collègues de Dante à Rome, et Dante rester auprès du pontife pour appuyer les projets des blancs, s'assemblèrent et convoquèrent tous leurs *consorti*. Corso Donati n'étoit pas revenu de son exil; ils pressèrent son retour, dût-il ne l'effectuer qu'à main armée. Ils

reconnurent que, sans des violences, ils étoient perdus, ou qu'au moins les blancs étoient sauvés; ils demandèrent à grands cris que l'on déposât la *signoria*, et qu'on en élût une autre prise dans les deux partis. Dante, comme on sait, encore ambassadeur à Rome, essayoit d'engager le pape à empêcher ce mouvement de révolution qui renversoit les lois sans aucune nécessité politique. Dino Compagni tentoit aussi de résister; mais ayant été chargé lui-même de donner la direction convenable à ce mouvement, il assembla les députés des deux partis. On élut trois prieurs de chaque côté, et l'on nomma gonfalonier de justice un citoyen de nulle valeur comme homme d'action, parce qu'on ne pouvoit pas dans ce choix faire un partage et favoriser les deux factions. « Noffo Guidi qui, dit « Compagni, avoit l'usage d'ourdir des intrigues en « secret, et de blâmer en public les auteurs de ces « mêmes intrigues (aussi étoit-il réputé un homme de « modération, tout en passant sa vie à mal faire), Noffo « Guidi demanda avec arrogance que le gonfalonier « fût choisi parmi les noirs, et qu'on renvoyât celui « qui n'avoit aucune couleur. » Compagni ajoute : « C'é- « toit alors comme abattre le parti blanc et me faire « jouer le rôle de Judas. Je répondis qu'avant de com- « mettre une telle trahison, *je donnerois mon fils à* « *manger aux chiens*. »

La seigneurie nouvelle avoit ordonné à tous les citoyens de ne pas tenir des gens armés dans leurs maisons. Les blancs, ce parti plus porté à la modération, obéissoient; les noirs, ce parti plus prononcé de la fureur, avoient caché dans leurs palais des Siennois, des Lucquois, des Pérugins. Cependant, ceux qui reconnoissent seuls les ordres d'un gouvernement lâche et incertain, quand près

d'eux on brave ce gouvernement, sont destinés à périr.

On disoit en vain à Torreggiano de' Cerchi : « Fournissez-vous, et dites-le à vos amis. » L'avarice seule répondoit à ce conseil.

Les noirs, dans un accord unanime, parurent tout à coup montés sur leurs chevaux, et armés en guerre. Les *Medici*, puissans *popolani* (c'est la première fois, dit M. Balbo, qu'on les voit paroître dans l'histoire), assaillirent et tuèrent un autre popolano, nommé Orlandi. Le gonfalonier de justice, comme on devoit s'y attendre de la part d'un magistrat sans énergie de caractère, n'envoya pas arrêter les malfaiteurs, parce qu'il avoit, disoit-il, dix jours pour instruire le procès. Sur ces entrefaites, messer Corso Donati se présenta à la tête de quelques amis et d'un corps d'hommes à pied, pour entrer à Florence. Les Cerchi, ses ennemis, et les prieurs qui leur étoient favorables, vouloient qu'on l'envoyât arrêter; mais Viéri de' Cerchi, l'un des blancs, déjà convaincu d'être vil et pusillanime, s'y opposa, croyant que le peuple suffiroit pour châtier messer Corso. Vaine espérance! Le peuple étoit sans chef, comme le parti des guelfes blancs. Celui qui avoit fait parler Boniface, fût-il Dante lui-même, s'étoit gravement trompé. Les blancs restés à Florence étoient les *femmelettes* pour lesquelles il ne falloit pas consentir à tant de sacrifices. Le chef des *hommes*, trouvant les portes de Florence fermées, abattit le guichet de *la Porte a Pinti*, entra dans la ville et rangea sa troupe en bataille sur la place de saint Pierre-Majeur. Ses partisans accoururent en criant : *Vive messer Corso le Baron!* Se voyant des troupes suffisantes, il alla forcer les prisons et délivrer les prisonniers. Valois cependant res-

toit immobile. Alors commença le pillage des maisons du parti blanc. Le désordre accompagné d'assassinats et d'incendie dura cinq jours. Enfin, les conseillers du *paciere* firent élire une *seigneurie* composée de *popolani* du parti noir. On choisit alors pour *podestà* Cante Gabrielli da Gubbio, qui s'opposa d'abord à des injustices; mais qui, ensuite, fit plus de mal qu'il n'avoit fait de bien. Il arriva peu de temps après un légat du pape, qui chercha à répandre parmi les partis des paroles de paix. Il engageoit les familles anciennes à s'unir par des mariages. Villani n'accuse pas Boniface, mais parle de Valois en termes peu mesurés. Le parti des noirs ne vouloit pas accepter la paix. Le légat sortit de la ville, en lui lançant une excommunication. Après midi, le jour de Noël, on eut à déplorer de nouveaux désordres.

Messer Nicolas de' Cerchi, du parti des blancs, s'en alloit tranquillement à la campagne, en compagnie de ses amis, à cheval, et passoit sur la place Sainte-Croix, où l'on prêchoit. Simon Donati, fils de messer Corso, et neveu par sa mère de messer Nicolas (à quoi servoient toutes ces alliances!), soutenu et excité par le diable (1), insulta Nicolas, et l'attaqua l'épée à la main, sans raison. Celui-ci, ne se défiant pas de son neveu, fut renversé de cheval, et frappé à mort. « Mais comme il plut à Dieu, la peine suivit « de près le crime. Simon, blessé dans le côté par « Nicolas, mourut la nuit suivante. Quoique cette « mort fût juste, on regretta Simon, parce qu'il étoit « le plus agréable, le plus courageux jeune homme « de la ville. C'étoit tout l'espoir de son père, mes-

(1) Villani, pag. 320.

« ser Corso, qui ainsi, après son arrivée et sa rapide « victoire, vit en peu de temps le douloureux com« mencement de son abaissement futur. Ensuite, la « ville ne pouvant plus être en paix, étant gonflée « des poisons de ces sectes blanches et noires, il fal« loit qu'elle subît une fin douloureuse. »

Quelques partisans des blancs furent accusés de vouloir recouvrer le pouvoir et de chercher à se défaire de Charles de Valois, et enfin attirés dans un piége par des émissaires des noirs qui feignirent d'appartenir aux blancs. Valois cita les blancs accusés à comparoître. Ils n'osèrent et prirent la fuite. «Mes« ser Carlo les déclara rebelles, ordonna de détruire « leurs palais, de saisir leurs biens, ainsi que ceux « de beaucoup de leurs partisans, *grands* ou *popolani*; « et de cette manière, continue Villani, mais ici avec « un ton de prévention qu'il faut remarquer, le « 4 avril 1302, l'ingrat et superbe parti des blancs « qui favorisoient les gibelins de Florence fut abattu « par messer Charles, envoyé d'ordre du pape Boni« face, d'où suivirent pour notre ville de Florence « beaucoup de ruines et de périls. »

Il est malheureux pour Villani que son jugement devienne plus âcre et plus passionné, lorsque l'événement a prononcé que les blancs devoient succomber. Il oublie que dans les dernières émeutes, c'est un Donati, un noir qui a outrageusement attaqué un blanc, son oncle, et que ce sont encore les noirs qui ont tramé de fausses accusations contre les blancs.

Avant cette dernière catastrophe, beaucoup de blancs s'étoient exilés volontairement par prudence, ou s'abstenoient de venir à Florence, comme Dante, qui paroît toujours avoir compté sur l'assistance de Boniface. Rien ne montre dans l'histoire que le pape

ait excité les noirs aux attaques qui avoient eu de si fatales conséquences pour les blancs. Le pape, chef du parti guelfe, n'avoit pas d'intérêt à ce que ce parti s'affoiblît et se détruisît lui-même.

Au milieu des révolutions, ceux qui sortent par suite d'une émigration volontaire, précèdent les bannis dans la douleur de l'exil, mais ne tardent pas à être confondus avec eux.

L'animosité contre Dante avoit été si forte, qu'on l'avoit condamné à l'exil le 17 janvier 1302 (1).

Voici cette sentence telle qu'elle est rapportée dans le registre ou livre XIX[e] *Delle riformagioni*, aux archives de Florence :

Condennaciones facte per nobilem et potentem militem dom. Cantem de Gabriellis potestatem Florentie MCCCI xvii januarii. . . . .

Dom. Palmerium de Altovitis de sextu burghi, DANTEM Allagherii de sextu sancti Petri majoris, Lippum Becchi de sextu ultrarni, Orlandinum Orlandi de sextu porte domus.

Accusati dalla fama pubblica, e procede ex officio ut supra de primis e non viene a particolari se non che nel priorato contradissino la venuta domini Caroli, e mette che fecerunt baratterias et acceperunt quod non licebat vel aliter quam licebat per leges, et cæt. in libras octo millia per uno et si non solverint fra certo tempo devastentur, et mittantur in comune, nihilominus pro bono pacis stent in exilio extra fines Tuscie duobus annis.

Tiraboschi rapporte une sentence aggravante prononcée par le même Cante Gabrielli, le 10 mars 1301 (1302), pour soumettre à la peine de mort Dante et ses compagnons, s'ils étoient pris dans un lieu quelconque dépendant de l'autorité du *comune*.

(1) N'oublions pas que cette date étoit pour les Florentins le 17 janvier 1301. Au 15 janvier, pour eux, finissoit le dixième mois de l'année, commencée le 15 mars précédent. Il seroit à désirer qu'en citant les documens de cette époque, on spécifiât toujours, comme je le fais ici, la date exprimée, en ajoutant ensuite la rectification convenable, pour connoître la date qui correspond à notre manière de compter.

CHAPITRE XV.

RÉFLEXION DE M. DE SISMONDI SUR LA PREMIÈRE SENTENCE RENDUE CONTRE DANTE. IL EST ACCUSÉ A FAUX DE *BARATTERIA*. RAPPORT DE BOCACE SUR L'ÉTAT DE MISÈRE AUQUEL FUT RÉDUITE GEMMA, FEMME DE DANTE. DISPUTE DE DANTE ET D'UN FORGERON. PAROLES DE DANTE A UN ANIER QUI RÉCITOIT MAL LES VERS DU POÈTE. AUTRES PAROLES DE DANTE A UN IMPORTUN.

Je ne puis m'empêcher de citer une réflexion judicieuse de M. de Sismondi à propos de la première sentence.

« Dante est accusé d'avoir vendu la justice, et d'avoir reçu de l'argent contre les lois. Mais le même reproche étoit adressé avec la même injustice à tous les chefs du parti vaincu. Cante de' Gabrielli étoit un juge révolutionnaire, qui vouloit trouver des coupables, et qui ne cherchoit pas même une apparence de preuves pour les condamner. La sentence est remarquable par le mélange de latin et d'italien dans lequel elle est conçue. Il semble qu'on ait choisi à dessein le langage le plus barbare pour condamner le poète qui fondoit la littérature italienne (1). »

On a donc voulu déclarer que Dante n'avoit pas cru convenable l'intervention de messer Charles de Valois, et quand Dante l'auroit désapprouvée, l'accusation n'en est pas moins inexacte. Car il ne s'agissoit

(1) *Histoire des Républiques italiennes*. Paris, 1826, tom. IV, pag. 183.

pas de cette intervention, pendant le priorat de Dante, qui eut lieu du 15 juillet au 15 août 1300, six mois avant la conjuration où les noirs résolurent d'appeler Charles de Valois. Quant à l'accusation de *baratteria*, qui veut dire apparemment « *détournement de fonds* « *publics*, » il semble, dit M. Balbo (1), qu'on a trop écrit sur cette question pour excuser Dante. De telles accusations non déterminées, jointes même à une autre accusation fondée, ne sont et ne doivent pas être considérées comme vraies en bonne règle dans les causes privées, et à plus forte raison dans les causes politiques. Mais l'accusation que lui intentoient, dans une cause politique, des adversaires puissans et vainqueurs, lorsqu'il n'étoit ni présent ni entendu par écrit, est une accusation qui n'a pas de valeur. Dante ne s'en est jamais défendu, et il a trouvé sous sa main vengeresse bien des *barattieri* qu'il a écrasés du poids de son inaltérable mépris.

Dans la condamnation du 10 mars 1301 (1302), on introduisit le nom d'un certain Lapo Salterelli. Dante, l'orgueilleux Dante, fut offensé de cette accusation de complicité avec un tel homme, et il en parle plusieurs fois dans son poème. La sentence du 10 mars ne sera pas rapportée ici ; c'est un document long, pédant et ennuyeux, et qui réunit tous les divers degrés d'atrocité et de sottise. Les condamnés contumaces doivent être considérés comme ayant avoué. A l'exception des récriminations qu'a dû leur arracher au dehors une si inique sentence, aucune de leurs paroles n'a pu être entendue à Florence. Pour Florence, ils n'ont pas articulé la moindre défense. Néanmoins, si l'un d'eux tombe au pouvoir de

(1) Tom. I, pag. 335.

Florence, il sera brûlé jusqu'à ce qu'il meure : « *Igne* « *comburatur sic quod moriatur.* » C'est le même Cante de' Gabrielli qui a prononcé cette sentence, ne voyant pas que lui-même se condamnoit ainsi à une infâme et perpétuelle illustration.

Le peuple florentin, jusqu'alors, brûloit les maisons de ses ennemis, de sa propre autorité de peuple ; maintenant il ordonne de brûler les citoyens sans les entendre et sans les juger. Temps de douleur, d'effroi, d'abominables vengeances !

Voici ce que Bocace dit de la situation de Dante et de sa famille dans de si funestes circonstances :

« Dante, éloigné de sa ville, dont non-seulement il étoit citoyen, mais dont ses ancêtres avoient été les édificateurs, y avoit laissé sa femme, ainsi que le reste de sa famille mal disposée à la fuite à cause du jeune âge. Il n'eut pas d'inquiétude pour Gemma, parce qu'il la savoit alliée, par la parenté, à quelques-uns des chefs du parti contraire ; mais lui, infortuné, il erroit incertain çà et là. Une partie des possessions de sa femme, présentée comme propriété dotale, avoit été avec peine défendue de la rage citoyenne (*dalla cittadina rabbia*). Gemma en vivoit assez mesquinement avec ses enfans ; aussi, pauvre, obligée de recourir à une industrie inusitée, elle ne devoit attendre que d'elle seule le moyen de subsister, et lui, que de dépits plus durs que la mort il eut à dévorer ! L'espérance toutefois lui promettoit que ces dépits seroient de courte durée, et qu'il obtiendroit un retour prochain. »

Certes, dit M. Balbo, dans une telle détresse cette femme ne fut pas une Xantippe, et il ne faut accuser de leur ruine et de leur séparation ni Gemma ni Dante, mais leurs oppresseurs.

Nous mentionnerons ici quelques faits relatifs à Dante, parce qu'ils sont à leur place, et qu'ils expliquent les regrets qu'éprouvèrent beaucoup de Flo-

rentins en apprenant qu'Alighieri étoit si cruellement exilé. Ses vers avoient acquis un genre de célébrité tout-à-fait populaire ; on les chantoit dans les rues. Il ne s'agit cependant ici que de ses sonnets et de ses *canzones*. Il n'étoit pas encore question de la *divine comédie*. On rappeloit ce qui lui étoit arrivé avec un forgeron. Chemin faisant, Dante avoit entendu un artisan chantant des vers d'un sonnet célèbre du poète de Florence. Le forgeron, en chantant, changeoit la mesure et les paroles des vers qui n'étoient plus reconnoissables. Dante alors étoit entré dans la boutique et avoit saisi les marteaux et les tenailles pour les jeter à travers la rue. L'artisan, étonné de voir un homme bien vêtu, et qui paroissoit appartenir à une condition élevée, se livrer à un pareil emportement, en demandoit la cause. « Que faites-vous? êtes-vous insensé? Je « fais mon métier, et vous gâtez mes outils en les je- « tant dans la rue. » Dante, avec sang froid, lui avoit répondu : « Si tu ne veux pas que je gâte ce qui est à « toi, ne gâte pas ce qui est à moi. » — « Est-ce que « je vous gâte rien, disoit le forgeron? » — « Comment! « avoit dit le poète, tu chantes mes sonnets, et tu ne « les dis pas comme je les ai faits. Je n'ai pas d'autre « art, et tu me le gâtes ; tu estropies mes vers, je brise « tes outils. »

Cette anecdote est racontée par Sacchetti. Il en rapporte encore une autre.

Un jour Dante, alors guerrier, portant, comme il étoit d'usage, le gorgerin et le brassard, rencontre un ânier qui conduisoit sa bête chargée de gravois. Il s'en alloit chantant un fragment des vers de Dante. Quand il avoit fini certain nombre de stances, il frappoit son âne, et disoit *Arri* (mot qui sert à hâter la marche des bêtes). Puis il continuoit. Dante donna sur les épaules

de l'ânier un coup de brassard, en s'écriant : « Cet *Arri* « là, je ne l'ai pas mis dans mes vers. »

On rapporte enfin un autre trait, mais où le poète se montra moins violent. Dante étoit dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, appuyé près d'un autel, et paroissoit se complaire dans une méditation. Un de ces indiscrets qui ne comprennent pas les charmes du silence et de la solitude, s'approche du poète et lui adresse une question. Dante essaie de fuir cet ennuyeux, mais il ne peut l'éviter. Alors il lui dit avec calme : « Avant que je réponde à ce que vous désirez « savoir, répondez à une de mes questions : Quelle est « la plus grosse bête sur la terre ? » L'indiscret répondit que, suivant Pline, c'étoit l'éléphant. « Alors, reprit Dante, ô éléphant, cesse de m'ennuyer. » Et il le quitta.



CHAPITRE XVI.

L'ITALIE EST LA TERRE DES EXILS. ON N'EN TROUVE D'AUSSI FRÉQUENS QUE DANS L'HISTOIRE DE LA GRÈCE. EXILS DES TEMPS ANCIENS ET DES TEMPS MODERNES. DANTE RAMENÉ PAR L'ÉTUDE A LA NÉCESSITÉ D'EXAMINER LES DROITS DE L'EMPEREUR ET DES *COMUNI*. JUGEMENS DE M. BALBO ET DE M. TROYA SUR LE GIBELINISME DE DANTE. L'AUTEUR ESSAIE D'EXPLIQUER QUEL FUT L'ENTRAÎNEMENT AUQUEL LE BANNI DUT S'ABANDONNER, ET IL EXCUSE LES TENDANCES DU PUBLICISTE A CAUSE DES TALENS DU POÈTE.

Lorsqu'un homme disparoît de la vie, on parle de ses vertus, de ses talens, de ses fautes : on s'entretient de tout ce qui concerne celui qu'on a perdu. Lorsqu'un homme disparoît de la société, par suite d'un événement qui le repousse, il arrive quelque chose de semblable. On se rappelle ses habitudes, on le juge, on le regrette. Dante tenoit à Florence un rang distingué ; on ne pouvoit pas ne point s'entretenir de ses mérites, de ses services, des efforts qu'il avoit faits pour rétablir la paix dans la ville, quoique ces efforts n'eussent été ni heureux, ni peut-être bien raisonnés. C'étoit par l'exil qu'on avoit répondu à des intentions au moins louables et patriotiques.

L'Italie, a dit avec sensibilité M. Balbo, est depuis long-temps la terre des exils. On n'en trouve ni d'aussi longs, ni d'aussi fréquens dans aucune histoire, excepté dans l'histoire de la Grèce. Une telle confor-

mité provient-elle de la ressemblance de leur genre de liberté, et de la division de leurs partis, ou de ces beautés, de ces charmes du sol des deux patries qui les rendent si chères à quiconque y a pris naissance, et que s'approprient les vainqueurs avec tant de jalousie et d'exclusion; beautés et charmes qui sont enfin si amèrement regrettés par celui qui les perd, de manière que les perdre a toujours paru un supplice presque aussi cruel que la mort?

La Grèce, promptement esclave, eut pendant peu de siècles l'occasion de faire une double expérience politique, c'est-à-dire de démontrer cette possession tenace dans les mains de ceux qui obtenoient le pouvoir, et cette douleur inconsolable chez ceux qu'elle contraignoit violemment à y renoncer.

L'Italie, plus longuement libre et combattant sans relâche, a, pendant près de vingt-quatre siècles de vicissitudes, fourni une ample histoire de toutes sortes d'exil, une série entière d'exemples et de leçons magnanimes pour les supporter.

« Nous avons anciennement (1) les Tarquins, chassés pour avoir allié la débauche à la tyrannie; Coriolan, se retirant avec dignité, mais rentrant criminel, puis retenu par le respect dû aux sentimens de la nature. Nous avons le sublime exil, le sublime retour de Camille, sauveur de la patrie, et appelé par ses concitoyens le second fondateur de Rome. Nous avons, vers la fin de la république, tant d'hommes admirables bannis par l'envie du peuple, par la jalousie des grands: Cicéron lui-même ne peut échapper à l'exil, après avoir délivré Rome de Catilina. »

Au commencement de l'empire, les brigues du palais faisoient disparoître secrètement Ovide, Tibère,

(1) Balbo, tom. II, pag. 8.

Germanicus. Quand la liberté a expiré, quand toute la lutte est finie, les exils cessent.

La mort paroît aux tyrans un moyen sinon plus cruel, au moins plus prompt et plus irrévocable; il peut y avoir à tout un remède, un recours, excepté à la mort.

Pendant la barbarie, on n'appellera pas exil cette dispersion çà et là, quand il n'y a aucune terre où la vie de l'homme inspire à l'homme quelque sympathie. Des principes de civilisation à tout prix et des attraits de patrie venant à se répandre, il en naquit la conséquence naturelle des dissensions, des persécutions. On se livra à ces violences avec tant de furie, qu'elles furent dans chaque ville comme le premier signe de la liberté. Plus une ville fut puissante et illustre, plus elle put fournir ses grands hommes à l'histoire des exils, et c'est à une telle histoire, à une telle politique que se trouvent réduits l'histoire et la politique italiennes pendant plus de quatre siècles, chacun de ceux qui avoient la puissance, s'efforçant d'exiler les plus foibles, et les exilés cherchant à se rapatrier pour devenir à leur tour, si l'on peut parler ainsi, les *exilans* (*esiliatori*), suivant l'énergique expression de M. le comte Balbo.

Aussi, dans tant de tumultes, dans tant de frénésies de rigueurs, dans ces cataclysmes populaires, et disons-le encore, au milieu de tant de perversités, les erreurs fréquentes de quelques exilés méritent une sorte d'indulgence. En même temps, de combien de louanges ne sont pas dignes *les rares et difficiles vertus de l'exil,* la fidélité définitive à la patrie, la constance, la modération, le pardon, l'art de se délivrer d'un explorateur perfide, l'attention qu'il faut prendre pour ne pas mortifier un maladroit dé-

voué, ce besoin continuel de discerner le parti à choisir entre une résignation forcée et le souvenir de sa dignité première? Les exemples solennels ne manquent pas, parce qu'ainsi que l'a ordonné la Providence, les temps affligés de grands crimes, sont consolés par de grandes vertus.

On a vu Alexandre III chassé de l'Italie parce qu'il avoit voulu défendre la nationalité italienne, et ses subdivisions indispensables, contre les attaques de l'empereur Frédéric Barberousse; Farinata degli Uberti, heureux imitateur de Camille, et qui avoit si noblement défendu l'existence de sa propre ville; puis Cosme de Médicis, plus magnifique dans son exil à Venise que ne le fut son fils dans le *principat*. Ces exils et d'autres mériteroient sans doute des histoires générales ou spéciales.

Si nous considérons ce que furent ces deux grands hommes florentins, Farinata et Cosme, Dante leur fut peut être supérieur par son ame inébranlable, par une activité qui ne se démentit jamais, par un esprit fécond qui inventoit sans cesse de nouvelles voies, par une vigueur interne qui l'éleva au plus haut degré d'exaltation, et qui puisa dans le malheur des indignations ardentes, et enfin, par cette sensibilité compatissante qui sembloit quelquefois demander pardon de ses emportemens. Ce cœur attendri, cette verve en fureur se livroient des combats que venoit toujours irriter la misère. Il n'y a qu'une seule de ses fautes dont il ne se repentit pas, car il mourut sans en avoir connu l'étendue. Mais c'est à cette faute qu'il a dû sa gloire. Ce défaut de la connaissance de soi-même qui l'appela à solliciter l'emploi d'un priorat obscur, les fonctions mesquines d'un ambassadeur sans cortége, marchant plutôt en suppliant, qu'en envoyé

d'une puissance respectable; ce défaut d'assurance qui le porta à concourir avec les hommes les plus médiocres pour obtenir l'humble situation d'un magistrat éphémère, avoient déjà trompé Dante sur sa vocation dès les premiers momens de son malheur. Il persista quelque temps dans l'ignorance de sa propre valeur, de ses droits à devenir le plus grand, le plus immense, le plus admirable, le plus *civilisateur* de tous les Italiens de son époque, et de tant d'Italiens qui devoient le suivre. Dante, trahi par la fortune dans la défense de la politique d'un parti de guelfes qui ne demandoient, à bien prendre, qu'une *autonomie* restreinte, embrassa les devoirs inintelligibles des gibelins les plus exclusifs et les plus dévoués à un étranger. Dans les intervalles de ces travaux, qui furent quelquefois accompagnés d'espérance et plus souvent livrés à mille chances douloureuses d'anathèmes et de désolation, il comprit cependant qu'une autre vocation sublime, qu'une prédestination inexorable alloit le dominer tout entier.

Dans son pays, où il avoit dû à l'amour des émotions si enivrantes, qu'il exprimoit si naïvement et si ardemment sous le voile des allégories de sa *Vita nuova*, lorsqu'il disoit, à propos de l'attente de l'*admirable salut :* « Alors, il ne me restoit aucun en-
« nemi; il me survenoit une flamme de charité qui
« me faisoit pardonner à quiconque m'auroit offensé;
« si alors on m'eût demandé quelque chose, j'au-
« rois répondu seulement : *Amour,* avec un visage
« coloré d'humilité; » dans son pays, Dante, sentant les premières atteintes du génie de la poésie, ne trouvant autour de lui que des visages amis, des maîtres savans qui l'instruisoient en le chéris-

sant, des parens qui le combloient de soins et de caresses, Dante n'avoit composé que des vers tendres, généreux, remplis de *flammes de charité*. Le génie des vers va l'agiter de nouveau; mais l'inspiration n'arrivera qu'à travers le mépris, la faim, la compassion des lâches qui est une insulte. Dante va être voué à des tourmens inexprimables. Tour à tour conspirateur et poète, il se repaîtra d'illusions, se nourrira de fureurs, et ce sont les accens amers, imprécatoires, qui se présenteront les premiers.

On l'a accusé d'inconséquence, quand on a considéré ses agitations gibelines. Je n'entends pas l'excuser entièrement, mais je crois qu'on doit se souvenir des faits qui ont été rapportés plus haut.

Le sentiment qui porte un peuple à vouloir jouir de sa liberté, ou à paroître l'avoir conquise, est si naturel, que l'on conçoit les sacrifices qu'avoient dû s'imposer les divers *comuni* italiens pour maintenir leur indépendance: mais cette indépendance avoit une origine connue, et elle ne remontoit qu'à la paix de Constance.

Avant cette paix, il ne faut pas chercher une liberté semblable en Italie. L'ancienne Rome ne donnoit pas la liberté aux peuples de la Péninsule. L'Empire n'en avoit pas accordé davantage. L'heureux concours de la sagesse des papes et de la puissance de Charlemagne avoit quelque peu étendu certains priviléges municipaux; mais la suzeraineté impériale, surtout depuis l'avénement des empereurs germains, avoit été positive, fortement établie, constamment appliquée: Frédéric II exerçoit *sur place* avec une longue épée.

Il n'étoit arrivé un intervalle propre à laisser respirer la nation italienne, qu'à l'époque de la paix de

Constance. Et que disoit ce traité? Nous n'avons que plusieurs pages à reprendre pour le retrouver. Le traité parloit ainsi : « Toute l'Italie étoit reconnue « libre. La paix conservoit aux villes de la Péninsule « les libertés, leurs *régales*, leurs droits, leurs cou- « tumes, sous la seule réserve faite par l'empereur, de « certains droits de souveraineté, entre autres des ap- « pels en dernier ressort. »

En l'année 1300, toute la partie des clauses des traités qui intéressent les *comuni* est encore exécutée dans toute sa substance; mais la partie qui concerne les droits de souveraineté, entre autres des appels en dernier ressort, n'est plus reconnue que dans quelques villes.

Au milieu d'un tel état de choses, un publiciste, un jurisconsulte, un logicien comme Dante n'a-t-il pas quelque droit d'examiner le différend avec attention? Ne peut-il pas résulter de cet examen que le juge voie qu'en toute cette affaire les deux contractans n'ont pas également rempli les conditions du traité?

Le guelfe mécontent, abattu par la détresse, cherchant des consolations dans l'étude, a pu trouver des argumens de gibelins, qui ont adouci ses douleurs. Le reproche d'inconstance, d'instabilité, fait à Dante avec tant d'obstination depuis cinq siècles, n'est probablement pas aussi raisonnable qu'on le croit, surtout si l'on observe que son instruction, ses talens, sa perspicacité, ses habitudes de discussion, ses thèses soutenues à Bologne, à Pavie, et à Paris peut-être, puisque nous avons été un moment porté à croire son séjour dans cette ville un événement possible avant l'exil; tous ces faits réunis disposoient Dante à des recherches diplomatiques, à des investigations sur les questions de droit public, dont nous ne rencontrons que trop de

traces dans ses ouvrages. M. Balbo pense que Dante, dans sa patrie, a été louable, irrépréhensible, et citoyen; il ajoute que le Florentin a été grand, mais non irrépréhensible dans son exil. M. Balbo dit bien que les fautes de Dante n'ont pas été vulgaires et viles. Il ne poursuit pas de vifs reproches une exagération de sentimens contre un parti vainqueur et persécuteur, ni même ce passage subit du parti vaincu au parti des vainqueurs; mais il y eut, dit M. Balbo, une erreur plus dangereuse dans les forts caractères, une exagération de résistance contre le parti le plus fort, une fraternité expansive trop tôt accordée à une ancienne inimitié; de manière qu'après avoir été guelfe réfléchi, blanc modéré, Dante, depuis cette expulsion qui l'accusoit de quelque gibelinisme, se fit, par vengeance et par haine, gibelin effréné. La grande erreur de Dante, dit encore M. Balbo, fut la colère, qu'il réprima, il est vrai, dans les actions, et à laquelle cependant il donna un libre cours dans des paroles non-seulement pardonnées, mais trop admirées par la postérité. M. Troya, dans le *Veltro*, va plus loin :

« Quelques-uns aujourd'hui pensent que les jugemens de Dante doivent être considérés comme s'ils provenoient de la justice même de Dieu, et que le poète les a prononcés, affranchi de toute passion. De cette manière, ils croient exalter l'Alighieri : louange superstitieuse et pleine de dangers ! De là il n'y a plus qu'un pas à l'irrévérence. Il est facile, au contraire, de connoître, ou que la bile de Dante le plus souvent lui a fourni une éloquence sublime, ou qu'il n'étoit pas possible à un homme affligé de tant de disgrâces, de conserver toujours cette mesure qui forme la paix et la gloire des esprits ordinaires. » (*Veltro*, pag. 188.)

Tout ce que disent M. Balbo et M. Troya est vrai;

mais celui qui a écrit tant de sublimes accusations n'est pas un homme qui ait entièrement faussé sa foi. Le guelfe calme, le blanc modéré, quand il a étudié la cause, quand il a entendu les deux parties, a pu être ramené par la logique à des idées que je ne regarde pas comme des apostasies. Ce que l'homme de discussion, de sagesse, eût pu apporter de tempérance en consultant avec sang froid, le poète brûlant n'a pas su, n'a pas pu, n'a pas voulu l'admettre dans ses vers. Je ne vois là que la nécessité de la position; et le poète une fois blâmé d'avoir manqué à plusieurs exigences de bon goût, si l'on veut, à des considérations de politesse, d'égards et de civilité, je le laisse continuer ses chants, et j'admire le satirique qui corrige quelquefois, le moraliste qui avertit avec succès, le philosophe qui enseigne les vertus et qui poursuit le vice. La religion me paroît constamment respectée; les dogmes sont soutenus avec conviction, et quand j'ai découvert qu'il y avoit une sorte de fondement logique à être quelque peu gibelin, malgré les antécédens guelfes, à se souvenir du traité de Constance non exécuté dans toutes ses parties, malgré les prépotences du priorat où l'on avoit exercé les droits de la souveraineté jusque dans ses conséquences les plus absolues, je me résigne à contempler un des plus grands, un des plus beaux, un des plus magnifiques ouvrages littéraires de l'homme; je jouis de toutes les délices que m'offre cette création, souvent angélique, surtout dans le *Paradis*, par les rapports qu'elle présente avec ma foi, et dans mon ivresse d'admiration, je concède trois ou quatre extravagances du temps d'alors, et je défie le mien de faire mieux.

CHAPITRE XVII.

DANTE SE RÉFUGIE A SIENNE, PUIS A AREZZO. IL SE LIE DE TENDRE AMITIÉ AVEC UGUCCIONE DELLA FAGGIOLA. LES GIBELINS SE DIVISENT EN *SECCHI* ET EN *VERDI*. DANTE SE REND A BOLOGNE, A FORLI. GUILLAUME DE NOGARET. VAINE TENTATIVE DES GIBELINS CONTRE LES GUELFES. DANTE SE RÉFUGIE A VÉRONE. IL RENONCE A L'IDÉE DE COMPOSER SON GRAND POÈME EN LATIN, ET IL ENTREPREND DE LE COMPOSER EN LANGUE VULGAIRE. ANALYSE DE L'OUVRAGE DE DANTE, INTITULÉ : *IL CONVITO*, LE BANQUET. CE LIVRE N'A AUCUN RAPPORT AVEC LE *BANQUET* DE PLATON. DANTE SOUTIENT ET PROUVE QU'IL EST QUELQUEFOIS PERMIS DE PARLER DE SOI. IL PROCLAME L'IMMORTALITÉ DE L'AME. OPINIONS DE DANTE SUR LA *GALASSIA* OU LA VOIE LACTÉE.

Je reprends le cours de la vie, des malheurs et de la gloire de Dante.

Lorsqu'il fut décidé sans pitié qu'il ne pouvoit plus rester à Florence, il vint à Sienne. Cette ville recueilloit avec assez de bienveillance les bannis de Florence.

Cependant les réfugiés à Sienne, ville trop voisine de Rome pour n'être pas plus guelfe que gibeline, furent obligés de se retirer. Dante partit pour Arezzo, où il trouva des gibelins. Quelque temps le guelfe blanc persiste dans une couleur d'opinion qui n'admettoit pas les sentimens exclusifs des gibelins; mais ceux-ci étoient les seuls qui prissent un intérêt soutenu aux réclamations des blancs. Le

parti noir ne cessoit de déclarer que ce qui n'étoit pas avec lui, étoit gibelin. Dante devint gibelin par force, par nécessité, par gratitude, et sans doute par suite de cette disposition politique qu'il nourrissoit en lui, et qui le portoit à examiner avec plus de réflexion quelles avoient été les *générosités impériales*, les exigences des municipes, et enfin, ce qu'étoient devenus les droits, les prétentions des anciens partis guelfe et gibelin.

Le gouvernement d'Arezzo se maintenoit gibelin; son enceinte, savamment fortifiée, donnoit la main aux remparts des gibelins de la Romagne, à ceux de Forli, aux tours des comtes de Montefeltro et des seigneurs de la Faggiola. Un de ces derniers, Uguccione, étoit *podestà* d'Arezzo. Il avoit commencé à se faire un nom parmi les gibelins vers l'année 1275. On parloit dans toute l'Italie du courage de ce guerrier, de sa force. Seul, il soutenoit d'une voix formidable l'impétuosité d'une armée. Il rétablissoit les combats incertains (1). Il avoit besoin d'armes d'un volume immense pour couvrir son vaste corps. On disoit qu'il lui falloit une incroyable quantité d'alimens. A ce portrait, ne croiroit-on pas qu'il s'agit d'un *joueur de couteaux*, d'un gladiateur? Mais en même temps on assure que sa figure étoit douce, et que, malgré cette robuste corpulence et les habitudes qu'elle impose, il avoit un parler poli et spirituel, il aimoit les lettres. Il connoissoit Dante de réputation, il lui tendit son gantelet, lui offrit son amitié, et, avec la franchise d'un soldat, il lui jura une affection qui seroit éternelle.

Les bons traitemens diminuent, mais ne détrui-

(1) *Veltro*, pag. 22.

sent pas la douleur. On croit que c'est à cette première époque de l'exil de Dante qu'il faut rapporter la lettre latine, aujourd'hui perdue, dans laquelle l'exilé demande ce qu'il a fait à son peuple. *Popule meus, quid feci tibi* (1)?

M. Troya donne des détails sur une nuance distincte du parti auquel appartenoit Uguccione. De même que les guelfes étoient divisés en blancs et en noirs, de même les gibelins n'avoient pas tous montré la même âpreté dans leur préventions en faveur de l'empire. Les rigides partisans des gibelins s'appeloient *i secchi*. Leurs chefs les plus décidés étoient les Tarlati de Pietramala. Les gibelins dont Uguccione étoit chef s'appeloient *i verdi*. Ces derniers entretenoient quelques intelligences avec le pape. Et n'oublions pas que, dans les premiers instans, Dante s'attacha à la nuance représentée par Uguccione. Les blancs et les verts étoient les hommes modérés des deux partis.

Villani pense qu'après avoir séjourné à Arezzo, Dante se rendit à Bologne (2), et de là à Forli, auprès de Scarpetta degli Ordelaffi. Celui-ci, au commencement de 1303, forma une ligue contre les noirs de Florence, et il y enrôla Bernardino da Polenta, frère de Francesca de Rimini, le même qui a été l'ami de Dante à Campaldino. D'un autre côté, Pise et Pistoie, alors gibelines, devoient faire une diversion.

(1) Il y a des auteurs qui veulent que cette lettre commence ainsi : *Popule mee, quid feci tibi?* C'est l'opinion de M. Witte. Mais ces paroles de Dante sont extraites de Michée. On lit, verset 3, *Popule meus, quid feci tibi?* Verset 5, on lit encore : *Popule meus*. (*Biblia sacra*. Lyon, Pierre Beuf. 1827.) Il faut donc croire que Dante a lu et a dit *popule meus*. M. Balbo croit que Dante écrivoit *popule mi*. *Mi* est de la langue de Térence; *mee* est du moyen âge. Il n'y a que la bible ici qui soit une autorité.

(2) Jean Villani, chap. 135, pag. 440.

Barthélemy de la Scala, autre gibelin de Lombardie, promettoit des troupes qui viendroient de Vérone. Dante n'étoit pas neutre dans cette ligue. M. Troya assure que des lettres, dictées par Dante à Pellegrino Calvi (1), secrétaire de Scarpetta, conjuroient Barthélemy d'envoyer des secours à l'armée qui alloit marcher contre Florence. Nous pouvons regarder cette époque comme celle où Dante passoit de la nuance des *verdi* à celle des *secchi*, dans laquelle cependant il ne se montroit pas un des plus exagérés. Florence se mettoit vivement en état de défense. Messer Musciatto Franzesi entretenoit de secrètes correspondances avec Philippe-le-Bel, et préparoit le château de Staggia, près de Sienne, pour y recevoir Guillaume de Nogaret, chancelier ou garde des sceaux du roi (ces deux emplois n'étoient pas encore séparés).

Guillaume partoit de Paris, pour se rendre à Staggia, avec Jacques et Pierre, de la maison Colonne, dans le moment même où l'armée des confédérés s'avançoit de Faenza vers Marradi, et que les blancs, dans une de ces folles confiances qui préoccupent les exilés, disoient qu'à peine arrivés, l'ennemi ouvriroit ses portes. Uguccione, gagné comme étant suffisamment gibelin, commence le siége de Pulicciano, quand à l'extrémité occidentale du Mugello apparoissent les Lucquois et les Florentins. Ici, les blancs perdirent leur funeste illusion. La faim obligea Uguccione à lever le siége, et les blancs se dispersèrent plus désespérés que vaincus. Fulciéri de' Calboli de Forlì, dont la cruauté est si vivement signalée par Dante, livra au supplice ceux des Florentins blancs qui tombèrent entre ses mains.

(1) *Veltro*, pag. 60.

Dante étoit alors réfugié auprès de Barthélemy de la Scala. Dans les premiers momens, le bon accueil du prince parut soulager les maux de l'exilé. Il parcouroit, pour se distraire, les environs de Vérone. Pendant cet instant de repos, il pensa aux sept chants du poème qu'il avoit commencé en latin, et les cercles de l'amphithéâtre antique purent lui faire concevoir l'idée de ses cercles infernaux. Dans la société de seigneurs gibelins, la colère et la reconnoissance le portèrent à insulter les noirs et à flatter la cause de l'empire : les griefs des empereurs absorboient la pensée du publiciste, quoique ses maximes guelfes ne fussent pas étouffées dans son cœur, où régnoient encore les habitudes et les préjugés de famille.

Le premier travail repris (1), le désir de la vengeance et le génie de la poésie trop contraints dans une langue dont l'exilé ne possédoit pas bien les expressions énergiques, avertirent Dante qu'il devoit confier ses ressentimens et le soin de sa gloire à une autre langue. Ses *canzones* en langue vulgaire, dont on avoit répandu au loin des copies manuscrites, lui apprenoient que, dans cet autre idiome, il avoit plus de puissance. Là, il se demanda à lui-même s'il ne devoit pas écrire son traité sur la langue vulgaire, où il vouloit essayer de noter les différences des dialectes italiens, et déjà il se disoit, comme il l'a publié plus tard en écrivant cet ouvrage, que l'étude de la langue italienne *illustre*, c'est-à-dire de choix, auroit la vertu de lui faire oublier l'exil. Dante ne savoit pas alors que, pour jamais, il avoit perdu la patrie. Il faisoit bon marché d'un anathème dont il croyoit que la fin seroit prochaine.

(1) *Veltro*, pag. 63.

Dans ces idées, Dante abandonna son poème latin, et il se disposa à le traduire en langue vulgaire; il consacra plusieurs mois à ce travail. Nous n'avons plus que les trois premiers vers de son essai en latin :

Ultima regna canam fluido contermina mundo,
Spiritibus que *lata patent,* que *prima resolvunt*
Pro meritis cuicumque suis, data lege tonantis.

Tous les auteurs s'accordent à peu près à convenir que la *Cantica* de l'Enfer fut achevée à la fin de 1308, ou dans les premiers mois de l'an 1309. Cette manière différente de compter le commencement de l'année jette toujours une obscurité fâcheuse dans les rapports des historiens. En même temps que l'on est d'accord sur cette date, on varie sur le nombre d'années que Dante put employer à terminer cette première *Cantica*.

Je m'arrête définitivement aux calculs de M. Troya, qui discute ce point avec une grande sagacité, et l'on trouve raisonnable que Dante ait mis au moins quatre ans à composer son Enfer. Je ne veux pas oublier de dire en même temps que cet Enfer fut dédié à Uguccione della Faggiola, que nous avons vu chef des gibelins *verdi*, c'est-à-dire modérés. Nous donnerons une analyse de ce premier poème; mais avant d'entreprendre cette tâche, il nous est impossible de ne pas déclarer que dans les trente-quatre chants qui le composent, Dante se montre chrétien, très-chrétien. Il y est éminemment catholique, et non pas épicurien, comme on a voulu le faire croire; il n'y est pas *patarin*, il n'est pas partisan de frà Dolcino. Les hérésies des patarins et de frà Dolcino infestoient

alors l'Italie. Il nous tardoit de prouver que Dante n'a pas été le précurseur des réformateurs du XVe et du XVIe siècle, un *anneau manquant* dans l'histoire des hérésies, un membre de sociétés secrètes, un écrivain qui se servoit d'un *argot*, un auteur vil, double, caché, inintelligible, lui qui, bien ou mal, avec plus ou moins de connoissance de l'orthodoxie, et jamais avec l'intention de blesser les dogmes, agit, écrivit, parla de la manière la plus ouverte, à moins qu'il ne se présentât à lui quelques-unes de ces formes mystérieuses qui appartenoient à son temps, et qu'il imitoit plus qu'il ne les recherchoit. C'est dans ces sentimens d'ailleurs qu'il élevoit son fils aîné Pierre, venu depuis peu de Florence, et dont il cultivoit avec soin la première éducation.

Cette fidélité d'affection que Dante conservoit pour Uguccione se maintenoit toujours, et avec elle la couleur des opinions politiques de ce chef. Je ne veux pas dire cependant que le poète ne s'en écarte pas souvent, mais j'établirai quelquefois une différence immense entre les actions de Dante comme exilé et ses inspirations comme poète. Une raison calme guidoit les unes, un feu dévorant, une *vibration* inextinguible de verve ardente, chassoit les autres sous sa plume, mais sans altérer ses sentimens de chrétien respectueux envers le Saint Siége.

C'est vers 1305, suivant M. Balbo, et vers 1313, suivant un grand nombre de commentateurs, que Dante composa son *Convito;* il s'en occupoit en même temps que de l'*Enfer*, et il est probable qu'il termina ce traité avant la première partie de son poème. M. Fraticelli veut que le quatrième traité du *Convito* (*Op. min.*, vol. II, pag. 606) n'ait été fini qu'en 1297 ou 1298. Il y a d'autres opinions, et celles-là sont

telles qu'on peut s'y ranger, avec une sorte d'assurance de rencontrer la vérité. Ce qui est sûr d'ailleurs, et ce qui appuie l'opinion de M. Fraticelli, c'est que Dante commença la plupart de ses écrits à des époques diverses et indéterminées, et qu'il continua de les revoir, de les augmenter, de les corriger, de les enrichir de pensées nouvelles, à mesure qu'il jugeoit à propos d'en livrer des copies. En définitive, je crois convenable de parler du *Convito* avant d'analyser l'Enfer. Dans les incertitudes, il faut cependant s'arrêter à un parti. Nous avons à peu près des dates précises de la publication des ouvrages depuis la découverte de l'imprimerie; mais on n'a aucune règle positive quand il s'agit de compositions antérieures, qu'on pourroit appeler des éditions tirées à un seul exemplaire. Si un grand, un ami demandoit à Dante la communication d'un écrit, l'autographe de l'auteur étoit remis à un copiste. La copie achevée, le grand, l'ami, recevoit le manuscrit qui contenoit l'opinion, le sentiment, la rédaction, la pensée arrêtée de l'auteur, le jour où le manuscrit étoit accordé. Rien n'empêchoit que le lendemain, un mois, un an plus tard, un autre manuscrit, contenant des variantes, des contradictions, jusqu'à des prophéties, si on vouloit parler, à une date passée, de quelques détails d'un événement nouveau, ne pût être donné par l'auteur, et que cette succession de communications si restreintes ne fût venue ensuite embarrasser nos observateurs, nos critiques d'aujourd'hui dans une foule de doutes, de bonnes raisons inutiles, de minutieuses explications dont il faut se délivrer pour ne pas fatiguer le lecteur, et ne pas discréditer la vocation souvent nécessaire du commentateur.

Quoi qu'il en soit, c'est ici que nous croyons convenable de placer une analyse du *Convito*.

On se souviendra (1) de cette généreuse dame compatissante pour Dante, qu'il aima après la mort de Béatrix, et qu'ensuite il cessa d'aimer, chassant tous ces mauvais rêves pour retourner à la pensée de Béatrix ; on se souviendra que, dans la *Vita nuova*, il commenta des vers pour cette dame compatissante. Outre ces premiers vers dans cet état d'infidélité, il en composa d'autres, entr'autres trois *canzones*. Nous rapportons le premier vers de chacune de ces *canzones :*

Voi che intendendo il terzo ciel movete.
Amor che nella mente mi ragiona.
Le dolci rime d'amor c'hio solìa.

Dans la première, Dante parle de deux amours qui se combattent, c'est-à-dire de sa passion pour sa dame morte sur la terre et vivante dans le ciel, et ensuite de sa passion pour la dame généreuse compatissante.

Dans la seconde *canzone*, il loue l'objet de son nouvel amour. Dans la troisième, il lui adresse une louange de l'Ordre de la noblesse. Onze autres *canzones*, que l'on n'a plus ou qu'on ne sait plus distinguer dans la foule de celles qui restent, parlent peut-être de cette tendresse ou d'autres amours.

Actuellement Dante, exilé, malheureux, pensant à continuer le poème qu'il avoit promis de consacrer à Béatrix, se propose de composer un commentaire sur les quatorze *canzones*. Il veut expliquer qu'en parlant, au sens propre, de sa dame compatissante, il avoit voulu parler allégoriquement de son amour pour

(1) Balbo, tom. II, pag. 95.

la philosophie, et qu'en conséquence, là où on lisoit *amour*, il falloit lire *étude*; où on lisoit *douceur*, il falloit lire *philosophie*; où l'on mentionnoit le troisième ciel de Vénus, il falloit lire *rhétorique*, seconde science du *trivium*; il explique que par anges moteurs de cette sphère, il falloit entendre Boèce et Cicéron, qui, définitivement, devoient être regardés comme les seuls consolateurs de notre poète.

Il faut prendre garde ici de confondre et d'augmenter quelques-uns des écarts de l'auteur; on ne doit pas oublier que partout où il sera question de philosophie, il ne s'agit pas de Béatrix, mais de la seconde femme compatissante : si on ne faisoit pas une attention soutenue à cette supposition, on se livreroit sans défense à des doutes que l'imagination métaphysique de l'auteur ne permet pas d'accumuler encore quand on veut continuer à exercer librement, complètement les fonctions de la raison et de la logique. Du reste, Dante déclare qu'il n'a pas l'intention de déroger en rien à ce qu'il a établi dans la *Vita nuova*.

Au chapitre premier du Traité premier, Dante s'exprime ainsi :

« Comme dit le philosophe (Aristote), dans le commencement de la première philosophie, la métaphysique, tous les hommes désirent naturellement de savoir. La raison de ce désir peut être que chaque chose est poussée, par la prévoyance de sa propre nature, à chercher sa perfection, et comme la science est la dernière perfection de notre ame, perfection dans laquelle réside notre dernière félicité, tous naturellement nous sommes sujets à désirer cette perfection.

« Véritablement, beaucoup de nous sont privés de cette perfection par diverses raisons qui, en dedans ou en dehors de l'homme, se réunissent pour l'en éloigner. Dans l'homme, il peut exister des empêchemens; il peut exister des obstacles du côté du corps et du côté de l'ame.

« Les obstacles existent du côté du corps, quand les parties sont disposées induement, de manière qu'il ne puisse rien percevoir, comme il arrive dans les sourds et dans les muets et leurs semblables. Les obstacles se présentent du côté de l'ame, quand la matière y triomphe, et qu'elle est dominée par des délectations vicieuses, desquelles elle reçoit tant de tromperies, que, sous ce joug, elle trouve toute chose méprisable. En dehors de l'homme, il peut y avoir encore deux causes : l'une est l'effet de la nécessité, l'autre de la paresse. La première est cette obligation de vaquer à ses affaires propres ou à celles de l'État, ce qui s'applique au plus grand nombre. Tous ces hommes-là n'ont pas le loisir de la méditation. L'autre cause est la localité où l'homme est né et nourri. Il est possible qu'il y soit privé de toute chance d'études et qu'il demeure trop éloigné des hommes studieux. Les deux premières de ces causes, c'est-à-dire la première des causes du dedans et la première des causes du dehors, ne sont pas à blâmer : elles méritent pardon et excuse. Les deux autres, une surtout, sont dignes de blâme et d'abomination. Il est donc manifeste, pour qui considère bien ces situations, qu'il y a peu d'hommes qui puissent parvenir à ce qu'on doit désirer (le bienfait de l'étude), et qu'il y a une quantité innombrable d'hommes qui ne peuvent se rassasier de cette nourriture destinée cependant à tous.

« Heureux ceux qui s'assoient à cette table où l'on mange le pain des anges! Malheureux ceux qui ne vivent que de la nourriture des brutes!

« Mais puisque chaque homme est ami naturellement de l'homme, et que chaque ami souffre des défauts de celui qu'il aime, alors quiconque est nourri à une si haute table ne peut pas être sans miséricorde envers ceux qu'il voit réduits à une pâture bestiale et mangeant de l'herbe et des glands. Miséricorde est mère de bienfait. Ceux qui savent cèdent libéralement de leur bonne richesse aux vrais pauvres, et deviennent une sorte de fontaine vive de cette eau qui apaise la soif des sciences dont nous avons parlé plus haut. Moi donc qui ne m'asseois pas à l'heureuse table, mais qui, échappé à la pâture du vulgaire, recueille aux pieds de ceux qui sont assis à cette table les miettes qui en tombent ; moi qui connois la vie misérable de ceux que j'ai laissés en arrière ; moi qui savoure la douceur de ce que je ramasse peu à peu, ému par

la compassion et n'oubliant pas que moi aussi je suis infortuné, j'ai réservé pour les malheureux quelque chose que, depuis long-temps, je leur ai montré, et dont je les ai rendus avides.

« Actuellement voulant les servir, j'entends faire un *banquet* général (1) de ce que je leur ai montré, et je leur donne ce pain qui assaisonne leur nourriture à ce banquet, ce pain sans lequel cette nourriture leur seroit offerte en vain.

« A ce *banquet*, je ne veux pas que qui que ce soit s'assoie mal disposé dans ses organes, par exemple, sans dents et sans palais, sans langue, ou avec tout autre défaut; je n'admets aucune personne dont l'estomac soit rempli d'humeurs empoisonnées ou contraires, telles que ma nourriture ne pourroit s'y digérer.

« Arrive donc quiconque, par suite d'affaires domestiques ou civiles, est réduit à la faim humaine! qu'il s'assoie à la table avec ses semblables, précédemment empêchés comme lui! Qu'on place à leurs pieds ceux qui, par leur paresse, n'ont pas mérité d'être mieux assis; ceux-ci et ceux-là recevront ma nourriture avec le pain que je leur ferai goûter et digérer.

« La nourriture de ce *banquet* sera ordonnée de quatorze manières, c'est-à-dire qu'elle se composera de quatorze *canzones*, qui auront pour sujet l'amour et la vertu. Ces *canzones* sans ce pain avoient une teinte d'obscurité; aussi plaisoient-elles plus à plusieurs par leur beauté que par leur bonté. Mais ce pain, c'est-à-dire cette exposition, sera la lumière qui éclairera leur esprit. Si, dans le présent ouvrage, qui est appelé le *Banquet*, et je veux qu'il soit appelé ainsi, je parle plus virilement que dans la *Vita nuova*, je n'entends pas déroger à ce dernier ouvrage, mais aider une composition par d'autres. La première se distingue par la chaleur et la passion : celle-ci doit être plus tempérée et plus virile. On ne dit pas, on n'opère pas les mêmes choses dans un âge et dans un autre. Certaines habitudes à un âge sont louables, et blâmables à un autre, comme on le démontrera avec raison dans le quatrième traité du livre. Dans la *Vita nuova*, je parlois à l'entrée de ma jeunesse. J'écris le *Convito*, quand ma jeunesse est passée. »

(1) On a cru qu'il y avoit quelque rapport entre le *banquet* de Platon et celui de Dante; on a été dans l'erreur. Les deux sujets de discussion sont absolument divers. Je n'ai pas à parler ici de quelques doctrines du *banquet* de Platon. Je prie les jeunes gens et les femmes qui n'ont pas lu cet ouvrage du disciple de Socrate, de m'en croire sur parole.

Nous n'avons pas balancé à donner le texte précis du commencement du *Convito*. La forme que choisit l'auteur est piquante ; nous continuerons d'analyser ce remarquable ouvrage.

Dans le chapitre II du premier Traité, l'auteur avoue la nécessité où il va se trouver de parler de lui-même, mais son *argument* le lui prescrit (1). Dante explique jusqu'à quel point il est permis de parler de soi, et donne en exemple Boèce et saint Augustin. Ici nous rencontrons cet axiome : « Les paroles sont faites « pour démontrer aux autres ce qu'ils ne savent pas : « celui qui se loue montre qu'il ne croit pas qu'on le « regarde comme bon. Cet éloge qu'il s'attribue « prouve une conscience viciée qu'il découvre en se « louant, et en la découvrant il se blâme. »

Puis l'auteur assure qu'il faut prononcer sa propre louange et son propre blâme, comme il faut s'abstenir d'un faux témoignage. Il n'y a pas d'homme qui soit un juste et vrai *mesureur* (*misuratore*) de soi, tant l'amour-propre le trompe ; d'où il arrive que chacun a dans son jugement les fausses mesures du marchand voleur qui vend avec l'une et qui achète avec l'autre. Tout le monde pèse le mal qu'il fait avec la grande mesure, et le bien avec la petite ; le nombre, la quantité, le poids du bien, tout cela paroît reconnu, et il n'en est pas ainsi pour le mal. Cependant Boèce a eu raison de parler de lui, parce que, sous prétexte de consolation, il excusoit la perpétuelle infamie de son exil, démontrant qu'il étoit injuste ; car il ne s'élevoit à côté de lui aucun autre *excuseur* (*scusatore*). Il y a encore une raison pour parler de soi ; c'est quand il

(1) Montaigne dit qu'on ne parle pas de soi *sans perte*, mais quelquefois cette *perte* est nécessaire, et Dante soutient ici son argument avec une habileté singulière.

en résulte un profond enseignement : ce motif détermina Augustin à parler de lui dans ses *Confessions*. En effet, il donna cet enseignement par le procès qu'il fit à sa vie, qui passa successivement du mauvais au bon, du bon au meilleur, du meilleur à l'excellent.

Après s'être donné ainsi la permission de parler de lui-même, Dante continue :

« Ce fut le plaisir des citoyens de la très-belle cité, fameuse fille de Rome, Florence, de me jeter hors de son sein chéri (dans lequel je suis né et où j'ai été nourri jusqu'au milieu du cours de ma vie, et dans lequel, s'il plaît à Florence, je désire de tout mon cœur de reposer mon esprit abattu et de terminer le nombre de jours qui m'est accordé); de me jeter, dis-je, dans les provinces où l'on parle notre langue; de m'abandonner errant, presque mendiant, montrant, malgré moi, la blessure faite par la fortune, et qu'on a coutume d'imputer injustement au blessé. Vraiment, j'ai été un vaisseau sans voiles et sans gouvernail, poussé à divers ports et rivages par ce vent desséchant qu'exhale la douloureuse pauvreté. J'ai apparu vil aux yeux de beaucoup d'hommes qui peut-être me croyoient tout autre sur le bruit de quelque renommée.

« A leurs yeux, non-seulement ma personne a été avilie, mais encore on a estimé moins mes œuvres, et celles qui étoient faites, et celles que j'avois à faire. »

Dante annonce dans le chapitre V du même Traité qu'il écrira en langue vulgaire et non en latin. Les *Canzones*, qu'il veut expliquer, étant en langage vulgaire, un commentaire latin leur eût été supérieur en noblesse, en élévation et en beauté de langue : le latin auroit été comme un serviteur qui ne connoîtroit ni son maître ni ses amis. Plus bas, l'auteur ajoute que le latin seroit insuffisant pour les hommes non lettrés, et qu'à l'égard des hommes lettrés il auroit expliqué ces *Canzones* même à des étrangers qui n'en font pas cas.

Je trouve à la fin du chapitre VII une observation d'un grand sens :

« Toute pensée *harmoniée* (*armonizzata*) par un lien poétique ne peut être transportée de la parole native dans une autre, sans perdre toute sa douceur et son accord ; c'est par cette raison qu'Homère n'a pas été traduit du grec en latin (1), comme on a traduit d'autres ouvrages grecs. C'est la raison pour laquelle les versets du Psautier sont sans douceur de musique et d'harmonie, parce qu'ils furent translatés de l'hébreu en grec et du grec en latin, et dans la première transmutation, cette douceur s'est évanouie. »

Oui, mais le feu de la pensée est resté.

Le second Traité offre d'abord la *canzone* qui commence ainsi :

Voi che intendendo il terzo ciel movete.

Le poète apostrophe les anges qui sont comme les moteurs du troisième ciel, de la planète de Vénus. Il explique plus tard que, par *anges*, il entend les trônes. Souvent Dante, en voulant donner une explication, suscite à l'intelligence une autre difficulté. Il faut nous accoutumer à cette manière de jeter un nuage noir sur un sujet obscur. Ce sont-là des matières devant lesquelles la foi s'incline avec respect, et que la raison n'aborde pas, parce que la foi lui en

(1) Dante avoue ici qu'il ne connoissoit pas de traduction d'Homère en latin. Je citerai ce que M. Libri dit sur la première traduction d'Homère en latin qui parut en Italie : « Pétrarque, quoique médiocrement versé dans la connoissance de la langue grecque, s'attacha à en répandre l'étude en Italie : il encouragea et paya de sa bourse des traducteurs. C'est à lui que l'Italie doit le texte grec et la première traduction latine des poèmes d'Homère. L'étude de la langue grecque n'avoit jamais été interrompue dans le midi de l'Italie ; mais en Toscane et en Lombardie, elle avoit été fort négligée. »

Histoire des Sciences mathématiques en Italie, tom. II, pag. 256.

défend l'examen. L'auteur ensuite discourt sur l'immortalité de l'ame, et cite tous les auteurs anciens qui ont traité cette haute question : Aristote, quelques stoïciens, Cicéron (1). Il en trouve des preuves ineffables dans la doctrine de Jésus-Christ, qui est voie, vérité et lumière. Voie, parce que, par elle, sans empêchement, nous allons à la félicité de cette immortalité; vérité, parce qu'elle ne souffre aucune erreur; lumière, parce qu'elle nous éclaire dans les ténèbres de l'ignorance mondaine. Cette doctrine nous persuade au-delà de ce que nous apprennent toutes les autres raisons. Celui qui nous l'a donnée voit et mesure notre immortalité, ce que nous ne pouvons faire parfaitement, parce que notre partie immortelle est mêlée avec notre partie mortelle; mais nous voyons notre immortalité parfaitement à l'aide de la foi. Si nous n'avons recours qu'à notre raison, nous ne voyons notre immortalité qu'avec une ombre d'obscurité. « Ainsi, je crois, j'affirme, je suis sûr « qu'après cette vie, je passerai à une autre meil« leure. » — Nous entrons maintenant dans une définition métaphysique où il n'est pas aisé de suivre l'auteur. Il reconnoît sept ciels, les ciels des planètes, comme nous le verrons dans la *divine Comédie*, où il veut que ces ciels correspondent aux sept sciences du *trivium* et du *quadrivium*. A la huitième sphère correspondent la physique et la métaphysique; à la neuvième, la science morale, et au ciel empyrée, la théologie.

Nous trouvons dans le chapitre XV du deuxième Traité la preuve que Dante ne savoit pas le grec, et

(1) Dante ne parle pas ici de Platon; non-seulement dans le *Phædon*, mais dans beaucoup d'autres parties de ses ouvrages, ce célèbre philosophe a démontré, autant qu'il a pu, et en termes admirables, l'immortalité de l'ame.

n'avoit pas la prétention de le savoir. Il parle de la voie lactée (*).

« Il faut savoir que, sur cette voie lactée, les philosophes ont eu diverses opinions. Les pythagoriciens disent que plusieurs fois le soleil s'égara dans son chemin, et que, passant par plusieurs parties non convenables à son ardeur, il brûla le lieu par lequel il passa, et qu'il y laissa les traces de cet incendie (1). Je crois (2) qu'ils s'autorisèrent de la fable de Phaéton, racontée par Ovide dans le commencement du second livre des *Métamorphoses*. D'autres, comme Anaxagore et Démocrite, dirent que la voie lactée étoit une lumière du soleil *réfléchie* en cette partie, et prouvèrent ces opinions avec des raisons démonstratives (3). Ce qu'Aristote a dit sur cela ne peut pas se

(*) Ce passage n'a pas été éclairci par les commentateurs italiens. J'ai voulu et j'ai dû m'aider de la science et des lumières d'un savant distingué en Europe par sa haute réputation, M. Letronne, et il m'a remis les quatre notes suivantes :

« (1) C'est en effet l'opinion attribuée aux Pythagoriciens par Aristote « (*Météorol.*, liv. I, 8. 2), et qu'il réfute par de très-bonnes raisons ; « elle étoit liée à l'ancienne opinion cosmographique, que le soleil, être « divin, pouvoit, à sa volonté, changer son cours, se lever où il se couche « ordinairement, et se coucher où il se lève. Ainsi, lors du festin d'Atrée et « de Thyeste, un pareil changement s'étoit opéré ; non-seulement Euripide « (*Oreste*, v. 1000), mais Platon (*Politicus*, pag. 9, A), rapportent le fait : « les Égyptiens firent le même conte à Hérodote (II, 142) dans ce célèbre « passage où l'on a voulu trouver de la science, quand il falloit n'y cher- « cher qu'un mythe fondé sur une croyance populaire. (*Voy.* mon Mé- « moire dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscrip.*, tom. XII, p. 101 et suiv.) »

« (2) Les pythagoriciens disoient que la voie lactée étoit la trace qu'auroit « laissée, dans le ciel, le char du soleil conduit par Phaéton. Aristote et « Stobée (*Eclog. phys.*, 1. 28, pag. 574) s'accordent à le dire. On est « étonné que Dante ait dit : *credo che si mossero dalla favola di Fetonte* ; « cela paroîtroit n'être qu'une conjecture de sa part, tandis qu'il n'est pas « douteux que ce fût leur opinion ; elle montre qu'ils admettoient la mytho- « logie dans leur physique. En effet, leur *feu central*, qui n'est pas le soleil, « ce feu qui occupoit le milieu du monde, étoit appelé par Philolaüs « Ἑστία τοῦ παντὸς καὶ Διὸς οἶκος καὶ μητὴρ θεῶν. » (*Ap. Stob. Eclog. phys.*, 1. 23. 1., pag. 488.)

« (3) Il paroît que ce n'est plus Aristote qui sert de guide à Dante ; car « l'opinion que la voie lactée est une *réflexion des rayons solaires*, qu'il « attribue ici à Anaxagore et à Démocrite, n'est pas celle qu'Aristote leur « donne. Selon ce philosophe, ils pensoient que la *voie lactée* est la lu-

bien savoir, parce que son opinion (4) ne se trouve pas la même dans une traduction et dans une autre Je pense que cela résulte d'une erreur des traducteurs. Dans la *nouvelle*, on paroît dire que la voie lactée est une réunion de vapeurs sous les étoiles qui sont dans cette partie, lesquelles toujours altèrent ces

« mière propre de certaines étoiles rendues visibles, lorsque le soleil, passant au-dessous de la terre, ne peut pas effacer, par l'éclat de ses rayons, « celles auxquelles ils n'arrivent plus. (*Arist. Metéorol.*, 1. 8. 4.) Ceci « n'a rien de commun avec ce que dit notre poète. L'idée qu'il prête à « Anaxagore et à Démocrite ne se trouve que dans Diogène de Laerte. « Cet auteur dit en effet que ces philosophes pensoient que la *voie lactée* « est la *réflexion* du soleil sur les astres qui n'ont point de lumière « propre (11. 9), ce qui revient aux paroles de Dante. C'est donc Dio- « gène de Laerte et non Aristote que Dante avoit sous les yeux. Il ajoute « que ces philosophes prouvoient leur opinion par des *raisons démonstra-* « *tives;* on conviendra qu'il n'étoit pas difficile en preuves. »

« (4) Dante arrive enfin à ce que pense Aristote. Selon lui, on ne peut « pas bien le savoir, parce que la pensée du philosophe n'est pas la même « dans les deux traductions, l'une que Dante appelle la *nouvelle*, l'autre « qu'il appelle l'*ancienne*.

« Dans *la première*, il étoit dit que *la voie lactée est une réunion de va-* « *peurs sous les étoiles qui sont dans cette partie*, etc. Dante n'approuve « pas cette idée, et il a bien raison; mais je ne trouve rien de pareil dans « le texte d'Aristote.

« Dans *la seconde*, le traducteur faisoit dire à Aristote que *la voie lactée* « *est une multitude d'étoiles si petites que nous ne pouvons les distinguer :* « *nous apercevons seulement la blancheur qui résulte de leur réunion.* C'est « la vraie explication, et elle remonte à Démocrite, selon Stobée (1, 28, « pag. 576). *Δημόκριτος (τὸν γαλαξίαν εἶναί φησι) πολλῶν καὶ μικρῶν καὶ* « *συνεχῶν ἀστέρων συμφωτιζομένων ἀλλήλοις δια τὴν πύκνωσιν συναυγασμόν.* « Mais le texte d'Aristote n'exprime pas précisément cette idée; je ne vois « que cette phrase qui s'y rapporte : *Ce cercle est rempli d'astres très-grands* « *et très-éclatans, outre ceux qu'on appelle* ÉPARS (1. 8. 16).

« L'auteur de la *vieille* traduction semble avoir en cet endroit traduit « Stobée plutôt qu'Aristote. Quant à la dernière pensée : « *E potè esser che* « *il cielo....* » on ne sait si elle est de Dante ou si elle faisoit partie de la « *vieille* traduction. En tout cas, il n'y a rien qui y ressemble dans le texte « original.

« On seroit porté à croire que Dante a fait toutes ces citations de *mémoire* « ou d'après des notes inexactes; car il a confondu les sources et les auteurs; « on peut même douter qu'il se soit bien rappelé les termes dont s'étoient « servis les deux traducteurs d'Aristote; autrement on devroit reconnoître « qu'ils avoient bien ajouté à la lettre de leur auteur. Mais quelles sont ces « versions qu'il appelle *nuova* et *vecchia?* Je l'ignore absolument. Quant « à Ptolémée, il ne parle pas de la *voie lactée* dans l'*Almayeste.* »

vapeurs, et cela ne paroît pas être la vraie raison. Dans la *vieille* tradùction, on dit que la voie lactée n'est rien autre qu'une multitude d'étoiles fixes en cette partie si petites que d'en bas nous ne pouvons les distinguer ; nous apercevons seulement la blancheur qui résulte de leur réunion, et que nous appelons voie lactée (*galassia*). Il peut arriver que le ciel en cette partie soit plus dense, et qu'il retienne et *représente* cette lumière. C'est une opinion qu'Avicenne et Ptolémée paroissent avoir partagée avec Aristote (1). »

(1) *Opere minori di Dante; Convito.* Firenze, 1834, pag. 190.



CHAPITRE XVIII.

CONTINUATION DE L'ANALYSE DU *CONVITO*. AXIOMES REMARQUABLES. DÉFINITION DU RIRE. DANTE *MAGNIFIE* LA DIGNITÉ IMPÉRIALE. HISTOIRE ABRÉGÉE DE ROME. LA MAIN DE DIEU SE VOIT DANS LA GRANDEUR DE ROME. LES PIERRES RENFERMÉES DANS ROME SONT DIGNES DE VÉNÉRATION. DANTE TRAITE DES DIVERS AGES DE LA VIE, L'ADOLESCENCE, LA JEUNESSE, LA VIEILLESSE, *LE SENIO*. VERTUS ET FACULTÉS PROPRES A CHACUN DE CES AGES. LA ROSE D'OR CITÉE PAR DANTE. BERETTONE, ENVOYÉ AU DUC D'ANGOULÊME EN 1825. OPINION DE M. BALBO SUR LE *CONVITO*.

Le troisième Traité du *Convito* est destiné à commenter la *canzone* qui commence ainsi :

Amor che nella mente mi ragiona.

L'auteur déclare qu'il s'agit ici de son second amour, c'est-à-dire, de la dame consolatrice. Il est bien difficile d'énumérer les diverses explications que l'auteur se plaît à accumuler. Il y a peu de profit pour une instruction vraie et solide à parcourir ces définitions vagues et souvent incohérentes. Je me bornerai à recueillir des axiomes expressifs, tels que ceux-ci :

« Celui qui a été crucifié a créé notre raison, mais il a voulu qu'elle fût moindre que son pouvoir. — Entre les œuvres de la sapience divine, l'homme est une œuvre très-admirable, si l'on considère que la nature divine, dans une seule forme,

a réuni trois natures : la végétale, la sensitive et la rationnelle. Certainement, dans cette forme, le corps est subtilement *harmonié*, puisque ces trois natures sont organisées avec tant d'assurance. Cependant, malgré la concorde qui doit accompagner tant d'organes pour qu'ils ne cessent pas de se répondre, il y a peu d'hommes parfaits. »

L'auteur rappelle les six passions d'Aristote, la grâce, le zèle, la miséricorde, l'envie, l'amour et la honte. L'ame ne peut être dominée par aucune de ces passions, qu'il ne survienne à la *fenêtre des yeux* un témoignage qui en dépose, à moins qu'une grande vertu ne retienne ces passions en dedans. C'est dans la face de l'homme que l'ame agit le plus. La pudeur se démontre dans la bouche comme une couleur sous le verre. Qu'est-ce que le rire ? Le Tasse admiroit beaucoup la définition qui va suivre. Qu'est-ce que le rire, sinon l'éclat de la dilatation de l'ame, c'est-à-dire une lumière qui annonce au dehors ce qui est dedans ? D'ailleurs, l'homme doit manifester son allégresse avec modération. Il doit rire avec une honnête sévérité et avec peu de mouvement dans les bras ; car l'ame alors doit paroître modeste et non dissolue ; c'est ce que commande le livre des quatre vertus cardinales (1) : « Que ton rire soit sans éclat, « c'est-à-dire sans caquetage comme fait la poule ! » Dante ajoute : « Oh ! admirable rire de ma *donna*, de « celle dont je parle ! *on n'entendoit ce rire que de* « *l'œil.* »

L'auteur définit, dans le chapitre X, une figure de rhétorique qui ressemble à la prétérition et un peu à l'antiphrase. Je m'arrête à ce dernier passage, parce

(1) Ce livre, attribué faussement à Sénèque, est de saint Martin, évêque de Braga, dans le VIe siècle. Aujourd'hui l'archevêque de Braga, chef-lieu de la province de Minho, est primat de Portugal. *Opere min.*, pag. 266.

qu'il renferme une expression commune aujourd'hui, et qui étoit neuve du temps de Dante. Il impose silence à sa *canzone* qui *demande la parole*. C'est sans doute une manière polie, spirituelle, neuve et piquante de passer à d'autres discours.

On remarque dans le quatrième traité, le dernier de ceux qui nous restent, une singulière restriction ajoutée à quelques-unes qui ont précédé.

« Il faut savoir que Frédéric de Souabe, dernier empereur des Romains (je dis le dernier relativement au temps présent, nonobstant que Rodolphe, Adolphe et Albert aient été élus après sa mort et celle de ses descendans); il faut savoir que Frédéric de Souabe, un jour qu'on lui demandoit ce que c'étoit que *gentilezza* (noblesse), répondit que *gentilezza* étoit antique richesse et belles manières (*bei costumi*). Moi je crois qu'il fut plus délicat celui qui, pensant et repensant à cette définition dans toutes ses parties, en retrancha la dernière, les *bei costumi*, et s'en tint à la première, c'est-à-dire à l'antique richesse (1). »

A ce sujet, Dante citoyen, *grand*, mais guelfe, et consentant à se trouver *popolano* et à participer au gouvernement de la république guelfe et *popolana*, avoit composé anciennement une *canzone* dans laquelle, avec de bons argumens philosophiques, peut-être enlacés d'ailleurs dans les vers les plus mauvais qu'il ait composés (2), comme il ar-

(1) Ceci démontre, s'il en étoit besoin, que le présent traité a été écrit sous le règne d'Albert, et conséquemment avant 1307; car Albert fut assassiné le 13 janvier 1308, qui correspond, suivant l'ancienne manière de compter, à la fin de l'année 1307, puisque le 15 décembre commençoit, comme on l'a vu, le neuvième mois de l'année. Albert regardoit les hommes comme destinés, chacun dans son état, à tracer sous le joug un pénible sillon. Que le soldat soit brave, la femme soumise, le paysan laborieux, et rien de plus, étoit une maxime qu'il avoit rendue proverbiale à force de la répéter. Voilà celui que Dante doit appeler à gouverner l'Italie.

(2) Balbo, tom. II, pag. 106.

rive quand on argumente en vers, il avoit réfuté cette opinion orgueilleuse impériale et gibeline. Actuellement, Dante, en commentant le même sujet, ne se rétracte pas absolument, car il étoit d'une vertu trop éminente pour n'attribuer la vraie noblesse qu'aux richesses et à la naissance. Cependant, devenu gibelin, et s'embarrassant dans des subtilités, des distinctions et des excuses, il se laisse préoccuper par un scrupule, et il entreprend de prouver qu'il n'a pas été irrévérent, tout en contredisant un empereur. Peut-être même n'aborde-t-il une telle excuse que pour arriver à *magnifier* la dignité impériale, l'empire de Rome et la monarchie comme il l'entend toujours, c'est-à-dire le rêve de la suprématie d'un seul empereur dans le monde, la *monarchie universelle*. Ici, l'écrivain nous avertit, sans le savoir, qu'il écrira son livre *de Monarchiâ*. Heureusement alors l'argument sera moins exclusif, plus modéré. Au moins il admettra le contre-poids de l'autorité pontificale.

Dans le chapitre V, l'auteur s'attache à prouver que la Providence divine, qui domine la prudence angélique et humaine, procède quelquefois par des voies occultes, et que les hommes ne savent pas pourquoi ils agissent dans leurs opérations; cependant il peut arriver que le conseil divin agisse, et que la raison de l'homme comprenne. Lorsque Dieu pensa à envoyer son Fils sur la terre, il jugea à propos de la disposer à le recevoir. David naquit en même temps que Rome. L'auteur trace rapidement l'histoire de cette ville célèbre; elle est exaltée de jour en jour, depuis les sept rois jusqu'à Brutus le consul, et enfin César son premier maître. Après avoir, en quelque sorte, voulu ne donner que deux ou trois lignes à l'histoire des Romains, Dante la reprend dans ses plus

héroïques détails. Ce n'est pas sans une inspiration divine que Fabricius a refusé tant d'or pour se conserver fidèle à la patrie. Tous les beaux traits de Rome, un peu confusément sans doute, sont accumulés : Curius, Mucius Torquatus, Régulus, Cincinnatus, Camille. Je ne dérange rien à l'inspiration de Dante : « O cœur si sacré de Caton, qui osera parler de toi! » La vie de tous ces citoyens *divins*, non sans une lumière de bienveillance divine ajoutée à leur bonne nature, a été une admirable opération; ils ont été des instrumens par lesquels la Providence a procédé pour élever l'empire romain à la formation duquel plusieurs fois les bras de Dieu ont été présens.

Je ne remarquerai plus un certain désordre qu'il faut pardonner au poète; et ici Dante est poète brillant :

« Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains à cette bataille, où les Albains combattoient contre les Romains pour connoître qui seroit le chef des deux États, et quand un seul Romain disposa de la liberté de Rome? Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains, quand *les Français* (*gli Franceschi*), occupant Rome entière, alloient prendre par ruse le Capitole, et que la voix d'une oie seulement se fit entendre? Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains à la guerre contre Annibal, quand trois boisseaux d'anneaux étoient portés en Afrique après la mort de tant de citoyens, quand les Romains vouloient abandonner la ville, et que ce *béni* de Scipion jeune résolut de passer à Cartage pour affranchir Rome? Dieu n'a-t-il pas mis ses propres mains à la défense de la liberté qu'entreprit un nouveau citoyen de petite condition, c'est-à-dire Tullius, contre un si grand patricien comme étoit Catilina? Oui certainement, Dieu a posé là ses propres mains. Ne demandez pas à voir comment, par une spéciale naissance et un spécial agrandissement, Dieu a *pensé* la naissance et l'agrandissement de la sainte ville? »

Dante termine ce chapitre en disant que les pierres renfermées dans les murs de Rome sont dignes de vé-

nération, et que le sol où repose la ville en est digne aussi à cause de ce qui a été prédit et prouvé dans les livres sacrés.

La *Canzone*, qui est commentée dans ce dernier traité du *Convito*, est celle qui contient tant de mauvais vers, et dont nous avons parlé plus haut; elle commence ainsi :

Le dolci rime d'amor ch'io solìa
Cercar ne' miei pensieri
Convien' ch'io lasci, etc.

L'auteur, plus décidé et s'affranchissant des excuses, combat l'opinion de Frédéric, et il établit qu'il y a noblesse partout où il y a vertu.

Il entre dans des détails un peu longs sur l'abus des richesses, mais il cite à propos ce bel axiôme que Boèce a placé dans le second livre de la *Consolation:* « *L'argent est bon lorsque, passant dans les mains* « *des autres par voie de largesse, on ne le possède* « *plus.* »

Nous devons, pour être historien fidèle, rapporter un passage du chapitre XIV; l'auteur dit d'abord :

« Si la *gentilezza* ou la *noblesse*, ce qui est pour moi la même chose, s'engendroit par l'oubli, la noblesse seroit engendrée d'autant plus rapidement que les ancêtres seroient plus oubliés (*smemoriati*). »

Puis Dante ajoute :

« Si mon adversaire vouloit m'objecter que, dans toutes les autres choses, noblesse veut dire la bonté de la chose, mais qu'à l'égard des hommes, noblesse veut dire qu'il n'y a pas souvenir de leur basse extraction, on voudroit répondre, non avec les paroles, mais avec le *couteau*, à une si grande *bestialité* que celle de prétendre donner à la noblesse des autres choses la bonté pour cause, et à la noblesse des hommes pour principe, l'oubli. »

L'argumentateur s'emporte ici avec une violence qu'il faut signaler. Le *couteau* ne peut jamais être un argument; une discussion n'est pas une insulte, et l'on ne peut jamais tirer le couteau, si l'on porte un *couteau*, que contre des assassins, et pour défendre sa vie à la dernière extrémité.

Perticari, à propos de ce passage, dit que Dante trouve là une belle manière de finir les questions. Bocace, dans sa *Vie de Dante*, parle du caractère irascible du poète, et prétend qu'en Romagne la moindre femmelette, le plus petit enfant s'entretenant des factions et injuriant le parti gibelin, excitoit dans Alighieri une si vive colère, que si on ne s'étoit pas tu par égard pour lui, il auroit été conduit à prendre des pierres pour les jeter à ceux qui défendoient les guelfes noirs. Il y a peut-être quelque exagération dans cette accusation, comme sans doute plus haut, le *coltello* est une expression d'animosité répréhensible, mais qui échappe, dans un moment d'irritation, à un homme habituellement grave, qu'une insupportable *bestialité* vient mettre hors de lui.

Dans le chapitre XXI l'auteur, après avoir établi que Dieu a disposé sa créature à recevoir des biens précieux, et lui en accorde autant que cette disposition en peut recevoir, rappelle les sept dons de l'Esprit saint dont parle Isaïe : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la fortitude, la science, la piété et la crainte de Dieu (1). Ensuite l'auteur s'écrie :

« O graine salutaire! ô bonne et féconde semence! ô bienfaisant et admirable semeur! ô heureux ceux qui cultivent bien une telle semence! Il faut savoir que le premier et le plus noble rejeton qui germe pour porter fruit est l'appétit

(1) Isaïe, cap. XI. 2.

de l'esprit, qui, en grec, se dit ὁρμή, et s'il n'est pas bien cultivé et soutenu droit par une bonne habitude, la semence ne fructifie pas, et il est mieux de ne pas ensemencer. »

L'auteur traite des divers âges de la vie dans le XXIVe chapitre du *Convito*.

« Jé dis que le premier âge est la porte et la voie par lesquelles on entre dans notre bonne vie, et cette entrée doit avoir certaines attributions que procure la nature bienfaisante qui ne manque pas dans les choses nécessaires, ainsi que nous voyons la nature donner des feuilles à la vigne pour la défense de son fruit, et les drageons avec lesquels elle protège et soutient sa foiblesse. La nature accorde donc à ces âges quatre choses nécessaires à l'entrée de la *ville du bien vivre*. La première est l'obéissance; la seconde, la douceur; la troisième, la vergogne; la quatrième, l'élégance du corps. Il faut apprendre que, de même qu'un homme qui n'auroit jamais été dans une ville ne sauroit en connoître les rues, sans l'enseignement de celui qui l'a parcourue, de même l'adolescence, qui entre dans la forêt trompeuse de cette vie, ne sauroit trouver le bon chemin, si ceux qui ont plus d'expérience ne le lui avoient indiqué. Leurs enseignemens ne lui serviroient à rien, si elle ne se montroit pas obéissante à leurs conseils. Ainsi, l'obéissance fut nécessaire à cet âge. Mais pourra-t-on appeler obéissant celui qui croira aux conseils perfides, comme celui qui croira aux conseils sages? Je réponds que, pour le premier, cela ne s'appelle pas obéissance, mais transgression. Si le roi commande de suivre un chemin, et que le serviteur commande de suivre un autre chemin, obéir au serviteur, ce seroit désobéir au roi; alors il y auroit transgression. Salomon, quand il entend instruire son fils, lui dit: « Écoute, mon fils, l'instruction que te donne ton père..... » Naturellement nous voyons le fils suivre les traces de son père. Plus que tout autre, la loi dit et commande que la personne du père doit apparoître sainte et honnête à ses fils. Donc l'obéissance fut nécessaire dans cet âge.

« Salomon dit, dans ses *Proverbes*, que quiconque respecte les répréhensions de celui qui le corrige sera glorieux. Il dit *sera*, pour donner à entendre qu'il parle à l'adolescent, qui

ne peut être glorieux dans l'âge présent; et si quelqu'un attaque ce qu'il dit du père et non d'aucun autre, je déclare qu'*on doit toute obéissance au père*, ainsi que l'apôtre a dit *ad Colossenses :* « Mes enfans, obéissez à vos pères en toute chose, « parce que Dieu le veut. » Si le père est mort, on doit obéir à celui que le père a désigné, comme devant être tel par sa dernière volonté. Si le père est mort *ab intestat*, soumettez-vous à celui que la loi a mis à sa place. Ensuite vous devez obéir à vos maîtres ou à vos anciens, car cela paroît être le vœu du père ou de celui qui l'auroit remplacé. »

Le chapitre XXV traite de la douceur dans les manières. Nous sommes bien loin ici du *couteau :* « Re-« poussez les mauvaises paroles et les procédés igno-« bles. » A cet âge est encore nécessaire la *vergogne;* elle est, dans l'adolescence, un signe évident de noblesse.

« J'entends par *vergogne* trois passions nécessaires à la gloire de notre bonne vie : l'une est la *stupeur*, l'autre la *pudeur* la troisième la *retenue*, quoique le vulgaire ne comprenne pas ces distinctions. Toutes les trois sont nécessaires à cet âge, parce que, dans l'adolescence, il convient d'être révérent et désireux de savoir. A cet âge, il faut être réfréné; à cet âge, il faut se repentir d'une faute pour ne pas s'accoutumer à faillir. Toutes ces choses constituent positivement la *vergogne*. La *stupeur* est cet étourdissement de l'esprit qui voit des choses grandes et merveilleuses, qui les entend ou qui les sent en une certaine manière. Quand elles sont grandes, elles inspirent un sentiment de révérence à celui qui les entend. Quand elles sont admirables, elles inspirent le désir d'en connoître la cause et les effets.

« La *pudeur* (je ne me lasse pas de copier ces définitions, que généralement on ne connoît pas en France et même en Italie), la pudeur (1) est une aversion (*ritraimento*) de l'ame

(1) Platon dit, dans le livre V des *Lois :* « Ce n'est pas des monceaux « d'or, c'est un grand fond de pudeur qu'il faut laisser à ses enfans. » *Traduction de M. Cousin*, tom. VII, pag. 259.

pour les choses honteuses, avec peur d'y succomber. C'est ainsi que nous voyons les vierges, les femmes sages et les adolescens qui sont si pudiques, que non-seulement là où ils sont priés ou tentés de faillir, mais encore là où quelqu'image d'entraînement voluptueux se rencontre, ils montrent des traits empreints de pâleur ou d'une couleur vermeille. Aussi quand Aceste, nourrice d'Argia et de Déiphile, filles du roi Adraste, les amena aux yeux de leur père, en la présence de Polynice et de Tydée, princes réfugiés qui les demandoient en mariage, ces vierges devinrent pâles, et puis rougirent, et leurs yeux, fuyant tout autre regard, se tournèrent comme vers un refuge, vers les yeux de leur père. Oh combien de fautes réfrène la pudeur! que de demandes déshonnêtes elle fait taire! que d'avidités coupables elle combat! que de tentations funestes elle défie, non-seulement dans la personne pudique, mais encore dans celle qui regarde! que de laides paroles elle retient! Tullius dit : « Il n'y a pas d'acte honteux qu'il ne soit « honteux de nommer. »

Il est probable que Dante n'a écrit ceci qu'à l'aide de sa mémoire qui l'a trompé. A propos du langage obscène, Cicéron dit autrement. Il déclare que telle chose ne sera pas honteuse à faire, pourvu que ce soit secrètement, et qu'elle sera déshonnête à dire. Voici ses propres paroles : « *Quodque facere turpe non est, modò « occultè, id dicere obscœnum est* (1). »

Dante continue :

« La *retenue* est une peur de se déshonorer en commettant un manquement, et de cette peur naît un repentir de tout manquement, portant en soi une amertume qui est un avertissement de ne plus faillir. »

Non-seulement la noble nature demande à l'adolescent l'obéissance, la douceur et la vergogne,

(1) *De off.*, lib. I, cap. XXXVI. Ce que Dante fait dire à Cicéron se trouve plus explicitement dans Isocrate. (*Voy.* l'*Oraison à Demonicus*, pag. 31.) ἁ ποιεῖν αἰσχρὸν, τοιαῦτα, νόμιζε μηδὲ λέγειν εἶναι καλόν.

mais elle demande encore la beauté et l'élégance du corps.

Dante se livre toujours à l'explication de sa *canzone*, mais avec des détails si excentriques que l'on voit bien qu'ici la *canzone* a la prétention d'une dissertation philosophique.

Dans le chapitre XXVI, Dante promet de parler des amours d'Enée et de Didon, lorsqu'il sera arrivé au septième traité qui n'a pas été composé, ou qui est perdu, car le *Convito* ne se compose, dans l'état où nous l'avons, que de quatre traités. Les malheurs de l'exil, les soins sans nombre donnés à la perfection du grand poème, ont sans doute interrompu ce travail.

Nous allons trouver de singulières doctrines.

« La jeunesse doit être loyale. La loyauté consiste à suivre et à mettre en œuvre ce que les lois ordonnent; cela est exigé particulièrement dans le jeune homme; car l'adolescent, à cause de son âge, mérite facilement un pardon. Le vieillard, qui a plus d'expérience, doit être juste, et ne suivre la loi que lorsque son droit jugement et la loi ne font qu'un. Il doit en quelque sorte, *sans aucune loi*, suivre la justesse de son esprit, ce que ne peut faire le jeune homme. Donc au jeune homme sont nécessaires la loyauté, la courtoisie, l'*amour*, la fortitude, la tempérance. »

Il y a là sans doute des vertus que le jeune homme chercheroit en vain à acquérir. En ceci, Dante a jeté vivement des idées qu'il n'a pas soumises à son droit jugement, ou le texte est altéré, ce qui est possible.

Dante passe de la discussion de l'état de la jeunesse à la discussion de l'état de la vieillesse. L'ame noble de la vieillesse doit être prudente, juste, généreuse, aimant à bien dire pour l'avantage des autres,

et à écouter ce qui leur est utile, c'est-à-dire ce qui est affable.

L'homme doit s'ouvrir alors comme une rose qui ne peut plus rester fermée, et qui doit répandre l'odeur née en elle. Le commentateur Péderzini, homme de goût, donne avec raison de grands éloges à cette gracieuse comparaison.

Par la prudence et la sagesse, Dante entend un bon souvenir des choses vues, une bonne connoissance des choses présentes, et une bonne prévoyance des choses futures (1). Il est impossible à un homme, d'après Aristote, d'être bon s'il n'est pas sage (Dante se plaît à citer Aristote, qu'il appelle le *maître de la raison humaine*), et il ne faut pas regarder comme sage l'homme qui procède avec des flatteries et des tromperies : il faut l'appeler astucieux.

La vieillesse doit être juste, afin que ses jugemens et son autorité soient une lumière et une loi pour les autres. Comme les anciens philosophes virent que cette vertu, c'est-à-dire la justice, apparoissoit dans la vieillesse, ils lui confièrent le gouvernement des villes. Par cette raison, le collége des gouvernans fut appelé *sénat*. Nous ne pouvons nous refuser à insérer ici une exclamation de l'auteur, bien naturelle :

« O malheureuse, ô malheureuse, ma patrie, de quelle pitié je suis pressé pour toi toutes les fois que je lis, toutes les fois que j'écris une chose qui a rapport au gouvernement civil! Mais comme je parlerai de la justice dans l'avant-dernier traité de ce livre (qui ne nous est pas parvenu), il suffit de dire le peu qui vient de m'échapper. »

(1) On doit bien savoir que, suivant Dante, l'adolescence va jusqu'à vingt-cinq ans, la jeunesse finit à quarante-cinq ans, la vieillesse à soixante. Le *senio* dure jusqu'à la fin de la vie. *Senio* ici ne répond-il à peu près qu'à ce que nous appelons décrépitude?

A cet âge de la vieillesse, on doit être généreux, mais d'une manière convenable au temps et au lieu. Cette générosité ne doit nuire ni à vous ni aux autres : elle doit être réglée par la prudence et par la justice. Ici, nous trouvons une nouvelle imprécation :

« Ah! malfaisans, mal nés qui *dissertez* veuves et pupilles, et qui ravissez le bien des foibles, qui volez et gérez le bien des autres, et qui avec cela arrangez des banquets, donnez des chevaux et des armes, des présens et de l'argent, qui portez des vêtemens admirables, qui élevez de somptueux édifices et croyez faire des largesses, faites-vous autre chose qu'enlever le drap sur l'autel pour en couvrir le voleur et sa table! Il ne faut que rire, tyrans, de vos libéralités, comme du voleur qui, après avoir appelé les conviés à sa table, la garniroit de la nappe dérobée sur l'autel, portant encore les marques ecclésiastiques, et qui croiroit que personne ne reconnoîtroit la nappe! »

Dante reprend sa discussion. La vieillesse doit être affable, raisonner le bien et l'écouter avec plaisir. Le vieillard porte avec lui une ombre d'autorité qui fait qu'il écoute mieux qu'aucun autre âge plus actif. *Il doit savoir des faits plus beaux et meilleurs, dus à la longue expérience de sa vie.*

Ces prescriptions diverses sont suivies de citations tirées des auteurs anciens. C'est ainsi qu'ont fait plus tard Bocace, Machiavel, Montaigne et Montesquieu.

Ici se trouve un passage relatif à Eaque, et qui est extrait du septième livre des Métamorphoses d'Ovide. Dante ajoute : « Que de choses il y a à noter « dans cette réponse d'Eaque aux Athéniens, qui lui « demandoient des secours! Mais à bon *entendeur* « (*buono intenditore*) il suffit de rappeler ici ce que « dit Ovide. »

A propos du *senio*, que Dante fait commencer, comme on sait, après soixante ans, je dois remarquer que cette distribution n'est pas exacte, même en Italie où les facultés se développent plus vite que dans les pays du nord. Dante est mort à cinquante-six ans. Cela est doublement malheureux ; car après cinq ans de plus, il eût sans doute prouvé l'insuffisance de cette classification, que du reste il a empruntée aux anciens (1). Quoi qu'il en soit, à propos du *senio*, Dante rapporte la vie de Marcia, successivement cédée et reprise par Caton. Il est certain que ce fait est purement historique. On peut contester, ajouter quelques circonstances, mais le fond du fait reste toujours le même. Cependant l'auteur veut voir dans ce fait une allégorie. Ecoutons Dante qui fait dire par Marcia à Caton :

« Tant que fut en moi le sang, c'est-à-dire la jeunesse ; tant que fut en moi la vertu maternelle, c'est-à-dire la vieillesse,

(1) Hippocrate, d'après Philon le juif, disoit qu'il y avoit sept âges, *septem ætates, infantis, pueri, adolescentis, juvenis, viri, senioris, senis.* La première enfance s'étendoit jusqu'à sept ans, la seconde enfance jusqu'à quatorze ans, l'adolescence jusqu'à vingt-un ans, la jeunesse jusqu'à vingt-huit, la virilité jusqu'à quarante-neuf, la vieillesse jusqu'à cinquante-six, la décrépitude depuis cinquante-six jusqu'à la fin de la vie. Aristote s'exprime ainsi dans sa *Politique* (liv. IV, que divers auteurs appellent liv. VII) : « On se trompe souvent quand on veut ne compter la vie que par pé-« riodes septénaires ; il faut bien plutôt suivre pour cette division la marche « même de la nature. » (Traduction de M. Barthélemy St-Hilaire, tom. III, pag. 121.) Ainsi Aristote, le grand précepteur de la raison humaine, suivant Dante, blâmoit indirectement cette distribution, et il n'auroit pas approuvé l'opinion de Dante, quoique plus large que celle d'Hippocrate. Il y a une foule d'auteurs anciens qui ont traité la même question. Dante recueilloit partout, il disposoit ensuite sa récolte comme l'entendoit son esprit libre, hardi et raisonneur. Le résultat de ces diverses doctrines est que Dante, mort à cinquante-six ans et quelques mois, est mort dans l'âge de la décrépitude, suivant Hippocrate, et n'avoit plus, suivant lui, Dante, que moins de quatre ans à vivre, pour arriver à cet état que l'homme doit redouter plus que la mort même. C'est bien la peine, ô hommes, qu'on a appelés divins en Grèce et en Italie ; c'est bien la peine de tant dicter de préceptes, quand on trouve en soi-même de si nobles démentis !

qui est bien mère de toutes les vertus ; moi, Marcia, j'ai obéi à tes commandemens, c'est-à-dire que l'ame a été ferme dans les opérations civiles. J'ai eu deux maris, c'est-à-dire à deux âges j'ai été féconde. Actuellement mon ventre est las ; je retourne à toi, c'est-à-dire que mon ame connoissant n'avoir plus d'entrailles fécondes, je retourne à Dieu, à celui qui n'a pas besoin de membres corporels. Rends-moi les anciennes conventions, donne-moi l'ancien lit nuptial ; rends-moi seulement le nom d'épouse ; cela veut dire que l'ame noble dit à Dieu : « O mon Seigneur, donne-moi le repos ; permets que, dans cette longue vie, je sois réputée t'appartenir. » Marcia dit : « Permets qu'après moi, on reconnoisse que je suis morte épouse de Caton ; qu'après moi, on sache que tu ne m'as pas chassée, et que tu m'as reprise de bon gré. » Voilà comme agit la noble ame dans le dernier âge ; elle veut sortir de ce monde épouse de Dieu, et veut montrer que sa création fut agréable à Dieu. »

Toute cette allégorie semble un peu obscure. Le nom de Marcia auroit dû disparoître de ce passage. Marcia, déjà mère de deux enfans, et encore enceinte, épousa Hortensius. Tertullien déplore en termes chaleureux ce divorce incompréhensible. Dante n'a vu qu'un côté de ce fait, et sa vivacité l'a emporté au-delà du but. Du reste, ce morceau se termine par un trait éminemment spirituel, pour peu qu'on ait consenti à admettre les prémisses.

« Allez, hommes funestes et mal conseillés, qui voulez partir de cette vie sous le nom d'Hortensius, plutôt que sous celui de *Caton*, moi je terminerai ce chapitre après avoir prononcé ce nom, type de toute noblesse ; car ce nom démontre la noblesse de tous les âges. »

Dans le chapitre XXIX, à propos de ser Manfredi da Vico, Dante parle de la rose d'or que les papes sont dans l'usage de bénir le quatrième dimanche de Carême et qui est envoyée par eux à d'illustres personnages.

On ne perd à Rome aucun des usages anciens (1).

Cette citation de Manfredi est à remarquer. Dante dit en propres termes : « Ser Manfredi aujourd'hui préteur. » Si l'on trouve désormais la date de l'époque où Manfredi exerça cette charge, on aura la date précise de la composition du *Convito*. » Dante men-

(1) De nos jours ces *roses d'or* ont été envoyées à d'augustes et pieuses princesses. Il y a encore un autre usage qui honore la cour romaine : c'est celui d'envoyer un *stocco* (épée) et un *berettone* (sorte de chapeau du moyen-âge) aux généralissimes qui se sont distingués dans des occurrences importantes, comme furent la bataille de Lépante, où don Juan d'Autriche acquit tant de gloire ; la délivrance de Vienne par le roi Sobieski ; les combats que livra aux Turcs le prince Eugène, et qui se terminèrent par la bataille de Péterwaradin, que chanta en si beaux vers J. B. Rousseau, et enfin l'expédition d'Espagne en 1823. Le pape Léon XII ayant résolu d'accorder cet honneur insolite au neveu de Louis XVIII, daigna me demander quelques particularités sur la vie du vainqueur de Cadix. Sa Sainteté, outre la grandeur de l'action, la promptitude de la protection accordée à un roi malheureux, circonstances glorieuses qu'elle admiroit avec toute l'Europe, désiroit apprendre plusieurs détails sur le caractère du prince, pour avoir occasion de motiver plus puissamment auprès des cardinaux l'envoi de ces signes de félicitations du Saint Siége. Je dis au Pape : « Puisqu'il est inutile « d'entretenir V. S. du secours signalé porté à un monarque captif (secours « si vivement senti par la magnanime épouse du prince, que, dans sa dou- « leur d'orpheline inconsolable, elle s'est écriée : « *Vous le voyez : on sauve « toujours un roi quand on le veut bien* »), je répondrai à Votre Sainteté que « l'histoire offre peu d'exemples de sentimens de piété filiale semblables à « ceux que le prince témoigne à son roi, et ensuite à son père : toutes les « cours, toutes les classes de la société peuvent admirer un tel modèle. — « Il y a encore un fait, ajouta Léon XII, en m'interrompant, c'est ce res- « pect du prince pour la dignité de roi. Nous avons des lettres de Cadix qui « nous apprennent que lorsque Ferdinand reçut le prince pour la première « fois, le libérateur s'agenouilla et présenta son épée à sa majesté catho- « lique. Merci, merci, nous avons les raisons les meilleures ; nous voulons « dire, toutes les vertus, toute la science des hautes convenances de ces « temps si éloignés, où l'institution du *stocco* et du *berettone* a pris nais- « sance. »

Je rappellerai ce qu'on lit dans le *Moniteur* du 2 juillet 1825 : « Hier, après la « messe, l'on a remis à M. le Dauphin l'épée envoyée par le Pape, avec le « cérémonial usité dans ces sortes de circonstances. »

Un J. B. Rousseau a manqué à la gloire du prince. S'il en survenoit un, il pourroit dire que le prince a réparé, il y a dix-sept ans, des maux qui, sous une autre forme, et par la faute et l'ingratitude du roi délivré, se sont renouvelés depuis pour le plus grand malheur de l'Espagne.

tionne plus bas « *le bon frère Thomas d'Aquin :* » or Thomas d'Aquin, né en 1227, est mort en 1274. Le *processo* de sa canonisation n'étoit pas encore introduit, puisque Dante l'appelle *le bon frère*. Elle fut prononcée en 1323, deux ans après la mort de Dante; mais les informations sont toujours longues, et cette nouvelle remarque due à M. Philippe Scolari tend toujours à prouver que le *Convito* fut composé avant la première publication de la *divine comédie*, à moins que le quatrième traité n'ait été écrit que beaucoup plus tard après les premiers.

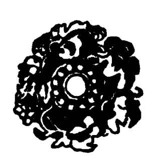
Voici le jugement de M. Balbo sur le *Convito* (1).

« En tout, c'est le plus infime des ouvrages de Dante; ce n'est pas un ouvrage de jeunesse, comme la *Vita nuova*, et presque toutes ses poésies détachées; il ne tend pas à deux buts importans, comme l'ouvrage sur l'*Eloquio vulgari* et l'ouvrage *de Monarchiâ*, dont on parlera ensuite; il n'est comparable en aucune manière au grand poème. Ce fut l'ouvrage d'un infortuné, privé de la tranquillité de son esprit, et précipité dans la disgrâce, dans les misères, dans les doutes, dans les colères de l'exil. Il vouloit recourir à l'étude, il en cherchoit les voies, il ne se sentoit pas en état de reprendre à fond la grande œuvre conçue dans des temps plus propices; il revenoit aux pensées, aux plaisirs de la jeunesse; il s'attachoit à les commenter, à les expliquer, à les justifier, et à y ajouter de nouvelles idées informes et accumulées dans ce vaste esprit, et qui en demeura oppressé jusqu'à ce qu'il pût s'en soulager d'une meilleure manière. A mesure qu'il se livra à d'autres œuvres, il renonça à celle-là, et il fit bien. Le *Convito* n'est qu'une ébauche abandonnée par l'auteur; mais c'est une ébauche importante, à cause des faits qu'elle renferme pour l'intelligence de la vie de Dante et de la *divine comédie*, que l'on ne comprendroit pas sans cette explication des quatre âges de l'homme. Il est aussi utile de savoir ce que Dante entend par ces allégories; elles sont de plusieurs sortes, et aucune ne doit *détruire le sens littéral*. »

(1) Balbo, tom. II, pag. 107.

A ce jugement de M. Balbo, que nous répétons comme sage et plein de raison, nous ajouterons que l'auteur de la *Vita nuova* qui nous a tant charmé par ses peintures voluptueuses, mais d'une volupté angélique, par des tableaux naïfs et touchans, n'est pas au-dessous de lui-même, autant qu'on a voulu le faire penser, dans la composition du *Convito*. Nous croyons avoir fait ressortir des comparaisons délicieuses et neuves que l'auteur n'a pas répétées ailleurs; nous avons trouvé des animosités qui prédisent les fureurs que nous aurons à entendre; nous apprenons à nous accoutumer d'avance aux subtilités; enfin, au milieu de cette prose métaphysique, souvent sèche et triste, nous devons admirer des pensées poétiques, mâles et énergiques : elles nous annoncent le moraliste qui va prononcer ses effroyables sentences.

Dans la *divine comédie*, Dante aura pour guide Virgile : ici il s'est fait accompagner presque pas à pas par Aristote, qu'il a appelé, comme on le sait, *le maître de la raison humaine*.



CHAPITRE XIX.

BOCACE PARLE DU TRAITÉ *DE VULGARI ELOQUIO*, COMPOSÉ PAR DANTE. ANALYSE DU TRAITÉ. PASSAGES IMITÉS D'ARISTOTE ET DE PLATON. ON A TORT DE SOUTENIR QUE DANTE N'EST PAS AUTEUR DE CE TRAITÉ SUR LA LANGUE VULGAIRE. OPINION DE M. BALBO SUR CETTE QUESTION. NOUVEAUX DIFFÉRENDS ENTRE LES GUELFES ET LES GIBELINS. CLÉMENT V NOMME *PACIERE* LE CARDINAL NAPOLÉON ORSINI. DANTE QUITTE PADOUE ET SE RAPPROCHE DE FLORENCE.

Nous lisons dans la vie de Dante, par Bocace : « Peu « de temps avant sa mort, Dante composa en prose « latine, un livre qu'il intitula *de Vulgari Eloquio* (1), « où il entendoit enseigner à qui vouloit l'écouter, « l'art d'écrire en vers. Il annonçoit que son ouvrage « auroit quatre livres : ou il n'en a pas fait autant, ou « ceux qu'il a faits ne nous sont pas parvenus. Il n'en « reste plus que deux seulement. »

Bocace a raison pour cette dernière circonstance. Il ne nous reste plus que deux livres du traité *de Vulgari Eloquio;* mais il paroît évident que ce n'est pas peu de temps avant sa mort que Dante a composé cet ouvrage, et il faut lui donner une date antérieure. M. Balbo, le dernier auteur qui ait écrit une vie de Dante, s'appuyant sur un grand nombre d'historiens ses devanciers, croit que cet ouvrage a été écrit en 1304 ; que douze chapitres du livre premier étoient composés en 1305,

(1) Bocace, *Vie de Dante*, pag. 53.

puisqu'on y parle de Guillaume, marquis de Montferrat, comme d'un prince vivant, et ce prince est mort en janvier 1305, ce qui à la rigueur veut dire 1304, puisque l'année 1305 n'a commencé que le 15 mars 1304. Le reste a pu être écrit plus tard, mais bien probablement avant la publication de l'*Enfer*. Par publication, j'entends le moment où la première copie du manuscrit de Dante a été remise dans une main étrangère.

Je ferai ici, comme j'ai fait pour le *Convito*, que j'ai analysé du commencement à la fin, cherchant à présenter au lecteur les passages les plus remarquables, ne prenant pour règle que mon désir d'être utile, et détaillant sommairement mes impressions telles que je les reçois, ce que j'ai fait constamment dans tout ce que j'ai eu l'honneur d'offrir au public, lorsqu'il s'est agi d'analyses d'ouvrages.

Je rapporterai d'abord ce que j'ai dit à ce sujet dans l'*Univers* (1); ensuite j'examinerai le livre encore plus en détail.

« Nous devons à Dante un ouvrage très-peu connu, et intitulé : *Du Langage vulgaire*, c'est-à-dire à peu près du *parler en usage*. On a inventé, dit-on, une science, qu'on appelle *statistique*. Les personnes qui s'émerveillent de cette invention n'ont pas lu le traité de Dante que nous citons ici. C'est une véritable statistique de l'état du langage en Italie, vers le commencement du XIV[e] siècle. Dante n'a laissé rien à faire à ceux qui veulent savoir quel étoit à cette époque l'état de la langue italienne. Il définit, avec une sagacité digne d'admiration, ce que cette langue étoit après une collision avec le langage de tant de peuples conquérans et les débris de la langue latine. Il explique ce qu'il entend par *langage vulgaire*, il spécifie comment ce langage diffère du langage grammatical : plus d'un métaphysicien voudroit avoir prouvé, aussi bien que Dante,

(1) L'*Italie*, Didot, pag. 101.

pourquoi c'est à l'homme seul qu'a pu être accordée la faculté de parler. L'auteur décrit les variétés du langage de la partie droite et de la partie gauche de l'Apennin, il nomme les villes dans le plus grand détail; c'est dans ce genre un cadastre complet des temps d'alors. Le scrupuleux observateur dit qu'il va *passer au crible* (en vérité, cette expression pittoresque donneroit peut-être l'explication de l'origine de notre académie de *la Crusca;* je dis *notre,* parce que j'ai l'honneur de lui appartenir, et qu'ainsi que le grand Manzoni, j'ai obtenu la faveur d'être nommé à l'unanimité); l'observateur dit qu'il va *passer au crible* chaque mode de langage de l'Italie. Parmi ceux qu'il distingue, il nomme le sicilien, la langue que l'on parloit à la cour somptueuse de Frédéric et de Manfred. Ici Dante se montre Italien indigné. « Ces princes magnifiques « savoient attirer autour d'eux ce qui avoit de la grâce et de « l'élégance. » Puis l'auteur s'écrie : « *Raca, Raca,* » quels sons font entendre aujourd'hui les trompettes du dernier Frédéric (Frédéric, successeur de Pierre d'Aragon)? les clairons du second Charles (le fils de Charles d'Anjou, mort le 5 mai 1309)? les cors des Jean et des Azzo, ces marquis puissans? les flûtes des autres magnats? Que veulent nous dire ces instrumens, sinon : « Accourez, bourreaux, accourez, vous qui êtes tou- « jours à l'autre (1), accourez sectateurs d'avarice! » Ici il s'interrompt, comme s'il se repentoit d'avoir inséré, dans un ouvrage didactique, des pensées aussi belles, aussi sévères et aussi sublimes que dans un poème. Il rentre dans son sujet; nous n'avons qu'à le suivre aveuglément, nous qui voulons absolument un état de la langue de ce siècle. Dante examine la langue toscane qu'il loue en partie, puis la langue gênoise, dont il dit : « Si les Génois perdoient la lettre z, il faudroit « qu'ils devinssent muets, ou qu'ils cherchassent une autre « langue. » De là il passe aux idiomes de Romagne et aux idiomes transpadans (au-delà du Pô); il ne veut pas s'arrêter avec eux plus qu'avec les Vénitiens. Il donne quelques louanges à Bologne; il loue en passant la loquacité des Lombards. Il ne trouve pas au fond du crible les langues des villes frontières

(1) Dante a écrit ce traité en latin, et il se sert du mot *altriplices*, que l'on ne trouve dans aucun auteur précédent. Je crois que ce mot signifie : « Appartenant au premier venu, indécis, perfide, séditieux. » Le traducteur italien, le Trissin, a éludé la difficulté, en disant : « *Altriplici.* »

de la Péninsule. Alexandrie, Turin et Trente sont trop près des confins. L'auteur, après avoir parcouru toutes les vallées, les monts, les pâturages de l'Italie, n'a pas rencontré la panthère qu'il a cherchée ; il va recommencer une chasse plus savante et plus étendue, et il découvre que le langage vulgaire de l'Italie, *illustre, cardinal, aulique* et *de cour,* èst dans toutes les villes, sans appartenir à aucune. Il l'appelle *illustre,* parce qu'il éclaire. Il dit à la fin de ce chapitre ces paroles touchantes : « Je suis convaincu que ce langage élève ceux qui le possèdent, « et comble de gloire ceux qui le cultivent. Nous l'avons « éprouvé nous-même, et pour la douceur de cette gloire, nous « rejetons notre exil par-dessus nos épaules. »

« Dante explique pourquoi il a appelé ce langage *cardinal, aulique* et *de cour.* Cet idiome, dit-il, est le père de famille, il plante des semences utiles, il déracine les herbes vénéneuses ; il est le *gond* sur lequel roule la porte. Il est *cardinal,* il est *aulique,* parce qu'un tribunal suprême est le point auquel vient ressortir tout le royaume et le régulateur sacré de ses parties. Il est de *cour,* parce que le ton de la cour est l'art de peser avec sagesse toutes ses actions. L'Italie n'a pas de cour, ajoute-t-il ; on se trompe, elle a une cour ; seulement elle est dispersée. Il veut ensuite que ce langage de choix ne soit employé qu'à chanter les trois plus beaux avantages de la condition humaine : la *santé ;* l'*amour,* qui charme la vie par ses délices ; l'*honnêteté,* qui porte à la vertu (1); enfin, il donne une poétique raisonnée pour l'art de composer dans ce langage épuré. »

Quelques personnes veulent que cet ouvrage n'appartienne pas à Dante, malgré Bocace qui ne s'est trompé que sur la date de la composition. Ne trouve-t-on pas au contraire tout Dante dans

(1) Dante s'inspire ici de l'inscription de Délos, gravée sur les propylées du temple de Latone, et d'un distique attribué à Théognis, mais en intervertissant l'ordre dans lequel sont rapportés les avantages que l'homme doit désirer. Voici ce distique : « Ce qu'il y a de plus beau, c'est la justice; de « meilleur, c'est la santé, et de plus agréable, la jouissance de ce qu'on « désire. » Voy. *la Morale* d'Aristote, liv. I, chap. VIII, pag. 31, traduction de M. Thurot. Voy. *les Lois* de Platon, tom. VII, liv. II, pag. 93, traduction de M. Cousin.

une pareille œuvre? C'est le livre d'un proscrit forcé de parcourir les divers Etats de l'Italie, et qui étudie leur langage. C'est le livre d'un homme de goût qui a déjà dit qu'il faut fonder la langue vulgaire. Ce système de logique, de distinctions, de définition, qui veut que la langue chante la santé, l'amour et la vertu, c'est le banni qui souffre de la faim, et qui demande la santé; c'est l'amant de Béatrix et de la seconde femme consolatrice, qui est préoccupé de leur souvenir; c'est le poète qui a publié que la vertu est la seule noblesse; c'est Dante tout entier : l'exilé voyoit sans doute avec quelque sagacité plusieurs des défauts de la langue toscane. D'ailleurs, l'infortuné qui recevoit du pain chez l'étranger pouvoit trouver plus douce la parole de l'hôte qui l'accueilloit avec bienveillance. Tous ceux qui approchoient Dante, même Dante malheureux, mais déjà célèbre par ses *Canzones* d'un Toscan pur et châtié, tel qu'il pouvoit l'être alors, ne devoient s'exprimer qu'avec une recherche d'élégance pour être compris et appréciés. Il me semble que tout ce que nous avons dit de Dante *demande la parole* subitement, et lui attribue ce que la prévention seule peut lui contester. D'ailleurs, ne dit-on pas à tout instant que Dante a fondé la langue vulgaire, et l'a élevée à un degré de grâce et d'énergie qu'elle n'avoit pas atteint avant lui? Donc cette langue, dont il étoit le père, il la portoit avec lui. Il se jugeoit lui-même en la jugeant. Si la langue toscane acquit ensuite une haute célébrité, c'est après Dante. Il n'a pu parler que de la langue toscane de 1300, et pour défendre la langue toscane des temps qui succédèrent, il ne faut pas s'armer de colère et défendre la langue des Florentins restés à Florence au commencement du XIVe siècle.

Venons à d'autres considérations sur l'authenticité du livre. Qui peut ignorer que les ouvrages d'un auteur sont frères, et que tous gardent un air de famille? Nous allons de plus près chercher l'amant de la *Vita nuova*, le dialecticien du *Convito*. C'est le dialecticien qui dominera, parce que l'amant est trop misérable pour conserver encore le style, la naïveté, l'ardeur exaltée de ses premières passions. Il ne faut à un dialecticien qu'un peu de pain et de repos, pour qu'il reprenne quelque temps la marche de l'argument, l'allure et l'assurance du docteur, et la hardiesse imposante et impertinente même de celui qui ne veut pas être contredit. Nous ajouterons encore que le fond de tant d'observations est vrai, qu'il est bien de le proclamer, qu'il y a prudence à ne pas ravaler tant de parties qui divergent du centre; et je ne balance pas à dire, même à mes confrères de *la Crusca*, et avec le respect convenable dû à mes maîtres, que toute suprématie, toute autorité doit être maintenue avec modestie, que jamais le *commandement* ne doit cesser d'être *honnête*, comme disoit Bossuet, et qu'il y avoit alors, ainsi qu'il y a aujourd'hui, une règle de civilité, de droit, de justice, d'élégance, qui veut que la bonne compagnie d'un pays soit la bonne compagnie d'un autre. De nos jours, cela est prouvé dans toutes les capitales, et, avec quelques nuances diverses, l'homme bien élevé, bien appris, de Vienne et de Londres, n'est autre que l'homme bien élevé et bien appris de Paris et de Florence. A ce dernier égard, je n'ai jamais mis de différences entre les manières du prince duc de Laval, et celles du prince Thomas Corsini. Je ne voudrois pas être réduit à dire enfin que s'il y a quelques réponses à faire aux argumens de Dante sur la langue

toscane, à ce jugement d'un mécontent, j'y consens; d'un ennemi, je le veux bien; d'un homme injuste, je vais encore jusque là : on m'accordera au moins que ces réflexions de Dante sur la langue vulgaire sont singulièrement spécieuses, d'une forme agréable, d'une pétulance gracieuse, et réunissent ce qui plaît au goût exercé, et même à la plus rigoureuse exigence. Voyons encore si d'autres moyens de convaincre le lecteur ne nous auroient pas échappé; examinons si nous avons exprimé suffisamment ce que ce traité renferme de netteté, de profondeur, d'observations fines et d'admirable fécondité.

Ne rencontrons-nous pas ces hardiesses de langage, ces métaphores attachantes qui plus tard nous sembleront si naturelles dans le grand poème?

« Nous employons l'eau de notre esprit à désaltérer ceux que nous voulons instruire. Mêlons ce qui est à nous avec ce que nous empruntons aux autres, nous en composerons un suave hydromel.

« J'appelle le *vulgaire,* la langue dans laquelle les enfans distinguent les voix; c'est ce qu'on apprend sans aucune règle, en imitant la nourrice. Il y a la langue grammaticale, mais elle est artificielle. La langue vulgaire est plus noble; c'est de celle-là que je veux parler. Les anges, les animaux n'ont pas besoin de la parole. Les anges ont une intelligence suffisante pour exprimer leurs idées; tous se comprennent et se réfléchissent dans ce miroir où ils sont si beaux, et qu'ils contemplent avec tant d'avidité. Les animaux ont les mêmes actions, les mêmes passions; tout est borné chez eux; ils savent tout ce qu'un autre médite : l'homme seul doit parler. Chacun préfère son propre idiome et la langue maternelle. Mais nous à qui le monde sert de patrie (l'infortuné!), comme la mer est la patrie des poissons, quoique nous ayons bu l'eau de l'Arno avant que nous eussions des dents (il y a ici une figure, car on ne boit pas souvent l'eau de l'Arno, et si Florence comptoit sur l'Arno dans l'été, elle ne boiroit pas); nous qui aimons tant Florence que, pour l'avoir aimée, nous souffrons

un injuste exil, nous appuyons cependant notre jugement plus à la raison qu'au sentiment, et bien que, selon notre plaisir, ou selon le *repos* de notre *sensualité*, il n'y ait pas sur terre un lieu plus ancien que Florence, cependant, considérant les ouvrages des poètes et des autres écrivains qui décrivent universellement et particulièrement le monde, et parcourant, à part nous, ses divers sites et ses habitudes sous l'un et l'autre pôle et le cercle de l'équateur, je comprends fermement et je crois qu'il y a beaucoup de contrées plus nobles et plus délicieuses que Toscane et Florence où je suis né, et dont je suis citoyen. Je pense que plusieurs nations parlent une langue plus *délectable* (*delitaubles*, disoit Brunet Latin) et plus utile que les Italiens. Retournant à ce que je me propose, je dis qu'une certaine forme de parler a été créée de Dieu, ensemble avec l'ame, et je dis une forme quant aux vocables des choses et quant aux constructions; laquelle forme chaque langue emploieroit aujourd'hui, si, par la faute de la présomption humaine, cette forme n'avoit pas été dissipée, ainsi que je le démontrerai ci-après. C'est cette forme de parler que parloit Adam et toute sa postérité jusqu'à la tour de Babel, appelée la tour de la confusion. Les fils d'Héber ont hérité de cette forme de locution, d'où ils ont été nommés hébreux. Elle leur resta à eux seuls après cette punition, afin que notre Rédempteur, qui devoit naître parmi nous, parlât, devenu homme, la langue de la grâce et non celle de la confusion. Ce fut donc la langue hébraïque qui fut fabriquée par les lèvres du premier qui parla. »

On peut répondre aussi à ceux qui ne veulent pas que Dante soit auteur du traité *de Vulgari Eloquio*, qu'en plusieurs circonstances il y rappelle ses écrits précédens, et particulièrement ce vers cité dans la *Vita nuova* :

Donne ch' avete intelletto d'amore.

Florence ne peut pas se montrer injuste au point de déclarer que Dante n'est pas auteur du traité *de Vulgari Eloquio*, parce qu'il n'auroit pas mal parlé

de l'idiome toscan. Nous verrons bien d'autres attaques du gibelin; il parlera mal des femmes, des mœurs, de la fidélité conjugale, des magistrats, des guerriers, du peuple, des marchands; il maudira le lieu de sa naissance. Quand on n'a rien épargné, s'arrête-t-on devant la réputation du langage? Le banni furieux, au contraire, qui a été condamné à être brûlé, réduit à cette dernière imprécation, peut-il la laisser échapper? S'il revenoit parmi les Florentins, il sauroit bien leur dire : « Vos querelles sont finies, vous « m'avez accordé des regrets et un tombeau; que par- « lez-vous de votre idiome? Seriez-vous ces nobles « des plus grandes maisons, reconnus pour tels, qui « veulent encore faire remonter leur origine par-delà « les âges? Jouissez de ce que vous me devez, à moi, « à mes imitateurs ou à mes rivaux; souvenez-vous « qu'il est des époques dans la vie des peuples, où il « n'y a de première place pour personne. J'ai jeté « dans mes ouvrages des mots lombards et des mots « de patois de tous nos pays; malheureux! c'est avec « ces mots qu'on me donnoit du pain, c'est avec ce « pain que je vous donnois de la gloire. »

Je remarquerai avec M. Balbo que ce traité est d'ailleurs pur de toute injure personnelle contre les Florentins. L'auteur est souvent un homme qui voyage, qui compare, qui, s'apprêtant à écrire en langage vulgaire, cherche partout des matériaux. L'éloge qu'il fait d'une langue *illustre, aulique, cardinale* et *de cour* est l'annonce du progrès qu'il cherche, du succès qu'il prépare, du but qu'il veut atteindre. Les Toscans ont peut-être tort de se croire en cause : Dante pense à son poème, à ses inspirations qu'il ne peut plus contenir, à ce plan qu'il a ébauché et qu'il remanie de nouveau. On peut dire que bien évidemment

la langue poursuivie des vœux d'Alighieri est celle qui deviendra la sienne, et qu'il charge de transmettre à la postérité la gloire immortelle du poète qui la découvre.

M. Balbo pense encore avec raison que Dante trouva moyen, dans cette circonstance, d'aimer avec passion toute l'Italie, sans aucun détriment de tendresse pour sa ville, et qu'il faut le louer en cela plus que ceux qui semblent ne pouvoir aimer l'Italie sans *désaimer* (*disamare*) leur propre province, comme s'ils pouvoient être Italiens sans avoir été précédemment Piémontais, Lombards, Toscans, Romagnols, Vénitiens, Romains et Napolitains.

« Mais certains esprits sont tels qu'ils ne peuvent laisser entrer en eux un peu d'un amour sans en chasser un autre, sans poursuivre la compensation de quelque haine ; ils blâment chaque langue, toute littérature étrangère, tout dialecte provincial, comme si en lire ou en entendre une parole devoit nuire à leur beau style dans une langue qu'ils n'écrivent pas bien. Ils vont avec des loupes chercher tant de qualités microscopiques de l'Italie qui en a d'immenses et de si patentes. Ils disent que seuls ils aiment l'Italie, ils la louent en toutes choses, l'adulent dans ses vices, l'engourdissent dans sa vieille oisiveté, et la caressent, s'il est permis de parler comme Dante, moins comme une souveraine que comme une courtisane. Dante ne fit pas ainsi. Large et viril dans tous ses amours, il sut louer et aimer les langues étrangères, et la langue nationale, et les dialectes provinciaux. Il sut aimer et louer en même temps, et encore réprimander avec un cœur d'amant, et l'Italie, et la Toscane, et Florence, sa nation, sa province, sa ville, trois divers modes de patrie compris l'un dans l'autre.

« Alfiéri ne fit pas ainsi. »

Je m'arrête, pour ne pas m'immiscer hors de propos dans les querelles des Italiens. Je ne veux pas blâmer les hommages d'Alfieri à la langue florentine; je ne

veux pas excuser les injures hors de toute sagesse qu'il adresse au Piémont.

Quelques Italiens ont, à propos de plusieurs ouvrages toscans, qui leur paroissent trop vanter la langue de Florence, cherché à nier une sorte de *principat* de la langue toscane. M. Balbo, après avoir blâmé des essais de réforme minutieuse publiés à Florence, déclare que nier l'existence de ce *principat*, c'est nier un fait, c'est mériter le reproche d'une solennelle ingratitude envers tant d'illustres Florentins, c'est ignorer les vrais intérêts de la langue, qui ne peut se maintenir belle et vive que dans les lieux où elle est universellement et vulgairement parlée (1).

On voit, il me semble, que le *Convito* et le traité *de Vulgari Eloquio* sont plus ou moins contemporains. Voici ce qui se passoit dans l'esprit de Dante relativement à la langue vulgaire; il la loue dans la *Vita nuova;* il y revient dans le *Convito*, il l'abandonne pour le latin dans son traité *de Vulgari Eloquio*. Mais le latin, là, n'empêchoit pas que les prédilections pour la langue vulgaire ne commençassent à bien s'établir et à devenir une idée arrêtée chez Dante. Il s'occupoit en même temps de l'éducation de Pierre, son fils, qui l'accompagnoit dans ses fréquents voyages. Un acte du 27 août 1306, daté de Padoue, nous montre Dante servant de témoin dans une affaire : nous le trouverons, trente-neuf jours après, employé ailleurs dans des négociations politiques. Ceci nous ramène naturellement aux trames par lesquelles les partis se combattoient. Il faut rentrer, malgré nous, dans les divisions des guelfes et des gibelins.

(1) Balbo, tom. II, pag. 118.

Bologne, Pistoie, Pise et Arezzo se prononçoient pour le parti gibelin ou blanc; Florence, guelfe noire, tenoit tête à toutes ces villes, et, avec l'aide de Lucques, non-seulement elle se défendoit, mais encore elle attaquoit.

Le 26 mai 1305, l'armée florentine, conduite par Robert, duc de Calabre, devenu l'aîné des enfants du roi de Naples, depuis la mort de Charles-Martel, excita contre Pistoie une foule de blancs réfugiés commandés par Tolosato Degli Uberti. Le siége de Pistoie fut formé. En septembre, deux légats du nouveau pape Clément V vinrent pour ordonner de lever le siége; le duc de Calabre obéit et se retira. Les Florentins et les Lucquois ne voulurent pas céder. Le siége prit un caractère de férocité : si un homme sortoit de la ville, on lui coupoit les pieds; si c'étoit une femme, on lui coupoit le nez. Pendant ce temps, les Bolonais, de blancs gibelins, devinrent noirs guelfes. Les habitants de Pistoie, n'attendant plus de secours des Bolonais, se rendirent le 13 avril 1306. Toutes mes dates, ici, sont conformes aux anciennes, parce qu'il s'agit de mois qui suivirent le 15 mars. Pistoie fut démantelée; son territoire, confisqué, fut partagé entre Florence et Lucques. Le nom de *blancs*, né à Pistoie, y fut comme détruit.

Le pape, mécontent de voir son intervention mal accueillie, nomma *paciere* le cardinal Napoléon Orsini. Ce prince de l'Eglise se présenta devant Florence et n'y fut pas reçu; entré à Bologne, il en fut chassé. Il excommunia les deux villes, supprima, comme nous l'avons vu, le *studio* de Bologne, et entreprit de rassembler en Italie une armée de blancs gibelins pour intimider Florence. Si Dante s'est montré animé contre Boniface VIII, qui avoit voulu pacifier la Tos-

cane, et qui fut plus malheureux que coupable dans son désir d'y ramener la paix, le réfugié toscan ne peut point aujourd'hui ne pas applaudir au zèle du pape Clément V, qui se déclare pour les exilés dont la seule pensée est de rentrer à Florence. Comme les choses étoient changées! dit M. Balbo (1); un légat du pape étoit à la tête d'une armée gibeline pour s'emparer de l'antique rempart du parti guelfe.

Dante, qui de Bologne s'étoit rendu à Padoue, chercha naturellement à s'approcher de Florence, sous la protection de l'armée de Napoléon Orsini.

(1) Balbo, tom. II, pag. 135.



CHAPITRE XX.

DÉTAILS SUR LES MALASPINA, SEIGNEURS DE LA LUNIGIANE. ILS ACCUEILLENT DANTE AVEC BIENVEILLANCE. RAPPORT DE BOCACE SUR DES CHANTS DE L'ENFER, ÉCRITS EN LATIN, ET RETROUVÉS A FLORENCE. LES MALASPINA AUROIENT ENGAGÉ DANTE A CONTINUER LE POÈME. MORT DE CORSO DONATI. DANTE A VÉRONE. DE LA IL RENTRE DANS LA LUNIGIANE, ET VISITE LE COUVENT DE SANTA CROCE *DEL CORVO*. FRÈRE HILAIRE EST PRIÉ PAR DANTE D'ENVOYER LE POÈME DE L'ENFER A UGUCCIONE. LETTRE DE FRÈRE HILAIRE A UGUCCIONE. OPINION DE M. WITTE SUR CE FAIT. L'AUTEUR COMBAT L'OPINION DE CE SAVANT.

La Lunigiane étoit depuis long-temps comme une sorte de pays neutre où se retiroient les réfugiés florentins des deux partis. On y avoit relégué Guido Cavalcanti et les blancs, pendant le priorat de Dante. Uguccione della Faggiola y avoit été aussi exilé. C'est là même que les membres de la famille Bonaparte, bannis de Florence, avoient cherché un refuge. Les Malaspina (1) gouvernoient la Lunigiane. Il paroît que Dante se rendit auprès de Franceschino Malaspina de Mulazzo, par Mantoue et Parme, villes purement gibelines; là, ces subdivisions de blancs et de noirs n'avoient pas probablement pénétré profondément comme en Toscane, à Bologne et dans la Romagne.

(1) Balbo, tom. II, pag. 137.

Il faut parler de cette famille Malaspina, qui va être si admirablement célébrée par le poète.

Conrad, dit l'Antique, grand guerrier et seigneur de la Lunigiane, eut un fils qui donna le jour à Conrad II : celui-ci accorda en mariage sa fille unique, la belle Spina, à l'aîné des Capece, fils de Madonna Beritola, et mourut avant 1300 sans héritiers mâles. L'héritage fut réclamé par Franceschino et deux autres neveux, Moroello et Conradin, fils de Obiccino. C'est auprès de ces princes que Dante va se trouver accueilli d'abord avec une affable générosité.

Dante ne peut, dans de telles circonstances, manquer de chercher à leur plaire. Des bienfaits lui sont accordés avec tant de délicatesse et d'empressement, que la reconnoissance du réfugié dispensera l'immortalité à des seigneurs qui seroient, comme tant d'autres, plongés dans l'oubli malgré leurs qualités guerrières et politiques, si la main d'un génie puissant n'étoit pas venue tracer leur éloge, et jeter honorablement leur nom à l'admiration de la postérité.

Un acte qui nous a été conservé prouve que Franceschino accordoit à Dante la qualité d'ambassadeur.

« Le magnifique seigneur Franceschino, marquis « Malaspina, donne ses pouvoirs à Dante Alighieri, « de Florence, pour conclure, au nom dudit Franceschino et de ses neveux, Moroello et Conradin, la « paix avec D. Antoine, évêque de Luni. »

Ce fait est rapporté par Pelli. Le traité de paix a été signé le 6 octobre 1306. Ce fut d'ailleurs avec Moroello que Dante contracta la plus vive amitié.

Peu de temps après, suivant Bocace, en cherchant à Florence, dans la maison de Dante, quelques papiers utiles pour appuyer des réclamations contre la confiscation ordonnée par Cante de' Gabrielli, on

trouva sept chants de l'*Enfer*, composés par Dante avant son départ pour Rome (on sait que depuis il ne rentra pas à Florence); ils furent lus avec empressement (c'est toujours Bocace qui parle) par des hommes savans qui les reconnurent dignes de la renommée du poète. On pensa à envoyer ces chants au marquis Moroello, qui les montra à Dante, et qui l'engagea à continuer le poème. Quelques auteurs, entre autres Marchetti et M. Troya, traitent cette narration de fable; M. Balbo ne met pas en doute ce récit de Bocace. Je m'abstiendrai de prononcer sur ce fait : d'un côté, Dante, partant pour Rome, a pu ne pas prévoir les malheurs qui alloient suivre l'arrivée de Charles de Valois. Il a pu ne pas emporter une ébauche de poème à laquelle il ne pensoit peut-être plus dans un temps de troubles, de divisions, de travaux et de correspondances, qui demandoient son attention la plus vigilante. Il a pu ne pas se souvenir de ces cahiers, et croire qu'ils avoient été brûlés avec une partie de ses meubles. Gemma, occupée du soin de ses enfans, aura plutôt pensé à les sauver, à les cacher, à les faire subsister, à donner quelques nouvelles à son mari, à lui faire concevoir des espérances, à consoler ses douleurs. D'un autre côté, après avoir rempli ces devoirs de concert avec sa femme, Dante a pu aussi demander des nouvelles de ces autres enfans de son génie, qui sont toujours chers à leur père. J'ai peut-être trop dit en supposant qu'il n'avoit pas emporté ses vers à Rome : un poète qui cherche partout des images, pouvoit croire qu'un spectacle nouveau s'offriroit pour lui à Rome, et qu'il auroit occasion de joindre d'autres images à celles qu'il avoit déjà mises en vers.

Dans quelle situation se trouvoit Dante, soit qu'on lui rapportât cette ébauche latine laissée à Florence,

soit qu'il eût pensé à la chercher, depuis 1302, dans les bagages qui l'accompagnoient après l'exil?

Encore tout rempli de ses études sur la langue vulgaire, de la vivacité avec laquelle il avoit écrit longuement en cette langue son *Convito*, du repentir d'avoir peu réussi dans la composition latine *de Vulgari Eloquio*, qui eût été peut-être plus piquante, plus naturelle, plus détaillée, si elle avoit été écrite en langue vulgaire, Dante, toujours suivant Bocace, dit à Moroello: « Je croyois que ces cahiers avoient été perdus « et anéantis avec tous mes autres papiers dans le « temps où ma maison fut pillée; je ne pensois plus à « rien de cela; mais puisqu'il a plu à Dieu qu'ils ne « fussent pas perdus, et que l'on vient de me les ren- « voyer, j'emploierai tout ce que j'ai de facultés « pour reprendre la besogne, et continuer cet ou- « vrage, et faire mieux, si je puis, en faisant autre- « ment. »

Ce fait admis, c'est donc aux seigneurs Malaspina et à leurs prières que nous devons en partie la détermination que prit Dante de recommencer son ouvrage. Je ne crois pas pouvoir admettre que ces chants aient été déjà composés en langue vulgaire. Il faut croire que l'ébauche étoit latine et imparfaite, qu'elle ne renfermoit que des allusions à ce qui avoit pu arriver avant 1300, et que Dante, se décidant à continuer son ouvrage, refit de nouveau les chants les uns après les autres, en adoptant alors le langage vulgaire. Pour nous, remercions les Malaspina. Un auteur entreprend bien, de lui-même, des tâches difficiles; mais le plus laborieux a souvent besoin qu'on le prie, qu'on l'excite, qu'on le réconforte, qu'on lui montre la gloire; quelquefois un indifférent, un homme médiocre s'entend mieux à inoculer ce genre de cou-

rage, qu'un écrivain ne le sait, ne le peut lui-même.

Nous ne pouvons différer de rendre compte d'un événement qui appartient à l'époque que nous parcourons en ce moment.

Au mois de septembre 1308, messer Corso Donati, toujours ambitieux, cherchant à étendre son pouvoir dans Florence, celui qu'elle appeloit *le baron* s'étoit attiré beaucoup d'ennemis. Il s'éleva un violent parti contre lui : en moins d'une heure, il fut accusé et condamné à l'exil. Corso, ennemi de Dante, attendoit des secours d'Uguccione della Faggiola, son ami ; mais celui-ci n'arrivoit pas à temps. Pendant quelques momens, Corso se défendit derrière des barricades ; peu à peu ses partisans l'abandonnèrent, et ceux qui défendoient les barricades se trouvèrent *minces de monde* (*sottili di gente*), suivant l'expression de Jean Villani. Le peuple apprenant qu'Uguccione ne pouvoit pas survenir assez tôt pour aider messer Corso, l'attaqua avec plus de force. Corso se défendit encore obstinément, ordonna une sortie, et parvint à la porte *Alla Croce*, d'où il gagna la campagne. Arrêté à Revezzano, on résolut de le reconduire à Florence. C'est alors que ne voulant pas être livré au peuple, qui lui auroit fait souffrir mille tortures, il refusa de marcher, et se laissa tomber de cheval. Un de ceux qui l'avoient arrêté le tua en ce moment d'un coup de lance dans la bouche. Machiavel, en reprochant à Corso ses airs de *prépotence*, le regarde cependant comme un des grands citoyens de la république.

On croit que Dante, dans cette circonstance, s'intéressoit au sort de Corso, qui, s'il eût réussi, eût protégé les réclamations de Gemma, sa parente, et de ses enfans. Quoi qu'il en soit, Dante fit alors un voyage à

Vérone, et de là il revint dans la Lunigiane. On a lieu de croire qu'à cette époque de tristes loisirs, il put s'occuper encore de son poème de l'*Enfer*, qui fut terminé à la fin de 1308. Long-temps on a pensé que ce premier poème fut dédié à un des princes de la Scala. M. Troya a prouvé, par des raisons excellentes, que la dédicace fut faite à Uguccione della Faggiola, devenu gendre de Corso, et ainsi allié de Gemma, femme de Dante.

Il faut toujours laisser entrer dans les affaires les intérêts de famille, même les plus minimes; nous sommes si souvent gouvernés par la famille!

C'est ainsi que s'exprime M. Troya (1) :

« Là où la Magra, fleuve majestueux, termine son cours, à droite de son embouchure, se prolonge dans la mer le *Monte Caprione*, ancien héritage des évêques de Luni et des Malaspina. La pointe la plus avancée de *Monte Caprione* se nomme del Corvo. Là commence le golfe de la Spezzia, ancien port de Luni, sur la verdoyante plage ligurienne. Sur la hauteur dont ce golfe est couronné on voit une quantité de châteaux où commandoient les Spinola, les Doria, les Fieschi et les Malaspina.

« Autour de la pointe del Corvo, on distingue le port de Lerici. De l'autre côté s'élève un petit mont sur la Magra. En ce lieu, vers 1176, Pépin, évêque de Luni, fonda le monastère de Santa Croce del Corvo. Au commencement du XIVe siècle, les hermites de saint Augustin l'habitoient, et frère Hilaire étoit le prieur. Aujourd'hui il ne reste plus que le chœur de l'église, et les marins qui échappent aux naufrages y suspendent leurs vœux. La beauté du lieu charma l'Alighieri. Sachant que frère Hilaire étoit ami d'Uguccione, Dante alla au monastère sans être connu. Hilaire étoit à la porte avec ses religieux, quand il vit entrer dans l'église un étranger. Sa figure étoit sillonnée par le malheur. Hilaire lui dit : « Que voulez-vous ? » — La paix, répondit l'étranger. Le frère l'ayant alors tiré à

(1) *Del Veltro allegorico*, Firenze, 1826, pag. 97.

part, demanda et sut le nom de l'inconnu. — « Vous êtes donc « celui dont la renommée parle tant? » — « C'est moi ; actuelle- « ment, j'entends aller au-delà des monts, mais non pas telle- « ment que je ne veuille pas laisser quelque monument de moi « aux Italiens, pour qu'ils ne perdent point tout-à-fait la mé- « moire du banni. » En parlant ainsi, l'étranger tira un livre de son sein et ajouta : « Voilà la première partie de mon poème ; « c'est *la Cantica de l'Enfer;* envoie-la, je te prie, à Uguc- « cione della Faggiola, avec quelques détails que je vais te « donner. » Cela fini, Dante récita au frère les trois premiers vers du poème latin rapportés plus haut, et lui ayant expliqué les raisons pour lesquelles le poème étoit écrit en langue vulgaire, il le conjura d'écrire à Uguccione que son tendre ami Alighieri, après avoir bien considéré l'Italie, n'y avoit trouvé que trois seuls magnanimes auxquels il vouloit dédier les trois parties de son poème. Uguccione devoit agréer la première, et si un jour il vouloit les réunir toutes les trois, il demanderoit les deux autres, l'une à Moroello, marquis de Malaspina, fils de Franceschino, et l'autre, à Frédéric, roi de Sicile. Cela dit, il prit congé de frère Hilaire.

« Les moines étoient alors, et ils sont encore aujourd'hui, les messagers les plus sûrs et les plus respectés, et Dante avoit agi prudemment en chargeant Hilaire d'envoyer la *Cantica* de l'Enfer à Uguccione. Il n'étoit pas aussi facile alors d'écrire de la Lunigiane à Arezzo.

« A la fin de 1308, Uguccione vivoit en paix avec les noirs, quelle que fût sa première disposition. Alighieri ne pouvoit pas lui déplaire en lui révélant, même inopportunément, le sens de diverses allégories sous lesquelles il avoit cru nécessaire de cacher quelques-unes de ses allusions ou de ses espérances politiques. Néanmoins Dante vouloit manifester plusieurs de ses pensées les plus secrètes, et n'osant pas écrire à un homme qui tenoit ou faisoit semblant de tenir au parti contraire, il avoit recours à frère Hilaire. Celui-ci pouvoit le satisfaire. Quelques jours après, Dante se mit en route pour la France. »

On nous a conservé la lettre que frère Hilaire écrivit en latin à Uguccione :

« A l'excellent et magnifique homme messer Uguccione della Faggiola, très-éminent parmi les grands Italiens, frère Hilaire,

humble moine du couvent del Corvo, à l'embouchure de la Magra, salut en celui qui est le salut vrai de tous, comme dit le Sauveur. — L'homme bon produit bonté du bon *trésor* de son cœur. En cela sont compris deux enseignemens : le premier est que, par les faits extérieurs, nous pouvons connoître les sentimens internes des autres ; le second est que, par nos paroles, nous avons à manifester aux autres nos sentimens intimes. Il est écrit : « Au fruit vous les connoîtrez. » Quoiqu'on dise cela des pécheurs, nous pouvons l'entendre plus universellement des justes : ceux-ci étant toujours prêts à se montrer et ceux-là à se cacher. Ce n'est pas le seul désir de gloire qui nous engage à faire porter fruit à ce que nous avons de bon en nous. Mais le même commandement de Dieu nous défend de laisser oisives les grâces qui nous sont accordées Dieu et la nature condamnent l'oisiveté, et l'on jette au feu l'arbre qui refuse des fruits dans sa saison. Or, ce qui vient d'être dit de la production du *trésor* intérieur n'a jamais été si bien observé par aucun Italien depuis l'enfance, comme par cet homme dont j'entends vous adresser les œuvres avec les expositions que j'ai faites. Lui, ainsi que je l'ai entendu dire à d'autres (et cela est admirable), avant sa puberté, il a tenté de dire des choses qui n'avoient pas été dites, et (ce qui est plus admirable encore) ces choses que les plus savans peuvent à peine expliquer en latin, il s'est efforcé de les éclaircir en vulgaire : en vulgaire, je dis, non simple, mais musical ; et pour laisser le soin de le louer à ses ouvrages où sa langue paroîtra plus claire aux sages, j'entre rapidement en matière.

« Voilà donc que cet homme entendant aller dans les parties ultramontaines, et de passage dans le diocèse de Luni, ou par dévotion pour le lieu, ou par toute autre raison. se présenta audit monastère. Je le vis, et comme il étoit inconnu à moi et à mes frères, je le priai de me dire ce qu'il demandoit. Il ne répondit pas d'abord, et il continua d'examiner la construction du lieu. Je l'interrogeai de nouveau : « Que demandez-vous? que cherchez-vous? » Alors, regardant autour de moi et de mes frères, il répondit : « *La paix.* » Je m'enflammai du désir de savoir qui étoit un tel homme. Je le pris à part, je parlai avec lui, et je connus qui il étoit. Quoique je ne l'eusse jamais vu, sa réputation depuis long-temps étoit parvenue jusqu'à moi.

« Quand l'étranger vit qu'il excitoit tout mon intérêt, et

« que j'écoutois avec avidité ses paroles, alors, avec familiarité, « il tira de son sein un petit livre, et me le montrant : « Voilà « me dit-il, une partie de mon ouvrage que peut-être tu n'as « jamais vu ; je vous laisse de tels monumens pour que vous « gardiez plus fermement mémoire de moi ; » et comme il m'eut présenté ce livre que j'acceptai avec plaisir, je l'ouvris, et, en sa présence, j'y portai les yeux avec affection. Apercevant des paroles en langue vulgaire, et montrant que j'étois étonné, l'étranger demanda la cause de mon hésitation. Je répondis que j'étois surpris de la qualité de ce langage, et qu'il me paroissoit difficile, incroyable que l'on pût exprimer, en langue vulgaire, une intention si arduë. J'ajoutai qu'il me paroissoit inconvenable de vêtir une si grande science d'un habit si grossier.

« L'étranger me répondit : « Vous pensez très-raisonna- « blement ; et quand, dans le principe, la semence infuse du « ciel, peut-être pour mon projet, commença à germer, je « choisis le latin, langage légitime, non-seulement je le choi- « sis, mais encore dans cette langue je commençai ainsi mon « poème :

Ultima regna canam fluido contermina mundo
Spiritibus que *lata patent*, que *præmia solvunt*
Pro meritis cuicumque suis, data lege tonantis.

« Ensuite, examinant la condition de la vie présente, je vis « que les chants des plus illustres poètes étoient méprisés, et « alors les hommes généreux qui écrivoient ainsi dans un temps « meilleur abandonnèrent, ô douleur, les arts libéraux aux plé- « béiens ; alors je déposai la petite lyre dont j'étois pourvu, en « en préparant une autre convenable aux sens des modernes. « C'est en vain qu'on présente à ceux qu'on allaite des alimens « qu'il faut manger. »

« Ayant parlé ainsi, il ajouta très-affectueusement que si j'avois le temps de donner des soins à ce travail, il désiroit que j'accompagnasse ce livre avec quelques notes courtes, et que je vous le transmisse accompagné de ces notes. Si je n'ai pas recueilli pleinement ce qui est caché dans les paroles de l'étranger, je vous les ai rapportées fidèlement et libéralement; et comme il m'a été prescrit par cet homme qui m'est si cher, je vous envoie l'ouvrage que vous avez demandé. S'il y a eu

cela quelque chose d'ambigu, attribuez-le à mon insuffisance, le texte devant sans aucun doute être absolument parfait.

« Si un jour votre magnificence cherche les deux autres parties, vous proposant de compléter l'œuvre, demandez la seconde qui suit celle-ci au noble seigneur Moroello. La troisième pourra se trouver près de l'illustre Frédéric, roi de Sicile ; car, ainsi que l'auteur me l'a assuré, c'est à eux qu'il a intention de les dédier. Il vous a choisis tous les trois pour vous offrir cet ouvrage divisé en trois *cantiche*. »

M. Witte, de Breslaw, appelle cette lettre une harangue, une allocution. « L'histoire et les habitudes de « cet âge, dit M. Troya, ces citations ordinaires de « la sainte Ecriture, la modestie du langage, tout as- « sure que frère Hilaire est le vrai auteur de la lettre. »

Elle existe dans les manuscrits de la bibliothèque Laurentienne, n° 8, B. XXIX. L'abbé Méhus l'a publiée en 1759. En 1775, le chanoine Ange Bandini a décrit un manuscrit de miscellanées ; il contient quarante-deux écrits de divers auteurs. Sous le n° 10, on trouve une églogue de Jean de Virgile, dans laquelle il est parlé de l'Alighieri. Le n° 24 contient cette remarquable lettre du frère Hilaire.

M. Witte, en niant l'authenticité de cette lettre, avoue qu'il n'a pas vu le manuscrit. Il falloit cependant le voir, avant de contester son antiquité.

Il faut espérer que M. Witte a depuis consenti à reconnoître que beaucoup de savans italiens ne se sont pas trompés sur un fait aussi important. Il faut laisser l'ingénieux M. Witte le moins qu'on peut dans le parti contraire, surtout quand il s'agit de Dante.

Quant à moi, qui ne me suis pas prononcé sur le récit un peu extraordinaire des sept chants retrouvés, et qui ne peux pas m'empêcher de remarquer qu'on a accumulé en cette circonstance une foule de ces

détails qui accusent quelquefois l'invention, je partage entièrement l'avis de M. Troya, fortifié depuis par M. Balbo. La lettre de frère Hilaire respire une sorte de parfum des habitudes ordinaires de Dante. Cette visite mystérieuse dans un couvent isolé, ces mots si tendres, si touchans, si résignés, si chrétiens : *Je cherche la paix;* cette franche déclaration du religieux, qui s'étonne de lire des vers en langue vulgaire; cette réponse précipitée de Dante, qui répète ses argumens du *Convito*, et du traité *de Vulgari Eloquio;* le ton général de la lettre; cette confidence de l'auteur, qui déjà a choisi les autres grands auxquels il dédiera les parties suivantes qui ne sont pas achevées, qui ne sont peut-être pas même commencées; les bienfaits actuels de la famille Moroello, disposant Dante à la gratitude, mais ne détruisant pas l'ancienne affection pour Uguccione, guerrier consommé, qui doit servir plus activement la cause blanche gibeline que ne le peut faire le jeune Moroello; l'état de guerre où Frédéric d'Aragon, roi de Sicile, s'étoit trouvé contre Charles de Valois, ennemi des blancs gibelins; une foule d'autres réflexions sur ces faits ne me permettent pas de douter de l'authenticité de la lettre de frère Hilaire. Une dernière raison doit être donnée. Le manuscrit de la Laurentienne, qui contient ce document, est d'une écriture antérieure même au temps de Bocace, et l'on voit que le copiste a voulu y réunir beaucoup de pièces relatives à la vie et aux ouvrages de Dante.

Si d'ailleurs il falloit jamais renoncer à l'espoir de considérer toujours cette pièce comme authentique, j'avoue que je perdrois avec un vif regret la jouissance que j'éprouve toutes les fois que je relis, surtout dans le texte latin, cette lettre de frère Hilaire.

CHAPITRE XXI.

DANTE PART POUR LA FRANCE. OPINION DE M. GINGUENÉ SUR L'INVENTION EN POÉSIE. OPINION DE M. ARRIVABENE SUR LES SOURCES OU DANTE PRIT L'IDÉE GÉNÉRALE DE SON POÈME. NOTE SUR LA VISION DE HER L'ARMÉNIEN, RAPPORTÉE PAR PLATON. OPINION DE M. DE ROMANIS SUR LA MÊME QUESTION. LES MINIATURES DU TRÉSOR DE BRUNETTO MONTRENT LE CIEL DISTRIBUÉ COMME DANTE L'A DÉCRIT. OPINION DE M. BALBO SUR HOMÈRE, DANTE ET SHAKESPEAR. LES ALLÉGORIES DE DANTE DOIVENT ÊTRE ENTENDUES EN PLUSIEURS SENS *(POLISENSAMENTE)*.

ELLE est donc terminée la première partie du poème; elle a été revue, copiée; elle est reliée, comme on relioit dans ce temps-là, et portative. L'auteur peut la cacher dans son sein : elle a la forme d'un livre. Frère Hilaire a reçu une copie que l'auteur avoue. La *Cantica* de l'Enfer nous est acquise; nous allons voir de quelles images, de quelles douleurs, de quels crimes, de quelles hautes leçons morales, de quelles colères elle se compose.

Dante part pour la France, où la renommée de notre Université appelle tous les grands talens de l'Europe; mais avant de suivre notre exilé, nous devons une analyse des trente-quatre chants de l'Enfer.

Des fragmens de ce poème étoient connus. Frère Hilaire en avoit entendu parler. Quelque temps après son exil, Dante passant à Vérone, devant des fem-

mes, avec un air grave, et marchant d'un pas lent, une de ces femmes avoit dit aux autres : « Vois-tu celui-« là, il descend en enfer quand il veut, et il re-« monte ici quand cela lui fait plaisir. — Je ne m'é-« tonne pas, repartit une des femmes, s'il a les « cheveux si crépus, et le teint si brûlé. » Dante entendit ces paroles, et continua sa route en souriant.

« L'invention, dit M. Ginguené (1), est la première des qualités poétiques. Le premier rang parmi les poètes est unanimement accordé aux inventeurs. Mais en convenant de cette vérité, est-on toujours bien sûr de s'entendre? La poésie a été cultivée dans toutes les langues, toutes ont eu de grands poètes. Quels sont parmi eux les véritables inventeurs? quels sont ceux qui ont créé de nouvelles machines, fait mouvoir de nouveaux ressorts, ouvert à l'imagination un nouveau champ et frayé des routes nouvelles? A la tête des anciens, Homère se présente le premier, et si loin devant tous les autres, qu'on peut dire même qu'il se présente seul dans l'antiquité grecque. Il eut des imitateurs et n'eut pas de rivaux. Il n'en eut pas dans l'antiquité latine, si l'on en excepte un seul poète, qui encore emprunta à Homère les agens supérieurs de sa fable et les ressorts de son merveilleux. La poésie, jusqu'à l'extinction totale des lettres, vécut des inventions mythologiques d'Homère, et n'y ajouta presque rien. A la renaissance des études, elle balbutia quelque temps, n'osant en quelque sorte rien inventer, parce qu'elle n'avoit pas une langue pour exprimer ses inventions.

« Dante parut enfin ; il parut vingt-deux siècles après Homère (on croit communément qu'Homère vivoit neuf cents ans avant l'ère chrétienne), et le premier, depuis le créateur de la poésie antique, il créa une nouvelle machine poétique, une poésie nouvelle. Il n'y a sans doute aucune comparaison à faire entre l'*Iliade* et la *Divine Comédie*; mais c'est précisément parce qu'il n'y a aucun rapport entre les deux poèmes, qu'il y en a un grand entre les deux poètes, celui de l'invention poétique et du génie créateur. Je me bornerai à les

(1) *Hist. litt. d'Italie*, 2[e] édit., 1824, tom. II, pag. 1.

observer comme inventeurs, ou plutôt à considérer de quels élémens se composent leurs inventions. »

M. Ginguené établit que des figures et des symboles imaginés pour exprimer les phénomèmes du ciel et de la nature avoient été personnifiés et déifiés avant Homère. Désormais inintelligibles dans leur sens primitif, ils avoient cessé d'être l'objet d'une étude, pour devenir l'objet d'un culte. Ils remplissoient l'Olympe, couvroient la terre, présidoient aux élémens ou aux saisons, aux fleuves et aux forêts, aux fleurs, aux moissons et aux fruits.

Orphée, Linus, Musée chantèrent ces dieux, et furent presque divinisés pour le charme et l'élégance de leurs chants. D'autres avoient célébré dans leurs vers les victoires des premiers héros. La matière poétique existoit; il ne manquoit plus qu'un grand poète pour en rassembler et en coordonner les élémens épars : ce poète fut Homère. Il se proposa deux buts. « L'Iliade a, dit Gravina (1), un caractère « politique et guerrier. L'*Odyssée* offre un intérêt tiré « des affections domestiques. » Enfin, ajoute M. Ginguené, « Homère, soit de dessein formé, soit par « l'instinct seul de son génie, réunit dans ses poèmes « les croyances adoptées de son temps, les faits célèbres qui intéressoient sa nation, et les opinions « philosophiques, fruit des méditations des anciens « sages (2). »

M. Ginguené poursuit son raisonnement :

« C'est aussi ce que fit Dante (3); mais avec quelle différence dans les temps, dans les événemens publics, dans les croyances,

(1) *Della ragion poetica*, lib. I, cap. XVI.
(2) *Hist. litt.*, tom. II, pag. 4. (3) *Ibid.*, pag. 5.

dans les maximes de la morale! Une barbarie plus féroce que celle des premiers siècles de la Grèce avoit couvert l'Europe; on en sortoit à peine, ou plutôt elle régnoit encore. Il n'y avoit point eu entr'elle et le poète, des siècles héroïques qui laissassent de grands souvenirs, qui pussent fournir à la poésie des peintures de mœurs touchantes, des récits d'exploits et de travaux entrepris pour le bonheur des hommes, ou de grands actes de dévouement et de vertu. »

Les querelles entre les gibelins et les guelfes, continue M. Ginguené, ainsi qu'entre les blancs et les noirs, c'étoit là tout ce qui, en Italie, occupoit les esprits, parce que c'étoit tout ce qui touchoit aux intérêts, tout ce qui disposoit des fortunes et presque de l'existence de tous. Dante, de guelfe, devenu gibelin, pour avoir voulu n'appartenir à aucun parti, ne pouvoit, lorsqu'il conçut, et surtout lorsqu'il exécuta le plan de son poème, voir d'autres faits publics à y placer que ceux de ces querelles et de ces guerres.

Nous remarquerons ici que des croyances qui n'étoient pas aussi opposées que le dit M. Ginguené, à celles des païens, puisque celles-ci annonçoient aussi, pour l'autre vie, des récompenses et des peines, avoient été apportées par le bienfaisant christianisme.

C'est dans de telles circonstances, c'est avec des matériaux si différens de ceux qu'avoit pu employer Homère (1), que Dante conçut le dessein d'élever un monument qui frappe l'imagination par sa hardiesse et l'étonne par sa grandeur. Des terreurs, qui redoubloient surtout à la fin de chaque siècle, présageoient au monde une fin prochaine ou un dernier jugement. On étoit avide de connoître quelle seroit la vie future; on vou-

(1) *Hist. litt.*, pag. 6.

loit savoir, et savoir sur-le-champ, ce que signifioient les paroles des prophètes, les menaces d'un supplice éternel pour les méchans, ces annonces d'une expiation temporaire pour les fautes qui pouvoient obtenir un pardon, ces tableaux d'une béatitude ineffable pour les esprits sages qui auroient pratiqué la vertu.

Dante dit à son siècle : « C'est moi qui vais expli-« quer ces mystères. Je visiterai les vallées où sont « entassés les damnés. Je parcourrai les sinuosités « de la montagne qu'habite l'espérance ; je serai « enlevé jusqu'au séjour céleste où je confondrai « mes yeux dans l'excellence de la splendeur éter-« nelle. Chemin faisant, je m'enquerrai du nom, « des actions et du sort de ceux que je connoîtrai ou « que je ne connoîtrai pas. Je passerai devant les « hommes des temps anciens, des temps modernes, « et je reviendrai vous rapporter ce que j'aurai vu. »

« On a pensé, dit M. Arrivabene (1), que Dante prit l'idée générale de son poème dans la vision d'Albéric de Mont-Cassin, dans le *Tesoretto* de Latini, dans la novelle française de Raoul de Houdan, *jongleur qui va à l'Enfer;* dans le livre romans dit *Guérin Mesquin*. La vérité est que Dante imita le sixième livre de l'Enéide, comme Virgile a imité l'évocation de Tirésias, et plus encore la descente d'Orphée dans les Champs-Elysées, et encore la vision de Her, décrite par Platon, dans le septième de ses livres sur les lois (2). Quant au *Guérin*

(1) *Il secolo di Dante*, 3e édit. Monza, 1838, pag. 196.

(2) *Il secolo di Dante*, pag. 197. M. Arrivabene se trompe, en disant (mais c'est peut-être une faute typographique) que la vision de Her l'Arménien est décrite par Platon dans le septième livre de ses *Lois*. Cette vision fait partie du livre X de la *République* de ce philosophe. Je viens de lire bien attentivement ce récit, mis dans la bouche de Socrate. Her l'Arménien, originaire de Pamphylie, est tué dans une bataille. On vint, dix jours après, pour enlever les corps qui étoient déjà en décomposition ; le sien fut trouvé sain et entier : on le porta chez lui. Le douzième jour, Her ressuscita, et raconta ce qu'il avoit vu dans l'autre monde. Aussitôt que son ame fut sortie de

Mesquin, Bottari pense qu'il a été écrit originellement en langue d'*oc*, qu'on l'a traduit en florentin, après le temps de Dante, et que le traducteur l'a augmenté et embelli d'idées et de comparaisons dérobées à Dante. »

On ne peut pas établir la même induction, suivant M. Arrivabene, pour la vision d'Albéric, qui, âgé de neuf ans, fut reçu moine à Mont-Cassin, en 1123. L'abbé de *Costanzo* soutient que cette vision servit de modèle pour l'ancien édifice du poème (1). Il n'est pas invraisemblable que Dante, qui a été ambassadeur à Rome et à Naples, ait visité tous les monastères situés entre ces deux capitales, et qu'il ait pris lecture de la relation de cette extase prodigieuse et de cette frénétique narration, comme l'appelle Ghérardo de'

son corps, Her s'avança avec plusieurs autres vers un lieu merveilleux, où l'on remarquoit dans la terre deux ouvertures voisines l'une de l'autre, et deux autres au ciel qui répondoient à celles-là. Des juges étoient assis entre ces ouvertures. Dès qu'ils avoient prononcé leur sentence, ils ordonnoient aux justes d'entrer à droite par une des ouvertures du ciel; les méchans prenoient leur route à gauche par une des ouvertures de la terre. Her s'étant présenté pour connoître son sort, les juges lui déclarèrent qu'il lui falloit porter aux hommes le récit de ce qui se passoit aux enfers. Il obéit à l'ordre qui lui est donné. Quelquefois on sort de l'ouverture de la terre quand on a subi une longue peine; mais aussi au moment où de grands scélérats s'attendent à sortir, l'ouverture leur refuse le passage en poussant un horrible mugissement. Plus loin, Her décrit la vitesse respective des planètes. Dante a pu prendre quelques idées dans cette vision; alors il seroit étonnant qu'il n'eût pas été frappé de la terrible impression que produit cette ouverture qui, par un horrible mugissement, refuse le passage aux grands scélérats que leur présomption porte à se présenter pour sortir en même temps que d'autres ames purifiées. Je ne penche pas à croire que Dante ait attaché beaucoup d'importance à cette vision, s'il l'a connue. Tout ce qu'on y raconte blesse trop directement nos dogmes catholiques, et Dante ne se laisse pas entraîner hors du sentier de la foi. Il cherche, au contraire, à s'y maintenir avec insistance, et l'on remarque aussi que, pour ne pas perdre la voie, il n'articule que les mots directs qu'annonce l'Écriture sainte, et que les conciles ont déclarés la règle de toute orthodoxie.

(1) *Divina Commedia*, édit de M. de Romanis, in-4°, Rome, 1815-1817, tom. IV, pag. 145.

Rossi (1); mais en résulte-t-il que Dante soit un plagiaire ? Avant la rédaction de la vision d'Albéric, dit M. de Romanis (2), on avoit connoissance de la vision de *Tantalo*, d'une origine très-obscure, et qui est l'œuvre de quelque rapsode ascétique du ve ou du vi^e siècle, conséquemment antérieur à Albéric. Ce *Tantalo* peut lui-même avoir été pillé par Albéric, plutôt qu'on ne peut dire que Dante a pillé ce dernier. Dans le livre v de la Vie des saints Pères (Venise, édition de Christophe di Pensa, 1499), on lit: « Ici commence la vision de *Tantalo*, qui alla en enfer, en purgatoire et en paradis. » Il étoit mort dans un banquet. Son ame est conduite en enfer par un ange; et là, elle voit des diables, des supplices, une partie de ce qu'a vu Dante.

Ces idées, continue M. de Romanis, avec une sagacité très-spirituelle et une logique puissante, n'ont point été volées à *Tantalo* par Albéric, et à Albéric par Dante. Ces idées étoient du temps, et elles occupoient profondément l'esprit de tout le monde. Je vois dans le manuscrit du *Trésor*, de Brunetto, que j'ai analysé, je vois des miniatures où le réfugié guelfe, qui écrivoit à Paris, auprès de saint Louis, vers l'année 1261, distribuoit les planètes comme elles sont distribuées dans le poème de Dante, et il n'y a pas de doute que Brunetto n'ait remis à Dante une copie de ce *Trésor*, et ne lui ait adressé les mêmes leçons qu'il donnoit à Paris, avant la naissance de cet élève. Résumons-nous. (Je cite encore avec plaisir M. de Romanis.) Tantalo, Albéric, Dante n'ont rien fait autre que réunir les idées matérielles qui, dans leurs siècles

(1) *Ibid.*, tom. IV, pag. 147.
(2) *Ibid.*, tom. IV, pag. 158.

respectifs, étoient répandues sur de semblables questions. Les deux premiers, qui n'étoient pas poètes, se sont contentés de dire ce qu'ils croyoient savoir, ou ce qu'ils vouloient que l'on crût. Ils n'ont pas entrepris une épopée continue, ni cherché des expressions adaptées au sujet. Celui-ci, Dante, qui parmi les hommes grands et sublimes, en laisse peu passer avant lui, en agit avec ces pensées de tout le monde, qu'il vouloit exprimer en vers, comme le peintre avec les couleurs, le sculpteur avec l'argile, l'architecte avec la chaux, et construisit ce magnifique édifice d'une manière élégante et majestueuse, qu'il produisit avec des élémens communs et inertes, et où son vaste génie rassembla ce que son esprit et son cœur possédoient d'idées élevées, filles des idées renaissantes des anciens, de passions tantôt empreintes d'amour et vertueuses, tantôt moins raisonnables et moins dignes des regards de la postérité, toutes nées au milieu des partis dont il fut une victime que les malheurs conduisirent à la gloire.

« C'est perdre son temps, dit M. Balbo (1), de comparer les esprits médiocres avec les grands esprits. Il est plus court, plus à propos de comparer sur-le-champ ceux-ci entr'eux, de chercher quel rang appartient à eux seuls dans l'histoire générale de l'humanité. Quand dans les autres parties du présent récit nous nous sommes efforcés de peindre Dante, jeune homme amoureux, *rimeur d'amour*, étudiant les belles-lettres et la philosophie, citoyen, magistrat, homme de parti et exilé, il nous a suffi de le comparer avec ses autres compatriotes, et nous ne sommes pas sortis de l'Italie. Ayant aujourd'hui à parler de lui, comme auteur du poème divin, les comparaisons nous manquent dans la patrie, et nous voilà obligés d'en aller chercher dans tous les pays et dans tous les âges. En voyageant

(1) Balbo, tom. II, pag. 178.

ainsi, nous n'en trouverons peut-être pas plus de deux, un avant, et l'autre après lui, Homère et Shakespeare, qui lui soient comparables dans ce système de peinture varié et complet de l'humanité, qui est la copie de la nature elle-même, qui est l'imitation, non d'aucun ouvrage humain, mais de l'idée divine, la seule qui puisse s'appeler haute et créatrice poésie. Si nous comparons la grandeur et l'universalité des tableaux que tous trois ont laissés, celui de Dante, qui comprend toute la destinée humaine pendant et après cette vie terrestre, sera peut-être sans égal, et ainsi sans rivaux.

« Ce ne sont pas là des jugemens à moi seul. Ils ont été portés par des hommes plus habiles que moi. Ces jugemens sont ceux non-seulement de grands poètes, mais encore de plusieurs écrivains grands dans d'autres arts, qui sont peut-être les seuls juges légitimes de leurs pairs.

« Il est vrai que d'autres les récusent : ceux-là ne s'attachent qu'à un art seul, ne tiennent compte que des minuties et des règles factices et exagérées de cet art ; ils jugent des pensées par les syllabes, et, caressant leurs propres polissures, vous répètent que le *style est tout l'homme* (1). Mais encore dans le style Dante doit être appelé grand. Il faut opposer aux passages moins bons, ou mauvais de la *divine Comédie*, les beautés qui y sont si fréquentes. A ceux qui voudroient des ouvrages moins riches de beautés et moins gâtés par des défauts, il n'y auroit rien à répondre, sinon qu'il y a dans les hommes divers goûts, diverses admirations, diverses voluptés intellectuelles ; et nous, nous suivons encore le goût de la patrie, de notre âge ; et depuis que Dante a envoyé la première

(1) M. Balbo se trompe ici ; beaucoup de Français se sont trompés avant lui, et cette citation, faite inexactement dans quelques-uns de nos livres, doit être la cause de son erreur. Je rapporterai ici le passage entier de Buffon :

« Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité ; la « quantité des connoissances, la singularité des faits, la nouveauté même « des découvertes, ne sont pas de sûrs garans de l'immortalité. Si les ou- « vrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont « écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que « les connoissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se « transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus « habiles ; ces choses sont hors de l'homme : *le style est l'homme même*. » (Discours prononcé à l'Académie française par M. de Buffon, le jour de sa réception, le samedi 25 août 1753. *Œuvres complètes de Buffon*. Paris, 1827, tom. I, pag. 13.)

Cantica à Uguccione, jusqu'aux hommes d'aujourd'hui, le poème n'a jamais été plus répandu, plus lu, plus étudié. On peut dire que Dante est devenu populaire en Italie, comme Homère en Grèce, ou comme Shakespeare l'est parmi les nations de langue germanique. Cette mienne étude, à moi, n'est rien autre chose qu'un effet de cette même popularité, l'*enfant perdu* d'un seul, au milieu de tant d'enthousiastes contemporains.

« Les trois poètes ont de commun ce mélange de quelques défauts et de beaucoup de qualités. Tous trois fils d'âges sortant à peine de la barbarie, ils en empruntèrent leurs vertus de jeunesse, la spontanéité, la liberté de génie, un style à eux, l'amour, la force et la simplicité. Ils en reçoivent en même temps leurs défauts de jeunesse ; ils manquent de ce goût, de ce poli, de cette proportion qui, dans les littératures et les hommes, sont les avantages des seconds âges, comme dans toute œuvre des seconds travaux. Ces défauts nous heurtent moins dans Homère, ou à cause de cette grande vénération qui s'est accumulée à travers les siècles, ou à cause du respect qui lui est acquis dans le cours de nos études ; mais ils blessèrent Horace, l'homme le plus éminent par son goût dans l'âge le plus civilisé des anciens. Homère est le grand poète de l'origine des lettres, Dante et Shakespeare sont les plus grands du temps de la renaissance ; Homère, le plus profond dans la civilisation antique, Dante et Shakespeare, grands ensemble dans la civilisation chrétienne. De la différence des âges provinrent les différences de leurs défauts, de leurs qualités : la sublimité surnaturelle ne pouvoit être comme dans l'âge si détourné du ciel, que l'on croyoit la divinité haineuse et libertine. Les dieux d'Homère sont des hommes. Le ciel d'Homère est encore la terre; et entre les deux poètes chrétiens, l'avantage devoit demeurer à l'enfant de notre renaissance, à l'Italie, au catholique (1), plutôt qu'à celui qui appartenoit à une renaissance dérivant de la nôtre (2), et déjà éloignée de la source primitive et plus poétique (3).

(1) M. Villemain, article *Shakespeare*, dans la biographie universelle, déclare qu'on ne sait pas bien si ce poète étoit catholique ou protestant.

(2) Beaucoup d'ouvrages de Shakespeare prouvent qu'il avoit connoissance de la littérature italienne.

(3) C'est un Italien, un digne et généreux Italien qui parle, et que je me garde bien d'interrompre.

« Ce ne sera qu'en élevant le mot de poésie, de sa signification vulgaire à sa signification la plus antique, et en appelant sur nous non-seulement les divinations, mais encore la révélation des choses divines, que nous trouverons une poésie encore plus sublime que celle dont nous parlons; mais celle-là est une poésie qui, dans toute impossibilité de comparaison, porte avec soi une des preuves de son origine surhumaine.

« Parmi les trois, Dante est non-seulement le plus sublime, mais celui qui mérite le plus d'être aimé. Les deux autres chantèrent de verve et par attrait de la gloire, et peut-être pour vivre; Dante chanta surtout par amour, et par l'impulsion du plus noble amour qui ait existé.

« Le poème, conçu dans une angoisse d'amour, développé dans un songe et dans un vœu d'amour, laissé pendant le cours des affaires, et repris ensuite dans un retour à l'amour; ce poème dure plus de trente ans dans ce cœur, dans cet esprit si *souveneur;* il s'y transforme, se fortifie et s'élève toujours davantage, jusqu'à ce que le vœu accompli, l'ouvrage et la vie du poète se terminent ensemble. Ici l'histoire est plus élégante qu'aucun ouvrage de l'art, plus romanesque qu'aucun roman; la vérité est plus riche qu'aucune imagination, qui ne pourroit jamais inventer une semblable preuve, un pareil fruit d'amour comme est le divin poème.

« Parmi tant de dégâts, d'emmanchemens, de diminutions faits à ce poème, aucune pensée n'excite plus l'indignation et ne doit être plus vivement combattue par quiconque veut comprendre cet ouvrage et se délecter de ses charmes, que cette manie continuelle, sentiment tantôt faux, tantôt exagéré, de substituer à la Béatrix vraie et vivante dans le ciel, tantôt la théologie, tantôt la philosophie, tantôt l'Italie, et que sais-je? De ces trois allégories prétendues, les deux premières sont fausses absolument, et la dernière ne fait que s'approcher de la vérité: car Dante n'a pas pu, sous le nom de Béatrix, qui parcourt tout le ciel, et qu'il célèbre dans tout le poème, avoir caché la théologie qu'il place d'une manière déterminée dans le cinquième ciel, et dont il traite expressément dans les chants X et XIV du *Paradis*.

« Si nous voulons lire Dante selon son intention, avant d'admettre aucun sens allégorique, nous devons admettre le sens littéral, et ainsi, chaque fois que nous trouvons Béatrix, nous

devons entendre la Béatrix vraie, la gentille enfant de Portinari, la femme que Dante a vu mourir. »

« Mais il est vrai qu'au sens littéral peut être attaché aussi quelquefois un sens allégorique. Qu'on ne soit donc pas fâché si nous courons souvent après ce sens caché. Le meilleur fruit de toute vie de Dante est de faciliter l'intelligence du poème. »

M. Balbo continue de soutenir qu'il faut chercher d'abord le sens littéral, sans méconnoître cependant que, sous ce sens, il peut en exister un qui soit allégorique.

Ainsi, il veut décidément que, par Béatrix, on entende la jeune fille aimée par Dante. Cependant, sous ce nom se glisse souvent une allégorie. Pétrarque a agi de même avec sa Laure, qui est un laurier. Il y a aussi des écrivains non poètes et non amoureux, qui, dans une femme vertueuse et chérie, assurent qu'ils voient un moyen de s'élever du vice à la vertu, de la terre au ciel, de la préoccupation des choses matérielles et viles à la connoissance des choses spirituelles, divines, et même de la divinité. Cet enseignement a été celui de beaucoup d'auteurs platoniciens.

Cette connoissance, cette admiration, cette béatitude, ou félicité en Dieu, est ce qui est figuré sous le nom de Béatrix. Nous tenons à ces explications avant de commencer l'analyse de l'Enfer, car Béatrix y sera rappelée dès les premières scènes. L'allégorie, ainsi entendue, ne détruit pas l'image vraie de Béatrix Florentine; mais elle l'élève, ainsi qu'il est arrivé à d'autres poètes avec des images aimées. Comme Béatrix est à la fois la jeune fille qui accorde ou refuse le salut, et cette connaissance ou béatitude en Dieu (car le nom devoit aider Dante à toutes ces transformations et à toutes ces exaltations), de même le Vir-

gile du poème est d'abord le vrai Virgile de Mantoue, et ensuite la poésie; puis le soleil est la science théologique, et ainsi de suite.

Tout le poème, du commencement à la fin, est rempli de semblables allégories (1), presque toutes belles, quelques-unes médiocres, quelques-unes, convenons-en, inutiles, discontinuées, obscures et mauvaises.

Oui, il y en a de très-belles, et une de celles-là, sans doute, c'est la première, en même temps que la plus importante de l'ouvrage. On n'a pas voulu bien l'entendre en plusieurs sens (*polisensamente*), et en relation avec la vie de l'auteur. C'est d'ailleurs une introduction très-opportune et nécessaire dans un ouvrage dont l'auteur se fait lui-même le héros.

(1) Balbo, tom. II, pag. 190.



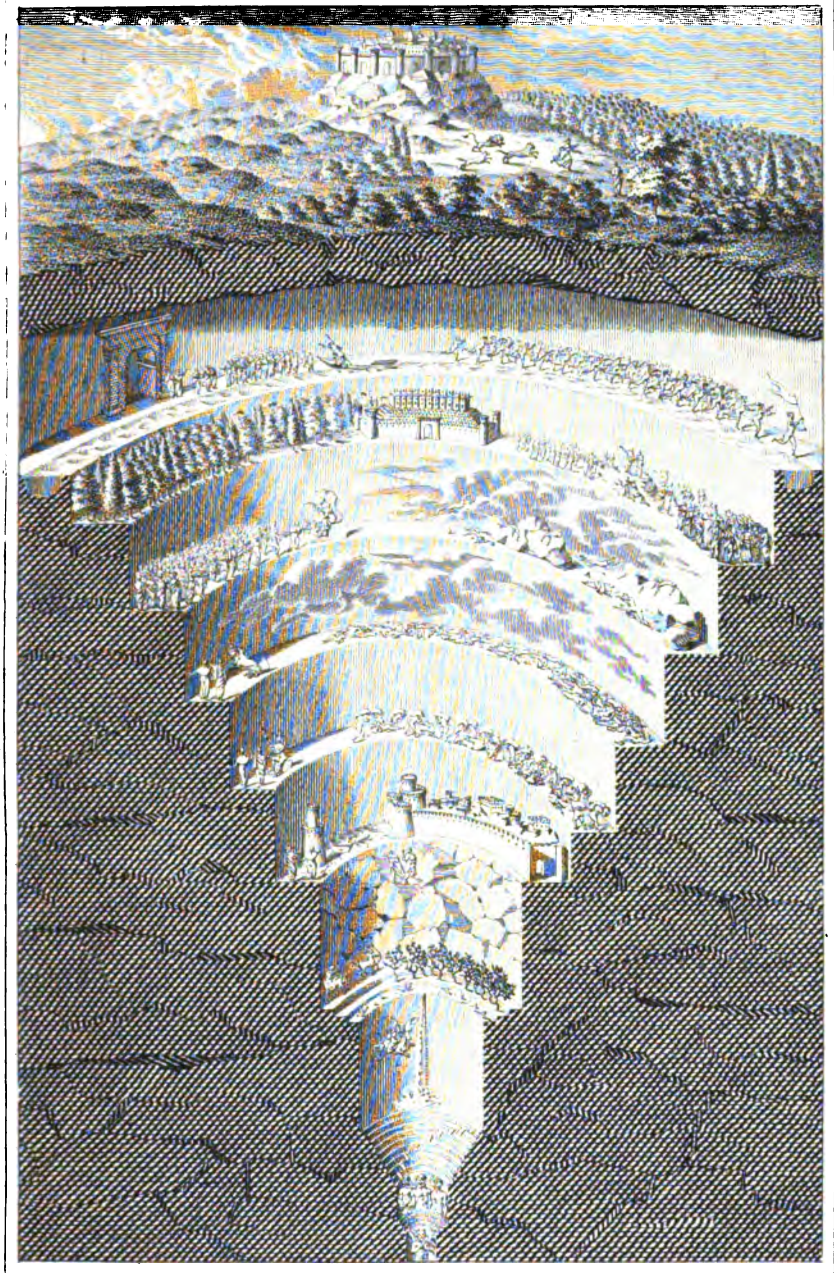
CHAPITRE XXII.

DANTE SE DÉCLARE LE HÉROS DE SON PROPRE POÈME. ANALYSE DES DEUX PREMIERS CHANTS DE L'*ENFER*. APPARITION DE VIRGILE. LA PANTHÈRE, LE LION, LA LOUVE. CES ALLÉGORIES SONT PROBABLEMENT EMPRUNTÉES DE JÉRÉMIE. INSCRIPTION PLACÉE SUR LA PORTE DE L'*ENFER*. RÉPONSE A DES OBSERVATIONS DE M. GINGUENÉ. CELUI QUI FIT *LE GRAND REFUS* N'EST PROBABLEMENT PAS CÉLESTIN V. CONJECTURES DE L'AUTEUR A CE SUJET. CARON PASSE LES AMES DANS SA BARQUE. HOMÈRE, HORACE, OVIDE, LUCAIN. MINOS JUGE LES PÉCHEURS. FRANÇOISE DE RIMINI ET PAUL MALATESTA. RÉFLEXIONS DE M. FOSCOLO SUR CES ÉPISODES. PLATON. ANALYSE DU HUITIÈME CHANT. FARINATA. DESCRIPTION DE L'AURORE. DANTE MONTRE SES CONNOISSANCES EN ASTRONOMIE.

Le lecteur a dû nous suivre : nous lui avons expliqué les diverses circonstances où Dante s'est trouvé. On comprendra aisément les trois *colères* du poète, son animosité contre Rome, ses griefs contre la maison de France, ses dépits contre Florence. Nous avons, pour bien nous pénétrer du résumé, l'histoire rétrospective de toute la vie intellectuelle du poète.

Cette manière de se déclarer le héros de sa propre poésie a quelque chose de haut et de superbe (1), et ne peut être excusée que dans les grands hommes, à cause des beautés qu'ils en savent faire sortir. Il faut bien la pardonner à Dante, comme on l'a pardonnée

(1) Balbo, tom. II, pag. 191.



à Byron. Il convenoit qu'avant de commencer son récit, Dante parlât de sa vie antérieure, de l'occasion de sa vision. Il convenoit que, comme d'autres l'ont fait, il en parlât sous le voile de l'allégorie.

Dante dit (premier chant de l'Enfer) qu'au milieu de sa vie, à trente-cinq ans (âge qu'il avoit à peu près le 4 avril 1300), il se trouva dans une forêt obscure, sauvage, âpre et forte; et certainement, dans le sens allégorique moral, cela veut dire la forêt des vices.

Cependant pour lui, cette forêt ne sera pas toujours la forêt des vices. N'oublions pas qu'avec lui l'allégorie va et vient pour ainsi dire au commandement du vers et du caprice poétique. Florence sera appelée *trista selva*. Le royaume de France sera aussi appelé une *selva*.

La première *selva* est donc la forêt des vices, mais des vices florentins. Le poète dit qu'il ne peut savoir comment il y est entré, tant il étoit rempli de sommeil quand il y entra, abandonnant la vraie voié, c'est-à-dire la fidélité à Béatrix, la vie vertueuse gardée par amour pour elle tant qu'elle vécut.

Il arrive au pied d'une colline, et la voit éclairée par le soleil levant, c'est-à-dire par la science ou la philosophie humaine et divine à laquelle il avoit aspiré depuis la mort de Béatrix. Mais il avoit abandonné cette étude de 1293 à 1300, pour mener une vie de luxure, pour suivre les magistratures, pour servir les opinions de parti, pour entrer en communication avec les vices qui, sous la figure de trois bêtes, une panthère, un lion et une louve, l'empêchent de s'élever jusqu'au *chiaro monte*.

On ne doute pas, d'après les anciennes interprétations, que les trois bêtes ne soient la luxure, l'orgueil et l'avarice. La luxure est la luxure florentine;

l'orgueil est l'orgueil des princes de France, et particulièrement de Charles de Valois, qui menace déjà Florence en 1300; et l'avarice est celle des guelfes qui, dans tout le poème, sont appelés *loups*. Toutes ces bêtes empêchent le passage. La louve est celle qui est le plus grand obstacle.

N'oublions pas aussi, sans aller si loin dans nos conjectures, que Dante emprunta peut-être ce passage de Jérémie : *Percussit eos Leo de sylvâ; Lupus ad vesperam vastavit eos; Pardus vigilans super civitates eorum.* (Jérém., *prophét.*, chap. v, v. 6.)

Ceci est une magnifique exposition, une protase admirable. Alors Virgile apparoît; il dit à Dante qu'il ne pourra jamais gravir la montagne, parce qu'il en sera empêché par la *louve*, prise évidemment ici pour le parti de Rome, qui protégeoit Valois. Virgile prédit les persécutions que les guelfes feront subir à leur ennemi, jusqu'à ce que la louve soit vaincue par un lévrier, c'est-à-dire par un gibelin de l'Italie méridionale. Il paroît aussi que ce lévrier est Uguccione della Faggiola, à qui cette *cantica* est dédiée, et qui, comme nous le savons, doit la recevoir par l'entremise de frère Hilaire. Virgile conseille de prendre une autre route. Dante lui adresse des vers pleins de grâce et de sensibilité. Il faut les lire dans l'original.

Je ne pourrai pas ici, devant m'astreindre à une courte analyse, offrir absolument aux lecteurs toutes les beautés du poème : je les indiquerai. Ma traduction des trois *cantiche* est à la disposition du public. Je me réserve cependant d'insister quelquefois sur les passages qui mériteront une attention particulière. Dans ce cas j'appellerai le texte à l'appui de mes louanges, comme je le devrai citer lorsqu'il y aura une faute à signaler.

Après avoir parlé du lévrier sauveur de l'Italie, Virgile continue ainsi :

« Suis-moi, je serai ton guide ; je te ferai sortir de ce lieu terrible ; je te conduirai à travers le royaume éternel, où tu entendras les accens du désespoir, où tu verras le supplice de ces anciens coupables, qui invoquent à grands cris une seconde mort. Tu visiteras ensuite ceux qui vivent satisfaits au milieu des flammes, parce qu'ils espèrent jouir, quand le ciel le permettra, d'une divine béatitude. Si tu veux monter au séjour des ombres bienheureuses, une ame plus digne que moi de cet honneur te protégera dans ce glorieux voyage. A mon départ, je te laisserai auprès d'elle. Le souverain qui règne sur les mondes ne veut pas que je serve de guide dans son empire, parce que je n'ai pas connu la foi véritable. »

Dante demande pourquoi il a le bonheur d'entreprendre un tel voyage, et fait allusion à Enée, descendant aux enfers, et entendant des choses qui présagèrent sa victoire et les destinées du gouvernement pontifical. Nous reviendrons sur cette belle expression, *Papale ammanto*, prise ici dans un sens dont Dante ne se ressouviendra pas assez plus tard. Virgile raconte pourquoi il est venu à la rencontre du poète. Le Mantouan étoit dans les limbes où demeurent ceux dont le sort est suspendu (*intra color che son sospesi*). Il est appelé par Béatrix, qui lui dit : « Mon ami, et non celui de la fortune, a trouvé sur « la plage déserte des obstacles qui l'ont fait retour-« ner en arrière. Je crains qu'il ne lui soit déjà ar-« rivé d'affreux malheurs. Peut-être irai-je trop « tard à son secours, d'après ce que j'ai entendu « dans le ciel? va, emploie les grâces de ton élo-« quence, fais mille efforts pour le sauver; apaise « ma douleur, c'est *Béatrix* qui t'en conjure. » Virgile a demandé pourquoi une reine de vertu n'a

pas craint de descendre dans ce centre ténébreux; Béatrix a répondu qu'une femme bienveillante (la vierge Marie) a envoyé Lucie pour la prier d'avertir Virgile qu'il doit servir de guide au voyageur.

Nous avons vu dans la *Vita nuova* ce que Dante a promis à Béatrix : il doit dire d'elle ce qu'on n'a jamais dit de personne. Nous pouvons reconnoître ici qu'il tient sa parole.

Le chant III s'ouvre par cette belle inscription de la porte de l'*Enfer :*

Per me si va nella città dolente;
Per me si va nell'eterno dolore;
Per me si va tra la perduta gente :
Giustizia mosse'l mio alto fattore;
Fece mi la divina potestate,
La somma sapienza e'l primo amore.
Dinanzi a me non fur cose create,
Se non eterne, ed io eterno duro :
Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

« Par moi, l'on va dans la cité des larmes; par « moi, l'on va dans l'abîme des douleurs; par moi, « l'on va parmi les races criminelles et proscrites. La « justice anima mon sublime créateur : je suis l'ou-« vrage de la divine puissance, de la suprême sagesse « et du premier amour. Rien ne fut créé avant moi, « que les choses éternelles; et moi, je dure éternel-« lement. O vous qui entrez, laissez toute espé-« rance! »

Quelques personnes ont traduit ainsi le commencement des trois premiers vers : *C'est par moi que l'on va.* Mais notre langue n'est pas obligée de prendre un bagage inutile, qui alourdit encore celui dont elle est forcée de se charger. On évite deux mots en n'ad-

mettant pas celui de *c'est* qui emporte avec lui comme valet nécessaire le *que*, on n'emploie ainsi que quatre mots au lieu de six. Je crois qu'on peut essayer dans notre langage, qui a besoin d'harmonie plus qu'un autre, de placer à la fin le mot *espérance*, au lieu de dire, « Laissez toute espérance, ô vous qui entrez! » *Entrate* ne manque pas d'harmonie, et le mot *entrez* en est absolument dépourvu.

Quelle majesté dans cette sentence irrévocable!

M. Ginguené regrette que Dante ait cru devoir exprimer en détail l'opération des trois personnes de la Trinité dans la création de la porte de l'enfer :

« Cela peut s'allier (1) avec l'idée de la divine *puissance* et de la suprême *sagesse*, telles du moins que l'homme aussi présomptueux que borné ose les figurer dans sa pensée ; mais on ne peut sans répugnance y voir coopérer le premier *amour*. Si l'on en excepte ce seul trait, quelle sublime inscription! quelle éloquente prosopopée, que celle de cette porte qui se présente d'elle-même, et qui prononce ces sombres et menaçantes paroles! »

Le regret de M. Ginguené est bien celui d'un homme qui craint de passer pour orthodoxe, et qui, d'ailleurs, ne se reporte pas au siècle de Dante. Il y a deux parts à faire dans cette question : il faut distinguer ce qui appartient à Dante, et ce qu'il a emprunté à saint Thomas, que Brunetto connoissoit bien, puisqu'il l'avoit vu à Paris, probablement à la table de Louis IX, et qui a pu parler de ce grand sage à Alighieri. Saint Thomas dit expressément (2) : « Satis

(1) *Hist. litt. d'Italie*, tom. II, pag. 34.

(2) P. 1, q. 55, art. 6.

« attribuitur et appropriatur *potentia*... Filio autem « appropriatur *sapientia*... Spiritui autem sancto ap- « propriatur *amor.* » Dante, voulant faire mention d'une définition de la Trinité, a dû dire ce qu'il a dit. Le reste qu'il a ajouté comme poète est ensuite une si admirable conception, que chicaner devant un chef-d'œuvre de l'esprit humain, et chicaner à faux, annonce une préoccupation qu'il faut déplorer. Que de passages de la Bible rappellent celui qui *aime* et qui *châtie!* La nécessité de *châtier* est imposée à la *puissance* et à la *sagesse*. L'*indivisible* Trinité ne peut se composer que de *puissance*, de *sagesse* et d'*amour*. Pour nous, Dante a montré ici son esprit logique, sa conviction catholique, son érudition toujours obéissante dans ces sortes de matières, et cette haute raison qui ne lui laisse jamais rejeter en arrière un devoir prescrit par la foi. Si Dante avoit pu oublier l'intervention de l'Esprit saint, que d'accusations d'hérésie n'auroit-on pas lancées contre le poète!

Je ne devrois pas parler de la *répugnance* qui a porté M. Ginguené, au moment où il consentoit à citer les neuf vers de Dante, à ne donner qu'une traduction tronquée, et à ne pas mentionner non-seulement le vers où il est question du *premier amour* (la sentence étoit portée par le philosophe), mais encore le commencement du vers où il s'agit de la *suprême sagesse*, et le vers entier qui concerne la *divine puissance*, quoique la *puissance* et la *sagesse* eussent déjà trouvé grâce devant la philosophie. Si Dante avoit à parler à son tour en lisant la traduction que M. Ginguené donne du dernier vers de l'inscription, le poète s'écrieroit, comme quand il grondoit l'homme à l'*Arri*: « Tu chantes; « Vous qui entrez *ici*. » Je n'ai « pas mis cet *ici* dans mes vers. »

M. Ginguené, cet esprit habituellement si juste, ce critique laborieux qui a si bien mérité de la littérature italienne, ne sera pas toujours traité avec cette sévérité.

Les deux poètes passent sous la porte infernale. Ils trouvent les anges qui ne partagèrent pas la rébellion de Lucifer, et qui cependant ne furent pas fidèles, mêlés aux hommes qui vécurent sans renommée et sans infamie. « Ne parlons plus d'eux; regarde, et « passe! » Ils rencontrent une ombre qui fit, par vileté, *le grand refus*.

Beaucoup d'auteurs pensent qu'il s'agit ici de Célestin, qui abdiqua la papauté, et auquel succéda Boniface VIII. On explique ainsi l'intention de Dante. L'abdication de Célestin avoit été suivie de l'élection de Boniface. Ce dernier n'a pas assez soutenu les guelfes blancs. Dante se venge sur Célestin. Je consulte à ce sujet un manuscrit de la bibliothèque du roi, (n° 7002—2). Ce manuscrit, dédié à Nicolas III, qui devint marquis d'Est en 1393, et mourut en 1441, contient en tête la vie de Dante par Bocace, des vers latins en l'honneur de Dante, un discours préliminaire en latin, et autour du texte les commentaires attribués à Benvenuto d'Imola, et traduits, dit-on, par Jacopo della Lana (1).

(1) La preuve d'une partie de ces faits est dans cet extrait dudit manuscrit, pag. 10, verso. Le commentateur, après avoir dit que Dante, ayant commencé son poème en latin, l'acheva en langue vulgaire, ajoute: « *Et* « *io simile ripugnanza ho provato in me, quando io presi audacia a volere* « *scrivere supra questo libro tanto universale, e qui nasce una questione...* » Le commentateur déclare que si Dante eût écrit en latin, il n'eût écrit que pour les hommes lettrés qui sont en petit nombre; ensuite on lit: « *E la* « *sopra dita ragione mi mosse a translatare in volgare, questo scritto o* « *ver chomento el quale per maestro Benvenuto da Imola era stato fatto in* « *lingua grammaticale.* » Ceci prouve que le commentaire, qui est sous mes yeux, est celui de Benvenuto traduit en italien. Quant à une certitude relativement au nom du traducteur, je vois seulement dans un autre passage

Dans le commentaire on lit que Dante n'a pas pu désigner ici Célestin qui « *fu de grande animo avanti el papato, e nel papato, e drieto el papato.* » L'auteur explique sa proposition d'une manière très-exacte et très-lumineuse. Ensuite il essaie de prouver que l'ombre *au grand refus* peut être celle *d'Esaü*. Puis, revenant à Célestin, le commentateur croit que Dante a parlé ainsi à cause de Boniface qui l'a fait *bandigiare*.

On travailloit à la canonisation de Célestin depuis quelque temps, non pas quand Dante a prétendu faire son voyage, mais à l'époque où il l'écrivit réellement, en 1308. Cette canonisation fut promulguée en 1313, par Clément V. La même raison qui portera Dante à ménager Louis IX pouvoit retenir la colère du gibelin; avec cela il faut toujours se rappeler que le poète étoit alors un fougueux mécontent, plus occupé peut-être des détails du malheur de son parti, que de vieilles et inutiles colères contre des grands qui, d'ailleurs, ne lui avoient pas fait un mal direct. Que n'a-t-on pas dit pour expliquer quel est ce *Veltro* qui vengera l'Italie? Il est reconnu à présent que ce *Veltro* est Uguccione, et non *Can le grand*, et non pas un empereur d'Allemagne. Ce que M. le comte Troya a répandu de lumière sur ce point de critique est immense. Ne finirons-nous pas quelque jour par oser dire, et n'arrivera-t-on pas à prouver

qu'il appelle Bocace son vénérable maître. Ici est-ce Benvenuto qui est traduit, ou bien est-ce Jacopo della Lana, ou tout autre qui parle? Je l'ignore encore. Le copiste nous a transmis son nom dans ce distique qu'on trouve à la fin de la vie de Bocace :

Zorzi Zanchani la scripto per amore
Per quel da Certaldo e Dante al suo honore.

Ce manuscrit est, je crois, de l'année 1398, d'après plusieurs calculs que j'ai faits en le lisant tout entier.

que celui qui fit *le grand refus* n'est pas autre qu'un de ces Florentins pour nous obscurs et indifférens, mais qui excitèrent vivement la colère de Dante, par exemple, un guelfe blanc qui, comme Torreggiano de' Cerchi, aura refusé de se faire déclarer généralissime des Florentins? On est quelquefois bien près de la vérité, et on s'égare en la cherchant si loin qu'on ne peut plus la trouver. Le chagrin de voir un pape de moins insulté par le gibelin arrêtera peut-être quelques incrédules; mais ce n'est pas avec des préventions, avec des dépits et des injustices que l'on écrit l'histoire. Si nous prouvons plus tard que, pour le pape Anastase, Dante s'est trompé, que pour le pape Célestin, on n'a pas deviné le poète, ne restera-t-il pas assez de victimes, et Boniface VIII n'est-il pas cité directement? Dans quels termes ne l'a-t-il pas été? Ce que Dante en a dit n'est-il pas suffisant pour la malice des hommes? Je hasarde à mon tour mes conjectures, et je les soumets avec respect à ceux qui ont pu consulter d'autres documens, et à qui il est permis de se faire entendre plus puissamment que ne le peut un étranger réduit naturellement à des informations plus circonscrites.

Nous revenons aux deux poètes voyageurs. Ils rencontrent Caron, qui passe les ames dans sa barque.

Dante est porté dans le premier cercle par une force supérieure. Quand Virgile paroît, une voix s'écrie : « Honorez le sublime poète qui nous avoit quit« tés, et dont l'ombre revient parmi nous. » Dante voit venir quatre personnages majestueux.

« Leur visage n'annonçoit ni joie ni tristesse. « Vois, me dit mon maître, vois celui qui, un glaive à la main, précède les autres comme leur roi; c'est Homère, le prince des poètes. Après lui s'avance Horace le satirique. Ovide est le troisième; le dernier est Lucain : chacun d'eux mérite

comme moi le nom qu'une voix vient de faire entendre. Ils s'avancent pour me rendre les honneurs dont je suis digne. » Je vis alors se réunir cette école imposante du prince de la haute poésie qui, comme un aigle, plane sur la tête des autres poètes. Ces illustres personnages parlèrent quelque temps ensemble. Ensuite, ils se tournèrent vers moi. Leur salut amical fit sourire mon guide. Ils m'honorèrent encore davantage, puisqu'ils m'admirent dans leur auguste compagnie, et je me trouvai le sixième parmi des hommes si renommés. »

Voici d'excellentes réflexions de M. Ginguené :

« Toute cette fiction (1) a un ton de noblesse et de dignité simple qui frappe l'imagination et y laisse une grande image. Ceux qui ne pardonnent pas au génie de se sentir lui-même, et de se mettre à sa place, comme l'ont fait presque tous les grands poètes, y trouveront peut-être trop d'amour-propre ; mais ceux qui lui accordent ce privilége, et qui savent qu'en ne le donnant qu'au génie on ne risque jamais de le voir devenir commun, aimeront cette noble franchise assaisonnée d'ailleurs d'une modestie qui, dans la distribution des rangs, du moins à l'égard d'un de ces anciens poètes, est peut-être ici plus sévère que la justice. »

M. Ginguené veut parler apparemment de Lucain, et il a pleinement raison.

Les six poètes, en poursuivant leur entretien, arrivent au pied d'un château environné de sept murailles, et défendu par un fleuve. Il y a des commentateurs qui voient dans ces sept murailles les sept *arts*, ceux du *trivio* et du *quadrivio*. C'est dans cette enceinte que Dante place une espèce d'Elysée où se trouvent Aristote, Socrate, Platon, Tullius, Euclide, Hippocrate, Averrhoès, et beaucoup d'autres.

Les poètes descendent au second cercle. Là, ils trouvent Minos jugeant les pécheurs.

(1) *Hist. litt.*, tom. II, pag. 41.

« Quand il comparoît devant Minos, un coupable est contraint de tout avouer. Cet immuable ministre des vengeances célestes connoît bientôt la région de l'enfer où cette ame doit souffrir, et il indique par le nombre des replis de sa queue celui des neuf cercles où l'ombre doit être précipitée. »

Plus loin sont punis les lascifs. Une tempête effroyable emporte, choque, repousse et ramène les damnés, sans qu'aucune espèce de relâche vienne leur rendre quelque courage :

« Lorsque mon guide me nommoit ces princesses des premiers âges et ces antiques guerriers, la compassion entra dans mon cœur. « O poète, dis-je à mon maître, je parlerois avec « plaisir à ces deux ombres qui volent ensemble, et qui s'a- « bandonnent au vent dans leur course légère. » — « Attends, « reprit-il, qu'elles soient arrivées plus près de toi, et prie-les, « au nom de l'amour qui les tient encore unies, de s'arrêter un « moment. Elles viendront à nous. » — Lorsque le vent les dirigea de notre côté, j'élevai la voix, et je leur parlai ainsi : « O ames « infortunées! venez vous entretenir avec nous, si aucun « obstacle ne s'y oppose. » Telles que des colombes appelées à leur nid, objet de leur tendre affection, sillonnent l'air d'un vol rapide, les deux ames, pour répondre à mon invitation touchante, quittent la foule où se trouvoit Didon, et accourent à nous à travers la tempête. L'une d'elles me dit : « Nous te « saluons, être gracieux et bienveillant qui viens nous visiter « dans cet air de ténèbres, nous qui avons teint le monde de « notre sang : si le roi de l'univers nous étoit favorable, nous « le conjurerions de t'accorder des jours de paix, puisque tu « as quelque pitié de nos maux éternels. Pendant que le « vent se tait, comme à présent, nous écouterons ce que tu « vas dire, et nous répondrons à tes demandes. La contrée « qui m'a vu naître est voisine de la mer où descend le Pô, « fatigué du tribut des diverses eaux qu'il a reçues dans son « sein. L'amour, qui enflamme avec rapidité une ame sensible, « rendit celui que tu vois près de moi passionné pour ces « charmes séduisans qui me furent si cruellement enlevés « (le souvenir de cette barbarie oppresse mon cœur). L'amour, « qui ne dispense du retour aucun objet aimé, m'enivroit à

« mon tour d'une tendresse si vive, qu'elle ne m'a pas encore « abandonnée. L'amour nous entraîna tous deux à la même « mort. Le lieu où Caïn est tourmenté attend le monstre qui « nous arracha le jour. »

« Ici l'ombre acheva de parler. A ces mots déchirans, touché d'une profonde douleur, je baissai les yeux. Mon guide me dit : « Que fais-tu ? » « Hélas ! » répondis-je, « combien de douces « pensées et de désirs brûlans ont dû les conduire au terme de « la vie ! » — Je me retournai ensuite vers les deux ames, et je dis : « Françoise, ton supplice excite la douleur et la pitié ; « mais écoute encore : au temps de vos doux soupirs, quand « et comment connûtes-vous la tendre intelligence de vos « cœurs ? » L'ame répondit ainsi : « Il n'est pas de peine plus « vive que celle de se rappeler dans le malheur les jours de la « félicité. C'est une vérité enseignée par le sage écrivain que « tu préfères. Puisque tu veux connoître la première source « de notre amour, tu vas m'entendre pleurer et parler à la fois. « Nous lisions un jour, pour nous distraire, l'histoire des « amours de Lancelot : nous étions seuls sans aucune défiance. « Plusieurs fois, cette lecture nous arracha des larmes et nous « fit changer de couleur. Un seul moment décida de notre sort. « Quand nous lûmes que cet amant si tendre avoit imprimé « un baiser sur le doux sourire de son amante, celui-ci, qui dés- « ormais ne sera pas séparé de moi, imprima tout tremblant « un baiser sur mes lèvres. Le livre et celui qui l'écrivoit fu- « rent pour nous un autre Gallehaut. Ce jour-là même nous « ne lûmes pas davantage. »

« Pendant que l'une des deux ames parloit ainsi, l'autre pleuroit si amèrement, que dans une émotion pénible de pitié, je perdis l'usage de mes sens, et je tombai comme tombe un corps sans vie. »

Nous n'avons pas entendu donner une traduction suffisante d'un morceau qui ne doit, qui ne peut pas être traduit. C'est pour aider à lire l'original que nous avons placé ici cet essai.

Il y a, dans les réflexions de M. Foscolo sur cet épisode, des aperçus, des observations, des jugemens d'une telle finesse et d'une telle grâce, que je les

consignerai ici. Il rapporte aussi diverses circonstances historiques dignes d'intérêt.

Le lecteur connoît déjà l'événement : nous l'avons rapporté. Il est du nombre de ces faits qui s'amonceloient (*s'affollavano*), dit avec vivacité M. Balbo, dans l'esprit de Dante avant qu'il commençât son poème. Le poète, à l'âge de vingt-quatre ans, avoit appris la catastrophe de Françoise et de Paul, et il paroît que cet événement avoit vivement frappé l'imagination de l'amant de Béatrix, qui n'étoit pas encore morte.

« Toute l'histoire de l'amour d'une femme, dit M. Foscolo, est vivement retracée et renfermée en peu de lignes. C'est ainsi qu'il en a été pour Juliette dans la tragédie de Shakespeare. Françoise attribue la passion de Paul pour elle non pas à un sentiment de dépravation, mais à sa propre beauté, et à une noblesse d'ame dans le jeune homme. Avec une effusion d'angoisse amère et d'ingénuité compatissante, elle dit qu'elle étoit belle, et qu'une indigne mort l'a frappée. Elle confesse qu'elle aimoit, parce qu'elle étoit aimée. Cette douce pensée avoit triomphé d'elle. Elle déclare aussi avec énergie que ce plaisir ne l'a pas abandonnée, même dans l'enfer.

Piacer sì forte
Che come vedi, amor non m'abandona.

« Cela est exprimé de telle manière, que Dante unit la clarté à la concision, et la simplicité la plus naïve à la plus profonde connoissance du cœur. La flamme coupable de Francesca survit au châtiment que le ciel lui inflige, mais cette flamme survit sans aucune ombre d'impiété. Le juge est inflexible : puis nous sommes au-delà de cette porte où *on laisse l'espérance*, mais il n'interdit pas un tendre regret.

« De quel effet n'est pas ce contraste du souvenir des plaisirs passés au milieu des tourmens qui n'auront pas de fin, avec le courage qu'elle met à reprendre son récit ! Alors elle contemple Paul, et répète avec enthousiasme :

Questi che mai da me non fia diviso.

Cependant, avec une exquise délicatesse, elle s'attache à disculper Paul de toute imputation de l'avoir séduite : seuls, et sans connoître le danger, ils lisoient ensemble une histoire d'amour. Ils se regardoient l'un l'autre, pâles d'émotion, mais leur affection réciproque ne passoit pas le bord (*la chiostra*) des lèvres.

Ma solo un punto fu che ci vinse.

« La peinture de la félicité de deux amans dans l'histoire qu'ils lisoient conduisit Françoise *al doloroso passo*. Cette histoire étoit le roman de Lancelot et de Genièvre.

Quando leggemmo.

« A peine a-t-elle fait cette confession, qu'elle s'empresse d'achever le tableau avec une teinte qui la couvre de confusion :

Quel giorno più non ci leggemmo avante.

Elle ne profère pas d'autres paroles, et cependant nous nous imaginons qu'elle est devant nous, les yeux fixés sur le sol, gonflés de pleurs, tandis que son amant, qui est auprès d'elle, l'écoute muet et fondant en larmes. Dante, qui d'abord l'a interrogée, ne s'aventure plus à lui demander comment Giannetto l'a mise à mort. Dante lui-même, accablé par la compassion, tombe comme tombe un corps sans vie. »

M. Foscolo, à qui je viens d'emprunter plusieurs traits touchans, mérite la palme parmi tous ceux qui ont commenté ce chef-d'œuvre de grâce, de tendresse, de naïveté, de résignation et d'amour.

S'il y a quelque chose de plus à dire sur l'épisode de Françoise, c'est à une femme à le dire. Les mystères du cœur de la femme ne sont peut-être pas encore tous connus.

Au moment où il recouvre ses esprits, Dante voit de nouveaux tourmens et de nouveaux tourmentés. Il parcourt le troisième cercle de l'Enfer. Là, Cerbère

aboie obstinément de ses trois gueules. Dans ce cercle sont punis les gourmands. Ciacco, florentin, châtié pour avoir commis ce crime fatal, et accablé d'une plaie noirâtre, se lève et interroge Dante. Celui-ci demande au pécheur comment finiront les divisions de Florence.

Il ne faut jamais oublier que le voyage a eu lieu en avril 1300. Ciacco raconte les faits accomplis, mais il y mêle une prédiction :

« Le parti dont le chef est venu des bois (le parti des Cerchi, celui auquel Dante appartiendra après l'an 1300) chassera l'autre qui se retirera en désordre. Après trois révolutions du soleil, celui-là (le parti de Corso Donati) reprendra l'avantage ; il triomphera à l'aide *d'un prince qui se portera médiateur.* »

Nous voyons mentionné ici Charles de Valois; c'est une prédiction, il faut s'en souvenir. Je le répète, puisque la scène du drame est en 1300, Charles ne rétablit complètement les noirs qu'en 1301 (1302).

Il est bien de remarquer que toutes les ames rencontrées en Enfer par Dante manifestent le plus grand désir d'être rappelées au souvenir des hommes, et même d'attirer l'attention de ceux qui ne les ont pas connues.

Dante aperçoit Plutus, le dieu des richesses. Un critique m'a reproché de n'avoir pas vu dans Plutus, Pluton, roi des enfers. Dans cet *Enfer*, on ne trouvera que Lucifer, mais qui sera plus loin, et qui s'appellera *Dite* ou *Imperator del doloroso regno*. Je suis d'ailleurs le sentiment de Lombardi. M. Ginguené veut aussi que ce démon soit Pluton; puis dans sa note, il le caractérise ainsi : Pluton, dieu des richesses. Il est vrai que plusieurs mythologues di-

sent que Pluton présidoit aussi aux richesses. M. Rossetti assure qu'il s'agit de Plutus, qu'il appelle un petit démon colère. En effet, ce démon s'écrie d'une voie rauque :

Papé Satan, papé Satan aleppe.

Ce sont, suivant M. Lanci, des expressions hébraïques qui signifient : « Montre-toi, Satan, dans « la majesté de ta splendeur. » C'est une invitation de ce premier démon subalterne qui est là comme en vedette, et qui demande que *Dite* paroisse dans toute sa splendeur pour effrayer Dante, personne vivante, qui rompt et brave les lois de l'enfer.

Dante introduit ici ces paroles hébraïques peut-être parce que Brunetto, son maître, a enseigné dans le *Trésor* qu'avant que la tour de Babel commençât à s'élever, les hommes ne parloient que la langue hébraïque. Dans ce cercle de Plutus, les avares et les prodigues sont tourmentés.

Il y a là une définition de la fortune que M. Ginguené loue avec un rare discernement.

« On ne trouve dans aucun poète un plus beau portrait de la fortune, peut-être pas même dans la belle ode d'Horace,

O diva gratum quæ regis Antium,

au-dessus de laquelle il n'y a rien sur le même sujet dans la poésie antique. Dante a profité d'une idée de l'ancienne philosophie, adoptée par le christianisme ; de cette idée d'une intelligence secondaire chargée de présider à chacune des sphères célestes ; et il a en quelque sorte ressuscité et rajeuni la déesse de la fortune, en plaçant une de ces intelligences à la direction de la sphère des biens de ce monde. C'est un des morceaux de Dante qui sont rarement cités, mais que relisent souvent ceux qui ont une fois vaincu les difficultés, et goûté les beautés sévères de ce poète inégal et sublime. »

Le chant VIII commence ainsi : « *Io dico seguitando*. »

Comme on l'a vu, quelques commentateurs veulent que les sept premiers chants aient été composés en latin avant 1300, qu'ils aient été égarés, retrouvés et envoyés à Moroello. Remis à Dante, il voulut les refaire en italien. On assure qu'alors il a commencé ainsi le VIII[e] chant pour constater ce fait. Beaucoup de personnes nient cette circonstance, qui d'ailleurs n'a pas une importance réelle.

Nous trouvons maintenant un démon nommé Phlégias, du nom de celui que Virgile a mis dans son Enfer. Ce dernier, parce que sa fille Coronide avoit eu Esculape d'un commerce avec Apollon, brûla le temple de ce dieu. Ici, Phlégias le démon transporte les deux poètes au-delà d'une onde impure où Dieu punit ceux qui se sont livrés à la colère. D'autres démons s'opposent au passage. Un envoyé du ciel leur ordonne d'ouvrir la porte du palais de *Dite*. Les poètes trouvent les hérésiarques dont les tombes sont environnées de flammes.

Dante voit Farinata degli Uberti, florentin d'une haute réputation, chef du parti des gibelins. Il est placé là, parce qu'il a cru que l'ame périt avec le corps. Dante voit ensuite Cavalcante de' Cavalcanti, père de Guido, son ami. Cavalcante dit à Dante :

> Mio figlio dov'è, e perchè non è teco?

vers délicieux comme celui de Lafontaine, mais dans un autre rapport :

> Qu'un ami véritable est une douce chose!

Cavalcante, sur la terre, a toujours vu Guido dans la compagnie de Dante. Ils ne se quittoient jamais.

Le père, voyant Dante seul, lui demande où est Guido : « Pourquoi n'est-il pas avec toi ? » Cette scène est d'une couleur admirable, et l'on n'a pas assez loué ce passage qui respire la sensibilité la plus expansive.

Il est question ici entre Farinata et Dante du combat de *Monte aperto* dont parle tant Brunetto, et où les partisans du parti guelfe, qui l'avoient envoyé en ambassade auprès d'Alphonse de Castille, furent défaits en 1260. Farinata rappelle un magnifique trait de sa vie. Les généraux gibelins vouloient détruire Florence. Farinata s'opposa seul à cette cruelle résolution. Il prédit à Dante quelques-uns des malheurs qu'il éprouvera. Dante est effrayé de cette menace. Virgile l'emmène en lui disant : « Quand tu seras de-« vant l'ineffable lumière de la femme (de Béatrix) « dont les yeux divins ont la faculté de tout voir, tu « connoîtras auprès d'elle le voyage entier de ta vie. » Nous saurons au chant XVIIe du Paradis ce que Virgile veut dire à Dante.

Virgile désire que Dante continue l'exploration de l'enfer : « Le signe des poissons s'avance sur l'hori-« zon. » Le poète est entré dans l'enfer le soir du vendredi saint en 1300, et il a dit dans les premiers vers du IIe chant : « Le jour commençoit à disparoître. » Il décrit l'aurore ; le soleil étant dans le signe du bélier, les poissons se levoient avant le soleil. Dante ne néglige aucune occasion de montrer ses profondes connoissances en astronomie.

CHAPITRE XXIII.

LE MINOTAURE, LES VIOLENS, LES SUICIDES. PIERRE DES VIGNES. BRUNETTO LATINI. DANTE A-T-IL EU RAISON DE PLACER SON MAÎTRE DANS CE CERCLE? BRUNETTO A SIGNALÉ, DANS LE *TESORETTO* ET DANS LE *TRÉSOR*, SON HORREUR POUR LE CRIME DONT SON ÉLÈVE L'ACCUSE. ADMIRABLE DESCRIPTION DE L'ARSENAL DE VENISE. LA FÉTIDE TROMPETTE DE BARBARICCIA. DIVERSITÉ D'OPINIONS SUR LA MANIÈRE DONT IL FAUT TRADUIRE CE PASSAGE. ÉPISODE DE VANNI FUCCI. ÉPISODE DES SERPENS. JUGEMENS DE RIVAROL ET DE GINGUENÉ SUR CES DEUX ÉPISODES. L'AUTEUR LES PRÉFÈRE A CELUI DU LAOCOON DE VIRGILE.

Les poètes descendent au cercle des violens. Là, le minotaure est de garde. Les violens contre autrui sont plongés dans un fleuve de sang bouillant. Des centaures lancent des flèches aux damnés qui lèvent la tête.

Dans un autre cercle des violens sont les suicides. Dante y trouve Pierre des Vignes, secrétaire de Frédéric II.

On a attribué à Pierre des Vignes, qui s'est détruit en 1249, un livre qui attaque les fondemens de la religion; mais beaucoup d'auteurs estimés croient que c'est une conjecture dénuée de probabilité (1). D'ailleurs ce livre dont on a tant parlé ne se trouve nulle part, et l'on assure que l'ouvrage in-8° sans titre,

(1) *Voy.* ma traduction de Dante. Didot, in-32. *Enfer*, tom. II, pag. 159.

composé de quarante-six pages, qui est donné sous la fausse date de 1598, est une imposture moderne. Cette fraude est attribuée à un écrivain qui fit imprimer secrètement ce livre à Vienne (Autriche) en 1753.

Nous aurions beaucoup à nous étendre sur le chant XIIIe, mais le présent travail ne peut dispenser de lire *la divine Comédie*, et je dois me circonscrire dans des bornes étroites, quel que soit l'attrait qui me dispose à me plaire dans cette analyse.

J'arrive à l'épisode de Brunetto. Parmi les coupables contre nature, Dante reconnoît son maître.

« Un de ces esprits, saisissant le pan de ma robe, s'écria : « Quelle merveille ! » A peine m'eut-il tendu les bras, que je fixai les yeux sur des traits noircis, et malgré la différence de son visage brûlé par les tourmens, je le reconnus à mon tour. Je m'inclinai vers lui, et je lui dis : « Quoi ! vous êtes ici, Ser « Brunetto ? » Il me répondit : « O mon fils, permets que Bru« netto Latini revienne sur ses pas un moment avec toi, et « qu'il abandonne quelque temps les autres ames. » Je repris ainsi : « Je vous en conjure autant que je le puis, parlez « avec moi. Voulez-vous que je m'asseye auprès de vous ? « Je le ferai, s'il plaît à celui-ci (à Virgile), car je vais avec « lui. » — « O mon fils, repartit Brunetto, pour peu qu'une de ces « ames s'arrête un instant, elle est condamnée à rester cent « années immobile sous cette pluie de flammes. Avance donc, « je marcherai près de toi et je rejoindrai ensuite les ombres « qui, comme moi, pleurent éternellement. » Je n'osois quitter le bord pour m'avancer de front avec lui. Aussi je marchois dans l'attitude soumise du respect. Brunetto continua ainsi : « Quel sort ou quel destin te conduit en ces lieux avant « l'heure marquée ? Quel est celui qui te montre le chemin ? » Je lui répondis : « Là-haut, sur cette terre de sérénité, je me suis « égaré dans une vallée avant d'être parvenu au milieu du « chemin de la vie. Hier matin, j'ai cherché à en sortir. Celui « que vous voyez près de moi m'est apparu, lorsque je faisois « tous mes efforts pour retrouver le chemin, et il me ramène

« dans le monde par cette voie ténébreuse. » Brunetto reprit : « Si tu n'es pas abandonné par l'heureuse influence de ton « étoile, tu arriveras au port de tes espérances. Tel est le « calcul que j'ai fait dans la vie où l'on ne connoît pas les tour- « mens qui ne doivent point finir. Si je ne fusse pas mort pour « l'éternité, moi qui ai vu le ciel si favorable à tes désirs, je « t'aurois donné des encouragemens. Ce peuple méchant et « ingrat qui est descendu autrefois de Fiesole, et qui conserve « encore de la dureté et de l'âpreté de ses montagnes, te dé- « clarera une guerre cruelle (Brunetto parle en 1300, et fait une « prédiction), parce que tu seras vertueux. Il est juste que la figue « savoureuse ne porte pas ses fruits parmi les épines sauvages. « Une ancienne tradition dit que ce peuple est aveugle. C'est « une race avare, envieuse et superbe. Evite de te salir de leurs « impuretés. La fortune te réserve tant d'honneurs, que « les deux partis auront faim de ton retour : mais cette faim « appellera toujours en vain la pâture. Que les bêtes de Fie- « sole se dévorent entr'elles, et ne détruisent pas la plante « qui peut croître innocemment au milieu de leur fumier « empoisonné, surtout si dans cette plante on voit revivre « l'antique semence de ces Romains, qui ne s'éloignèrent pas « quand on éleva ce nid de malice et de perversité. » — « Si « Dieu exauçoit mes prières, dis-je à Brunetto, vous ne seriez pas « banni du séjour de la vie. Je garde un touchant souvenir de « cette voix chère et paternelle qui m'enseignoit le chemin de « la gloire (ce souvenir brise mon cœur en ce moment), et il « faut que pendant que je vis encore, on m'entende vanter « vos bienfaits. Je me rappellerai ce que vous me dites de mes « destinées, et si j'arrive jusqu'à une femme céleste qui les « connoît, je l'entretiendrai de votre prédiction et d'une autre « que je viens d'entendre. Sachez en même temps que ma « conscience ne me fait aucun reproche, et que je suis prêt à « supporter tous les coups du sort. Cette prédiction n'est pas « nouvelle pour moi : ainsi, que la fortune agite sa roue, et « que le villageois remue sa bêche, comme il leur plaît ! »

« Virgile alors, se tournant à droite, me dit : « Il est doué « d'une saine intelligence celui qui tourne à son profit les sen- « tences qu'il a entendues ! » Je continuai de marcher près de Brunetto, et je lui demandai qui étoient ses compagnons les plus connus et les plus distingués; il me répondit : « Quelques- « uns méritent d'être nommés. Il sera mieux de ne pas parler

« des autres : je n'en aurois pas le temps. Tous ont été ou des « étudians, ou des littérateurs renommés et d'un rare talent. « Ils se rendirent coupables d'un même vice. Priscien et « François Accurse sont au nombre de cette foule infortunée, « et si tu avois eu le désir de repaître tes yeux d'un si hideux « spectacle, tu aurois pu voir celui que le serviteur des servi- « teurs de Dieu envoya des bords de l'Arno à ceux du Bac- « chiglione, où il laissa ses membres dépravés. Je pourrois « te montrer d'autres coupables, mais je ne dois ni te parler, « ni te suivre davantage. Je vois déjà s'élever dans les sables « une nouvelle vapeur. Voilà des ames au milieu desquelles je « ne puis me trouver. Je me borne à te recommander mon « *Trésor :* je vis encore dans cet ouvrage. » Alors il se tourna et courut avec la légèreté de celui qui gagne le prix du *palio* vert, dans les fêtes de Vérone. »

On a reproché à Dante d'avoir placé son maître dans ce cercle abominable. Si Dante a cru son maître coupable, parce qu'on lui a attribué le *Pataffio*, ouvrage ignoble qu'il n'a pas composé, et qui vante les plus immorales lubricités, Dante a commis une grave erreur. Et puis, Dante ignoroit-il toute la vie de Virgile? Celui-ci se mêle à l'entretien, et ne craint pas d'y figurer en citant ce vers de l'Enéide, livre v :

Superanda omnis fortuna ferendo est.

Virgile savoit où il étoit. Dante connoissoit sans doute l'églogue de Virgile où il introduit Corydon.

Je pourrois excuser encore avec plus de détails Brunetto Latini ; je me contente de renvoyer le lecteur à la fin de la page 226 de l'édition du *Tesoretto*, citée plus haut, page 33. On peut aussi consulter le manuscrit du *Trésor* 7930, de la Bibliothèque royale, chapitre XXIII *de chasteté*, pag. 131 verso.

Du reste, le ton de l'élève devant le maître est de la

plus grande décence. Dante parle à Brunetto avec le respect qu'il mérite. Cette mention du *Trésor* prouve que Dante l'avoit lu. Quel est le maître qui ne met pas ses livres dans les mains de ses élèves?

Dans le XVIe chant, on remarque ces trois vers :

La gente nuova e i subiti guadagni
Orgoglio e dismisura han generato
Fiorenza in te, si chè gia tu ne piagni.

« Les nouvelles familles et les fortunes subites ont engendré en toi l'orgueil, ô Florence, et tous les excès dont tu te plains déjà. »

Dans le chant XVIIe, les coupables ne seront pas nommés; mais les armes qui distinguent leurs familles serviront à les faire reconnoître. « L'orgueil, « dit ingénieusement M. Ginguené, sert comme d'en- « seigne et de dénonciation à l'avarice. »

Géryon s'approche sur l'invitation de Virgile. Géryon figure ici la fraude. Sa figure étoit celle d'un homme juste; son visage étoit doux : le reste de son corps se terminoit en serpent. On sait que Géryon, dans la mythologie, étoit un roi d'Erythie qui avoit trois corps, et qui fut vaincu par Hercule. Les deux poètes se placent sur le dos de Géryon, qui les porte dans le cercle appelé *malebolge*.

Nous trouvons dans le chant XVIIIe la preuve que Dante étoit frappé de ce qui avoit dû se passer à Rome pendant le Jubilé, lorsque les pélerins se rendoient à Saint-Pierre et en revenoient.

« Comme les pélerins qui, lorsque l'année du Jubilé a réuni un grand nombre de chrétiens pieux à Rome, traversent le pont Saint-Ange dans un ordre sagement prescrit (d'un côté passent ceux qui s'avancent vers le château, et vont visiter le temple

de Saint-Pierre, de l'autre reparoissent ceux qui vont vers Monte-Giordano), de même des démons armés de cornes fouloient à droite et à gauche le sol noirâtre, tenant en main des fouets dont ils battoient cruellement les ames les plus paresseuses. Avec quelle rapidité les premiers coups précipitoient les ombres de ces malheureux!... Aucun d'eux n'attendoit qu'un second ou un troisième coup vînt châtier sa lenteur. »

Les poètes rencontrent tour à tour les flatteurs, les simoniaques, les empoisonneurs, les devins. Dante rappelle la situation où il a vu lui-même la garnison lucquoise de Caprona. Elle avoit capitulé; les Pisans vouloient la faire périr, mais Guido fit observer la capitulation.

Il est impossible d'oublier ici cette comparaison placée au commencement du chant où il est question de Caprona.

« De même que pendant la saison des frimas, dans l'arsenal des Vénitiens, on voyoit bouillir la poix tenace destinée à radouber les bâtimens endommagés qui ne peuvent plus être confiés à la mer; ici l'on répare à neuf un navire, là on introduit l'étoupe goudronnée dans les flancs entr'ouverts du vaisseau qui a long-temps sillonné les flots; l'un façonne les rames, l'autre arrondit en câble le chanvre obéissant; ceux-ci dressent la misaine, ceux-là élèvent l'artimon; de la poupe à la proue les coups de la hache et les cris de la scie retentissent: de même bouilloit, non par l'effet de la flamme, mais par l'ordre de la divine justice, un bitume épais qui formoit dans toute l'étendue de la vallée un fleuve d'une liqueur visqueuse. Je n'apercevois encore que ses bouillonnemens multipliés et des gonflemens rapides auxquels succédoit un affaissement subit. »

J'ai tâché de m'approcher de l'harmonie imitative des magnifiques vers de Dante. J'ai cherché à retracer à l'imagination l'effet de ces bulles enflées par

l'air, et qui, lorsqu'il s'est dégagé par un gonflement trop rapide, tout à coup s'affaissent.

Après la comparaison avec les guerriers de Caprona, dont nous voyons qu'il avoit gardé le souvenir, nous trouvons une série de noms ridicules et grotesques donnés par Dante aux démons. On voit qu'il avoit pour but de rappeler une partie de ceux qui dans le conseil, sous le nom de Cante de' Gabrielli, avoient condamné les blancs à l'exil.

On blâme les expressions employées par le poète à la fin du chant, à propos du signal qu'un chef de démons donne à ceux qui devoient le suivre.

« Les démons s'avançèrent à gauche; mais auparavant ils avoient regardé leur chef d'un air d'intelligence en serrant la langue avec un rire moqueur et d'effroyables grincemens, et Barbariccia ouvroit la marche par les sons redoublés d'une trompette fétide (1). »

Pietro Dante dit dans son commentaire que son père s'exprime ainsi pour montrer les mœurs et les actes de tels hommes. Lombardi croit que l'on ne doit pas critiquer ici le poète, parce que les habitudes des démons ne peuvent pas être décrites comme celles des hommes polis et distingués.

Dante descend dans la *bolgia* des hypocrites, de là dans celle des voleurs.

On ne lit pas avec assez d'attention le morceau suivant, où Dante déclare qu'il a vu des hommes devenir serpens, et ces serpens redevenir hommes. C'est un

(1) Voici le texte du manuscrit de Zanchani : *Ed egli del chul aveva fatto trombetta.* Quelques critiques veulent absolument que ce vers soit traduit mot à mot. Je ne puis m'y résoudre : c'est au lecteur à juger ce procès. Je garde mon opinion très-fermement, sans dire des injures à personne.

des passages que j'ai le plus travaillés, et que je corrige tous les jours, quand il me vient une idée meilleure ou un bon conseil.

« Nous descendîmes le pont du côté où il va joindre la huitième vallée, et je vis son étendue tout entière; j'y aperçus une si grande quantité de serpens de toute espèce, que le souvenir de ce spectacle me glaça d'épouvante.

« Que la Lybie et ses sables, que l'Ethiopie et les bords de la mer Rouge ne vantent plus leurs scorpions, leurs aspics, leurs cérastes, leurs hydres, leurs amphisbènes et tous les monstres contagieux qui y sont engendrés! Au milieu de cette confusion innombrable de reptiles couroient des ames nues et épouvantées, sans espérer ni un refuge, ni le secours de la pierre qui garantit des funestes effets du poison. Leurs mains étoient liées avec des serpens, qui pour mieux les assujétir enfonçoient leurs queues et leurs têtes dans le flanc des coupables, et sembloient ne plus former qu'un corps avec eux. Tout à coup un serpent piqua au cou un de ces infortunés qui, en aussi peu de temps que la main figure un *i* ou un *o*, s'enflamma, se consuma et tomba en cendres. Mais à peine fut-il consumé, que les cendres se rapprochèrent d'elles-mêmes sur le sol, et que le coupable redevint subitement ce qu'il étoit auparavant. C'est ainsi que de sages écrivains représentent, mourant après cinq siècles, et renaissant de ses cendres, le Phénix, qui ne s'est nourri ni d'herbes ni de plantes, mais de l'*amomum* et des pleurs de l'encens, et qui termine sa vie sur un lit embaumé de nard et de myrrhe odorante.

« Le damné restoit debout devant nous, tel que cet homme que l'on a vu succomber aux effets d'une constriction subite qui intercepte le cours des esprits vitaux, ou à la violence des démons, dont la fureur l'entraîne, et qui s'est relevé ensuite de l'angoisse cruelle qu'il vient d'éprouver, jetant çà et là des regards hébétés, et poussant de profonds soupirs. O sévère justice de Dieu, ta vengeance se signale donc par de tels coups! Mon guide demanda au coupable qui il étoit. Il répondit : « Il « y a peu de temps que je suis tombé de Toscane dans cette ré« gion d'effroi. Mulet obstiné que je suis, je préférai à la vie « des hommes celle des brutes. Je suis Vanni-Fucci; Pistoie

« fut la digne tanière d'une bête aussi cruelle que moi. » — « Prie-le, dis-je à mon maître, de s'arrêter. Demande-lui quelle « est la faute qui l'a précipité dans cette vallée. Je l'aurois cru « digne d'être jeté parmi les hommes violens et sanguinaires. » Le pécheur qui m'entendit ne s'offensa pas. Il éleva vers moi son visage couvert de honte, et dit : « Je suis plus affligé de ce que « tu me surprends dans cette misère que je ne l'ai été en per- « dant la vie. Cependant je ne puis me refuser à ce que tu de- « mandes. J'ai mérité d'être ici, parce que j'ai dérobé les vases « sacrés dans l'église, et que j'ai fait soupçonner faussement « un autre de ce crime. Pour que tu ne jouisses pas trop de « m'avoir vu dans cet état déplorable, écoute ma prédiction. « Pistoie se purgera des citoyens du parti des noirs ; ensuite « Florence changera ses mœurs et son gouvernement. Des val- « lées de la Magra, Mars soulève des vapeurs qui, formant des « nuages épais et une tempête impétueuse, livreront un af- « freux combat dans les champs de Picène, et de là il écrasera « le parti des blancs, qui doit être anéanti. Je ne t'ai parlé « ainsi que pour te contrister par une violente douleur. »

Nous donnons l'histoire de ce Vanni Fucci. Ayant volé les vases et les ornemens sacrés de l'église Saint-Jacques à Pistoie, il les porta dans la maison de Vanni della Nona, qui consentit à ne pas le trahir, et à recéler le vol. Depuis, Vanni Fucci ayant été arrêté, il eut la lâcheté de déclarer que si on vouloit aller chez Vanni della Nona, on trouveroit les objets dérobés. Les magistrats s'y transportèrent, et firent arrêter ce dernier, qui fut condamné au gibet.

Que de verve de haine dans le caractère de ce Vanni Fucci, qui, obligé de déclarer sa honte, se plaît à contrister celui qui l'interroge ! L'événement militaire dont il est ici question n'arriva qu'en 1301. Mais Dante, qui écrit en 1300, se le fait prédire. Moroello Malaspina défit les blancs dans les champs de Picène, ce qui fut cause que les blancs, dont Alighieri suivoit alors la cause, furent attaqués par les

noirs qui les chassèrent de Florence, et qui prononcèrent l'exil contre tous leurs ennemis, au nombre desquels se trouvoit Dante, alors ambassadeur à Rome.

Dans le chant xxv°, il y a un épisode de serpens peut-être plus terrible encore que le précédent.

« Trois esprits s'approchèrent de nous : nous ne les vîmes, mon guide et moi, que lorsqu'ils nous crièrent : « Qui êtes-« vous? » Cette question nous interrompit, et nous regardâmes ces ombres que je ne connoissois pas. Il arriva qu'une d'elles, paroissant suivre son intention, en nomma une autre en disant : « Et Cianfa, qu'est-il devenu? » Pour faire signe à mon guide de garder le silence, je mis le doigt sur la bouche. Maintenant, ô lecteur, si tu as quelque répugnance à croire ce que je te dirai, comment en serois-je étonné! Je le crois à peine, moi qui l'ai vu de mes yeux. Je considérois les esprits. Un serpent, dont trois pieds armoient chaque flanc, s'élance vers l'un d'eux, et s'attache tout entier à son corps. Il lui serre la poitrine avec les pieds du milieu, saisit ses bras des pieds de devant, puis il lui fait une profonde morsure dans les deux joues : ensuite il lui appuie les pieds de derrière sur les cuisses, et lui perce les côtes de sa queue qu'il ramène en replis tortueux sur les reins du damné. Jamais le lierre n'attache aux branches de l'arbre des filamens entortillés aussi étroitement que la bête immonde entrelaça ses membres autour de ceux du coupable. Les substances de l'homme et du serpent commencèrent à s'incorporer, à mêler leurs couleurs, et à se fondre l'une dans l'autre, comme si elles avoient été formées d'une cire brûlante. L'homme ne se distinguoit plus du serpent, de même que devant un feu ardent le papier reçoit une couleur rembrunie qui n'est pas encore le noir, mais qui n'est plus la blancheur.

« Les deux autres esprits se regardoient, et chacun d'eux crioit : « O Angelo, quel changement nous te voyons subir! « Tu n'as ni une seule substance, ni deux substances distinc-« tes. » Déjà les deux têtes n'en formoient plus qu'une. Deux faces s'y confondoient dans une seule où l'on entrevoyoit les traces de deux figures. Les bras tenoient encore des deux na-

tures. Les cuisses, les jambes, le ventre et le torse devinrent des membres hideux, que le regard des hommes n'a jamais observés. Alors toute forme primitive fut anéantie. Enfin, cette image intervertie, qui ne composoit aucun être, et qui en figuroit deux, marchoit devant nous d'un pas lent.

« Comme le lézard se glissant de buisson en buisson dans les ardeurs de la canicule, traverse un champ avec la rapidité de l'éclair; tel paroissoit un petit serpent enflammé, livide et noir comme la semence du poivre, qui s'avançoit vers les deux autres esprits. Le serpent piqua l'un d'eux à cette partie du corps qui nous transmet nos premiers alimens, ensuite tomba et resta étendu devant le coupable. L'ombre blessée ne se plaignit pas, et regarda le serpent sans rompre le silence. Immobile, elle éprouvoit des baillemens douloureux, comme l'homme que le sommeil ou la fièvre accable. Le serpent et l'ombre continuèrent de se contempler réciproquement. La plaie de l'un et la bouche de l'autre exhaloient chacune une forte fumée qui se rencontroit et se réunissoit dans l'air.

« Que Lucain taise le récit des souffrances de Sabellus et de Nasidius, et qu'il écoute ce que je vais décrire! »

Ce mouvement d'orgueil poétique est admirable. Dans l'entretien avec les six poètes, Dante a passé après Lucain; maintenant il ne lui cède plus la place, et il le prie d'écouter. Dante ne sera pas moins superbe avec Ovide :

« Qu'Ovide ne nous entretienne plus de Cadmus et d'Aréthuse; je ne lui porte aucune envie, si, dans ses vers, ce poète change l'un en serpent et l'autre en fontaine. Jamais il ne fit voir deux natures métamorphosées en présence l'une de l'autre, tellement que leurs formes fussent prêtes incontinent à changer mutuellement leur matière.

« Par une funeste intelligence, l'homme et le serpent se répondirent ainsi. Le serpent ouvrit sa queue en deux parties acérées. Le coupable blessé resserra ses pieds déjà fortement rapprochés l'un de l'autre. Les cuisses et les jambes de celui-ci se réunirent au point qu'elles ne formoient plus qu'une seule masse où l'on n'aperçevoit aucune jointure. Chez celui-là, la queue prenoit la forme des pieds que l'homme voyoit

disparoître dans sa nature. La peau du premier s'amortissoit ; celle du second se couvroit d'écailles. Je vis les deux bras de l'homme rentrer dans les aisselles, et les deux pieds de devant du reptile, si courts qu'on les apercevoit à peine, s'allonger à mesure que se raccourcissoient les bras du coupable. Les pieds de derrière du serpent se tordant ensemble, devinrent cette partie que l'homme doit cacher, et que le damné voyoit remplacer par deux pieds ramassés qui venoient d'y naître. La fumée que le serpent et l'homme exhaloient les couvrant alors d'une couleur nouvelle, et donnant à l'un la chevelure qu'elle enlevoit à l'autre, le premier se dressa sur ses pieds, le second tomba pour ramper, et ils ne cessoient de fixer l'un sur l'autre leurs horribles regards. Le nouvel homme, qui étoit debout, ramena vers les tempes l'excédant de substance qui formoit son visage, et de ses joues saillantes on vit sortir des oreilles. Ce qui ne prit pas en arrière un caractère déterminé vint figurer le nez, et donner aux lèvres les proportions convenables. Le nouveau serpent qui rampoit, avançant sa hideuse figure, retira ses oreilles dans sa tête comme les limaçons replient leurs cornes. La langue de celui-ci, qui lui permettoit auparavant d'articuler des sons, se fendit en deux parties. La langue de l'autre, entr'ouverte en fourches aiguës, se referma, et la fumée s'évanouit. L'ame, devenue serpent, prit la fuite dans la vallée en sifflant. L'autre, articulant des paroles et tournant son corps nouveau, cria d'une bouche remplie d'écume : « Il faut bien que Buoso rampe autant de fois que moi « dans l'abîme. »

« C'est ainsi que je vis des ames subir entr'elles différentes métamorphoses, dans le septième égoût de *malebolge*. Qu'on m'excuse en faveur de la nouveauté, si ma plume s'est quelque temps égarée. Quoique mes yeux fussent fatigués, et que mon esprit fût troublé, je pus reconnoître Puccio Sciancato, le seul des trois esprits venus les premiers qui n'eût éprouvé aucun changement. L'autre étoit celui dont la mort, ô Gaville, te fit verser tant de larmes ! »

On conçoit le soin que j'ai dû donner à un tel travail ; lisons à présent une pompeuse et noble exclamation de Rivarol :

« Voilà en effet des tableaux où Dante se montre bien dans

cette magnifique horreur sur laquelle le Tasse s'est tant récrié : fatigue de style, fierté de dessin, âpreté d'expression ; tout s'y trouve...

« On croît d'abord que l'imagination du poète, lassée des supplices de Vanni Fucci et d'Angel, va se reposer, quand tout à coup elle se relève et s'engage dans la double métamorphose du serpent en homme et de l'homme en serpent, sans user même d'une simple transition. Aussi paroît-il bientôt que Dante a eu le sentiment de sa force par le défi qu'il adresse à Lucain et à Ovide; et non-seulement il est vrai qu'il les a vaincus tous deux dans cette tirade, mais il me semble qu'il s'est fort approché du Laocoon dans le supplice d'Angel (1). »

« Ce morceau, dit M. Ginguené (*Hist. lit.*, t. II, pag. 104), est plein de verve, d'inspiration, de nouveauté. C'est peut-être un de ceux où l'on peut le plus admirer le talent poétique de Dante, cet art de peindre par les mots, de représenter des objets fantastiques, des êtres ou des faits hors de la nature, avec tant de vérité, de naturel et de force, qu'on croit les voir en les lisant, et que les ayant lus une fois, on croit toute sa vie les avoir vus. »

Je ne balance pas, moi, à mettre ces deux morceaux au-dessus de celui du Laocoon dans Virgile. A ce sujet, Dante doit être proclamé le Michel-Ange de la poésie.

Il ne faut pas comparer ce passage avec celui d'Ugolin. Ce sont deux natures d'horreur à part. Mais on ne lit pas assez ces épisodes des serpens. J'adjure les hommes d'art, les hommes de goût, de lire souvent cette métamorphose, et ils verront qu'ils ne connoissoient pas, qu'ils n'apprécioient pas assez Dante et son génie, et que ce grand poète n'a pas reçu encore en France le tribut complet d'admiration qu'il mérite.

(1) Notes de la traduction de Rivarol.

CHAPITRE XXIV.

LES FRAUDULEUX EN GUERRE. ULYSSE, DIOMÈDE. ÉPISODE D'UGOLIN. OPINION DE M. FOSCOLO SUR CET ÉPISODE. QUELQUES AUTEURS ONT PENSÉ QU'UGOLIN MANGEA SES ENFANS. L'AUTEUR REJETTE AVEC HORREUR UNE SI ABOMINABLE SUPPOSITION. DANTE ET VIRGILE SORTENT DE L'ENFER ET PEUVENT REVOIR LES ÉTOILES.

Nous sommes arrivés à la *bolgia* où sont punis les frauduleux en guerre. Nous rencontrons Ulysse et Diomède; ils sont enveloppés dans une flamme sous laquelle ils demeurent invisibles. Parmi les autres sortes de frauduleux, Dante présente toujours les damnés comme intimement persuadés qu'on ne retourne jamais sur la terre; conséquence terrible de l'inscription placée sur la porte de l'enfer. Ensuite il prête aux pécheurs une pensée singulière (1); il leur fait désirer qu'on parle d'eux avantageusement dans le monde d'où la mort les a bannis, et qu'on ignore les supplices qu'ils subissent dans les enceintes maudites. L'orgueil et la honte qu'on peut éprouver dans cette vie accompagnent donc encore les méchans, lorsque Minos a prononcé la sentence redoutable !

Comment ! impitoyable moraliste, Dante inexorable, à la suite des drapeaux emportés en tourbillons,

(1) Je reprends ici quelques observations qui font partie des notes de ma traduction de l'*Enfer*.

à travers les révolutions de la tourmente, la pluie glacée, le fleuve boueux, au fond des sépulcres brûlans et des eaux bouillonnantes, dans les flots de la rivière de sang, sous la prison des troncs déchirés, enfin sur l'horrible sol de la pluie enflammée, des chapes de plomb, du bitume ardent, des transmutations en serpens, des arrachemens d'entrailles et des ondes du froid éternel, faut-il encore que les damnés conservent éternellement les sentimens les plus vils et les plus douloureux que l'on connoisse sur la terre, les mouvemens puérils de la vanité et l'accablant remords de la honte !

Je dois répéter ici, même après avoir rappelé ces réflexions, que le lecteur de cette histoire de Dante ne peut se dispenser de l'étude de la DIVINE *Comédie*. Aussi, je passe sous silence de nouveaux tourmens, de nouvelles douleurs, de nouvelles tortures, pour arriver à l'épisode d'Ugolin.

On a vu quelle avoit été la vicissitude politique qui avoit arraché l'autorité à Ugolin de la Gherardesca pour la donner à Ruggieri degli Ubaldini, archevêque de Pise. Cet événement effroyable, les récits dont avoit été frappée la jeune imagination de Dante, avoient produit une impression si terrible, qu'il ne pouvoit point aussi ne pas prononcer sa sentence. Le poète s'exprime ainsi :

« Nous vîmes des damnés dans une fosse où la tête de l'un dominoit et couvroit celle l'autre. Comme un homme affamé dévore du pain, le premier dévoroit la tête de son compagnon là où le cerveau s'unit à la nuque. Il lui rongeoit le crâne, ainsi qu'autrefois Tydée se plut, par vengeance, à broyer sous sa dent le crâne de Ménalippe. Je parlai ainsi : « O toi, qui « montres un acharnement de bête féroce contre celui que tu « déchires, dis-moi quelle est la cause de ta fureur ? Lorsque « je saurai qui vous êtes tous deux, quel est son crime et de

« quel droit tu te livres à une affreuse représaille, je citerai « ton nom dans le monde, si ma langue ne se dessèche pas. »

« Le pécheur détourne sa bouche du féroce repas, et, après l'avoir essuyée aux cheveux de la tête qu'il avoit rongée par derrière, il commença en ces termes : « Tu veux que je re- « nouvelle cette rage désespérée dont le souvenir m'accable, « avant même que je parle ; mais si mes paroles sont une « semence qui porte pour fruit l'infamie du traître que je « ronge, tu m'entendras pleurer et parler à la fois. Je ne sais « qui tu es, ni sous quels auspices tu es venu jusqu'ici ; à ton « langage, tu me parois Florentin. Apprends que je suis le « comte Ugolin : celui-ci est l'archevêque Ruggieri. Je te « dirai pourquoi je lui suis un tel voisin. Je ne répéterai pas « que, malgré ma confiance en lui, victime de ses affreux « soupçons je fus saisi et dévoué à la mort. Mais ce que tu « ne sais pas, c'est combien cette mort fut atroce. Tu vas en « entendre le récit, et tu sauras si ce monstre a mérité ma « haine. A travers les soupiraux de la tour, à laquelle depuis « mon supplice on a donné le nom de *tour de la Faim*, et où « tant d'autres seront enfermés après moi, une légère ouver- « ture m'avoit déjà fait apercevoir la clarté du jour, lorsque j'eus « un songe funeste qui déchira pour moi le voile de l'avenir.

« Ruggieri me paroissoit être mon seigneur et mon maître. « Il poursuivoit un loup et ses louveteaux vers la montagne « qui dérobe aux Pisans la vue de l'Etat de Lucques. Il chas- « soit devant lui les Gualandi, les Sismondi et les Lanfranchi, « précédés eux-mêmes de chiennes maigres, affamées, et « dressées par des mains habiles. En peu de temps, le loup et « ses petits me parurent fatigués, et les chiennes sembloient de « leurs dents aiguës leur fendre le flanc.

« Quand je fus éveillé avant l'aurore, j'entendis mes fils, « qu'on avoit emprisonnés avec moi, pleurer en dormant en- « core, et demander du pain. Tu es bien cruel, toi, si tu ne « gémis du triste sort qui m'étoit annoncé ; et si tu ne verses « pas de larmes, de quoi as-tu coutume de pleurer ?

« Déja nous étions debout ; déjà approchoit l'heure où l'on « avoit coutume de nous apporter notre nourriture. Chacun « de nous étoit tourmenté de noirs presssentimens, funeste « effet du songe. J'entendis clouer les portes de l'horrible « tour. Je regardai mes enfans sans parler ; je ne pleurois « pas, tant je me sentis en dedans devenir de pierre ! Mes fils

« pleuroient ; mon jeune Anselme me dit : « Pourquoi nous « regardes-tu ainsi ? Mon père, qu'as-tu donc ? » Je ne pleurai « pas encore, et je ne répondis pas tout ce jour et la nuit qui « le suivit jusqu'au lendemain. Lorsqu'un autre soleil vint « éclairer le monde, à peine un foible rayon eut-il pénétré « dans la prison de douleurs, que je vis sur la figure de mes « enfans les mêmes symptômes d'épuisement qui devoient « altérer mon visage. De rage, je me mordis les deux mains. « Mes fils, pensant que la faim me tourmentait, se levèrent « et me dirent : « O père, notre douleur sera moins affreuse « si tu te nourris de nous ; tu nous as donné ces chairs mi- « sérables, hé bien ! tu les peux reprendre. » Je m'apaisai « alors pour ne pas redoubler leur désespoir. Ce jour-là « et le suivant, nous restâmes tous dans un morne silence. « Ah ! terre insensible, pourquoi ne t'es-tu pas entr'ouverte ? « Nous avions atteint le quatrième jour. Gaddo vint tomber « à mes pieds, en me disant : « Mon père, est-ce que tu ne « viens pas à mon secours ? » Il expira. Comme tu me vois en « ce moment, je vis les trois autres s'éteindre un à un entre « le cinquième et le sixième jour. La vue troublée par mon « état de foiblesse, je roulai sur eux presque sans connoissance. « Je les appelai encore deux jours après leur mort ; ensuite, « l'inanition eut plus de pouvoir que la douleur. »

« A peine Ugolin eut-il parlé, qu'il reprit le misérable crâne auquel, en tordant les yeux, il donna, avec la fureur d'un chien, des coups de dent qui pénétrèrent jusqu'à l'os.

« Ah ! Pise, la honte des nations répandues sur ce beau pays où le *si* résonne avec tant de suavité, puisque tes voisins sont trop lents à te punir, que *Capraia* et *Gorgona* se détachent de la mer, et que, venant former une digue à l'embouchure de l'Arno, elles fassent refluer ses eaux pour engloutir tous tes habitans ! Si le comte Ugolin étoit accusé d'avoir livré tes châteaux, tu ne devois pas vouer ses enfans à un tel supplice ; leur âge tendre, *jeune Thèbes*, rendoit innocens Uguccion, Brigata et les deux autres que j'ai nommés. »

En allant aujourd'hui visiter l'embouchure de l'Arno, on reconnoît que les îles de *Capraia* et de *Gorgona*, si elles se détachoient, pourroient venir faire refluer les eaux du fleuve. Nous trouverons

rarement Dante en défaut, quand il s'agira de détails géographiques.

Je citerai ce que M. Foscolo dit de cet épisode, en rappelant celui de Francesca.

« Dante a dû méditer, retoucher mille fois, et perfectionner ainsi ces deux scènes si dissemblables. Aucun œil de critique ne pourra jamais deviner tout l'art qui y est répandu ; aucune imagination de poète ne pourra les égaler, aucune ame, quelque froide qu'elle soit, ne pourra pas ne point les sentir. Tout y paroît nature simple, et tout y est grandeur idéale. Outre les richesses du langage, les vers et leur harmonie ; outre le génie qui, pour modeler les images, s'empare des formes de la sculpture, des teintes de la peinture, pour obtenir l'effet puissant de ces deux scènes, voilà que la réalité et la singularité des événemens, l'impression qu'ils ont faite depuis longtemps sur Alighieri, les caractères individuels des acteurs qui avoient en quelque sorte posé devant le poète, l'étonnant joint à l'étonnant, la terreur à la terreur, la pitié à la pitié, parce que les narrateurs sont des ombres de morts, et parlent dans un monde où ils sont éternellement malheureux, les fictions superposées sur l'histoire ; toutes ces circonstances irritent notre curiosité ; elles ont la force de la vérité. Ce sont des faits secrets révélés par les ombres qui en connoissoient les détails, et qui les dévoiloient du fond de leur sépulcre (1). »

M. Foscolo continue d'examiner l'effet que doivent produire de telles compositions. Il remarque qu'à travers tant de spectacles imposans, tant de récits de toutes couleurs, le poète est, comme nous l'avons dit, le vrai, le seul protagoniste. Les illusions fortes, instantanées et moins durables qui règnent dans l'histoire sont obtenues par un art tout contraire. Homère, au lieu de se placer parmi les spectateurs, s'efface comme si le poème étoit tombé du ciel ; et s'il est

(1) *La Commedia di Dante Alighieri illustrata da Ugo Foscolo.* Lugano, 1829, pag. 129.

quelque part question de l'auteur, c'est pour faire entendre que l'ouvrage n'est pas celui de l'homme. Dante, au contraire, bien qu'il représente des mondes inconnus à la nature existante, se montre, se veut montrer partout l'unique créateur. Il le veut ouvertement, et il opère d'une manière si directe, en se nommant quelquefois, que toute pensée, tout sentiment en connexion avec ces récits paroissent dirigés et dictés par lui seul. « *C'est moi seul, moi Dante,* « *qui ai vu, moi seul qui dois dire ce que j'ai vu:* « *écoutez Dante !* »

Les habitans du paradis où nous serons transportés plus tard, ne verront leur béatitude que dans un centre où leur amour viendra sans cesse converger. De même les lecteurs de Dante ne jouissent de l'illusion poétique qu'autant qu'ils appliquent attentivement leurs sens aux paroles, aux mouvemens et à l'ame du narrateur. L'effet est tel, que si un esprit froid, un cœur ignorant, une disposition glacée ne comprennent pas les mille nuances de sensibilité, de chaleur, de grâce, de force et de pénétration qu'offrent presque tous les vers des épisodes les plus soignés de Dante, il vient là, lui-même, expliquer, traduire, s'interposer. Il a vu le lieu de la scène; il a été l'ami du frère de Francesca. Il a vu la chambre où elle a péri, il a vu le fer au moment où on l'a plongé dans le sein des victimes. A Pise, en entrant dans la tour, il a examiné les traces des clous qui barroient la porte : car il paroît que la porte ne fut pas murée, mais clouée. Le mot *chiavar* en fait foi. Quel est le lecteur qui reste en arrière, le lecteur stupide? Ce n'est pas pour celui-là que travaillent les poètes.

Il s'est élevé, au sujet des vers suivans, une discussion qui n'est pas encore terminée.

Dante, en parlant des enfans d'Ugolin, lui fait dire :

E due dì li chiamai, poi che fur morti :
Poscia più che 'l dolor potè 'l digiuno.

On veut faire entendre, ce qui est abominable à supposer, qu'Ugolin mangea ses enfans. On veut soutenir que dans le texte, il ne doit pas y avoir *poscia*, mais *poichè*, et que ce texte, ainsi arrangé, signifie : « Je « les appelai deux jours après qu'ils furent morts, « *lorsque* la faim eut plus de pouvoir que la douleur, « c'est-à-dire je mangeai mes fils. »

Dans un appendice de l'édition de M. Passigli (Florence 1838), on lit cette note :

« Dante altère ici l'histoire, en disant que tous les enfans qui périrent étoient fils d'Ugolin. Plusieurs étoient des neveux. Mais le poète parle ainsi pour exciter plus vivement la compassion. Cette réflexion est attribuée au Tasse. »

L'annotateur continue en ces termes :

« De célèbres et de sages intelligences se sont occupées de la vraie signification de ce vers :

Poscia più che 'l dolor potè 'l digiuno.

Beaucoup de personnes ont interprété ainsi le mot *potè :* « La « faim put me faire mourir. » D'autres ont prétendu que Dante avoit voulu dire : « La faim m'a fait manger mes fils. » Le premier sens est celui qui a été adopté par tous les anciens et les modernes commentateurs ; l'autre est suivi par peu de littérateurs, mais qui sont tous des hommes distingués.

« Il sera à propos d'examiner les raisons données pour l'interprétation la moins commune, qui nous paroît la plus digne de Dante (*celle des enfans mangés*).

« Et pour cela, qu'on voie la lettre de M. Louis Muzzi, et la *Lezione accademica* du marquis Thomas Gargallo, qui appelle l'interprétation commune une interprétation inepte. Il ne faut pas omettre l'exposition qu'en a faite Monti, qui a d'abord approuvé l'explication nouvelle, et qui ensuite s'en est repenti.

Il dit dans une lettre : « Tout examiné posément, je suis d'avis « que l'interprétation commune est à préférer. Il est vrai que « cette dernière, selon la glose de presque tous les commenta- « teurs, ne fait pas honneur à Ugolin, qui met, par un juge- « ment erroné, dans une même balance, l'effet de la douleur « et celui de la faim, et déclare que les derniers effets furent « plus puissans que les autres pour le faire mourir ; ce qui « certainement n'imprime pas dans l'esprit cette haute idée « que chacun attend de la douleur désespérée qui l'oppresse. « Cependant cette idée sera imprimée dans l'esprit, si on « considère cette douleur non comme un moyen de le tuer, mais « comme un moyen de le faire survivre trois jours à ses chers « enfans. C'est une vérité incontestable, ajoute M. Monti, que, « dans les caractères forts, une grande passion donne des forces « surnaturelles qui font résister à la dernière dissolution de « l'existence. D'après ces observations, tirées du fond vrai de « la physique et de la morale, voici l'interprétation que je « donne au vers en question : « Après avoir survécu trois jours « à mes fils, après les avoir appelés pendant cet espace de « temps, me roulant, aveugle, sur leurs cadavres, finalement « la force de la faim fut plus puissante à me donner la mort que « la force de la douleur et de la fureur à me conserver vivant. »

« Par cette interprétation (c'est toujours M. Monti qui « parle), la douleur d'Ugolin me paroît avoir acquis une qua- « lité de grandeur telle, qu'elle sauva cet infortuné de la tache « d'être plutôt mort de faim que de douleur : parce que préci- « sément, parce que sa douleur et son désespoir furent im- « menses, il put s'opérer en lui le prodige de rendre vain, « pendant trois jours, l'effet terrible de la faim. »

L'auteur de l'appendice conclut, malgré Monti, qu'Ugolin mangea ses enfans.

J'ai consulté sur ce point plusieurs médecins. Dante avoit des connoissances en médecine, non pas parce qu'on l'avoit immatriculé sur le registre de l'*art* des médecins, mais parce qu'il étoit initié à tous les genres d'études de son temps. Il n'a pas pu se séparer de ses connoissances, même dans le feu poétique qui l'animoit ; la situation où se trouvent des hommes mou-

rant de faim et prêts à se manger les uns les autres, comme il arriva après le naufrage de la *Méduse*, n'étoit pas la situation d'Ugolin. Il avoit vu ses fils, ou ses petits-fils, comme le voudra l'histoire, plongés dans la prison de la tour. Il aimoit tendrement ses fils. Il plaignoit sans doute plus leur sort que le sien. Il y avoit là des adolescens qui certainement n'étoient pas coupables. Ugolin a dû se pénétrer vivement de la position affreuse de ces innocens. Un d'eux a pu lui dire, mais cela n'est pas prouvé : « Nourris-« toi de nous. » C'est plutôt un trait de sensibilité qui appartient au poète. Seroit-ce cette expression de tendresse qui auroit engagé dans une fausse voie les partisans de la première supposition de Monti ? Avec cela, il ne paroît pas possible qu'Ugolin ait pensé à se nourrir de ses enfans, quelque invitation qu'ils lui aient faite à cet égard. La nature la plus barbare ne se résout pas à se nourrir d'un corps privé de la vie depuis sept jours. N'oublions pas les paroles du poète, qui fait dire au père : « Après qu'ils furent « morts, j'appelai mes enfans pendant deux jours. »

Excepté dans quelques passages où il a voulu être autrement, exprès, de propos délibéré, sans regret, Dante est toujours inspiré par un goût sûr. Il n'a pas pensé à ce que suppose le marquis Gargallo. J'ai connu ce savant traducteur d'Horace, homme d'un caractère pétulant, enthousiaste. Il s'est trompé, et l'épisode est assez beau d'horreur tel qu'il est, sans qu'on se croie dans la nécessité d'y ajouter d'abominables suppositions qui soulèvent le cœur et blessent la religion et la morale que Dante a toujours respectées. Abandonnons avec effroi, et pour nous servir d'une expression de Platon, dans sa huitième lettre adressée aux amis de Dion, *fuyons d'une fuite infinie*,

un tel sujet de discussion. J'ajouterai encore un mot.

On trouve dans Homère un passage où Jupiter dit à Junon que, si elle broyoit sous ses dents Priam *cru*, ses fils et le reste des Troyens, sa colère alors seroit peut-être assouvie. Malheur à qui s'appuieroit sur un tel passage pour excuser Dante! Je ne crois pas d'abord que Dante ait connu les vers d'Homère. Cette sorte d'imprécation n'a pour but que de bien spécifier l'importunité, l'acharnement plus que féroces de Junon. Jupiter emploie une image terrible pour imposer silence à son impitoyable épouse (1).

Nous n'oublierons pas que l'empoisonneur Albéric de Manfredi montre à Dante un Gênois, Branca Doria, qui a assassiné son beau-père, Michel Sanche; Dante dit alors : « Tu te trompes, Branca Doria n'est pas « mort; il mange là-haut, il boit, il dort, il s'habille « comme nous. » Albéric répond : « Michel Sanche « n'étoit pas encore tombé dans la fosse de *Male-* « *branche*, qu'un diable s'empara sur la terre de Branca « Doria. »

Cette idée de jeter dans l'enfer un homme encore vivant a quelque chose d'imprévu et de sauvage.

Il faut voir dans le poème même comment Dante sort de l'enfer sous la conduite de Virgile. Les deux poètes montent, l'un après l'autre, par une route étroite et difficile que l'eau d'un fleuve a creusée. Enfin reparoît la lumière; ils se trouvent après tant de fatigues rendus à la clarté du jour, et peuvent revoir les étoiles.

(1) On lit dans Homère, *Iliad.*, liv. IV, vers 35 et 36 :

Ὠμὸν βεβρώθοις Πρίαμον, Πριάμοιό τε παῖδας,
Ἄλλους τε Τρῶας, τότε κεν χόλον ἐξακέσαιο.

Crudum voraveris Priamum Priamique filios, cæterosque Trojanos, tunc fortasse iram saturaveris!

CHAPITRE XXV.

DANTE SE DIRIGE VERS LA FRANCE. L'UNIVERSITÉ DE PARIS ÉTOIT APPELÉE LA CITADELLE DE LA FOI CATHOLIQUE. GRÉGOIRE IX ET INNOCENT IV ADRESSENT DES FÉLICITATIONS HONORABLES A CETTE UNIVERSITÉ. M. BARTHÉLEMY DE SAINT-HILAIRE EST CITÉ AVEC ÉLOGE. BIENFAITS DE LA SCHOLASTIQUE. OBSERVATIONS DE L'AUTEUR SUR LE MÉRITE DE LITTÉRATEURS ET DE PUBLICISTES ORIGINAIRES DE L'ALSACE.

Nous allons nous mettre en voyage, et nous diriger vers la France avec Alighieri. Il avoit terminé l'*Enfer*, et il l'avoit remis à frère Hilaire, pour qu'il eût le soin de l'envoyer à Uguccione, résidant alors à Arezzo, suivant M. Troya. Nous n'osons pas affirmer que l'*Enfer* tel qu'il nous est parvenu, est absolument celui qui fut remis à frère Hilaire. Il est probable que l'auteur a retouché son ouvrage en quelques parties, mais le fond de la *cantica* est le même, et c'est après avoir dédié à son ami ce premier fruit de sa colère, que le poète prend la route de Paris.

Brunetto Latini avoit nécessairement parlé à son élève, comme je l'ai déjà remarqué, de la renommée acquise par l'Université de cette ville : il n'est pas inutile de dire ici dans quel état se trouvoit cette admirable institution due à la munificence et à la générosité de Charlemagne.

C'étoit alors le plus florissant établissement de ce genre. On disoit : « *Ad Universitatem Parisiensem*

« *tanquam ad catholicæ fidei arcem*. A l'Université « de Paris, comme à la citadelle de la foi catholique. » Un siècle après sa naissance, notre Université avoit envoyé des maîtres de Paris fonder l'Université d'Oxfort. Le document qu'on appelle *Series Academicorum Parisiensium*, pour l'époque où Brunetto écrivoit le *Trésor*, à Paris, comprenoit le nom des Pontifes, des monarques et des illustrations scientifiques de toute la terre : rien n'étoit plus imposant qu'une réunion publique de l'Université de Paris.

François *Siger*, dont Dante parlera plus tard, étoit renommé pour l'habileté avec laquelle il instruisoit les écoliers qui suivoient son cours, humblement assis sur de la paille, dans les salles de la rue du Fouarre.

Plus bas, je donnerai à ce sujet d'excellentes informations que m'a communiquées M. Victor Leclerc, président de l'Académie des Inscriptions.

Innocent III avoit confirmé les statuts de l'Université vers 1210, par une bulle publiée à Anagni, et datée du 4 des nones de juillet, l'an 12 de son pontificat (1210).

Grégoire IX, par une bulle donnée à Viterbe, vers 1229, le 2 des ides de juin, l'an 2 de son pontificat, exempte les maîtres et les écoliers de Paris de toute excomunication, et leur adresse ces paroles :

« Grégoire évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à mes chers fils tous les maîtres et écoliers de Paris, salut et bénédiction apostolique ! Lorsque vous livrant à l'étude de la science, vous acquérez des droits à notre affection, il ne convient pas que nous vous refusions les faveurs apostoliques que vous paroissez mériter par vos talens, nous surtout qui, autrefois occupé avec zèle de l'instruction scholastique, en avons été détourné pour être élevé, quoiqu'indigne, au magistère suprême. »

Innocent IV donna une nouvelle confirmation de ces statuts à Lyon, le 6 des nones de mars, l'an 4 de son pontificat, qui répond à l'an 1247.

En 1250, la Sorbonne fut fondée. En 1255, l'Université attaqua et fit détruire les copies d'un livre impie intitulé : l'*Evangile perdurable*. Des vers du temps ont consacré ce service rendu à la Religion :

Et ce ne fut la bonne garde
De l'université qui garde
La clef de la chrétienté.

Plus loin, l'ouvrage prohibé est appelé « un livre « de par le *déable*. »

Je trouve ces importantes informations dans le premier et le troisième volume de l'histoire de l'Université, par du Boulay.

A propos des études de la scholastique que l'on suivoit alors à Paris, M. Barthélemy de Saint-Hilaire, de l'Institut, a publié des réflexions pleines de sagesse.

« Du XIIe au XVe siècle (de 1101 à 1499 en général), Paris a été le centre, le foyer de toute lumière pour l'occident ; il n'est pas de nation qui n'ait alors reconnu cette suprématie et qui n'en ait profité. Bien long-temps avant Louis XIV, bien long-temps avant la révolution française et le XIXe siècle, Paris donnoit le ton à l'intelligence européenne. C'est par la scholastique (l'opinion de M. de Saint-Hilaire est bien confirmée par celle de Grégoire IX) que l'esprit français faisoit alors sa route, comme il la fit plus tard par la littérature du XVIIe et du XVIIIe siècle...... La scholastique parisienne dans ces temps reculés, par des hommes dont les noms ont aujourd'hui disparu (Du Boulay et Choquet nous en ont conservé plusieurs), la scholastique parisienne a fait peut-être autant pour l'esprit, que le siècle même qui a vu Montesquieu, Rousseau, Voltaire et la constituante. »

M. de Saint-Hilaire cite Abailard, Albert et saint Thomas.

« Institutrice au moyen âge, la scholastique a présidé à la formation de toutes les langues modernes; elle leur a donné à toutes un cachet commun, un air de famille, qui décèle leur fraternité, et qui les sépare profondément des langues antiques. »

L'écrivain entre ici dans des détails qu'auroit recueillis avidement l'auteur *de Vulgari eloquio*. Il ne paroît pas cependant que le linguiste français se soit inspiré du linguiste florentin.

« Sans effacer leurs caractères distinctifs, qui tiennent à l'origine et qui se lient aux temps et aux climats, la scholastique a fait toutes les langues nouvelles ressemblantes. On reconnoît encore sans peine les idiomes du nord et du midi: mais qu'ils soient issus du *Latium* ou de la Germanie, ils portent tous cette empreinte évidente d'une syntaxe qui leur appartient à tous et à des degrés divers, que la scholastique leur a imposée, et que l'antiquité n'a jamais pu donner à ses idiomes. Cette syntaxe est la syntaxe naturelle, l'ordre des mots, tel que le veut la logique. »

J'avoue ici que je ne puis résister au plaisir de citer quelques développemens fort ingénieux de M. de Saint-Hilaire. Il s'agit des bienfaits de la scholastique, il s'agit d'une science dont l'étude poursuivit Dante jusque dans ses vers. Je ne crois pas sortir du terrain sur lequel je dois rester placé.

« Cet ordre de mots, il est vrai, n'est pas rigoureux pour toutes les langues modernes. L'allemand a conservé plus d'inversions que l'anglais; l'italien en a aussi plus que le français. Mais l'allemand et l'italien, malgré cette apparente liberté d'allures, sont bien loin encore de l'indépendance presque absolue du grec et du latin. L'allemand et le français sont en quelque manière les deux points extrêmes de toutes les langues contemporaines; l'allemand est la moins logique, c'est-à-dire la moins analysée et la plus obscure. De là, entre le français et l'allemand, cette sorte d'antipathie que tant de

causes ont déjà combattue et non pas détruite, parce que l'obscurité et la lumière se contredisent et s'excluent mutuellement.

« C'est là ce qui fait que de toutes les littératures qui comptent aujourd'hui en Europe, la littérature allemande est la dernière en date ; c'est ce qui fait encore que, dans ces liens d'affection intellectuelle que la France a toujours provoqués et entretenus autour d'elle, c'est à l'Allemagne qu'elle s'est unie en dernier lieu.

« L'Italie d'abord (nous n'avons garde de nous arrêter, puisque nous rencontrons l'Italie), puis l'Espagne, l'Angleterre ensuite, sont entrées tour à tour en communauté d'esprit avec nous. L'Allemagne seule, bien que les contacts pussent être plus nombreux et plus intimes, est restée dans un isolement que nos avances ont eu de la peine à vaincre. Le Rhin pourtant étoit une barrière moins large que les Alpes ou l'Océan ; mais c'est la différence de génie entre les deux langues qui seule nous a si long-temps arrêtés, et que nous avons franchie si tard. Cette lenteur de l'Allemagne n'est pas du reste chose nouvelle. Dès l'origine, l'esprit y marcha moins vite qu'ailleurs ; la barbarie y fut plus long-temps rebelle à l'éducation que la scholastique donnoit au reste de l'Europe. Charlemagne avoit à convertir la Saxe à la science, en même temps qu'il la convertissoit au christianisme. Dans les Gaules, au contraire, il pouvoit ouvrir son propre palais à cette académie qui a précédé toutes les autres, et dont l'empereur d'Occident se faisoit gloire d'être membre. »

Je soumets ici une observation à mon illustre confrère : les contacts avec l'Allemagne ont été depuis, surtout dès l'époque du ministère du cardinal de Fleury, intimes et fructueux. Nous possédons un assez grand nombre de sujets allemands. Il ne faut pas passer le Rhin pour aller à Strasbourg. Nous avons employé dans notre politique beaucoup de fils de ces anciens Allemands d'Alsace devenus nos sujets. Ils nous ont découvert à nu les replis de la haute politique de la Germanie entière. Ils nous ont fait connoî-

tre les méditations diplomatiques de cette savante nation; ils nous en ont donné des extraits utiles; ils nous ont initiés à une foule de secrets de la plus haute importance. A nos *Affaires étrangères*, nous bénissons tous les jours nos Pfeffell, nos trois Rayneval, Reinhard, Schwebell et plusieurs autres. J'ai su cela dans ce département où j'ai servi plus de trente années. L'Allemagne politique ne nous est pas inconnue. De l'Allemagne politique à l'Allemagne littéraire, qui a publié des ouvrages si prodigieusement éminens, il n'y a qu'un pas. Nos diplomates ne se sont pas arrêtés dans leur amour pour leur nouvelle patrie. Ils ont exploré aussi la littérature germanique. Après cela dans nos chancelleries, en devenant plus instruits que d'autres sur certaines questions, nous avons l'habitude de nous taire. Pourquoi faut-il qu'il y ait en ce moment un indiscret qui se laisse aller à certains mouvemens de vanité nationale? Nous en avons su, à l'égard de la politique et de la littérature allemande, qui se touchent dans beaucoup de points de rapport, nous en avons su plus que nous n'en avons dit. Mais qu'importe? tout le monde, à présent, en fait de littérature, en sait à peu près autant que nous. Actuellement, à la manière de Dante, après avoir enregistré ce que dit l'indiscret, *regardons, et passons*.

Je vais continuer de prouver mon estime pour les recherches de M. de Saint-Hilaire. Plus loin, il parle ainsi :

« Tel est donc l'incomparable service que la scholastique a rendu à toutes les langues de l'Europe. Par l'étude de la logique, par les habitudes sévères qu'elle leur a imposées, en tenant si long-temps l'esprit moderne à l'analyse de la pensée, la scholastique leur apprit à toutes à s'exprimer comme l'exige

la raison. Mais c'est la France surtout qui a profité de ce grave enseignement ; c'est elle qui a le mieux retenu ces laborieuses et fécondes leçons.

« Entre les diverses langues européennes, il seroit possible d'établir comme une échelle logique dont les Français occuperoient le sommet. Au degré inférieur viennent se placer les autres idiomes, d'autant plus élevés qu'ils sont plus logiques et plus clairs, mais tous bien loin du nôtre, et à une distance que mesurent les progrès mêmes qu'ont faits les divers peuples dans les études de leur premier âge, fondées par la France et distribuées jadis par elle à tous ses voisins. Sans doute la scholastique n'a pas compris ce qu'elle faisoit, comme nous pouvons aujourd'hui le comprendre. Elle n'a pas su tout ce que portoit de germes ce labeur dialectique auquel elle se livroit avec toute la foi qu'elle donnoit au Christ lui-même. Le génie n'a jamais conscience de ce qu'il vaut, parce qu'il n'y a que les grandes choses dont on ne puisse tout à coup mesurer l'étendue. »

M. de Saint-Hilaire a si noblement et si patriotiquement pris la parole, qu'il est en droit d'ajouter ici les conséquences, quelles qu'elles soient, de ses recherches, et les conclusions dans lesquelles il recommande l'étude de notre langage déjà si *délitaubles* en 1262, et *plus comun que moult d'autres ;* ce langage qu'un homme aussi profondément instruit que Dante auroit voulu mieux apprendre, et qu'il parloit cependant, *non insipidè*, suivant Philelphe.

« Chose remarquable, ce peuple, qui, le premier, avoit créé [illegible] scholastique, qui l'avoit cultivée avec une irrésistible ardeur, [illegible] voit donnée, imposée à tout le moyen âge, ce peuple fut [illegible] celui qui, le premier, sut la combattre et la détruire. [illegible] oit fondée, il la renversa (le peuple français ne ren[illegible] que trop souvent ce qu'il a fondé ; je demande pardon [illegible] confrère de cette réflexion), ou, pour mieux dire, [illegible] fit qu'il lui retirât son amour et son propre appui pour [illegible] lle cessât de vivre. Du moment que la scholastique ne

fut plus qu'une entrave, du moment qu'elle eut porté tous les fruits qu'elle recéloit, et que son sein fut devenu stérile, de ce jour elle fut condamnée. Le même esprit qui jadis l'avoit animée se retira d'elle pour aller féconder d'autres germes plus jeunes, plus vivaces, mais qui n'étoient ni plus beaux, ni plus grands que les siens. Elle languit d'abord, et en moins de deux siècles, abandonnée, flétrie, elle n'eut plus qu'à mourir, sans plainte et sans résistance, sous la main de Descartes. C'est qu'au temps de Descartes l'éducation de l'esprit moderne étoit fixée ; l'initiation logique étoit achevée ; la méthode et l'instrument de la méthode étoient trouvés, la langue française étoit faite, et c'est en français que Descartes écrivoit le plus clair et le plus court, le plus simple et le plus profond de tous les traités qui ont tracé à l'intelligence humaine la voie qu'elle doit suivre. Dès lors la scholastique étoit morte, elle avoit été tuée par ses disciples, par ses fils qui, cent ans plus tard, ne devoient pas se borner sur sa tombe à l'oubli et au dédain, et qui devoient aller jusqu'à l'outrager.

« La fondation et la ruine de la scholastique, dues l'une et l'autre à la France, sont les deux plus grands faits intellectuels du moyen âge et des temps modernes. C'est que, depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis XIV, l'esprit de la France ne s'est point un seul instant démenti (avantage divin du respect pour la souveraineté de race! je prie M. de Saint-Hilaire d'excuser cette autre interruption); l'esprit de la France a toujours cherché le simple, le vrai, le clair, dans tout ce qu'il a fait. Il a fondé, par mille ans d'efforts, la plus claire de toutes les langues, la plus claire de toutes les littératures, comme il a fondé la plus claire de toutes les organisations politiques, la plus claire, en un mot, de toutes les civilisations.

« Dans ce grand corps qui se nomme la France, tous les mouvemens de la vie s'accomplissent avec une telle précision, une telle netteté, que l'on peut pour ainsi dire suivre de l'œil tous les battemens de la circulation qui le fait vivre. »

J'ai promis les conclusions de M. de Saint-Hilaire :

« Cultivons-la donc avec amour, avec respect, cette langue « que les étrangers eux-mêmes chérissent et vénèrent. Nous

« avons beaucoup fait pour elle, elle a fait plus encore pour « nous; nous lui avons donné des formes que ses rivales lui « envient et lui empruntent, des beautés uniques et sévères « qui en font une langue à part entre toutes les langues. Si nous « lui avons enlevé quelques parures factices, nous lui en avons « rendu de plus solides et de plus irréprochables. Si nous lui « avons ôté une part d'indépendance, le joug auquel nous « l'avons asservie est le plus beau, le plus juste que l'esprit « puisse porter, le joug de la vérité, de la raison. Nous l'avons « soustraite à la licence, et la discipline qu'elle a reçue de nous « a fait son mérite et sa gloire, puisqu'elle en a fait l'instru- « ment le plus précis, le plus acéré de l'intelligence. Nous lui « avons demandé ce que toute langue doit rendre à l'esprit qui « l'emploie, mais aucune n'a jamais su le rendre aussi par- « faitement qu'elle; c'est à elle que nous devons de si bien « nous comprendre nous-mêmes, d'être si bien compris du « monde. Elle a renvoyé à la pensée qui l'avoit formée toute « la clarté qu'elle en avoit reçue. A son tour, elle a contribué « à fortifier et à mieux développer l'esprit même qui l'avoit « créée. Elle a donné au génie français, dans ses œuvres poli- « tiques tout aussi bien que dans ses œuvres littéraires, cette « justesse, cette rectitude de sens qui seules font faire de bons « livres, comme seules elles font faire les institutions équi- « tables (1). »

M. de Saint-Hilaire rassemble les liens que notre langue nous a permis de former, les germes qu'elle a déposés partout depuis les écoles du moyen âge qui instruisoient à Paris tous les docteurs de l'Europe; il en fait un faisceau, et félicite l'heureux peuple qui, à tant de présens dont le ciel l'a comblé, peut ajouter encore cette langue sans égale, la plus noble portion de sa magnifique fortune.

Mon confrère a parlé vrai, et n'a insulté personne. Il n'y a que sur l'ensemble de notre organisation politique que je ne suis pas tout-à-fait d'accord avec lui.

(1) Discours lu à la séance publique de l'Institut, le 27 juin 1840, par M. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut.

CHAPITRE XXVI.

DANTE EST TÉMOIN DE QUELQUES ACTES DU PROCÈS DES TEMPLIERS. LES ITALIENS, ET SURTOUT PLUSIEURS FLORENTINS, SONT ARRÊTÉS PAR ORDRE DE PHILIPPE-LE-BEL. DANTE OBTIENT DE GRANDS SUCCÈS, DANS SES THÈSES, A L'UNIVERSITÉ DE PARIS. IL N'EST PAS CERTAIN QUE DANTE SOIT ALLÉ A OXFORD. IL S'APPRÊTE A RETOURNER EN ITALIE. HENRI DE LUXEMBOURG. LETTRE DE DANTE A CINO DE PISTOIE. LETTRE DE DANTE AUX PRINCES D'ITALIE. L'ARRIVÉE PROCHAINE DE HENRI VII. LE *COMUNE* DE FLORENCE NE PAROÎT PAS DISPOSÉ A LE RECONNOÎTRE. IL PUBLIE UNE AMNISTIE CONDITIONNELLE EN FAVEUR DES BLANCS BANNIS DE FLORENCE.

C'est ce pays si renommé, c'est ce grand établissement d'études que Dante vouloit visiter. Il parcourut les villes situées dans ce que l'on appelle la rivière du Levant et la rivière du Ponent, au milieu desquelles Gênes étale son auguste amphithéâtre. Il est probable que de Gênes il alla en Provence, et de là à Lyon, par Avignon, où régnoit Clément V, le cent-quatre-vingt-dix-septième pape. On ne trouve pas, dans les poèmes que nous avons à parcourir, des traces certaines et détaillées de ce voyage; mais le séjour à Paris est sûr, et la route principale qui conduisoit alors à cette capitale, quand on venoit d'Italie, est celle que nous venons de décrire. On s'imagine facilement, dit M. Balbo (1), quelles devoient être les

(1) Balbo, tom. II, pag. 222.

pensées qui se succédoient dans l'esprit de l'ancien ambassadeur de Florence à Rome. Il trouvoit, elle-même dans l'exil, la cour auprès de laquelle il avoit tenté, sous Bonifaee VIII, de faire triompher les vœux des blancs gibelins. Bocace donne sur ce voyage des informations que nous devons croire véritables. Le poète, arrivé à Paris, s'adonna tout entier à l'étude de la théologie et de la philosophie. Il cultiva en même temps les autres sciences que des occupations politiques lui avoient fait négliger. Alighiéri, rendu à la vie studieuse, cherchoit des matériaux propres à élever à une hauteur digne de la *cantica* de l'Enfer les deux *cantiche* suivantes, où l'on voit les traces du genre d'instruction que l'on recevoit alors à Paris. Il n'étoit pas possible que Dante rencontrât encore beaucoup des amis qui avoient pu accueillir et traiter avec bienveillance Brunetto Latini. Depuis près de trente-six ans, Louis IX n'existoit plus. Philippe-le-Bel, son petit-fils, étoit monté sur le trône au mois de janvier 1286. Les templiers venoient d'être condamnés. Cet ordre, fondé en 1128 par neuf chevaliers français, compagnons de Godefroy de Bouillon, avoit été long-temps un modèle de vertus chrétiennes et chevaleresques, quoiqu'ils eussent plus de deux millions de revenu et un nombre considérable de commanderies. Le 13 octobre 1307, tous les templiers qui étoient en France furent emprisonnés et soumis à d'affreuses tortures. Alors on pouvoit facilement, par des calomnies et des tourmens, faire croire coupables ceux qui tomboient dans la disgrâce des princes, ou qui étoient désignés comme assez riches pour assouvir leur cupidité. On n'avoit pas terminé le procès quand Dante arriva à Paris. Jacques Molay étoit encore en prison ; ses chants ne

devoient *cesser*, ainsi que ceux de ses frères, que le 18 mars 1314. Ce crime politique sera vengé dans une des *cantiche* que nous devons analyser.

Il ne faut pas oublier de déclarer que Clément V ne voulut pas prêter foi à des imputations qu'il croyoit calomnieuses ; de manière que Philippe fut obligé de procéder secrètement aux arrestations et aux interrogatoires dont les templiers étoient les victimes.

Pour excuser Clément V, sans charger d'une accusation un autre pontife, il suffit de rappeler exactement les dates. Clément V, malade dès le mois de février 1214, mourut le 20 avril de la même année.

Jean XXII, successeur de Clément V, fut nommé pape en août 1316, et le supplice de Jacques Molay eut lieu le 18 mars 1314, un mois avant la mort de Clément V, et presque pendant l'agonie de ce pontife. Il est vrai que beaucoup de templiers avoient été cruellement suppliciés avant la mort du grand-maître.

A travers les malédictions qui accablèrent de toutes parts, plus ou moins justement, les actions de Philippe-le-Bel, il y avoit un fait qui intéressoit particulièrement les Italiens. Ce n'étoit plus le temps où Brunetto Latini avoit été si libéralement traité par Louis IX. Brunetto avoit pu parler à Dante de la bonne hospitalité exercée par les Français, de la générosité du prince qui régnoit en 1262, de son amour inné pour les sciences. Les dispositions n'étoient plus les mêmes. En un seul jour, Philippe IV avoit fait arrêter tous les Italiens, et surtout les Florentins qui commerçoient dans ses Etats, et, après les avoir accusés d'usure, il les avoit contraints à se racheter par de fortes contributions (1). Dante n'avoit

(1) *Il secolo di Dante*, pag. 37.

que très-peu de ressources dont il pût disposer. Cependant il voulut mettre à profit son séjour à Paris. Si l'amour des sciences n'étoit pas dans le prince, il étoit encore dans la nation. Dante ne tarda pas à être distingué parmi ceux qui cultivoient la scholastique. Quoiqu'arrivé avec le titre de *poète* que lui donnoient ses concitoyens, il garda probablement le silence sur l'un des trois animaux qui l'avoient empêché d'entrer dans *la forêt*, et paroissant se contenter d'un autre genre de succès, il obtint bientôt le titre de théologien habile. Dans ce temps-là, le titre de théologien vouloit dire de plus *homme très-sage*; certainement, il en est encore ainsi. D'autres l'appeloient le célèbre philosophe, et tous nos professeurs de Paris (*civitas philosophorum*, suivant saint Thomas) accueilloient avec amitié le *robusto disputatore in divinità*, si nous en croyons M. Troya. Il ne craignoit pas de soutenir des thèses sur tous les sujets qu'on lui indiquoit. Attaqué sur les doctrines théologiques et physiques, il répondoit à toutes les questions, ce qui a fait dire qu'il soutint des thèses *de omni re scibili*. Un jour on déposa quatorze questions, sur lesquelles il étoit invité à donner son avis. Il répondit à toutes l'une après l'autre (1).

Le commentateur Jean de Serravalle (2) nous donne quelques détails importans sur le séjour de Dante à Paris. « Il fut bachelier dans l'université de cette ville, « il y lut des cours en qualité de maître; il y fit aussi « des commentaires sur la bible. Il ne lui restoit plus « à obtenir que l'*inceptio* ou le *conventus*, c'est-à-dire

(1) *Jannotii Manetti vita Dantis*. Florence, 1747, pag. 40.

(2) Ce passage est cité dans l'édition de M. de Romanis, in-4°. Rome, 1815-1817, tom. IV, pag. 6, note.

« à recevoir les divers degrés qui constituent le *docto-*
« *rat*. Mais l'argent lui manqua. »

J'ai peur que ce passage de Serravalle ne doive se rapporter au prétendu voyage que Dante avoit fait à Paris avant son exil. Cependant, on l'envoya, dit-on, en France comme ambassadeur, et un ambassadeur se seroit-il fait recevoir bachelier? et auroit-il manqué d'argent pour payer l'*inceptio?* Tout bien considéré, Dante a pu demander, en 1309, à être bachelier, dans l'espoir de devenir docteur, dignité ambitionnée alors par les hommes les plus éminens de l'Europe.

Nous avons déjà cité des auteurs qui soutiennent que Dante alla à Paris avant son exil; Manetti est du nombre, et porte à une date très-antérieure le voyage en France; mais beaucoup d'autres écrivains contestent ce fait, et quelques passages du *Convito* ne l'éclaircissent pas d'une manière positive, comme on pourroit le croire. Philelphe assure que Dante parloit très-bien le français. Sans doute, comme nous l'avons dit, Brunetto Latini avoit dû l'enseigner à son élève.

Quoi qu'il en soit de ces diverses incertitudes, Dante remarqua à Paris, entr'autres observations, que nous savions cultiver avec succès l'art de l'enluminure avec lequel on ornoit alors les manuscrits, et il nous en loue dans son poëme.

Il reste dans les ouvrages que Dante a composés après ce voyage des traces de prévention, de colère contre la France, qui doivent faire penser que le poète ne fut pas heureux à Paris. La détresse dont il souffroit les atteintes ne pouvoit lui faire retrouver dans cette ville celle qu'avoit pu admirer Brunetto. La pauvreté sous laquelle Dante gémissoit d'ailleurs étoit naturellement aggravée par sa position politique. Adversaire mécontent, passé du parti guelfe resté à

Florence, au parti guelfe devenu gibelin, et jeté en exil, il s'apprêtoit sans doute à exhaler sa fureur contre le roi de France, dont le frère avoit tant irrité les bannis de 1302, et auprès duquel il ne trouvoit pas une position heureuse.

« La vraie pauvreté, dit M. Balbo (1), amère pour tous, plus amère pour ceux qui ont été élevés sans la connoître, devient plus accablante encore dans une ville active et opulente; mais Dante avoit cette espérance de gloire qui naît dans les esprits forts, et principalement dans les esprits studieux. Heureusement l'étude étoit nécessaire à Dante, et déjà Paris favorisoit libéralement l'étude. De nos jours, ajoute M. Balbo, nous voyons dans cette ville d'autres exilés ; quelques-uns, comme Dante, vont s'asseoir dans les cours publics pour recevoir la même libéralité ; d'autres, aidés par une libéralité plus généreuse, sont portés jusqu'à la chaire du professeur, et de là distribuent la science à leurs compagnons et à leurs compatriotes, en même temps qu'à leurs hôtes. »

Il n'est pas possible d'assurer qu'alors Dante passa à Oxford. Ce voyage ne paroît pas suffisamment prouvé. Cependant Bocace dit dans une lettre à Pétrarque :

Novisti forsan et ipse
Traxerit ut juvenem Phœbus per celsa nivosi
Cirrhæos. . . . . Et antra
Julia, Parisios dudum, extremosque Britannos.

Une description des digues de Flandre paroît prise sur les lieux, et devient une raison pour croire que Dante a vu la Flandre, et que c'est peut-être par cette province qu'il passa en Angleterre. Mais il naît une difficulté. Cette description se trouve au commencement du chant xv de l'*Enfer*. Dante auroit

(1) Balbo, tom. II, pag. 224.

donc vu la Flandre avant de terminer l'*Enfer*, et alors le premier voyage de Dante à Paris, et même en Angleterre avant l'exil, peut être vrai. A cela il est permis en même temps de répondre que Dante a revu son poème de l'*Enfer* sans doute plusieurs fois, et qu'il a pu ajouter cette description, qui alors ne se seroit pas trouvée dans l'exemplaire adressé à Uguccione par frère Hilaire.

Dante va s'apprêter à retourner en Italie. Il est nécessaire de faire connoître quelles étoient alors les relations de la Péninsule avec l'Allemagne, qui va intervenir dans les différends italiens.

Rodolphe de Habsbourg, élu empereur en 1273, n'étoit pas descendu en Italie; je l'ai déjà déclaré. On prétend qu'il disoit : « Aucun de mes prédéces-« seurs n'est revenu d'Italie sans une diminution de « ses droits ou de son autorité. » Il avoit donc vécu en paix avec le pape et les princes d'Italie.

Albert, fils de Rodolphe, suivit la politique de son père, et, comme lui, chercha sagement à agrandir les états héréditaires. Cependant, en 1307, il perdit la Suisse, et il est remarquable que Dante n'ait pas donné la moindre attention à cette révolution dont il fut presque le témoin. Albert ayant été assassiné le 1er mai 1308, Charles de Valois prétendoit succéder à ce prince. Philippe, frère de Charles, l'aidoit naturellement à obtenir le titre d'empereur; mais Clément V fit élire roi des Romains, en novembre 1308, Henri de Luxembourg, qui prit le nom de Henri VII. Celui-ci se disposa à descendre en Italie au mois de juin 1310. Pendant ce temps-là, Robert, nouveau roi de Naples, fils et successeur de Charles II, se disposoit à venir combattre Henri. Dante s'émut à la nouvelle de l'élection de Henri, et résolut de rentrer en Italie.

Nous reconnoissons ici pour guide M. Witte, professeur à Breslaw. D'après l'ordre qu'il a suivi dans son opuscule sur les lettres qui nous restent de Dante, M. Witte (1) place celle dont nous allons parler, et qui est adressée à Cino de Pistoie, avant celle que le poète, devenu publiciste, crut devoir adresser à tous les princes et à tous les peuples d'Italie, au sujet de l'arrivée de Henri.

Cino de Pistoie étoit exilé; son bannissement dura depuis l'an 1307 jusqu'en 1319; mais on peut croire que la lettre fut écrite par Dante vers l'époque que nous avons atteinte aujourd'hui.

« A l'exilé de Pistoie, le Florentin, exilé sans le mériter, adresse, pour les temps les plus reculés, le salut et l'ardeur de sa perpétuelle amitié. »

Nous ajouterions peu à la gloire de Dante en rapportant cette lettre tout entière; ce n'est qu'un raisonnement abstrait et obscur pour répondre à une question de Cino, qui veut savoir si l'ame peut se transformer d'une passion en une passion.

« Je vous rends votre question *Calliopéenne* par le « vers ci-dessous, où on a chanté sententialement « (*quo sententialiter canitur*). »

M. Witte croit que Dante a dû mettre à la fin de la lettre ce vers :

Voi ch'intendendo il terzo ciel movete,

ou tout autre d'un sens pareil. On trouve encore dans cette lettre cette sentence : « Toute puissance qui, « après la corruption d'une chose, ne périt pas, na- « turellement se reforme dans une autre; considérez « attentivement l'autorité d'Ovide qui, directement

(1) *Dantis epistolæ. Patavii*, 1827, pag. 14.

« et à la lettre, concerne votre demande (1). » En lisant bien, on voit que ce passage d'Ovide ne répond en rien à la question de Cino.

Dante est ici avec son ami comme dans une salle où l'on discutoit quelquefois, à la manière du temps, sur une foule de choses de peu d'intérêt, et qui ici ne demandent pas plus de discours.

Nous allons nous occuper d'une lettre bien autrement importante, qui commence ainsi : « A tous et « à chacun des rois d'Italie (il y avoit deux prétendans, Robert de Naples et Frédéric de Sicile), au « Sénateur de Rome, aux ducs, marquis, comtes, et à « tous les peuples.

« Moi, humble Italien, Dante Alighieri de Florence, « confiné sans l'avoir mérité, je vous souhaite la « paix. »

Cette lettre, suivant M. Witte, peut être de 1310. Dante devoit être rentré en Italie. On n'a pas à ce sujet d'informations positives.

Alighieri est hors de lui en apprenant que Henri de Luxembourg va descendre en Italie. Il faut dire quelques mots de l'état de la Péninsule.

Les villes qui s'étoient insurgées contre les empereurs de la maison de Souabe avoient à peine consolidé leur liberté ; toutes n'avoient pas obtenu cet avantage ; quelques-unes étoient opprimées par la cruauté d'un tyran ou par la haine des factions, comme Florence. Plusieurs, qui, douze lustres auparavant, avoient attaqué violemment Frédéric, espéroient que Henri les secourroit contre des ennemis domestiques. Les princes eux-mêmes, ou tyrans, ou sachant gouverner avec sagesse, croyoient que, par des ruses ou

(1) *Métamorph.*, 4. 92.

une bonne foi généreuse, ils se concilieroient une protection suffisante de la part du nouveau prince, et ils n'osoient pas récuser une autorité dont les uns et les autres paroissoient en définitive vouloir se dispenser.

Une ancienne vénération pour le nom *impératorial* (sentiment qui a toujours excusé Dante à mes yeux, et qui m'empêchera sans cesse de l'accuser de duplicité, de trahison et d'une sorte d'apostasie); une ancienne vénération, qui n'étoit pas d'ailleurs un vrai droit, une vraie puissance, mais qui se trouvoit la conséquence d'une situation jusqu'alors mal affermie, tenoit les esprits dans une sorte de stupeur; enfin, il sembloit que ces empereurs, si long-temps attendus, qui avoient laissé l'Italie livrée à une espèce d'interrègne, trouveroient dans les peuples l'oubli des premiers excès des maisons impériales, et viendroient apporter le remède à tous les maux.

Pendant que l'Italie languissoit dans de telles incertitudes, Dante, reprenant le rôle politique, entend adjurer les peuples d'oublier les haines de partis, et d'accueillir le prince avec le respect qu'imposoient de telles circonstances.

Si l'on remarque ici que cette liberté d'intervention et de malédiction, ou plutôt cette licence de conseil, ne convient pas à un homme privé, encore moins à un exilé, et répugne absolument à nos mœurs actuelles, il faut aussi observer que déjà des poètes de partis, attachés à une ou à une autre province, avoient constamment l'audace d'adresser des monitoires sévères aux princes et aux grands. François Pétrarque, plus tard, n'eut pas un autre langage. J'ajouterai que lorsque le Saint Siége ne résidoit pas en Italie, tout le monde s'y croyoit à peu près le

maître, et gouvernoit comme il l'entendoit, tout le monde, princes, *comune* ou hommes de lettres, par le glaive, par des décrets ou par la parole.

On ne doit pas douter que la lettre dont nous parlons ici n'ait été composée en latin, mais l'original ne nous est pas parvenu; nous ne possédons que la version italienne; d'abord elle a été publiée par le P. Lazzeri, jésuite, ensuite par les éditeurs de Villani, Florence, 1823. Ceux-ci se sont trompés en annonçant qu'elle étoit inédite.

Nous avons déjà rapporté la suscription modestement orgueilleuse de cette lettre. Nous en citerons quelques morceaux.

« Voici le temps acceptable dans lequel s'élève un des signes de consolation et de paix. En vérité, le nouveau jour commence à répandre sa lumière, en montrant à l'orient l'aurore qui éclaircit les ténèbres de la longue misère. Le ciel resplendit dans sa face, et avec une clarté tranquille réconforte les augures des nations. Nous verrons l'allégresse attendue, nous qui demeurâmes longuement dans le désir. Le soleil se lèvera pacifique, et la justice qui étoit sans lumière, au terme de la *rétrogradation* paresseuse, reverdira incontinent à l'apparition de la splendeur. Ceux qui ont faim, ceux qui désirent de boire se rassasieront dans la lumière des rayons de la justice, et ceux qui aiment les iniquités seront confus à la face de celui qui reluit. Certainement le lion de la tribu de Juda a dressé ses oreilles miséricordieuses; ayant compassion des mugissemens de la prison universelle, il a suscité un autre Moïse, qui délivrera son peuple de l'oppression des Égyptiens, en le conduisant à la terre qui n'est que lait et miel.

« Réjouis-toi désormais, Italie! Incontinent aux yeux de tout l'univers, tu seras un objet d'envie, même pour les Sarasins, parce que ton époux, qui est la joie du siècle et la gloire de ton peuple, ce très-généreux Henri, lumineux conquérant et César, s'empresse de venir à tes noces. O mille fois belle, essuie tes larmes, et dépose les habitudes de la tristesse! il va arriver celui qui te délivrera du cachot des mau-

vais ; il frappera les coupables de félonie, il les passera au fil de l'épée ; il louera sa vigne à d'autres ouvriers qui rendront le fruit de la justice dans le temps où l'on moissonne. Mais n'aura-t-il pitié de personne? Au contraire, il pardonnera à tous ceux qui demanderont miséricorde, parce qu'il est César, et que la compassion descend de la source de la compassion. Son jugement aura en haine toute cruauté.......

« Le trompera-t-on par des ruses? Non, il est régénérateur, et comme aussi il est auguste, il ne se vengera pas des injures du méchant; il poursuivra la Thessalie jusqu'en Thessalie (Allusion à un passage de Velléius Paterculus, 11. 51); mais il poursuivra dans le sentiment d'un amour qui ne se dément pas.

« O sang des Lombards, soumettez-vous..... et avec le psautier de la pénitence, avouez dans vos chants que quiconque résiste à la puissance, résiste aux ordres de Dieu!

« Vous qui pleurez dans l'oppression, reprenez vos esprits, car votre salut est près de vous.

« Levez-vous devant votre roi, ô habitans de l'Italie! non-seulement conservez-lui l'obéissance, mais le gouvernement, tout en restant libres......

« Je vous exhorte à vous lever, mais vous devez encore avoir en respect son visage. Vous qui buvez dans ses fontaines, qui naviguez sur ses mers, qui foulez le sable de ses îles et les sommités des Alpes qui sont à lui, vous qui jouissez des choses publiques, et qui ne possédez les choses privées que par le lien de sa loi, n'allez pas, comme les ignorans, vous tromper vous-même!

« Dieu a divisé la terre en deux royaumes, et il a distribué les choses à l'un et à l'autre, en commandant qu'il fût rendu à chacun ce qui lui appartenoit.

« Ainsi, n'allez donc pas, n'allez pas en vanité, comme les foules dont les sens sont obscurcis par les ténèbres! Ouvrez les yeux de l'esprit, puisque le Seigneur du ciel et de la terre vous a donné ce prince pour roi. Ce prince est celui que Pierre, vicaire de Dieu, vous commande d'honorer ; celui que Clément, actuellement successeur de Pierre, éclaire par la lumière d'une bénédiction apostolique, afin que là où le rayon spirituel de Dieu ne suffit pas, la splendeur de la lumière inférieure vous éclaire. »

Ce style, cette argumentation, ces inductions politiques, susceptibles de réfutation, et qui pouvoient être l'objet d'un examen sévère, ne dûrent pas enflammer les esprits autant que l'amour de la nouveauté et les considérations d'ambition qui sont toujours prêtes à jeter des agitations dans un pays. Cette autorité d'empereur présenté comme le maître unique, avec la recommandation du pape Clément, qui, en le faisant élire empereur, n'avoit pas entendu soumettre à ce pouvoir ni sa personne pontificale, ni sa souveraineté de Rome; cet appel à des intérêts gibelins, au moins balancés par une nombreuse association de guelfes compromis, n'auroient obtenu aucun succès si Henri n'étoit pas descendu en Italie avec une armée.

Je donne le portrait de Henri, tel que Villani nous l'a laissé. C'étoit un homme juste, gracieux, brave, sûr et catholique de cœur, d'une noble race et d'une loyauté à toute épreuve, fameux dans les armées, d'un grand esprit, et doué d'une sage tempérance dans le caractère, ajoute Dino Compagni.

Il n'avoit que quarante ans; sa taille étoit moyenne; il parloit bien, avec des manières aisées; son regard étoit un peu louche. Dans ce premier moment, malgré l'invitation, et peut-être à cause de l'appel imprudent de Dante, ceux des gibelins, qui n'étoient ni ambitieux ni avides de nouveautés, ne vouloient pas entendre parler de Henri. Ceux des guelfes, que ces mêmes passions ne tourmentoient pas davantage, croyoient l'arrivée de Henri un événement funeste, qui dérangeroit les développemens, plus ou moins tranquilles, que partout avoit pu chercher la liberté municipale. Mais une armée et un prince disposé à être conquérant répondoient à beaucoup d'incertitudes. On com-

mença cependant à redouter une situation qui, chez les gibelins, annonceroit de la froideur, et chez les guelfes, une velléité de résistance. Il sembloit donc que Henri avoit déjà surmonté tous les obstacles; une irritation jalouse animoit les esprits; chacun disposoit à son gré des sentimens que Henri ne manifestoit pas. « Il ne veut voir que des guelfes, disoient « les gibelins; il ne veut voir que des gibelins, « disoient les guelfes. »

Quel spectacle, inutilement instructif, offrent toutes les révolutions! Je m'arrête; j'ai assez insisté sur les circonstances où j'ai le moins à louer le grand homme dont j'écris la vie.

On reconnoît dans ce qui précède que s'il avoit été possible qu'un prince pacificateur assurât le repos de l'Italie, Henri possédoit les vertus qui rendoient cette pacification possible, et les peuples laissoient entrevoir des dispositions mêlées de craintes, d'envie, de vues égoïstes et de patience qui pouvoient amener le succès qu'Henri vouloit obtenir par la douceur et les ménagemens: mais tous ces désirs de part et d'autre n'étoient qu'un songe.

Henri résidoit encore à Lausanne vers le milieu de l'été de 1310. Là il attendoit que ses troupes fussent réunies, et il commença à recevoir des députations de quelques villes italiennes. Il en vint successivement de presque toutes, excepté de Florence, où le gouvernement, toujours guelfe noir, sembloit redouter avec terreur le retour des bannis. L'empereur demanda pourquoi il n'étoit arrivé aucune députation de Florence (1); on lui répondit que les Florentins se défioient de lui; alors l'empereur répliqua : « Les

(1) Balbo, tom. II, pag. 243.

« Florentins ont tort. Notre projet étoit d'avoir tous les « Florentins à nous et sans divisions de partis, tous « bons et fidèles. Nous voulions de cette ville faire « notre *chambre* et le meilleur de tout notre empire. »

Henri devoit se plaindre, d'autant plus qu'avec des intentions aussi bienveillantes, il avoit envoyé des ambassadeurs aux Florentins comme aux autres Etats de l'Italie.

Le 3 juillet 1310 étoient arrivés à Florence (1) Louis de Savoie, élu Sénateur de Rome, avec deux prélats allemands, et messer Simon Philippe de Pistoie, tous en qualité d'ambassadeurs de l'empereur. Ils demandoient que le *comune* de Florence s'apprêtât à faire honneur au prince lors de son couronnement. Les ambassadeurs ayant été introduits dans le conseil, Betto Brunelleschi les harangua, au nom du *comune,* avec des paroles superbes et déshonnêtes; les sages le blâmoient. Puis Ugolin Tornaquinci répondit avec courtoisie; les sages applaudirent. Par ces divers moyens, par cet orgueil, par cette politesse, Florence se réservoit de prendre un parti conforme à l'une de ces dispositions, quand il faudroit se prononcer d'une manière nette et précise.

Cependant le parti de Tornaquinci parut reprendre l'avantage; il fit nommer des ambassadeurs chargés d'aller complimenter Henri. « On avoit déjà, dit « Villani, acheté le drap pour les vêtir honora- « blement; mais la crainte du retour des bannis re- « tint la majorité de ceux qui composoient le gou- « vernement. »

D'un côté, les Florentins, excités par Brunelleschi, levèrent une armée pour s'opposer au passage de

(1) Jean Villani, in-4°. Florence, 1587, pag. 380.

Henri; de l'autre, les Pisans lui envoyèrent 60,000 florins d'or, en promettant une pareille somme lorsque le prince entreroit à Pise. Ce fut avec ce présent des Pisans que Henri se trouva en état de partir de Lausanne, où il n'étoit pas, dit Villani, « *ricco signore* « *di moneta.* »

Le 30 septembre de la même année, le roi Robert, rival de Henri, arriva à Florence. Il y reçut des honneurs et des présens. Il tenta de rétablir la concorde parmi les citoyens; toutefois il augmenta chez eux le désir de résister à Henri.

Celui-ci passa le mont Cenis et vint occuper Turin. De là il se rendit à Milan par le conseil du cardinal Fieschi, légat du pape. Le jour de l'Epiphanie (1310-1311), l'archevêque de Milan posa sur la tête de Henri la couronne de fer. A cette cérémonie assistoient des ambassadeurs de toute l'Italie. On n'y vit pas d'ambassadeurs de Florence et de toute leur ligue, qui comprenoit Bologne et Padoue.

Henri rétablit l'ancienne affection entre tous les Milanais, et son autorité, généralement respectée, parut promettre de plus beaux jours à cette partie de l'Italie. Il est probable qu'alors Dante vit l'empereur: nous ne savons pas dans quelle ville, mais il est certain que ce fut peu de temps après son retour de France.

Les Florentins pensèrent à entourer leur cité de murailles et à la fortifier. Les noirs devenoient plus furieux; ils firent assassiner Betto Brunelleschi; non qu'il se repentît des paroles superbes adressées par lui aux ambassadeurs impériaux, mais parce que les Donati l'accusoient depuis long-temps d'avoir conseillé la mort de Corso Donati, chef de cette ligue.

Henri s'avançoit lentement; cependant son parti

obtenoit des succès. De concert avec messer Cane della Scala, ce monarque enleva Vicence aux Padouans, qui furent obligés d'abandonner les Florentins. Les Vénitiens, sur ces entrefaites, envoyèrent à Henri une somme avec laquelle il devoit acheter des pierres précieuses assez riches pour orner sa couronne. A cette occasion, on fabriqua la couronne impériale et le siége où devoit s'asseoir l'empereur. Ces minuties, avant d'avoir obtenu une pleine victoire, déplurent aux esprits réfléchis, et Dante lui-même parut blâmer ces préparatifs puérils, toujours déplacés tant qu'on n'est pas devant l'autel et le pontife aux pieds duquel doit s'accomplir l'auguste cérémonie.

L'avantage remporté sur les Padouans inquiéta Florence; elle rendit un décret qui rappeloit tous les guelfes blancs exilés, s'ils consentoient à payer une légère amende. Brescia, assiégée obstinément par l'empereur, s'étant rendue, il prit la route de Gênes, où il trouva le cardinal d'Ostie, chargé par Clément V de couronner le nouvel empereur à Rome. Pendant ce temps-là, le même pontife canonisoit, dans un concile, le bienheureux Louis, archevêque de Toulouse, de l'ordre des mineurs, fils du roi Charles et frère aîné de Robert, auquel il avoit abandonné ses droits de souverain. Depuis douze ans, c'étoit la seconde fois que l'on canonisoit un prince de la maison de France.

Un premier malheur vint assaillir Henri pendant son séjour à Gênes; il y perdit l'impératrice, princesse distinguée par ses vertus. Elle étoit fille du duc de Brabant. Les Florentins s'obstinoient dans la résistance, croyant avoir assez fait en rappelant leurs bannis. Mais à cette grâce on avoit attaché, comme on sait, la nécessité d'une amende qui indignoit les guelfes blancs, et surtout Alighieri.

CHAPITRE XXVII.

LETTRE DE DANTE A HENRI, ROI DES ROMAINS. CIRCONSTANCES DANS LESQUELLES SE TROUVOIT L'ITALIE. ANALYSE DE LA LETTRE DE DANTE. CETTE LETTRE A ÉTÉ ÉCRITE EN TOSCANE, PRÈS DES SOURCES DE L'ARNO. JUGEMENS PORTÉS SUR CETTE LETTRE PAR M. BALBO ET M. TROYA. OPINION DE L'AUTEUR SUR LA MÊME LETTRE. HENRI VII HONORE LES CHEFS GIBELINS, QU'IL A RÉUNIS DANS LA VILLE DE PISE.

Nous avons de Dante une lettre en latin, adressée à Henri; on n'a d'abord connu pendant long-temps que la version italienne de cette lettre.

A la fin de cette version italienne, on lit :

Scritto in Toscana sotto la fonte d'Arno a dí XVI del mese d'aprile MCCCXI nell' anno primo del corrimento ad Italia del divino e felicissimo Arrigo.

M. Foscolo croit que la lettre a été écrite au mois de juillet. M. Witte ne partage pas ce sentiment. M. de Romanis croit qu'il faut lire, avec le P. Lazzeri, *scritto in Toscanella* au lieu de *Toscana*, et il ajoute que, s'il s'agit de Toscanella, il faut lire : *sotto fonte di Marta*.

Marta est un petit fleuve qui part du lac de Bolsène, dans les environs de Toscanella, et qui de là va se jeter dans la Méditerranée, un peu plus bas que Cornéto. Mais est-il nécessaire, pour juger un différend qui s'est élevé au sujet des mots *Toscana* et

Toscanella, de supprimer un mot si important, si connu, si cher pour Dante, le nom du fleuve sur les bords duquel il est né, et dont il dit figurément qu'il a bu les eaux? Je crois qu'il faut maintenir, dans la version italienne, les mots *Toscana* et *fonte d'Arno;* ils sont significatifs. Dante pouvoit écrire en Toscane. Près de Florence d'où il étoit banni, il voyoit la source de l'Arno dont il connoissoit si bien le cours, et qu'il devoit décrire si poétiquement dans le chant XIV du Purgatoire. Le poète, s'il se fût réfugié à Toscanella, auroit été là comme caché sous la protection du lac de Bolsène, entre Canino, Montefiascone et Viterbe. Je répète que l'énonciation adoptée par M. Witte, et soutenue depuis par l'opinion de M. Fraticelli (1), paroît, comme on dit aujourd'hui, plus rationnelle, et qu'elle a quelque chose de ce qui constitue particulièrement le caractère souvent hautain du réfugié. Actuellement on a sur ce point les plus positives informations. M. Witte a reçu de l'illustre marquis Trivulzi, l'un des plus glorieux savans de l'Italie, et qui a consacré à tout ce qui concerne Dante les soins les plus assidus et les plus généreux, une copie latine de la lettre dont il s'agit. On lit à la fin, et cela décide la question : « *Scriptum in Tusciâ sub fontem Sarni.* » Il n'y a donc plus aucun doute. Je composerai mon analyse en considérant à la fois l'original latin, la version italienne que M. Witte a mise en regard dans son précieux ouvrage sur les lettres de Dante, et de plus la nouvelle version italienne composée par M. Fraticelli. (*Op. min. di Dante,* tom. III, part. II, p. 231.)

Plaçons ici quelques-unes des réflexions qui ont pu se présenter à l'esprit de l'exilé.

(1) *Opere minori di Dante*, 1840, vol. III, part. II, pag. 249.

L'empereur ne devoit avoir qu'un but; c'étoit à Rome qu'il falloit aller; c'étoit dans Saint-Pierre, si l'on pouvoit s'emparer du *Borgo Leonino;* c'étoit à Saint-Jean-de-Latran, à défaut de tout accès dans Saint-Pierre, que Henri devoit terminer sa haute entreprise, puisqu'avec tant de courage, tant d'élévation dans le caractère, avec tant de belles troupes allemandes, fortifiées par un nombreux concours de troupes italiennes, il pouvoit de Rome contenir Robert et envoyer des lois à toute l'Italie septentrionale. Tant qu'une armée quelconque et suffisamment brave et aguerrie possède une portion de l'Italie méridionale, le nord de la Péninsule est toujours contenu. Il n'est pas aisé de croire que cette armée éprouve un échec subit et entier; elle peut se retirer. Alors les dangers que courent les villes qui se trouvent sur le passage du retour ne sont jamais méprisés par elles, et leur donnent des conseils de prudence. Toute leur politique est de traiter honorablement l'ennemi à son passage, de se lever de bonne heure pour le voir partir, et de bien s'assurer qu'il continue sa route.

Il en est arrivé ainsi, sans citer les temps anciens, lorsque Charles VIII a opéré sa retraite, et chaque fois que les Français, dans la dernière guerre, ont évacué l'Etat de Naples. Dante, connoissant tous les inconvéniens d'un retard inutile, parle en ces termes à Henri :

« Au saint triomphateur et au maître unique, au seigneur Henri, par la providence divine, roi des Romains, toujours auguste, son très-dévoué Dante Alighieri, florentin, exilé sans l'avoir mérité, et en général tous les Toscans qui désirent la paix de la Terre, baisent les pieds.

« En témoignage de la profonde direction de Dieu, l'héritage de la paix nous est laissé, afin que, dans sa merveilleuse suavité, les âpretés de notre dure milice s'adoucissent, et que

nous méritions, dans ce calme, les joies de la patrie triomphante; mais l'envie de l'antique et implacable ennemi tendant des embûches toujours et secrètement à la prospérité humaine, a déshérité les uns qui y consentoient, et à cause de l'absence du tuteur, nous a dépouillés nous autres, malgré nous. Depuis, nous avons pleuré long-temps sur les fleuves de la confusion; nous avons imploré la protection d'un roi juste pour qu'elle chassât les satellites d'un tyran cruel, et qu'elle nous réformât, nous, dans notre justice (1).

« Aussitôt que toi, successeur de César et d'Auguste, traversant les hauteurs de l'Apennin, tu as rapporté les vénérables signes du mont Tarpéien, incontinent les longs soupirs ont cessé, les déluges de larmes se sont taris, et de même qu'au lever du neveu des Titans qui fut précipité, la nouvelle espérance d'un nouveau siècle pour l'Italie commença à briller (2). Alors la plupart, allant au-devant de leurs vœux, dans la joie, chantoient avec Virgile les règnes de Saturne et la vierge de retour(3). Mais comme, soit que la ferveur du désir nous avertisse, soit que la vérité nous éclaire, on croit, ô notre soleil, que tu t'arrêtes ou que tu vas en arrière, comme si Josué de nouveau ou le fils d'Amos l'ordonnoit, nous sommes livrés à l'incertitude, et nous nous écrions avec le précurseur : « Es-tu « celui qui dois venir? ou en attendons-nous un autre? » Et comme la longue soif, toujours furieuse, a coutume de mettre en doute les choses qui étoient certaines, parce qu'elles étoient voisines, néanmoins nous croyons et nous espérons en toi, en affirmant que tu es le ministre de Dieu et le fils de l'Église, et le promoteur de la gloire romaine; car moi qui écris tant pour moi que pour d'autres, je t'ai vu très-bienveillant, et je t'ai entendu très-clément, comme il convient à la majesté

(1) M. Witte pense qu'il s'agit ici du fils de Charles Ier, de Robert, que, du vivant de son père, les Florentins avoient choisi pour chef. Le ton de cette accusation est hors de mesure.

(2) Le texte latin, qu'on doit suivre de préférence, dit : « *Et quasi Titan* « *præcipitatus exoriens.* » La version italienne dit : « *Siccome il sole desi-* « *derato levandosi.* » (Celle de M. Fraticelli dit à peu près la même chose.) J'ai conservé l'image latine; alors il peut être question de Hélios, neveu des Titans, noyé par eux dans l'Éridan, et qui conduisoit le char du soleil avant cette catastrophe. Il faut toujours que Dante soit poète.

(3) Virgile, *Bucoliques*, 4. 6.

impériale (1), lorsque mes mains ont touché tes pieds (2) et que mes lèvres ont rendu l'hommage qui étoit dû, lorsque mon cœur exulta, lorsqu'à part moi je dis : « Voilà l'agneau « de Dieu, voilà celui qui remet les péchés du monde. »

« Mais nous nous étonnons qu'on s'arrête avec une paresse si tardive (le mot *segnities* rachète-t-il *labia mea debitum persolverunt*); depuis long-temps tu es vainqueur dans la vallée de l'Eridan. Abandonnant la Toscane, tu la négliges, comme si tu croyois circonscrire à la Ligurie les régions où doivent être défendus les droits de l'empire (3). Il n'en est pas ainsi, selon ce que nous pensons, parce que la puissance des Romains ne se restreint pas aux frontières de l'Italie, ni à l'espace occupé par l'Europe tricorne (divisée en trois parties); car cette puissance, qui a souffert des morcellemens, recueillera et rassemblera de toutes parts ce qui lui appartient. Mais si, selon son droit inviolable, elle atteint les flots de la mer Amphytrite (mer de la Grèce), à peine daignera-t-elle être environnée des vagues inutiles de l'Océan. Il est écrit :

Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris (4).

« Lorsqu'Auguste commanda le dénombrement de l'univers, comme le *mugit* notre bœuf évangélisant, allumé par la flamme du feu éternel (saint Luc), si l'édit ne fût pas provenu d'un juste principat, le Fils de Dieu fait homme et obligé, suivant la nature qu'il avoit prise, de confesser qu'il étoit sujet à l'édit, n'auroit pas voulu naître de la Vierge : celui qui devoit établir toute justice n'auroit pas reconnu l'injuste.

(1) Quelques auteurs croient que le titre de *majesté* ne fut accordé aux rois que vers 1500. Voilà Dante qui emploie cette expression en 1311. Boccace l'emploie aussi dans sa *Vie de Dante*, à propos du même prince. Le latin, qui est ma règle, porte : *ut decet imperatoriam majestatem.*

(2) « Ah! Dante, Dante sous la *fonte d'Arno*, tu n'étois pas dans la *majesté* « de ton trône poétique! »

(3) Le texte italien porte *Lombardie* au lieu de *Ligurie*. C'est une extension de sens qui n'a aucune excuse. Ici on est tenté de donner raison à M. Foscolo, qui date la lettre du mois de juillet. Alors, l'empereur pensoit à occuper Gênes.

(4) Virg., *Æneid.*, I. 286.

« Qu'il ait donc honte de rester empêché si long-temps dans une aire étroite, celui que le monde attend! Qu'il considère bien le regard d'Auguste! que la tyrannie toscane se fortifie de la confiance dans les délais, et qu'elle accumule de nouvelles forces en réconfortant l'orgueil des méchans, ajoutant témérité à témérité!

« Qu'elles tonnent donc ces paroles de Curion à César!

Dum trepidant nullo firmatæ robore partes,
Tolle moras, semper nocuit differre paratis;
Par labor atque metus pretio majore petuntur (1).

« Qu'elle tonne cette voix des nuages qui gourmande Énée!

Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
Nec super ipse tuâ moliris laude laborem,
Ascanium surgentem et spes hæredis Iuli
Respice, cui regnum Italiæ Romanaque regna
Debentur (2).

« Jean, ton fils aîné (3) et roi qui, aux bornes de l'orient, attend la succession du monde, est pour nous un autre Ascagne. Suivant les traces de son glorieux père, il rugira comme un lion contre les Turnus, et s'adoucira comme un agneau devant les Latins. Qu'ils prennent garde, les hauts conseils du roi sacré, que le jugement céleste de Daniel ne se pénètre de nouveau de l'amertume des paroles de Samuel (4): « *Quand « tu étois petit devant toi-même, n'as-tu pas été créé chef dans les « tribus d'Israël? Dieu ne t'a-t-il pas accordé l'onction de roi? ne « t'a-t-il pas envoyé sur le chemin, en te disant : « Vas et tue « les pécheurs d'Amalec!* »

« Car tu es sacré roi pour que tu frappes Amalec, pour que tu ne pardonnes pas au roi Agag, et que tu venges celui qui t'a envoyé, des insultes d'une nation brutale et de sa solennité anticipée.

« Tu demeures pendant l'hiver et pendant l'été (5), et tu dois tuer l'hydre empoisonnée, en coupant sa tête. Si tu pen-

(1) Lucain, *Pharsale*, 1. 280. — (2) *Æneid.*, 4. 272. — (3) Jean, roi de Bohême, âgé de douze ans. — (4) 1 Reg. XV. 17. — (5) Ceci nous rapproche de la supposition de M. Foscolo.

sois aux sublimes exploits d'Alcide, tu reconnoîtrois que tu te trompes comme lui. L'animal pestilentiel relevoit d'autres têtes contre son ennemi, jusqu'à ce que le magnanime eût tranché le principe de la vie. Pour extirper les arbres, il ne suffit pas d'abattre les branches ; au contraire, s'ils sont encore verts, ils recommencent à croître, si les racines sont intactes et leur donnent un nouvel aliment. Toi qui seul présides au monde, qu'annonceras-tu avoir enfin terminé? lorsque tu auras fait plier le cou de la contumace Crémone, n'auras-tu pas à redouter la rage inopinée de Pavie et de Brescia? Oui certainement, lorsque tu les auras flagellées, une autre rage ne s'élèvera-t-elle pas à Verceil et à Bergame ou ailleurs, jusqu'à ce que toute cette rage soit réprimée, et que, privée de la racine d'une telle erreur, elle voie ses rameaux se dessécher avec le tronc?

« Est-ce que tu ignores, ô le plus excellent des princes, est-ce que tu ne vois pas du haut de ta grande celsitude, où la *renarde* de cette corruption se cache à l'abri du chasseur? Ce n'est ni dans le Pô, aux ondes rapides, ni dans le Tibre qui est à toi, que boit cette criminelle ; mais les eaux du fleuve de l'Arno entretiennent ses vices, et tu ne le sais peut-être pas, cet abominable fléau s'appelle *Florence*. Telle est la *vipère* qui lance son dard sur les entrailles de sa mère. C'est elle qui, brebis contagieuse, souille le troupeau de son seigneur. Elle est cette *Myrrha* scélérate et impie qui s'enflamme dans les embrassemens de son père Cynire. Elle est cette *Amata* impatiente qui, après avoir refusé l'union voulue par les destins, ne craignit pas d'accepter ce gendre que le sort avoit repoussé, l'appela pour qu'il soutînt sa fureur par la guerre, et à la fin, mal osée et payant ce qu'elle devoit, s'attacha au cou le lacet fatal.

« Vraiment Florence, avec une férocité de vipère, n'a pas craint de déchirer sa mère, tandis qu'elle dresse les cornes de la rebellion contre Rome qui l'a faite à sa ressemblance et à son image. Vraiment elle exhale des fumées vénéneuses qui allument la rage. Les brebis voisines et étrangères contractent la peste, tandis qu'avec des caresses et des ruses, elle attire ceux qui l'entourent, et frappe de démence ceux qu'elle a rassemblés. Vraiment elle s'enflamme avec ardeur dans la concupiscence de son père, et par sa coupable effronterie, elle essaie de corrompre l'assentiment que te donne celui

qui est le père des pères. Vraiment elle résiste à l'*ordination* de Dieu en adorant l'idole de sa propre volonté. Méprisant son roi légitime, elle ne rougit pas, l'insensée, d'abandonner pour mal faire, à un roi qui n'est pas le sien, des droits qui ne sont pas à elle. Mais la femme furieuse qu'elle est, elle se passe au cou le lacet dont elle menace. Souvent on est livré à une action criminelle, pour qu'ainsi livré, on commette des actions réprouvées. Ces méfaits sont injustes, aussi les peines qui les suivent sont déclarées justement méritées.

« Allons, plus de trève, haute race d'Isaïe, prends ta confiance dans les yeux de notre Seigneur, le dieu de Sabaoth, devant lequel tu agis ! abats ce Goliath avec la fronde de ta sagesse et la pierre de ta fortitude. A la chute du géant, la nuit et les ombres de la peur couvriront le camp des Philistins. Les Philistins fuiront, et Israël sera délivré ; alors notre héritage, dont nous pleurons sans cesse la perte, nous sera restitué en entier. Actuellement, en nous rappelant que nous sommes de Jérusalem, nous vivons en exil à Babylone. Désormais, citoyens, respirant en paix, nous éteindrons dans la joie les misères de la confusion. »

Je dois achever ici la citation des derniers mots du texte latin; on lit ces propres termes :

« *Scriptum in Tusciâ sub fontem Sarni, XI kl. majas, Domini Henrici faustissimi cursus ad Italiam anno primo.* »

En lisant, dans la version italienne, qui a été retrouvée la première, *scritto in Toscana*, répétons encore qu'on pouvoit lire *Toscanella;* mais avec ce mot *Tusciâ,* il n'y a plus lieu de croire qu'il s'agisse de *Toscanella* ni de la source de la Marta.

Il doit donc finalement demeurer démontré que la lettre a été écrite en Toscane, sous la source de l'Arno.

Après avoir cité quelques passages de cette lettre que nous n'avons pas cru devoir abréger, M. Balbo (1)

(1) Balbo, tom. II, pag. 254.

se contente d'ajouter ces courtes et sages paroles : « A Dante, animant ici, contre sa propre ville, un « prince étranger, nous ne saurions trouver aucune « excuse raisonnable. »

Je ne veux pas, moi, juger une adjuration si violente, une imprécation tellement désordonnée, sans insérer ici quelques faits que je trouve dans l'ouvrage si important et si bien pensé de M. Troya (1). Can della Scala s'étoit emparé de Vicence au nom de Henri; celui-ci, au lieu de se rendre directement à Florence, dont il vouloit faire sa *camera*, étoit irrésolu; les Florentins blancs maudissoient ces retards. M. Troya ne doute pas que Dante, revenu de France, ne se trouvât en Toscane, *sub fontem Sarni*, à cinq milles de Porciano, qui appartenoit aux comtes Guidi. L'auteur du *Veltro* croit, et il me semble avec raison, avoir découvert des détails jusqu'ici mal connus. L'Alighieri, après avoir quitté Parme, où sans doute il étoit arrivé deux jours auparavant, en compagnie de Franceschino Malaspina, avoit gagné Porciano par un chemin sauvage, qui s'étendoit sur les terres de Modène; il se réputoit heureux de revoir le Casentino et de fouler le sol de la patrie; il se faisoit un bonheur de dater une lettre de la Toscane. Je cite textuellement M. Troya :

« Les paroles enflammées de la lettre, si elles peuvent paroître trop dures pour Florence, sont celles d'un juste *estimateur* de la guerre et du danger que l'on couroit en entreprenant le siége de Brescia. Les Florentins noirs eux-mêmes avouoient que s'ils avoient été attaqués, ils auroient été défaits; mais prenant courage en voyant la résistance de Brescia, ils se renforçoient et concluoient de nouveaux traités avec Sienne, Lucques et Bologne. Robert de Naples mettoit sur

(1) *Veltro*, pag. 123.

pied une armée et conseilloit vivement la défense. Pendant ce temps-là, Dante cherchoit, par ses paroles et par ses écrits, à encourager ses partisans dans la Toscane et dans la Romagne. Devenu célèbre depuis la publication de l'*Enfer,* il se voyoit l'écrivain des gibelins; il étoit, parmi les siens, la tête la plus hardie, l'esprit le plus animé. Ce naturel emporté put facilement déplaire aux comtes de Porciano. Ceux-ci, quoique gibelins, maintenoient des relations avec leurs parens du parti guelfe. Dans l'*Enfer,* il avoit été parlé peu honorablement de Guido Guerra VII et de leurs cousins de Roména. Ainsi, soit qu'ils eussent le désir de venger leur famille, soit que les paroles et les écrits du poète leur parussent imprudens, quand Henri étoit encore si loin de la Toscane, la tradition rapporte qu'Alighieri fut quelque temps prisonnier dans la grande tour de Porciano. Si, autour des lieux voisins, on interroge les paysans, ils répondent que Dante fut enfermé dans la tour. Une inscription récente qui y a été placée atteste l'ancienne tradition, mais en assignant au fait une cause impossible, c'est-à-dire la bataille de Campaldino. La lettre du 16 avril 1311 démontre que Dante se trouvoit là, près des sources de l'Arno, ce même jour. Partisan très-enflammé de l'empereur, et se confiant imprudemment dans la protection de Henri, il est possible que les comtes aient été blessés et qu'il ait eu à souffrir quelque avanie.... »

Ne doit-on pas répondre à M. Troya que tous ces faits n'excusent pas le ton impitoyable et amer qui règne dans la lettre à Henri? La tradition, recueillie au même lieu par M. Ampère (1), porte que la tour de Porciano avoit été habitée par Dante.

Est-il nécessaire de soutenir qu'il a été prisonnier dans cette tour, parce qu'il l'a habitée? Ne peut-on pas dire que, dans un tel voisinage de Florence, il étoit prudent de se loger dans une tour fermée et à l'abri d'un coup de main? Il pouvoit passer par l'idée de

(1) *Voyage dantesque. Revue des Deux-Mondes,* 15 novembre 1839, pag. 559. Ce voyage est rempli d'intérêt et écrit avec une très-gracieuse élégance.

quelque Prieur noir d'envoyer un petit nombre d'hommes déterminés pour violer le territoire de la principauté des Guidi et enlever l'auteur de tant de menaces, celui qui avoit placé dans le cercle des douleurs tant de Florentins, dont quelques-uns pouvoient vivre encore, ou avoient laissé des fils disposés à les venger, enfin, l'auteur de l'*Enfer*, qui osoit rentrer en Toscane pour braver en quelque sorte, du haut des monts de Faltérona, les rives de l'Arno courant vers Florence. L'état affreux des temps, la fureur des partis, peuvent rendre probable une telle supposition. Il y avoit prudence, bon sens, et même convenance à l'égard de ceux qui accordoient l'hospitalité au gibelin, de ne pas s'exposer à un affront. Pendant le jour, on voit venir des hommes suspects; la nuit, on ne sait pas conjurer les dangers que l'œil ne peut apercevoir.

Faisons ensuite la part des idées simples et naturelles qui devroient toujours dominer dans l'histoire. Dante a pu écrire sa lettre de Porciano, mais l'écrire secrètement pour lui seul, et en partir pour aller dans un lieu plus sûr chercher les moyens de la faire parvenir à l'empereur.

Actuellement, jugeons franchement cette lettre.

Nous renverrons à Muratori pour ce qui concerne le *baisement* des pieds en usage, quand on étoit présenté aux empereurs de ce temps-là. M. Witte ne fait aucune réflexion sur cette coutume dans son édition des lettres de Dante (1).

Nous avons fait entendre dans une note, en continuant l'analyse, que Dante a peut-être trop insisté

(1) Voici seulement ce qu'il dit en note : « *De more osculandi pedes imperatorum vide Mussatum de rebus gestis Henrici VII*, III. 8. *Apud Murat. script. X*, 376, *ibique Pignorium*. (*Dantis epistolæ*, pag. 30.)

sur ses lèvres qui ont payé l'hommage dû au prince; d'ailleurs ce sont des usages du temps, et l'on ne voyoit pas l'empereur si on ne se soumettoit pas au cérémonial. Mais Florence, comparée à *Myrrha*, présente une image que le publiciste auroit dû repousser. Florence devient, après, une *vipère* qui empoisonne ses voisins. Plus loin il y a une réminiscence du passage de l'*Enfer*, où le serpent exhale une fumée pernicieuse. *Myrrha* reparoît avec ses impudiques embrassemens. L'auteur oublie *Myrrha* et son effronterie; Florence devient *Amata* qui périt par le lacet. Je ne peux pas croire que de tels vœux, de tels emportemens aient pu hâter les opérations de Henri. Devient-il étonnant que, le 6 septembre suivant, le gouvernement des noirs, en confirmant le rappel des blancs, publié le 26 avril, lui ait donné le caractère d'une de ces amnisties avares qui ne sont utiles et profitables ni à ceux qui les reçoivent, ni à ceux qui les accordent? L'amnistie du 6 septembre est du nombre de celles dont un gouvernement élude l'exécution à force d'exceptions. On prétendit le matin publier une loi d'oubli (*legge d'obblio*); mais le soir, une exception, prononcée par Baldo de Aguglione, éloignoit de la patrie nominativement quatre cent vingt-neuf personnes ou familles. Parmi les exceptions se trouvoient tous les Ubaldini, Baschiéra Tosinghi, plusieurs Cerchi, ceux des prieurs condamnés au feu par Cante de' Gabrielli, qui survivoient à la condamnation du 10 mars 1301 (1302), et parmi eux spécialement Dante Alighieri.

N'excusons donc pas Dante, car d'excuse en excuse nous serions peut-être forcés d'excuser ses bourreaux.

Nous n'avons pas encore parlé du temps où le poète commença le *Purgatoire*. Probablement il l'avoit

commencé quand il remit l'*Enfer* à frère Hilaire; et probablement il s'en occupa pendant son voyage en France, pendant son séjour à Paris, à son retour en Italie, et surtout dans la tour de Porciano, où il étoit si près des sources de l'Arno. Nous trouverons dans le chant XIV une description singulièrement animée du cours du fleuve jusqu'au lieu où il se jette dans la mer; les habitans de Porciano ne seront pas oubliés. Il ne paroît pas, quel que soit notre dissentiment avec ceux qui veulent Dante prisonnier, qu'il ait eu beaucoup à se louer des hôtes qu'il y trouva, lorsqu'il écrivit sa malencontreuse lettre.

M. Troya pense que Dante écrivit, au moment où il apprit la confirmation de son exil, les chants XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] du *Purgatoire*, parce qu'il n'y parle que de la Lombardie, où la guerre se suivoit avec acharnement. Dans ce cas, la douleur, l'indignation, la fureur, nous donneroient la cause des emportemens du banni.

Le 28 octobre 1311, Alboïn de la Scala mourut, et Can Grande revint de Gênes à Vérone. Presqu'en même temps de nouveaux ambassadeurs de Henri se présentèrent pour traiter avec la ville de Florence; on leur en refusa l'entrée, et ils furent pillés par des voleurs de Florence même, non, dit Villani, sans le consentement secret des prieurs.

Au nombre des chefs italiens gibelins auxquels Henri avoit signifié l'ordre de venir lui rendre hommage, se trouvoit Uguccione della Faggiola, qui alors vivoit dans ses châteaux. Il prit la route de Gênes. De son côté, Dante avoit fait un voyage à Forlì. Pellegrino Calvi, secrétaire de Scarpetta Degli Ordelaffi, avoit conservé la copie d'une lettre écrite par Dante à Can Grande, au nom des exilés floren-

tins. Cette lettre est perdue aujourd'hui. On sait qu'elle étoit datée de Forlì, l'an 1311. De Forlì, Dante alla à Gênes (1), où il rejoignit Uguccione, son ami.

La protection de ce vaillant guerrier, qui jouissoit d'un grand crédit, fut plus que jamais utile à Dante. On a vu qu'il avoit placé dans son *Enfer* Branca Doria, meurtrier de Michel Zanche. On a pu remarquer la terrible et amère invention du poète, vouant ainsi au supplice du lac glacé un homme d'un rang élevé, qui paroissoit vivant sur la terre, tandis qu'il étoit mort, et qu'avant de tomber aux enfers, il avoit laissé un *diable* dans son corps, ce qui faisoit croire le mort encore vivant. A ce sujet, le poète avoit violemment attaqué les Génois.

Dante, arrivé dans leur ville, est fêté d'abord par de nombreux étrangers, admirateurs de ses beaux vers; mais Branca Doria se trouvoit à Gênes. « Alors, « dit M. Arrivabene (*il Secolo di Dante*, pag. 115), « Branea Doria, ou ce démon qui animoit son corps, « et avec Branca les gouverneurs de la ville, mon- « trèrent à Dante, par esprit de vengeance, à quel « point ils abhorroient l'apôtre de la vérité. » Uguccione interposa l'autorité de sa renommée; cependant il paroît que le séjour de Dante à Gênes ne put pas être de longue durée.

Le 6 mars 1311 (1312), Henri prit la route de Pise. Il y eut à son arrivée des pompes extraordinaires. Les peuples prêtoient avec enthousiasme le serment de fidélité. Les gibelins (nous rapportons ce fait pour expliquer une partie des passions de Dante), les gibelins, à la vue de l'aigle impériale, ne pouvoient re-

(1) *Veltro*, pag. 130.

tenir leurs larmes, la vénéroient comme un don et un signe du ciel, et se répandoient en imprécations contre les blancs qui tenoient encore du guelfe (1). Uguccione, Frédéric de Montefeltro, le marquis Spinetta Malaspina di Fosdinovo et Gaddo della Ghérardesca obtinrent les premières places après le roi des Romains. Palmiéri Degli Altoviti, exilé en même temps qu'Alighieri, et quelques Cerchi, reçurent des charges honorables. Il n'en fut attribué aucune à Dante : ce n'étoit pas qu'il n'eût point cherché à rendre des services. Quelquefois apparemment les services les plus signalés, outre qu'ils sont imprudens, ne rencontrent dans les cours que la plus insigne ingratitude.

(1) *Veltro*, pag. 130.



CHAPITRE XXVIII.

L'ITALIE SE DIVISE PLUS QUE JAMAIS EN GUELFES ET EN GIBELINS. TRAITÉ *DE MONARCHIA*. CE LIVRE EST TRADUIT PAR MARSILE FICIN. L'AUTEUR CITE LES PRINCIPAUX PASSAGES DE CE TRAITÉ. IL OPPOSE BRUNETTO A DANTE, ET IL RÉFUTE CEUX QUI LUI PAROISSENT IMPRATICABLES. DANTE A PARLÉ DE LA DONATION DE CONSTANTIN. L'AUTEUR S'APPRÊTE A RÉFUTER DANTE, EN RAPPELANT L'OUVRAGE PUBLIÉ PAR L'ABBÉ FÉA SUR CETTE QUESTION.

CEPENDANT Robert s'emparoit de la partie des biens impériaux qui étoient situés dans ses états, mais son repos étoit troublé par le bruit de l'arrivée prochaine de Henri, qui alloit à Rome recevoir la couronne impériale.

Nous devons citer les circonstances qui, dans le temps, occupoient vivement l'imagination de Dante. Tous les auteurs s'accordent à dire que c'est à cette époque qu'il composa son traité *de Monarchiâ*.

Il y a justice, bonne foi et esprit d'ordre à bien suivre les époques, et à présenter convenablement, et en entrant dans l'esprit du siècle, les ouvrages d'un homme célèbre dont on écrit l'histoire.

L'Italie étoit en feu; elle se partageoit de nouveau en *guelfes* et en *gibelins*. Il sembloit qu'il n'y avoit plus alors ni parti blanc ni parti noir. Le pape étoit absent, on ne croyoit pas à son retour. Un empereur valeureux, à la tête d'une brave armée, par-

couroit la Péninsule. Dante, excepté de l'amnistie, venoit de recevoir une nouvelle blessure morale.

Il a composé son livre en latin; Marcile Ficin en a fait une traduction à la fin du xv[e] siècle. Je suivrai l'original et la traduction pour être guidé plus sûrement (1).

Marcile Ficin dédie sa traduction à ses amis, Bernard del Rosso et Antoine di Tuccio Manetti, dans des termes extraordinaires qui méritent d'être rapportés.

« Dante Alighieri, céleste de patrie, florentin d'habitation, angélique de race, philosophe poétique de profession, quoiqu'il ne parlât pas en langue grecque avec le père des philosophes, Platon, néanmoins parla en esprit comme lui, de telle manière qu'il orna ses livres de beaucoup de sentences platoniques, et par ces ornemens il illustra tant la ville florentine, que l'on peut aussi bien dire Florence de Dante, comme Dante de Florence. Nous trouvons trois règnes écrits par notre très-exact conducteur Platon : un règne des bienheureux, l'autre des malheureux, et le troisième, des voyageurs. Il appelle heureux ceux qui sont rétablis dans la *ville de la vie;* malheureux ceux qui en sont pour toujours privés; voyageurs ceux qui sont hors de cette ville, mais non pas condamnés à un exil éternel. Dans le troisième ordre, il place tous les hommes vivans, et, parmi les morts, ceux qui sont condamnés à une punition temporaire. Virgile a suivi, le premier, cet ordre platonique. Dante l'a suivi ensuite, en buvant avec le même vase que Virgile, aux sources platoniques. Dans l'ouvrage qu'il a appelé la *Monarchie,* Dante traite du royaume des voyageurs vivans. »

Je donne ici le commencement du premier livre de l'ouvrage qui comprend trois livres.

« Le principal devoir de tous les hommes qu'une nature

(1) Je consulte encore l'édition précitée de Florence, *Opere minori di Dante*, tom. III, part. I[re]. Allegrini et Mazzoni, 1839.

supérieure porte à aimer la vérité, doit être celui-ci. Comme ils sont enrichis des travaux des anciens, ils doivent travailler à donner de semblables richesses à ceux qui viendront après eux. Il est loin de remplir ce devoir de l'homme, celui qui, instruit dans les doctrines publiques, ne prend pas le soin d'en distribuer les fruits à la république qui l'a vu naître. Celui-ci n'est pas cette plante qui, germant le long du cours des eaux, dans un temps donné porte des fruits ; mais il est plutôt ce gouffre pestilentiel qui engloutit toujours et ne rend jamais. Il ne porteroit aucun fruit, celui qui de nouveau démontreroit une proposition démontrée par Euclide, et celui qui s'efforceroit d'expliquer la félicité expliquée par Aristote, et celui qui voudroit défendre la vieillesse déjà défendue par Cicéron. Une dissertation superflue engendreroit plutôt l'ennui qu'elle ne donneroit aucun fruit.

« Comme, parmi les vérités cachées et utiles, la connoissance de la monarchie temporelle est très-utile, très-cachée, et n'a jamais été démontrée par personne, parce qu'on n'y voit aucun gain, mon but est de tirer cette connoissance des ténèbres à la lumière, afin d'être utile au monde, et de cueillir, le premier, la palme d'une telle entreprise. Je me dévoue à un ouvrage ardu et qui excède mes forces ; mais je me fie, non pas tant à mon propre courage qu'à la lumière qui donne à tous abondamment et ne fait pas de reproches.

« Il faut voir d'abord brièvement ce que c'est que la monarchie temporelle, afin que je dise *dans la forme et suivant l'intention*. La monarchie temporelle, qui s'appelle *empire*, est un *principat* unique, et au-dessus de tous les autres dans le temps et sur les choses qui se mesurent temporellement. Trois doutes se présentent : on demande si cette monarchie est nécessaire au bien-être du monde, si le prince romain s'attribue raisonnablement le droit monarchique, et enfin si l'autorité de la monarchie dépend immédiatement de Dieu, ou d'un autre ministre ou vicaire de Dieu. »

Dante procède à l'examen de ces questions qu'il fait précéder de réflexions générales. Il y a des choses non soumises à notre puissance ; il y en a qui lui sont soumises ; cette matière est civile, c'est-à-dire la source de toute civilisation. Les choses civiles sont

soumises à notre puissance. Expliquons d'abord la dernière fin des choses.

On taille en formes différentes le bois destiné à la construction d'une maison et le bois destiné à la construction d'un vaisseau. Le premier point qu'il faut rechercher est la paix universelle. Le but dans une maison est de bien vivre. Aristote dit que chaque maison est régie par le plus vieux. Son office, dit Homère, est de régler et d'imposer la loi. Aussi on lance proverbialement cette malédiction : « Puisses-tu « trouver chez toi ton pareil ! » Tout le genre humain ne tend qu'à une seule fin ; il faut qu'un seul règle. Il est clair que la monarchie ou l'empire est nécessaire au bien-être du monde.

Dans le tout humain, il y a des parties. Les parties qui sont les royaumes doivent reconnoître un principat ; un principat est monarque ou monarchie. Ce monarque, cette monarchie, ont à leur tour un prince. Ce prince, c'est *Dieu*.

Plus la génération humaine est une, plus elle montre une ressemblance avec Dieu. Pour la foule de monde, il ne faut donc qu'un maître, non pas avec les mêmes lois, car ce seroit alors gouverner les Scythes qui souffrent le froid, comme les Garamantes tourmentés par d'effroyables chaleurs.

Dans le second livre, nous arrivons à des suppositions bien autrement métaphysiques et non moins impraticables. Le peuple romain n'a pas usurpé, mais, avec toute raison, il a pris l'autorité sur les mortels. Pauvre Italie ! on défendoit Henri avec de tels sophismes ! Nous voyons ici une sorte d'histoire rapide de Rome, mais ce sujet sera traité dans une partie du poème que nous n'avons pas encore vue, et ce sera avec un bien autre talent. Dante s'essayoit, en

prose médiocre, à composer des vers sublimes. De belles sentences de Virgile sont citées. Virgile alors ne quittoit pas plus qu'en *enfer* les côtés de Dante. On est un peu étonné de trouver encore ici des louanges pour Caton, « *qui è vitâ liber decedere maluit, quàm sine libertate remanere in illâ* (pag. 84), » — « qui aima mieux sortir libre de la vie que d'y rester sans liberté. » Pour Dante alors, l'autorité de la république ou l'autorité d'un seul étoit donc la même chose ! Le peuple florentin pouvoit répondre qu'en repoussant Henri, il appeloit la liberté, et que celui qui regrettoit Caton n'avoit pas droit d'appeler César.

Mais les raisonnemens de la logique ordinaire, qui invoquoient le pouvoir de Henri à tout prix, et avec des souvenirs historiques torturés et sans liaison, vont être quelquefois rudement contrariés par des écarts qui établiront des droits absolument opposés. N'est-on pas étonné, dans un pareil plaidoyer, d'entendre emprunter ces paroles aux *Offices* de Cicéron : « *Catoni verò dum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque perpetuâ constantiâ roborasset, semperque in proposito susceptoque consilio permansisset, moriendum ei potius quam tyranni vultus aspiciendus fuit.* » — « Caton avoit reçu de la nature une « gravité ineffable, fortifiée par une constance perpé- « tuelle ; restant inébranlable dans ce qu'il se propo- « soit avec obstination, il aima mieux mourir que de « voir le visage d'un tyran. »

Dante oublie que ses compatriotes croyoient éloigner le visage d'un tyran, et il ne se souvient pas du cercle où sont punis ceux qui s'arrachent la vie avant que la nature en ait fixé la fin. Nous ne nous arrêterons pas à une citation de Virgile, qui représente l'Italie comme *gravida imperiis.*

De sérieuses contradictions ne peuvent pas ne point se glisser dans des raisonnemens si rapidement prononcés. Dante parle comme le chef d'une armée, comme un orateur à qui personne ne peut imposer silence; il lui échappe de dire brusquement, *Deus concedit, benedicat et Petrus*. Au moins il reconnoît en quelque chose l'intervention de saint Pierre. L'auteur récapitule les noms de ceux qui tentèrent la conquête du monde. Ninus, roi des Assyriens; mais il échoua, et ne put conquérir la partie occidentale de la terre. Vesoges, roi d'Egypte; il n'obtint pas la moitié de la terre connue. Cyrus, roi des Perses, avec Thomyris, reine des Scythes, perdit la vie et son *intention*. Xercès fit des chemins sur la mer, et ne put parvenir au *Palio* (singulière comparaison!). Alexandre s'approcha de la *palme* de la monarchie, et il tomba au milieu de sa course. Nous sommes arrivés à la conclusion du second livre. « J'ai démontré que le peuple « romain, par raison, s'est attribué l'empire. O peuple « heureux! ô Italie heureuse! si celui qui a affoibli « l'empire ne fût jamais né, ou si sa pieuse intention « ne l'avoit pas trompé! »

Le livre III tend à prouver que l'office du monarque ou de l'empire dépend immédiatement de Dieu. L'auteur attaque ce qu'il appelle la donation de Constantin. Cette prétendue donation passoit alors pour un fait historique reconnu. Mais Pie II a prouvé qu'il n'y avoit pas eu de donation, et cet argument de Dante n'a pas une base solide.

Il conclut, après avoir mélangé des prémisses contestables, des conséquences pour la plupart forcées, que l'autorité de la monarchie temporelle, sans aucun intermédiaire, descend, dans le monarque empereur, de la source universelle. Cette source, unie

dans la sommité de sa simplicité, dans Dieu, distribue en divers cours la liqueur de la bonté divine. Ainsi on a prouvé ce que l'on vouloit établir. L'office du monarque est nécessaire au monde; le peuple romain s'est attribué avec raison l'empire du monde. L'autorité du monarque ne provient que de Dieu sans intermédiaire. Cependant, à propos de cette dernière question, il ne faut pas entendre strictement que le prince romain n'est pas sujet au pontifé en quelque chose, parce que cette félicité mortelle est en quelque sorte ordonnée pour arriver à la félicité immortelle. César est donc dans l'obligation d'user envers Pierre de cette révérence que le fils aîné doit à son père, afin que le monarque, éclairé de la lumière de la grâce, illumine avec plus de vertu le globe de la terre. Il a été préposé à ce gouvernement par celui qui gouverne toutes les choses spirituelles et temporelles.

J'ai donné, je crois, un extrait suffisant des doctrines de Dante dans sa *Monarchia*. M. Fraticelli offre des réflexions fort sages sur cette argumentation (1).

On a connu, dit-il, pour peu qu'on ait étudié l'histoire de ces temps, tous les différends qui se sont élevés entre le sacerdoce et l'empire. Il ne faut pas s'étonner que le gibelin, qui vouloit exciter le plus possible en Italie le désir de voir Henri vainqueur, ait paru chercher à prouver que l'empire ne peut recevoir son autorité d'un bienfait du sacerdoce. Aujourd'hui le petit nombre de personnes qui lisent la *Monarchia* en tirent pour conséquence que Dante limite la puissance du pape au pouvoir spirituel, et qu'il ne concède pas que le pape puisse être prêtre

(1) *Opere minori di Dante*, tom. III, part. I, préf. pag. v.

et souverain. Cette erreur d'hommes, qui ont mal lu, et qui, après avoir mal lu, ont mal raisonné, doit être combattue.

Dante, quelle qu'ait été la liberté de sa parole, n'articule pas une seule expression qui prouve qu'il ait voulu enlever au pape la puissance temporelle.

Je crois, moi, après M. Fraticelli, qu'il sera permis de dire ici quelques mots de plus sur cette question.

Il y a, dans le traité *de Monarchiâ*, des raisonnemens qui portent un fort appui à l'opinion contraire, c'est-à-dire à celle qui admet hautement, avec Bossuet, le droit du *principat sacré*, droit que, pour l'expliquer avec la plus grande précision, j'appellerai le droit d'être à la fois *pontife et souverain*, *résidant à Rome en la double qualité*. Une foule de paroles des premiers livres, en servant de conclusion définitive au troisième livre du traité, prouvent bien que l'intention de Dante n'a pas été hostile. Même au moment où le pape n'habite pas Rome, Dante ne hasarde pas une proposition ennemie; il ne confine pas le pape à Avignon, comme le gibelin eût pu être porté à le dire dans un violent mouvement de cette colère qui l'abandonne rarement, mais qui cependant ne l'aveugle pas au point de lui faire adopter un vœu si impie.

Par *monarchie*, Dante entend la monarchie universelle. Ici nous n'abuserons pas de l'avantage que donne à celui qui discute contre Dante une supposition si déraisonnable; même alors il dit expressément : L'empire consiste dans l'unité de la monarchie universelle. La souveraineté impériale, dérivée du principe d'unité qui règle l'univers, étoit le type sur lequel, suivant l'auteur, devoit se modeler le système civil et le lien des divers peuples d'Italie et de toutes

les nations du monde. Il n'entendoit pas d'ailleurs accorder au suprême gouvernement (1) un pouvoir absolu et illimité, mais il vouloit que le monarque fût comme le chef et le régulateur de tant de gouvernemens confédérés qui se seroient régis par leurs propres lois, en même temps qu'ils auroient dépendu de ce monarque, centre et ame vivifiante de tant de membres destinés à produire un seul vaste corps par la force et l'union générales. Ainsi, Dante ne vouloit pas un maître absolu, mais un magistrat suprême qui se conformât aux lois des diverses nations. Il ajoute, en s'inspirant de Cicéron : Si les lois ne sont pas dirigées vers ce qui est utile aux gouvernés, elles n'ont de lois que le nom, et ne peuvent être des lois de fait. *Si ad utilitatem eorum qui sunt sub lege, leges directæ non sunt, leges nomine solo sunt, re autem leges esse non possunt.* (*Op. min.*, pag. 78.) Convenons cependant ici d'un fait important : quoique les gibelins soient en apparence moins italiens que les guelfes, puisque, comme disent beaucoup d'auteurs, les uns tenoient pour un prince national, tel qu'étoit le pape, et les autres tenoient pour un étranger, tel qu'étoit l'empereur, la chose cependant tendoit à être tout-à-fait contraire. On en sera convaincu par deux raisons. Voici la première : Le roi des Romains, qui recevoit ensuite le titre d'empereur, devenoit tel, comme le pape, par élection ; et pendant que le choix, suivant un nouvel usage, alloit tomber sur un personnage d'une famille allemande, et nécessairement bon catholique, cependant on ne voit pas qu'il y eût lieu d'en exclure aucun prince qui eût un royaume en Italie. Nous savons

(1) *Opere minori, de Monarchiâ*, pag. 6.

que, dans le XIIIe siècle, on éleva à l'empire Frédéric II, de la maison de Souabe, pendant qu'il étoit roi de Sicile, et qu'il séjournoit tour à tour dans la Sicile et dans la Pouille.

Outre cela, le prince voulu par Dante devant choisir son siége en Italie, on pouvoit donc le considérer comme italien, quoiqu'il ne le fût ni de famille ni de naïssance.

Il est assuré que les gibelins ne tenoient pas l'empereur pour un étranger. Dans le cas cependant où l'on auroit pu dire ce prince tel, on ne devoit pas en dire autant du pape, sur lequel les guelfes s'appuyoient comme sur un prince national.

La seconde raison est plus forte que la première; elle consiste à reconnoître que le but des gibelins étoit de réduire en un corps les membres divisés de l'Italie, et de les faire converger comme des rayons dans le sens d'une puissance suprême modératrice.

Dante voyoit s'évanouir l'espérance que chaque municipe italien pût se maintenir libre, sans s'accorder à regarder comme chef un prince que soutiendroient la force des armes et le consentement des lois. Il répétoit cette sentence des livres sacrés, que tout royaume divisé contre lui-même sera désolé; et dans son amour pour les antiques gloires italiennes et pour la grandeur du nom romain, il considéroit qu'il n'y avoit d'autres moyens de résister aux invasions étrangères et de se garantir des discordes intestines, que de recouvrer l'ancien empire sur toutes les nations. Par l'état de choses présent, il vouloit prouver que, sans une puissance supérieure, la division de la Péninsule en petits états devenoit la cause d'une guerre continuelle de petits états à petits états, et que cette situation consumoit les forces de la grande patrie.

Ainsi, l'Italie, si elle refusoit l'appui d'une haute protection, tomberoit sous le joug d'un étranger, seroit vaincue, elle qui avoit été la maîtresse du monde. Donc, suivant Dante, l'Italie devoit reconnoître Henri pour l'unique régulateur. Ici rendons justice à Dante, en restant dans nos opinions contre lui sur d'autres points; il conseille l'obéissance, mais l'*obéissance libre* sous des lois municipales. Avec cela n'y a-t-il pas ici un non sens? après qu'on a rendu justice à ces sages paroles, ne tombe-t-on pas dans le danger d'une *utopie ?* Dante dit très-bien ce qu'on a répété de nos jours : *Non enim gens propter regem, sed è converso rex propter gentem* (pag. 40); « car le peuple n'est pas « créé pour le roi, mais le roi est créé pour le peuple. » Un homme comme Dante, s'il n'étoit pas pressé d'amasser des argumens pour un intérêt présent, auroit dû se proposer les argumens contraires. Ce prince, qui habituellement peut ne pas résider en Italie, y nomme des *vicaires*. En un an, ces vicaires deviennent des tyrans, et tout à coup les lois municipales se taisent. Celui qui devoit être si juste, parce qu'il étoit envoyé par un puissant, n'est plus qu'un subalterne ambitieux, et le représentant du personnage créé pour le peuple notifie brutalement au peuple que lui peuple est créé pour le roi.

Quant au droit de gouverner le monde, attribué aux Romains seuls, il nous sera permis de dire que le gibelin a écrit pour sa cause. Que signifie, et même que signifioit alors un pareil défi jeté à toutes les nations? Le prétendu droit des Romains, comme le droit de tous les conquérans, ne consistoit que dans la violence et la fortune des armes. Est-ce que d'ailleurs toute force *gouvernative* ne peut pas procurer le bien du peuple, si des hommes sages, à la tête des

affaires, sous un roi juste, légitime, présent et honoré, emploient tous les moyens propres à assurer le bien de la chose publique?

Quelque chose de grand, de complet, de régulier, quelqu'énergie de raisonnement, quelque générosité de bonne foi manque enfin à cette argumentation de Dante. Quel a été le premier empereur d'Occident? n'est-ce pas Charlemagne? Pourquoi l'empire a-t-il passé des mains de ses fils dans celles des princes allemands? Une puissante épée ne pourroit-elle pas rendre l'empire à des mains françaises? Si c'est un rêve, ce rêve n'a-t-il pas tourmenté une tête de nos jours?

Ecoutons un moment Brunetto, le maître de Dante. Dans le commencement de cet ouvrage, il a parlé sur ce sujet; nous devons être familiarisés avec son rude langage. Ce n'est pas d'ailleurs à nous Français à reculer devant ces paroles simples et vives, devant ces formes bizarres qui ont caractérisé les premiers essais de la *langue d'oil*. Brunetto s'exprime ainsi : « Charlemagne alla a Rome a grans loenges, et la fu « coronées empeour des Romains, et tint la digni« teit de l'empire tote sa uie.... Mais puisque la hau« tete de la signorie de l'empire de Rome crut et en« saucha su toutes les digniteits des Chrestiens, et « que l'enuie croissoit et nul nestoit qui soi mes« loit de maintenir *la chose comune* si li prince « d'Allemagne que non, et par ce fut estaubli ausi « com par necessiteit de droit que la naissence et « election de l'empire fuist faite por eaus qui en lor « estoient defendeour et garde, et ausi vint la hau« teté d'enlire l'empeour à VII princes d'Allemagne, « dont Othes fu li premiers qui fu enleu e coronées « empereor des Romains. »

Brunetto Latini avoit remis son *Trésor* à Dante ; celui-ci connoissoit tous les faits de l'histoire. Il semble cependant, selon lui, que de l'empire romain aux maisons allemandes, il y avoit eu une succession de princes comme non interrompue. Je le répète ici, la politique des rois de France a sagement répudié l'empire, et cette sagesse a été imitée de nos jours par un prince allemand (*voy.* l'*Histoire de Pie VII*, 3[e] éd., tom. III, pag. 291) pour le plus grand bonheur de son auguste maison.

L'empereur d'Autriche est plus solidement placé sur son trône depuis qu'il a échappé à ces chances d'élection, quelqu'assurées qu'elles pussent être, à ces périls de guerre, à ces incertitudes, à ces rivalités que le premier ambitieux pouvoit susciter. La haute et puissante maison de Lorraine ne s'est pas moins distinguée par le courage de ses guerriers, par l'habileté de ses conquêtes, que par la netteté de ses prévisions, la sûreté de sa politique immuable et la portée immense de ses lois salutaires qui n'abhorrent pas le progrès, quoi qu'on en puisse dire. Le pays où le souverain est, une fois par semaine, accessible au plus pauvre de ses sujets, au plus humble de ses mendians, est sans contredit un pays bien gouverné : et là tout se fait sans vanterie.

Ainsi, en s'écartant des récits de son maître, Dante est sorti de la vérité : c'est manquer absolument de judiciaire que d'attribuer exclusivement l'autorité impériale à une maison germanique. Notre François I[er] n'a-t-il pas été rival de Charles-Quint ? Il falloit donc dire : « Reconnoissez un empereur aujourd'hui ; celui que je vous propose est grand, noble, hardi, un modèle de bravoure, un ami de la justice ; la maison de Luxembourg offre toutes les garanties d'ordre, de

force, de bonté, d'affection, de magnanimité que peut désirer la nation italienne, choisissez-le pour protecteur. » Mais spécifier les élections futures, puisqu'il y a lieu à élection, c'est opposer les désordres aux désordres, c'est introduire l'inconsistance pour amener la stabilité. Il n'y a qu'une raison à alléguer : la cause gibeline étoit aux abois; il falloit la recommander; il falloit, tout en se servant de raisons lumineuses que, depuis, Bossuet a fait valoir en partie, sans blesser la logique, il falloit dénaturer le reste des faits et en tirer des conséquences bonnes au plus à servir un moment des vues politiques que tant d'esprit, tant d'érudition, tant d'élans poétiques ne pouvoient plus sauver d'une catastrophe prochaine; il falloit faire triompher celui qui, dans la poursuite de l'empire, avoit été le rival heureux de *Charles de Valois*. Le gibelin devoit ruiner le guelfe.

Actuellement je viens attaquer sans crainte ce qui paroît un des argumens favoris de Dante, la donation faite par Constantin. Cette imputation mensongère animoit dans le temps les esprits des ennemis de la papauté; aujourd'hui encore elle est le prétexte de plaintes et de récriminations. Un conquérant, malgré le grand nombre d'hommes instruits qui devoient mieux le guider dans ses citations, ne craignoit pas de renouveler ce reproche. Il y a eu des acatholiques qui, à ce sujet, ont employé le ton du sarcasme et de la malédiction; tous se sont trompés. Qu'on lise l'ouvrage de l'abbé Féa, publié à Rome en 1830 (1).

M. Féa traite directement de la question incidente qui nous occupe ici. Nous allons examiner son excel-

(1) *Nuove osservazioni di Carlo Fea sopra la divina Commedia di Dante Alighieri, specialmente su ciò che desso ha scritto ivi e altrove riguardo all' impero romano. Roma, Poggiali*, in-8°, 1830.

lent ouvrage. L'écrivain aborde avec courage les plus graves objections que l'on ait faites, et il les abat en s'appuyant, le croira-t-on? sur des témoignages de Dante lui-même, témoignages que le florentin n'a pas cru que l'on rétorqueroit contre lui.

Les Italiens et les étrangers, suivant M. Féa, cherchent à placer, dans la plus brillante lumière, les talens et le génie ineffable, toujours plus loué de jour en jour, du grand poète toscan. Rome doit remplir un devoir particulier de gratitude, et elle en saisit l'occasion à propos d'une circonstance que personne n'a encore prise en considération, et qui a échappé aux admirateurs de Rome et d'Alighieri. Une partie de ce que Dante a dit sur l'empire romain, dans la pensée philosophique de l'auteur, est d'une grande importance pour cette ville et pour la littérature de tous les pays.

Dante passe pour le plus grand ennemi de la *ricca dote*, la riche dot, qu'il suppose donnée par Constantin à saint Sylvestre. Pourquoi au contraire le poète ne seroit-il pas proclamé le premier apologiste de Rome, directement de son ancien gouvernement et indirectement du gouvernement actuel, du gouvernement des papes d'aujourd'hui?

Dante est le seul, continue M. Féa, qui, parmi les modernes, ait examiné en philosophe chrétien l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste, en y observant la main de Dieu qui élevoit cet empire et le dirigeoit pour préparer la voie à la civilisation universelle, et ensuite à la révélation céleste du Verbe divin. Je citerai les propres termes de l'auteur sur ce point :

« Dante, dans la *Monarchia* et dans le *Convito*, a médité et écrit plus *divinement* que dans la DIVINE COMÉDIE. Cependant il n'a

pas assez expliqué les mérites et les gloires apparentes et également extraordinaires de cet empire. Il n'a pas vu Prudence, il n'a pas vu saint Augustin avec les autres Pères grecs et latins, qui tous d'une commune voix ont prouvé que ces mérites devoient être d'abord considérés comme préparant le genre humain à recevoir la révélation, et que la ville illustre en seroit ensuite dépositaire *con papale ammanto;* qu'enfin, la ville par excellence seroit le siége irrévocable de l'apôtre Pierre, de ses héritiers et successeurs par des vicaires perpétuels de Jésus-Christ, auteur et propagateur de la manifestation céleste. Rome ayant donc obtenu ce premier but pour hâter la civilisation, il n'étoit plus nécessaire qu'elle conservât un gouvernement militaire.

« Ils rêvent donc les philosophes politiques qui disent, avec quelques passages de Dante, que l'empire romain étoit incommutable et éternel, comme sa ville et dans sa ville même. Appuyé sur un ouvrage dont j'extrais ceci, je m'efforce de détromper les hommes à courte vue, en examinant l'histoire des vingt-six siècles romains si bien enchaînés, sans aucun élément intrinsèque qui fasse craindre désormais une interruption et encore moins un terme.

« Qu'ils reconnoissent, les novateurs, dans cette chaîne, l'origine et la continuation de la civilisation et de celle de l'univers, je veux dire de la civilisation politique, économique, militaire, littéraire et religieuse, et nous dirons plus que jamais *antiquaire* et archéologique, par laquelle Rome *antique* se recompose dans ses institutions, dans ses actes, dans ses fabriques. Oui, Rome *antique* devient, en vertu de la naturelle impulsion d'une civilisation identique, un modèle qu'on recherche dans toute l'Europe, en Asie, dans l'Afrique, en Amérique, et que l'on espère établir dans l'Océanie (1). »

Dans sa dissertation, Féa reproche à Dante (2) d'avoir oublié en écrivant le livre *de Monarchiâ*, qu'il a parlé différemment dans l'*Enfer*, chant II, vers treize, quand il dit à Virgile, à propos de la descente d'Enée aux enfers : « *Le fils d'Anchise avoit été*

(1) *Nuove Osservazioni di Carlo Fea*, pag. VI.

(2) *Ibid.*, pag. 29.

« *désigné, par le souverain des hautes sphères, pour* « *être le fondateur de la féconde Rome et de son em-* « *pire que le ciel protégeoit, avec l'intention d'y placer* « *ensuite le successeur du premier Pierre, et dans ce* « *voyage que tu as si dignement chanté, Enée entendit* « *des choses qui lui présagèrent sa victoire et le man-* « *teau pontifical.* »

Dante écrivoit ainsi avant l'élection de Henri VII, et il a tiré des conséquences différentes de la descente d'Enée aux enfers après l'élection de cet empereur. Quand ce prince marcha sur Rome, où ne résidoit plus le pape, Dante avoit besoin des conséquences nouvelles qu'il s'oppose à lui-même dans la *Monarchia*.

M. Féa remarque que, dans l'histoire de l'empire, aux IIe et IIIe livres, Dante paroît connoître mieux Aristote que Cicéron, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, son Virgile, Lucius Florus, et tous les autres écrivains de l'histoire romaine, ainsi que les Pères grecs et latins; il exalte le droit impérial, de manière qu'il n'est pas possible de l'exercer; il adule la vanité de l'Italie. La théorie du publiciste Florentin répugne à l'état de l'Europe dans ce temps, et à la nature invariable des choses, et elle ne pouvoit paroître qu'une de ces spéculations innocentes, si fréquentes de nos jours, qui promettent pompeusement d'apporter à l'Italie une félicité incomparable dont les générations futures retireront d'immenses avantages.

M. Féa continue de soutenir que la gloire de l'empire romain prédisoit plutôt l'autorité du *manteau pontifical* que la continuité d'un pouvoir gouvernant par des vice-empereurs nationaux, destinés à usurper pour eux un pouvoir despotique plutôt qu'à maintenir les peuples dans le respect par une auto-

rité impériale éloignée et occupée d'autres intérêts plus directs et plus avantageux.

L'auteur cite à l'appui de son raisonnement ce passage de saint Augustin (1), dans la *Cité de Dieu :*

« Dieu montra, dans ce très-brillant et très-opulent empire des Romains, combien valoient les vertus civiles, même sans la vraie religion, afin que l'on comprît que quand cette vraie religion y seroit ajoutée, les hommes deviendroient citoyens d'une autre ville dont le roi est vérité, dont le monde est éternité. »

Saint Léon-le-Grand reconnoissoit que Dieu avoit conduit de sa propre main l'histoire romaine séculière et celle de la religion.

« Pour que l'effet de cette ineffable grâce se répandît sur tout l'univers, Dieu prépara dans sa divine providence les accroissemens de cet empire. Ils furent portés à de telles limites, qu'il devint voisin de toutes les nations, et que l'universalité du monde se trouva contiguë ; car la disposition secondoit divinement l'œuvre, pour qu'une multitude d'empires se confédérassent dans un seul, et que l'on vît bientôt les peuples rangés devant cette *prédication* générale qui émaneroit de la direction d'une seule ville (2). »

Quoi qu'il en soit des inadvertances de Dante, qui, dans sa politique, n'a pas toujours conservé les mêmes sentimens, M. Féa lui rend une éclatante justice. C'est Dante qui, le premier, a jeté les solides fondemens d'une vraie histoire romaine, ou, comme on dit vulgairement, les fondemens de l'*esprit de l'histoire*. C'est lui qui a commencé à obser-

(1) Lib. V, cap. 12, ep. 138, num. 17.

(2) *S. Leonis opera omnia. Sermo* LXXX. Paris, 1675, tom. I, pag. 336. L'auteur de cette édition a quelquefois altéré des passages de ces œuvres ; mais dans celui dont il s'agit ici, il a été exact. La meilleure édition est celle de Cacciari, savant professeur à la Propagande ; 3 vol. in-f°. Rome, 1751-53.

ver, dans le principe, et dans son entier développement jusqu'à Augustin, la main supérieure de la divine Providence, dirigeant ces événemens vers le bien de la future religion révélée. Il en traite *magistralement* dans quelques parties de la *Monarchia*, et surtout dans le *Convito*.

M. Féa termine son travail en rappelant ces vers de Sidoine Apollinaire, qui semble expliquer incidemment pourquoi il y a tant d'*aigles* aujourd'hui :

Multos cinxerunt aquilæ, subitumque per orbem
Lusit venturas famulatrix penna coronas (1).

Enfin, ces vers de saint Prosper ne semblent pas ici déplacés (2) :

Sedes Roma Petri, quæ pastoralis honoris
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis
Relligione tenet.

Quant à la nature des possessions temporelles qui sont nécessaires au pape, le grand saint Léon désire qu'elles s'étendent de la mer Méditerranée à la mer Adriatique, ce qui convient à sa liberté et à ses faciles communications avec l'univers catholique, pour le diriger spirituellement tout entier, « afin que la « lumière de la vérité qui étoit révélée pour le salut « de toutes les nations, se propageât plus efficace- « ment de la tête dans tout le corps du monde (3). »

Suivons M. Féa :

« La stabilité incontestée de cet empire ecclésiastique fixé en base par saint Pierre, sans l'emploi des moyens familiers

(1) Second panégyrique à Anthémius Auguste.
(2) Féa, pag. 60.
(3) Saint Léon, *ibid.*, 1675, pag. 337.

aux conquérans, préparé de Dieu par Romulus et son autorité en huit siècles à peu près, qui, unis à ceux qui ont suivi, en forment vingt-six, dira-t-on, s'écrie M. Féa, que c'est là un ouvrage humain! Qu'on examine cette stabilité à travers tant de catastrophes personnelles des pontifes rapportées par le P. Bosio et le P. Segneri dans le panégyrique de la chaire de Saint-Pierre, à travers des guerres de tout genre, près de Rome et dans le reste de l'Italie, guerres désastreuses dont les ravages sont décrits par Denina, Sismondi et Bossi, et plus récemment par Botta et Troya; est-ce là un ouvrage humain, après ce que nous avons vu, subi et touché avec la main depuis quarante ans (1)? »

J'étendrai la pensée de Féa. Dans le commencement de ce siècle, il y a eu un combat terrible entre le pontife et un soldat; c'est le pontife qui a obtenu la victoire. Le procès entre le Saint Siége et les *empires* est jugé. C'est un vieillard magnanime qui a gagné le procès. Nous n'avons plus qu'un mot à dire; il faut peut-être avec cela désormais que la cour Romaine, à qui Dieu tient toutes ses promesses, prenne quelquefois un peu plus de confiance en elle-même.

Cet ouvrage de M. Féa, qui, s'appuyant sur l'autorité du pape Pie II (2), regarde comme controuvée la donation de Constantin, et place ailleurs avec plus de vérité, de franchise et de gloire les droits du Saint Siége, a été approuvé à Rome par le censeur philologue Guattani, par le député théologique Raphaël Fornari, par frère Dominique Buttaoni, maître du sacré palais, et par le vice-gérent Joseph della Porta.

Je le répète, encore aujourd'hui on attaque Rome sur ses prétentions, et l'on appuie ces attaques sur

(1) *Osservazioni di Fea*, pag. 61.

(2) *Pius II pont. max. a calumniis vindicatus*, etc., *ternis retractationibus ejus, Romæ*, 1823, in-8°. C'est un autre ouvrage de M. Féa.

celles de Dante. Le poète a cru véritable une prétention qui n'a pas été soutenue à Rome. Il faut combattre Rome, si on en a le désir, en alléguant des griefs véritables ; il ne faut pas la chercher sur un terrain où elle n'a pas dû et n'a pas voulu se présenter. Il faut l'attaquer en face ; c'est un genre de contestation que sa haute sagesse, sa constance, son immutabilité, sa surveillance infatigable, sa polémique noble n'ont jamais refusé.



CHAPITRE XXIX.

DANTE RÉPAND QUELQUES COPIES DE SON TRAITÉ *DE MONARCHIA*, AVEC L'APPUI D'UGUCCIONE. HENRI S'APPROCHE DE ROME, DÉFENDUE PAR UNE ARMÉE DU ROI ROBERT, PAR UN CORPS DE TROUPES FLORENTINES ET LA FACTION DES ORSINI. HENRI CAMPE SUR LE *MONTE-MARIO*. IL ATTAQUE *PONTE-MOLLE*, NE PEUT OCCUPER LES ENVIRONS DE L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE, ET SE FAIT COURONNER EMPEREUR PAR LE LÉGAT DU PAPE DANS L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN. LE SIÉGE DE ROME EST LEVÉ. L'EMPEREUR VIENT ATTAQUER FLORENCE. IL EST REPOUSSÉ. IL SE REND A PISE. IL LANCE CONTRE LES FLORENTINS UNE SORTE D'EXCOMMUNICATION POLITIQUE. IL MEURT A POGGIBONSI. GÉNÉALOGIE ET SITUATION ACTUELLE DE LA MAISON DE LUXEMBOURG.

DANTE répandoit quelques copies de son traité *de Monarchiâ*. Uguccione della Faggiola prêtoit l'autorité de son nom militaire et de sa renommée gibeline à ceux qui louoient Dante, et conseilloient de lire ses exhortations. En même temps les événemens politiques augmentoient l'agitation. Henri s'approchoit de Rome sous la protection du manifeste d'Alighieri ; mais Henri avoit perdu du temps à faire écrire, quand il falloit combattre et fondre sur les opposans avec l'impétuosité de l'aigle, dont les Pisans avoient en quelque sorte adoré l'image. De toutes parts, il s'étoit élevé des ennemis ; et des émeutes récentes, fondées sur l'ignorance des faits et sur l'espérance de ressources imaginaires, n'étoient pas les plus aisées à étouffer. On avoit perdu tant de

temps à Milan, à Brescia, à Gênes, que des résistances formidables venoient de s'organiser, et que ces alliances puissantes, quoique peut-être inconsidérées, permettoient de réunir à Rome assez de forces pour empêcher Henri de s'emparer promptement de la ville entière. Cependant la route étoit libre. Henri pénètre jusqu'à Viterbe. Il régnoit là librement, parce que ces terres appartenoient alors aux Colonnes, anciens partisans de la France, et depuis devenus les plus ardens amis du roi des Romains. Les Orsini, rivaux des Colonnes, gardoient à Rome le *Ponte-Molle* et la porte qui conduit directement à Saint-Pierre.

Alors, de même que tous les conquérans qui s'étoient présentés devant Rome en venant de l'Occident, comme avoient fait les rois Lombards et Charlemagne lui-même, comme fit depuis cet autre Charles, qui avoit trahi son roi et son parent (car il étoit appelé au trône après les Valois, avant la branche de Henri IV, mais il croyoit pouvoir commander l'armée de Charles-Quint, et il pensoit sans doute qu'il n'en seroit rien autre dans l'histoire); enfin, comme fit de nos jours Berthier, qui alloit porter à Rome une liberté qu'on auroit pu appeler sa ruine et une honte, Henri campa sur le *Monte-Malo*, aujourd'hui appelé *Monte-Mario*. C'est une position militaire, d'où il est aisé de repousser une sortie de Rome.

Rejoint par ses amis les Colonnes, Henri attaqua le *Ponte-Molle*, passa le Tibre, et parvint à s'emparer d'une partie de la ville, en désespérant de s'emparer de l'autre partie. Ce fait pouvoit indirectement apprendre à Henri qu'en Italie, si la moitié des habitans acceptoit les vicaires impériaux, l'autre

moitié les rejetoit. Alors, par suite de cette préférence judicieuse, qui porte les hommes de guerre habiles à occuper les hauteurs, il alla se loger à Sainte-Sabine, sur l'Aventin.

Tous les avantages que la nature des lieux pouvoit encore promettre n'étoient pas obtenus. Il falloit entrer dans le quartier de Saint-Pierre, pour de là se rendre maître du temple où avoit été couronné Charlemagne, ce roi français. L'armée de Robert et un corps de Toscans, ses alliés, en gardoient les approches. Henri, plus heureux que Brennus, avoit pris le Capitole. Des tours Saint-Marc, il s'avançoit pied à pied vers le *Borgo*. Il alloit atteindre le pont Saint-Ange, d'où un chemin assez court conduisoit, à travers des rues étroites, vers Saint-Pierre, lorsqu'une partie des troupes des noirs Florentins et des archers du roi Robert sortit d'une embuscade, coupa les assaillans, et les repoussa dans l'intérieur de la ville. Henri voyant, dit Villani, que la bataille ne lui étoit pas favorable, que chaque fois qu'il attaquoit il perdoit ses soldats et son honneur, et ayant d'avance obtenu du pape la permission de se faire sacrer dans telle église qu'il lui plairoit, se détermina à recevoir la couronne dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, et là il fut déclaré empereur et couronné le 1er août 1312. On lui plaça sur la tête le diadème orné des pierreries fournies par les Vénitiens. Après son couronnement, il crut pouvoir aller passer quelque temps à Tivoli, tandis que Rome étoit scindée en deux factions différentes qui continuoient une guerre obstinée.

Plus tard, le duc de Bavière, jusqu'alors fidèle compagnon de Henri, ayant repris le chemin de l'Allemagne, l'armée impériale se trouva affoiblie, et il

partit pour Lodi. Ce prince parcourut successivement Cortone, Arezzo, où il fut reçu avec de grands honneurs par les amis du fidèle Uguccione, et là il conçut le projet de marcher subitement contre Florence. Il soumit rapidement Montevarchi et Figghine, et s'approcha des murailles du formidable *comune*. Florence appelant à son secours ses alliés, ils accoururent, tant elle avoit su inspirer de confiance. Bientôt l'armée des assiégés se trouva presque aussi forte que celle des assiégeans. Dans de telles circonstances, les règles de la guerre, les probabilités qui sont la suite d'une telle situation de choses, auroient dû conseiller à Henri de lever le siége; mais il résista aux représentations de ses meilleurs généraux, espérant que la ville, dépourvue de sa cavalerie, qui n'avoit pu y rester, se rendroit à merci. Ne pouvant occuper la ville par un accord, et n'étant pas en état de donner un assaut général, Henri leva le siége le jour de la Toussaint. C'étoit un grand malheur, que le prince qui étoit destiné de Dieu à gouverner *Rome*, *l'Italie et l'Univers*, reçût de semblables affronts. Mais il dut aller, pour sa sûreté, camper à trois milles de Florence. Les alliés étoient arrivés en grand nombre pendant le siége. Pise et Arezzo n'avoient pu envoyer aucun renfort au brave Henri; il avoit à combattre des Français à la solde de Robert, et des Toscans, ce peuple aussi guerrier que passionné pour son indépendance. Le siége levé, les alliés se présentèrent en plus grand nombre, et il n'étoit plus temps de rappeler les Bavarois, déjà parvenus à la frontière du duché. L'Allemagne portoit peu d'intérêt aux conquêtes de Henri dans cette partie de la Péninsule où il n'y avoit pas un seigneur, où il n'y avoit

pas un paysan qui ne voulût secourir Florence quand elle ne couroit plus de danger.

L'empereur, malgré sa bravoure, perdant la confiance à mesure qu'elle renaissoit chez les Florentins, se retira à Poggibonsi, le 9 mars 1312 (1313).

Mais il falloit faire apparoître des amis, des partisans, des adorateurs de l'aigle devant les Allemands découragés. Pise ne venoit pas trouver Henri, Henri alla trouver Pise. On remarqua en ce moment que son courage personnel n'étoit pas abattu, et que seulement le prince s'affligeoit d'une mortalité qui avoit attaqué ses troupes. Une épidémie cruelle, qui avoit respecté les gibelins italiens, s'étoit manifestée parmi les Allemands, la nation qui souffre le plus cruellement du climat de la Péninsule. Alors un genre de guerre misérable, puéril, qui laisse espérer et qui ramène quelqu'assurance s'il y a un succès, mais qui ne devient que ridicule pendant une retraite, succéda à ces mêlées où le courage florentin avoit souvent arrêté la valeur germanique. Une commission impériale instruisit un procès contre Florence; on prétendit enlever à la ville sa juridiction et ses honneurs. On annula les pouvoirs des juges, des notaires; on condamna le *comune* à une amende de cent mille marcs d'argent. C'étoit perdre une bataille sans combattre, que de recourir à de pareils moyens. Les plus grands citoyens et les *popolani* qui prenoient part au gouvernement étoient déclarés proscrits. C'étoient des représailles sans force contre les arrêts qui avoient banni Dante et les prieurs de 1300, des sentences vaines contre celles de Florence, qui avoient prononcé une amnistie dérisoire. D'un côté, on commettoit

des fautes barbares; de l'autre, on lançoit le *telum imbelle*, le trait impuissant.

Par ordre de l'empereur, Florence ne devoit plus battre monnoie. Des gibelins, étrangers à la ville, recevoient un privilége pour frapper de faux florins de Toscane. N'est-il pas vaincu le pouvoir qui est réduit à de telles extrémités? La grande sagesse, la sagesse habituelle de Dante, qui ne pouvoit le tromper, quand il ne permettoit pas à la passion, à la fureur de l'égarer, devoit lui apprendre déjà que sa cause étoit perdue. Dans cet oubli de tout bon sens, on ordonna au moins quelqu'acte plus digne d'un noble empereur. On s'attaqua au roi Robert, bien plus à craindre que Florence. On essaya de le déshériter de son royaume de Pouille, de son comté de Provence. Quelque homme d'état plus prudent s'empara sans doute alors des délibérations dans le conseil de Henri, que la maladie ne cessoit d'accabler, et qui ne dirigeoit presque plus ses affaires; car la foiblesse du corps avoit détruit la force de cette ame généreuse. On résolut de ne plus sévir mal à propos contre les Florentins, que la puissance impériale avoit aigris, et qu'elle ne pouvoit gagner.

On pensa qu'il falloit marcher sur les états de Robert et détruire son armée. On agit de concert avec Frédéric d'Aragon, qui devoit recevoir en récompense les états de Robert. Henri, arrivé à Buonconvento, au-delà de Sienne, tomba plus gravement malade. Les secours de la médecine furent inutiles; il mourut le 24 août 1313. Le lendemain, les alliés se séparèrent pour aller défendre chacun leur ville. Ainsi mourut Henri, empereur, grand prince, le monarque le plus propre à pacifier l'Italie. Il vouloit y défendre des droits antiques, mais il n'étoit

personnellement tourmenté d'aucun désir de tyrannie. Les malheurs de Dante alloient devenir plus cruels (1).

(1) On trouvera peut-être ici avec plaisir quelques détails sur la maison de Luxembourg. Henri VII eut un fils, Jean l'*aveugle*, roi de Bohême, qui épousa en secondes noces *Béatrix*, fille de Louis Ier, duc de Bourbon, et conséquemment petite-fille de Robert de France, comte de Clermont, sixième fils de saint Louis et de *Beatrix* de Bourgogne, dame de Bourbon. Jean avoit eu d'un précédent mariage avec Elisabeth, fille de l'empereur Venceslas II, Charles IV, né en 1316, élu empereur en 1346, qui a publié la fameuse bulle d'or, fixant à VII le nombre des *électeurs*. Charles mourut en 1378; il eut pour successeur son fils Venceslas VI, né en 1359, empereur en 1378, mort en 1419. A Venceslas succéda Sigismond son frère, né en 1366, empereur en 1419 et mort en 1437. Ce fut ce dernier qui érigea le comté de Savoie en duché pour Amé VIII. Il y a donc eu quatre empereurs de la maison de Luxembourg, Henri VII, Charles IV, Venceslas VI et Sigismond. La branche aînée se fondit dans la maison d'Autriche par le mariage d'Elisabeth fille de l'empereur Sigismond, morte en 1447, avec Albert V, duc d'Autriche et empereur, sous le titre d'Albert II. La branche cadette a produit un grand nombre d'hommes célèbres : Valeran de St-Pol, connétable en 1412; Louis de Luxembourg, autre connétable. Le troisième fils de ce dernier connétable fut Antoine de Luxembourg, comte de Brienne, tige des branches de Brienne et de Pinei, dont la première s'éteignit en 1608, et la deuxième passa, en 1620, dans la maison de Luynes. Léon d'Albert obtint en mariage, au mois de juillet 1620, Charlotte-Marie de Luxembourg, fille unique de Henri, duc de Pinei-Luxembourg et de Marguerite de Montmorency, à condition qu'il prendroit les nom et armes de Luxembourg. François-Henri, fils du comte de Montmorency-Bouteville, épousa l'héritière de la maison de Luxembourg, petite-fille elle-même d'un Montmorency. Alors François-Henri ajouta à son nom et à ses armes de Montmorency les armes et le nom de Luxembourg, dont il étoit très-fier avec raison. On lit dans Tallemant, Paris, 1840, in-12, tom. X, pag. 163 : « Saint-Luc, « père du maréchal, se trouva à la porte du cabinet avec M. de Luxem« bourg (1662), qui, croyant que l'autre lui vouloit mettre le pied de« vant, lui dit : « *Me le disputerez-vous à moi, qui ai eu quatre empe*« *reurs dans ma maison?* » Il reste encore plusieurs membres de cette famille, le duc Charles-Sigismond de Montmorency-Luxembourg, capitaine des gardes de Louis XVIII et de Charles X; le prince de Luxembourg, duc de Beaumont, et le prince de Tingry, son frère. On pleurera long-temps la duchesse de Laval-Montmorency, sœur du duc Charles-Sigismond, morte récemment à Paris, princesse que son esprit généreux, sa bonté et ses nombreuses vertus recommandent au souvenir des personnes qui ont eu le bonheur de la connoître.

CHAPITRE XXX.

OPINION DE M. BALBO SUR LE TRAITÉ *DE MONARCHIA*. SINGULIÈRES GRAVURES QUI PRÉTENDENT ASSIGNER LES RANGS ENTRE LE SACERDOCE CATHOLIQUE ET L'EMPIRE. COMPOSITION DE LUCAS DE LEYDE, OU DANTE EST REPRÉSENTÉ APPRENANT LA MORT DE HENRI VII. RETIRÉ A PISE, AUPRÈS D'UGUCCIONE, DANTE S'OCCUPE DE SON POÈME DU *PURGATOIRE*. LETTRE DE DANTE AUX CARDINAUX ITALIENS ASSEMBLÉS EN CONCLAVE. IL LEUR DÉPEINT LA DOULEUR DE ROME, RESTÉE SEULE ET VEUVE. L'AUTEUR TRACE LE PORTRAIT DU POLITIQUE ET DU POETE. IL PENSE QUE LA PART DE GLOIRE DU POÈTE EST PLUS GRANDE QUE CELLE DE L'HOMME POLITIQUE LE PLUS ÉMINENT.

AVANT de poursuivre, voyons quelle avoit été jusqu'ici la conduite de Dante. Replaçons sous les yeux du lecteur quelques circonstances de cette grande vie agitée par de tels travaux et par de si poignantes angoisses. J'ai blâmé en lui l'homme politique, et je n'ai pas été si loin que beaucoup d'auteurs qui ont précédé M. Balbo. Ce dernier lui-même, quoique doué de ce calme qui juge avec réserve, ne peut pas s'empêcher de dire, sur le traité de *Monarchiá*, ces propres paroles :

« Je voudrois qu'il me fût permis de rapporter ici en entier l'opuscule de la *Monarchie*, et que mes lecteurs eussent la patience de le lire, je n'aurois pas besoin d'autre moyen pour prouver les aberrations étranges de la secte gibeline, et montrer comment un esprit si élevé peut être *précipité* par un faux point de départ, et comment Dante, dans cet abîme,

fut cependant retenu par sa modération native, et encore plus par ses anciennes pensées, par ses habitudes de jeunesse et de naissance formées au respect pour l'opinion guelfe. La *Monarchie* n'est pas le plus beau des ouvrages d'Alighieri, mais ce traité est une de ses plus importantes productions relativement à l'histoire. Le manifeste du gibelin le plus sage dans ce temps laisse connoître les idées exagérées de la faction, et tracé par Dante, ce manifeste nous les signale dans leurs plus brillans rapports. Ainsi, veut-on que les idées de Dante soient fausses et mauvaises, à plus forte raison que ne devoient pas être celles des gibelins plus passionnés ou plus ignorans (1)?

« Si on retranche un fouillis de latin des écoles de 1300, le livre offre un des plus beaux commencemens que l'on puisse désirer, en posant pour principe une vérité bonne à dire alors, qui l'est encore aujourd'hui et qui le sera toujours davantage, c'est-à-dire que tout écrivain doit s'efforcer d'accroître le trésor des connoissances humaines, et ainsi ne traiter que des argumens utiles et non déjà traités.

« Dante établit encore un autre principe plus merveilleux dans cet âge. « Toute spéculation politique doit avoir pour but « l'*utilité* de la civilisation du genre humain, et le but de la civili- « sation doit être le promoteur de la puissance intellectuelle « de tout le genre humain. » De nos jours où l'on discourt tant sur ces matières, il n'a été rien dit de plus large et de plus précis à la fois sur cette question. »

« Malheureusement l'auteur perd la voie.... l'auteur court de songe en songe (2). Mais notez ici une réserve; l'auteur n'exclut pas les lois municipales (et voilà le guelfe, voilà le

(1) Il y a une édition de Dante, donnée à Venise en 1738, qui contient, dans le quatrième volume, la *Monarchie*, ornée de deux gravures. La première représente la monarchie impériale sur un trône, et tenant des rois et des couronnes enchaînés sous ses pieds. L'Eglise, les clefs en main, est assise sur un siége plus bas; sa figure est déprimée et soumise. La seconde gravure représente l'aigle à deux têtes, qui plante ses serres sur le globe. Est-ce là ce qu'il faut dire d'un pouvoir élu par des hommes, et qui peut appartenir, comme il a appartenu, à des princes de nations différentes, renversant l'un après l'autre des lois portées par leurs prédécesseurs? Est-ce là ce qu'il faut dire d'une religion, ouvrage de Dieu, et dont les dogmes ne doivent jamais périr?

(2) Balbo, tom. II, pag. 278.

citoyen italien), il n'exclut pas les royaumes différens, les usages des climats ; avec cela, il oublie de dire comment on peut faire concorder ces deux existences contraires.

« Finalement, nous voyons que si Dante étoit assez gibelin pour tant vanter la puissance de l'empire, il ne l'étoit pas assez pour exiger la dépendance du pape. Aussi nous l'avouons gibelin, et même gibelin superbe ; mais nous ne voulons pas qu'il soit des plus exagérés. Du reste, en fait de faction, il faut distinguer trois choses : premièrement, passer pour être de la faction ; secondement, lui appartenir vraiment; troisièmement, en faire profession. Dante fut appelé gibelin peut-être avant de l'avoir été. Il le fut, et le fut trop, mais il ne croyoit pas l'être, et il assuroit qu'il ne l'étoit pas. »

Ces jugemens de M. Balbo sont remplis de raison, de tact et de profondeur.

Les gibelins fuyoient de toutes parts à la nouvelle de la mort de l'empereur. Une composition de Lucas de Leyde, faite deux siècles après, représente Dante donnant des signes de désespoir en apprenant la mort de Henri. Devons-nous ici partager une si vive douleur ?

Dante, génie appelé à une gloire si durable, pleurerons-nous avec toi sur des projets qui, supposés plus heureux, n'auroient peut-être pas assuré le bonheur de l'Italie ! Non, Homère de la Péninsule ausonienne, retourne à la poésie, abjure la politique, science dans laquelle tu te montrois variable, indécis, non par vileté, mais par colère, ou revêts tes erreurs des charmes de ces muses qui t'appellent à l'immortalité !

Une partie de ce vœu sera exaucée. Dante consacre actuellement toutes ses veilles à l'étude de son *Purgatoire*, qu'il avoit commencé sans doute peu de temps après avoir remis l'*Enfer* à frère Hilaire. Dante vivoit auprès de Uguccione, vicaire impérial

de Pise, en remplacement de Frédéric de Sicile, qui avoit paru accepter cette place, mais qui ne s'étoit pas décidé à la remplir. Uguccione devoit engager Dante à terminer la seconde partie de son poème. Il est probable, comme nous l'avons dit, que les premiers chants de cette *cantica* avoient été ébauchés en France entre les questions *de quolibet* et les admirations pour la renommée de notre Siger de la rue *du Fouarre*.

Dante ne s'étoit pas présenté devant Florence avec l'armée de Henri. On croit pouvoir assurer qu'il n'avoit pas quitté Pise, et que c'est là qu'il apprit les malheurs de sa cause. Il étoit encore livré à la continuation de ses travaux poétiques, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Clément V, arrivée le 20 avril 1314 (1).

Les historiens et les commentateurs s'accordent à dire qu'alors Dante composa cette célèbre lettre adressée aux cardinaux italiens, à l'occasion de l'élection du pape qui succéderoit à Clément V. On ne se fait aucun scrupule de lancer des imprécations contre ce dernier pontife, parce qu'il ne se rendit pas en Italie. Mais son prédécesseur, Benoît XI, y avoit été, dit-on, empoisonné, et le successeur, après un tel crime, ne pouvoit pas manifester un vif empressement d'habiter la Péninsule. Peut-être eût-il été à désirer que Clément montrât plus de courage; d'ailleurs il n'y a pas lieu à examiner ici les motifs de ce pape pour prolonger son séjour à Avignon : il suffit de dire que ce séjour apporta beaucoup de maux à l'Eglise.

Lorsque le conclave s'ouvrit à Carpentras, il y

(1) M. Balbo, qui se trompe si rarement, donne la date du 10 avril.

entra vingt-quatre cardinaux, dont six seulement étoient italiens; nous les nommerons, pour que l'on comprenne mieux ce qui va suivre. Ces cardinaux étoient Napoléon Orsini, romain; Jacques Colonna, romain; Pierre Colonna, romain; Nicolas de Prato. Il est constant que ces quatre cardinaux étoient gibelins. Dans cette circonstance, un Orsini et deux Colonnes avoient le même sentiment politique. Le cinquième cardinal italien étoit François Gaétani d'Anagni, parent de Boniface VIII. Le dernier, enfin, étoit Guillaume Longhi de Bergame; on ne sait pas à quel parti il appartenoit. Ces six italiens désiroient un pape qui reportât le siége de la chrétienté à Rome. L'opinion d'Orsini avoit été manifestée par ces paroles : « Il n'a jamais été dans mes intentions de voir la papauté quitter Rome, et laisser déserts les sanctuaires des apôtres, parce que dans les fondemens de la foi, le siége universel de l'Eglise est fondé à Rome. »

Dante suspend ses méditations poétiques. Il croit utile d'affermir les six cardinaux italiens dans leur sage désir, et il leur adresse une lettre que nous a conservée un manuscrit de la Laurentienne (pl. XXIX, cod. 8.)

En tête, on lit: « *Lettre de Dante de Florence aux cardinaux italiens.* »

Dans le texte latin, il y a : « *Cardinalibus italicis D. de Florentiâ epistola.* » Les anciens diplômes ne rapportent, pour la plupart, que l'initiale du nom des auteurs. On va voir si cette lettre de D. de Florence n'appartient pas à Alighieri.

Nous analysons ce document si important, parce qu'il prouve l'attachement de Dante au Saint Siége, et parce que nous écrivons l'histoire complète du

Florentin. Si l'exilé a désiré l'entrée à Rome de l'empereur, nous le voyons désirer le retour du pape dans la ville sacrée. Ce n'étoit pas là le vœu d'un gibelin exagéré. Quoique les papes n'eussent pas été en dernier lieu les vrais chefs du parti guelfe, ils en étoient cependant les principaux soutiens, et leur retour ne pouvoit que renforcer le parti ennemi de celui qui avoit banni Dante et ses anciens amis. Ainsi, en définitive, malgré ses écarts, Dante se montre oubliant les intérêts directs de sa faction, et s'attachant aux avantages généraux, bien entendus par lui, ceux de l'Italie et de la chrétienté. D'ailleurs, il pouvoit se souvenir (1) des tentatives que les pontifes avoient faites en faveur des bannis, et il avoit l'espérance qu'un pape italien renouvelleroit ces démarches pieuses et dignes du chef de la religion. Enfin, plus ou moins désintéressé, Alighieri laisse entrevoir ici son vœu impartial pour l'autre des deux pouvoirs qu'il regardoit comme les légitimes ornemens et les chefs de la nation italienne : ce sont de tels sentimens qui paroissent avoir dicté la lettre suivante, commençant par ces paroles des lamentations de Jérémie (Thren., I. 1.) :

« *Quomodo sedet sola civitas plena populo? facta est quasi vidua domina gentium.* Comment est-elle assise seule la ville remplie de peuple? elle est devenue comme veuve, la maîtresse des nations ! »

Dante a déjà employé ce passage dans une lettre écrite par lui aux *principi della terra*, en 1290, après la mort de Béatrix, d'après ce qu'il dit lui-

(1) Balbo, tom. II, pag. 291.

même, en *sa Vita nuova* (1). M. Witte croit que ces mots *principi della terra* signifient : *orbis terrarum principes*. M. Fraticelli pense, avec raison, que Dante n'a pas été si ambitieux, et qu'il a entendu dire *principali personaggi della città*. Cela est raisonnable. Dans ce temps-là, Dante ne s'attaquoit pas encore à l'univers. Ici Alighieri, comme il est arrivé à tant d'auteurs, fait servir de nouveau et reprend une idée qu'il a eue autrefois, et certainement les citations ne manquent ni d'à-propos ni de dignité. Si, d'ailleurs, ce mot *terra* a deux sens en italien, nous ne devons pas nous en étonner. Chez nous aussi le même mot explique *la terre* où l'on va à la campagne, et la terre qui comprend le monde habité.

Dante, après une profession de foi catholique, continue :

« Il a été dit : « Pierre paît le sacré bercail romain.... » et pour nous, il n'est pas moins douloureux de pleurer Rome déserte et veuve que de voir la plaie lamentable des hérésies. (Souvenons-nous bien de ce passage, quand nous verrons Dante accusé d'hérésie!)

« Fauteurs de l'impiété, les Juifs, les Sarrasins, les nations se moquent de vos sabbats, et s'écrient, comme on le rapporte : « Où est le dieu de ceux-ci? » Et ce qui est plus horrible, des astronomes et des hommes qui prophétisent barbarement, regardent comme nécessaire ce que, dans un mauvais usage du libre arbitre, vous avez mieux aimé choisir.

« O vous les premiers *primipiles* de l'Eglise militante, négligeant de suivre, sur les traces du crucifié, la marche de l'épouse, vous avez perdu la voie, comme le faux cocher Phaéton ; vous dont le devoir étoit de guider le troupeau à travers les abîmes de ces voyages, vous l'avez entraîné lui et vous dans le précipice!

(1) *Opere min. Vita nuova*, pag. 334.

« Je ne vous rappelle pas des exemples à imiter, à vous, quand vous tournez les épaules et non le visage vers le char de l'épouse, et quand on peut dire que vous êtes ceux qui furent montrés au prophète (1) et qui ne regardoient pas le temple; à vous qui échauffez vos autels d'un feu étranger... à vous qui vendez des pigeons dans le temple..... mais prenez garde aux cordes (2), craignez le feu, ne méprisez pas la patience de celui qui vous attend à la pénitence. Si vous doutez de la chute que j'ai annoncée, qu'aurai-je à vous répondre, sinon qu'avec Démétrius, vous avez élevé Alcime (3)?

« Peut-être dans votre indignation vous récriminerez, en disant : « Quel est celui-là qui, ne craignant pas le sup-« plice rapide d'Ozée, soutient l'arche qui étoit sur le point « de tomber (4)? » Parlez-vous ainsi, parce que je suis une des plus minimes brebis que paît Jésus-Christ? parce que ne jouissant d'aucune autorité pastorale, on peut dire que les richesses ne sont pas avec moi? Je ne suis pas la grâce des richesses, mais la grâce de Dieu; c'est ce que je suis, et le zèle de sa maison me dévore (5).

« Déjà la vérité, agréable à Dieu, a retenti dans la bouche de ceux qui sont à la mamelle et des enfans. L'aveugle-né a confessé la vérité que les Pharisiens non-seulement taisoient, mais encore s'efforçoient de détourner. Je suis persuadé de ce que j'entends. Outre cela, j'ai pour maître le philosophe qui, dogmatisant sur toutes les choses morales, enseigna à ses amis la vérité qu'il faut préférer. Et la présomption d'Ozée qui croiroit qu'on ose témérairement l'objecter? Cette présomption ne me seroit pas reprochée avec la contagion de son crime. Lui, il courut à l'arche; moi je cours aux bœufs qui refusent d'obéir et qui marchent dans une mauvaise voie.

« Je ne parois pas avoir excité personne à la querelle, j'ai plutôt excité la rougeur de la confusion et dans vous et dans les autres par le nom seul de l'archimandrite de l'univers, pourvu que toute prudence ne soit pas entièrement détruite, puisque de tant de brebis, sinon dérobées, au moins négli-

(1) Ezéchiel, VIII. 16. — (2) Johan. II. 15. — (3) Macchab. VII. 9. — (4) M. Witte dit dans son édition *aram quasi labantem*. Ne faut-il pas *arcam*? Il y a là sans doute une faute d'impression. On lit II Regum, cap. VI, 6: *Extendit Oza manus ad arcam Dei*, et v. 7 : *Qui mortuus est ibi juxtà arcam Dei*. — (5) Psalm. LXVIII. 10.

gées et mal gardées dans les pâturages, une seule voix, *seule pieuse* et privée, est entendue au milieu des funérailles de l'Eglise. Pourquoi non? Chacun (vous-même) a épousé la cupidité, qui n'a jamais été la mère de la piété et de l'équité. Ah! mère très-pieuse, épouse du Christ, les enfans que tu engendres dans les eaux de l'Esprit saint sont des fils qui sont ta honte!

« Ton Grégoire est couvert des toiles de l'araignée, Ambroise reste dans les cachettes abandonnées des clercs; ils languissent abjects, Augustin, Denys, Damien et Bède, et je ne sais quel miroir (1)..... Mais, ô pères, ne me croyez pas un phénicien dans l'univers! Quelques-uns sont stupéfaits dans l'étonnement. Est-ce qu'ils se tairont toujours? est-ce qu'ils ne rendront pas témoignage à leur Créateur? Le Seigneur est vivant, et celui qui a mis en action la langue de l'âne de Balaam est le Seigneur de toutes les brutes modernes.

« Je suis devenu loquace, vous m'y avez contraint; ayez honte d'avoir été avertis et réprimandés de si bas et non pas du ciel : ayez en honte pour qu'il vous absolve. »

Dante conjure les cardinaux de considérer Rome privée de l'une et l'autre lumière pendant la vacance du Saint Siége et la vacance de l'empire.

Rome exciteroit la pitié d'Annibal, et elle est assise seule et veuve, comme on l'a dit plus haut. Cela doit être important pour les cardinaux qui, tout petits, ont connu le Tibre sacré. Le sol du *Latium* doit être pieusement aimé des Italiens, comme le principe commun de leur civilisation. Tous les Italiens doivent rougir de honte, et encore plus ceux qui ont été la cause de cette insolite éclipse d'eux-mêmes ou du soleil.

Dante supplie le cardinal Orsini de ne pas souffrir que pour lui ses collègues demeurent sans gloire.

(1) Dante veut parler d'un ouvrage, intitulé : *Speculum juris*, composé par Guillaume Durand, évêque de Mende, en 1287, et qui refusa l'archevêché de Ravenne en 1295.

Ce cardinal, ami des gibelins, ne s'étoit pas opposé à l'élection de Raymond de Got, en 1305. Gaétani est ensuite interpellé directement, et l'auteur lui reproche de n'avoir pas dépouillé *Carthage vaincue*, et d'avoir préféré de telles apostasies aux intérêts de la patrie des Scipions. L'auteur exhorte enfin les cardinaux à voter d'un sentiment unanime, à combattre pour l'épouse du Christ, *pour le siége de l'épouse, qui est Rome;* il ajoute : pour notre *Italie*, et, afin de tout dire pleinement, pour toute *la ville des voyageurs sur la terre.*

Alors les cardinaux, du champ de la bataille commencée, s'offrant avec enthousiasme à tous les regards, entendront dire : *Gloria in excelsis !* Bientôt l'approche des Gascons, qui, brûlant d'une telle passion, ont cherché à usurper la gloire des Romains, deviendra un exemple terrible pour la postérité dans tous les siècles futurs.

Il est inutile de faire remarquer ici que Dante a repris des sentimens plus favorables à l'Eglise. C'est toujours avec chaleur qu'il les exprime ; ce n'est plus le farouche gibelin, le logicien souvent sans règles, sans souvenir de ses prémisses, c'est le catholique regrettant l'absence de l'autorité pontificale dans le siége de Rome, et la redemandant à ceux qui peuvent combattre les prétentions des cardinaux créateurs de Clément V.

On a prétendu que Rome avoit voulu condamner cette lettre de Dante. Il est aisé de voir que le Saint Siége romain n'y est pas insulté, et que les argumens impérieux de la lettre de Henri VII n'y sont pas rappelés, ou n'y sont mentionnés que d'une manière indirecte.

Nous finirons en remarquant ce que cette compo-

sition offre d'idées poétiques et d'expressions heureuses et empreintes de véritables sentimens catholiques. Lorsque Dante s'obstinoit à être un écrivain politique, malgré lui il restoit toujours poète.

Je n'étoufferai pas plus long-temps un scrupule qui m'oppresse. Je vais donner des explications plus étendues sur ma pensée relative à cette destinée de Dante, qui l'appeloit à être un si admirable poète et un si foible politique. Je ne veux pas, en le jugeant ainsi, le faire descendre de sa gloire, ni prétendre que la carrière qu'il a parcourue moins heureusement mérite un rang supérieur, si on la compare à celle où ce génie immortel a tant acquis de renommée. Chacun subit la nécessité du joug auquel il a été prédestiné. Les vertus d'un politique sont la réserve, la fermeté dans quelques circonstances, l'attention, le calme, et des formes généralement froides sans cesser d'être polies. Ses regards ne se fixent sur rien, et jouent avec les spectacles de toute nature qui se développent devant lui. Cependant ces mêmes regards doivent avoir tout aperçu, tout vu, tout deviné. Je ne connois au politique quelque sentiment de vicacité, d'ardeur, que, lorsqu'après avoir recueilli ses informations, il s'enferme dans son cabinet pour les révéler à son prince. Si l'imagination est venue basarder une expression animée et pittoresque, on peut lui pardonner une fois, deux fois; mais dès qu'elle apparoîtroit une troisième fois avec ses grâces, ses feux brillans, ses diamans à mille facettes, il faudroit la réprimer sévèrement; car on n'agrandit pas les Etats, et, ce qui est bien plus utile, ce qui établit le point où l'homme ressemble le plus à Dieu, on ne les conserve pas avec les charmes du style et la magnificence des images.

Le poète, au contraire, surtout le poète dans les guerres civiles, est à son aise un indiscret, un imprudent; il s'avance la tête levée. Après avoir aimé sa patrie, il la gourmande s'il lui plaît; il habite le monde entier, il parle à toutes les générations passées, il ordonne aux générations présentes de défiler silencieuses devant lui; il prédit, il est une sorte de héraut qui proclame l'avenir. S'il a de fortes croyances religieuses, il puise à volonté dans la Bible, ce poème des poèmes; il promène sa pensée à travers les génies antiques; il apprend tout, il s'empare de tout, il dépouille les morts et les vivans; et quand il a rassemblé tant de dépouilles opimes, il ne garde aucun secret, il peut donner même celui de son ignorance dans quelques genres d'études; il abuse de ce qu'il a mal appris, il peut quelquefois manquer de sens pour que son vers ait de l'harmonie à sa manière. Lui aussi, il agrandit, il conserve les Etats par l'éclat de ses chants; tout lui est permis, l'humeur sauvage, la dureté des paroles, la colère, la louange, l'imprécation, la flatterie; tout lui est bon. Il dit, et se rétracte; il va, il vient; c'est un enfant, c'est un géant; c'est un homme sage, c'est un fou.

Maintenant, qui peut allier dans le même cerveau des facultés si distinctes, des contradictions si manifestes?

Il faut choisir. Platon avoit d'abord été poète; il a renoncé à la poésie pour devenir le roi des philosophes grecs, et il a fait bien. Quiconque voudra se montrer à la fois modéré et enthousiaste, quiconque voudra entonner le langage des dieux et méditer un calcul raisonné, jeter à la foule toutes les inspirations d'une ame embrasée, et retenir l'impulsion d'un dépit qu'il faut concentrer avec effort, n'ob-

tiendra jamais qu'un des deux succès ; il retombera dans les penchans dominateurs où l'entraînent ses facultés. Comme tant de vrais hommes politiques qui ont prétendu aux deux palmes, il n'en atteindra complètement qu'une seule; comme tant de poètes qui ont voulu être politiques, il ne sera que poète; et en vérité il n'y a pas à plaindre le poète, si, comme je le crois, il est l'homme qui, avant le conquérant, a la plus grande part de gloire sur la terre.

Au total, en effet, la poésie permise à côté des affaires est infime et dégradée; et les méditations des affaires, et leurs nuances, et leurs entraves, et leurs petites considérations, et leurs flegmatiques condescendances sont des tristesses qui éteignent le poète, et ce qu'elles conservent de leur déguisement en formes poétiques n'est jamais la démarche hautaine, altièrement indépendante, planant sur tous les intérêts de l'univers, qui appartient éminemment à un Homère, à un Dante, et au petit nombre d'illustrations dont tous les pays s'enorgueillissent en ce genre.



CHAPITRE XXXI.

DANTE TERMINE SON *PURGATOIRE* VERS LA FIN DE 1314. GENTUCCA DE LUCQUES. ELLE ENGAGE DANTE A INTERCÉDER AUPRÈS D'UGUCCIONE EN FAVEUR DES LUCQUOIS. OPINION REMARQUABLE DE M. GINGUENÉ SUR LE DÉBUT DE LA *CANTICA* DU *PURGATOIRE*. PREMIER CHANT DE CE POÈME. CATON, GARDIEN DES AVENUES DU *PURGATOIRE*. LES QUATRE ÉTOILES DE DANTE, QUI NE SONT AUTRES QUE LA *CROIX DU SUD*. GLOBE ÉGYPTIEN QUE DANTE A PU CONNOÎTRE. OPINION SAVANTE DE M. L'ABBÉ DE CESARIS. LE MUSICIEN CASELLA. MANFRED. BUONCONTE DI MONTEFELTRO. SORDELLO DE MANTOUE. DESCRIPTION DE L'ITALIE, TIRÉE DU MANUSCRIT ZANCHANI. MARGUERITE, ÉPOUSE DE SAINT LOUIS. TROIS NOUVELLES ÉTOILES, EXPLIQUÉES PAR M. DE CESARIS. DÉDICACE INDIRECTE A MOROELLO.

C'EST vers la fin de 1314, suivant les recherches profondément raisonnées de M. Troya, que Dante termina la *Cantica* du *Purgatoire*. L'ami du poète, Uguccione della Faggiola, fidèle au parti gibelin, avoit servi les intérêts de Pise, gibeline exaltée, et il s'étoit emparé de Lucques, alliée de Florence. Il paroît certain que ce fut dans ce dernier séjour que Dante ajouta plusieurs traits à son *Purgatoire*. Cependant le poète eut à se plaindre de quelques dégoûts de la part de divers habitans de cette ville qu'il avoit violemment maltraités dans l'*Enfer;* mais la protection toute puissante d'Uguccione, qui jouissoit de l'autorité d'une sorte de souverain, empêcha que ces dégoûts ne devinssent des persécutions.

Dans le poème, il est question d'une certaine *Gentucca* que Dante avoit aimée à Lucques. Y eut-il là une capitulation entre des Lucquois d'un esprit patriotique exigeant, mais certainement peu moral, et Dante ne pouvant rétracter plusieurs stances de l'*Enfer*, entr'autres celle-ci?

Ecco un degli anziani di santa Zita ;
A quella terra che n'è ben fornita,
Ogn'uom v'è barattier, fuor che Bonturo.
Del *nò* per danar vi si fa *ita;*
Quì non ha luogo il volto santo;
Quì si nuota altrimenti che nel Serchio.

Un de ces traits satiriques est de la plus grande énergie. Ce *Bonturo* étoit l'homme le plus vénal de Lucques, et puis la *sainte face,* relique de la ville, et le *Serchio,* fleuve de l'Etat, ne laissent aucun doute sur l'intention de l'auteur.

Ce qui est certain, et ce qui donne une sorte de date précise à la publication telle qu'elle pouvoit se faire alors, c'est l'aveu fait par Dante, dans le chant XXIV de cette *Cantica,* d'avoir aimé à Lucques une certaine *Gentucca.*

Quoi qu'il en soit, *Gentucca,* dit M. Troya (1), adoucit une ancienne colère du poète. On croit que cette femme étoit de la famille de Bernard Morla Degli Antelminelli Allucinghi, et que la médiation de cette Lucquoise porta Dante à demander qu'Uguccione ménageât les vaincus. C'est peut-être en reconnoissance de cet acte de clémence que Dante mentionne encore Uguccione dans le chant XXIII, et l'appelle un *envoyé de Dieu,* qui détruira le géant ennemi. Par le géant, on entend communément Phi-

(1) *Veltro,* pag. 142.

lippe-le-Bel, qui avoit retenu le pontificat captif en France, et qui venoit de mourir depuis peu de temps.

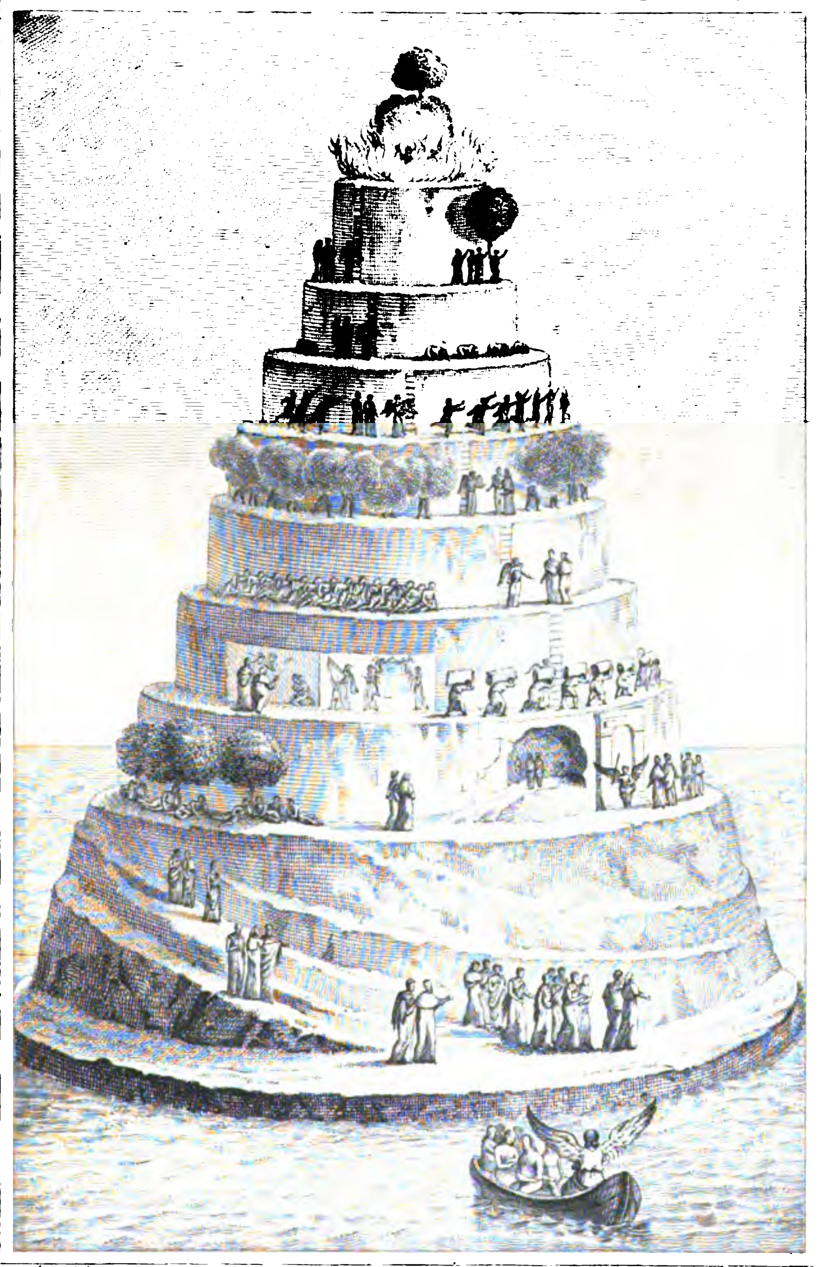
Le poète désiroit dédier le nouveau poème à Moroello Malaspina, fils de Franceschino; mais pour cela il ne s'abstient pas de donner à Uguccione des marques constantes de sa tendresse et de sa gratitude.

Dans cette *Cantica*, Dante n'a rappelé aucun des souvenirs historiques qui ont suivi 1314; il le pouvoit faire par la voie de prédiction dont il s'est tant servi. C'est au *Paradis* qu'il confiera plus tard ces souvenirs et les impressions qu'ils ont fait naître dans son esprit.

Quant aux événemens qui se sont écoulés de 1300 à 1314, les prédictions ne manquent pas, et elles sont jetées çà et là pour animer les scènes et y répandre de la variété.

Nous donnons l'analyse du poème, commencé probablement, nous le répétons encore, avant que Dante remît à frère Hilaire la *Cantica* dédiée à Uguccione, continué en France, et placé naturellement sur son sein dans les disputes de la *rue du Fouarre*, apporté imparfait en Italie, suspendu pendant le séjour plus ou moins forcé dans la tour des sources de l'Arno, abandonné pour les dissertations écrites en faveur du gibelinisme, enfin achevé à Lucques pour être offert à Moroello, allié d'Uguccione, et qui, depuis plus de dix ans, n'avoit cessé de prodiguer à Dante les témoignages de la plus généreuse affection.

Il y a dans les compositions de quelques écrits un principe de bon goût, de vérité, de délicatesse qu'il ne faut jamais méconnoître. Ce qui une fois a été bien fait, ne doit pas être refait dans un esprit de rivalité mesquine. Voici actuellement l'explication de ces prémisses.



Koch del. *Gatine sculp.*

Je ne puis partager beaucoup de sentimens de M. Ginguené ; mais il existe dans son *Hist. litt. d'Italie* des passages d'une telle perfection, d'un style si convenable, d'une poésie si douce, d'un élan si rapide, qu'il faut à jamais les citer. Le chapitre IX, où M. Ginguené entreprend l'analyse du *Purgatoire*, commence ainsi, et personne ne peut mieux dire en notre langue :

« Si jamais l'inspiration se fit sentir dans les chants d'un poète, c'est certainement dans les premiers vers que Dante laisse échapper avec une sorte de ravissement en quittant l'*Enfer* pour des régions moins affreuses, où du moins l'espérance accompagne et adoucit les tourmens. Son style prend tout à coup un éclat, une sérénité qui annonce son nouveau sujet; ses métaphores sont toutes empruntées d'objets rians. Il prodigue sans effort les riches images, les figures hardies, et donne à la langue toscane un vol qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors, et qu'elle n'a jamais surpassé depuis. »

Voici actuellement ce début, tel que j'ai cru qu'il devoit être traduit, s'il est possible de le traduire :

« Porté maintenant sur une barque légère, mon génie laisse derrière lui une mer orageuse, et se dispose à parcourir des ondes plus paisibles. Je chanterai le second royaume où l'esprit humain se purifie et devient digne de s'élancer au ciel.

« Poésie lugubre, prends un autre ton! aide-moi, muse sacrée à qui je me suis dévoué! Calliope, élève et embellis mon style! accompagne ma voix de ces accens mélodieux qui firent pressentir aux filles infortunées de Piérus qu'elles n'avoient plus de pardon à espérer !

« Au moment où j'étois sorti des enceintes ténébreuses qui avoient tant contristé ma vue et mon esprit, mes regards avoient été charmés par une douce teinte de saphir oriental qui se confondoit avec un air pur et serein jusqu'à la partie la plus haute de l'atmosphère. Cette belle planète qui conseille l'amour faisoit sourire l'Orient, en effaçant par sa plus vive

lumière celle du signe des Poissons qui lui servoient d'escorte. Je me tournai à droite pour considérer l'autre pôle, et j'aperçus *quatre étoiles,* qui ne furent jamais observées que par les premiers habitans de la terre. Le ciel paroissoit se réjouir de leur éclat. O contrée du Nord, toi qui ne peux contempler ces astres éblouissans, que je te plains dans ton veuvage! J'abaissai les yeux, je me tournai vers la partie du pôle opposé où le char de l'Ourse venoit de disparoître, et je vis près de moi un vieillard solitaire, dont la noble figure inspiroit autant de vénération qu'on en doit à un père. Il portoit une longue barbe à moitié blanchie; ses cheveux, qui offroient également l'empreinte d'un grand âge, tomboient par flocons sur sa poitrine. Les rayons des quatre étoiles sacrées réfléchissoient sur sa figure un éclat semblable à celui du soleil.

« Qui êtes-vous, vous qui, marchant contre le cours du « fleuve aveugle, avez fui la prison éternelle, dit le vieillard, en « agitant sa barbe vénérable; qui vous a guidés? qui a osé porter « devant vous un flambeau téméraire, pour vous aider à sortir « de la profonde nuit dans laquelle est plongée à jamais la vallée « des douleurs? Les lois de l'abîme sont-elles ainsi rompues? « le ciel a-t-il changé ses augustes décrets, tellement que vous « autres, ombres condamnées, vous puissiez approcher de ces « grottes inaccessibles? »

« Alors mon guide me prit la main, et par ses signes, ses gestes et ses paroles, m'invita à saluer le vieillard et à m'agenouiller devant lui. Ensuite il répondit : « Je ne suis point « venu ici de moi-même. Une femme, descendue du ciel, m'a « prié de prendre celui-ci sous ma protection. Puisque tu dé- « sires que nous expliquions plus clairement qui nous sommes, « ma volonté ne peut contrarier la tienne. Mon compagnon « n'a jamais vu sa dernière soirée, mais ses déréglemens « l'avoient tellement rendue prochaine qu'il ne lui restoit « plus qu'un très-court espace à parcourir dans la carrière « de la vie. Comme je te l'ai dit déjà, je fus envoyé pour le « délivrer, et il n'étoit pas d'autre chemin que celui où je « m'étois engagé. Je lui ai montré toute la race coupable; « maintenant je veux lui faire connoître les esprits qui se pu- « rifient sous tes ordres. Il seroit trop long de te raconter « tout notre voyage. Du haut du ciel, une vertu protectrice « m'aide à le conduire pour te voir et t'entendre; daigne « agréer mon arrivée. Il cherche la liberté, ce bien si précieux,

« comme le sait celui qui lui sacrifie sa vie. Tu m'entends, « toi qui, pour ce bien, ne trouvas pas la mort si redoutable « à Utique, où tu laissas tes dépouilles, qui seront si bril- « lantes au jour du jugement. On n'a pas révoqué pour nous « les édits éternels; mon compagnon est vivant; moi je n'ai « pas craint les replis funestes de la queue de Minos. J'habite « le cercle où l'on admire les yeux de ta Marcia, qui semble « encore, ô génie sublime, te conjurer de la reprendre pour « épouse. Au nom de son amour, accorde-nous donc ton « appui; laisse-nous pénétrer dans les sept divisions com- « mises à ta garde; j'en rendrai grâces à Marcia, si tu permets « que je te rappelle à son souvenir. » — « Marcia, répondit Caton, « fut si chère à mes yeux, qu'elle obtint de moi toutes les « grâces qu'elle me demanda tant que je fus sur la terre. Main- « tenant qu'elle habite au-delà du fleuve inexorable, ses prières « ne peuvent plus m'émouvoir; j'obéis à la loi qui me fut im- « posée, quand je quittai les limbes. Mais si une femme cé- « leste t'anime et t'encourage comme tu le dis, il est inutile « de recourir à ce ton de flatterie; il suffit de me parler au « nom de la femme qui t'envoie : avance, fais à ton compa- « gnon une ceinture de joncs dépouillés de leurs feuilles; lave « sa figure; qu'elle ne porte plus aucune trace des vapeurs in- « fernales! Il ne conviendroit pas qu'il parût couvert de ces « taches impures devant le premier des ministres que tu vas « voir, et qui est un des habitans de ces régions de la béatitude. « Là-bas, dans cet îlot, à l'endroit où se brisent les flots de la « mer, naissent des joncs entourés d'un limon épais; il ne peut « croître aucune autre plante, ni aucun de ces arbres ligneux « qui ne plient pas sous les efforts de l'eau. Cependant ne « revenez pas de ce côté; le sol qui s'élève vous montre le « point où vous devez gravir la montagne par un sentier moins « pénible. »

« A ces mots, le vieillard disparut. Je me levai sans parler, et je me tournai vers mon guide en fixant sur lui mes regards; il commença ainsi : « Mon fils, suis mes pas, la plaine s'abaisse « sensiblement de ce côté. »

« Déjà l'aube chassoit l'heure du matin qui fuyoit devant elle, et de loin j'aperçus le mouvement onduleux de la mer. Nous avancions dans la plaine déserte, comme des hommes qui retournent à la bonne voie qu'ils ont perdue, et qui semblent marcher en vain jusqu'à ce qu'ils l'aient retrouvée. Quand

nous parvînmes à un point où la rosée combat l'action du soleil à la faveur de l'ombre, mon guide posa doucement ses deux mains sur l'herbe. Alors, aussitôt que j'eus deviné son dessein, reconnoissant et attendri, j'approchai de lui mon visage, et il fit disparoître les taches dont l'enfer avoit souillé mes traits ; nous arrivâmes ensuite sur une plage abandonnée, où l'on ne vit jamais naviguer un homme qui puisse espérer de retourner sur la terre, et là Virgile me fit une ceinture, ainsi qu'il avoit été prescrit. Mais, ô merveille, à peine eut-il pris quelques humbles joncs, que d'autres s'élevèrent à la même place où mon guide en avoit arraché ! »

On a beaucoup disserté sur ces quatre étoiles dont il est parlé ici. Les uns ont voulu y voir les quatre vertus cardinales, la prudence, la justice, la force et la tempérance. Il n'y a pas de doute qu'il ne s'agisse ici des quatre étoiles, que nous appelons aujourd'hui la *croix du Sud*. On sait que les Gênois, les Pisans et les Vénitiens alloient par l'Egypte jusqu'au cap Comorin, promontoire de l'Inde, dans la partie la plus avancée de la presqu'île en-deçà du Gange. En faisant des observations au cap Comorin, on étoit placé à sept degrés cinquante-six minutes de latitude nord, et l'on pouvoit apercevoir distinctement les *quatre étoiles*, formant la *croix du Sud*, à plus de vingt degrés d'élévation, au moment de leur passage au méridien.

Il y a plus. Il existe un globe dressé en Egypte, à la date de 1225, l'an de l'hégire 622, par Caïssar ben Abou Cassem. On y voit d'une manière positive la *croix du Sud*. Dante a pu voir ce globe vers 1310 ou 1314, puisque le globe arabe a été dressé en 1225. J'en ai eu connoissance par mon confrère M. Reinaud.

Comment tous les commentateurs n'ont-ils pas eu quelque soupçon de ce fait ? Ce globe, acquis par le cardinal Borgia, en 1784, provenoit d'un cabi-

net de Portugal. Assemani a illustré ce globe en 1790, et jusqu'ici personne n'avoit pensé à s'appuyer sur ce monument (1) pour expliquer ce que la vision de Dante offroit de singulier, on a été jusqu'à dire de prophétique. C'est qu'apparemment les lecteurs des poètes ne lisent pas les livres des savans, et que les lecteurs des savans ne lisent pas les écrits des poètes. D'ailleurs, M. l'abbé de Césaris, astronome du collége de Bréra, avoit mis sur la voie les personnes qui pouvoient chercher à résoudre cette question.

On voit que les éloges de M. Ginguené ne sont pas une vaine flatterie. C'est sur ce ton que le poète va continuer, excepté dans quelques passages où la colère gibeline, nourrie par des erreurs recueillies en France auprès de plusieurs mécontens, déparera peut-être un peu le coloris généralement brillant d'une partie de cette *Cantica*.

On ne sera pas étonné de trouver Dante si partial pour Caton. D'abord Caton n'habitoit que les limbes; ensuite, il avoit été désigné pour devenir une sorte de gardien des abords du purgatoire. Le poète a ses préférences et ses caprices. Caton cependant osa attenter à sa propre vie; mais nous devions nous tenir pour avertis. Nous avons entendu l'auteur du *Convito* s'écrier : *O sagratissimo petto di Catone, chi presumerà di te parlare* (2)? — O cœur si sacré de Caton, qui osera parler de toi? — « Des objections théo« logiques, dit M. Ginguené (3), ont été faites à no« tre poète sur la place qu'il assigne à Caton dans

(1) *Voy.* ma traduction du *Purgatoire*, in-32, Didot, tom. I, pag. 169.

(2) *Convito, Op. min.*, chap. V, Fraticelli, pag. 359.

(3) *Hist. litt.*, tom. II, pag. 131.

« les avenues du purgatoire, et sur l'espérance qu'il « lui donne d'un sort heureux au jour du jugement. » Il n'y a peut-être à répondre ici qu'une chose bien simple, et qu'il ne faut pas aller chercher loin. Il est possible que Dante n'ait pensé qu'à ce vers de Virgile :

Secretosque pios, his dantem jura Catonem (1).

Dans le second chant, Dante voit un ange qui conduit des ames destinées à subir la peine du purgatoire. Parmi ces ames, le poète reconnoît Casella, son ami, et célèbre musicien, et il le prie de lui chanter une *canzone*. C'est la composition de Dante, qui commence ainsi : *Amor che nella mente mi ragiona.*

« Cette petite scène au bord de la mer, remarque M. Ginguené, a un charme particulier, surtout pour ceux qui ont voué une affection constante à cet art consolateur; mais le sévère Caton vient troubler leur jouissance ; il leur rappelle qu'ils ont autre chose à faire que d'entendre chanter, et qu'ils doivent avant tout s'avancer vers la montagne (2). »

Les poètes obéissent à Caton. Ils rencontrent des ombres qui leur indiquent le chemin, et parmi elles Manfred, tué à la bataille de Bénévent, l'an 1265, l'année même de la naissance de Dante.

Ils arrivent sur une première plate-forme, qui fait le tour de la montagne. Les ames des négligens sont retenues dans ces enceintes qui précèdent le purgatoire.

Les poètes parlent à Buonconte di Montefeltro, tué à Campaldino. Dante se montre instruit des par-

(1) *Æneid.*, VIII.
(2) *Hist. litt.*, tom. II, pag. 133.

ticularités du combat, où il avoit assisté, comme il a été dit précédemment. C'est dans le poème qu'il faut lire ce bel épisode sur lequel je ne puis m'arrêter.

Sordello de Mantoue laissoit venir les poètes, en les regardant *à la manière d'un lion qui se repose.* Sordello se lève, embrasse Virgile, et s'écrie : « Ah! « Italie esclave, habitation de douleurs, vaisseau « sans nocher dans une affreuse tempête, tu n'es « plus la maîtresse des peuples, mais un lieu de « prostitution! » Ce morceau est un chef-d'œuvre, une inspiration vraiment poétique, peut-être un peu surprenante en cette circonstance, puisque Dante quitte le ton qu'il a pris au commencement de *la Cantica.* Mais nous avons prévenu, et il faut s'accoutumer à quelques écarts, que nous trouverons même en paradis. Continuons. Dante invoque l'appui du fils de Rodolphe, Albert (1), qui monta sur le trône impérial en 1298, et qu'il appelle César. N'oublions jamais que le poète parle en 1300. Il eût fallu ici une prédiction, si Dante avoit voulu parler de l'empereur Henri VII.

(1) Dante invite Albert à venir visiter l'Italie ; il le gourmande, ainsi que son père Rodolphe de Habsbourg, de l'avoir abandonnée, et il s'exprime ainsi :

Ch' avete tu e'l tuo padre sofferto,
Per cupidigia di costà distretti,
Che 'l giardin dello imperio sia diserto.

A propos de ce passage, le manuscrit Zanchani offre la note suivante que je transcris ici fidèlement :

« *E qui nota bene ch' Ytalia e la piu bella chasa ouer pallasio del mondo el principio ouer el chapo de la quale e Roma lacrescimento del quale fo di gloria a tutto il mondo. — E la Toschana e chamera de la dita cha' et e bellissima parte e optimamente ornata ne la quale habita d' belle donne. — E Lombardia e la sala perche gli sono de grande possanse e gli si fanno d' magnifichi convivi. — E le gole de Lombardi sono veramente ampie chomunamente. — La Romagna e orto di Roma et enno tutta verde e fertille e pia-*

L'apostrophe à Florence, qui termine le sixième chant, a de la force et de la précision, et un sentiment d'ironie rempli d'amertume; c'est le gibelin de 1310 qui parle. Mais Florence, en 1300, n'avoit pas encore mérité tant d'injures.

« Florence, tu dois être satisfaite de cette digression; *elle ne te concerne pas*, grâce à ton peuple qui s'étudie à être si sage! Beaucoup d'entre vous ont la justice dans le cœur, mais ils tardent à se déclarer pour ne pas tirer l'arc hors de propos.... Réjouis-toi, Florence, tu en as sujet, tu es riche, prudente et en paix..... Athènes et Lacédémone, qui portèrent de si bonnes lois, donnèrent une foible preuve de leur sagesse, si on les compare à toi, qui crées des institutions si frêles, que deux mois qui se suivent les voient naître et mourir. »

cenolle. — E la Marcha Anchonitana si sono celario, perche la sono i vini soauissimi, olij, meli, fiche. — E la Puglia e la stalla perche la sono notabelissimi chavagli : la son le paie e li feni el strame e grande pianure de champagne e la son state fatte molte bataglie champestre chome gia fu detto a capitoli XXVIII de l'Inferno. — E la marcha trivisana e el giardino et ha gli alberi alti, e floridi, et ha Verona, Venetia el Po, e questa cha' d'Ytalia ha molte altre belle et adestante chose de le quale suria lunga chosa a trattare. — Ma io ho ditto le più principale e questa Ytalia auene grande nominanza d' fuen de grande bataglie come descrive Virgilio, Anchise padre di Enea vignendo nel cospetto d'Ytalia avendo visto da lungi le bataglie ebbe a dire. O terra tu sei albergo de le bataglie. » (Manuscrit Zanchani, f° 197 *verso.*)

Je ne traduis pas ce passage si facile à comprendre pour les Italiens et même pour les Français. Je n'aime pas ces injures aux Lombards que Benvenuto et Della Lana ont placées ici trop légèrement. Je n'aime pas qu'on parle mal d'un pays qu'ont illustré les Monti, les Perticari et tant d'autres. L'intempérance est un vice ignoble que Dante a puni sévèrement; mais l'avarice qui mange peu, et qui méconnoît les devoirs de l'hospitalité, n'est pas un vice moins odieux, et Dante a châtié cet autre vice sans aucune pitié. Du reste, cette description statistique de l'Italie, qui a cependant le tort d'avoir oublié Gênes et le Piémont, est piquante et donne une idée juste de l'état des choses dans ce temps-là, et même de l'état des diverses productions d'aujourd'hui. J'ai conservé avec les taches, avec les fautes et avec les idiotismes de l'auteur, la naïveté de ses rapprochemens et l'expression du sentiment national et patriotique qui a dicté ce panégyrique de *la più bella chasa ouer pallasio del mondo.*

C'est une allusion au pouvoir des prieurs, qui ne duroit que deux mois.

Ici vont commencer de nouvelles injustices du poète. Il a certainement mal étudié l'esprit de la France dans son voyage. Là personne n'a prétendu que Marguerite de Provence n'a pas fait le bonheur de Louis IX, son époux. Ah! Dante, on ne vous a pas tout dit dans vôtre voyage. Vous avez ignoré ce que Marguerite, malade à Damiette, et craignant une victoire des Sarrasins, disoit à un vieux chevalier chargé de la garder.

Ecoutez le sire de Joinville :

« La royne fesoit gésir devant son lit 1 chevalier ancien de l'aige de 1111[xx] ans (80) qui la tenoit par la main; toutes les fois que la royne s'escrioit, il disoit : « *Dame, n'aies garde, car je suis ci.* » Avant qu'elle feust accouchée, elle fit vuidier hors toute sa chambre fors que le chevalier, et s'agenoilla devant li et li requist un don, et le chevalier li otria par son serment, et ele li disth : « *Je vous demande*, fist-elle, *par la foi que vous mavez baillée que se les Sarasins prennent cette ville que vous me copez la tête avant qu'ils me preignent;* » et le chevalier respondi : « *Soyez certeinne que je le ferai volontiers, car je l'avoie ja bien en pensé que vous occiraie avant qu'ils vous eussent pris* (1). »

Dante ignoroit ce grand trait de chasteté royale et angélique. Il ignoroit aussi la réponse du vieux chevalier. Ah! Dante, où que vous soyez, si vous êtes encore dans le second royaume, ou si vous avez obtenu la béatitude du troisième, Dante, vous regretterez, si les regrets vous sont encore connus, de n'avoir pas su ce trait de l'histoire de Marguerite, et de n'avoir pas consacré quelques beaux vers à célébrer ces grandes pensées de reine et d'épouse, et ce

(1) *Voy.* tous les manuscrits de Joinville, biblioth. du Roi.

naïf dévoûment de Français et de chevalier, d'une si singulière nature, et qu'on peut dire même *dantesque*.

Dans le chant VIII, Dante remarque trois astres qui brillent au pôle. Virgile lui dit que les quatre étoiles éclatantes qu'il a vues le matin sont maintenant sous l'hémisphère, dans la partie où se trouvoient ceux-ci. Rarement on trouve Dante en défaut dans ses observations astronomiques.

M. l'abbé de Césaris croit, avec raison, que Dante veut décrire ici les *alfe*, c'est-à-dire les étoiles les plus brillantes des constellations de l'*Eridan*, du *Navire* et du *Poisson austral*, qui s'appellent *achernar*, *fomalauth* et *canopus*. Ce sont ces trois étoiles qui forment ce que le poète nomme les *tre facelle*. En effet, *achernar*, *fomalauth* et *canopus* sont les trois plus belles étoiles du ciel, quand la croix du Sud est sous l'horizon. En consultant le globe dont j'ai parlé plus haut, on demeurera convaincu de l'exactitude des observations de Dante. Cependant les distances d'une étoile à l'autre (1) ne sont pas sur le globe arabe tout-à-fait les mêmes que celles qu'on observe sur nos globes actuels. Souvenons-nous de ce passage du discours prononcé par M. Royer-Colard, lors de sa réception à l'Académie française. En parlant des services rendus à la science par M. de La Place, le récipiendaire, dit spirituellement : « Il faut « l'avouer ; avant lui, il y eut des scandales dans le « ciel. »

N'y auroit-il pas ici actuellement une sorte de dédicace *intérieure* et intime que Moroello Malaspina a pu comprendre ?

(1) *Voy.* mon édition du *Purgatoire*, in-32, Didot, tom. I, pag. 226.

Une ombre s'est approchée de Dante, et lui parle ainsi :

« Que le divin flambeau qui te guide vers le ciel trouve « en toi l'aliment nécessaire pour atteindre l'azur de la béati- « tude! Si tu sais quelques nouvelles vraies du *val di Magra*, « ou des contrées voisines, apprends-les moi. Je fus le maître « de ce pays. On m'appela Conrad Malaspina. Je ne suis pas « l'ancien de ce nom, mais un de ses descendans ; je portois « aux miens un amour qui se purifie dans ces lieux. » — « Je n'ai « jamais parcouru vos États, répondis-je. » (Ici quelle présence d'esprit inaltérable! Dante parle en 1300, il n'avoit pas encore parcouru le *val di Magra*.) « Mais quel est le lieu de l'Eu- « rope où n'en est pas répandue la gloire? La renommée qui « honore votre maison proclame les magnificences de ses « nobles seigneurs, même pour ceux qui n'ont pas visité vos « provinces, et je vous jure qu'il est vrai que votre famille ne « perd rien de sa réputation de libéralité et de bravoure. Puisse- « t-il être aussi vrai que je verrai le jour céleste! Un carac- « tère heureux et une éducation brillante détournent votre « famille de toutes les fautes, et quoique le monde s'éloigne « du vrai chemin, seule elle marche dans la bonne voie, en « méprisant celle où l'on s'égare. » — « Va, me répondit-il, « avant que le soleil rentre sept fois dans l'espace où le bélier « imprime ses quatre pieds, cette opinion courtoise sera gravée « dans ton esprit plus profondément encore que le récit des « autres, si la Providence n'interrompt pas le cours des événe- « mens arrêtés pour l'avenir. »

Il est impossible d'être plus neuf, plus habile, plus sûr de son terrain. Moroello Malaspina n'a pas dû un seul instant se méprendre. Si une lettre dédicatoire a été écrite, et puis a été perdue, la voilà retrouvée, cent mille fois plus piquante, plus gracieuse, et le ton de mystère qui paroît l'entourer n'en est que plus délicat et plus ingénieux. C'est ainsi que Brunetto avoit à peu près fait avec Louis IX.

pas dû être juste pour nos princes, en même temps qu'il se montroit flatteur pour ceux qui dessinoient les rubriques des manuscrits? Nous devons voir dans ce passage quelque chose qui honoroit notre France, déjà sur la route d'un perfectionnement du dessin. Plus loin, une mention de Cimabué, de Giotto, achève de faire connoître le culte que Dante adressoit aux arts. — Dans le 14e chant, une ombre, Güido del Duca da Brettinoro, demande à Dante d'où il vient et qui il est; Dante lui adresse une réponse que l'on peut croire avoir été composée sous les sources de l'Arno, au moment où, en prose moins bonne que ses vers, Alighieri entretenoit l'Italie de ses douleurs, et déploroit amèrement l'indolence de Henri VII. En vérité, on pourroit dire que Dante a écrit ce qui suit, assis sur quelque sommité du mont Faltérona :

« Au milieu de la Toscane coule un petit fleuve qui naît « dans le mont de Faltérona, et qu'un cours, de la longueur « de cent milles, ne peut rassasier; c'est près de ce fleuve que « j'ai reçu mon enveloppe mortelle. Vous dire qui je suis seroit « parler en vain; la renommée n'a pas encore beaucoup fait « retentir mon nom. » L'ombre qui m'avoit interrogé reprit: « Mais si je te comprends bien, tu veux parler de l'Arno? » Une autre ombre repartit: « Pourquoi a-t-il caché le nom du « fleuve? on n'en use ainsi qu'à propos des choses qui font « horreur. » — « Je ne sais, dit ensuite sa compagne, mais « le nom de la vallée où coule ce fleuve est bien digne de « sortir de la mémoire des hommes; car dès sa source, là où « la montagne, dont a été détaché Peloro, déverse ses eaux si « abondantes, jusqu'au point où ce fleuve vient réparer la « perte de celles que sur la mer le soleil réduit en vapeurs « destinées à leur tour à former de nouveau des rivières, les « habitans de ces bords fuient la vertu comme un serpent « ennemi, ou par l'effet d'une situation désavantageuse, ou par « l'empire d'une funeste habitude. Ceux qui rampent dans cette « vallée perverse ont tellement changé leur caractère, qu'il « semble que Circé les repaisse de mets souillés par des ma-

« léfices.—D'abord ce fleuve creuse son lit maigre à travers les « toits de pourceaux hideux, plus faits pour dévorer des « glands que pour se nourrir des alimens des hommes. En « continuant sa route, il trouve des *roquets criards*, plus har- « gneux que ne le comporte leur force; aussi, dans son dé- « dain, il leur tourne le museau et poursuit son cours. Plus « elle s'agrandit, plus cette fosse maudite et ingrate rencontre « des chiens qui se font loups. Après être descendue à travers « des gorges profondes, elle trouve des renards si frauduleux, « qu'aucune ruse ne peut parvenir à les tromper. Je ne ces- « serai pas de parler, quoique d'autres puissent m'entendre, « et il sera utile à celui qui se dit d'un pays voisin de l'Arno « de connoître ce qu'un esprit prophétique me fait annoncer. « Je vois ton fils qui chasse ces loups sur la rive du fleuve « cruel et qui les met en fuite; il vend leur chair toute « vivante, ensuite il les tue comme de vieilles bêtes. Il arrache « ainsi à beaucoup d'entr'eux la vie, et à lui l'honneur. Il « sort, teint de sang, de la triste forêt, et il la laisse telle, que « d'ici à mille années elle ne pourra reverdir. »

L'ombre qui parle ainsi, Guido del Duca, s'adresse à messer Rinièri de Calboli di Forlì. Le petit-fils de Rinièri, podestat de Florence en 1302, ayant été gagné à prix d'argent par le parti noir, fit enfermer tous les principaux personnages du parti des blancs. (Voy. *Purgatoire*, Didot, tom. II, pag. 188.)

Il est aisé de reconnoître ici que par la montagne dont fut détaché Peloro, promontoire de la Sicile, Dante entend l'Apennin. Il adopte l'idée de ceux qui pensent qu'autrefois la Sicile faisoit partie du continent de l'Italie, que l'île de Chypre appartenoit à la Syrie, et l'île de Négrepont à la terre ferme de la Béotie, etc.

Les *pourceaux hideux* sont les habitans du Casentin; les *roquets criards* sont les habitans d'Arezzo; la *fosse* ingrate et maudite est toujours l'Arno, qui coule entre de hautes montagnes; les *chiens*, qui

se font *loups*, sont les Florentins; les *renards frauduleux* sont les Pisans. Il faut d'abord blâmer ici le mécontent exilé qui s'abandonne à un mouvement de colère et de dépit trop semblable à ceux qu'il éprouve dans l'*Enfer;* mais il faut ensuite admirer le poète chaud et vigoureux qui trace un tableau aussi énergique.

La lettre *p* a été tracée sept fois sur le front de Dante, quand il est entré dans le purgatoire, parce que le poète apparemment s'est plus ou moins rendu coupable des sept péchés capitaux. Les anges qui gardent les deux premiers cercles ont effacé de son front deux *p*. Ainsi Dante est déjà purifié du péché d'orgueil, puni dans le premier cercle, et du péché d'envie, puni dans le second. Il n'a plus à parcourir que cinq autres cercles, ceux de la colère, de la paresse, de l'avarice, de la gourmandise et de la luxure.

Dante trouve dans le cercle de l'avarice Hugues-le-Grand, père de Hugues *Capet*, et qui fut aussi appelé *Cappatus*.

Le poète va régler sans pitié avec les princes français tous les comptes de sa colère, de son indignation et de sa vengeance. Hugues-le-Grand étoit condamné à crier : « Bon Fabricius, tu aimes mieux « la vertu avec la pauvreté, que de grandes richesses « avec le vice! » Hugues devoit aussi louer Nicolas, qui assura une dot à des vierges pour sauver leur honneur et leur jeunesse. Dante demande à l'ombre de Hugues qui elle a été. L'ombre répond :

« Je fus la racine de cette plante coupable qui, par son « ombre funeste, nuit à toute la terre chrétienne, tellement « qu'elle porte rarement de bons fruits...... On m'appela « Hugues-Capet; c'est de moi que sont nés les Philippe et

« les Louis qui gouvernent depuis peu la France...... c'est de « ma nombreuse famille que sont provenus ceux que l'huile « sainte a consacrés..... Charles alla en Italie (Charles, frère « de saint Louis), et il fit une victime de Conradin. Je lis dans « l'avenir qu'on enverra de France un autre Charles (voilà « encore de nos princes sous les serres poétiques du gibelin ; « il s'agit de Charles de Valois, le *paciere* de Florence en 1302). « Pour mieux le faire connoître lui et les siens, il est sans « armes.... il frappe Florence qu'il déchire de ses coups. »

Le prince qui parle, père de Hugues-Capet, étoit fils de Robert, duc d'Aquitaine. Dante avoit ramassé à Paris, dans des haines de mécontens de l'époque, une fable qu'il a consignée ici. Il fait dire à Hugues-le-Grand :

Figliuol fui d'un beccaio di Parigi.

Grangier, premier traducteur français de la *Divine Comédie*, et aumônier de Henri IV, s'écrie, à ce sujet, dans le langage du temps :

« Qui veut prendre ces paroles à la lettre, elles sont ridicules, car Hugues-Capet eut pour père Hugues-le-Grand, comte de Paris, qui fut fils de Robert, duc d'Aquitaine. Ce Hugues-le-Grand étoit un prince qui aimoit fort la punition des méchans, et souvent faisoit faire justice de ceux qui méritoient la mort. Ainsi *le figliuol fui* signifie, je suis fils de Hugues-le-Grand, comte et *justicier* de Paris. »

Grangier se trompe quand il croit que l'ombre qui parle est Hugues le roi, fils de Hugues-le-Grand; c'est Hugues-le-Grand lui-même.

Il est certain que le poète (1) s'est livré à un mouvement de colère très-injuste et très-condamnable, si l'on prend ce vers à la lettre. On peut juger dans

(1) Traduction du *Purgatoire*, Didot, tom. II, pag. 226.

quel embarras dut se trouver Grangier, qui avoit obtenu de dédier sa traduction à Henri IV. Mais le brave et naïf aumônier aime mieux se dénoncer lui-même au roi, et il lui parle ainsi dans l'épître qui précède l'ouvrage :

« Or en ce noble poëme il (Dante) se descouvre un poète excellent, un philosophe profond, un théologien judicieux, touchant avec un langage plus nerveux que *mignard*, toutefois obscurément, quasi toutes les plus belles matières comprises aux sciences susdites. La façon de laquelle il en use en cette ditte comédie est comme satirique attaquant toute condition de personnes grandes ou petites possible autant, ou plus incentieusenrent que justement, veu qu'il étoit en coutume des factions et partialités suscitées par les *gelfes* et *ghibelins* en Italie qui transportent souvent les jugemens humains, outre que ceux qui furent à son parti contraire, le traitèrent si mal, que privé de tous ses biens et exilé de sa douce patrie il fut réduit à une si grande colère, que *comme poète* il s'en revanche avec permission fabuleuse tirant ceux que bon lui semble aux enfers, en purgatoire et au ciel, et les fait parler ainsi qu'il veut, sans égard souvent d'une opinion plus saine et véritable. A quoi doit-on prendre plaisir comme à des choses *inventées par un poète* auquel il est permis de tout dire, et il me semble que les *picques* et *acraques* qu'il donne seront d'autant plus honorablement reçues, puisqu'il n'épargne pas même la ville de Florence sa douce patrie, laquelle il condamne à tout propos. A cette *dance* marchent après plus furieusement que tous les autres, les papes, les cardinaux et plusieurs autres prélats de l'Eglise qu'il fait trouver en enfer et en purgatoire, et plus que trop souvent il se plaint d'eux, les accusant d'ambition, d'avarice, de gourmandise, d'ignorance.... et je m'étonne fort qu'en cette sienne licence *ménippée* ou *milésienne* il ne *couche* vos prédécesseurs, comme il fait trouver au purgatoire Hugues-Capet et entr'autres choses le faict ainsi parler, en découvrant *un peu trop* son ame partiale et ingrate.... Mais telles choses sont dites par *métaphores* et *pour l'amour* de Philippe-le-Bel et les autres qui furent cause de fomenter les guerres civiles en Italie.... mais les licences d'un poète ne sont point préjudiciables aux choses que les hystoires

nous monstrent, et il mérite pardon aux injures et colères, que comme partial il *débonde* en la consolation de ses misères. »

Grangier finit par dire à S. M. qu'il a abusé de sa patience pour *toutes ces licentieuses attaques*, afin que ceux qui sont *accoutumés à reprendre où ils prétendent pouvoir mordre* ne pussent pas l'accuser d'avoir négligé de supprimer ces passages.

« Mais ceci, ajoute-t-il, ne pouvoit se faire sans gâter de tout l'ordre et l'économie d'un si bel œuvre, si ancien, si vénérable, qui, parmy le siége romain où les hommes sont *tant chatouilleux* quand on remarque quelque chose des abus ou vices, a emporté si grand crédit, que l'on n'a rien retranché du présent poëme, et *telles humeurs satiriques ou libertés se sont supportées de siècle en siècle pour le mérite d'un si grand poète et pour la naïveté de laquelle il use sans encourir beaucoup de blâme, si on considère de près à quelles occasions il se plaint de beaucoup de choses qui se passent au monde.* »

C'est encore le cas de se souvenir de la loi qui condamnoit Dante Alighieri à être brûlé vif, s'il tomboit entre les mains des Florentins, et il attribuoit cette cruauté au parti que Charles de Valois, descendant de Hugues-le-Grand, avoit appuyé de ses armes.

Nous remarquerons aussi qu'un sentiment de déférence et de respect pour Brunetto Latini a empêché Dante de parler en termes peu convenables de notre saint Louis. Dante avoit été presque témoin de la canonisation de ce prince, et il faut croire qu'encore à Paris la mémoire de ce grand souverain, *qui rassembloit en lui tant de vertus, et à qui rien ne* FAILLOIT, *comme à l'or raffiné*, étoit hautement et généralement vénérée.

Villani dit que Hugues-le-Grand descendoit de

haut lignage ; puis il donne la version que Dante a répétée :

« La généalogie de la maison de Capet a été établie avec d'autant plus de soin, dit M. Fiévée (1), que des chronologistes, dévoués à un parti étranger, prétendoient que le premier roi de cette maison étoit d'une race obscure. C'étoit bien peu connoître l'esprit d'un siècle où les grands étoient les égaux des rois, que d'avancer qu'ils avoient choisi un homme d'une naissance au-dessous de la leur. Hugues-le-Grand (le même que Dante introduit ici) descendoit de Robert-le-Fort, comte d'Anjou, et il étoit allié à la famille impériale du temps de Charles-le-Chauve. C'est par ce Robert que les grands fiefs des Capétiens entrèrent dans leurs maisons, et préparèrent l'ascendant que prit Hugues-le-Grand sur les seigneurs de France. Il étoit fils de roi (fils de Robert, comte de Paris, qui osa disputer à Charles III le titre de roi), oncle de roi, beau-frère de trois rois, ayant épousé successivement une sœur de Louis-le-Bègue, une fille d'Edouard, roi d'Angleterre, et Hedwige, sœur de l'empereur Othon II et fille de l'empereur Othon Ier. Il fut père de roi et n'en porta jamais le titre, mais il en eut la puissance jusqu'à sa mort, arrivée à Dourdan, le 16 juin 956. Hugues-le-Grand eut d'Hedwige trois fils, Hugues-Capet, tige de la maison de France, Othon, et Eudes, duc de Bourgogne, et deux filles, Béatrix, et Essème, mariée à Richard Ier, duc de Normandie. »

Enfin, le père de Hugues-Capet étoit duc d'Orléans, et riche possesseur de bestiaux, qu'on amenoit en grande quantité à Paris pour l'approvisionnement de la ville. C'est en partie sur les richesses de l'agriculture que se fondoit alors la puissance des princes.

D'ailleurs, on connoît l'anecdote de François Ier. On assure qu'un jour un courtisan, pour animer le prince contre des Italiens qui venoient se fixer à

(1) *Biographie universelle* de Michaud, XXI. 35.

Paris, et qui y apportoient des connoissances en finances et en crédit, dont nous nous sommes très-bien trouvés depuis (car si Jacques Cœur (1) les avoit fait fleurir un moment chez nous, on n'avoit pas continué d'en profiter), récita au roi les vers de Dante, et que dans le premier moment ce prince, d'un caractère vif, fut irrité, et s'écria : « Le Toscan « en a menti par la gorge. » Mais bientôt, mieux instruit, il rit lui-même de sa vivacité, et n'en continua pas moins la protection qu'il avoit l'habitude d'accorder aux sciences et aux arts, que les Italiens cultivoient avec tant de succès.

Henri IV ne se crut pas offensé quand on lui lut ce passage, si mal interprété, et il permit à Grangier de lui dédier sa traduction en vers de la *Divine Comédie*. Il est vrai que le plaidoyer de l'aumônier est singulièrement spirituel, quoiqu'il n'ait pas rencontré le vrai sens du vers.

De nos jours, Louis XVIII, qui entendoit très-bien et parloit même avec aisance l'italien, a fait remettre une gratification de 6,000 fr. à M. Biagioli, qui a publié à Paris une édition très-remarquable de la *Divine Comédie*, avec un nouveau commentaire réimprimé depuis en Italie.

En 1830, j'ai eu l'honneur d'offrir la seconde édition de ma traduction de l'*Enfer* à S. M. Charles X, très-peu de jours avant la fin du mois de juillet. Le prince, à qui je disois que la première version française avoit été dédiée à Henri IV par Grangier, me répondit en riant : « Ah! oui, je sais, je sais « ce *conte* de Dante ; je sais ce que Grangier disoit à « Henri IV. Ah! la jolie édition! Comme on travaille

(1) *Voy.* l'excellente *Vie de Jacques Cœur*, par M. le baron Trouvé, littérateur et publiciste très-distingué, à qui j'ai voué une amitié sincère.

« aujourd'hui ! C'est mieux que *les Cazin* (1) *et que* « *la collection qui porte mon nom.* » Puis le prince m'adressa, dans ces termes gracieux qui lui étoient si familiers, les plus obligeantes félicitations.

On ne sauroit trop admirer et trop répandre la noble et imposante opinion de François I[er], de Henri IV, de Louis XVIII, de Charles X, *qui sait*, *qui sait* ce conte, et qui en rit, de ces quatre glorieux personnages d'une si grande importance, et si naturellement intéressés dans cette question. Tous les quatre n'ont, en définitive, poursuivi d'aucun dépit ce vers, où il ne faut voir probablement qu'une manière brusque et gibeline d'expliquer avec malice et mystère un fait historique, Orléans nourrissant Paris; où il ne faut voir qu'un fait détourné de son sens véritable, et torturé *pour l'amour,* comme dit Grangier, de Philippe-le-Bel et de Charles de Valois, protecteurs de Canté de' Gabrielli, et de Florence qui avoit confirmé la sentence d'exil, et qui, après une récente amnistie, en avoit excepté Dante, que l'on considéroit comme une sorte de *chancelier* de Henri VII.

Dans leurs commentaires sur ce passage, les Italiens sont froids, excepté cependant les académiciens de la Crusca, et M. Biagioli, qui a dit sur cela des choses pleines de raison ; je suis étonné que récemment, pour l'amour de la vérité seulement, un nouveau commentateur n'ait pas cherché à éclaircir à fond avec quelque empressement ce point d'histoire que tout observateur a droit d'examiner avec calme et sans les passions du banni.

(1) Tout le monde connoît les livres in-24 édités par Cazin avant et après 1780. Ils ne sont plus recherchés. Quant à la *collection du comte d'Artois*, 64 vol. in-18, elle ne fut tirée qu'à cent exemplaires à peu près par Didot l'aîné. Elle a été quelquefois portée dans des ventes à 1,200 fr. et à 1,500 fr. Je dois cette note à M. Benjamin Duprat, délicat et habile connoisseur en livres.

Retournons cependant à notre *rancunier*, pour qui nous n'avons pas de longues colères.

Il est dans l'intention du poète que Virgile disparoisse, et ne continue pas de guider Dante. Aussi il va introduire ici Stace, auteur de la *Thébaïde*. Ce dernier restera avec Dante jusqu'à la fin du voyage du *purgatoire*.

Les trois poètes rencontrent Forèse, frère de Corso Donati. Forèse est puni dans le cercle de la gourmandise, et il fait voir à Dante Martin IV de Tours, qui expie, par le jeûne, les anguilles de Bolséna, qu'on faisoit mourir dans le vin appelé la Vernaccia (1), avant de les accommoder avec un choix de diverses épices. Il paroît, du reste, que dans le temps on ne préparoit pas autrement les anguilles servies sur les tables des princes. Il y a là une insulte sans motif.

C'est ici que Dante parle de Gentucca. Le lecteur sait que Dante connut cette dame à Lucques, et c'est Buonagiunta de cette ville qui murmure le nom de cette Lucquoise. Mais il falloit plus que jamais user d'adresse. La vision a lieu en 1300; aussi Buonagiunta s'exprime en ces termes :

« Il est né une femme qui ne porte pas encore de voile (Gentucca n'avoit peut-être que cinq ans en 1300); elle te rendra agréable le séjour de ma ville, quoique chacun lui reproche cette faute; pars avec cette prédiction. La vérité t'apprendra si tu t'es trompé en m'entendant murmurer quel-

(1) Voici le commentaire de Benvenuto (*Della Lana*) sur la *Vernaccia*; je le donne ici, parce que je me suis trompé dans ma deuxième édition, et que je n'ai pas bien expliqué ce passage :

« *La Vernaccia...... questo è un vino che da più nudrimento che gli altri vini e nascie nelle montagne altissime di Sienoa del quale non si fa mentione appresso gli autori perchè quelli luochi a suo tempo non erano choltivati ne lavorati.* » (Manuscrit dédié à la famille d'Este, copié par Zorzi Zanchani, feuillet 267, *verso*.) J'ai cité ce manuscrit, pag. 221 de cette histoire.

ques mots. Mais, dis-moi, ne vois-je pas en toi l'auteur de ces vers nouveaux ?

Donne ch' avete l'intelletto d'amore.

« Je répondis : « J'écris quand l'amour m'inspire, et ainsi « je recueille ce qu'il dicte à mon cœur. »

D'ailleurs, Dante se traite lui-même avec autant de sévérité qu'il en apporte à juger les autres. Dans le XXVII[e] chant, un ange lui dira :

Più non si va, se pria, non morde
Anime sante, il fuoco.

Aussi, il sera fait pleine et entière réparation.

Plusieurs des ombres qui habitent le purgatoire sont défigurées par la maigreur. M. Ginguené mérite ici d'être cité.

« Dante, occupé de ce qu'il vient de voir, voudroit apprendre comment des ames, qui n'ont aucun besoin de se nourrir, peuvent éprouver la maigreur et la faim. Stace, invité par Virgile, entreprend de le lui expliquer. Sa théorie sur la partie du sang destinée à la reproduction de l'homme, sur cette reproduction, sur la formation de l'ame végétative et de l'ame sensitive dans l'enfant avant sa naissance, sur leurs développemens lorsqu'il est né, sur ce que devient cette ame après la mort, emportant avec elle dans l'air une empreinte et comme une image du corps qu'elle animoit sur la terre, tout cela n'est ni d'une bonne physique ni d'une métaphysique saine. Mais dans ce morceau de plus de soixante vers, on peut, comme dans plusieurs morceaux de Lucrèce, admirer la force de l'expression, la poésie du style et l'art de rendre avec clarté, en beaux vers, les détails les plus difficiles d'une mauvaise philosophie et d'une physique pleine d'erreurs. (1). »

Il y a cependant à bien remarquer cette phrase de

(1) *Hist. litt.*, tom. II, pag. 176 et suiv.

Dante : « Considère que la chaleur du soleil, jointe « à l'humeur qui coule de la vigne, produit le vin. »

Ceci a passé pour une opinion nouvelle due à Galilée, et Dante avoit eu cette opinion bien avant Galilée. Dans la grande guerre des découvertes, on voit encore une sorte de guerre civile parmi les Florentins; cette fois pour nous une telle guerre est noble, et conduit l'Athènes de l'Italie a une immense gloire.

Dans le cercle où l'on crie *Sodome*, Dante trouve le troubadour Arnaut Daniel, qui, interrogé sur son nom, répond en provençal :

« Votre courtoise demande me plaît tant, que je ne puis ni ne veux me cacher à vous. Je suis Arnaut qui pleure et vais chantant; je vois avec chagrin ma folie passée, mais je vois avec transport le bonheur que j'espère à l'avenir. Maintenant je vous supplie par cette vertu qui vous guide au sommet, sans que vous éprouviez le tourment du froid ni du chaud, qu'il vous souvienne de soulager ma douleur (c'est-à-dire de prier pour moi!) »

Cette traduction est de M. Raynouard, qui a eu la bonté de l'entreprendre pour me l'offrir, et qui a écrit pour la première fois les vers provençaux, tels que Dante les avoit composés. Avant M. Raynouard, dans toutes les éditions, le texte provençal étoit altéré, surtout dans l'avant-dernier vers.

Il y a ici une petite inadvertance du poète, ou Arnaut est mal instruit. Le Provençal félicite Dante de ce qu'il sera guidé au sommet sans éprouver le tourment du froid et du chaud. Le froid, il ne l'éprouvera pas, mais le chaud, il faut qu'il le brave ici. L'ange dont nous avons parlé plus haut, après avoir prononcé les vers déjà rapportés, *Più non si va*, etc., ajoute : *Entre dans la flamme.*

« Ces paroles, dit le poète, me glacèrent de terreur, et je devins froid comme celui qui va être déposé dans la terre. Je levai mes deux mains en signe d'étonnement, regardant les flammes, et me rappelant vivement les corps humains que j'avois vus condamnés aux flammes. »

Il pouvoit aussi se rappeler la sentence de Canté de'Gabrielli. Virgile met fin à ces retards en disant : « *Entre Béatrix et toi, il n'est que cette muraille.* » Le poète s'avance à travers les flammes, et dit que pour se rafraîchir il se seroit jeté dans une chaudière de verre bouillant.

C'est dans le poème même qu'il faut chercher les scènes des derniere chants, l'apparition de la jeune fille qui cueille des fleurs, le char divin, les candélabres d'or, le griffon, les cent ministres et messagers de la vie éternelle qui jettent des fleurs autour d'eux en criant, *Manibus date lilia plenis* (ce vœu long-temps cher à tous les Français), la femme dont les épaules sont couvertes d'un manteau vert. L'esprit de Dante, quoiqu'il y eût long-temps qu'il fût saisi de stupeur, sans bien discerner, à l'aide de ses yeux, qui pouvoit être devant lui, sentit par la vertu cachée qui sortoit de cette femme, la grande puissance d'un ancien amour. Ceci nous révèle Béatrix.

« Aussitôt que ma vue eut été frappée par cette vertu souveraine qui m'avoit blessé avant que je fusse sorti de l'enfance, je me tournai à gauche avec ce respect qu'éprouve l'enfant qui court à sa mère quand il a peur, ou quand il est affligé, et je dis à Virgile : « Je n'ai pas une goutte de sang « qui ne soit agitée ; je reconnois les traits de mon ancienne « flamme. » Mais Virgile avoit disparu, Virgile, ce doux père, ce Virgile à qui elle avoit confié mon salut ; et l'aspect du séjour que perdit notre ancienne mère ne put empêcher mes yeux, secs jusqu'alors, de verser des torrens de larmes.

« O *Dante*, parce que Virgile a disparu, ne verse pas, ne

« verse pas de larmes! tu dois pleurer pour une autre bles-« sure. » Ainsi me parloit la femme céleste. Je vis, lorsque je me retournai au bruit de mon nom que je dois répéter ici, qu'elle étoit à la partie gauche du char, comme un amiral qui va voir de la poupe à la proue comment manœuvrent les commandans des autres vaisseaux, et qui les encourage à bien faire...... Bientôt, avec le même air altier, elle commença ainsi : « Regarde-moi bien, oui, suis-je bien Béatrix? Com-« ment as-tu donc daigné gravir la montagne? ne savais-tu « pas qu'ici l'homme est heureux? » Béatrix continua ses reproches :

« Je soutins quelquefois ce coupable par mes regards; en lui « montrant mon visage enfantin, je le conduisis dans la véri-« table route; mais quand je fus sur le seuil de mon second « âge et que je changeai de vie, le parjure me quitta et se « livra à d'autres soins. Lorsque j'eus déposé ma dépouille « mortelle pour devenir plus belle et plus puissante, je lui « parus moins chère et moins agréable, et il tourna ses pas « vers le faux chemin, en suivant de trompeuses images du « bien qui ne tient aucune promesse. En vain j'obtins pour lui « de Dieu de saintes inspirations par lesquelles je le rappelai « pendant ses songes et pendant ses veilles. Il en tint peu de « compte. Il tomba si bas que, pour assurer son salut, tous les « efforts étoient vains, si je ne lui faisois connoître les races « condamnées; aussi je visitai la porte de leur empire, et mes « prières et mes pleurs furent portés à celui qui l'a conduit « ici. Ce coupable, enfin, violeroit les hauts décrets de Dieu, « s'il passoit le Léthé, et s'il goûtoit de ces mets avant d'avoir, « en expiation de ses fautes, versé quelques larmes de re-« pentir. »

Au commencement du XXXIe chant, Béatrix adresse un reproche direct relatif à Gentucca, qu'elle appelle une *fillette* (*pargoletta*). Nous ne chercherons pas à expliquer quel est le géant qu'introduit ici le poète. On s'accorde à dire que c'est Philippe-le-Bel; le gibelin pardonne rarement. Dante est dirigé par Mathilde; c'est la jeune fille qu'il a vue d'abord; il est conduit vers l'Eunoë.

Voici les derniers vers du *Purgatoire* :

« Si je pouvois m'étendre davantage, ô lecteur, je chanterois en partie la douce boisson dont je ne peux pas me rassasier ; mais puisque toutes les parties de cette seconde *Cantica* sont remplies, l'ordre que je me suis prescrit ne me permet pas de continuer.

« Je sortis de l'onde sainte, rafraîchi comme une jeune plante nouvellement couverte de feuilles, purifié et disposé à monter aux étoiles :

« *Puro e disposto a salir alle stelle.* »



CHAPITRE XXXIII.

OPINION DE M. BALBO SUR LE POÈME DU *PURGATOIRE* ET SUR LES ANGES QUE DANTE A INTRODUITS DANS SON POÈME. RÉFLEXIONS DE L'AUTEUR SUR LES DIEUX DU PAGANISME. DANTE IMMORTALISE BÉATRIX COMME IL L'A PROMIS. UGUCCIONE MAÎTRE DE PISE ET DE LUCQUES, ET VAINQUEUR DU PRINCE DE TARENTE. CASTRUCCIO CASTRACANI. UGUCCIONE PERD SON AUTORITÉ A PISE ET A LUCQUES. ÉLECTION DU PAPE JEAN XXII. PISE, FLORENCE ET PISTOIE SE CONFÉDÈRENT. LUCQUES RESTE GIBELINE. DANTE ADRESSE UNE LETTRE A UN RELIGIEUX QUI TACHOIT D'OBTENIR LA GRACE DU BANNI. HONORABLES SENTIMENS DE DANTE. L'AUTEUR LOUE LA RÉPONSE DE DANTE ET LE COURAGE QUI LE DÉTERMINE A NE PAS RENIER LA *DIVINE COMÉDIE*. DANTE ESPÈRE QU'ON LUI DONNERA LA COURONNE DE LAURIER A FLORENCE. VILS SENTIMENS DES VAINQUEURS QUI RAPPELOIENT DANTE. L'AUTEUR LE FÉLICITE D'AVOIR CONSERVÉ INTACT L'HONNEUR DE SON POÈME. OPINION DE MARIUS PHILELPHE, QUI PROUVE QUE DANTE N'A JAMAIS CESSÉ D'AIMER SA PATRIE, MÊME EN LA MAUDISSANT.

« Le *Purgatoire,* dit M. Balbo (1), qui n'a pas été lu ou qui a été mal lu par tant de personnes se déclarant admiratrices de Dante pour avoir lu l'épisode de Francesca et celui d'Ugolin, et au plus l'*Enfer,* le *Purgatoire* est peut-être la plus belle invention de la *Divine Comédie,* ou celle au moins dans laquelle se démontre la plus noble partie du cœur de Dante, l'amour.

« L'Enfer, tout horreur et colère, fut certainement un sujet plus conforme au naturel de Dante ; mais les ames poétiques

(1) Balbo, tom. II, pag. 299.

ont un don ineffable, celui d'une disposition à exprimer des affections diverses. Dante, sorti de l'obscurité et des cercles effroyables de l'enfer, dès les premiers vers du *Purgatoire* entonne un chant d'amour. Les nombreux passages où il raconte qu'il a retrouvé Béatrix après dix ans, selon la fiction du poète, après vingt-quatre ans, suivant la vérité historique, sont remplis de la plus haute poésie. Le *Purgatoire* est un chant croissant d'amour depuis le commencement jusqu'à la fin. »

Oui, telle a été l'intention de Dante; mais il y a eu quelques exceptions à ce ton de douceur; nous l'avons assez prouvé. Ce que M. Balbo dit ici à la fin est plus applicable aux derniers vers de la *Cantica*, moins ce qui concerne le géant : il y a là quelque chose de sauvage et d'amer. L'Eglise peut être persécutée par les géans de tous les temps, Philippe-le-Bel, Charles-Quint, Napoléon; mais plus l'Eglise est persécutée, moins elle mérite les accusations qui sont accumulées ici.

Je me range plus volontiers, quoiqu'avec une certaine crainte, à l'avis de M. Balbo dans cet autre jugement de cet estimable écrivain, lui-même homme de verve et de chaleur.

« En lisant le *Purgatoire*, on remarque ces figures d'anges(1) nombreuses et merveilleusement variées qui y sont introduites; elles ont déjà été observées et louées par M. Ginguené, mais peut-être pas assez. Chacun sait que cette croyance aux anges est une des plus agréables et des plus poétiques de notre foi, une de celles qui démontrent le plus comment la beauté accompagne la vérité. Aucun poète chrétien jusqu'ici, sans excepter Byron et Moore, n'a tiré de cette croyance autant de poésie que Dante. Quiconque voudroit pleinement l'entendre et le goûter, auroit à chercher dans les autres œuvres d'Alighieri, et spécialement dans la *Vita nuova* et dans le *Convito*, le complément de ses pensées relativement à ces cé-

(1) Balbo, tom. II, pag. 300.

lestes créatures. Si l'on excepte les poésies des saintes Ecritures, Dante a été le poète le plus éloigné de la matérialité, le plus absorbé dans les contemplations spirituelles. Il voyoit d'une manière claire devant lui le monde réuni de la matière et des esprits, la matière insensible, la matière végétative, la matière animée s'élevant de degré en degré, de noblesse en noblesse jusqu'à nous. Il nous voyoit, nous, hommes, qui sommes matière et esprit, tenant comme un milieu entre les deux mondes, ou servant de degré de l'un à l'autre; enfin, il voyoit au-dessus de nous des esprits sans matière. Il n'y avoit pas, selon lui, de volonté ni de liberté dans la matière au-dessous de nous; il y avoit volonté et liberté de faire bien ou mal en nous seuls, qui sommes à la fois esprit et matière; il voyoit enfin de la volonté, mais sans plus de liberté au-dessus de nous, dans les esprits purs.

« Parmi ces esprits mal adorés sous le nom de dieux par les anciens (1), mais auxquels nous croyons, nous, ou par crainte ou par amour, Dante en voyoit de pleins d'un mauvais vouloir qui gouvernoient l'enfer, et d'autres de bon vouloir qui gouvernoient, les uns les différentes sphères, les autres les actions de l'homme. Ceux-ci avoient une vertu spéciale,

(1) Je vais un peu plus expliquer la pensée de M. Balbo. Il a raison de déclarer que les anciens adoroient mal leurs dieux. Homère nous dit (*Iliad.*, liv. II, vers 821) [traduction d'Ernesti, 5 vol. in-8°, Glasgow, 1814]:

Idæ in jugis, dea cum *mortali cubans.*

« Sur les hauteurs du mont Ida, une déesse recevant les caresses d'un mortel. »

Homère (*Iliad.*, liv. V, vers 383 et suiv.) fait dire par Dioné à Vénus, sa fille :

Multi enim jam multa *pertulimus cœlicolæ*
Ab hominibus, graves dolores invicem inferentes.

« Un grand nombre de nous habitans du ciel, nous avons beaucoup souffert de la part des hommes, nous accablant réciproquement de graves douleurs. »

Junon (*Iliad.*, liv. XXI, vers 481) dit à Apollon :

Quomodo verò tu nunc sustines, canis audax, contra me.

« Comment, vraiment, chien audacieux, tu oses te déclarer contre moi? »

Apollon (*Iliad.*, liv. XXIV, vers 39) dit aux dieux :

Sed pernicioso Achilli, dii, vultis favere.

« Mais vous, dieux, vous voulez favoriser le pernicieux Achille! »

ceux-là présidoient à une série d'événemens, quelques-uns aux douces et *espérantes* peines du Purgatoire. Un ange lui a apparu dans l'enfer ; ensuite le poète décrit, dans le chant VII de la même *Cantica*, la fortune, qui est l'ange des prospérités de ce monde. »

Dans la crainte de me tromper et de me hasarder à travers des explications qui ne seroient pas entièrement conformes aux dogmes, j'aimerois mieux, moi, ne considérer tous ces personnages que sous le rapport poétique ; car il est possible qu'en cela Dante n'ait pas suivi tous les dogmes qu'il nous est ordonné de respecter, même quand nous ne les connoissons pas.

M. Balbo continue d'énumérer les anges qui apparoissent dans le purgatoire. C'est un ange qui y conduit les ames. Il y en a un à chacun des sept degrés de la montagne. Ces anges sont vêtus et parlent d'une manière différente. Les vertus qui environnent le char de Béatrix sont des anges. Ces *sostanze pie* qui chantent avec elles, et qui intercèdent pour lui quand Béatrix lui adresse des reproches, sont encore des anges, et en cela, comme dans un ton général d'amour, excepté pour quelques scènes d'amertume que nous avons signalées, la même progression d'importance et de beauté règne à mesure que le récit se développe. Enfin, tout ce *crescendo* d'amour et de figures angéliques se concentre autour de la figure principale, de Béatrix. Il n'avoit pas fait une vaine promesse, quand il avoit annoncé que, si Dieu le permettoit, il diroit d'elle ce qu'on n'a jamais dit de personne, et qu'il supplioit le maître des maîtres de l'admettre à voir la gloire de la femme céleste contemplant celui qui est béni dans tous les siècles.

Voilà ce que Dante avoit écrit dans la *Vita nuova*. Nous croyons en avoir assez dit sur l'ensemble du

Purgatoire, mélange suave de sérénité, d'unité, de proportion dans les parties. On regrette toutefois d'y trouver une confusion d'allégories ; le grand général annoncé à la fin est encore Uguccione, selon M. Troya. Nous allons, en effet, voir ce général donner de nouvelles preuves de sa valeur, et attaquer Florence, ville guelfe, avec une armée considérable de gibelins. Tous les sentimens de Dante se portoient vers Florence, qui auroit cessé d'être *impie* s'il y fût rentré. Uguccione menaçoit Florence ; Dante louoit Uguccione.

Uguccione, parmi les gibelins, jouissoit de la plus ancienne renommée. Il se déclaroit l'ami constant de Dante, qui lui avoit dédié son *Enfer*. Cet *Enfer*, dont il circuloit beaucoup de copies, étoit lu, étoit recherché à Naples, comme dans le reste de l'Italie. Le roi Robert haïssoit Uguccione, et finit par haïr les amis du grand gibelin ; de ce nombre étoit Dante, qui, par ses écrits, avoit cherché à servir la cause impériale. Robert tenoit un *vicaire* dans Florence. Ce magistrat, dévoué aux intérêts de Robert, sollicitoit du *comune* uné nouvelle condamnation contre Dante, qui, dans son *Purgatoire* également connu à Naples, avoit vivement injurié la maison de France. Des événemens militaires suspendirent l'exécution de ce nouvel acte de vengeance. Uguccione, qui, dans l'*Enfer*, s'appelle le *Veltro*, et dans le *Purgatoire*, *Dux*, s'emparoit des plus forts châteaux guelfes, et vint faire camper son armée à Monte-Catini, entre Lucques et Pistoie. L'arrivée à Florence de Philippe, prince de Tarente, et de messire Pierre d'Anjou, frères du roi Robert (1), rendit quelque courage aux guelfes

(1) *Veltro*, pag. 146.

de cette ville. Les gibelins de Pise proposoient d'entrer en arrangement avec le roi. Uguccione reparut au milieu des Pisans, et, par son éloquence militaire, les disposa à continuer la guerre. Il leur dit que pour eux il avoit quitté Gênes pendant qu'elle étoit habitée par Henri VII. Il leur rappela que cette ville si noble de Gênes auroit été pour Uguccione un rempart assuré; que tous ces avantages avoient été sacrifiés aux Pisans; qu'il employoit pour les défendre le revenu de son état de la Faggiola, et les ressources qui provenoient des bienfaits de l'empereur.

Il représenta que son frère Philippe lui envoyoit de son monastère de Sainte-Marie del Trivio de Monte Coronaro, des sommes avec lesquelles on soutenoit la guerre. Uguccione compta ses amis et les hommes indifférens; ses amis se trouvèrent en plus grand nombre. Il passa une revue de ses troupes, et il s'assura qu'il étoit chef de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille cinq cents chevaux. On distinguoit un corps d'Allemands, de Brabançons, qui étoit resté en Italie après la mort de Henri VII, et que Pise avoit pris à sa solde. Au nombre de ses alliés, il comptoit Matthieu Visconti, de Milan, les Arétins, Can della Scala; les exilés blancs formoient un corps de six cents combattans. On ne sait pas si Dante en faisoit partie; il n'y pas lieu de le croire. Il étoit âgé de cinquante ans (1315); on ne se voue pas facilement à la carrière militaire dans un tel âge, si on n'est pas accoutumé à la vie des combats. D'ailleurs, on croyoit qu'il devoit mieux servir Uguccione avec des écrits qu'avec la lance.

Castruccio Castracani commandoit quelques Lucquois au service d'Uguccione, et Ranieri della Ghérardesca faisoit reparoître parmi les capitaines de

Pise le nom auparavant si abhorré du comte Ugolin.

Dans l'armée ennemie, commandée par le prince de Tarente et les Florentins, on comptoit les guerriers de Bologne, de Sienne, de Gubbio, de Pérugia et de Città di Castello. Chacun de leur côté, Uguccione et le prince de Tarente animoient leurs soldats.

Uguccione disoit aux siens que les princes de la maison de France tenoient en esclavage à Avignon l'Eglise de Dieu, et ne souffriroient pas la libre élection du pape; que Robert étoit assis sur le trône de Conradin, cruellement assassiné dans son jeune âge, de Conradin, immortel honneur de la maison de Souabe. Ensuite, après avoir élevé son haut chapeau de fer, le Gibelin donna le signal du combat. Dans le premier moment, Pierre de la Faggiola fut tué; Uguccione accourut à pas de géant (*giganteggiando*), dit M. Troya, pour le venger. Pierre d'Anjou, Charles, fils du prince de Tarente, tombèrent sous les coups des cavaliers brabançons. La victoire du chef terrible des gibelins jeta la douleur dans Florence; mais le *comune* ne perdit pas courage. Le vicaire lança des condamnations. Une quatrième sentence d'exil fut prononcée contre Dante. L'un ne se lassoit pas de frapper des coups que l'autre ne cessoit de mériter. On assure que la publication de nouvelles copies de la *Monarchia* devint le prétexte d'un surcroît de colère. Dante s'occupoit aussi de la composition de son *Paradis*, et l'on croit que la réponse à la nouvelle sentence est dans le chant VIII de cette *Cantica*, où, en parlant de Robert, le poète dit :

Ma voi torcete alla relligione
Tal che fu nato a cinger la spada,
E fate rè tal ch'è da sermone.

« Vous attachez de force à la religion tel qui est né pour ceindre l'épée, et vous faites roi celui qui ne sait que parler. »

Ce *rè da sermone* est indubitablement Robert, qui tenoit de fréquens conseils à Naples, et qui ne se montroit pas à la tête de ses troupes.

Du reste, Dante avoit d'autres consolations que celles de ses vers. Les succès d'Uguccione lui faisoient espérer la fin de tant de malheurs des blancs.

Louis de Bavière, récemment élu empereur, accordoit à Uguccione la seigneurie de beaucoup de villes italiennes. L'empereur envoyoit les diplômes signés par un chancelier. Uguccione de la Faggiola se présentoit avec une armée pour les faire enregistrer dans les *comuni* livrés à son commandement.

Les jours prédits par Dante sembloient arriver; mais la fortune apprêtoit ses tromperies et les mécomptes. Uguccione s'endormoit dans sa gloire; il ménageoit Florence, et, avec l'appui de ses aventuriers brabançons, que l'on reconnoît aujourd'hui pour une sorte de premiers *condottieri*, qui ensuite se multiplièrent tant en Italie, il croyoit pouvoir imposer violemment son autorité à Pise. Gaddo della Ghérardesca fut un des premiers à blâmer la conduite d'Uguccione. Banduccio Buonconte et Pierre, son fils, donnoient la main aux vues ambitieuses de Gaddo. Des discours insultans parvenoient aux oreilles de la Faggiola; il courut à Pise, et fit décapiter les deux Buonconti, qu'il déclara traîtres et partisans de Robert.

Cependant Castruccio, sur la vie duquel Machiavel a bâti, depuis, un roman si rempli d'intérêt, Castruccio, que nous ne considérons que sous les rapports historiques les plus avérés, ne pouvoit supporter à Lucques ce qu'il appeloit la *tyrannie* d'un fils

d'Uguccione, *podestà* de cette ville. Ce dernier envoya Castruccio à une expédition dans la Lunigiane. Cette mission fut-elle un piége, ou Castruccio abusa-t-il de ses pouvoirs? A son retour, Ranieri della Faggiola l'accusa de vols et de meurtres, et le condamna à avoir la tête tranchée. Déjà il étoit conduit au lieu du supplice. Le peuple menaça de se révolter, et le *podestà* fut obligé d'envoyer à Pise demander la grâce de Castruccio à Uguccione. Celui-ci étoit à table, et ne voulut pas quitter le festin. Il ne partit pour Lucques que long-temps après avoir reçu la nouvelle. Dans l'intervalle, le peuple ayant délivré Castruccio, l'avoit nommé seigneur de la ville. Ranieri eut à peine le temps de fuir. Toutes les autorités qui ont abusé du pouvoir ne trouvent pas de gardes fidèles ; les serviteurs de Ranieri l'abandonnèrent. Au moment où Uguccione quitta Pise, Coscetto del Colle (1), partisan des Buonconti, attaqua le palais du *podestà* de Pise. Un double malheur frappoit Uguccione. Peut-être eût-il obtenu plus de succès, peut-être l'Italie elle-même auroit-elle éprouvé un autre sort, si ce héros, connu par la force et la rapidité de ses coups, ne se fût pas oublié dans un repas. Il se réfugia auprès du marquis Spinello Malaspina, son ami et celui de Dante, et de là, il se rendit à Modène, où les honneurs qu'on lui prodigua ne dûrent lui rappeler que plus amèrement son infortune. De Modène, il courut à Montefeltro, et de là à Vérone.

Cane della Scala, appelé déjà *Can Grande*, honora l'illustre guerrier, et lui confia le commandement de toutes ses troupes ; mais c'étoit un dédommagement

(1) *Veltro*, pag. 151.

stérile de tant d'autorité perdue, de tant de gloire acquise, pour ne redevenir que le sujet d'un seigneur qui alloit être proclamé le plus illustre prince de l'Italie, d'un prince à côté duquel Uguccione s'étoit assis, comme son égal, pendant le séjour de Henri VII à Pise.

La première pensée de Gaddo della Ghérardesca fut de conclure la paix avec le roi de Naples. Uguccione avoit eu raison d'accuser Gaddo de perfidie; mais il falloit l'éloigner pour lui ôter les moyens de faire réussir ses desseins de trahison.

Florence, affoiblie par la défaite de Monte-Catini, consentoit à bien traiter quelques-uns des réfugiés, et, suivant la coutume, à recevoir ceux qui avoient le moins de courage, c'est-à-dire des guerriers qui n'avoient pas paru dans les batailles, et les hommes cauteleux qui s'étoient gardés de confier leurs douleurs à des écrits. Les Cerchi presque tous étoient rentrés : ces chefs efféminés du parti blanc l'avoient toujours ruiné par leur mollesse et par l'orgueil démesuré qui les avoit portés à se montrer d'implacables adversaires des Donati, avec lesquels ils devoient un jour reconnoître l'autorité des noirs.

Le 7 août 1316, le conclave avoit élu pape Jacques de Cahors, qui prenoit le nom de Jean XXII. Ce choix étoit encore ignoré à Naples, quand on signoit un traité entre les Pisans, fatigués d'être gibelins, et Robert, qu'en définitive ses assiduités aux conseils avoient mieux servi que les fatigues et la gloire de la guerre.

En 1317, l'œuvre fut consommée. Pise, Florence, Pistoie et presque toute la Toscane acceptèrent entr'elles une paix perpétuelle, mais qui devoit finir.

Castruccio seul, maître de Lucques, voyant dans

cette ville les élémens gibelins dominer, se fiant d'ailleurs à ses talens militaires, et pensant que les fautes des Uguccioni pouvoient aider leur successeur à mieux faire, n'accepta pas la paix et garda fidélité à l'aigle impérial.

Cependant les malheurs du grand Uguccione avoient plongé dans la douleur et dans une profonde misère, Dante son admirateur. Il n'osoit pas encore le rejoindre à Vérone, et quelques vers du *Paradis* dans le XIXe chant prouvent au moins de la froideur pour la cour de la Scala. Alors Uguccione encouragea son ami à venir dans cette ville. Dante alla y trouver le *dux*, annoncé dans le *Purgatoire*, ce *dux* si tristement déchu d'une grandeur qui ne devoit plus revenir. C'est avec cela un beau spectacle que celui d'une amitié si fidèle, et ce penchant du vieux guerrier à chercher des consolations dans le commerce du plus grand génie littéraire du temps.

Nous sommes arrivés à l'année 1317; c'est à cette époque qu'il faut rapporter, suivant M. Foscolo et M. Witte, une lettre de Dante, adressée à un religieux de ses amis, qui avoit profité des dispositions de douceur où la paix avoit placé les esprits, pour demander, au nom de Dante, la permission d'aller à Florence. Les conditions encore récemment acceptées par des Florentins de naissance illustre étoient celles-ci : Le condamné devoit se constituer quelque temps en prison; puis, à un jour de solennité et de fête pour la ville, il devoit se présenter, une torche à la main, dans une des principales églises, et là se recommander à la miséricorde du *comune*.

Dante se contenta d'abord de cette réponse verbale: « Je ne retournerai point par une telle voie. Dieu ne « donna jamais à un homme, qui est né et qui a été

« élevé dans le sein de la philosophie, l'idée de de-
« venir une chandelle de cire de son *comune.* »

Voici ensuite la réponse écrite que fit l'exilé :

« Dans vos lettres que j'ai reçues avec la révérence et l'affection que je vous dois, j'ai vu avec reconnoissance quel intérêt vous attachez à mon retour dans la patrie. Vous m'avez servi avec une tendresse d'autant plus grande, qu'il est rare que les exilés trouvent des amis. Je réponds à vos lettres, et si je ne réponds pas dans la manière qu'auroit acceptée la pusillanimité de plusieurs, je vous demande affectueusement de ne me juger qu'après avoir examiné mes raisons.

« Voilà donc que, par les lettres de vous et de mon neveu, et de plusieurs autres amis, il m'est signifié qu'il a été rendu un édit sur l'absolution des bannis, et que si je veux payer une certaine somme d'argent et supporter la tache de l'*oblation*, je pourrai être absous et retourner sur-le-champ à Florence.

« Dans cette proposition, il y a deux choses ridicules et mal conseillées ; je dis mal conseillées par ceux qui se sont ainsi exprimés, car vos lettres, formulées plus discrètement et plus judicieusement, ne disent rien de pareilles choses.

« Est-elle glorieuse cette révocation, en vertu de laquelle Dante Alighieri est rappelé dans sa patrie après un exil de près de trois lustres ? est-ce là ce qu'a mérité son innocence manifeste pour tous ? Voilà ce qui étoit réservé à ses sueurs et à ses travaux si constans dans les études ! Arrière l'homme à qui la philosophie est familière, et qui seroit porté, par une aussi téméraire, une aussi terrestre bassesse de cœur, à venir, ainsi qu'un Ciolo (1) et d'autres infâmes, à venir comme garotté faire l'*oblation* de sa personne ! Arrière l'homme, qui après avoir prêché la justice et après avoir souffert l'injure, viendroit trouver ceux qui l'ont insulté, comme s'ils étoient bien méritans, et leur donneroit son argent !

« Ce n'est pas là un chemin par lequel on revient dans la patrie; mais si vous ou vos amis vous en entrevoyez un autre qui ne déroge ni à la renommée de Dante ni à l'honneur, j'accourrai à grands pas pour l'accepter. Si on n'entre pas à Florence par une autre voie, je n'entrerai pas à Florence.

(1) C'est peut-être le nom de quelque lâche célèbre.

« Hé quoi, ne pourrai-je pas contempler partout les miroirs du soleil et des astres? est-ce que je ne pourrai pas admirer les plus douces vérités sous le ciel, si auparavant je ne me montre pas sans gloire et couvert d'ignominie devant le peuple et devant la ville de Florence? Jamais le pain ne me manquera. »

Il paroît que le reste de cette lettre n'a pas été retrouvé.

Réponse magnifique à jamais! Il est dur de ne pas revoir la patrie; il est amer pour tous le pain étranger! Mais la noblesse, la force, la dignité dans l'exilé que l'on veut déshonorer, sont des vertus de premier rang, des titres de gloire ineffaçable, des sujets de louange destinés à ne jamais périr.

Comment les hommes habiles de Florence qui a toujours abondé en esprits pénétrans, comment ces hommes, qui avoient lu les vers de Dante, ne se disoient-ils pas que tout s'enchaîne dans le caractère des génies qui s'élèvent au-dessus de la classe commune des mortels! N'étoient-ce pas des engagemens de magnanimité, des devoirs solennels de constance, d'obstination même; n'étoit-ce pas un *robur et æs triplex*, ces hostilités *carthaginoises*, ces mêlées formidables où le banni, Coriolan sans épouse et sans mère, engageoit seul le combat moral contre la patrie tout entière! Qu'avoit-on à demander à ce poète herculéen qui, armé de toutes les connoissances de son temps, doué d'une chaleur furieuse, se posoit en Minos implacable, et, multipliant les replis de sa malédiction, faisoit tomber à ses genoux les personnages des siècles anciens et des siècles modernes, et là prononçoit, moraliste et juge sans contrôle, les divers degrés de peines et de supplices? Se résout-on à une amende honorable flétrissante, quand on a osé, usur-

pant sans doute la puissance de Dieu, tout à coup comme pour lui ressembler davantage apaiser les éclats de son indignation et les flots de sa colère, composer son visage à la clémence, continuer ses arrêts, mais des arrêts plus doux, distribuant à ceux qu'il déclare punissables pour un temps, et à ceux qu'il reconnoît de sa propre volonté pour des élus, les émotions si vives de l'espérance qui sont déjà comme le bonheur, et enfin les délices de l'ineffable béatitude et de la bénédiction divine, cet unique but qu'il faut atteindre pour voir briser la chaîne misérable qu'on traîne sur la terre?

Il avoit dû se sentir emporté au-delà des habitudes de la vie, celui qui avoit accompli de si impétueux travaux. Déjà une partie des chants du *Paradis* étoit composée : le plan des dernières strophes étoit arrêté. Ne pouvoit-il pas quelquefois, le poète, s'appliquer lui-même cette expression qu'il a créée dans le 1er chant du *Paradis*, et que j'ai osé traduire par le mot *transhumaner*, expression qui ne cessera d'être sublime! Oui, il devoit se sentir *transhumané* et ne plus se croire attaché à la terre.

Pouvoit-il descendre d'une telle gloire ce génie qui, sans point d'appui, s'étoit élancé à une telle hauteur, pour penser, comme il l'a dit si bien, lui, pillé, saccagé, à *donner son argent?* A qui? à ceux qui l'avoient insulté, comme à des hommes *bien méritans;* puis, un cierge à la main, prier à genoux qu'on lui pardonnât. On l'avoit accusé de *baratterie*, de faux, de crime de péculat. Ce sont-là les horribles renommées que les partis vainqueurs jettent à la tête des ennemis vaincus. Il pouvoit sembler à Dante, dans les enfantemens bizarres de son imagination, que des trois royaumes qu'il avoit chantés, les condamnés,

les purifiés, les bienheureux accourroient, les uns pour demander un meilleur jugement, les autres pour ordonner qu'on abrégeât leur attente, les derniers enfin pour s'enquérir s'ils conserveroient leur félicité. Dante ne devoit-il pas frémir jusque dans les fibres les plus déliées, à l'idée de refaire la *Divine Comédie* sous la dictée d'adversaires heureux et insolens? Branca Doria lui-même, l'assassin de son beau-père, n'auroit-il pas apparu, revenant de l'Enfer, où Dante l'avoit englouti avant le temps? ou bien les amis de Branca, ses héritiers, ne comprenant pas, ou comprenant trop bien la grandeur démesurée de la pensée du poète, ne seroient-ils pas venus prétendre que Dante, *anachroniste* misérable, avoit jeté hors de la vie un homme vivant? Ne les entendez-vous pas demander pédamment que le fait exact soit rétabli et que les terribles vers soient effacés? Et à nous, qui nous auroit rendu de tels vers? Depuis cinq cent vingt ans a-t-il reparu un autre Dante?

Toujours est-il que l'on imposoit une condition abominable, et que le plus éminent courage répondoit *raca* aux lâches qui s'aveugloient dans la victoire.

J'ai déjà dit que les premiers chants du *Paradis* étoient terminés à l'époque où fut écrite cette lettre. Aussi la mention de cet outrage n'étoit pas encore tracée dans cette *Cantica;* mais lorsque, plus reposé, moins irrité, le poète, plus que jamais satisfait de son ouvrage, se rendra justice, on voit qu'il pourra dire :

Exegi monumentum ære perennius.

Il laissera échapper, dans un mouvement de vanité juste, de *laisser aller* bien excusable, les paroles que nous trouverons au chant XXV, et qu'il me sera permis de rapporter d'avance.

« S'il arrive jamais que ce poème sacré, dont le ciel et la terre m'ont fourni les couleurs, et que j'ai entrepris avec tant de fatigue pendant de longues années, adoucisse la colère qui me tient banni de la bergerie où, ennemi des loups dévorans, je dormois ainsi qu'un agneau, ce sera avec une voix plus harmonieuse et à un âge plus vénérable que je reviendrai comme poète prendre la couronne de laurier dans le temple où l'on m'a donné le baptême. C'est dans ce temple que j'ai reçu la foi qui rend les ames agréables à Dieu, et c'est pour la foi que Pierre a si honorablement tourné autour de mon front. »

Il y a loin de la torche allumée à la couronne de laurier. Dante avoit répondu à ceux qui le sollicitoient à un tel retour par une belle lettre latine. Il vient de répondre ici comme poète, et il ne veut se revoir à Florence que pour y recevoir la couronne dans le baptistère de Saint-Jean, au milieu des acclamations de ses concitoyens. Or ces acclamations maintenoient, avec une grande partie des jugemens prononcés dans les trois *Cantiche*, la gloire du poète.

Nous nous arrêtons, effrayé quelque peu à notre tour, de la sorte de vivacité qui vient de nous échapper, et que l'on acceptera, nous l'espérons, comme née du sujet et d'une juxtaposition qui échaufferoit le cœur le plus glacial, et qui a brûlé l'historien lui-même *à feu de réverbère*. Descendons maintenant à des considérations *terre à terre*, et que cependant l'observateur ne peut pas dédaigner.

Toutes ces conditions imposées à Dante n'étoient peut-être qu'un calcul de quelques-uns de ces esprits secs qui apparoissent dans toutes les révolutions. De tels hommes ne vouloient pas revoir Dante parmi eux : les esprits secs sont en même temps lâches ; mais ils ne manquent pas d'une certaine habileté, et ils ne consentoient pas à dire toute leur pensée. En

demandant un tel sacrifice à un génie exalté, ils savoient qu'il ne l'accorderoit pas. Alors, sous un faux semblant de pardon et de clémence, à l'abri de tout reproche d'envie ou de jalousie ignoble, ils s'écrioient que l'obstiné gibelin étoit devenu un homme dépourvu de raison, de patriotisme, de gratitude et du sentiment de son propre bonheur.

Le calcul étoit juste. Dante ne pouvoit s'avilir; Dante devoit alors mourir en exil, dans les derniers combats qu'alloient se livrer *la colère* et *l'amour*. Partant, plus de prières, plus de condescendances, plus de complaisances de voisinage, plus de ces *agenouillemens* (diroit Dante), plus de ces repentirs domestiques qui tuent les beaux vers; et la glorieuse *Divine Comédie*, purement *primesautière*, nous est restée, il est vrai, avec ses erreurs et ses injustices, mais aussi avec ses éclats d'éloquence, ses fleuves de science, ses découvertes imprévues, ses torrens de feu, ses trésors impérissables d'invention, de moralités foudroyantes, et tant de saintes richesses de convictions catholiques.

Enfin, qui sait à présent si, dans une de ses boutades poétiques, dans un de ces transports d'orgueil, si naturels chez un homme de cette trempe de fer, Dante ne s'est pas écrié : « La fortune a changé pour « ces âpres guelfes noirs; ils m'ont exilé d'une ville « qui étoit à moi comme à eux; ils me rappeloient « pour m'abaisser, pour m'amoindrir. Tyrans, je « n'accepte pas l'infamie. Je vous aimois, je vous l'ai « dit souvent sur tous les tons de ma lyre; je vous « aimois encore en lançant mes imprécations : vous « ne savez pas ce qui se passe dans un cœur comme « le mien. Eh bien! je renonce à l'Arno; je place « ma patrie ailleurs. Mon tour est venu, j'ai sans

« doute et j'exerce le droit de vous refuser ma pré« sence, et de vous exiler vous-mêmes du royaume « moral dont me voilà devenu le prince jusqu'aux « siècles les plus reculés. »

Maintenant, lorsqu'après tant de menaces répandues dans le poème, je veux prouver que Dante chérissoit sa patrie, je dois apporter des preuves. J. Marius Philelphe dit expressément dans sa vie de Dante (1), déjà citée :

« Il ne pouvoit jamais se délivrer de cette passion qui allumoit en lui l'amour de la patrie ; mais ayant connu et éprouvé les variations de la fortune, il désiroit se retrouver dans cette patrie, non pour venger des injures, pour récriminer contre les citoyens, mais pour vivre utile à lui-même et à ses enfans. Déterminé à abandonner les affaires, il ne vouloit plus que cultiver l'immortalité des lettres. Ambitionnant assidûment ce bienfait de la patrie, non-seulement il adressa plusieurs demandes à des citoyens qu'il savoit portés à la vertu, mais encore il écrivit des lettres assez longues au peuple lui-même. Une de ces lettres commençoit par ces paroles prophétiques de Dieu : « *Mon peuple, que t'ai-je fait* (2)? » Cependant, comme ces paroles si suaves ne produisoient aucune impression sur ceux dont les cœurs étoient endurcis, et qu'il ne restoit aucune espérance ni par la guerre, ni par la paix, ni par la faveur, ni par les amitiés, d'obtenir le retour ; comme enfin Henri de Luxembourg avoit été élu empereur, et que cette élection et l'arrivée du prince faisoient espérer à tous *de grandes choses*, Dante, ramené par l'indignation à une douleur si juste, conçut un nouvel espoir : ce que les hommes trop malheureux désirent, ils le croient facilement. En effet, les projets des Français (*Gallorum res ;* je ne sais pas trop comment les Français arrivent ici à propos d'un empereur germain), bien qu'ils soient toujours foibles et détruits lorsqu'à peine est écoulée la centième année, ont coutume cepen-

(1) *Vita Dantis*, Florence, 1828, pag. 49.

(2) Nous avons déjà rapporté cette circonstance, mais nous ne croyons pas devoir interrompre le raisonnement de Philelphe.

dant, je ne sais par quelle crédulité d'un vulgaire dépravé, de faire dresser les oreilles de nos peuples (*populorum nostrorum erigere aures;* voilà une singulière image ; on la trouve pag. 50, lig. 14), et de faire concevoir de grandes espérances. La nature des opprimés, la condition de la cupidité font penser à nos peuples que les moindres forces leur vont devenir profitables. C'est par ces mêmes sentimens que Dante, plus animé qu'on ne l'avoit vu jusqu'alors, fut poussé à conjurer la ruine de ses ennemis qu'il reconnoissoit tellement étrangers à l'humanité, qu'ils ne sembloient plus dignes d'aucune humanité. Mais ensuite, lorsque, par son accusation, ses menaces et le conseil d'assiéger Florence et de s'en saisir, il eut excité l'empereur; lorsque le même Dante, par son éloquence, par son érudition singulière, par ses persuasions, vit Henri, désormais irrité contre la ville, l'assiéger, et même s'emparer d'une de ses portes, alors Dante fut ému d'une telle compassion pour sa patrie, qu'il refusa d'être témoin des dévastations, du pillage et des désastres dont il la savoit menacée. »

Je n'ai donc pas trop exalté le caractère de Dante. Je n'ai pas voulu être seul à prouver que toujours il aima sa patrie, même en la maudissant; c'est Marius Philelphe, auteur du xv[e] siècle, qui écrivoit ainsi vers 1460; c'est Philelphe, dont les jugemens sont hautement estimés dans la Péninsule. Quant à ce qu'il dit à *brûle pourpoint* des Français qui ne pouvoient s'établir en Italie que pendant à peu près un siècle, cette préoccupation du fils de François Philelphe, ce célèbre philologue, peut s'expliquer ainsi :

François, père de Marius, *lisoit* Dante dans l'église de *Santa Maria del Fiore*, à Florence, vers 1430. Plus tard, il s'éleva une grave querelle entre les Médicis et Philelphe. Celui-ci prétendoit que les Médicis avoient voulu le faire assassiner : ce fait ne fut jamais avéré. En 1453, les Florentins appelèrent en Italie René d'Anjou. Marius Philelphe, fils de François, a pu écrire, en 1460, cette accusation contre les

Français. La maison d'Anjou avoit permis à Florence d'orner ses armoiries de *lys sans nombre.* Il n'en a peut-être pas fallu davantage pour irriter Philelphe contre les Français. D'ailleurs les deux Philelphe étoient attachés au dernier des Visconti et à François Sforze, son gendre, qui alors se déclaroient ennemis des Florentins guelfes depuis longtemps, surtout depuis 1300, assez constans amis de la *France.*



CHAPITRE XXXIV.

LES PRINCES DE LA SCALA. VICTOIRES DE CAN GRANDE. FRÉDÉRIC D'AUTRICHE LE NOMME VICAIRE IMPÉRIAL DE VÉRONE ET DE VICENCE. CAN ACCUEILLE TOUS LES EXILÉS GIBELINS, ET, PARMI EUX, ALIGHIERI. AVANTAGES DE LA SOLITUDE POUR LE GÉNIE DE LA COMPOSITION. DANTE EST LIVRÉ A UNE VIE TROP BRUYANTE. IL LA SOUFFRE EN PARTIE PAR TENDRESSE POUR UGUCCIONE. LETTRE PAR LAQUELLE DANTE DÉDIE SON *PARADIS* A CAN-LE-GRAND, ET LUI EXPLIQUE CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR LE MOT *COMÉDIE*. IL FAIT L'AVEU DE SA PAUVRETÉ. ON PEUT PRESSENTIR QUE DANTE AURA A SE PLAINDRE PLUS TARD DE CAN GRANDE.

CAN DELLA SCALA avoit atteint, en 1317, l'âge de vingt-six ans. Il étoit puissant, riche et généreux. Cette dernière qualité, il l'avoit montrée dès sa jeunesse.

Benvenuto d'Imola rapporte que ce prince, encore enfant, fut conduit par son père Albert dans une cachette où étoit placé un de ces trésors la principale possession des seigneurs du temps, tous incertains sur le sort de leur autorité, et qui pouvoient être chassés d'un jour à l'autre par une faction contraire; les guelfes, par une victoire remportée sur le Saint Siége, les gibelins, par des événemens nuisibles aux intérêts des empereurs. C'étoit cette dernière sorte d'événemens qui pouvoit abaisser les *Scaligeri*, partisans de l'autorité impériale. Ils avoient donc aussi un trésor prêt à les accompagner dans leur fuite. Albert expliquoit à *Cane*, son fils, la richesse de ce

dépôt; l'enfant ne fit au contraire qu'en rire, et parloit plutôt de glaives et de lances que de ces monceaux d'or et de pierreries. Albert mourut en 1301. En 1304, Barthélemy, le premier de ses fils et de ses successeurs, mourut en laissant le pouvoir à son frère puîné Alboïn.

Les vers de Dante avoient rencontré cet Alboïn, et l'avoient accusé de manquer quelquefois de noblesse. Aussi Dante dut quitter les états de ce seigneur. En 1308, Cane, alors âgé de seize ans, étoit associé à Alboïn. Tous deux, à l'arrivée de Henri VII, en 1311, avoient obtenu le titre de *vicaires* impériaux à Vérone, lieu de leur résidence. Alboïn souffroit d'une maladie de poitrine. Cane put seul aller à l'expédition contre Vicence, au siége de Brescia, puis à Gênes et à Pise. Alboïn étant mort, Cane étoit allé prendre possession de la seigneurie du vicariat de Vérone.

De 1312 à 1314, et surtout après la mort de Henri VII, le nouveau seigneur de Vicence avoit eu à défendre cette ville contre Padoue, Trévise (1), le marquis d'Este et l'évêque de Feltre, tantôt aidé par l'évêque de Trente, et tantôt par les gibelins de Lombardie. Finalement, l'audace de Cane termina à son honneur cette longue lutte. Le 17 septembre 1314, il attaqua les Padouans aux cris de *viva Cane,* et il fit un grand nombre de prisonniers.

D'accord avec Passérino de Bonacossi, seigneur de Mantoue et de Modène, et avec Matthieu Visconti, vicaire impérial à Milan, il forma une sorte de triumvirat gibelin qui, en 1315 et les années suivantes, soumit tous les guelfes de Brescia, de Crémone, de Padoue et de Trévise.

(1) Balbo, tom. II, pag. 323.

En 1317, pendant le différend entre le duc de Bavière et Frédéric d'Autriche, Jean XXII ayant ordonné que personne ne s'intitulât vicaire impérial, sans la permission du pontife, Visconti déposa ce titre; et, pour ne rien perdre, ou plutôt pour obtenir un grand avantage, il se fit proclamer par le peuple, seigneur de la ville, ne dépendant plus que de lui seul. Can della Scala, au contraire, le 16 mars de la même année, jura fidélité à Frédéric, et obtint de lui le vicariat de Vérone et de Vicence, réunis finalement le 14 décembre 1318.

Dans un *parlamento* rassemblé à Soncino, Can, plus que jamais appelé Grande, fut élu capitaine général de la ligue gibeline en Lombardie, avec une solde de mille florins d'or par mois. On sait déjà qu'Uguccione étoit entré au service de ce prince, et qu'il avoit pensé naturellement à appeler auprès de lui Dante, son fidèle et son véritable ami. Can Grande traitoit avec une égale libéralité les guelfes, ses prisonniers, et les gibelins réfugiés. Au nombre des premiers on comptoit Saguccio Muzio Gazzata, historien de Reggio et narrateur reconnoissant des magnificences de la cour de Vérone. Elle accueilloit à la fois les guerriers, les écrivains, les courtisans, les clercs, les poètes, les artisans et les bouffons. Ces hôtes divers occupoient des appartemens où l'on distinguoit les attributs de leur situation sociale et de leur profession: pour les prédicateurs, le paradis; pour les guerriers, des scènes de triomphe; pour les poètes, les bosquets sacrés des muses; pour les artisans, les divers symboles du dieu Mercure; enfin les jeux et les vicissitudes de la fortune pour les exilés. Tous étoient servis à part et avec luxe, souvent invités à la table du prince. Guido di Castello, auparavant seigneur de

Reggio, et Dante, recevoient le plus souvent ces honorables invitations.

Plaignons ici Dante, déplorons les nouveaux dégoûts qu'il n'avoit pas prévus. Un homme sensible que les tyrannies de la fortune poursuivent et tourmentent, quand il se connoît innocent, quand il a la conscience de son talent, de sa grandeur, de la force de son esprit, a pu trouver quelques consolations dans la solitude. La solitude a tant de consolations! L'homme, seul, supporte ses maux sans témoins importuns. Dante assurément, lorsqu'il a écrit la dernière lettre que nous avons rapportée plus haut, et qu'il a dû écrire avec son cœur, avec son génie, avec son ame, avec sa gloire, avec cet enthousiasme qui se glisse naturellement et à bon droit dans l'imagination d'un honnête homme, Dante alors étoit seul, et Dante devoit goûter le bonheur qui naît d'une satisfaction libre, d'une joie qu'aucun voisinage, ou indifférent, ou jaloux, ne vient mélanger ou altérer.

Le génie de la poésie, le génie de la composition est si heureux seul avec lui-même! Mais cette confusion de proscrits, de captifs, d'amis, d'ennemis, de réfugiés de tout rang, d'artisans et de bouffons, est-elle une société convenable pour Alighieri? Cette parole qu'il pouvoit conserver grave et réfléchie, quand il vivoit retiré dans un cercle d'amis sûrs, peut-il la retenir dans des entretiens forcés avec tant de caractères portés à des démarches, à des vues, à des désirs de plaire, à des gratitudes souvent trop complaisantes, et qui n'avoient ni règle ni mesure? La compagnie des hommes puissans et heureux est trop disposée à parler avec tiédeur à l'infortune et à blâmer celui qui est peut-être le plus raisonnable, mais qui n'a pas été le plus fort. Il ne faut pas reprocher à Dante

d'être livré à un tel danger; il devoit suivre, écouter, aimer les conseils d'Uguccione, et il ressentoit encore une vocation plus tendre. Ce robuste Atlas des gibelins pouvoit aussi n'être pas heureux sur la fin de sa carrière, ravagée par tant de travaux et de misères. Dante a pu croire qu'il devoit à un ami de ne pas l'abandonner. Si personne n'avoit un cœur plus haut et plus fier que Dante, surtout depuis les protestations inutiles prodiguées aux pieds de Henri VII, il faut convenir que dans ces natures d'esprit il y a quelquefois une simplicité, une naïveté particulière à tout ce qui est grand, qui les rend sensibles à une caresse, à une prévenance, à un mot gracieux et consolateur; de tels hommes croient, dans une situation qui est tout à coup devenue meilleure, dans des soins qu'ils n'auroient jamais dû regretter, retrouver ce qui leur appartient; ils se livrent à ce retour des belles années de leur vie, et ils ne s'aperçoivent, les imprudens, ils ne s'aperçoivent des humiliations que lorsqu'elles sont accomplies (1).

Dante, illustré par ses deux premiers poèmes; Dante, créateur d'un système poétique, de méditations jusqu'alors inconnues, pouvoit croire donner autant qu'il recevoit, et peut-être plus. Nous avons beaucoup de preuves de son orgueil et de ses fautes. Nous le surprenons encore ici dans une de ces erreurs qui purent tant l'affliger.

Ebloui par une de ces illusions qui environnoient la cour dont il étoit commensal, il pensa qu'il ne devoit plus offrir la dédicace de son *Paradis* à Frédéric de Sicile, trop éloigné, et il résolut de l'adresser à *Can Grande*. On nous a conservé la lettre par laquelle il annonça cet hommage.

(1) Balbo, tom. II, pag. 327.

M. Troya la croit datée du commencement de 1317. M. Dionisi la croit de 1320. Je pencherois pour une opinion à peu près conforme à celle de M. Troya; c'est dans les premiers momens de l'effusion d'une reconnoissance sincère et de bonne foi (qualité qui caractérisoit Dante, même dans ses fautes), qu'il a dû témoigner une si grande confiance, entrer dans tant de détails, développer tant d'empressement pour se rendre agréable. Cette lettre peut être de 1318.

M. Witte a donné une édition complète de cette dédicace.

La lettre écrite en latin commence ainsi :

« Au magnifique et au victorieux Can-le-Grand della Scala, vicaire de la principauté très-sacrée et sérénissime de la capitale de Vérone et de la ville (1) de Vicence, le très-dévoué Dante Alighieri, florentin de nation et non de mœurs, désire, pour un long cours de temps, une vie heureuse et l'accroissement perpétuel d'un nom glorieux.

« La louange de votre magnificence, répandue par la vigilante et rapide renommée, produit une impression diverse sur les esprits divers ; elle accroît les espérances des uns et la terreur des autres. En comparant cette renommée aux actions des modernes, je l'estimois supérieure à la vérité. Afin qu'une longue incertitude ne suspendît pas mon jugement, comme cette reine d'Orient qui alla à Jérusalem, comme Pallas qui monta sur l'Hélicon, je me suis rendu à Vérone pour parler de vous après avoir vu fidèlement de mes propres yeux. J'ai donc vu vos magnificences qui retentissent en tous lieux ; j'ai vu vos bienfaits, et je les ai touchés ; et comme d'abord je croyois les annonces exagérées, j'ai reconnu depuis qu'elles étoient inférieures aux faits. Il en est résulté qu'après avoir

(1) Il y a dans le texte, *in urbe Veronâ et civitate Vicentiâ*. Le nom d'*urbs*, qui n'appartient qu'à Rome, est donné ici dans une intention flatteuse, à Vérone, et Vicence ne se trouve plus que *civitas*. Notre langue n'a point d'analogue, pas plus que la langue italienne, pour traduire exactement ce que Dante a voulu dire. En traduisant le mot *urbs* par Capitale, j'ai trouvé une partie de l'intention complimenteuse de Dante, et j'ai sauvé l'honneur et le droit de Rome.

été disposé à l'affection avec une certaine crainte d'esprit, je suis devenu à la première vue votre ami et votre dévoué.

« Je ne pense pas, en me donnant le nom d'ami, encourir le reproche de présomption, comme peut-être quelques-uns le croiront; ce lien sacré de l'amitié unit les égaux et les supérieurs, et entre ces inégalités, il peut naître d'utiles et de délicieuses amitiés. »

Ici Dante défend les amitiés dans un rang inégal; la grande disparité n'empêche pas même l'amitié de Dieu et de l'homme. Si quelqu'un trouve cette assertion indigne et inconvenante, qu'il écoute l'Esprit saint. On lit dans le *Livre de la Sagesse* (VII. 14):

« La sagesse est un trésor infini pour les hommes; ceux qui « l'ont pratiquée sont devenus participans à l'amitié de Dieu. » L'impéritie du peuple porte des jugemens sans discrétion, et de même qu'il croit que le soleil a un pied de haut et un pied de large; de même le peuple est trompé dans sa crédulité sur une chose et sur une autre. Il est donc permis, ainsi qu'il a été dit plus haut, que je devienne ami très-dévoué à Cane, sans qu'il y ait présomption de ma part. »

Dante a cherché parmi les dons qu'il lui est possible de faire, celui qui conviendroit le plus, et il a pensé à la sublime *Cantica* du Paradis, qu'il offre, qu'il dédie, qu'il recommande à la protection de Cane.

Le poète entre ensuite dans quelques détails sur son ouvrage. Il n'a pas un sens simple, mais il est *polysense,* c'est-à-dire de plusieurs sens. Le premier est littéral; le second, *allégorique* ou moral. Ici il y a des définitions semblables à celles qu'on peut lire dans le *Convito.*

En parlant du titre de son ouvrage entier, Dante « dit : Le titre du livre est : *Incipit Comedia Dantis* « *Allagherii, florentini natione, non moribus.* » Nous avons déjà vu que Dante a pris une telle qualité en tête de cette dédicace. Plaignons la foiblesse

qui lui a fait ajouter les deux derniers mots. Il continue ainsi :

« Pour bien comprendre, il faut savoir que *comédie* dérive de κώμη, *villa*, et de ᾠδή, *cantus* (1), comme si on disoit *villanus cantus*. La *comédie* est un genre de narration à part ; elle diffère de la *tragédie*, par cela que la *tragédie*, dans le commencement, est admirable et calme, et que, dans la fin ou dans l'issue, elle est *fétide*, *fetida*. Ce mot de tragédie dérive de τράγος, *hircus*, et de ᾠδή, comme si on disoit *cantus hircinus*, c'est-à-dire fétide à la manière du bouc, comme on voit par Sénèque dans ses tragédies. La comédie a pour objet, dans ses commencemens, l'aspérité de quelque sujet ; mais le dénouement est prospère, ainsi que Térence le fait voir dans ses comédies. Aussi les auteurs ont coutume de dire à leur abord, en terme de salut, commencement tragique et fin comique (2) !

« Voilà pourquoi le présent ouvrage est appelé *comédie*. Si nous considérons la matière, dès le principe elle est horrible et fétide, parce qu'il s'agit de l'enfer ; à la fin elle est prospère, désirable et gracieuse, parce que c'est le paradis. Si nous parlons du ton de l'ouvrage, on a employé un style simple et humble, parce qu'on s'est servi de la langue vulgaire que les femmes les plus ordinaires comprennent. Ainsi on voit pourquoi on dit *comedia*. Il y a d'autres genres de narration poétique : le style bucolique(3), l'élégie, la satire et le parler lyrique.

(1) M. Witte a corrigé ici Dante qui s'étoit trompé. *Voy.* M. Witte, p. 82.

(2) M. Witte dit ici en note : « In catholico fratris Johannis de januâ « scr. 1286, s. v. *tragœdia* hæc leguntur : « Unde in salutatione solemus « mittere, et optare tragicum principium et comicum finem, id est bo« num principium et lætum finem. » Witte, pag. 83.

(3) On m'apporte à l'instant un ouvrage nouveau de M. Villemain, intitulé : *Cours complet de littérature française*. Paris, Didot, 1840. J'y lis un passage qui félicite généreusement Dante de ce qu'il n'a pas négligé, dans son poème, *le style bucolique*. A ce sujet, M. Villemain s'exprime ainsi : « Depuis Homère, peintre admirable des champs et de la vie domestique, « il n'y a eu que Dante qui fût à la fois si créateur et si vrai. Jamais on « n'a rendu tous les objets de la vie champêtre avec ces expressions qu'on « appelleroit basses dans une littérature artificielle, et qui ont le mérite « d'être nécessaires. Et (singularité précieuse de son ouvrage !) cette sim« plicité parfaite, cette copie exacte de la vie, au milieu de quoi est-elle « jetée ? parmi les rêves les plus hardis de l'imagination poétique. Dans

Horace nous en instruit dans sa *Poétique*. Il n'y a pas lieu d'en parler ici.

« La fin de l'ouvrage, de son tout et de sa partie, peut être multiple, c'est-à-dire voisine et éloignée. Repoussons toute investigation subtile, et disons brièvement que la fin du tout et de la partie est de détourner les vivans dans cette vie, de l'état de misère, et de les conduire à l'état de félicité. »

. Dante donne ensuite, comme il l'a fait dans le *Convito*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et dans la *Vita nuova*, des explications plus ou moins claires des diverses propositions annoncées dans le premier chant du Paradis, et il est arrivé ici, comme dans les dissertations promises en tête des deux ouvrages ci-dessus cités, qu'il promet d'expliquer, et qu'il n'explique pas autant qu'il l'a promis. Il y a cependant une observation très-importante à faire en lisant ce travail, même incomplet. Le plus souvent, l'auteur appuie ses allégories sur des passages de la Bible. Croyons donc que dans tant de morceaux de Dante, obscurs, inintelligibles, mystérieux, auxquels on s'obstine à chercher un sens éloigné, il n'y en a qu'un

« les poètes qui ont voulu peindre la nature, vous ne la trouvez pas, et chez « Dante, qui peint le surnaturel, vous la trouverez partout. Ces hommes « qui restent sur la terre, qui vous promettent l'image fidèle de la vie, ne « la connoissent pas ou la déguisent par leur langage; et cet homme « qui habite dans le ciel quand il est sorti de l'enfer, ou du moins du « purgatoire, qui est entouré de ces anges emportés d'un vol insensible « sur leurs blanches ailes; ce poète mystique et tout idéal, qui monte « d'étoiles en étoiles par la force attractive de la foi et de l'amour, vous « parlera de ce qui fait la vie du laboureur ou du pâtre italien, avec une « naïveté qui sera comprise et reconnue par eux. »

Si une sagacité, amie du beau partout où il se trouve, dicte à M. Villemain une louange si délicate, les compatriotes de Dante n'ont pas en même temps épuisé leurs couleurs dans la peinture variée qu'ils ont faite des mérites de Dante; avec cela, ils ne rencontreront pas ici sans plaisir cet hommage en si douces paroles, et nuancé de teintes si fines sur un tel sujet, qu'elles semblent appartenir au poète lui-même qui est l'objet de cette admiration.

seul à bien découvrir, c'est celui qui est en rapport avec un passage analogue de la Bible, lecture favorite du grand poète qui à cette source d'universelle poésie puisoit celle de ses admirables vers.

Dante nomme aussi très-souvent Platon. Ce qu'Aristote, Porphyre et saint Augustin ont cité de Platon, avoit rendu aux auteurs du moyen âge la pensée de ce prince des philosophes si familière, qu'ils sembloient avoir lu eux-mêmes ses traités.

Le poète s'excuse de ne pas pouvoir rapporter exactement ce qu'il a vu dans le paradis. Celui qui revient de *Lassù* ne sait pas redire ce qu'il a vu; il ne le sait pas, parce qu'il l'a oublié; il ne le peut pas, parce que s'il s'en souvient, et s'il en est satisfait, l'expression lui manque, les signes vocaux ordinaires ne sont pas suffisans. C'est ce que Platon explique dans ses livres *per assumptionem metaphorismorum*.

Dante ne porte pas plus loin ses explications, et s'interrompt par cet aveu touchant : *Urget enim me rei familiaris angustia, ut hæc et alia utilia rei publicæ derelinquere oporteat;* « car je suis tourmenté par la « détresse de ma fortune; il faut abandonner cela et « bien d'autres choses utiles à la chose publique. » Dans le temps de Dante, *res publica* et *imperium* signifioient souvent la même chose. Les susceptibilités respectives d'aujourd'hui n'admettroient pas cette parité. Dante, après cet aveu, finit ainsi :

« J'espère de votre magnificence qu'il y aura un autre moyen de pourvoir à une exposition utile. Dans la partie de l'exposition que dans la division j'ai opposée à tout le prologue, je ne dirai rien, en m'abstenant de diviser et d'expliquer. Je ne dirai rien que ceci présentement : « Quand on avancera, montant de ciel en ciel, on traitera des ames bienheureuses trouvées dans chaque sphère. Là cette vraie béa-

titude consiste dans le commencement de la vérité dont nous parle saint Jean : « *C'est là la vraie béatitude pour qu'ils « reconnoissent que tu es le vrai Dieu* (1), » et de la vérité qui se trouve dans Boèce (2) : « *Te voir est la fin.* » Aussi pour montrer la gloire de la béatitude dans les ames, on adresse des questions à ces ames, parce qu'elles voient toute vérité, et la solution de ces questions procure beaucoup de délectation et d'utilité. Enfin, après avoir trouvé le principe ou le premier être, c'est-à-dire Dieu, il n'y a plus rien à chercher, puisqu'il est Α et Ω, c'est-à-dire principe et fin, comme le désigne la vision de Jean (3). Le traité se termine en Dieu lui-même, qui est béni dans les siècles des siècles. »

Dante n'avoit pas terminé son *Paradis;* mais il est à remarquer qu'ici il donne d'avance l'idée du dénouement de la *Cantica*. On croit que le poète n'avoit encore achevé à peu près que les vingt-un premiers chants. Il y a lieu de penser aussi qu'il envoya à Cane une copie des *cantiche* de l'*Enfer* et du *Purgatoire;* car dans sa dédicace il explique la raison pour laquelle il a donné à tout son ouvrage le titre de *Comédie,* seul titre que les trois *cantiche* réunies aient porté pendant près de deux siècles après la mort de Dante. Nous verrons d'où vient ce mot de *divine;* d'abord Dante fut appelé *divin* poète, puis la *Comédie* fut appelée *divine*.

Il ne conviendroit pas que nous nous bornassions ici à analyser les vingt-un premiers chants et à rejeter plus loin l'analyse des dix derniers. Il est prouvé que si ceux-ci n'étoient pas finis, le plan au moins sur lequel ils devoient être composés étoit arrêté. Nous entreprendrons donc l'analyse de cette *Cantica*,

(1) Ev. saint Jean, XVII. 3.

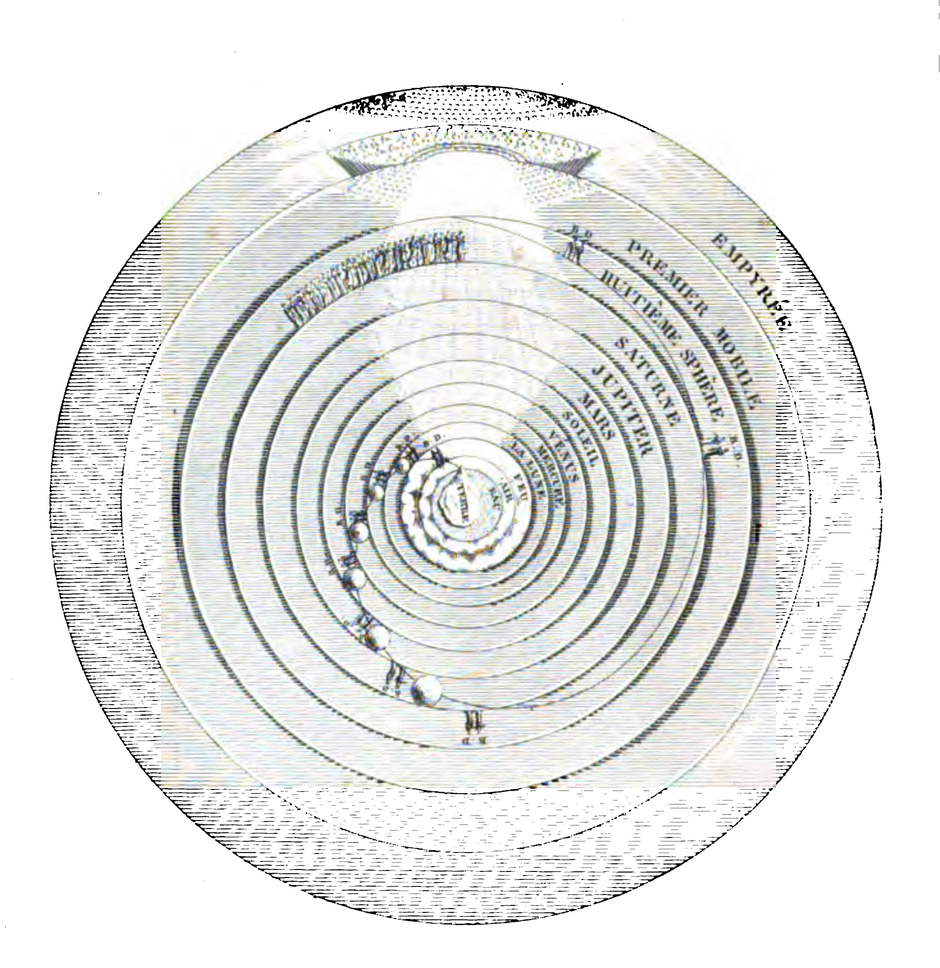
(2) Met. 9. 3ᵉ *de consolatione*.

(3) Apoc. I. 8, XXI. 6, XXII. 13.

comme nous avons donné celles des *cantiche* précédentes.

Cependant disons un mot de cet aveu de pauvreté que Dante ne peut retenir. Déjà quelques traitemens moins bienveillans auroient-ils commencé à blesser le poète ? Parleroit-il si fièrement de sa misère pour qu'on n'eût pas à la lui reprocher? Il faut, je crois, peu faire attention ici à cet aveu, car dans les chants du *Paradis*, les mêmes aveux se reproduiront, et dans un style noble, généreux, fait pour avertir les grands, si cela étoit nécessaire, du degré de délicatesse qu'ils doivent apporter partout, en tout temps, dans l'offre de leurs secours à des exilés qui n'ont pas manqué à l'honneur.




EMPYRÉE
PREMIER MOBILE
HUITIÈME SPHÈRE
SATURNE
JUPITER
MARS
SOLEIL
VÉNUS
MERCURE
LA LUNE
FEU
AIR
EAU
TERRE

CHAPITRE XXXV.

DÉTAILS SUR L'ITINÉRAIRE DE LA COURSE POÉTIQUE DE DANTE. M. GINGUENÉ PENSE QUE DANTE N'A MÊLÉ A SON *PARADIS* NI INTÉRÊTS NI PASSIONS TERRESTRES. L'AUTEUR RÉFUTE M. GINGUENÉ. PREMIER CHANT DU *PARADIS*. LE POÈTE EST TRANSPORTÉ DANS LA LUNE. MILTON A IMITÉ DES PASSAGES DE DANTE. DISCOURS DE JUSTINIEN. IL RACONTE TOUTE L'HISTOIRE DE ROME. ROMÉE DE VILLENEUVE. OPINION DE M. VILLEMAIN SUR SAINT LOUIS. CLÉMENCE, REINE DE FRANCE. DANS LA SPHÈRE DU SOLEIL, ON MONTRE A DANTE SIGER DE BRABANT. IMPORTANTES RECHERCHES DE M. VICTOR LECLERC SUR CE PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS. SAINT THOMAS D'AQUIN FAIT L'ÉLOGE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE. SAINT BONAVENTURE FAIT L'ÉLOGE DE SAINT DOMINIQUE. L'AUTEUR EXPLIQUE LES DIVERS CARACTÈRES DU STYLE ITALIEN ET DU STYLE FRANÇAIS. CACCIAGUIDA, TRISAÏEUL DE DANTE, APRÈS AVOIR BLAMÉ LES MOEURS DE FLORENCE, PRÉDIT A DANTE LES MALHEURS QU'IL ÉPROUVERA DANS UN EXIL.

Les beautés poétiques, les faits de l'histoire, les repentirs du guelfe, les colères du gibelin, les attestations d'amitié, les confessions de quelques fautes, les professions de foi catholique, les prédictions, les plus hautes leçons de morale, nous ont plus occupé dans l'analyse des deux *Cantiche* précédentes que plusieurs détails, cependant importans, relatifs à l'itinéraire du voyageur. Il ne sera pas mal de résumer ici tout le plan du poète. M. Arrivabene en a donné un aperçu lumineux, et qui mérite d'être rappelé.

26

D'après les informations fournies par Dante lui-même, et qu'il a consignées dans le chant xx de l'*Enfer*, et dans le chant xxiii du *Purgatoire*, le poète a commencé son mystérieux voyage au moment où le soleil étoit entré dans le signe du bélier, la nuit du 4 au 5 avril de l'an du Seigneur 1300. Cette année-là, c'étoit le 4 avril que tomboit la pleine lune. Dante place au 5 avril l'anniversaire de la mort du Rédempteur, contrairement au sentiment de Pétrarque, qui le place le 6 du même mois. Le poète feint d'avoir entrepris ce voyage après avoir atteint la sommité de l'arc par lequel monte et descend la vie. Ajoutons que la narration de cet itinéraire toujours daté du 4 avril 1300, fut ébauchée, abandonnée, reprise, laissée de nouveau, et achevée pendant vingt-un ans de vie que la nature accorda encore à l'auteur. Aussi, quand il parloit d'événemens postérieurs à l'an 1300, alors, comme on l'a dit, il supposoit une prédiction.

Cet ouvrage, fruit des malheurs de l'exil, est à la fois poème narratif (1), dramatique et didascalique. Dans son récit, Dante donne jour par jour la relation de ce qu'il a vu et de ce qu'il a entendu le long du chemin ; il n'oublie aucun des événemens dont il a été témoin. Il emploie une nuit et un jour à visiter l'*Enfer*, et une autre nuit et un autre jour à passer du centre terrestre à l'autre hémisphère. Ces deux espaces de temps réunis forment deux jours naturels. La nuit commençoit quand il entroit dans la forêt. De l'entrée jusqu'à la sortie de *la Giudecca*, il emploie vingt-quatre heures ; puis trois heures à descendre du milieu de la poitrine de Lucifer au centre, et à monter du centre à l'autre face

(1) *Il Secolo di Dante*, Arrivabene, pag. 200.

de la *Giudecca;* plus vingt-une heures pour sortir de cette partie. Ainsi se passèrent les quarante-huit heures.

Dante se trouva dans l'hémisphère opposé, à l'heure où naissoit le jour, parce que là il fait jour quand sur notre hémisphère il fait nuit.

Il emploie ensuite trois nuits et trois jours et demi à voir le *Purgatoire* et à contempler le séjour de nos premiers pères sur la cime de la montagne. Il suit sa course dans les champs de l'air et de l'éther, et s'élève à travers les cieux de Ptolémée jusqu'à la dixième sphère où réside la divinité ; ainsi il arrive en *Paradis* le jour de Pâques, après sept jours de voyage. Dans ce céleste itinéraire, il emploie vingt-quatre heures.

M. Ginguené commence ainsi son analyse du Paradis (1) :

« Après une course aussi longue et aussi pénible, après avoir descendu tous les degrés de l'*Enfer* et remonté tous ceux du *Purgatoire*, Dante arrive enfin au séjour des félicités éternelles et nous y fait arriver avec lui. Mais pourrons-nous le suivre pas à pas dans ce bonheur, comme nous l'avons fait au milieu des peines ? C'est ce dont, en examinant la dernière partie de son poème, on reconnoît l'impossibilité.

« Dans l'*Enfer*, le spectacle des supplices frappe de terreur. L'imagination forte, sombre et mélancolique du poète émeut l'ame la plus froide, et fixe l'attention la plus distraite. Dans le *Purgatoire*, l'espérance est partout, ses riantes couleurs parent tous les objets, adoucissent le sentiment de toutes les douleurs. Dans l'un et dans l'autre, des aventures touchantes et terribles, de fidèles tableaux des choses humaines ou des peintures fantastiques, mais que l'on croit réelles ou palpables, parce qu'elles donnent aux beautés idéales des traits qui tombent sous les sens ; enfin des satires piquantes et variées

(1) *Hist. litt. d'Italie*, tom. II, pag. 197.

réveillent à chaque instant la sensibilité, l'imagination ou la malignité.

« *Le Paradis n'offre presqu'aucune de ces ressources;* tout y est éclat et lumière; une contemplation intellectuelle y est la seule jouissance. Des solutions de difficultés et des explications de mystères remplissent presque tous les degrés par lesquels on arrive à la connoissance intime ou à l'intuition éternelle et fixe du souverain bien. Cela peut être admirable sans doute, mais cela est trop disproportionné avec la foiblesse de l'entendement, trop étranger à ces affections humaines qui constituent éminemment la nature de l'homme, peut-être enfin trop purement céleste pour la poésie qui, dans les premiers âges du monde, fut presque uniquement consacrée aux choses du ciel, mais qui depuis long-temps ne peut plus les traiter avec succès, si elle ne prend soin d'y mêler des objets, des intérêts et des passions terrestres. »

M. Ginguené se montre ici préoccupé d'une pensée qu'il manifeste plus en détail quelques lignes plus bas. Il déclare la guerre moins à Dante qu'au sujet de ses chants. Il plaisante sur les croyances du poète, et, sans s'en apercevoir, sur celles de cent cinquante millions de complices qui croient comme lui dans l'univers, et qui sont heureux de cette croyance.

Alors ce critique, habituellement si ferme et si judicieux, n'est plus que sur un terrain mouvant. Ces opinions de M. Ginguené, que l'Italie elle-même n'a pas assez combattues, n'ont pas peu contribué à fortifier l'idée qu'on a généralement de l'infériorité des beautés du *Paradis*, comparées à celles des autres *Cantiche*.

Comment M. Ginguené peut-il dire que le *Paradis n'offre presqu'aucune des ressources qui réveillent à chaque instant la sensibilité, l'imagination et la malignité?* S'il s'étoit borné à dire que cette dernière impression ne peut pas se trouver dans le *Paradis*, il auroit

dit une chose raisonnable. Le *Paradis*, comme on peut le voir, en le lisant sans préoccupation, *offre des ressources qui éveillent* AU PLUS HAUT POINT la *sensibilité*, l'imagination, et il faut le dire, quoique ce puisse être un blâme juste qu'on doit adresser au poète, il faut le dire, *la malignité*.

Dante est encore *homme* dans la construction de son *Paradis;* il y est aussi grand poète qu'on l'a vu dans l'*Enfer* et dans le *Purgatoire*. D'ailleurs le ton veut être différent, mais il ne l'est pas toujours, et puisque M. Ginguené regrette *les fidèles tableaux des choses humaines, les peintures fantastiques*, des *satires piquantes* et *variées*, nous lui répondrons que la poésie de Dante n'est pas, là, uniquement *consacrée aux choses du ciel*, et qu'il s'y trouve mêlé *des objets, des intérêts et des passions terrestres*.

M. Ginguené rentre dans le vrai quand il parle de *solutions de difficultés*. Il auroit pu ajouter que des dissertations métaphysiques peuvent être trouvées superflues; mais peut-on jamais oublier tout ce qu'il y a de mélodie, de musique divine dans ces tercets, où il faut quelquefois pardonner à des définitions de l'école en faveur de tant d'éclat, de douceur, de charme et d'harmonie ? M. Ginguené d'ailleurs devoit finir par reconnoître de la vérité du sentiment que j'exprime ici.

Je sais bien qu'un tel aveu est accompagné de cette prévention obstinée contre le *Paradis* que M. Ginguené ne peut jamais dissimuler. Cette prévention le porte à déclarer, sans aucun *peut-être*, sans la modification d'un *on dit*, que les Italiens lisent peu le *Paradis*. M. Ginguené se trompe. Les Italiens lisent beaucoup le *Paradis*. Il y a même parmi eux un grand nombre d'hommes de goût, d'hommes d'ima-

gination, d'hommes d'étude qui préfèrent le *Paradis* aux deux autres *Cantiche*. Je parle en témoin oculaire de cette disposition d'un grand nombre d'Italiens. A cette prévention près de M. Ginguené, qu'il auroit sacrifiée s'il eût fait un long voyage dans la Péninsule, cet auteur ne peut se refuser à la confession suivante, où il persiste, il est vrai, dans son erreur, mais dont les derniers termes le rappellent suffisamment à notre sentiment :

« Dans le pays même de l'auteur, où les études de la théologie sont toujours, par de bonnes raisons, les premières, les plus importantes de toutes, le *Paradis* est ce qu'on lit le moins, quoique Dante n'y ait pas répandu moins de poésie que dans les autres parties, et que peut-être même il ait mis, dans son expression poétique, *une élévation plus continue,* plus d'*invention* et de *nouveauté*. »

Où en serions-nous aujourd'hui qu'il s'est élevé de bien autres ennemis que M. Ginguené contre les livres catholiques, si ce *Paradis* ne nous apportoit pas une expression si positive des opinions théologiques de Dante, de Dante qu'on veut nous représenter comme un hérétique? A coup sûr Dante, théologien moins consommé, approbateur plus froid des dogmes sacrés, professeur moins exact des nuances les plus cachées de cette science profonde, viendroit bien plus en aide aux raisonneurs à esprit protestant, qui, tout en trouvant dans le *Paradis* tant d'explications nettes et précises, en présentent l'auteur comme ennemi de notre foi, et viennent nous assurer que celui qui attendoit si impatiemment *il Veltro,* vouloit nous annoncer *Lutero*. Jamais l'anagramme, depuis qu'on dispute, n'a remporté une victoire plus signalée et plus ingénieuse. Bon Uguccione, tour à tour *Veltro*,

Dux, tu étois un grand guerrier ; mais le premier nom symbolique qu'on te donnoit dans un sens politique avoit-il quelque chose de commun avec les attaques et la fureur du prétendu réformateur né à Eisleben, qui fit crier à tant de provinces : *Plutôt turcs que papistes ?* L'imagination a-t-elle été donnée à l'homme pour qu'il en abusât à ce point?

Quoi qu'il en soit, nos adversaires eux-mêmes nous promettent qu'en lisant le *Paradis*, nous trouverons, dans *son expression poétique*, une *élévation plus continue, plus d'invention et de nouveauté*. Un bon catholique doit penser qu'il n'y trouvera rien qui l'égare. Achevons donc notre tâche ; il n'y a de danger ici ni pour notre foi, ni pour nos plaisirs.

Voici le début du premier chant :

« La gloire de celui qui met tout en mouvement pénètre dans l'univers et brille plus dans une partie et moins dans une autre. J'ai parcouru le ciel qui reçoit le plus de sa lumière, et j'ai vu des choses que ne sait et ne peut redire le mortel qui descend de là-haut.

« L'intelligence, s'approchant en liberté de l'objet de ses désirs, s'élève tant, que la mémoire ne peut revenir en arrière. Cependant les merveilles du saint royaume, dont j'ai pu faire un *trésor* dans mon esprit, vont être la matière de mes chants. »

La littérature naissante et la littérature mythologique n'étoient pas encore séparées ; elles se donnoient la main. Le vrai Dieu étoit encore nommé Jupiter ; Apollon doit continuer d'être le dieu des vers.

« Bienfaisant Apollon, pour ces derniers travaux abreuve-moi à longs traits de ta valeur, comme le demande le laurier qui t'est cher ! Jusqu'ici je n'ai franchi qu'une des cimes du Parnasse ; aujourd'hui je dois franchir les deux cimes à la fois, pour remplir dignement ma dernière tâche poétique.

Entre dans mon sein, inspire-moi les accens qui t'avoient donné la victoire, quand tu tiras les membres de Marsyas de leur enveloppe sanglante ! O divine puissance, permets que je retrace l'image de l'empire bienheureux, telle qu'elle est restée dans ma mémoire ! alors je m'avancerai vers ton arbre favori, et je me couronnerai de ses feuilles dont la sublimité du sujet et ta protection m'auront rendu digne.

« Mon père, on cueille rarement le laurier pour triompher comme César ou comme poète (ô faute, ô honte des volontés humaines !) ; le désir de quiconque veut s'orner du feuillage du Pénée doit répandre des flots de joie autour de la divinité de Delphes.

« Une foible étincelle allume une grande flamme. Peut-être après moi des prières plus éloquentes obtiendront-elles des réponses plus favorables de Cyrrha.

« La lumière du monde s'élève sur les mortels par des issues diverses ; mais quand elle sort par l'issue où quatre cercles se réunissent à trois croix (lorsqu'elle entre dans le signe du Bélier), elle ordonne (1) et dispense sa vertu dans l'univers avec une influence plus heureuse ; elle façonne et dispose mieux à sa manière la vie mondaine. Par une de ces portes commençoit le jour ; de l'autre côté régnoit une nuit profonde. Toute une partie de l'hémisphère étoit déjà blanchie par l'aurore, et l'autre étoit plongée dans les ténèbres, quand je vis Béatrix, tournée à gauche, contempler attentivement le soleil. Jamais l'aigle n'osa le regarder fixement avec tant d'assurance. Comme un rayon revient par la répercussion au point lumineux d'où il est parti, ainsi qu'un pélerin qui a terminé son voyage, de même l'action de Béatrix, se réfléchissant dans mes yeux, frappa ma pensée, et me disposa, contre l'habitude des hommes, à fixer aussi mes regards sur le soleil. Là Dieu accorde des facultés que nous n'avons pas sur la terre, où tout est proportionné à nos foibles moyens. Mais cependant je ne pus long-temps soutenir l'éclat de cet astre. Je le vis lancer des étincelles semblables à un fer rougi qu'on retire du feu, et il me parut qu'un autre jour se joignoit subitement au premier jour, comme si l'être qui en a la puissance avoit orné le ciel d'un second soleil.

« Béatrix continuoit d'avoir les yeux attachés sur le char

(1) *Voy.* la traduction du *Paradis*, Didot, tom. I, pag. 160.

éternel ; j'en détournai les miens pour les reporter sur elle, et, en la considérant, je sentis en moi-même que je devenois tel que Glaucus, quand il goûta cette herbe qui lui fit partager la divinité des dieux marins. Qui pourroit exprimer par des paroles cette faculté de *transhumaner* (j'ai déjà signalé cette magnifique image)! Que cet exemple encourage celui à qui la grâce permettra de connoître par l'expérience une si haute félicité!

« Amour qui gouvernes le ciel, tu sais si je n'étois pas alors tel que tu m'avois nouvellement créé, toi qui me fortifiois de tes rayons! Quand j'admirai, ô noble objet des désirs éternels! cette révolution des cieux que tu diriges, cette harmonie que tu guides et que tu tempères, il me sembla que la flamme du soleil allumoit un immense espace du ciel. Jamais pluies et fleuves ne formèrent un lac aussi étendu : tant de splendeur et la nouveauté du spectacle allumèrent en moi une avidité pénétrante et un désir d'en connoître la cause.

« Béatrix lisoit en moi comme moi-même. Avant que je la priasse de satisfaire mon esprit tout ému, elle ouvrit la bouche et me dit : « Toi-même tu te livres à l'erreur avec tes fausses « idées; tu ne vois pas ce que tu verrois, si tu les avois éloi- « gnées. Tu n'es plus sur la terre comme tu crois; la foudre, « formée dans la région où elle est née, n'a pas été lancée « aussi rapidement que tu as été porté, toi, dans cette région. »

Ici Béatrix commence une de ces explications que n'approuvent point ceux qui n'aiment pas à lire le *Paradis*; mais cette exposition est nécessaire. Avant de se faire une idée de la marche de Dante dans cette *Cantica*, il faut avoir lu le *Paradis* entier ; il faut comprimer toutes ses impatiences et s'avancer vers le but que l'auteur veut atteindre ; alors il y a un plaisir toujours nouveau à reconnoître avec quelle sagacité de mémoire l'auteur se souvient de ses prémisses.

Les impatiens, les esprits paresseux, les dissertateurs positifs ne doivent pas oublier les préceptes, les recommandations, les avis donnés dans le commencement du IIe chant.

« O vous qui, montés sur une frêle barque, suivez la marche de mon vaisseau, désireux d'écouter mes chants, retournez revoir vos rivages, ne vous avancez pas en pleine mer, de peur de vous égarer, si vous perdiez mes traces ! On n'a jamais parcouru les ondes où je m'engage aujourd'hui. Minerve enfle mes voiles, Apollon me conduit, et les neuf Muses me signalent les Ourses. Mais vous, en petit nombre, qui de bonne heure avez levé la tête vers le pain des anges, nourriture dont on vit ici sans pouvoir s'en rassasier, hasardez-vous dans le haut Océan, et suivez le sillon que trace mon vaisseau sur l'onde qui reprend d'elle-même son niveau. Les héros qui passèrent à Colchos, quand ils virent Jason devenu laboureur, ne furent pas émerveillés autant que vous devez l'être. »

Quel poète a donné plus de charme à son style ! Retirez-vous, mauvais croyans, ne suivez pas dans une foible barque un noble vaisseau ! Quel Argonaute imprime à son entreprise un ton d'assurance plus fier !

Nous qui n'avons pas l'intention de regagner le rivage, nous continuerons de suivre le poète.

En aussi peu de temps qu'un trait est placé, se détache de l'arc et vole, Dante est arrivé dans un lieu où il fut frappé d'un spectacle admirable. Il est transporté dans la première étoile, la lune, qu'il appelle la *perle éternelle.* Ici Dante amoncelle des explications conformes à la physique de son temps. Quelques-unes sont judicieuses; d'autres, plus obscures, ne peuvent satisfaire nos physiciens actuels. En général, il s'éloigne trop de son sujet, mais il ne tarde pas à redevenir poète, et poète sublime. Il y a une impression qu'on éprouve souvent avec Dante ; il se livre à des démonstrations qu'il traite sous tous les points de vue. On s'inquiète, on se trouble, on abaisse la main qui tient le livre; mais on ne l'a pas plus tôt relevée qu'une pensée brillante surgit tout à coup et que l'on continue le voyage.

Pour éviter les répétitions, avertissons bien de ce qu'il ne faut pas ignorer, ceux qui consentent à nous accompagner; car de toutes parts les hommes à préjugés disent qu'à ce point de notre examen, nous devons rester seuls sans auditoire et sans lecteurs. Quelque peu considérable que soit le nombre des fidèles, nous parlerons pour eux comme nous ferions pour la multitude.

Il faut donc savoir que Dante compte dix sphères : la Lune où il est maintenant, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, la huitième sphère où sont les étoiles fixes et qui n'a pas d'autre nom, le premier mobile, enfin le ciel empyrée. Il faut admettre avec cet auteur de tels principes, si on veut parvenir à le bien connoître.

Ces principes étoient ceux du temps, ceux que Brunetto avoit enseignés à Dante. Nous remarquerons actuellement que si Dante a voulu expliquer les taches de la lune, Milton a entrepris aussi un travail semblable. Raphaël n'en entretient-il pas Adam, liv. V, vers 415 et suivans?

« Des élémens, le plus grossier nourrit le plus pur, la terre nourrit la mer : la terre et la mer nourrissent l'air ; l'air, les feux éthérés, et d'abord la lune comme placée le plus bas. De là, dans son visage arrondi, ces taches, vapeurs non purgées, non encore changées en substances. La lune ne manque pas non plus d'exhaler de son moite continent de la nourriture aux globes plus élevés. Le soleil, qui communique à tous sa lumière, reçoit de tous sa récompense alimentaire en exhalaisons humides, et le soir *soupe avec l'Océan.* »

Dans le livre VIII, Milton parle encore des taches de la lune. Les deux poètes ont suivi une marche différente. L'explication donnée par Dante, et qu'il

convient d'aller chercher dans l'auteur lui-même, est obscure, mais elle montre un esprit exercé à l'étude de la plus haute métaphysique, et se rattache en même temps à la théologie, ce dont nous ne lui faisons aucun crime. L'explication générale de Milton est purement physique; chez lui, l'explication du VIII[e] livre a quelque chose de plus satisfaisant que celle du V[e].

Dans ce besoin impérieux de parler de la lune et de ses taches, ne peut-on pas reconnoître que Milton étoit rempli du poème de Dante, et que le poète anglais cherchoit à lutter contre le poète florentin?

Dante trouve dans la première sphère (la lune) Piccarda, sœur de Forèse et de messer Corso Donati, que messer Corso fit sortir par force de son couvent pour la rendre à la vie séculière.

Les paroles que Piccarda adresse à Dante deviennent ici une exposition claire du plan ultérieur de notre poète. Dante demande assez indiscrètement si Piccarda désire un lieu plus haut pour mieux contempler Dieu; Piccarda répond :

« Il faut parmi nous vivre dans l'esprit de charité; la forme « de l'être bienheureux demande que nous nous soumettions à « la puissance divine, et toutes nos volontés ici n'en font qu'une. « Dans ce royaume, nous sommes rangés de degré en degré; « ce qui plaît à celui qui nous gouverne plaît à tout le royaume. « Sa volonté est notre paix. Elle est cette mer où se rend tout « ce que sa volonté a créé et tout ce que produit la nature. » Je vis bientôt clairement que tout, dans le ciel, est paradis, quoique la grâce du bien suprême y laissât différemment toutes ses faveurs. »

M. Ginguené a-t-il raison de dire que, dans le *Paradis*, tout est uniforme; que de la lecture de ce poème il peut résulter « de l'admiration pour la

« science, pour le génie d'expression, pour la diffi-
« culté vaincue, mais que, ce qui est toujours fâ-
« cheux dans un poème, tout cela est mêlé d'un peu
« d'ennui (1)? »

J'en demande pardon au censeur, mais le *Paradis* a de telles gradations de forme, d'intérêt, d'*animation*, s'il est permis d'employer ce mot nouveau, qu'il n'y a pas un seul moment où il cause l'ennui, à moins que ce ne soit cette sorte d'ennui qu'on éprouve, de parti pris, sur un sujet donné, que l'on n'a pas le soin de juger et d'apprécier d'aussi bonne foi que l'a fait le protestant Milton.

Un peu plus bas, dans une autre réponse de Piccarda, on lit ce vers qui se recommande par une si heureuse expression :

Perfetta vita ed alto merto INCIELA
Donna più sù.

Ce mot *inciela* m'a paru si élégant, si gracieux, si concis, que j'ai osé le traduire ainsi : « Une vie
« sainte, un mérite éminent *encièlent* plus haut une
« femme..... » Cette femme est sainte Claire, sœur de saint François, institutrice des Franciscaines, ordre dans lequel Piccarda avoit fait ses vœux.

Le chapitre v offre une réponse à ceux qui ne voient pas que, dans le *Paradis*, on rappelle les *passions terrestres*.

Peut-on gourmander plus vivement les mauvais adorateurs du Christ?

« Chrétiens, s'écrie Béatrix, apportez plus de gravité dans vos actions! ne soyez pas comme une plume qui s'agite à tous

(1) *Hist. litt. d'Italie*, tom. II, pag. 256.

les vents ! ne croyez pas que toute eau puisse vous purifier ! vous avez pour guides l'ancien, le nouveau Testament et le pasteur de l'Eglise : qu'ils suffisent pour votre salut ! Si une passion coupable vous indique une autre voie, soyez des hommes et non des animaux sans raison. Que l'hébreu qui est parmi vous ne rie pas de vos déréglemens ! Ne faites pas comme l'agneau qui abandonne le lait de sa mère, l'agneau qui folâtre et qui joue imprudemment avec lui-même !

« Aussi vite qu'une flèche frappe le but avant que la corde soit en repos, nous courûmes au second royaume. »

Dante et Béatrix sont dans la sphère de Mercure ; c'est là qu'une foule de lumières célestes se dirigèrent vers les poètes et la noble femme qui les guidoit, en s'écriant : « *Voilà qui accroîtra nos amours !* »

Ecco chi crescerà li nostri amori !

Ce vers est charmant, ce vers est délicieux. Un de ces esprits pieux dit à Dante : « Veux-tu de nous « quelques éclaircissemens? satisfais à ton plaisir. »

La lumière qui a parlé ainsi est l'empereur Justinien. Dante lui demande qui il est. Justinien répond, et il entreprend sa propre histoire et celle des triomphes de l'aigle de Rome.

Nous trouvons ici quelques morceaux de prose de la *Monarchia,* mais refaits en vers d'une touche rapide et savante. C'est le cas de répéter un jugement spirituel et vrai de M. Villemain : « L'italien de Dante « a, comme le vieux français, je ne sais quoi de court, « de vif, de passionné que regrettoit Fénelon et que « nous essayons de contrefaire (1). »

« Depuis que Constantin avoit tourné l'aigle contre le cours du ciel qu'elle avoit suivi autrefois sur la flotte de cet ancien

(1) *Cours de litt. franç.*, tom. I, pag. 397.

héros qui s'empara de Lavinie, il s'étoit écoulé cent et cent ans et plus, pendant lesquels l'oiseau de Dieu avoit régné à l'extrémité de l'Europe, dans le voisinage des montagnes d'où il étoit parti. De là il avoit gouverné le monde sous l'ombre de ses ailes sacrées, et l'autorité, transmise de main en main, étoit parvenue jusqu'à moi.

« Je fus César et je suis Justinien. Par la volonté de Dieu, qui est le premier amour, je retranchai des lois ce qu'elles offroient d'inutile et d'obscur.

« Avant de me dévouer à cet ouvrage, je croyois qu'il n'y avoit qu'une seule nature dans le Christ, et je vivois satisfait d'une telle croyance; mais le bienheureux Agapet, souverain pontife, me redressa par ses paroles à la foi véritable. J'écoutai sa voix, et je reconnois que son opinion étoit raisonnable. Comme tu sens toi-même que toute contradiction a une partie fausse et une partie vraie, aussitôt que j'eus commencé à marcher avec l'Eglise, je me livrai tout entier à ce haut travail que Dieu m'avoit inspiré. Je laissai le soin de mes armées à mon Bélisaire : la main du ciel le servit visiblement, et je compris que je devois me reposer sur lui. Je viens de répondre à ta première question, mais le sujet me contraint à t'en dire davantage, et je veux que tu connoisses la force des raisons de ceux qui se disent les défenseurs du signe sacré et de ceux qui le combattent. Vois quelle est la vertu qui a rendu ce signe si vénérable. A la mort de Pallas, l'aigle commença à régner. Tu sais qu'elle séjourna dans la ville d'Albe pendant plus de trois siècles, jusqu'au moment où, pour elle, *les trois* combattirent. Tu sais où elle habita depuis l'affront aux Sabines jusqu'à la douleur de Lucrèce, sous sept rois qui soumirent les nations voisines. »

Quel est le poète qui a jamais osé, d'une manière plus sublime, convertir en dates historiques ces faits si importans des annales romaines? L'*affront aux Sabines*, la *douleur de Lucrèce!* Qu'on vienne nous dire que ce ne sont pas là des *objets*, des *intérêts* et des *passions terrestres!*

« Tu sais que l'aigle anima les valeureux citoyens de Rome quand ils marchèrent contre Brennus, contre Pyrrhus, contre

tant d'autres princes et leurs alliés. Torquatus, Quintius qui reçut un surnom de sa chevelure mal soignée, les Décius et la famille Fabia lui durent cette renommée que je me rappelle avec délices. Elle écrasa l'orgueil de ces Arabes qui suivirent Annibal à travers les Alpes incultes, d'où toi, Eridan, tu prends ton cours.

« Scipion et Pompée obtinrent le triomphe sous le même signe qui parut acerbe à la colline (*Fiesole*), au pied de laquelle tu pris naissance.

« Puis, lorsque le ciel voulut faire connoître à la terre la félicité dont il jouit lui-même, l'aigle fut confiée à Jules par la volonté de Rome. C'est alors que l'Isère, la Saône, les vallées du Rhône et la Seine ont vu ce signe s'avancer depuis le Var jusqu'au Rhin (1). La langue et la plume n'auroient pu suivre la rapidité de son vol quand il sortit de Ravenne et sauta le Rubicon. Il se dirigea bientôt vers l'Espagne, puis, vers Durazzo, frappa Pharsale, et fit sentir le poids de ses coups au Nil brûlant. Revoyant Antandre, le Simoïs et le lieu où repose Hector, contrée d'où ce signe étoit parti, il devint fatal à Ptolémée. De là il s'élança foudroyant sur Juba, et tout à coup se retourna vers votre Occident, où il entendoit la trompette du parti de Pompée. Brutus et Cassius aboient dans l'*enfer* au souvenir de ce que fit l'aigle sous celui qui ensuite s'en empara de force, et fit pleurer Modène et Pérouse. On entend gémir la triste Cléopâtre qui, pour fuir ses atteintes, reçut de l'aspic une mort subite et cruelle. Sous cet autre, l'aigle étendit sa domination jusqu'à la mer Rouge ; sous cet autre, elle procura au monde une si douce paix que le temple de Janus fut fermé. Toutes ces victoires du signe dont je parle, remportées d'abord et qu'il devoit remporter encore dans le royaume mortel qui lui est soumis, deviennent en apparence foibles et obscures, si l'on considère, avec un œil éclairé et une affection pure, ce que fut ce signe dans les mains du troisième César.

(1) Dante nous donne là une idée de la route qu'il a suivie pour aller à Paris. Nos magnifiques fleuves frappent beaucoup les étrangers. J'ai lu plus de vingt de ces relations que les ambassadeurs vénitiens en France devoient remettre à leur retour au grand Conseil. Tous y parlent de nos fleuves, de notre commerce intérieur, de cette situation sur deux mers qui nous rend si hardis navigateurs. Pourquoi n'avons-nous pas aussi plus de canaux ?

« La vive justice qui m'anime lui accordoit, à celui que je signale, la faveur de venger une injure personnelle à Dieu même ; mais ici, redouble d'admiration !

« Avec Titus, l'aigle courut tirer vengeance de la vengeance de l'antique faute ; enfin, lorsque la dent lombarde mordit la sainte Eglise, Charlemagne lui accorda du secours et triompha sous les auspices de l'aigle. »

Voilà certainement un beau morceau d'histoire en magnifiques vers ! on ne cesse pas de lire avec plaisir ce tableau d'annales bien *terrestres*. Le banni, qui a aimé les guelfes et qui sert les gibelins, va s'animer à présent d'une vive colère contre les deux partis. Dante ici se montre supérieur à tout esprit de faction, mais il persiste dans les principes qu'a développés son traité *de Monarchiâ;* la haine contre les princes de France, toujours censés protecteurs de la cour pontificale résidant à Avignon, et que Dante auroit voulu voir à Rome, va se manifester par des menaces et même par des imprécations. Tout Français que nous sommes, nous n'avons pas besoin de répéter que nous excusons bien facilement le grand poète. Nous avons reconnu qu'un grand poète dit et se rétracte ; qu'il va, qu'il vient : il ne prend d'ordre que de lui-même, il n'obéit qu'à la passion qui l'inspire. Si les vers, même injustes, sont beaux, ils sont pardonnés.

« Tu peux juger maintenant ceux que je viens d'accuser plus haut, et tu connoîtras quelles sont leurs erreurs, cause de tous vos maux. L'un oppose les lis d'or au signe légitime ; l'autre s'en proclame inconsidérément le défenseur. C'est une rude tâche de savoir qui des deux s'abuse davantage. Que les gibelins continuent leurs menées sous un autre étendard ! Il connoît mal ce signe, celui qui l'arbore avec des prétentions injustes ! Que ce nouveau Charles et ses guelfes ne s'efforcent pas de l'abattre ! qu'ils craignent plutôt les serres qui ont déchiré la peau d'un lion plus redoutable ! Souvent

les fils ont pleuré la mort de leur père. Qu'on ne croie pas enfin que Dieu change d'armes en faveur des lis! »

Ici le poète s'apaise et prend un ton moins impétueux.

« Cette petite étoile est ornée d'esprits sublimes qui ont cherché évidemment l'honneur et la gloire. Lorsque les désirs ont eu pour but cette gloire mortelle, il convient que les rayons du véritable amour jettent une clarté moins vive. Notre félicité est proportionnée à notre mérite; nous ne voyons ces rayons que tels qu'il nous est permis de les voir. Enfin, cette admirable justice de Dieu excite tellement notre affection, que nous ne pouvons plus retomber dans aucune méchanceté. Différentes voix produisent de doux accords; ainsi différens degrés produisent une douce harmonie au sein de cet heureux royaume. »

Justinien montre ensuite à Dante la lumière de Romée de Villeneuve, premier ministre de Raymond Bérenger, comte de Toulouse et de Provence. Ce prince avoit quatre filles que Romée maria à quatre rois; la première, Marguerite, dont nous avons parlé comme on sait, fut mariée à saint Louis en 1234; c'est la sublime héroïne de Damiette, celle qui fit le bonheur du plus aimable prince et de l'homme le plus civilisateur de son temps (1); la seconde, à Edouard,

(1) Ce n'est pas moi qui interromps ici le récit. C'est M. Villemain, et il en a bien le droit. Il y a quelquefois des honneurs qu'il faut rendre aux hôtes qui sont arrivés plus tard; ils méritent qu'on revienne sur ses pas. J'aurois certainement inséré, page 40 de mon ouvrage, ce que cet écrivain dit de Louis IX dans son *Cours de littérature française*, Paris, 1840, pag. 288. J'insère donc ce digne complément aux opinions de Michaud et de Voltaire.

« Saint Louis a plus fait comme homme, qu'il n'a laissé de monumens « comme roi; mais ce qu'on lui doit surtout, et ce qu'on a moins vu, c'est « le mouvement qu'il a donné à l'esprit de son peuple. Cela ne se saisit pas « pour ainsi dire; cela ne se constate pas dans un acte particulier. Mais « prenez la France avant Louis IX, regardez la France après lui; il semble « que ce soient d'autres hommes; les esprits se sont élevés. C'est à dater de

roi d'Angleterre; la troisième, à Richard, frère du roi d'Angleterre, et qui fut élu roi des Romains; et la quatrième, *Béatrix*, à Charles I[er], roi de Naples et frère de saint Louis.

Nos historiens provençaux donnent des détails curieux sur la vie de Romée, qu'ils appellent Romieu de Villeneuve. Sa maison subsiste encore aujourd'hui. M. le marquis de Villeneuve-Trans, mon confrère à l'Académie des Inscriptions, et M. le vicomte Alban de Villeneuve, son frère jumeau, appartiennent à cette illustre famille. Ce sont deux hommes que leur talent, leurs écrits et leur modestie rendent hautement recommandables, et que j'aime avec une singulière tendresse.

« ce prince que la civilisation française commence, que le talent, et nous ne « le comptons ici que comme expression du développement national, se « caractérise et fait entrer la langue et les productions françaises dans le « *trésor* commun du génie de l'Europe. »

Le point de départ de M. Barthélemy de Saint-Hilaire (*voy.* pag. 263 de cet ouvrage) est différent de celui de M. Villemain, mais il est aisé de les accorder. Le premier parle de l'esprit de la France qui a toujours cherché le simple, le vrai, le clair, et qui a fondé la plus claire de toutes les littératures, comme la plus claire de toutes les organisations politiques, et la plus claire de toutes les civilisations. Le second écrivain parle du prince, comme homme, qui a reçu le dépôt des avantages acquis depuis Hugues Capet, et qui les a perfectionnés en les faisant entrer, comme il le dit avec un patriotisme si poli, dans le *trésor* commun du génie de l'Europe.

D'ailleurs M. Villemain, nous entretenant de saint Louis, est amené à particulariser, et il se complaît, sans contredire M. Barthélemy, à spécifier comment saint Louis continua le mouvement donné à la France. En effet, le prince qui, en servant la religion, transporte son peuple dans un autre foyer de connoissances, après avoir confié les femmes, les enfans, les vieillards et les adultes, gardés par un petit nombre de guerriers invincibles, à la régence la plus sage et la plus éclairée, à la sagesse la plus chrétienne, est un prince qui répand dans sa nation les leçons de l'expérience, les préceptes qu'engendrent les voyages, les progrès innombrables qu'apportent des juxtapositions nouvelles. N'oublions pas le bienfaiteur de Brunetto Latini, le héros qui inspiroit à cet illustre Florentin une vénération que ne partage pas assez l'élève du *cominciatore e maestro in digrossare i Fiorentini* (pag. 49).

Il suffit de lire tout ce chant, le sixième de la *Cantica*, pour se convaincre du soin que Dante a pris de jeter de l'intérêt et d'heureuses situations dans cette partie de son poème.

Dante ne peut pas dire comment il monta dans la planète de Vénus. Il ne reconnoît qu'il y est arrivé que parce que Béatrix est devenue plus belle.

Ici le poète paie une dette de gratitude à Charles-Martel qu'il rencontre dans cette sphère. Le prince et Dante avoient vécu à Florence dans une sorte d'intimité. Le poète a-t-il eu les confidences de quelques amours de ce prince? Nous, nous remarquerons que l'auteur loue un prince de la maison de France, puisque Charles-Martel étoit fils de Charles II, le boiteux, roi de Naples et comte de Provence. Le discours du prince est touchant. « Tu m'as beaucoup « aimé, et tu avois raison de me chérir. Si je fusse « resté plus long-temps sur la terre, tu aurois vu « autre chose que les feuilles de mon amour. »

Il faisoit bon rencontrer, même pendant un instant de sa vie, ce grand distributeur de renommées; que de noms il a illustrés et que l'histoire auroit passés sous silence! Dante a dû être vivement sensible aux bons traitemens qu'il a reçus de Charles-Martel. Le poète va louer encore Clémence, fille de ce prince. Le chant IX[e] commence ainsi :

« Belle Clémence, ton père Charles éclaircit ainsi mes « doutes, et me prédit ensuite les tromperies que devoit souffrir « sa famille; » mais il ajouta : « Sois discret et laisse couler les « années! »

Clémence, fille de Charles-Martel et épouse de Louis X, roi de France, vivoit encore quand Dante écrivoit son poème. Voilà un hommage bien natu-

rellement amené en l'honneur d'une reine de France! Il ne faut pas aussi se presser de juger Dante, ses colères, et de le condamner sans entendre toute sa défense. Je citerai ce qu'un auteur du temps disoit de Clémence : « C'étoit une princesse de belle courtoise manière, « qui, quoique souveraine, humblement envers tous « se départoit sage en paroles comme en faicts, digne « enfin du beau nom de Clémence, car moult débon-« naire estoit. »

Si nous voyons ici une reine de France sauvée de la colère du gibelin, à qui le devons-nous, si ce n'est au gibelin lui-même? Mais au chant XIX, Philippe-le-Bel n'aura pas encore obtenu son pardon : en même temps l'empereur Albert ne sera pas plus ménagé.

Cunizza, sœur d'Ezzelin da Romano, tyran de Padoue, parle au voyageür. J'emprunte les explications naïves de Grangier : « Ici je reluis, parce « que m'ha vaincue la lumière de ceste estoile, ayant « beaucoup pu sur moi l'estoile de Vénus, l'influence « de laquelle nous rend amoureuses. »

Cunizza parle d'Alexandre de Plaisance. Ce seigneur de Feltre, après une bataille où les habitans de Ferrare étoient alliés du seigneur de Padoue, en fit arrêter un grand nombre qui lui avoient demandé un asile, et les livra à l'ennemi. Les vers qui expriment ce fait sont d'une grande force de verve; aussi Biagioli dit dans son commentaire : « La bile du poète « s'échauffe de plus en plus, et pour que, comme le « crime, l'infamie soit éternelle, il l'imprime en pa-« roles assurées contre tout outrage du temps. »

En louant de tels suffrages, nous irions peut-être au-delà du but, et nous risquerions de trop prouver que nous ne sommes en vérité pas sortis de l'*Enfer*.

Survient Foulques, né à Marseille, qui fait le même aveu que Cunizza. Ce célèbre poète provençal, et non génois selon Nostradamus et Moréri, après avoir raconté l'histoire de sa vie, adresse une terrible apostrophe à Florence. Il s'agit toujours de la douleur qu'éprouvoit le banni de voir que la cour pontificale s'obstinoit à ne pas sortir d'Avignon.

De la sphère de Vénus, Dante passe dans celle du Soleil. Il y trouve d'abord Thomas d'Aquin, Albert de Cologne, Pierre Lombard, saint Denis l'aréopagite, Orosius, Boèce, Isidore, Bède, Richard de Saint-Victor et Siger que Dante n'avoit pas vu à Paris, mais dont il a entendu parler, puisque ce professeur y avoit laissé un nom si estimé. Voici le passage relatif à Siger : « Celui sur lequel je vois « ton œil fixé est un esprit à qui, dans ses graves « méditations, il tarda long-temps de mourir : c'est « l'éternelle lumière de Siger (1) qui, *rue du Fouarre*,

(1) Je dois la note qui va suivre à M. Victor Le Clerc, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le meilleur traducteur de Cicéron. Tout ce que M. Le Clerc dit ici est neuf, et doit exciter l'attention et la reconnoissance des commentateurs italiens qui s'occuperont désormais d'éclaircir le texte de Dante.

« Les recherches sur ce théologien Siger, que Dante put aller entendre dans la *rue du Fouarre* et qu'il fait louer ici par saint Thomas, ont été jusqu'à présent incomplètes et infructueuses. Les nôtres, pour avoir été plus étendues peut-être, ne nous ont pas conduit encore à plus de certitude. Voici du moins quelques documens qui paroissent avoir été négligés, et qui pourront mettre sur la voie.

« Cette forme italienne *Sigieri* semble désigner quelqu'un de ces nombreux professeurs de théologie et de philosophie, qui vinrent ou purent venir de Belgique enseigner à Paris, pendant le XIII[e] siècle, comme Siger de Lille ou Zegher de Flandre, qu'on place vers l'an 1250 (*Hist. littér. de la France, par les Bénédictins et par l'Institut*, tom. XVIII, pag. 397); Siger de Courtray, qui avoit été un des premiers disciples de Robert Sorbon, et dont il restoit plusieurs traités philosophiques en manuscrit dans l'ancienne bibliothèque de Sorbonne (*Quétif et Echard.*, *Scriptor. ord. prædicat.*, tom. I, pag. 178, 295, etc.); Siger de Brabant, autre docteur de la même maison, chanoine de Saint-Martin-de-Liége, qui étoit à Liége vers 1277

« par des syllogismes évidens, excita l'envie de ses « contemporains. »

(*ibid.* pag. 295), etc. Nous trouvons encore, en 1243, un Siger, prieur de l'abbaye d'Oignies dans le même diocèse (*Marten. ampliss. collect.*, tom. I, col. 1278); quelque temps auparavant, vers 1222, Siger de Silly, en Hainaut, franciscain (*Wadding, Annal. minorum*, tom. II, pag. 361); vers 1230, Siger de Gand, abbé de Cambron, près de Mons, au diocèse de Cambray (*Gallia christ. nov.*, tom. III, col. 108, 172, 404); plus tard, en 1416, Siger, abbé de Saint-Waast, d'Arras (*ibid.*, col. 389), etc. Le célèbre abbé Suger étoit lui-même, dit-on, des environs de Saint-Omer (*Hist. litt. de la France*, tom. XII, pag. 361).

« De ces divers personnages désignés indifféremment par les noms de Siger, Sigier, Syger, Suger, Sugger, Seger ou Zegher, nous osons croire que celui que Dante environne ici d'une lumière éternelle, et qu'il a en effet immortalisé, n'est autre que Siger de Brabant, *Sigerus* ou *Segerus de Brabantia*, qu'on pourroit supposer le même que Siger de Courtray (car cette dénomination de Brabant s'étendoit alors beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, *Valère André, Biblioth. Belg.*, pag. 9), et qui ajouta peut-être à son nom celui de cette ville parce qu'il y étoit devenu doyen de l'église collégiale de Notre-Dame (*Quétif et Echard, ibid.*, pag. 295).

« Il vivoit dans un temps qui s'accorde avec notre conjecture, et de plus on peut croire qu'il étoit Thomiste : deux faits qui semblent reposer sur un acte authentique. Cet acte est le legs qu'il fit, avant l'année 1300, au collége des pauvres maîtres qui étudioient dans la faculté de théologie en Sorbonne, de plusieurs parties des œuvres de saint Thomas (*ibid.*, pag. 290, 295, 395; *Hist. litt. de la France*, tom. XVI, pag. 36).

« Un autre motif non moins puissant qui nous porte à reconnoître dans ce Siger celui qui faisoit retentir de ses syllogismes la rue du Fouarre, *fragosus Straminum vicus* (*Pétrarque, Ep. lib.* IX), c'est la grande réputation dont il jouissoit à la fin du XIIIe siècle, et qui le faisoit placer presque au même rang que le plus illustre docteur de cet âge, le docteur Angélique, saint Thomas d'Aquin. Ce fait, qui n'avoit été encore remarqué, non plus que le précédent, par aucun des commentateurs du poète, est cependant attesté par plusieurs pages d'un livre fort connu, le recueil des historiens latins des croisades, publié par Bongars, *Gesta Dei per Francos*.

« On n'avoit jusqu'ici cherché le nom de Siger que dans l'histoire de l'Université de Paris, par Egasse du Boulay, et on n'avoit pas même dit qu'il y est nommé en passant comme chef du parti qui, de 1271 à 1275, s'éleva contre le recteur Albéric de Reims (*Hist. Univ. Paris.*, tom. III, pag. 413, 416, 417). Nous le trouvons bien plus dignement recommandé à la postérité par un des écrivains dont les ouvrages composent le recueil des croisades.

« L'auteur anonyme qui, sans prendre d'autre titre que celui de *Patronus regius causarum ecclesiasticarum in ducatu Aquitaniæ*, s'adresse à Edouard Ier, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, pour l'engager à reconquérir la Terre-Sainte, et qui paroît avoir écrit vers l'an 1306 (*De recuperatione Terræ Sanctæ, ap. Bongars.*, tom II, pag. 316-361), ne parle qu'avec admiration

N'est-ce pas qu'on peut dire que voilà la France rentrée en faveur? Mais sur Avignon et sur Florence, le poète n'est pas apaisé.

Il continue ainsi :

« J'aperçus des lumières plus éclatantes que le soleil, qui firent de nous un centre, et d'elles-mêmes une couronne. Leur voix étoit encore plus douce que leur éclat n'étoit resplendissant..... Les substances brûlantes tournèrent trois fois

de Siger de Brabant, quoiqu'il nous apprenne qu'il avoit entendu saint Thomas (*ibid.*, chap. 46, pag. 337). Une première fois, dans un plan d'études qu'il trace pour les jeunes gens d'élite appelés à cette conquête, il nomme Siger à côté de Thomas lui-même : *Item expediret quod quæstiones naturales haberent extractas de scriptis tam fratris Thomæ, quam Segeri, et aliorum doctorum* (*ibid.*, chap. 46, pag. 337). Et dans les manuscrits de Sorbonne, on lit précisément ce titre, *Quæstiones naturales*, à la tête d'un des ouvrages de Siger.

« Ailleurs, le même auteur s'exprime à peu près ainsi : « Lorsque la « *Politique* d'Aristote nous étoit expliquée par un excellent docteur en phi- « losophie dont j'étois alors le disciple, maître Siger de Brabant, *Præcellen-* « *tissimus doctor philosophiæ, cujus eram tum discipulus, magister Segerus* « *de Brabantia*, je l'ai entendu qui disoit que, pour les Etats, de bonnes lois « valent encore mieux que de bons citoyens, parce qu'il n'y a pas et qu'il ne « peut y avoir d'hommes si honnêtes, que les passions de la colère, de la « haine, de l'amour, de la crainte, du désir, ne puissent corrompre, etc. » (*Ibid.*, chap. 80, pag. 358.)

« Ce ton satirique et hardi que Siger donnoit quelquefois à son enseignement de la rue du Fouarre, où étoient les écoles de philosophie (*Ménage, Dict. étym.*, tom. I, pag. 612), ne nous permet pas d'oublier un dernier rapport, dont il nous semble difficile de n'être point frappé. Dante nous apprend que Siger ne put enseigner et prouver la vérité sans exciter l'envie, *invidiosi veri;* et nous savons par les historiens de l'ordre des Frères-Prêcheurs (*Quétif et Echard, ibid.*, pag. 395), que Siger de Brabant fut cité pour crime d'hérésie, en 1278, devant le tribunal du dominicain Simon du Val, inquisiteur de la foi dans le royaume de France, siégeant alors à Saint-Quentin (*Hist. litt. de la France*, tom. XIX, pag. 387), et qu'il fut acquitté. »

Je remercie M. Le Clerc de la complaisance qu'il a mise à me fournir des informations si neuves et si importantes. Jusqu'ici personne n'avoit fait sur Siger des recherches plus exactes et plus précises; c'étoit la France qui devoit recueillir des renseignemens aussi complets. Le grand *padre Alighieri* est devenu européen, et tous les savans doivent apporter leur hommage à ce rénovateur des littératures de l'Europe.

autour de nous en chantant, comme les étoiles tournent autour des pôles en repos. »

Une de ces lumières parle à Dante ; c'est saint Thomas d'Aquin qui dit que Dieu avoit daigné accorder à l'Eglise deux guides secourables, François et Dominique. Tout à coup, par une transition rapide, saint Thomas s'attache à offrir l'éloge de François ; ce sera saint Bonaventure, franciscain, qui fera l'éloge de Dominique dans le chant suivant. Il y a là un respect exquis pour les convenances. On sait que François naquit à Assise en Ombrie, l'an 1182. L'enfant fut nommé Jean au baptême, mais on lui donna le surnom de François, à cause de la facilité avec laquelle il avoit appris la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce. Le premier discours de saint Thomas est interrompu par cette comparaison délicieusement mélodieuse dans l'original :

« Lorsqu'au matin sonne l'heure où l'épouse de Dieu se lève pour adresser des prières à l'époux dont elle invoque la tendresse, de même que deux roues de l'horloge se meuvent, et *titillent* un tintement si doux, qu'un esprit saintement disposé se gonfle d'amour ; de même je vis la roue glorieuse se mouvoir et se répondre avec une harmonie et un accord délicieux qui ne peuvent être connus que là où est la jouissance éternelle. »

Un second discours de saint Thomas laisse voir beaucoup de préventions gibelines. A ce sujet, M. Biagioli fait la réflexion suivante :

« Dans ce tercet et dans les deux tercets suivans, Dante agite son épée tranchante, et frappe et pique celui qu'il touche dedans, dedans le vif ; et pour que les coups soient sans réponse, il fait jouer le saint, et lui se tient dans un petit coin à écouter et à voir. »

L'éloge de saint Dominique dans la bouche de saint Bonaventure n'est pas moins courtois que celui de saint François dans la bouche de saint Thomas.

Bonaventure montre près de lui Hugues, prieur de Saint-Victor-lès-Paris, natif d'Ypres en Flandre; on l'a surnommé *la langue de saint Augustin;* Pierre Comestor, né en Lombardie, enterré à Paris dans l'église de Saint-Victor; Pierre l'Espagnol, auteur de douze livres sur la logique; le prophète Nathan, qui alla reprocher à David la mort d'Urie, époux de Bethsabée; Chrysostôme, métropolitain de Constantinople; Anselme, archevêque de Cantorbéry; Ælius Donatus, maître de saint Jérôme; Raban, archevêque de Mayence; Joachim de Calabre, abbé de l'ordre de Citeaux.

Le poète est transporté dans la splendeur de Mars. Les substances qui l'habitoient étoient disposées en forme de croix suspendue au milieu de la planète; dans cette croix brilloit Jésus-Christ.

Un entraînement irrésistible me porte à remarquer la fécondité, la grâce, la sorte d'ambroisie des comparaisons que Dante jette çà et là dans ses récits. En présence de cette croix que nous venons de voir avec lui, il s'arrête et cherche à nous pénétrer du sentiment qui l'émeut. Le musicien savant va demander ici une similitude à l'art qu'il a étudié en Italie et en France.

« Comme une lyre et une harpe, dans un accord parfait, produisent un *tin tin* (*tintinno*) exquis, même pour quiconque est étranger à l'étude de la musique: de même les splendeurs qui m'apparoissoient faisoient entendre une mélodie qui me ravissoit en extase avant que j'eusse pu distinguer les paroles de leurs chants. L'hymne renfermoit de sublimes louanges. Comme un homme qui entend confusément des mots d'un

discours, je saisis ces paroles : *Ressuscite et sois vainqueur!* J'étois si ravi, que jusqu'alors rien ne m'avoit attaché avec de si doux liens. Peut-être cette expression paroîtroit-elle trop hardie; je semble oublier les yeux étincelans (les yeux de Béatrix) que j'avois contemplés avec tant d'admiration. Mais celui qui voit que les vrais cachets de toute beauté brillent plus à mesure qu'on s'élève, et qui sait que je n'avois pas alors regardé ces yeux, peut excuser en moi ce dont je m'accuse pour me justifier et dire la vérité. Ici le saint plaisir ne peut pas être démontré, parce que plus on monte, plus il devient pur. »

M. Ginguené ne fait aucune réflexion sur les derniers mots de cette partie du XIV[e] chant. J'en dois faire, moi, non pas pour montrer que de pareils passages me paroissent extraordinaires, je suis accoutumé à mon Dante, je l'aime, je l'honore, je le vénère; mais ce qu'on appellera, si l'on veut, *ma servitude,* ne m'aveuglera pas sur ce qu'il me semble que je dois dire ici à mes compatriotes qui liront cette fin de chant, et qui seront tentés d'appliquer au poète divin les reproches que Boileau adresse au Tasse injustement, selon moi. Je ne puis faire mieux que de replacer ici l'explication que j'ai déjà donnée de ce passage (1) :

« Par les vrais cachets de toute beauté, Dante entend les cieux qui impriment toute la beauté ; le saint plaisir se rapporte au plaisir de contempler les yeux de Béatrix. Ce passage est difficile à comprendre ; le poète veut dire : « Je voyois « une croix ; à ses deux côtés, et à ses extrémités, brilloient « des splendeurs scintillantes ; l'harmonieuse mélodie de leurs « chants me ravissoit en extase. » On conçoit toute la joie que Dante prend à parler de musique, de chant et d'harmonie. « J'entendois confusément un hymne qu'elles chantoient en « chœur ; je saisis cependant ces mots : *Ressuscite et sois vain-*

(1) *Paradis*, Didot, tom. II, pag. 185.

« *queur* (paroles de l'Ecriture)! *J'étois si ravi, que rien ne m'avoit* « *si vivement attaché.* » C'est en exprimant ainsi les sensations qu'on éprouve, qu'il est facile de les communiquer à ses lecteurs. Ici le poète, se souvenant des complimens qu'il a faits aux yeux de Béatrix, semble se reprendre. « Peut-être, dit-il, « cette expression paroît-elle empreinte de trop d'enthou- « siasme ? On peut croire que j'oublie les yeux de *mia donna* « que j'ai tant admirés; mais non, excusez-moi; je voyois dans « la planète de Mars de nouveaux cieux, de nouveaux cachets « qui imprimoient d'autres beautés. Je ne regardois pas alors « Béatrix, je m'en accuse ; mais d'ailleurs le saint plaisir de « contempler les yeux de Béatrix ne peut plus être clairement « démontré, parce qu'à mesure qu'on monte plus haut, ces « yeux augmentent aussi d'éclat, et que le plaisir de les voir « devient plus pur. »

« Le style de galanterie que l'on remarque dans tout ce passage, quelque part d'indulgence qu'on accorde à l'intention de se renfermer dans un style allégorique, ce style a quelque chose de bien singulier pour nous Français. Le poète paroît s'être placé entre deux objets de sa flamme, dont un vient d'être loué par lui d'une manière si exagérée, qu'il croit devoir bien vite offrir une réparation à la vanité de l'autre.

« En France, nous n'oserions pas hasarder de telles licences. Que conclure de cette diversité d'opinions ? Je pense qu'après avoir déclaré que de pareils rapprochemens ne seroient pas applaudis chez nous, il faut aussi reconnoître que le génie littéraire des Italiens est éminemment différent de celui des Français ; que la nation italienne, qui ne rencontre, si je puis m'exprimer ainsi, dans l'air qu'elle respire, qu'amour, volupté, flamme, exaltation, se place à un autre point de vue ; qu'elle tombe chaque jour, sans se plaindre, dans ce piége couvert de fleurs que lui tendent la facilité de sa prose et l'harmonie céleste de ses vers ; que nous Français, esclaves d'une langue qui ne veut être que clarté, que réserve et soumission, nous exigerions à tort les mêmes avantages d'une langue abondante et hardie qui s'est soustraite à ces conventions sans nombre, sous lesquelles nous nous faisons une gloire d'être asservis ; enfin, qu'il n'est pas plus certain que nous ayons le droit de trop blâmer les littérateurs italiens, qu'il n'est raisonnable de leur accorder trop celui de critiquer nos goûts. Ce pays d'enchantemens continuels et de prestiges eni-

vrans n'en porte pas moins toujours avec honneur ce beau nom d'Italie qu'il conserve depuis tant de siècles. Cette antique patrie des arts et des sciences enfante des hommes distingués qui, avec de telles règles, de telles libertés, une telle confusion de genres si l'on veut, sont tous d'accord pour en être contens, pour s'y plaire, et nous laisser en paix obéir à la *discipline* sévère qui gouverne despotiquement notre littérature. »

Il est impoli et injuste, quand on n'approuve pas, de dire : « *Cela est moins bien.* » La diversité des points de départ, l'urbanité, les exigences de bon voisinage, veulent qu'on se borne à dire : « Moi, *je fais autrement, et je laisse respectueusement chacun faire comme il lui plaît.* » Nous avons certainement le même langage à tenir aux Espagnols, aux Allemands et aux Anglais. « *Vous êtes sous un joug*, dira-t-on. » Cela est possible; quelques-uns d'entre nous voudroient bien le secouer; mais ce n'est pas moi, quoi qu'on en dise, qui, tout ébranlé que je suis par une affinité étrangère, donnerai l'exemple de la révolte.

Dante prononce quelques paroles, en contemplant les splendeurs. Toutes les lumières se taisent à la fois. Une des gemmes sacrées court tout à coup de l'extrémité de droite jusqu'au pied de la croix, et lui adresse ces mots :

« O mon sang! ô grâce surabondante de Dieu! à qui aura-« t-on jamais, comme à toi, ouvert deux fois la porte du ciel? » J'écoutois cet esprit avec attention ; ensuite, plein d'étonnement, je regardai Béatrix. Ses yeux brilloient d'un sourire si doux, que je crus qu'avec les miens je touchois le fond de ma grâce et de mon paradis. L'esprit que je voyois et que j'entendois avec tant de plaisir ajouta des paroles que je ne compris pas, tant elles étoient profondes. Ce n'étoit pas par choix qu'il se cachoit ainsi à moi, c'étoit par nécessité. L'entendement d'un mortel ne peut s'élever sur-le-champ jusqu'à

saisir de si hautes conceptions. Cependant, quand sa divine ardeur fut exhalée et que ses paroles descendirent au point où pouvoit arriver notre intelligence, les premiers mots de cette splendeur furent ceux-ci : « *Sois béni, ô toi qui, en trois* « *personnes, ne formes qu'une seule essence, et qui combles de tant* « *de faveurs mon heureuse famille!* »

C'est Cacciaguida, père d'Alighieri Ier, qui parle. Alighieri Ier étant bisaïeul maternel de Dante, Cacciaguida étoit le trisaïeul de ce dernier.

« L'esprit continua ainsi : « O mon fils, grâce à celle qui « t'a attaché des ailes pour le vol sublime, tu as mis fin, dans « cette sphère où je parle, à l'agréable et long jeûne que j'ai « commencé, en lisant dans l'immense volume où l'encre et « l'écriture sont immuables! Tu ne me demandes pas à qui « tu parles, et pourquoi, dans cette foule d'esprits joyeux, « je suis celui qui te fais l'accueil le plus gracieux. Oui sans « doute, tous les esprits de ces sphères, à quelque degré de « gloire qu'ils aient été destinés, lisent l'avenir dans ce miroir « où ta pensée s'offre avant que tu la connoisses toi-même. « Cependant, afin de mieux accomplir le mystère de l'amour « sacré qui me fait veiller pour regarder perpétuellement en « Dieu, et qui me pénètre de doux désirs, manifeste en liberté « ta volonté et tes demandes, ma réponse est prête. » A ces mots, je regardai Béatrix; elle me devina avant que je parlasse, et un sourire vint enhardir ma volonté. »

Dante demande le nom de la *topaze* vivante qui est devant lui; l'esprit répond :

« O rameau de l'arbre dont je fus la racine, toi que je me « plaisois à attendre, celui dont tu descends, et qui habita plus « de cent années la première côte de la montagne que tu as « déjà visitée, fut mon fils et ton bisaïeul! Par tes bonnes œuvres « tu dois raccourcir le temps de ses souffrances. Florence, dans « l'enceinte de ses antiques murailles où est encore placée l'hor-« loge qui règle la troisième et la neuvième heure, vivoit en « paix, au sein de la pudeur et de la sobriété. Ses femmes ne

« connoissoient pas les *chaînettes*, les colliers, les brodequins, les « ceintures, et ces parures qu'on regarde avec plus d'attention « que les femmes qui les portent. A la naissance de sa fille, le « père ne craignoit pas de la marier trop tôt, ou de lui donner « une dot trop considérable. Les maisons n'étoient pas dé- « sertes.... J'ai vu Bellincion Berti ne pas dédaigner une humble « casaque de cuir, bordée de boutons d'os. J'ai vu sa femme « quitter son miroir sans être fardée. J'ai vu un Nerli, un « del Vecchio vêtus de peau sans ornement. J'ai vu leurs « épouses occupées de leurs rouets et de leur fuseau. O femmes « fortunées! vous étiez toutes assurées d'obtenir la sépulture « dans votre patrie, et l'on n'abandonnoit pas encore votre « couche pour la France! L'une se livroit au soin de ses fils « au berceau, et, pour les apaiser, répétoit ces mots à demi- « articulés qui font le premier bonheur des pères et des mères. « L'autre, en filant sa quenouille, discouroit avec sa famille « sur les Troyens, Fiésole et Rome.... Au milieu de ce repos, « de cette vie si honorable des citoyens, Marie, invoquée à « grands cris par une mère, facilita les travaux de son enfan- « tement, et dans votre antique baptistère, je devins chré- « tien et je reçus le nom de Cacciaguida. J'eus pour frères « Moronto et Eliséi. Tu dois le nom que tu portes à la famille « de mon épouse, qui vient de la vallée du Pô. Je suivis en- « suite l'empereur Conrad, qui m'arma dans sa milice. Mes « services obtinrent d'autres faveurs. Sous ses ordres, je mar- « chai contre la méchanceté de la loi que suit ce peuple qui « usurpe, par la faute de votre pasteur, ce qui vous appar- « tient de droit. Cette nation impie trancha mes jours, me « sépara du monde trompeur qui souille tant d'ames inno- « centes, et du martyre j'arrivai à cette douce paix. »

Nous devons nous rappeler que la femme de Cacciaguida se nommoit Alighieri, et c'est d'elle que la famille prit ce nom. Le bisaïeul de Dante, fils de Cacciaguida, par des considérations que nous ne connoissons pas, avoit été le premier à prendre ce second nom, avec les armes de sa mère. De semblables usurpations étoient tolérées dans ce temps-là, et ne l'ont été que trop depuis.

Nous voyons dans la fin de ce discours une sorte d'appel aux croisades. Dante paroît faire à la cour d'Avignon un crime de ne pas occuper les terres soumises au soudan. M. Biagioli nous a laissé une excellente note sur ce discours. Il parle des vers qui terminent ce chant, depuis le vers 97 jusqu'au dernier.

« Ce passage, où est décrite la manière de vivre modeste des Florentins du temps de Cacciaguida, est un des plus beaux morceaux de la *Divine Comédie*, et doit être placé parmi les premières merveilles poétiques du monde. Style de vérité et de nature, création de modes nouveaux et de formes inconnues, couleurs vives et pures, art, esprit, savoir, simplicité! Et comme tous ces charmes sont découverts ici par le lecteur attentif, qui n'y trouve pas moins d'utilité que de plaisir! »

Dante dit à Cacciaguida :

« Je désirerois connoître les coups que la fortune me pré-
« pare. »

Celui-ci prédit, en 1300, ce qui doit arriver plus tard:

« Tu quitteras Florence, comme Hippolyte, persécuté par
« la perfidie de son impitoyable belle-mère, sortit d'Athènes.
« On le veut, et l'on trame déjà l'intrigue là où tous les jours
« on trafique du Christ (1). On attribuera tous les torts au
« parti le plus foible, suivant l'usage; mais la vengeance du ciel
« rendra un témoignage éclatant à la vérité. Tu seras obligé
« d'abandonner ce qui te sera le plus cher : c'est la première
« flèche que lance l'arc de l'exil. *Tu apprendras combien le*
« *pain étranger est amer, et combien il est dur de monter et de des-*
« *cendre l'escalier d'autrui* (2). Ce qui aggravera le plus tes tour-

(1) Je retrace toujours avec douleur ces violences où Dante frappe d'un seul coup Florence et Rome. Si Rome m'a été une autre mère, Florence m'a été une institutrice tendre et généreuse.

(2) A propos de ce passage, M. Ginguené s'exprime ainsi : « Vers admi-
« rables et profonds que le génie même ne créeroit pas, s'il n'étoit initié à
« tous les secrets de l'infortune! » Voilà une réflexion pleine de raison, de sagesse et de pénétration!

« mens, ce sera la société perfide et désunie des compagnons « avec lesquels tu tomberas dans le gouffre. Leur ingratitude, « leur folie, leur impiété n'accuseront que toi : mais ce sont « eux plutôt que toi qui auront à en rougir. Le peu de succès « de leurs tentatives prouvera combien tu auras eu raison de te « séparer d'eux. Tu te réfugieras d'abord auprès du grand et « noble Lombard qui porte pour armes le saint oiseau sur une « échelle d'or. Ses prévenances pour toi seront telles, qu'entre « vous deux pour la demande et la faveur, celle-ci, quoique « généralement la seconde, arrivera la première. Dans son « palais, tu connoîtras celui qui, sous l'influence de cette « étoile (1) guerrière, fera de si notables prodiges. Le monde « ne les prévoit pas, parce que ce héros est encore jeune, et « que le soleil n'a fait sa révolution que neuf fois autour de « lui ; mais on verra des traces de sa générosité et de ses « beaux faits d'armes. Avant que le Gascon (Clément V) « trompe le grand Henri, les magnificences de ce héros seront « telles, que ses ennemis même ne pourront rester muets. « Compte sur lui et sur ses services. De combien d'hommes « il changera le sort ! Il élèvera les pauvres, il abaissera les « riches. Tu conserveras dans la mémoire l'empreinte de ses « vertus : mais tu seras discret.... » L'esprit ajouta des détails difficiles à croire pour ceux même qui seront témoins de tant de gloire, et continua ainsi : « O mon fils, voilà les causes de ce « qu'on t'a dit, voilà les embûches qu'un court intervalle de « temps te cache encore ! Tu ne dois pas cependant vouer de

(1) Il est beaucoup question d'influence des *étoiles* dans le poème de Dante. Une grande quantité de héros ont eu leur *étoile* ; Dante lui-même a son étoile, dont Brunetto Latini lui parle (*Enfer,* chant XV) : « *Se tu segui tua stella, non puoi fallire a glorioso porto.* » Ecoutez à ce sujet Bossuet. Il dit, pag. 375 de *la Politique,* Paris, in-4°, 1709 : « Les hommes, « séduits par un long cours de succès, donnent tout à la fortune et ne « connoissent pas d'autre divinité, ou ils appellent la reine du ciel l'étoile « dominante et favorable, qui, selon leur opinion, fait prospérer leurs des- « seins. « C'est mon étoile, disent-ils, c'est mon ascendant, c'est l'astre puis- « sant et benin qui a éclairé ma nativité, qui met tous mes ennemis à « mes pieds » ; mais il n'y a dans le monde ni fortune, ni astre dominant, rien « ne domine que Dieu (Baruch, III, 34, 35). Les étoiles comme son armée « marchent à son ordre ; chacune luit dans le poste qu'il lui a donné ; il les « appelle par leur nom, et elles répondent : *Nous voilà !* Elles se réjouissent « et luisent avec plaisir pour celui qui les a faites. »

« la haine à tes concitoyens, parce que tu vivras assez de temps « pour voir la punition de leur perfidie. »

Tous ces éloges sont adressés à *Can Grande*. *Le Grand Lombard* doit être ou Albert, père de *Can le grand*, ou Barthélemy, fils d'Albert, ou Alboïn, second fils d'Albert. Cacciaguida se trompe en annonçant que Dante verra la punition des Florentins. Ils ont été témoins de la mort de l'exilé, et il n'a jamais cessé de *manger le pain amer*, ni de *monter* ou de *descendre l'escalier d'autrui*.

Tout ce que Dante avoit dans son ame, toutes les pensées qui agitoient son esprit; ses douleurs, ses scrupules, ses doutes, tout va être développé avec cette sensibilité qui le caractérise même dans ses fureurs.

« Je vois bien, ô mon père, que le temps accourt vers moi pour me porter un de ces coups qui sont d'autant plus dangereux, qu'on leur oppose moins de courage; aussi dois-je m'armer de prévoyance, afin que si le séjour le plus cher m'est enlevé, je ne perde pas en même temps, par la liberté de mes vers, les asiles que l'on pourroit m'offrir.

« Dans le monde où tout est amertume, sur la montagne du sommet de laquelle les yeux de Béatrix m'ont enlevé, ensuite dans le ciel, de lumière en lumière, j'ai appris des choses qui seront âcres pour un grand nombre, si j'ose les redire (Dante se souvient de Gênes et de Lucques, *voy*. pag. 295 et 338); mais si je suis un ami timide de la vérité, je crains de ne plus vivre parmi ceux pour qui le temps actuel sera l'ancien temps.

« La lueur où étinceloit mon trésor brilla d'un plus vif éclat, semblable à un miroir d'or exposé au soleil; elle répondit : « Les consciences qui auront des fautes à se reprocher, ou qui rougiront de celles de leurs amis, trouveront tes paroles âpres et désagréables. Néanmoins, sans « rien altérer, manifeste ta vision tout entière, et laisse se « gratter celui qui a la démangeaison. Si tes révélations ne « flattent pas le goût dans les premiers instans, elles laisseront une substance fortifiante pour celui qui n'a pas craint « de s'en alimenter.

« Tes cris seront ces ouragans qui frappent les plus hautes « montagnes, et tu ne retireras pas une foible gloire de ton « courage. Dans la sphère, sur la montagne et dans la vallée « des douleurs, tu n'as vu que des ames qui, dans le monde, « furent célèbres, parce que l'esprit de celui qu'on veut corri- « ger néglige comme peu instructifs les exemples qui tombent « sur des hommes d'une condition vulgaire, et n'ajoute point « foi à des argumens qu'on ne tire pas du sort de quelques « malheureux illustres. »

Avec quelle habileté Dante se fait confirmer dans son courage, par les leçons de l'expérience, et par les raisons solides que Cacciaguida emploie pour le persuader! Déjà Dante étoit mécontent de Cane; cependant il le loue, et parle avec pompe de ses magnificences. Le poète veut-il ensuite se ménager le droit de se plaindre, et d'avance annoncer qu'à la moindre injure trop forte, l'exilé, sans foiblesse, va repousser vivement le bienfait orgueilleux, et reprendre, dans ses plaintes, la dignité de son honorable misère?

A peine aurons-nous atteint la fin de cette analyse, que nous reconnoîtrons combien les prévisions de l'infortuné banni étóient fondées.

N'oublions pas le malicieux et presque hypocrite calcul avec lequel Dante vante ici sa noblesse, pour que les autres réfugiés, grands et petits, illustres guerriers ou plats bouffons, sachent quelle est la condition du compagnon de leur douleur, et qu'au besoin Can lui-même soit averti qu'il a l'honneur de recevoir à sa cour un *grand* de Florence. Il ne faut pas croire que cette pensée soit si dépourvue de sens. On use et l'on a droit d'user de tous ses avantages pour éviter les affronts dans une situation où un homme de cœur est si facilement offensé.

CHAPITRE XXXVI.

DANTE VOIT UNE CROIX COMPOSÉE DE LUEURS. PARMI LES PERSONNAGES QUI ORNENT CETTE CROIX, ON LUI MONTRE JOSUÉ, LE GRAND MACCHABÉE, CHARLEMAGNE, ROLAND. CES LUEURS FORMENT DE TEMPS EN TEMPS DIVERSES LETTRES. UNE LIGNE DE LUEURS FORME UNE COURONNE DE LIS. D'AUTRES VIENNENT FORMER UNE AIGLE. L'AIGLE ADRESSE LA PAROLE A DANTE. ELLE S'INDIGNE CONTRE L'EMPEREUR ALBERT, CONTRE PHILIPPE-LE-BEL ET PRESQUE TOUS LES ROIS DE L'ÉPOQUE. AU NOMBRE DES ESPRITS QUI COMPOSENT L'AIGLE, SE TROUVENT TRAJAN ET RIFÉE. CETTE FICTION DE DANTE NE DOIT ÊTRE ENVISAGÉE QUE SOUS LE RAPPORT POÉTIQUE.

Nous donnons quelques morceaux du chant XVIII :

« Je me retournai pour entendre la voix de mon aimante consolatrice, et j'abandonne la tâche d'exprimer tout ce que je vis d'amour dans ses yeux sacrés, non que je me défie de mes paroles, mais parce que ma mémoire, sans un puissant secours, ne peut revenir sur elle-même. Je puis dire seulement que Béatrix, en devinant ainsi ma pensée, m'affranchit de tout autre désir, tant le plaisir éternel, qui étinceloit sur son beau visage, me renvoyoit la lumière de Dieu. Bientôt, me ramenant à elle par l'éclat d'un sourire, elle me dit : « Retourne-toi et écoute; apprends que le paradis n'est pas « seulement dans mes yeux. »

Voilà un langage mystique qui se rapproche peut-être un peu trop de la galanterie mondaine ; mais on doit y être accoutumé.

Dante remarque les principaux personnages qui

ornent la croix : Josué, le grand Macchabée, Charlemagne et Roland, Guillaume, fils du comte de Narbonne, seigneur d'Orange, Rinoard, neveu de Téborghe, femme de Thibaut l'Esclavon, Godefroy, duc de Lorraine et de Bouillon et comte de Boulogne, qui conquit Jérusalem et en devint roi, Robert Guiscard, duc de Normandie, esprits bienheureux, qui, avant qu'ils vinssent au ciel, avoient jeté sur la terre une grande renommée.

Fur di gran voce,
Si ch'ogni musa ne sarebbe opima.

Ce vers a peut-être donné au Tasse l'idée de son poème de la *Jérusalem*.

Mais Dante doit quitter la planète de Vénus.

« Je remarquai que, dans la sphère dédiée à Jupiter, les étincelles d'amour qui l'habitoient représentoient les lettres de notre alphabet. Comme les oiseaux partis du bord des rivières pour aller à la pâture semblent se réjouir et forment des lignes ou rondes ou allongées, de même ces saintes créatures chantoient en voltigeant, et formoient tantôt un D, tantôt un I, tantôt un L. D'abord elles chantoient ensemble et se mettoient en mouvement; quand ensuite elles avoient formé un des signes, elles s'arrêtoient en silence. »

Il ne faut pas se lasser d'admirer le charme des comparaisons de Dante. Dans ce genre d'ornemens, ses vers ont une élégance, une sérénité inépuisables. Ses invocations ne sont pas moins heureuses.

« O toi à qui obéit Pégase, toi qui glorifies les esprits, qui leur donnes l'immortalité, ainsi qu'aux villes et aux royaumes, viens m'inspirer, et fais-moi célébrer dignement ces saintes lumières! Que ta puissance se manifeste dans ce peu de vers! Elles tracèrent cinq fois sept lettres en voyelles et en consonnes. Je distinguai d'abord ces mots : *Diligite justitiam;* ensuite je vis *qui judicatis terram;* puis elles restèrent dispo-

sées en M, qui étoit la dernière lettre du cinquième mot; et alors Jupiter paroissoit éblouissant d'argent mélangé d'or. Je vis plus tard descendre d'autres esprits à l'endroit où finissoit l'extrémité supérieure de la lettre M; ils chantoient, je crois, le bien qui les attire de toutes parts. Bientôt, comme autant d'étincelles qui jaillissent de tisons enflammés, et que les sots ont coutume de regarder comme un augure, plus de mille lueurs s'élevèrent à la fois, et lorsqu'elles se furent posées plus haut et plus bas, telles que les avoit distribuées le soleil qui les allume, je vis distinctement que leur réunion formoit le corps d'une aigle. L'être qui produit de tels tableaux n'a pas de maître, mais il dispose tout lui-même, et de lui seul provient cette vertu qui produit les êtres inférieurs. L'autre ligne de bienheureux, qui avoit paru d'abord satisfaite de figurer une couronne de lis au-dessus de l'M, acheva de former le corps de l'aigle.

« O douce étoile, combien de ces trésors qui t'embellissent m'ont démontré que notre justice sur la terre y est descendue du ciel! Je supplie l'Esprit saint, qui est l'origine du premier principe de ton mouvement et de ton influence, de considérer d'où naît le défaut qui obscurcit tes rayons; je le conjure de s'enflammer une seconde fois d'une colère sainte, en voyant ainsi vendre et acheter dans le temple qui a été cimenté du sang des martyrs, témoins de tant de miracles.

« Et toi, milice du ciel que je contemple, adore Dieu pour ceux qui, sur la terre, se laissent détourner de ce devoir par un exemple fatal! Déjà on avoit coutume de faire la guerre avec le glaive; aujourd'hui on la déclare, en ôtant ici et là le pain que le père bienfaisant ne refuse à personne. Mais toi qui n'écris que pour effacer, pense que Pierre et Paul, qui moururent pour la vigne que tu détruis, sont encore vivans. J'ai tant de dévotion à celui qui voulut vivre solitaire, et qui pour des danses fut traîné au martyre, que je ne connois ni Paul ni le pêcheur. »

Je reprends dans mes anciennes notes sur le *Paradis*, le résumé d'un petit nombre des explications que j'y ai données sur ce passage. *Diligite justitiam, qui judicatis terram;* « aimez la justice, vous qui jugez la « terre, » sont des paroles du premier chapitre du

livre de la *Sagesse*, ouvrage attribué à Salomon. Grangier a traduit ainsi :

Justice entretenez qui la terre jugez!

mais il faut absolument laisser dans la traduction les mots latins : « *Diligite justitiam*, *qui judicatis terram.* » Dante l'a voulu, Dante l'a prescrit ; sans cela, on ne sait où reprendre la lettre M qui termine le cinquième mot. Cette lettre M ne peut se retrouver dans aucun mode de traduction française. Peut-être cela seroit-il possible en espagnol ; je l'ignore, mais je ne le crois pas. Il est indispensable de dire que les splendeurs restèrent disposées en M, dernière lettre du cinquième mot latin cité par le poète.

M. de Colbert croit que les trois lettres D, I, L, veulent dire : *Diligite justitiam legesque*. M. Ginguené pense qu'elles veulent dire : *Diligite justitiam legum*. Ils se trompent. Les trois lettres sont les premières du mot *diligite*. Le père Lombardi pense que l'M est la dernière lettre du mot *justitiam* : c'est une erreur ; et le judicieux M. de Romanis, qui a réimprimé le commentaire de ce savant religieux, a oublié de corriger cette faute. Elle n'a pas été commise par Grangier, par M. Costa, et par les éditeurs de l'édition Passigli, Florence, 1838.

Il faut admirer le soin avec lequel le poète a rapporté, sans se contredire un instant, des choses très-mystérieuses. Les lueurs semblables aux oiseaux qui décrivent en volant des lignes rondes ou allongées, formoient d'abord différentes lettres de l'alphabet que le poète reconnoissoit très-distinctement. Ces splendeurs tracèrent ensuite une sentence composée de trente-cinq lettres, puis elles prirent la forme de

la dernière lettre de cette sentence, la lettre M qui terminoit le mot *terram*. Quand cette espèce de première *charpente*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, fut disposée, et qu'il étoit déjà facile d'y reconnoître confusément la figure d'une aigle, d'autres lueurs accourant vers la partie supérieure où la figure étoit incomplète, continuèrent de perfectionner la contexture de cette image; enfin, des milliers d'autres splendeurs s'élevèrent à la fois, comme des étincelles jaillissent de tisons enflammés, et achevèrent de former, sous les yeux du poète, la tête et le col de l'oiseau sacré. — Observons une autre idée de l'auteur. Une ligne de bienheureux s'étoit contentée de former une couronne de lis au-dessus de l'*M*, et elle se décida enfin à former le corps de l'aigle. On voit que le gibelin a voulu rendre un hommage au signe des empereurs d'Allemagne. En vérité, quoiqu'on puisse être affectionné à ceux qui se contentoient de figurer une couronne de lis, on n'a pas le courage, en rencontrant des allusions si vives, si animées, si spirituelles, qui sont la mise en action du discours de Justinien, on n'a pas la mauvaise idée de rester indifférent devant de si beaux vers, devant une *manœuvre* étincelante dont l'imagination humaine avant Alighieri n'avoit jamais osé concevoir la pensée. On voit ici que les débats du lis et de l'aigle sont bien anciens dans l'histoire. Seulement, ce n'étoit pas le même pays qui produisoit les belligérans. M. Ginguené nous dira-t-il à présent que, dans le *Paradis*, il n'y a pas des *intérêts* et des *passions terrestres?* En voilà de si *terrestres*, qu'ils durent, à ne partir que du siècle de Dante, qu'ils durent depuis 540 ans.

Il y a plus; à la fin de ce chant, le poète, comme

redescendu rapidement pour un temps, et sans le savoir, sur notre terre de dépits mal contenus, de regrets aigres et de vengeance, lance des vers qui portent un cachet d'ironie amère et d'indignation qu'il ne prend pas la peine d'étouffer. J'avois pensé jusqu'ici qu'il s'agissoit de Boniface VIII. Ceux qui avant moi étoient de ce sentiment, prenoient pour règle la date de la vision. Il n'y a pas ici de prédiction annoncée; l'auteur doit rester enchaîné dans son cadre; il ne peut se dégager des entraves qu'il s'est imposées. C'est bien en avril 1300 qu'il parle; mais en avril 1300, ces invectives ne pouvoient pas être si applicables à quelques prélats de la cour romaine qu'en 1315 ou vers ce temps-là; la cour d'Avignon semblant dédaigner Rome, excitoit chez Dante un état d'irritation qu'il ne pouvoit dissimuler. Il fut le premier qui leva cet étendard sur lequel on lisoit, «*Revenez à Rome*,» et que soulevèrent plus tard, après Dante, tant d'hommes célèbres de la Péninsule, jusqu'au moment où ils obtinrent ce retour qui mit fin à une partie des querelles que le traité *de Monarchiâ* n'auroit su apaiser.

L'aigle va adresser la parole à Dante; mais nous trouvons auparavant cette comparaison : « Tel qu'un faucon délivré de son chaperon, remue la tête, s'applaudit avec ses ailes, montre le désir de voler, et se complaît en lui-même; telle, en faisant retentir des chants qui ne sont connus que là-haut, se montre l'aigle qui renfermoit tant de splendeurs. »

L'aigle attaque successivement l'empereur Albert, qui s'étoit emparé de la Bohème en 1303. Ici, il y a prédiction. L'oiseau sacré annonce que Philippe-le-Bel fera battre une monnoie de convention sur les bords de la Seine. Presque tous les rois

de l'époque sont *vitupérés:* Edouard Ier, roi d'Angleterre; Robert, roi d'Ecosse; Alfonse, roi d'Espagne; Venceslas, roi de Bohème; Charles-le-Boiteux, roi de la Pouille et de Jérusalem; Jacques, roi de Majorque et de Minorque; Jacques, roi d'Aragon; Denis, roi de Portugal. S'il y a dans toutes ces accusations un désir de renouveler les argumens en faveur de la nécessité d'un seul monarque pour l'univers, il faut regretter de voir de telles inspirations employées à défendre un système sans règle possible, sans moyens d'exécution, disons tout, paradoxal, délirant et fatal au monde qu'il prétendoit régénérer.

S'il arrive enfin que parfois des rois soient méchans, il n'est pas à établir pour cela que tous le doivent être. Il y avoit certainement quelques coins de la Germanie, de la France, de l'Italie, de l'Espagne et du nord de l'Europe, où les peuples pouvoient bénir leurs princes; mais s'il n'y a qu'un prince dans l'univers, et qu'il soit mauvais, voilà le monde entier dans un état d'abominable désolation. Les choses ne vont pas plus heureusement pour les nations, si ce prince unique étant bon là où il réside, il a envoyé ailleurs des gouverneurs, partis, je le veux bien, honnêtes, mais devenant avides et pervers, et qui, au nom d'un bon roi, établissent un gouvernement coupable.

Il faut s'arrêter. La colère de l'aigle s'attaque peut-être à des faits de ces époques, qui l'excusent. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas avec plaisir que beaucoup de commentateurs, instruisant un procès sur le rapport du poète, se soient crus obligés de chercher un tort, une faute, un crime à chacun de ces rois. Il n'y a pas de classe de la société la plus infime qu'on ne trouvât ainsi en défaut. Les traits lancés par la mau-

vaise humeur d'un exilé peuvent n'être pas toujours puisés dans une source bien pure de l'histoire.

L'aigle n'étoit composée que de différentes ames bienheureuses. Il y a aussi des ames qui forment l'œil de l'aigle. L'esprit qui occupe la pupille est David qui chanta l'Esprit saint; celui qui est placé le plus près du bec est Trajan. Il consola la veuve qui avoit perdu son fils. Dante a rapporté ce fait dans le Purgatoire. L'esprit qui se trouve dans la partie supérieure du cil est Ezéchias. Dante, en honneur de Virgile, qui a loué le troyen Rifée, le place autour de l'œil de l'aigle. Je n'entame ici aucune polémique. Je me contente de ne pas me montrer plus sévère que le savant et pieux père Lombardi. C'est une fiction du poète qu'il faut savoir n'envisager que sous le point de vue poétique.



CHAPITRE XXXVII.

DANTE ET BÉATRIX PARCOURENT LA PLANÈTE DE SATURNE. SAINT PIERRE INTERROGE DANTE SUR LA FOI. PASSAGE IMITÉ DU POÈTE LUCRÈCE. LES HABITANS DE CAHORS. LA COUR D'AVIGNON. DANTE EST MONTÉ A L'EMPYRÉE. SAINT BERNARD. M. RATISBONNE, AUTEUR D'UNE HISTOIRE DE SAINT BERNARD. PRIÈRE DE SAINT BERNARD A LA VIERGE MARIE. DANTE VOIT L'AUGUSTE IMAGE QUI FIGURE LA TRINITÉ. IL N'EN PEUT SUPPORTER L'ÉCLAT. LA PUISSANCE MANQUE A SON IMAGINATION, QUI VOULOIT GARDER LE SOUVENIR D'UN SI HAUT SPECTACLE. OPINION DE M. GINGUENÉ SUR LE DÉNOUEMENT DU *PARADIS*. OPINION DE M. BIAGIOLI SUR LE MÊME SUJET. M. LE COMTE DE PEYRONNET A TRADUIT AVEC SUCCÈS LA PRIÈRE DE SAINT BERNARD. OPINION D'ANTONIO CESARI SUR DES PASSAGES DU *PARADIS*. LE PRISONNIER DU TEMPLE DEMANDE A LA BIBLIOTHÈQUE LE *PARADIS* DE DANTE. RÉVÉLATION DE PÉTRARQUE SUR LE SÉJOUR DE DANTE A LA COUR DE CAN GRANDE. SARCASMES ADRESSÉS A DANTE ET A UGUCCIONE PAR DES BOUFFONS.

DANTE et Béatrix sont arrivés à la septième sphère, la planète de Saturne. Il y a ici une comparaison tirée du mouvement des corneilles qui s'assemblent au commencement du jour. Après les grues, le faucon, l'alouette (qu'on relise les chants en entier), voici les corneilles. On dit que les Florentins sont passionnés pour les oiseaux. Le poète se montre bien Florentin. Mais comme les mœurs particulières à chacune de ces espèces d'oiseaux ont été senties! comme leurs évolutions sont décrites! Cela n'a pas

empêché les comparaisons tirées de la musique et de toutes les sortes de sons harmoniques. Nous avons eu la cloche du soir, le tintement argentin qui appelle les religieuses à matines, la lyre, la harpe, l'orgue. Quel poète, quelle abondance de pensées! Quel observateur des scènes de la société et des innombrables spectacles de la nature! quel génie immense!

Dante entre dans la huitième sphère. Il parcourt alors de l'œil les sept planètes inférieures; il sourit de la petitesse de la terre, de ce foible atome qui nous rend si orgueilleux, et il se retourne ensuite vers les yeux étincelans, les yeux de Béatrix.

Saint Pierre interroge Dante sur la foi; il répond, et sa profession est conforme aux dogmes les plus révérés de notre religion. Pierre témoigne sa joie en tournant trois fois autour du poète, pour lui manifester à quel point sa réponse lui a été agréable.

Nous sommes parvenus au commencement du xxv[e] chant. C'est là qu'on trouve ce morceau que nous avons rapporté plus haut, chapitre XXXIII, pag. 384, et dans lequel Dante paroît espérer qu'il pourra recevoir un jour la couronne de laurier dans le temple de saint Jean, où il a été baptisé.

Ce sont des vers où l'auteur a déposé en même temps la force, l'amertume, la tendresse de ses regrets et de cette vive douleur de se voir si injustement, si cruellement chassé de sa patrie.

Ici Dante a évidemment imité ces vers de Lucrèce (IV):

Avia Pieridum peragro loca, nullius antè
Trita solo; juvat integros accedere fontes
Atque haurire, juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora musæ.

« Je parcours les âpres sentiers des Piérides qu'on n'a pas foulés avant moi. Il me plaît d'approcher des sources inconnues et de m'y désaltérer ; il me plaît de cueillir des fleurs nouvelles et de demander ensuite qu'on place sur ma tête l'illustre couronne dont les muses n'ont encore ceint le front de personne. »

Saint Jacques de Galice interroge Dante sur l'espérance. Une troisième flamme s'avance : c'est celle de saint Jean, qui interroge Dante sur la charité. Survient Adam, qui parle en détail de son séjour dans le paradis terrestre.

Il faut observer que dans le XXVI[e] chant, où il étoit question de la charité, Dante n'a pas une seule fois parlé du pardon des injures. Il nous a tellement identifiés à sa situation personnelle, il nous a tellement répété qu'il est dans les sphères du ciel, nous avons si peu résisté au charme de ses paroles, à son ton d'assurance, nous sommes tellement à lui, il s'est emparé de nous avec tant de hauteur et de fierté, tout est devenu si sérieux, *si vrai*, qu'on pouvoit attendre que cette fois-là seulement, parlant de la charité, il se seroit exprimé avec quelques ménagemens. Il se contente de dire en général : « J'aime les plantes que « cultive le jardinier éternel, les créatures répandues « dans le monde. » On eût pris plaisir à voir le poète, dont les regrets sont si attendrissans au commencement du chant où il traite de l'espérance, s'abandonner un instant à un mouvement de sensibilité généreuse, avec d'autant plus d'effusion, que dans le chant XXVII, le même poète auroit tout aussi bien su reprendre sa massue, et, caché cette fois derrière saint Pierre, porter aux ennemis romains et florentins les coups les plus terribles.

Abstenons-nous ici de toute autre attaque. Nous,

critiques, nous avons beau jeu, au milieu des douceurs de la famille et des attraits de la patrie, nous marions tranquillement nos enfans à d'honnêtes personnes; mais Dante, lui, il ne cesse pas de solliciter un pain qu'on lui refuse, et il ne peut revoir les bords fleuris de l'Arno, et marier ses fils, l'infortuné, que s'il s'agenouille dans un temple, comme un criminel, en déshonorant sa gloire, et en rétractant des inspirations si admirables qui l'ont déjà immortalisé en Italie!

Tout le paradis chantoit : « Gloire au Père, au « Fils et au Saint-Esprit, » lorsque saint Pierre interrompit ces chants. Il n'y a pas ici d'incertitude. On n'a pas à se demander si le poète nous entretient des événemens qui ont précédé l'an 1300; nous voyons en scène les habitans de Cahors : la cour d'Avignon est l'objet direct des imprécations. Il faut lire dans l'original ce mouvement de colère; il faut lire ces vers de chaleur, d'impétuosité; il faut lire cette autre expansion de fureur. Nous ne sommes pas encore arrivés au terme des foiblesses humaines. Il y aura dans le XXIX[e] chant une vive attaque contre les prédicateurs de l'époque.

Dante est monté du plus grand des corps célestes, du premier mobile, à celui qui n'est que pure lumière, à l'empyrée.

Béatrix s'apercevant que, malgré son silence, Dante désiroit cependant interroger, lui dit de fixer sa vue sur le calice de la rose éternelle, qui s'étend, se divise en degrés, et qui exhale une odeur de louanges pour ce printemps qu'on ne voit jamais finir.

Un vieillard apparut. C'est saint Bernard, la grande merveille du XII[e] siècle; c'est saint Bernard : il semble que Dieu a voulu renfermer en ce français (ce

grand saint est si bien à nous, qu'il est né à Fontaine en Bourgogne) les divers dons qu'il a répandus dans les autres, et qu'il a partagés entre les plus célèbres pères de l'Eglise. On le regarde comme le dernier d'entr'eux par rapport au temps où il a vécu ; mais il a paru animé de l'esprit des anciens. Il a été la langue de l'Eglise dans ses combats (1).

Saint Bernard vient remplacer Béatrix, qui a disparu. C'est en France que Dante avoit pris cet enthousiasme pour saint Bernard (2).

(1) *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, tom. V, pag. 269.

(2) Il vient de paroître une *Histoire de saint Bernard*, par M. l'abbé Théodore Ratisbonne, fils d'un banquier israélite de Strasbourg, et qui, après avoir été baptisé secrètement, s'est déclaré chrétien en présence de toute sa famille. On lit dans l'ouvrage de cet écrivain ce passage qui confirme ce que nous avons rapporté plus haut de l'état de la France avant le voyage de Dante, et qui appuie une foule d'observations que nous avons déjà consignées dans cette histoire :

« Le XII[e] siècle est sans contredit une des plus mémorables époques du « moyen âge. On y voit éclore et croître les germes de toutes les grandes « idées qui ont porté leurs fruits dans les temps modernes : la philosophie, « la littérature, les arts, le commerce, l'industrie sortent avec la liberté « politique des ténèbres de la barbarie. Cette époque est la transition « laborieuse où la vie fermente au sein de la corruption et se débat contre « les obstacles qui l'enveloppent, temps de crise et de lutte violente qui « prépare l'enfantement d'un nouvel ordre de choses. C'est de la France « que ce mouvement est parti d'abord, se communiquant de proche en « proche à tous les Etats de la chrétienté. La France semble avoir été « choisie en ce temps par la Providence pour ouvrir les voies à la civili- « sation européenne. Sa monarchie venoit d'être renouvelée par la dynastie « des Capets, pleine de force et de sève chrétiennes ; sa langue se forme « et se propage par les conquêtes dans les principales régions du monde, « en Angleterre, en Italie, en Sicile, en Asie. Inébranlablement attachée « au centre de l'unité catholique, la France devient à son tour le foyer « de l'union intellectuelle et politique, le pivot de la civilisation du monde « chrétien. Mais pendant que la France est si particulièrement employée « à donner l'essor aux autres peuples, un homme de Dieu est envoyé pour « diriger le mouvement en France, pour éclairer de son flambeau divin « l'Eglise et l'Etat, pour donner l'impulsion, tracer la voie, marquer le « but à toute idée vaste et féconde, à toute entreprise utile et généreuse.

« Cet homme de Dieu, c'est saint Bernard.

« .... Il parle, c'est la bouche de Dieu. Les papes, à sa voix, repren-

« Je m'écriai : « Et elle, où est-elle? » — « Elle m'a envoyé « ici pour satisfaire à ton désir, et si tu regardes au troisième « cercle du degré le plus haut, tu la verras sur le trône que « lui ont mérité ses vertus. »

« Nous, nous éleverons notre vue vers le premier amour, « afin que tu pénètres dans sa splendeur autant que tu le pour- « ras. Tu n'obtiens rien en croyant faire, par ta propre vertu, un « pas de plus vers cette vive lumière (Marie); il faut, en priant, « obtenir cette grâce de celle qui peut te seconder. Tu te join- « dras à moi d'intention ; dirige ton cœur vers ce que je vais « dire. » Et il commença ainsi sa sainte prière :

« Vierge mère, fille de ton fils, humble, mais élevée plus « qu'aucune autre créature, terme fixe de la volonté éter- « nelle (comme saint Bernard va bien mériter ici qu'on l'ap- « pelle *un homme de prière et d'amour!*), tu as tellement ennobli « la nature humaine, que Dieu n'a pas dédaigné de devenir « son propre ouvrage. Dans ton cœur a été rallumé cet amour « dont les rayons ont fait germer au sein de la paix céleste « cette fleur étincelante. Soleil dans son midi, tu nous em- « brases d'une ardente charité; tu es pour les mortels la source « d'une vive espérance. O femme! tu es si grande, tu as tant « de puissance, que quiconque veut une grâce et ne recourt « pas à toi, veut que son désir vole sans ailes! Ta bonté

« nent force et puissance ; les empéreurs, les rois, les princes de l'Eglise et « du siècle ne sont plus que des instrumens de sa parole ; les peuples émus « le regardent et attendent..... ; et c'est un simple moine, *un homme de* « *prière et d'amour*, un religieux sans autorité extérieure, sans richesse et « sans pouvoir, sans force matérielle, sans secours humain, qui donne « au monde cet universel mouvement. »

Voilà l'interprète que Dante choisit. Ici il ne voit pas le Français, le compatriote des oppresseurs de Florence, il ne voit que l'*homme de Dieu*, celui qui a établi, pour un moment, l'unité politique par les résultats moraux et matériels des croisades, celui qui, d'une main puissante, a précipité l'Occident sur l'Orient, pour que tous deux se retrempassent, le premier, aux sources de l'antique civilisation, le second, devant la justice, la force, l'honneur et la gloire, s'unissant pour délivrer des frères de la servitude, et replanter au milieu d'eux l'étendard de la religion catholique.

Réjouis-toi, peuple dévot des Gaules (paroles de la canonisation de saint Louis), c'est saint Bernard que Dante fait parler le dernier dans son *Paradis*; c'est saint Bernard, c'est sa *prière* qui dénoue le grand drame du poème sacré.

« n'exauce pas seulement celui qui t'invoque, souvent elle « prévient généreusement les demandes. En toi est la misé- « ricorde, en toi est la tendresse, en toi est la magnificence, « en toi se réunissent les vertus de toutes les créatures. Celui « que tu vois près de moi a parcouru le monde, du centre de « la vallée infernale jusqu'à ce haut empire. Il a vu, une à « une, les ames de ceux qui habitent le ciel. Il t'en supplie, « accorde-lui assez de force pour qu'il puisse embrasser la « connoissance parfaite de la dernière béatitude. Je n'ai jamais « désiré ma vision bienheureuse autant que je souhaite te voir « favoriser la sienne; exauce mes vœux, dissipe par ton as- « sistance puissante l'obscurité de ses facultés mortelles, et « que le haut plaisir se manifeste à lui de toutes parts. Je t'en « conjure aussi, ô reine qui peux tout ce que tu veux, après « une si ineffable contemplation, conserve son cœur dans un « état de pureté; que ta protection le soutienne contre les pas- « sions humaines! Regarde Béatrix et tous ces esprits; joignant « leurs mains, ils t'adressent la même prière. »

« Les yeux que Dieu chérit et vénère se fixèrent sur le saint orateur, et montrèrent que la demande étoit agréée; ensuite ils se dirigèrent sur l'intelligence suprême, vers laquelle on ne peut pas croire qu'aucune créature envoie ses yeux aussi fixement; et moi qui m'approchois, comme je le devois, de l'objet de mes vœux, je sentis que l'ardeur de mon zèle étoit arrivée à son terme. Bernard, en souriant, m'invitoit à regarder plus haut, mais déjà je lui avois obéi, et mes yeux, pleins d'une nouvelle puissance, pénétroient de plus en plus dans le rayon de lumière où tout est vérité.

« Dès lors les facultés de ma vue surpassèrent celles de nos paroles qui cèdent à un pareil spectacle; ne pouvant passer outre, la mémoire fléchit. Semblable à celui qui voit un objet en songe, et qui, à son réveil, en conserve encore l'impression récente sans pouvoir se rappeler ce qu'il a vu, je dois avouer qu'en ce moment ma vision échappe à mon souvenir, mais un charme vague reste dans mon cœur. C'est ainsi que la neige fond au soleil; c'est ainsi que le vent emporta les feuilles légères qui contenoient les oracles de la sibylle. O splendeur éternelle, qui te refuses aux expressions des mortels, redeviens une foible partie de ce que tu me semblois être, accorde à ma langue une telle vigueur qu'elle puisse transmettre à la postérité au moins une étincelle de ta gloire!

Ta victoire sera encore plus éclatante, si tu daignes renvoyer quelques facultés à ma mémoire et résonner quelque peu dans ces vers!

« Je crois que si mes regards avoient cessé d'être attachés fortement sur ce spectacle resplendissant et s'en étoient un moment détournés, j'aurois perdu le don ineffable qui m'étoit accordé, et je me souviens que devenant plus hardi à soutenir un tel éclat, je confondis bientôt mes yeux dans l'excellence infinie de cette lumière.

« O grâce abondante! tu me permettois de contempler la splendeur éternelle où mes regards s'absorboient, et je vis dans toute sa profondeur qu'une ardeur réciproque avoit réuni ce qui étoit répandu dans le monde; les substances, les accidens et leurs effets y étoient comme confondus d'une telle manière, que mes chants suffisent à peine pour en faire concevoir une foible idée. Je crois que j'ai bien conservé dans mon esprit la forme universelle de ce nœud qui lie tant de substances diverses, et je pense ne m'être pas trompé; car en y réfléchissant, je me sens rempli d'une douce joie. Cependant le moindre point de temps écoulé depuis ma vision en efface la trace plus aisément que vingt siècles n'effaceroient celle de l'entreprise qui fit admirer à Neptune l'ombre d'Argo.

« Immobile et attentif, je regardois en silence et je m'enflammois d'une ardeur nouvelle. L'effet de ce spectacle miraculeux est tel, qu'il est impossible de consentir à toute autre pensée. Le bien qu'on désire est tout en cette lumière; hors d'elle, tout est rempli de défauts; dans elle, tout est doué de la perfection.

« Pour décrire ce dont je puis me souvenir, ma langue sera donc plus impuissante que celle d'un enfant à la mamelle. Ce n'est pas qu'il y eût dans cette vive lumière que je regardois, plus qu'un aspect unique, car il est toujours tel qu'il étoit auparavant; mais pour ma vue qui se fortifioit à mesure que je le regardois, ce seul aspect l'attiroit à cause du changement qui s'opéroit en moi.

« Dans la claire et profonde subsistance de la haute lumière, il me sembla que je distinguois trois cercles de trois couleurs qui n'en formoient qu'un seul. Le premier étoit réfléchi par le second, comme Iris réfléchit Iris; le troisième paroissoit un feu qui brilloit de la lumière des deux autres. Que mes paroles sont vaines! qu'elles sont molles pour exprimer ce que

je conçois! et ce que je conçois n'est plus rien, si je le compare à ce que j'ai vu.

« O lumière éternelle qui ne reposes qu'en toi, qui seule peux t'entendre, et qui souris après t'être entendue, fortunée d'être seule à t'entendre, le second cercle qui brilloit en toi et que tu réfléchissois, lorsque je t'eus bien considérée, me parut d'une couleur qui approchoit de celle de notre corps, et qui en même temps n'avoit pas perdu la sienne propre.

« J'étois devant cette vue nouvelle, semblable à ce géomètre qui s'efforce de mesurer le cercle, et cherche en vain dans sa pensée le principe qui lui manque.

« Je voulois savoir comment le cercle et notre image pouvoient s'accorder, et comment s'opère l'union des deux natures; mais pour comprendre un tel mystère, mes forces n'étoient pas suffisantes. Alors je fus éclairé d'une splendeur de la divine grâce, et mon noble désir fut satisfait. Ici la puissance manque à mon imagination qui vouloit garder le souvenir d'un si haut spectacle, et ainsi que deux roues obéissent à une même action, ma pensée et mon désir, dirigés avec un même accord, furent portés ailleurs par l'amour sacré qui met en mouvement le soleil et les étoiles. »

Je rapporterai le jugement de M. Ginguené sur le dénouement du *Paradis* :

« Dante a fait sagement de finir avec cette brièveté religieuse, et de nous donner une dernière leçon en trompant pour ainsi dire l'attente où il nous a mis lui-même d'une chose impossible et hors de la portée du génie humain. Un rayon de la grâce l'illumine et lui montre tout à coup le fond de l'inexplicable mystère. Cette faveur est pour lui seul; il ne peut trouver dans son imagination ni dans sa mémoire aucune image pour rendre cette faveur sensible; l'être éternel ne la lui permet pas, et il se soumet à sa volonté. Ce dénouement est tout ce qu'il devoit, tout ce qu'il pouvoit être. Le poète n'a plus rien à nous dire, et l'objet de son poème comme celui de son voyage est rempli. »

M. Biagioli, plus chaleureux, dans une introduction au troisième volume de son commentaire, énonce

un jugement très-remarquable sur le *Paradis*, et je suis entièrement de son avis, quand il dit :

« Je ne m'étendrai pas sur les singulières beautés du *Paradis* qui, dans cet océan de lumières, étincellent comme autant d'astres du firmament. Selon ce qui me paroît à moi, Dante se surpassa dans sa seconde *Cantica*, relativement à la première; il a dans cette troisième le même avantage qu'il a obtenu dans la précédente. »

A ce sujet, M. Biagioli reproche vivement aux étrangers l'opinion qu'ils semblent s'être faite du mérite poétique du *Paradis*. Ces reproches ne seront peut-être pas si mérités dorénavant qu'ils ont pu l'être. Le *Paradis* a été jugé à peu près sans avoir été lu. Les idées opposées au catholicisme, les doctrines philosophiques dont on a tant abusé, les préoccupations de la politique moderne ont éloigné de la vérité, de l'étude, beaucoup d'hommes capables d'aborder la question avec les talens suffisans pour la décider de bonne foi. Les destinées des réputations sont bizarres ; mais le jour de la justice arrive : il ne peut manquer d'arriver pour la troisième *Cantica* de Dante. Cependant ce n'est pas en blâmant les étrangers, en leur disant qu'ils ne comprennent pas l'italien, qu'on les amènera à de meilleures résolutions. « Le *Paradis* n'est pas lu, voilà « ce qu'il faut dire : lisez-le, et montrez, dans la sévé- « rité que vous déployerez alors si vous n'êtes pas sa- « tisfaits ; prouvez que vous connoissez le texte, que « vous jugez la forme et les détails, que vous appuyez « vos critiques sur des raisons. L'Italie elle-même a eu « ses détracteurs du *Paradis* : elle n'en compte pres- « que plus aujourd'hui. »

J'ajouterai ici que la prière de saint Bernard a été traduite en vers par M. le comte de Peyronnet. *Il*

appeloit quelquefois la poésie à son aide dans cette solitude de Ham. Ces vers, qui annoncent un talent exercé, et qu'on ne peut lire sans attendrissement quand on pense à la prison dans laquelle ils ont été composés, font partie de l'ouvrage intitulé : *Marie honorée dans les classes*, ou *Mois de Marie grec-latin*, par M. Henri Congnet, chanoine de Soissons; in-24. Paris, troisième édition, pag. 183 (1).

Je crois devoir rapporter ici une opinion émise dans les *Dialogues sur Dante*, par Antonio Cesari (2). il s'exprime ainsi (*Dialogue* V, tom. III, pag. 184) :

« Parler des beautés du *Paradis* est chose très-difficile et peut-être impossible, parce que la vraie béatitude *formelle de là-haut* est toute intellectuelle et non sensible ; aussi elle ne peut être que mal exprimée par les paroles ; alors le poète a besoin de l'un des deux moyens suivans : ou il faut faire comprendre cette béatitude indirectement et de reflet, ou il faut donner des formes sensibles aux élans de l'esprit et les introduire par cette voie dans l'esprit du lecteur, après les avoir apprivoisés avec nos sens.

« Dante employa l'un et l'autre de ces moyens. D'abord il étend et il élève le prix et l'excellence des choses du ciel, et se plaint de ce qu'on ne peut les imaginer et les atteindre avec l'intelligence ; il les fait ainsi abstractivement connoître très-belles, très-hautes et d'une inestimable rareté. Après avoir procédé avec l'art exquis que lui fournit la sagacité de son génie, et en cela s'être fait aider encore par les paroles, il engendre en nous une immense exaltation d'idées ; ensuite, par l'autre moyen, il voile ces beautés, ces richesses, ces délices sous les images corporelles de ce que nous jugeons le plus précieux et de ce que nous réputons le plus beau, comme

(1) Je ne connois pas M. de Peyronnet; je ne l'ai jamais vu ; je lui adresse cet hommage de catholique à catholique ; je désire qu'il voie ici l'expression d'un sentiment de respect qu'inspirent ses malheurs et le courage qu'il a montré pour les supporter.

(2) *Bellezze della Commedia di Dante Alighieri*, 3 vol. in-8°. Vérone, Libanti, 1826.

joyaux, diamans, rubis, comme sourire, lumière vive et pure, variée en couleurs les plus suaves, danses seul à seul ou enchaînées, chants et mélodies qui ravissent, figures empreintes de vertu et de grâce; *et vas voir là!* Avec ces peintures qui ne peuvent être qu'affoiblies, en les comparant à l'objet qu'elles représentent, et qui sont mille fois éloignées de la vérité, Dante nous émerveille et nous enthousiasme tant pour ces beautés, qu'il nous paroît que quand bien même le *Paradis* ne seroit ni plus brillant ni mieux orné, nous devons être enivrés au point de ne rien désirer au-delà. Nous avons vu tous ces prodiges jusqu'ici, et il nous reste à en voir bien davantage. »

Au chant xxxii, un des interlocuteurs des *Bellezze*, à propos d'un passage de la prière de saint Bernard, s'écrie : *Tutto oro;* « Tout or. »

Je ne dirai plus qu'un mot sur le *Paradis* dans ce chapitre. Ce sera avec la plus vive douleur que je rappellerai un fait absolument inconnu; mais il doit obtenir une place marquée dans l'histoire de Dante.

Je revenois d'Italie en 1808, apportant plusieurs éditions de la *Divine Comédie*, que m'avoient données mes excellens amis le père Torelli, abbé de Saint-Etienne del Cacco à Rome, et M. Fontani, bibliothécaire de la Riccardiana, à Florence. Tous deux m'avoient engagé à traduire la *Divine Comédie*. Comme je l'ai dit déjà (pag. 2), un homme judicieux me conseilla en même temps de commencer par la traduction du *Paradis*, que les contemporains ne connoissoient pas, puisque Moutonnet et Rivarol n'avoient traduit que l'*Enfer*, et que Colbert sembloit avoir renoncé à une traduction sérieuse du *Paradis*. Je m'enquis alors des moyens de savoir positivement si quelqu'autre homme de lettres ne m'auroit pas devancé. Je m'adressai à M. Van Praet, administrateur de la bibliothèque appelée alors Impériale, et je le priai

de me donner quelques conseils. A ce mot de *Paradis*, M. Van Praet, dans le premier moment, me demanda si je parlois de Milton ; je répétai que je voulois savoir quelque chose sur le *Paradis de Dante*. Le complaisant bibliothécaire porta ses mains à son front, parut éprouver un saisissement, me pria d'attendre, puis, avec une émotion dont je ne pus comprendre la cause, disparut par une de ces portes où sont figurés des livres, et qui conduisoient à des réduits connus de lui seul. J'attendois depuis cinq minutes, lorsque M. Van Praet, encore visiblement ému, reparut avec un paquet de livres ficelé, qu'il me remit, en me disant : « Tenez, voilà tout l'ouvrage de Dante. « Ce mot de *Paradis* m'a mis sur la voie d'un sou« venir terrible. Après le 10 août 1792, le prisonnier « du *Temple* fit demander à la bibliothèque le *Pa*« *radis* de Dante. Voilà tous les volumes de Gran« gier, ficelés et attachés tels qu'ils étoient quand on « les a rapportés ici par ordre de la *Commune de* « *Paris*. »

Je reçus avec respect et attendrissement les volumes que me présentoit M. Van Praet, et j'allai chez moi en toute hâte lire, non sans hésitation, la *Cantica* du *Paradis*. Les vers de Grangier, on le sait, sont difficiles à comprendre aujourd'hui, tant notre langue a changé de formes ; et puis le bon aumônier n'a pas craint de traduire en suivant les inversions les plus hardies de la phrase italienne.

Ces livres ont dû être bien sûrement touchés par Louis XVI, il y a cherché des consolations ; mais a-t-il pu les y trouver ? Je remarquai qu'à la page 624 du *Paradis*, il y avoit une adresse d'un journal de l'époque, qui portoit le nom du *citoyen Tronchet*. C'est peut-être là que le prince, appelé par les bourreaux, a fini

sa lecture pour dire, avec un calme héroïque : « *Les « voilà qui approchent* (1). »

J'ai rapporté précédemment que la totalité du *Paradis* ne fut pas envoyée à *Can-le-Grand*, qu'il n'en reçut d'abord que vingt-un chants. On a cru en même temps que les douze derniers chants ne furent trouvés qu'après la mort du poète, d'une manière qui paroît miraculeuse. La vérité n'est pas exactement connue à cet égard : ce qui est certain, c'est qu'une partie de ce que n'avoit pas reçu Can Grande étoit connu avant 1321.

Il y a en même temps un fait qui semble prouvé. Nous devons penser qu'il éclata une rupture entre le prince et l'exilé.

Les dates, les traditions, l'histoire, les événemens postérieurs de la vie de Dante, tout prouve qu'il y eut, non pas peut-être une inimitié, mais au moins une mauvaise intelligence entre le protégé superbe et le protecteur magnifique (2). A qui fut la faute? Chacun en croira ce qu'il voudra croire, suivant qu'on se sera mieux pénétré du caractère de Dante, ou qu'on aura pu, soi-même, voir de près l'esprit des cours.

Pétrarque, le second pour le temps et pour la grandeur entre les pères de la littérature italienne, n'eut pas la même vénération que l'excellent Bocace pour la mémoire de leur commun prédécesseur. Pétrarque parle ainsi d'Alighieri :

« Dante, mon concitoyen, fut un homme très-célèbre dans « l'art d'écrire en langue vulgaire ; mais dans ses habitudes

(1) *Louis XVI*, par le vicomte de Falloux, Paris, Delloye, 1840, pag. 418. Cet excellent ouvrage doit être lu par tous les hommes de bien.

(2) Balbo, tom. II, pag. 339.

« et dans son parler pendant l'exil, il se montra plus libre « qu'il ne convenoit aux oreilles délicates des hommes sévères « et aux yeux des princes de notre âge. Alighieri, exilé de la « patrie et demeurant près de Can-le-Grand, alors universel « refuge des affligés, fut d'abord traité par lui avec honneur; « mais peu à peu il commença à perdre les grâces de ce sei- « gneur. Il y avoit dans le même banquet des histrions et des « parasites de tout genre, comme c'est l'usage. Un d'eux, d'une « insolence extrême dans ses propos et dans ses gestes obscènes, « étoit distingué particulièrement et avoit acquis de l'impor- « tance. Can, soupçonnant que ces bons traitemens faits à un « tel homme déplaisoient à Dante, fit venir ce bouffon, le loua « devant le poète, en ajoutant : « Je m'étonne que cet homme « si stupide ait su nous plaire à tous, tandis qu'il n'en est pas « ainsi de toi, que l'on appelle sage. » Dante répondit : « Tu « ne t'en étonnerois pas, si tu savois que la cause de l'amitié « naît de la parité des habitudes et de la ressemblance des « ames. »

Nous savons encore qu'à cette table si largement hospitalière, où des bouffons s'asseyoient avec un Dante, on se faisoit des plaisanteries, discourtoises entre nobles personnes, et de plus viles, de supérieur à inférieur. Un jour, on cacha sous la table un enfant qui, ramassant les os que jetoient les convives suivant l'usage du temps, faisoit de ces os un tas aux pieds de Dante. La table étant levée, cet amas fut aperçu, et le prince, faisant semblant de s'en étonner, dit : « Certainement Dante est un grand « dévorateur de viandes. » Celui-ci répondit vivement : « Messer, vous ne verriez pas tant d'os, si j'étois « *chien* (*s'io fossi cane*). » L'allusion au nom du prince avoit quelque chose de mortifiant.

Mais, outre la magnificence impolie du seigneur et la fierté défensive ou offensive du réfugié, M. Troya assigne une autre cause à la brouillerie qui survint entre le prince et Alighieri.

Peut-être *Cane* ne trouva-t-il pas assez d'éloges pour lui dans les vers du banni? S'il étoit né des aversions, elles avoient pu être augmentées, lorsque le seigneur della Scala, nommé vicaire impérial à Vérone et à Vicence, reconnut solennellement pour empereur Frédéric d'Autriche qui lui avoit donné cette charge. Cet exemple n'avoit été imité ni par Uguccione, qui avoit accepté de Louis de Bavière, rival de Frédéric, l'investiture de l'Etat de la Faggiola, ni par Dante qui dédia, on ne sait pas en quelle année, au même Louis de Bavière, le traité *de Monarchiâ*, destiné à l'empereur Henri de Luxembourg, mort trop tôt pour en recevoir la dédicace, qui lui étoit assurée.

Est-ce pour de telles raisons que Dante sollicita un emploi de juge dans la ville de Vérone qu'apparemment il ne vouloit pas encore quitter? On sait qu'alors il étoit accompagné de son fils Pierre, qui continua d'y séjourner jusqu'à la mort de son père, et qui y fonda une famille dont nous parlerons à la fin de cet ouvrage.

Cependant toute espérance ne semble pas perdue pour Alighieri. Il aimoit toujours avec constance Uguccione, ce grand homme de guerre, qui devoit sauver l'Italie, et qui conservoit la réputation qu'il avoit précédemment acquise dans le parti gibelin. Uguccione croyoit pouvoir recouvrer son autorité à Pise; mais une tentative audacieuse qu'il fit à cet égard ne réussit pas; alors il retourna à Vicence, dont Can-le-Grand l'avoit nommé *Podestà*. De temps en temps il venoit à Vérone. Là, il ne put échapper aux moqueries des courtisans. Ceux qui ne respectoient pas le génie de Dante croyoient pouvoir rire de la gloire passée du vieux guerrier. Il étoit toujours un grand mangeur, et il parloit trop peut-être de ce

qui lui étoit arrivé dans sa jeunesse. Alors un courtisan, nommé Pierre Navo, s'écria : « Il ne faut pas « être tant surpris ; dans un seul banquet, Uguccione, « tu as dévoré Pise et Lucques, ces deux grandes « villes. » On sait que c'est pour s'être arrêté trop longtemps à Pise, pendant un repas, qu'Uguccione se présenta trop tard devant Lucques révoltée, et perdit ainsi, dans un instant, l'autorité qu'il exerçoit sur ces deux villes.

Combien est déplorable cette mésintelligence qui existe entre l'homme riche et l'homme de génie ! ils peuvent rarement s'entendre. Foscolo remarque avec sagacité que leur guerre est perpétuée par une humiliation réciproque, et que si en même temps le besoin d'aide est encore réciproque, il reste toujours une guerre tacite.



CHAPITRE XXXVIII.

L'AUTEUR RÉSUME UNE PARTIE DE SES JUGEMENS. OPINION DE M. LE MARQUIS AZZOLINO SUR LA *DIVINE COMÉDIE*. DANTE QUITTE VÉRONE ET VA AU CHATEAU DE GARGANAGO, DE LA A GUBBIO OU IL ENTREPREND L'ÉDUCATION D'UBALD, FILS DE BASTIANO. DANTE VISITE UDINE ET LA COUR DE PAGANO DELLA TORRE, PATRIARCHE D'AQUILÉE. DANTE COMPOSE UNE HISTOIRE DES GUELFES ET DES GIBELINS. ELLE EST PERDUE. ON MONTRE A TOLMINO UNE PIERRE SUR LAQUELLE DANTE S'ASSEYOIT. MORT D'UGUCCIONE. VIVE DOULEUR DE SON AMI. FÉROCITÉ DE LA POPULACE GUELFE DE LA ROMAGNE. MAGNIFIQUES PAROLES DE GRÉGOIRE X AUX GUELFES DE FLORENCE. GUIDO NOVELLO DA POLENTA. IL APPELLE A RAVENNE, AVEC LEUR PÈRE, PIERRE ET JACOPO, FILS DE DANTE. GEMMA, FEMME DE DANTE, A ÉTÉ CALOMNIÉE. BÉATRIX, FILLE DE DANTE. PRINCESSES QUI ONT PORTÉ LE NOM DE BÉATRIX. CORRESPONDANCE DE JEAN DE VIRGILE AVEC ALIGHIERI. DANTE PARAPHRASE LE *CREDO*, LE *DÉCALOGUE*, LE *PATER NOSTER*, L'*AVE MARIA*, LES SEPT PSAUMES PÉNITENTIAUX. IL TRADUIT LE *DE PROFUNDIS*. LOUANGES NOUVELLES DONNÉES A DANTE PAR M. VILLEMAIN. LA LANGUE D'*OIL* CÉLÉBRÉE PAR DANTE LUI-MÊME.

Au terme où nous sommes arrivés, il faut résumer une partie de nos jugemens. J'ai considéré souvent l'allure, les mouvemens, la répugnance, les joies de l'abeille qui vole de fleurs en fleurs, pour en exprimer le suc. Quelquefois elle s'abat sur les pétales d'une corolle, introduit sa pompe, et fuit, avertie qu'il n'y a pas là de butin à extraire. D'autres fois, elle est

plus heureuse, et trouvant la substance qu'elle désire, elle en fait avec vivacité sa proie et sa richesse.

Je cherchois, en modeste et courageuse abeille, un auteur, un homme d'esprit, vigilant producteur, qui eût étudié le siècle où je puise mes tableaux; M. Azzolino me tombe sous la main, et c'est à lui que je cède la parole pour qu'il explique en définitive, avec une rare intelligence, avec une éloquence savoureuse, les temps, les choses, les hommes, les nécessités de l'époque où vivoit Alighieri. C'est donc M. le marquis Azzolino qui va parler (1). Après quelques mots sur l'état de la féodalité, et sur les différends élevés entre Rome et les empereurs, il continue ainsi :

« La valeur des capitaines d'une part, l'oppression des petites « républiques de l'autre, les astuces, les stratagêmes, les délits « à travers lesquels brilloit une extraordinaire force de bras « et un courage peu commun, donnoient à ce siècle un carac- « tère héroïque. Ce siècle, se trouvant entre la chute de la bar- « barie et la renaissance de la civilisation, présentoit une « époque turbulente, chaude de passions et tout encline à « susciter une poésie nationale. Cette renaissance de la civi- « lisation se manisfestoit dans tout ce qui se pratiquoit au « sein des premières cours de l'Italie. Au milieu de salles im- « menses où l'on voyoit suspendus aux murailles, des lances, « des cuirasses, des casques et autres attributs de guerre, où « l'on marchoit sur un pavé peu sûr qui, dans quelques en- « droits, s'ouvroit en gouffres de mort préparés pour la ven- « geance des puissans, dans ces lieux, dans ces lieux là même « s'étoit introduit le folâtre amour, et, derrière lui, la *canzone* « du troubadour. A travers tant de rudesse, le luxe avec sa « mollesse avoit trouvé un asile. La description minutieuse « d'un château des barons de ce temps suffiroit pour *symboliser* « le caractère entier des peuples de cet âge; alors encore dans « ces cours de Naples, de Sicile, et tant auprès de Frédéric II « qu'auprès de Can della Scala, à côté de la fleur du petit

(1) *Sullo spirito della Div. Com. di Dante*, Firenze, in-8°, 1837, pag. 17.

« nombre de littérateurs et de savans de ee temps, on ren-
« controit l'astrologue qui prédisoit l'avenir avec des sorti-
« léges, qui animoit les guerriers en interprétant un songe, et
« qui réconfortoit avec une amulette quiconque cachoit des
« amours martyrisés par la jalousie ; tout étoit enthousiasme
« au milieu de tant de barbarie. Le savoir et la religion qui
« brilloient dans cette splendeur étoient encore réchauffés par
« les plus robustes imaginations. Le brave guerrier aux armes
« pesantes qui, à la tête des siens pour conquérir une *terre*,
« supporte tous les désastres de la bataille et des siéges, qui,
« aveuglé par l'amour de la gloire, se baigne dans le sang de
« ses concitoyens, de ses amis, de ses parens, tremble devant
« un moine qui le menace de la colère de Dieu; ce guerrier,
« déchiré par ses remords, foule ses trophées, et, couvert
« d'une serge grossière, entreprend un pélerinage aux sanc-
« tuaires, ou s'enferme pour pleurer toute sa vie dans un cloître.
« Celui qui, tant que l'aident la vigueur du corps et la pros-
« périté de la fortune, se moque des monitoires de l'Eglise et
« invite les démons à souper, effrayé par un événement fu-
« neste, se couvre de cilices, est persécuté par des spectres
« horribles, et ne trouve de consolation, bourrelé par les re-
« mords de sa conscience, qu'en restituant, et en attribuant
« de larges donations au pontificat et aux abbayes monasti-
« ques. Courage et peur, haine et amour, ignorance et savoir,
« incrédulité brutale et foi superstitieuse, barbarie et urbanité
« caractérisèrent ce période d'une vie nouvelle pour les peuples
« italiens qui se débattoient entre le visible et l'invisible, le
« passé et le présent, le temporel et l'éternel. Cette vie consti-
« tuoit et ouvroit une scène sociale qui ne pouvoit être complè-
« tement embrassée que par un génie qu'auroit créé exprès la
« divinité pour ce but sublime. Ce génie, ce fut Dante.

« Dans la cour du ciel, trois femmes bénies ont pris soin de
« lui. Béatrix a envoyé Virgile pour qu'il devînt le premier
« guide dans l'entreprise surhumaine. Dante s'avança d'abord,
« errant dans les sentiers communs de la vie humaine, jusqu'à
« ce qu'arrivé au milieu du chemin de cette vie, il s'aperçut
« de sa mission pour les trois royaumes dans lesquels il devoit,
« comme par un décret divin, *symboliser* son âge et lui-même.
« Une voix lui cria dans l'ame : « Tu iras, tu représenteras
« le siècle qui t'environne, tu ne craindras ni la panthère, ni
« le lion, ni la louve ; tu seras initié aux choses secrètes, parce

« que le récit de ce que tu auras vu engendrera l'infamie pour « les méchans, le repentir et l'espérance pour ceux qui auront « plié, la béatitude pour les bons, et se convertira en semence « de civilisation pour les peuples renaissans. Tu ne seras par-« tial pour aucune ville, pour aucune dynastie, pour aucune « nation; tu ne le seras ni pour les trônes, ni pour la liberté, « ni pour aucune condition, ni pour aucun âge et aucune « école. Tu dois être le héraut qui apportera l'*excellent* aux « nations; ta mission est universelle; tu parleras, ou plutôt « tu feras un miroir de toi-même pour un peuple qui, sous « d'autres croyances et une autre fortune, fut élevé dans le « pouvoir et dans la gloire du monde. Ce peuple ne vécut « qu'à moitié; mais en cette terrestre moitié, il a touché le « comble de la grandeur. *La nouvelle génération vivra éternel-« lement*. Eclairée par le rayon de la *vraie religion*, elle seule « est pour la providence la fille de prédilection. C'est cette « génération qui pourra obtenir le perfectionnement de « la civilisation. Dans ta narration, tu n'oublieras pas ce que « fut autrefois cette génération; tu établiras un parallèle avec « l'état présent, afin qu'alors, rallumée par son antique gloire, « elle la poursuive de nouveau en aspirant à une vraie mo-« rale civile par la voie de l'amour et de la charité que « l'évangile enseigne. Ainsi tu indiqueras les besoins sociaux « de l'humanité renaissante, et tu seras l'unique et le pre-« mier maître du moyen véritable de satisfaire à tout ce qu'ils « exigent. »

Toutes ces poétiques suppositions de M. Azzolino s'appuient sur la protection qu'assurent notre culte et notre catholicisme qui, comme dit saint Epiphane, archevêque de Salamine en Chypre, *a été le commencement de toutes choses;* elles viennent noblement en aide aux paroles des éditeurs du *Secolo di Dante*, de M. Arrivabene, qui appellent Dante *Cantore della rettitudine e della religione*, *l'amico della patria e del vero, il poeta storico*. « Le chantre de la rectitude et de la religion, l'ami de la patrie et du vrai, le poète historien. »

C'est vers 1318 que Dante, par suite de ses mécontentemens et de ceux de son ami Uguccione, paroît avoir quitté Vérone. On montre aujourd'hui un château de Garganago, qui fut quelque temps habité par le poète. A la même époque, il arriva en Romagne, d'où il se transporta à Gubbio. Alors il visita l'abbaye des Camaldules de Fonte Avellana, à six lieues de cette ville. Le supérieur s'appeloit Moricone, et il étoit ami d'Alighieri. Il est possible que ce soit ce religieux qui ait transmis à Dante les propositions de retour qu'il a refusées. La description de la montagne *il Catria*, géant des Apennins, atteste le séjour de Dante dans ce pays, dont il est parlé chant xxi du *Paradis*.

A Gubbio, le poète donna quelques soins à l'éducation d'Ubald, fils de Bastiano da Gubbio (*Veltro*, pag. 166). On croit encore qu'en même temps Busone de' Raffaelli reçut aussi des leçons de Dante. Les traditions du pays rapportent ces faits avec des détails.

Alighieri partit de Gubbio et de ces lieux qui lui rappeloient trop amèrement la patrie si voisine. On croit que, près de Trévise, il revit Uguccione, qui, encore au service de Can-le-Grand, en avoit entrepris le siége.

Au commencement de 1319, Dante visita Udine, dont Pagano della Torre, patriarche d'Aquilée, étoit seigneur. Ce prince guelfe avoit reçu des injures du parti gibelin, mais son cœur étoit magnanime; il aimoit à protéger les hauts talens, et les infortunés de tous les partis. La cour d'Udine étoit moins fastueuse et moins fière, conséquemment plus pacifique et plus compatissante que celle de Vérone. Le patriarche accueillit Dante avec urbanité. Celui-ci passa auprès de ce prince une partie de l'année 1319. Ce

fut là probablement, et sous les yeux de ce pieux catholique, que le poète acheva son *Paradis*. Il est à regretter que nous ne puissions rien retrouver d'une histoire des guelfes et des gibelins composée par Dante à cette époque. Un poète, pourvu qu'il soit grand, animé, pathétique, chaleureux, peut quelquefois n'être pas juste. Les beaux vers obtiennent toujours leur pardon; mais l'historien doit tenir la balance d'une main ferme : il doit savoir, au besoin, louer l'ennemi, suspendre les mouvemens de colère contre les méchans, si par hasard les méchans viennent à se trouver bons et vertueux dans quelques circonstances. Cette histoire des guelfes et des gibelins est *perdue*. Nous pouvons dire que, pour le style, pour l'ordre de la composition, nous savons comment a pu écrire Dante, mais nous ne savons pas comment dans une histoire régulière, qui ne devoit être ni une dissertation, ni une imprécation, ni un manifeste, notre Alighieri auroit parlé avec tempérance des partis qui déchiroient l'Italie, et à chacun desquels il avoit successivement appartenu. L'étude et la pratique de la science historique conduisent naturellement à la modération.

Les habitans du bourg de Tolmino assurent que, souvent, Dante vint d'Udine pour méditer en parcourant leurs âpres montagnes. On montre la grotte de Tolmino et la pierre sur laquelle l'infortuné avoit coutume de s'asseoir, et qu'on appelle *la sedia di Dante*. On croit même qu'il écrivit là un traité *della natura de' Pesci*.

Dans le mois d'août 1319, Uguccione mourut des atteintes du mauvais air des marais de la Brenta, pendant le siége de Padoue. Ce grand guerrier eut la consolation de mourir les armes à la main, après avoir

constamment défendu la même cause. Je n'examine pas si dans l'état où se trouvoit l'Italie, cette cause étoit la meilleure. Les argumens latins de Dante ne l'ont pas victorieusement défendue. Il y a dans les Etats des maladies nécessaires. L'autorité impériale exercée par des *vicaires* eût été sans doute tyrannique ; d'un autre côté, les *comuni* abusoient souvent de leur liberté : mais il est permis de dire qu'Uguccione fut un homme toujours dévoué au même principe, et qu'il ne trahit jamais ses premiers sermens, quels qu'aient été les ménagemens qu'il crut utiles au bien de son parti. Dante dut concevoir une vive douleur en apprenant la triste nouvelle de la mort de ce tendre et fidèle ami, de ce *Veltro*, qui devoit consoler l'Italie, de cet homme de guerre, souvent heureux, dont le nom avoit été long-temps, à lui seul, le parti impérial dans la Péninsule; l'homme, enfin, qui avoit reçu une bien autre immortalité, en acceptant la dédicace d'une des trois *Cantiche* de la *Divine Comédie*.

On a dit qu'Uguccione mourut malheureux, et que ses derniers momens furent tourmentés par la misère : on s'est trompé. *Can Grande* lui fit faire de magnifiques funérailles.

La mort d'Uguccione avoit aggravé la position de Dante. Vers 1320, irrésolu, ne voyant plus avec certitude un lieu où il pût trouver un ami, il crut devoir quitter Udine pour se rapprocher, sans aucun projet arrêté, de cette chère ville de Florence. Il avoit pensé à séjourner dans la Romagne, mais il falloit choisir une ville qui ne fût pas attaquée violemment de la maladie du guelfisme. Dante, souvent assez sage pour être un gibelin modéré, ou plutôt un ami de la paix, détestant momentanément les partis, avoit trouvé des guelfes plus violens dans leur passion pour les

comuni, qu'il ne l'avoit été lui-même dans ses fureurs de gibelinisme. Cette violence guelfe (1) étoit partagée quelquefois par les femmes, par les enfans, qui poursuivoient Dante dans les rues, parce que ses poèmes l'avoient déclaré gibelin intraitable.

Nous savons qu'Alighieri, un jour, ne sachant comment supporter ces injures des places publiques, se

(1) On a été injuste en représentant souvent les gibelins comme acharnés à la perte des guelfes, et les guelfes comme des innocens qui n'apportoient pas autant de passions dans leur colère. Mais en jetant ces fausses lumières dans l'histoire, on avoit l'intention d'insulter les papes, chefs du parti guelfe. Nous sommes heureux d'avoir à citer ici de belles paroles de Grégoire X, adressées aux guelfes de Florence à propos des gibelins. Si, comme je l'ai dit plus haut et comme Manetti l'assure (*Vita Dantis,* Florence, 1747, pag. XXVI), Dante a composé un livre, intitulé : *Histoire des Guelfes et des Gibelins*, il n'est pas possible qu'il ait oublié la magnanime allocution de Grégoire X. Ce pontife, en se rendant à Lyon, passa par Florence le 18 juin 1273. Il étoit accompagné, d'abord de l'empereur de Constantinople, Baudouin II, fils d'Henri, frère de Baudouin I[er], ensuite de Charles d'Anjou, roi de Naples, frère de saint Louis (J. Villani, p. 219). Le pape, charmé de la fraîcheur des eaux de Florence et de la pureté de l'air, proposa à son auguste cortége de passer l'été dans cette belle ville. Les guelfes alors avoient exilé les gibelins et les traitoient avec une indigne rigueur. Le 2 juillet, le pape fit assembler le peuple de Florence sur le bord de l'Arno, au pied du pont Rubaconte. Après avoir ordonné qu'on élevât des estrades où devoient se placer les deux princes, du haut de son trône le pape ordonna, sous peine d'interdiction, qu'on ne fît plus aucune différence entre un gibelin et un guelfe, et il voulut que les *sindachi* des guelfes embrassassent devant lui les *sindachi* des gibelins (Villani, *ibid*). Voici les paroles de la harangue de Grégoire : « Il est gibelin, oui, « mais il est chrétien, il est citoyen, il est votre prochain. Quoi! tant de « noms, faits pour déterminer l'union, ne seront pas efficaces ? Ce seul vain « nom de gibelin (personne ne comprend ce qu'il signifie) vaudra plus « pour la haine que tant de raisons claires et solides pour la charité! Vous « assurez que vous êtes entrés dans cet esprit de parti en faveur des pon- « tifes romains contre leurs ennemis ; hé bien, nous, pontife romain, nous « avons reçu dans notre sein, quoiqu'ils nous aient offensé jusqu'ici, ces « hommes vos concitoyens qui sont revenus à nous ; nous leur avons remis « leurs injures, et nous les regardons comme nos enfans. » M. Ozanam, dans son *Dante et la Philosophie catholique* au XIII[e] siècle, in-8°, Paris, 1839, a rapporté ce passage, pag. 275. J'aurai occasion de revenir sur l'utile et savant ouvrage de M. Ozanam, pour le louer et le recommander aux amis du catholicisme.

seroit oublié, si on ne s'étoit pas tu par égard pour lui, jusqu'à prendre des pierres pour les jeter aux femmes et aux enfans; déplorable extrémité, puisque Bocace, venu après les grandes agitations politiques, parlant de circonstances qu'il n'avoit pas vues, lui-même littérateur paisible dans Florence guelfe, dans la ville de Naples guelfe, dans la France amie des guelfes (1), accoutumé à entendre parler des gibelins comme de monstres odieux, n'a pas su devoir taire une accusation dont nous ne chercherons pas d'ailleurs à disculper l'infortuné Alighieri, réduit à perdre jusqu'à *l'hospitalité de la rue*, qui n'est refusée à aucun pauvre.

A ce sujet, Bocace se sert du mot *insania*, et il ajoute que Dante vécut dans ces dispositions gibelines jusqu'à sa mort. Dante doit être mieux compris. Certainement ses vers portent souvent l'empreinte d'un impérialisme immodéré; mais s'il étoit guelfe dans la maison de ses pères, les traditions de l'histoire lui apprenoient que l'empire avoit autrefois une domination souveraine en Italie, et que l'affranchissement des *comuni* étoit dû à une déclaration favorable, et à un consentement généreux d'un empereur. Après les sorties gibelines si impétueuses, souvent les guelfes étoient amenés en scène et *mordus* à leur tour. L'ensemble des inspirations du poète étoit gibelin; la conduite du banni étoit en même temps et souvent modérée. Si des enfans ignorans avoient voulu insulter l'exilé, l'*insania* ne seroit pas toute du côté de celui qui en éprouverait du dépit. Cette *insania* pouvoit être reprochée plutôt à l'insolence d'une populace ignoble et grossière, au gouvernement qui la tolère, et qui

(1) Balbo, tom. II, pag. 367.

ne sait pas publier la divine morale de Grégoire X.

Chez un Dante, la tempérance des actions et des paroles ne peut que s'accroître avec les années et les mécomptes. L'obstination du malheur attendrit quelquefois le caractère le plus disposé à la vengeance. La partie de la Romagne où régnoit une telle passion pouvoit donc déplaire à Dante. Un instinct qui prenoit peut-être sa source dans le désir de revoir les lieux où Uguccione avoit souvent entretenu son ami, engagea Dante à reprendre la route de Vérone. Une vieille habitude de controverse le porta, dit-on, à y soutenir une thèse publique sur la nature de l'eau et du feu. Il revenoit à une partie de ce que lui avoit enseigné Brunetto. De Vérone, Dante se rendit à Ravenne, où plusieurs femmes de la famille d'Uguccione s'étoient retirées. Guido III da Polenta, père de Francesca da Rimini, étoit mort; les petits-fils de Guido, Guido V Novello et Bernardino, tenoient la seigneurie. Guido, neveu de Francesca, témoigna le désir de montrer de la gratitude à Dante. Une tendre amitié, accompagnée de preuves de respect et d'émotions constantes de sensibilité, ne tarda pas à unir Dante et Guido. Il n'y avoit plus là ni courtisans, ni parasites, ni bouffons. La postérité et son enthousiasme sembloient être commencés pour le grand homme. Il suffisoit pour cela du tact, de la délicatesse, du discernement et de la reconnoissance d'un appréciateur juste et habile de la dignité et de la puissance littéraire de Dante.

Une des obligeances les plus gracieuses qu'on puisse témoigner à un ami, est celle d'inviter ses parens à partager les douceurs d'un refuge somptueux et honorable. Piétro, fils de Dante, fut appelé à Ravenne. On croit qu'il y exerça les fonctions de juge.

Jacopo, autre fils du poète, fut aussi appelé à la cour. On ne sait rien de Gemma. Il ne faut pas en conclure que la conduite de cette dame ait été reprochable, ni qu'elle ait fait le tourment de son mari. Dante a gardé un religieux silence sur toute sa famille, sur son père, sur sa mère *Bella*, sur ses fils, sur sa fille Béatrix (1). Il n'a rien communiqué de ses relations domestiques. On ne peut douter qu'il n'ait tendrement chéri ses enfans, quoiqu'il n'en parle jamais. Apparemment il étoit dans les idées de Dante que de semblables détails ne doivent pas être confiés au public, et il est naturel d'approuver cette réserve. Foscolo, que j'aime à citer, en ce qui n'appartient pas à ses opinions politiques, est un des auteurs qui ont le mieux traité cette question. Il explique avec un sentiment très-convenable ce qui s'est rencontré dans l'esprit de Dante : un amour prononcé pour l'étude, et une discrétion remplie de bon goût en ce qui concernoit ses intérêts privés. — On sait qu'à cette époque, Dante recevoit encore les consolations de l'amitié que lui prodiguoient plusieurs personnes distinguées par leur esprit et leurs vertus : messer Giardino, de Ravenne; ser Dino Perini, de Florence; Fiduccio de' Milotti, médecin, de Certaldo. Il entretenoit une correspondance avec Jean de Virgile, le

(1) On remarquera que Dante voulut donner à sa fille le nom de Béatrix. Ce nom est peut-être devenu à la mode vers 1266, époque où Béatrix de Provence, fille de Béatrix de Savoie, apparut en Italie, à la suite de son époux, Charles Ier, roi de Naples, frère de saint Louis. Foulques Portinari étoit guelfe ; sa fille, née en 1266, a pu recevoir ce nom, en témoignage de la satisfaction d'un guelfe qui voyoit arriver un puissant protecteur de ce parti. Le comte de Clermont, sixième fils de saint Louis, avoit épousé *Béatrix* de Bourgogne, dame de Bourbon. On donnoit donc communément alors ce nom en France, en Provence, en Savoie et en Italie. Je dirai aussi que la mère de la célèbre comtesse Mathilde s'appeloit Béatrix. *Voy*. pag. 16 de cet ouvrage.

plus célèbre poète latin de ce temps. Celui-ci, dans sa tendresse, adressoit à Dante un *carmen*, où il lui parloit ainsi :

« Les poètes, parmi lesquels tu as marché le sixième (allu-
« sion à un passage de l'*Enfer*, IV. 102), n'ont jamais parlé
« *sermone forensi* (en langue vulgaire) :

Dic age quo petiit Jovis armiger astra volatu;
Dic age quos flores, quæ lilia fregit arator!

« Dis par quel élan le guerrier de Jupiter (Henri VII)
« s'éleva aux astres ; dis toutes les fleurs, tous les lis que brisa
« le laboureur! »

Ces fleurs sont les troupes de Florence : ces lis sont les fleurs, ou les fers de lance qui ornent les armes de notre maison de France.

Jean de Virgile finit ainsi après l'avoir invité à le visi-
« ter : Ne sois pas fâché d'avoir lu le premier ces chants
« énervés que le corbeau ose faire entendre devant le
« cygne harmonieux ! Daigne répondre, ô maître,
« ou accomplir mes vœux ! »

Dante répond par une églogue latine. Il a vu marqués en noir sur du papier blanc, des vers dictés par les chastes sœurs, et qui lui sont adressés. Quand ces vers lui ont été remis, il étoit sous un chêne avec Mélibée, et il prend conseil de son ami, sur cette poésie de Mopsus (c'est Jean de Virgile qui est ici Mopsus ; Dante feint qu'il est Tityre.)

A la fin, Tityre s'écrie : « Au lieu d'aller là où
« tu m'invites à aller, ô Mopsus ! ne seroit-il pas mieux
« que je retournasse recevoir la couronne triomphale,
« sur ma chevelure qui étoit blonde aux bords de
« l'Arno, et qui actuellement est blanchie par l'âge (1)?

(1) On peut croire, d'après ce passage, que Dante avoit les cheveux blonds ou châtains dans sa jeunesse.

Jean de Virgile réplique. Il compare Dante au chantre de Mantoue, et il dit qu'il est un autre Virgile : « Ainsi, « divin vieillard, tu seras le second après Virgile, que « dis-je ? tu es un autre Virgile, ou tu es Virgile lui- « même, si l'on en croit le poète de Samos. »

Jean de Virgile invite Dante à aller à Bologne : « Nous chanterons ensemble. »

Suit la description d'un repas champêtre qui sera offert à Tityre...... Tityre consulte un pasteur, son ami (de' Milotti, qu'il appelle Alphésibée), qui le détourne du voyage, et lui dit :

« Ah ! ma vie, je t'en conjure, que jamais un plai- « sir si amer ne puisse te tenter ! Que jamais le *Reno* et « cette naïade (Bologne) n'emprisonnent cette illustre « tête à qui celui qui cueille la fleur du laurier s'em- « presse d'apprêter les feuilles perpétuelles ! »

Cette conversation des pasteurs a été entendue par Iolas (Guido V); c'est lui qui l'a rapportée, et voilà pourquoi on en instruit Mopsus (Jean de Virgile).

On remarquera que Dante dit, en parlant de lui-même : « *Hoc illustre caput.* » Il devoit être encore question du retour de Dante à Florence, et de la possibilité de son triomphe. De pareilles expressions ne se présentent à l'esprit d'un auteur que lorsqu'il est assuré de sa gloire, et que l'opinion la proclame de toutes parts.

Tityre ne préférera pas *Polyphème* (c'est le cyclope mentionné par Virgile, dans le troisième livre de l'*Enéide*) à *Iolas*, et il va achever, perfectionner son poème. Toute cette correspondance est d'une délicatesse singulière. L'éloge de Guido V perce à chaque ligne, et c'est la reconnoissance qui dicte ces louanges si tendres et si élégantes.

Cette anecdote établit une date historique positive, et prouve que Dante étoit aux tables de Ravenne plus gai et plus jovial qu'aux tables de Vérone.

Quelques personnages sembloient vouloir continuer d'animer Dante dans les fureurs de parti. Mais il vivoit solitaire, autant qu'il le pouvoit, et s'occupoit avec plus de zèle de ses devoirs de chrétien. Il composoit en *terze rime*, une paraphrase où il établit ses doctrines toutes orthodoxes sur le *Credo*, les *sept sacremens*, le *décalogue*, les *péchés capitaux*, le *Pater noster* et l'*Ave Maria*.

Voici le début de cette profession de foi :

« J'ai écrit jadis des vers d'amour, les plus beaux, les plus doux et les plus agréables, et j'ai employé tous mes efforts à les perfectionner. Actuellement ma volonté est changée, parce que je reconnois avoir dépensé en vain mes travaux, et je n'en obtiens qu'un mauvais fruit. Je veux arrêter ma main pour ne plus traiter ce faux amour, et je vais raisonner de Dieu, comme chrétien : « Je crois en Dieu le Père qui peut « faire toutes choses, et de qui procèdent le bien dire et le « bien opérer. »

Dante croit, comme l'enseigne la sainte Eglise, au mystère de l'incarnation, au Fils unique du Tout-Puissant, à la fois Dieu et homme, et qui n'est qu'un avec le Père et le Saint-Esprit.

« Quiconque vacillant croit autrement, est hérétique et ennemi de lui-même, et il perd son ame sans s'en apercevoir. »

Après avoir détaillé les premières formules du *Credo* et la définition de la *Trinité*, le poète ajoute :

« A celui qui veut déclarer plus subtilement ce qu'est cette divine essence, la puissance manque, et son cœur est indigne de la béatitude. »

Dante fait allusion, je crois, à ce verset des *Proverbes* (XXV, 27) : *Qui scrutator est majestatis opprimetur à gloriâ;* « celui qui est scrutateur de la ma« jesté, sera opprimé par la gloire. » Il y a là trois mots *manca la possa*, qui ont été admirablement employés dans le dernier chant du *Paradis*: « *Quì mancò « la possa.* »

Dans la définition de la Pénitence, nous trouvons ce passage, qui est bien *dantesque :*

« Ensuite, afin de punir notre volonté injuste et nos péchés qui nous éloignent de Dieu, nous avons *les fouets* de la pénitence. »

Aux personnes qui ne reconnoissent pas la touche de Dante dans ces vers, nous citerons ceux qui suivent, et qui sont relatifs au sacrement de l'*Ordre*.

« Le droit de faire cela et de remplir les autres devoirs, de chanter les offices et d'administrer le baptême, appartient aux prêtres; eux seuls ont à tourner de pareilles roues. »

Dieu a voulu apporter un remède à la luxure, et il a institué le mariage. Enfin, les sept sacremens nous défendent des démons, si nous y joignons la prière, l'aumône et le jeûne. Dante passe aux dix commandemens de Dieu, et il paroît convaincu, comme l'a dit saint Augustin, que le décalogue est la *source* et l'*épitome* de toutes les lois. Là est renfermé ce qui comprend l'amour de Dieu et du prochain. Ce sont les deux buts que doivent atteindre ceux qui veulent être agréables à Dieu. Sans l'observance du décalogue, la foi ne sert à rien. Dans la revue des sept péchés capitaux, qu'il a classés ainsi, l'orgueil, l'envie, la colère, la paresse, l'avarice, la gourmandise,

la luxure, Dante a suivi le même ordre que dans les cercles du *Purgatoire*.

Nous lisons ici la paraphrase du *Pater noster*. Dante lui donne quelqu'extension, mais il n'affoiblit pas la pureté du texte. L'*Ave Maria* termine ce petit poème. Cette pièce se compose de dix vers, qui ne sont pas inférieurs à ceux de saint Bernard, dont nous avons parlé plus haut.

La pensée du *Paradis* dominoit tellement alors l'imagination de Dante, qu'il parle de ce céleste séjour, quoique le texte ne le lui ait pas indiqué. Voici les deux derniers vers de la profession de foi :

E dia ci grazia a viver si quaggiù,
Che' il paradiso al nostro fin doni.

M. Balbo trouve tous les vers du *Credo* moins excellens que ceux de la *Divine Comédie;* mais il y reconnoît une candeur qui est exprimée avec une rare suavité.

Nous avons à rendre compte de la paraphrase des sept psaumes Pénitentiaux, qui furent aussi composés ou au moins corrigés et achevés à Ravenne.

Il n'est pas possible que cette traduction brille de toutes les qualités qui distinguent les compositions originales de Dante. Mais certainement, dit avec raison M. Balbo (tom. II, pag. 410), elle reflète beaucoup de rayons de cette poésie Davidique, la seule qui soit plus sublime que la poésie dantesque, la seule qui n'ait jamais été imitée, la meilleure à imiter pour l'avenir.

On sait que les sept Psaumes sont un appel continuel à la miséricorde de Dieu, et qu'ils deviennent la consolation de tous les chrétiens qui se repentent,

et encore plus de ceux qui ont souffert, ou qui croient avoir souffert comme David, de l'injustice des hommes dont ils appellent à la justice de Dieu. Ce sont des chants amenant l'espérance chez ceux qui ont perdu leurs proches et leurs amis, et que l'Eglise, pieuse mère, conseille aux affligés de cette double douleur. Dante, entièrement livré à ces deux pensées, a dû lire avec joie et bonheur ces sept psaumes. Souvent il vient y mêler des faits relatifs à sa vie, à ses fautes, à ses occupations propres. Ce qu'il ajoute ainsi à l'original, ne nous paroît pas l'avoir déparé.

Voici le commencement du premier psaume :

« Seigneur, ne me reprends pas avec fureur, ne me corrige pas avec colère, mais avec douleur et un amour parfait ! Je suis certain que la raison te dispose à être juste contre les pécheurs, mais sois bienveillant pour celui qui soupire. Aide-moi, Seigneur, continuellement, convertis-moi au bien faire ; vite, vite (*presto, presto*), tire mon ame du péché ! »

Ce *presto*, *presto* plaît beaucoup aux Italiens, et il exprime la sollicitude de David, qui veut être promptement converti.

Voici la traduction du *De profundis :*

« Du plus profond de mon cœur (1) j'appelle à toi, Seigneur, et je te conjure de daigner exaucer la voix affligée de ma prière ; ouvre, Seigneur, tes oreilles bienfaisantes à ma voix désolée et ne considère pas mes erreurs ! Je sais bien que si tu observes les péchés et les iniquités quotidiennes, jamais personne ne sera sauvé. Mais comme je sais que tu es rempli de pitié et de miséricorde infinie, j'espère que tu me seras généreux. Comme tu es l'auteur de la vie, un père qui ne veut pas

(1) Saint Chrysostome, Théodoret et d'autres Grecs déclarent qu'il faut dire : « Du plus profond, du plus intime fond de mon cœur. » Généralement on soutient que cela veut dire : « *De la caverne d'Engaddi.* »

que le pécheur succombe, j'ai mis mon espérance en toi. Aussi du commencement de l'aurore, il faut espérer en Dieu, qui est éternel, jusqu'à la nuit, en tout temps, à toute heure. Dieu est un Seigneur si doux et si bon, il accorde une rédemption si abondante, qu'il peut pardonner plus que je ne peux pécher. Voyant les contritions du peuple d'Israël, je suis plus que certain que Dieu en aura compassion et qu'il pardonnera toutes les fautes. »

On voit que je présente la traduction de la paraphrase et non celle du psaume. J'ai suivi Dante mot à mot.

On a prétendu que Dante avoit dû faire ces vers pour répondre à des attaques et à des accusations. M. Balbo observe avec vivacité (1) qu'il n'y a pas de tradition historique d'un tel fait; et d'ailleurs, étoit-il besoin d'un tel rempart pour Dante, qui avoit accumulé, dans sa *Divine Comédie*, tant de preuves de son catholicisme sincère, tant d'argumens de sa conviction religieuse, supérieurs en poésie à ce que nous venons de citer? Il y a des gens inconsidérés qui aiment à trouver que Dante étoit anti-chrétien, et pour cela, ils inventent un Dante dissimulé, vil, et écrivant par peur. Rien, dans toute la vie de Dante, n'a autorisé à concevoir une opinion si déraisonnable. Honneur! mille fois honneur à celui que nous avons appelé l'Homère du catholicisme!

M. Villemain va plus loin encore. Il appelle Dante l'Homère et l'Eschyle des temps nouveaux. L'admiration de l'écrivain français pour Alighieri ne se fatigue pas un instant. Aussi, rappellerai-je avec plaisir ce passage du *Cours de littérature*, tom. Ier, pag. 27:

(1) Balbo, tom. II, pag. 414.

« Le monde italien avoit dû garder plus que tout autre la trace puissante de la domination romaine ; la langue latine avoit dû s'y corrompre plus lentement et plus difficilement qu'ailleurs. Par là on doit expliquer peut-être comment l'apparition du génie italien fut plus tardive que celle de l'esprit provençal ou français. Une sorte d'obscurité est répandue sur la naissance poétique de ce phénomène qu'on appelle *Dante ;* rien ne l'annonce. D'où vient-il? comment tout à coup une langue est-elle formée à l'instant où il est né? cinquante ans auparavant où étoit cette langue? elle n'a pas laissé de monumens. Il faut discuter, conjecturer, pour croire qu'il existoit dès lors une langue italienne. De savans hommes estiment qu'elle n'étoit pas autre que la langue *romance ;* la vraisemblance repousse cette opinion, mais les faits manquent pour la combattre ; à peine s'est-il conservé quelques mots épars de cet idiome intermédiaire : il semble que Dante ait tellement saisi l'imagination de ses contemporains quand il a paru, qu'aussitôt ils ont oublié tout le reste. »

J'ai parlé ainsi quelquefois en Italie à plusieurs de mes amis, qui sont encore vivans, mais dans un moins beau langage. Ces amis ont presque voulu me battre, et l'on m'a récité les nombreux prédécesseurs de Dante. Cela est très-bien. Dante a eu des prédécesseurs pour *les ballate*, les *sirventes*, les *sonnets*, pour des traités plus ou moins détaillés de politique, des paraphrases, même des essais de voyages dans les trois royaumes, pour tout ce qu'une judicieuse appréciation a publié sous le titre d'*Opere minori di Dante ;* mais très-certainement aucun de ces prédécesseurs n'a eu la gloire d'élever à une telle hauteur la langue vulgaire. On ne dit pas aux Italiens qu'il soit né ailleurs un génie comparable à leur *phénomène appelé Dante ;* M. Villemain murmure quelque chose de l'*esprit provençal ou français*. Qu'est-ce que l'*esprit* peut avoir à démêler avec *le génie?* Qu'est devenu Alain, né en 1150, avec son *Anti-Claudien*, qui décrit

aussi des voyages dans les trois royaumes? M. Villemain voit de haut cette immense question, et il la traite avec autant de réserve que d'habileté. Quant à moi, je ne parle pas aussi fièrement à mes amis, parce que je me trouve *à distance* de leur colère. Je ne craindrois pas de l'exciter, si j'avois le bonheur de les revoir, et de leur rappeler combien de fois ils m'ont paru fiers de leur *grand padre Alighieri*. M. Villemain a donc eu raison de dire : « Il semble que Dante (*le grand* « *padre*) ait tellement saisi l'imagination de ses « contemporains, quand il a paru, qu'aussitôt ils ont « oublié tout le reste. » Ne doit-on pas oublier quelques joyaux pour un immense trésor!

Du reste, M. Villemain a fait sa paix lui-même sur ce point; il dit dans son bel ouvrage, pag. 428 : « C'est « dans un mélange de sentimens divers, et d'inspira- « tions opposées, que s'est formé le plus grand poète « du moyen âge, un poète dont les vers sublimes et « naturels ne s'oublieront jamais tant que la langue « italienne sera conservée, tant que la poésie sera « chérie dans le monde. »

Nous ne dirons plus qu'un mot sur cette question, et ce sera Dante lui-même qui sera notre autorité. Dans son traité *De vulgari Eloquio*, il mentionne les argumens par lesquels la langue d'*oil*, la langue d'*oc* et la langue du *sì* cherchent à soutenir leur prééminence, et il avoue que la langue d'*oil* ne peut pas être accusée de mensonge, quand elle se vante d'avoir publié, la première, la traduction de la bible, celle des principaux écrivains grecs et romains, les aventures du *roi Artus*, et beaucoup d'autres histoires ou doctrines (Voy. *Opere minori di Dante*, 1840, tom. III, part. II, pag. 39). C'est là une grande gloire pour la langue d'*oil;* mais cette gloire n'est pas la gloire

immense que Dante assure aux régions de la langue du *sì*, jusqu'à ce qu'un effort inconsidéré, pour trouver ce qu'on appelle *la liberté*, leur ait amené les funestes *conquérans* étrangers ou les novateurs nationaux qui plongeront la Péninsule dans la *barbarie*. Je ne parle ici que du danger qu'on courroit à *traverser la liberté*, après avoir abandonné tant de princes excellens qui ne contestent pas de sages progrès. M. de Bonald va plus loin à propos de la religion. « Quand la religion a, assez long-temps, averti un « peuple éclairé, par les orateurs les plus éloquens et « les écrivains les plus profonds, et qu'elle n'a pu le « corriger, elle lui envoie d'autres missionnaires qui « sont infailliblement écoutés (1). »

(1) *Pensées diverses et Opinions politiques*, par M. de Bonald, tom. Ier, pag. 307; 2 vol. in-8°. Paris, Adrien Le Clere et Cie.



CHAPITRE XXXIX.

DANTE EST ENVOYÉ EN AMBASSADE A VENISE PAR GUIDO V. ON ATTRIBUE A DANTE UNE LETTRE ÉCRITE VERS CETTE ÉPOQUE, OU, SUIVANT D'AUTRES AUTEURS, QUELQUES ANNÉES AUPARAVANT. DANS CETTE LETTRE, DANTE AUROIT MAL PARLÉ DES VÉNITIENS. L'AUTEUR PENSE QUE CETTE LETTRE EST APOCRYPHE. JUDICIEUSE OPINION DE M. CACAULT SUR VENISE. DANTE NE RÉUSSIT PAS DANS LA MISSION QUI LUI AVOIT ÉTÉ CONFIÉE. IL REVIENT A RAVENNE, TOMBE MALADE ET MEURT LE 14 SEPTEMBRE 1321. PORTRAIT DE DANTE. M. BALBO REND HOMMAGE A LA VIE LABORIEUSE DE DANTE. EMPREINTE DES TRAITS DE DANTE PRISE SUR SON VISAGE APRÈS SA MORT. HONNEURS RENDUS AU POÈTE PAR ORDRE DE GUIDO V. ÉPITAPHE DU POÈTE PAR JEAN DE VIRGILE. ÉPITAPHE DE DANTE COMPOSÉE PAR LUI-MÊME ET TROUVÉE DANS SES PAPIERS. MAUSOLÉE ÉLEVÉ AU POÈTE PAR BERNARD BEMBO, PRÉTEUR DE RAVENNE POUR VENISE, EN 1483. INSCRIPTION PLACÉE EN 1492 PAR LE CARDINAL CORSI, FLORENTIN, LÉGAT DE RAVENNE. TOMBEAU ÉLEVÉ A RAVENNE EN 1780 PAR ORDRE DU CARDINAL VALENTI GONZAGA. BUSTE CONSACRÉ A DANTE EN 1813 PAR CANOVA.

DANTE s'abandonnoit à des pensées si religieuses, il étoit livré à des occupations si dignes de lui, quand il fut distrait de ses études par une commission que Guido V se plut à lui confier. Villani dit que le poète fut envoyé par le seigneur de Polenta en ambassade à Venise. Il y a eu même des auteurs italiens qui ont publié une lettre de Dante, datée de Venise, et adressée à Guido. Mais il est à propos d'examiner si cette lettre est bien authentique. Le Tasse (*Dialogo*

del forno), le Biscioni (*Prose di Dante e del Boccaccio*), Fontanini (*Eloquenza italiana*), il Taeffe (*A comment on Dante*), et d'autres auteurs croient cette lettre véritable. D'un autre côté, le Foscarini (*Letteratura veneziana*), le P. Degli Agostini (*Scritt. venez.*), et dernièrement M. Witte (*Dantis epistolæ*), regardent cette lettre comme apocryphe. Foscarini, particulièrement, après avoir fait mention de quelques écrivains vénitiens des XIVe et XVe siècles, s'exprime en ces termes : « On apprend ainsi combien Dante Alighieri s'éloignoit de la vérité, dans certaine lettre, *si elle est de lui*, écrite à Guido de Polenta, dans laquelle le poète parle de Venise comme si l'idiome latin n'y avoit pas encore pénétré. Cette ridicule imposture, au lieu de tacher la réputation de nos ancêtres, nous prouve combien les passions humaines sont propres à égarer les hommes les plus sages. » Foscarini ajoute que si la lettre est véritablement de Dante, on ne peut l'attribuer qu'à ses opinions effrénées de gibelinisme. En admettant que la lettre ait porté la date de 1314, alors les Vénitiens auroient été attaqués par Dante, parce qu'ils vouloient se rapprocher de Clément V ; mais Clément V, dangereusement malade, alloit mourir. Il n'y a donc aucune probabilité que cette lettre attribuée à Dante soit vraie. Quant à la date de l'époque où nous sommes arrivés, la mission peut être vraie, mais *ce compte rendu* en termes si amers doit être controuvé. La lettre renferme des injures grossières contre le gouvernement de Venise : Les vénérables pères sont d'une ignorance bestiale ; ils n'entendent pas le latin, et ils défendoient à l'ambassadeur de se servir du langage des Romains. Il avoit été obligé de leur parler en toscan, ce qu'ils comprirent un peu mieux que le latin. L'orateur de Guido reste quelque

temps dans la ville pour repaître les yeux du corps. Enfin, une trace de présomption et d'ignorance paroît trahir un faussaire. Il attribue à Virgile cet hémistiche :

Minuit præsentia famam,

qui appartient à Claudien (*De bello gildonico*, *carmen* xv, vers 385).

Je citerai ici cette opinion de M. Cacault sur Venise. Il me disoit souvent : « Venise est la ville où « l'Italie a, proportion gardée, le plus dépensé d'es- « prit, de judiciaire, de calcul et de haute habileté « politique. »

Dante, ensuite, n'a pas commis une inadvertance telle que celle dont on l'a accusé. Les Vénitiens ont réfuté ce mensonge d'une manière irrécusable. Dante parle dans son poème de l'arsenal de Venise. Il exalte avec raison leur puissance. Il n'a pas écrit une telle lettre, et il ne devoit pas l'écrire. Les Vénitiens cultivoient à la fois le grec et le latin. Marin Sanuto, dit *il Torsello*, présenta au pape, en 1321, un livre intitulé : *Liber secretorum fidelium crucis*. Que Dante ait été à Venise en 1314, ou de 1314 à 1321, il a dû y trouver le doge Jean Soranzo, qui a régné seize ans, et qui a fortifié, par tous les succès possibles, l'autorité de la république. M. Fraticelli, à qui j'ai emprunté une partie de ces détails (*Opere minori*, tom. III, part. II, pag. 370), n'émet pas, il me semble, un avis définitif sur cette question, qu'il discute cependant avec impartialité.

Je crois devoir être plus positif. Dante ne pouvoit parler avec mépris d'une puissance qui avoit favorisé l'arrivée de Henri VII ; d'une puissance qui possédoit déjà la côte orientale de l'Adriatique, toute

l'île de Candie, une partie de celle de Négrepont, et plusieurs ports de la Morée; d'un Etat, enfin, qui prenoit à bon droit le titre de *Seigneur du quart et demi de l'empire romain*. Venise renfermoit des hommes d'un haut caractère, d'un grand courage, d'une habileté consommée, et il y aura eu quelque considération méprisable qui aura déterminé le faussaire à supposer des accusations ridicules, et que réprouvent l'histoire, la justice et la vérité. Du reste, il semble constant que Dante, vers cette époque, alla remplir une mission à Venise, de la part de Guido V. On croit même que le poète a composé, pendant ce voyage, quatre vers destinés à servir d'inscription à une image de la Vierge placée dans un Paradis. Voici ces vers :

L'amor che mosse già l'eterno padre,
Per figli aver di sua deità trina,
Costei, che fu del suo figliuolo poi madre,
De l'universo qui la fà regina.

Ces vers sont dans les formes que Dante préféroit. La mère du fils de Dieu devient ici, par l'effet de l'amour de l'éternel Père, la reine du Paradis.

Il paroît que Guido V étoit menaçé de l'inimitié de Venise, alors, comme nous l'avons vu, une puissance formidable pour un si petit seigneur. Dante fut invité à parler de paix et d'alliance, mais il ne réussit pas. Il aimoit tendrement Guido. Cette contrariété affligea vivement Alighieri, qui tomba malade quelque temps après son retour à Ravenne. Il remplit avec empressement les saints devoirs, et le 14 septembre 1321, jour où l'on célèbre l'Exaltation de la croix, il rendit le dernier soupir.

Les écrivains franciscains assurent que Dante

les erreurs de ceux qui ont trop travaillé sont corrigées par la postérité, et que le bon reste dans les trésors de la patrie et de l'humanité, tandis qu'avec les oisifs, plutôt brutes qu'ils ne sont hommes, il ne reste rien.

« Il est certain que, dans le ciel, celui qui, dès le commencement du monde, a imposé le travail, et qui a voulu que chaque homme fît fructifier son talent, il est certain que Dieu accordera une plus spéciale miséricorde à quiconque aura supporté le poids du jour pour obéir aux commandemens divins. Cette grande, cette immense, cette patriotique vertu du travail qui a répandu tant d'illustration sur l'Italie, chacun la peut imiter de Dante. L'esprit ne s'imite pas ou il s'imite mal, mais on peut imiter les vertus, et surtout celle du travail, qui est la mère de toutes. Personne ne donnera jamais à la Péninsule des richesses de pensée comme Dante, mais tous tant que nous sommes, ajoutons-y notre obole. »

J'ai cru devoir citer ce morceau d'inspiration de M. Balbo, avant de prendre congé de sa douce et fidèle compagnie. M. Balbo est un homme d'un esprit délicat; il est sincère; il connoît les étrangers, il les aime, il les loue sans cesser d'être un amant passionné de sa patrie. Resserrons les faits.

Il n'étoit plus le grand poète de l'Italie.

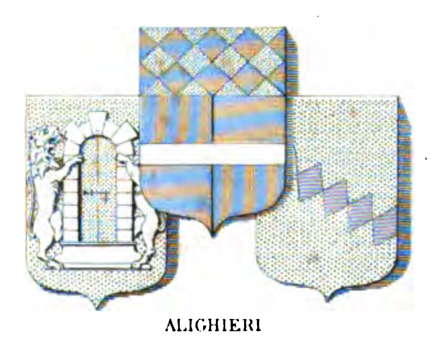
La douleur de Guido va se manifester par des témoignages de regret, par l'affliction la plus amère et par le désir de montrer qu'il tenoit à honneur de rendre les derniers devoirs à Dante, avec la magnificence la plus éclatante.

On commença par prendre le masque du poète pour conserver une image exacte de ses traits. Le corps fut ensuite porté dans l'église des Franciscains, sur les épaules des personnages les plus qualifiés de Ravenne. Tous les poètes de la Romagne, pour plaire à leur seigneur, composèrent des vers en l'honneur d'Alighieri.

L'inspiration ne pouvoit manquer à aucun d'eux.



D'après le Masque en terre cuite moulé à Ravenne
le jour de la mort de Dante, et conservé
dans le Palais del Nero à Florence



ALIGHIERI

PORTINARI. BARDI.

Lamoureux imp.

Jean de Virgile envoya une épitaphe qui fut placée sur le tombeau : elle est ainsi conçue :

THEOLOGUS DANTES NULLIUS DOGMATIS EXPERS
QUOD FOVEAT CLARO PHILOSOPHIA SINU,
GLORIA MUSARUM, VULGÒ CLARISSIMUS AUTHOR,
HIC JACET, ET FAMA PULSAT UTRUMQUE POLUM;
QUI LOCA DEFUNCTIS GRADUUM, REGNUMQUE GEMELLUM
DISTRIBUIT LAICIS, RHETORICISQUE MODIS,
PASCUA PIERIIS DEMUM RESONABAT AVENIS,
ATROPOS HEU! LÆTUM LIVIDA RUPIT OPUS.
HUIC INGRATA TULIT MITEM FLORENTIA FRUCTUM,
EXILIUM VATI PATRIA CRUDA SUO?
QUEM PIA GUIDONIS GREMIO RAVENNA NOVELLI
GAUDET HONORATI CONTINUISSE DUCIS.
MILLE TRECENTENIS TER SEPTEM NUMERUS ANNIS
AD SUA SEPTEMBRIS IDIBUS ASTRA REDIT.

« Dante le théologien, qui n'ignoroit aucun des dogmes que la philosophie nourrit dans son sein illustre, la gloire des muses, l'auteur universellement célèbre, repose ici, et sa renommée frappe l'un et l'autre pôle. Celui qui, en termes clairs et animés, distribua les rangs dans le séjour des morts et dans le double royaume; celui qui naguère faisoit retentir les pâturages du son des chalumeaux poétiques, a vu la livide Atropos rompre une trame heureusement tissue. L'ingrate Florence lui envoya-t-elle un doux fruit, lorsque, patrie barbare, elle exila son poète? Ravenne se réjouit de l'avoir reçu dans le sein de son honorable seigneur, Guido Novello. Après mille trois cent, et trois fois sept années, dans les ides de septembre, le poète retourna au ciel qu'il a mérité. »

Plus la correspondance de Jean de Virgile avoit été tendre, plus ses regrets devoient être amers. Naguère il écrivoit au poète, et il insistoit pour qu'il allât à Bologne.

Non heic insidiæ, non heic injuria, quantas
Esse putas, non ipse mihi te fidis amanti?

On plaça de l'autre côté du tombeau cette épitaphe, composée par Dante lui-même, et qu'on trouva dans ses papiers; elle est en vers latins rimés :

JURA MONARCHIÆ, SUPEROS, PHLEGETONTA LACUSQUE
LUSTRANDO CECINI, VOLUERUNT FATA QUOUSQUE.
SED QUIA PARS CESSIT MELIORIBUS HOSPITA CASTRIS,
AUCTOREMQUE SUUM PETIIT FELICIOR ASTRIS,
HIC CLAUDOR DANTES, PATRIIS EXTORRIS AB ORIS,
QUEM GENUIT PARVI (1) FLORENTIA MATER AMORIS.

« J'ai chanté les droits de la monarchie; j'ai chanté, en les parcourant, le séjour de Dieu, le Phlégéton et les lacs impurs, tant que les destins l'ont permis. Mais comme la partie de moi-même, qui n'étoit que passagère, rentra dans des camps meilleurs, et, plus heureuse, retourna au ciel, son créateur, moi, Dante, exilé des régions de la patrie, je suis enfermé ici, moi qu'a engendré Florence, mère qui n'éprouvoit qu'un foible amour. »

Nous continuerons de rapporter ce qui concerne la sépulture de Dante.

Guido n'eut pas le temps de faire élever le tombeau grandiose dont il avoit arrêté les dessins. Plus tard, Bernard Bembo, père du fameux cardinal Bembo, étant, en l'an 1483, préteur de Ravenne pour la république de Venise, fit élever à Dante un mausolée, et ordonna qu'à droite de la chapelle où

(1) M. Grosley, dans ses *Nouveaux Mémoires*, ou *Observations sur l'Italie et sur les Italiens, par deux gentilshommes suédois, traduits du suédois*, in-12, Londres, 1765, lit *pravi* au lieu de *parvi*. M. Grosley a commis une erreur grave et de mauvais goût. Peut-on bien croire qu'il étoit de bonne foi? L'honorable M. Miller, dont j'ai déjà parlé, et qui revient depuis peu de Ravenne, a très-bien lu *parvi*. Quant à ces mots de *parvi amoris*, je ne puis m'empêcher de remarquer que Dante ne s'est pas souvenu assez, à ses derniers momens, de ce passage du Lévitique, chap. XIX, v. 18: *Non quæras ultionem, nec memor eris injuriæ civium tuorum.*

furent déposés les restes du poète, sous l'image d'une madone de marbre, on plaçât les vers suivans :

EXIGUA TUMULI DANTES HIC SORTE JACEBAS
SQUALLENTI NULLI COGNITE PENE SITU;
ET NUNC MARMOREO SUBNIXUS CONDERIS ARCU
OMNIBUS ET CULTU SPLENDIDIORE NITES.
NIMIRUM BEMBUS MUSIS INCENSUS ETRUSCIS
HOC TIBI, QUEM IMPRIMIS HÆ COLUERE, DEDIT.
ANNO SALUTIS .I. CCCCLXXXIII. VI CALEND. JAN.
BERNARDUS BEMBUS ÆRE SUO POSUIT.

« Dante, réduit à une sépulture sans gloire, tu reposois ici, à peine connu dans ce lieu abandonné, mais maintenant tu es placé sous un arc de marbre et tu brilles devant tous par cet hommage plus éclatant. Bembo, enflammé de l'amour des muses étrusques, t'a consacré ce tombeau, à toi qui fus le premier qu'elles chérirent. Elevé aux frais de Bernard Bembo, l'an du salut 1483, le 6 des calendes de janvier. »

Au-dessus de la pierre qui offroit cette inscription, on voyoit une image de la Vierge tenant l'enfant Jésus. On y substitua, en 1483, les armes de la famille Bembo.

En 1692, le cardinal Corsi, étant légat, on attacha au mur une pierre sur laquelle on lisoit une autre inscription qui n'existe plus. Il ne sera pas hors de propos de la rapporter ici; car pourquoi l'a-t-on détruite? On devoit être rempli de respect pour ces marques de vénération données au poète, sous divers gouvernemens, et à diverses époques. D'ailleurs cette inscription étoit due à un cardinal florentin (1).

(1) Je tiens à prouver tous les témoignages de regret, de tendresse que Florence et les siens ne cessèrent de donner à Dante dans toutes les occasions où il étoit question de leur poète. Il est vrai que ce fut après sa mort; mais à considérer de sang froid l'état des choses, cela n'étoit pas possible auparavant.

Suivant François Beltrami, auteur du *Forastiere istruito delle cose notabilissime della città di Ravenna*, 1783, voici cette inscription :

EXULEM A FLORENTIA DANTEM LIBERALISSIMÈ EXCEPIT RAVEN.
VIVO FRUENS, MORTUUM COLENS.
MAGNIS CINERIBUS LICET IN PARVO MAGNIFICI PARENTARUNT
POLENTANI PRINCIPES, ERIGENDO.
BEMBUS PRÆTOR LOCULENTISSIMÈ EXTRUENDO
PRETIOSUM MUSIS ET APOLLINI MAUSOLEUM,
EMINENTISSIMO DOMINICO MARIA CORSI LEGATO
JOANNE SALVIATO PROLEGATO
MAGNI CIVIS CINERES PATRIÆ RECONCILIARE.
CULTUS PERPETUITATE CURANTIBUS
S. P. Q. R.
JURE AC ÆRE SUO
TANQUAM THESAURUM SUUM MUNIVIT, INSTAURAVIT, ORNAVIT
ANNO DOMINI M DC XCII.

Au haut, dans une couronne de laurier, on lisoit :

Virtuti et honori.

« Ravenne accueillit libéralement Dante, exilé de Florence. Elle jouit de lui pendant sa vie, elle l'honora après sa mort. Les magnifiques princes de Polenta, quoiqu'ils ne lui aient consacré qu'un tombeau de peu de valeur, rendirent hommage aux cendres illustres.

« Bembo, préteur, fit élever un mausolée précieux aux muses et à Apollon. Dominique-Marie Corsi étoit légat, Jean Salviati prolégat, et ils tentèrent de réconcilier à la patrie les restes du grand citoyen. Pour la perpétuité de l'admiration, le sénat et le peuple de Ravenne, de son droit et de son argent, a embelli, perfectionné, orné le monument, devenu son trésor, l'an de N. S. 1692...... A la vertu et à l'honneur. »

En 1780, dans le premier lieu où les Polenta avoient fait déposer Dante, un tombeau du même style a été

élevé au frais du cardinal Louis Valenti Gonzaga, légat *à latere* de la province de Romagne, protecteur des sciences, et digne appréciateur des talens de Dante, sur les dessins du comte Morigia, associé de la royale Académie de Florence. Le mausolée a été réduit en forme de temple quarré, couvert d'une coupole sémi-sphérique (1). Quatre médaillons ou grands camées présentent des sujets en relation avec la mémoire de Dante : Virgile, Brunetto Latini, Can Grande della Scala, et Guido da Polenta. On doit regretter de ne pas trouver ici Uguccione della Faggiola. Ces camées sont dus à Paul Giabani de Lugano. Sur une table de marbre blanc veiné, de Carrare, on lit cette inscription, composée par l'abbé Etienne-Antoine Morcelli :

DANTI ALIGHIERO
POETÆ SUI TEMPORIS PRIMO,
RESTITUTORI
POLITIORIS HUMANITATIS,
GUIDO ET ORTASIUS POLENTANI
CLIENTI ET HOSPITI PEREGRÈ DEFUNCTO
MONUMENTUM FECERUNT.
BERNARDUS BEMBUS PRÆTOR VENET. RAVENN.
PRO MERITIS EJUS ORNATIS EXCOLUIT.
ALOYSIUS VALENTIUS GONZAGA CARD.
LEG. PROV. ÆMIL.
SUPERIORUM TEMPORUM NEGLIGENTIA CORRUPTUM,
OPERIBUS AMPLIATIS,
MUNIFICENTIA SUA RESTITUENDUM
CURAVIT
ANNO M DCC LXXX.

(1) J'ai vu à Rome ce temple, réduit et sculpté en argent. On m'a proposé de l'acquérir. J'y consentois ; mais un jaloux, qui n'aimoit pas Dante autant que je l'aimois, m'a enlevé le bonheur de posséder ce chef-d'œuvre d'orfévrerie que je regretterai toute ma vie et que j'aurois voulu faire graver.

Sous l'urne ou sarcophage, dans une petite cassette, sont enfermées des médailles du souverain pontife Pie VI, de l'éminentissime cardinal légat, et une feuille de parchemin, qui porte en latin toute l'histoire du monument plus détaillée que dans l'inscription précédente. Nous donnerons la traduction de cette histoire détaillée.

« Dante Alighieri, florentin, que tous les Italiens appellent à bon droit le prince de la nouvelle poésie, chassé de sa patrie opprimée par des factions civiles, après diverses pérégrinations, se rendit à Ravenne. Il y reçut l'hospitalité de Guido Novello et d'Ortase da Polenta. Il y mourut l'an 1321. Son corps, placé avec une grande pompe sur les épaules des premiers seigneurs de la ville qui se succédoient pour participer à cet honneur, fut apporté dans l'église des frères Mineurs de Saint-François et déposé dans une longue urne de marbre. Guido se préparoit à élever pour son hôte et son client un plus magnifique tombeau, et à cet effet il avoit réuni des éloges, des vers composés par des personnes distinguées alors dans les lettres. Mais bientôt après, contraint par Ortase de quitter Ravenne, il ne put accomplir son projet, et, dans la suite, aucun des siens n'en prit le soin.

« Après l'expulsion des seigneurs de Polenta, les Vénitiens commandèrent à Ravenne. Le préteur qui y fut envoyé, Bernard Bembo, homme enflammé de l'amour des muses, fit élever, à ses frais, un monument somptueux à un si grand poète, afin que celui qui gisoit dans un lieu négligé brillât d'un plus vif éclat. Mettant alors à profit les talens de Pierre Lombard, architecte et sculpteur, le préteur fit placer au-dessus de l'urne l'image du poète, et ordonna d'y graver l'épitaphe composée par lui (*voy.* plus haut, pag. 491). Tout l'ouvrage fut orné de marbre de Paros et recouvert d'un petit dôme l'an 1483.

« Puis, lorsque l'exarchat rentra sous l'autorité du souverain pontife, le cardinal Dominique Corsi, légat de la province Emilienne, et Jean Salviati, prolégat, tous deux Florentins, rendant les derniers devoirs, *comme de pieux parens,* ainsi qu'on le lisoit sur une inscription, à leur noble concitoyen, et réconciliant avec la patrie les cendres de l'exilé, firent relever le même monument l'an 1692.

« Enfin, le monument, gâté par les soulèvemens du sol, souillé par la négligence des voisins, fut presque détruit par le temps. Cela n'étoit pas honorable pour les citoyens, et causoit aux hôtes souvent des dégoûts et quelquefois des reproches. Alors le cardinal Louis Valenti Gonzaga, légat de ladite province Emilienne, pour empêcher que le souvenir du sépulcre d'un si grand poète ne vînt à périr, tout en conservant l'ouvrage de Pierre Lombard, construisit, à ses frais, un nouveau monument sur des fondations solides, et confia l'exécution de cet ouvrage à Camille Morigia, patricien de Ravenne, l'an 1780. Le même cardinal a ordonné qu'on plaçât dans le tombeau des médailles au type du pape Pie VI et au sien propre, et la présente page rédigée par Claude de Santis, son secrétaire, et munie du sceau de la noble Famille de son éminence. »

On peut ajouter ici que l'illustre Canova a consacré à Dante un buste sculpté par Alexandre d'Este, son élève, et que l'on voit placé aujourd'hui au Capitole, et au bas duquel on lit : *A Dante Alighieri*, *Antoine Canova*, 1813.

Canova disoit avec son gracieux accent vénitien : « Quelque bien qu'on fasse, on ne sait où on peut « aller, après cette vie. Il faut se recommander » à Dante, qui a des intelligences dans tous ces « pays-là. »

M. Villemain a exprimé la même pensée en termes énergiques, p. 366 de son *Cours de littérature française* : « Dante, maître de l'Enfer, du Purgatoire et « du Paradis, les possédant par droit du génie, il « pouvoit, là, donner des places à ses ennemis et à « ses amis. »

Je citerai encore ce tableau spirituel et piquant de M. Villemain (*Cours de littérature franç.*, p. 373) : « Ainsi, caractère fort et passionné, caractère qui « sert au génie, et lui donne sa forme; vie agitée, « errante, malheureuse, comme l'imagination et la

« théorie cherchent de nos jours à la *rêver* pour le « poète, et comme les vicissitudes du moyen âge la « *faisoient sans peine*, voilà ce que nous offre Dante. »

M. Villemain étant arrivé au moment où j'achevois d'imprimer mon livre, je ne veux pas priver l'Italie du jugement définitif que porte le secrétaire perpétuel de l'Académie française (pag. 420). « On ne sau« roit assez admirer la fécondité de Dante..... Mais « comment faire sentir la grâce de cette expression, « tantôt familière, *terrestre*, et tantôt idéale?.... J'es« saie de traduire quelques passages de Dante, sans « ajouter rien à son style..... Je suis incertain seule« ment sur le choix ; car je pense un peu comme les « commentateurs de Dante : je le trouve partout ad« mirable pour le génie de l'expression. Ses fautes, « ses inégalités ne semblent pas altérer l'originalité « puissante et continue de style. *Ce sont des fautes* « *qui sont nées du changement de la perspective;* « mais il écrivit toujours avec la même inspiration « de *verve* et d'*amour*. Comme les controverses théo« logiques le passionnoient autant que la vision cé« leste, son langage est toujours également animé.
« . . . . »

Je ne puis pas répéter ici tout ce que M. Villemain a dit de juste, de vrai, de nouveau sur le poème de Dante, qu'il a bien lu, bien apprécié et bien noblement admiré.

Je parlerai plus tard des hommages que Florence a voulu rendre à Dante, qui a définitivement un tombeau digne de lui dans le sein de sa ville bienaimée.

CHAPITRE XL.

L'AUTEUR EXPLIQUE COMMENT DANTE, PARTANT DU SENS LITTÉRAL, ÉTOIT AMENÉ AU SENS ALLÉGORIQUE. OPINION DE M. DE HUMBOLDT SUR LES QUATRE ÉTOILES VUES PAR DANTE DANS LE VOISINAGE DU PÔLE AUSTRAL. SENTIMENT D'AMERIGO VESPUCCI, QUI APPUIE CELUI DE M. DE CESARIS, DE M. REINAUD ET DE L'AUTEUR, RELATIVEMENT A LA *CROIX DU SUD*. LES QUATRE ÉTOILES DEVIENNENT DES NYMPHES DANS LE PURGATOIRE. ALLÉGORIES RELATIVES A BÉATRIX. ON REPRÉSENTOIT EN FRANCE DES SCÈNES DE LA *DIVINE COMÉDIE*. M. BALBO VEUT QU'ON FASSE UN CATALOGUE DES COMMENTAIRES DE DANTE. LE PÈRE DE BOCAGE, NÉ A PARIS, Y AVOIT ÉPOUSÉ UNE PARISIENNE. BOCACE A BEAUCOUP LOUÉ DANTE. IL A SOLLICITÉ DES SECOURS POUR BÉATRIX, FILLE DE DANTE. DÉCOUVERTE DE L'IMPRIMERIE. LA PREMIÈRE ÉDITION DE DANTE. EXAMEN D'UNE GRANDE PARTIE DES ÉDITIONS QUI L'ONT SUIVIE. LA TRENTE-QUATRIÈME EST DÉDIÉE AU PAPE CLÉMENT III. ÉDITIONS FAITES EN FRANCE. ÉDITION DE LA CRUSCA, IMPRIMÉE EN 1595. CENSURE D'ESPAGNE. DANTE S'EST TROMPÉ EN ACCUSANT L'UN DES PAPES NOMMÉ ANASTASE. ÉDITION DE GRANGIER. VERS EN L'HONNEUR DE HENRI IV. TRADUCTIONS DE MOUTONNET ET DE RIVAROL. ÉDITION ROMAINE DE 1791. ADMIRABLE APPROBATION D'ENNIUS VISCONTI.

Dans la rapidité du récit, je n'ai pas exprimé entièrement mon opinion sur un des caractères du système de composition d'Alighieri ; je veux dire sur sa disposition à introduire l'*allégorie* dans son poème. Je voulois arriver à l'analyse du *Paradis*, puis mentionner les derniers ouvrages et les travaux de la lé-

gation à Venise, pour les intérêts de Guido V. Tout à coup la maladie et la mort du poète sont venues nous surprendre. Les détails funéraires, la description des tombeaux élevés jusqu'au XVIIIe siècle, prenoient place ensuite naturellement sous notre plume. A propos d'une opinion de Canova sculptant le buste du grand homme, M. Villemain est intervenu, et il n'est pas aisé de quitter celui qui orne ses pages par des jugemens si conformes aux nôtres, et si dignement exprimés. Je vais actuellement m'occuper d'un examen qui ne pouvoit être que différé.

Dante introduit des allégories dans presque tous ses ouvrages. Lisons sa lettre à Can-le-Grand; le poète dit en propres termes que son poème n'a pas un sens simple, mais qu'il est *polysense*, c'est-à-dire de plusieurs sens (*Voy*. plus haut, pag. 395). Le premier sens est littéral, le second est allégorique ou moral. Puis Dante répète des définitions insérées au *Convito*. Nous allons, au milieu de tant d'exemples semés dans tous les tercets de la *Divine Comédie*, choisir un point que nous discuterons à part. Je parlerai des *quatre étoiles* dont il est question d'abord dans le premier chant du *Purgatoire*. « Je me tournai à droite pour « considérer l'autre pôle, et j'aperçus *quatre étoiles*, « qui ne furent jamais observées que par les premiers « habitans de la terre. » Les rayons de ces *quatre étoiles* sacrées réfléchissoient sur la figure de Caton un éclat semblable à celui du soleil (*Voy*. plus haut, pag. 342). Je crois prouver (pag. 344) que ces *quatre étoiles* sont celles que nous appelons la *Croix du Sud*. On a pu les observer du temps de Dante. Des voyageurs ont pu l'en entretenir.

M. l'abbé de Cesaris, celèbre astronome à Milan; mon confrère M. Reinaud, et probablement quelques

auteurs étoient, avant moi, de la même opinion. Il convient de ne laisser aucun doute sur cette supposition, et quoique dans ce que je vais encore citer on trouve mentionnée avec talent une opinion contraire, cependant cette dernière opinion est combattue par un des hommes les plus savans du XIXe siècle, qui appuie notre supposition. On lit dans l'*Histoire de la Géographie du nouveau continent*, par M. Alexandre de Humboldt, in-8°, 1837, tom. IV, pag. 321 :

« Malgré le jour que M. Ideler, dans son ouvrage classique, *Recherches sur l'origine du nom des étoiles*, et plus récemment MM. Reinaud, Artaud et l'astronome de Cesaris ont répandu sur cette matière, il reste encore à discuter le degré de probabilité dont sont susceptibles les résultats auxquels on s'arrête.

« Le mysticisme philosophique et religieux qui pénètre et vivifie l'immense composition de Dante assigne à tous les objets, à côté de leur existence réelle ou matérielle, une existence idéale. C'est comme deux mondes, dont l'un est le reflet de l'autre......

« Un traducteur récent de Dante, dont les opinions sont d'un grand poids, se trouve tenté de reléguer ce que je crois appartenir au monde réel, dans le seul domaine de l'imagination. M. Streckfuss (*Gottliche Comödie des Dante Alighieri*, 1834, pag. 179 et 228) ne nie pas que Dante ait pu avoir connoissance de la *Croix du Sud*, ou d'autres étoiles voisines du pôle austral ; mais il met en doute que le poète ait voulu désigner des étoiles réelles vues par des voyageurs ou des peuples méridionaux.

« Dans la précision de son langage, Dante, selon M. Streckfuss, n'auroit pas dit des quatre étoiles, *non viste mai fuor della prima gente*.... J'ose opposer à ce raisonnement que, d'après les idées de cosmographie systématique que la *Divine Comédie* a empruntées aux pères de l'Eglise, l'hémisphère inférieur du globe est tout aquatique. Comme, par la chute du premier homme, l'îlot montagneux du paradis qui s'élève au milieu de l'immensité de l'Océan a perdu ses premiers et seuls habitans, « *la prima gente*, » Adam et Eve, cet hémisphère est

un monde « *senza gente.* » (*Inferno*, XXVI. 117.) Cette circonstance ne justifie-t-elle pas les paroles de Dante, qui sans doute ne veut pas parler de navigateurs venus accidentellement de la partie du globe dont Jérusalem est le centre, mais de la partie qui est déserte, depuis qu'Adam et Eve ont été chassés du Paradis? »

M. de Humboldt cite ici une lettre de Vespucci à Pier Francesco de' Medici, datée de 1502. « Il me « semble, dit Vespucci, que dans ses vers le poète « a eu l'intention de décrire, par les quatre étoiles, « le pôle de l'autre firmament; et jusqu'ici je n'ai au- « cun doute que cela ne soit ainsi, parce qu'en effet « je vis quatre étoiles qui figuroient *una mandorla*, « et qui avoient peu de mouvement. »

Mandorla veut dire une *amande*, et par similitude un losange ou figure de Rhombe.

Heureusement M. de Humboldt vient à notre secours dans cette discussion, et il se présente fortifié de l'appui de Vespucci. Ce dernier peut avoir maille à partir avec Christophe Colomb. Je n'ai point à me mêler de la querelle des Génois et des Florentins, qui, je crois, est bien décidée; mais ici, le nom de Vespucci est d'un poids immense. Cette déclaration du compatriote de Dante nous ôte un peu de notre gloire de découvertes, à nous, M. Reinaud, M. de Cesaris, moi, et à quiconque a dit de même; mais elle doit nous engager plus que jamais à persister dans notre conjecture.

J'admirerai, en passant, la politesse de la critique de M. de Humboldt : elle est du meilleur goût et forte de raison. La science éminente ne peut être accompagnée que de la plus affectueuse courtoisie.

Les *quatre étoiles* sont donc la *Croix du Sud*. Suivons le raisonnement et le travail de Dante. Il a eu

connoissance de ces constellations, et il les place dans son poëme. Le premier sens est *littéral*, comme nous l'a dit Alighieri. Mais il paroît que du *sens littéral* il se plaisoit à passer à un sens *allégorique* ou *moral*. En voici la preuve. A la fin du *Purgatoire*, chant XXIX, le poète nous dit, à propos du char dont il décrit la marche : « Vers la gauche, on voyoit danser quatre « autres femmes habillées de pourpre : elles sui- « voient une d'elles qui avoit trois yeux à la tête. » Ces femmes sont les quatre vertus théologales : la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance ; c'est la Prudence qui a trois yeux. Dans le chant XXX, Béatrix paroît ; elle fait des reproches à Dante sur sa vie coupable. Mathilde, dont il a été parlé au chant XXVIII, plonge Dante dans les eaux pour le purifier, et le confie aux quatre femmes que nous savons être les quatre vertus. Alors ces quatre femmes commencent à chanter : « *Ici, nous sommes des nymphes ; dans le* « *ciel, nous sommes des étoiles. Avant que Béatrix* « *descendît au monde, nous fûmes désignées pour* « *être ses servantes : nous te conduirons à elle.* »

Ainsi Dante, qui, dans la description de son voyage, considère le pôle austral, y remarque des étoiles qui effectivement en font partie. Cela ne suffit pas. Le poète se souvient de ses remarques ; il reprend ces *étoiles* dont il n'a plus besoin à ce terme de sa course, et il en fait des *nymphes*, servantes de Béatrix ; procédant du connu à l'inconnu, partant d'un point qui tombe sous les sens, que l'on voit, dont on observe la marche, le poète imprime une autre direction à sa pensée ; il déplace sa première idée ; il multiplie les efforts de son imagination vers d'autres sphères d'entendement ; il donne congé à ses *étoiles ;* il les revêt d'une autre propriété ; il leur assigne un

rang différent, et il n'entend pas cependant les faire déchoir. En les nommant *servantes de Béatrix*, il ne veut pas les avilir. Béatrix est pour lui une si puissante influence qu'il pense avoir ennobli leur caractère. Il élève leur position, et nous ne pouvons pas assurer, si nous n'avons pas encore lu tout le poème, qu'elles n'obtiendront pas un trône éclatant.

Dante paroît avoir toujours agi dans ces principes. Il est homme, il accepte, mais par force, la physionomie matérielle des choses. Puis, il est poète, il est écrivain de génie; cette matérialité infime et mesquine ne lui suffit plus; il construit une autre machine; il échafaude une autre scène; il garde quelque peu de la pensée primitive, de la forme qui a servi de piédestal à son élan; il monte, il plane, il erre à travers les mondes que nous n'avons jamais parcourus; il s'égare peut-être, mais c'est toujours pour reparoître ensuite parmi nous, grand, sublime, embrasé d'un feu divin, et *transhumané* au point de ne plus nous laisser de termes pour exprimer notre admiration. Mille fois on surprend Dante dans de telles extases. Souvent, c'est quand il est parti du sujet le plus ordinaire, qu'il s'emporte avec le plus d'impétuosité. Ne nous y trompons jamais. Cette fille de neuf ans, cette gracieuse *donna* qui accorde ou refuse le salut; cette épouse qui s'éteint si tôt, et reçoit les derniers honneurs d'une foule d'amies qui la pleurent; cette Béatrix qui a été enfant, coquette, peut-être dépitée, et qui respecte la nécessité d'obéir à son père pour s'unir à un indifférent, que devient-elle? A quelle hauteur incommensurable n'est-elle pas enlevée par un torrent frénétique de poésie et de conceptions surhumaines? Qui viendra nous dire où le poète s'arrêteroit, s'il

ne rencontroit pas dans sa vision les adorables mystères de notre culte? Je n'ose me figurer ce que me veut Dante, quand je le lis, et je le lis souvent pour la première fois, après l'avoir relu pendant trente ans. J'ignore où il va m'entraîner. Il me semble que je pars avec un enfant, pour commencer un voyage; car cet enfant simple, naturel, timide, fait quelques pas avec tranquillité; puis tout à coup, *faussant compagnie*, s'anime, se soulève, parcourt une autre atmosphère, et ne daigne plus même regarder avec qui il a commencé le voyage. Ce géant, confiant en sa puissance, vous dit même : « Ne me suivez pas, si le « courage vous abandonne. » Avec cela, je répéterai que sa verve, son amour, sa colère, puisent abondamment l'éclat, la tendresse, la force dans une source où heureusement il est quelquefois aisé de le suivre. Il s'abreuve à longs traits de tous ces flots de lumière, de générosité, de menaces que nous offre le *Livre des livres*. La philosophie ancienne, en ce qui ne s'écarte pas de nos dogmes, achève de compléter ce *Trésor*, et l'inépuisable Florentin a la gloire, après avoir tant demandé à la sainte Ecriture et à la sagesse des Grecs et des Romains, l'immense Florentin devient lui-même pour sa patrie, pour nous nés hors de l'Italie, qui ne comprenons pas toute l'harmonie de ses vers, mais qui pouvons comprendre sa méditation, il devient semblable à une onde bienfaisante; il coule à pleins bords comme une sorte de *fons ingeniorum*, ainsi qu'on a dit d'Homère.

N'oublions ensuite, dans aucun pays, qu'à l'une des sources où Dante a puisé, il doit la confirmation de son immortelle renommée, et qu'il n'est pas étranger aujourd'hui au mouvement qui assure le sceptre de la foi catholique, de cette foi si pure, si

énergique, et que ses combats heureux ont consolidée pour le bonheur du monde.

« La seule Ecriture sainte a cette fermeté que rien ne peut ébranler, et à qui nulle autorité sur la terre ne peut être comparée. » (*Politique* de Bossuet, préface.)

Est-il étonnant que Dante soit chargé de tant de lauriers? N'a-t-il pas eu le droit de dire qu'il a composé un poème sacré, dont le ciel et la terre lui ont fourni les couleurs (*Paradis*, chant xxv)?

Aucun poète n'a donné des sujets de peinture et de sculpture avec plus d'abondance que Dante Alighieri, et ces deux arts lui doivent d'éclatans hommages. L'art scénique lui-même a puisé à cette source des drames et des scènes terribles. On lit dans le tome LIII, partie première, pag. 6, de la *Bibliothèque des Romans*, les lignes suivantes : « On représentoit en « France le poème de Dante, de la même manière « qu'au vieux temps de la Grèce les rapsodes al- « loient réciter l'Iliade de ville en ville. Un acteur « prenoit pour lui le récit du poète, et les autres, « les paroles qui étoient mises dans la bouche des « héros. »

On ne sera pas étonné actuellement de trouver ici un résumé de la destinée particulière du grand poème de Dante. Je joindrai mes observations à celles de M. Balbo, que j'ai lues avec le plus vif intérêt (1), et je chercherai çà et là, dans les autres auteurs, surtout dans M. de Romanis (2), cet éditeur d'une si grande distinction, les faits qui peuvent contribuer à

(1) Balbo, tom. II, pag. 232.

(2) La *Divina Commedia di Dante Alighieri*, de Romanis. Rome, 1815-1817, tom. IV. Ce tome IV contient les illustrations les plus savantes sur le poète florentin.

rendre ce résumé plus complet. Je joindrai à ce travail une foule de circonstances incidentes qui en feront, en quelque sorte, comme une histoire abrégée d'une partie de la littérature italienne; car dans cette grande instruction du procès de la *Divine Comédie*, ce que l'italie a créé de plus éminent en talens (on sait ce qu'a produit cette mère féconde des arts), a pris parti pour ou contre Dante. On verra ensuite le goût du beau, du vrai, céder un instant à la recherche et à l'afféterie, pour reprendre une puissance noble et vigoureuse, et parvenir à dominer, comme il arrive aujourd'hui, et à repousser les calomnies de tout genre lancées contre le premier fondateur de la poésie moderne. J'ai été excité de plus à placer ici les réflexions qui suivent, non-seulement par l'exemple de M. Balbo, mais encore par cette boutade patriotique qui lui échappe à propos de la nécessité de faire connoître dans leurs rapports, les beautés des *trois grands voyages*.

« Un catalogue général des commentaires sur Dante seroit nécessaire, s'écrie le courageux admirateur du *padre Alighieri*. D'abord, 1° un catalogue apporteroit un secours désirable pour écrire un commentaire nouveau ; 2° ce catalogue démontreroit le plus ou le moins d'études faites sur Dante dans chaque siècle depuis 1321 ; 3° il seroit un curieux recueil érudit et bibliographique, louable quand il s'applique au plus élevé de nos écrivains. Que chacun y pense! Si les étrangers, et particulièrement les Allemands, avoient un Dante, depuis combien de temps n'auroient-ils pas entrepris et fini ces travaux? Que voulez-vous de plus? un généreux allemand les a entrepris sur notre Dante (félicitation publique bien méritée par M. Witte); et nous, nous disons des impertinences aux étrangers s'ils ne mettent pas nos classiques et nos non-classiques au-dessus des leurs ; nous disons des impertinences à tout italien qui n'admire pas en tout nos classiques ainsi dits : mais à fatiguer sur

ces études, solidement, sérieusement, laborieusement, peu y pensent, et personne ne se met en état d'y concourir. »

M. Balbo auroit pu dire encore que les Anglais n'ont laissé à personne le soin de louer leur Shakespeare. Nous, un peu tard, il est vrai, nous avons loué nos premiers poètes, et plus que jamais nous recherchons avec avidité tout ce qui peut nous inspirer pour eux du respect et de la vénération. Ensuite, qu'on ne dise pas que nous paroissons les derniers dans la question relative aux hommages rendus à Dante ! Ce sont sans doute les relations de commerce avec Florence qui nous ont apporté l'idée de faire réciter les scènes de Dante sur nos tréteaux informes où l'on représentoit les mystères chrétiens. Je ne dois pas me plaindre de pouvoir, en passant, prendre, au nom de la France, ce petit avantage qui nous est dû, et recevoir cette récompense que M. Pelli nous a attribuée dans ses *Memorie* pour servir à la vie de Dante. De là à Jean de Tournes, qui publia à Lyon une très-bonne édition des trois *Cantiche*, en 1547, la première année du règne de Henri II; à Guillaume Rovillio, qui publia sa première édition dans la même ville de Lyon, en 1551; et à Grangier, aumônier de Henri IV, qui donna sa traduction à Paris, en 1596, il y a silence absolu de notre part: mais nous ne devons pas anticiper sur les faits. Il est donc constant, qu'à l'imitation de la fête célébrée à Florence, en mai 1304, où, lors de l'entrée du cardinal de Prato, *paciere* du pape, on représenta des scènes de l'*Enfer* sur le pont Alla Carraja, qui s'écroula sous les diables et les damnés, nous avons eu chez nous, en petit, des espèces de spectacles semblables dans ces misérables granges, premier asile de nos comédies. Mais ne soyons pas plus orgueilleux qu'il

ne convient de cette circonstance, et de cette *implantation* du génie florentin, apportée sans aucun doute par des compatriotes d'Alighieri. L'homme qui donna partout l'éclat le plus rapide à la gloire de Dante fut le bon, le gracieux Bocace, ce fils d'un des habitans de Certaldo, mais lui-même né à Paris, en 1313. On croit, avec raison, que sa mère étoit Française et Parisienne (1). Bocace avoit huit ans quand Dante mourut; Bocace, conduit par son père à Florence, y fut mis en apprentissage chez un autre marchand, qui, bientôt, conduisit son commis à Paris. Mais l'amour de la poésie entraînoit Bocace à d'autres études que celles du commerce. Lorsqu'il fut sans contradiction établi à Florence, il y manifesta un vif enthousiasme pour Dante, dont il écrivit la vie, et dont il *expliquoit la Divine Comédie*, en vertu d'un ordre de la république florentine, daté du 3 août 1373.

On a critiqué le ton pris par Bocace dans ce récit de la vie d'un homme tel que Dante. Pelli croit qu'on auroit dû écrire la vie d'un poète sublime autrement que le *filocolo* et la *fiammetta*, parce que, dit-il avec Léonard d'Arezzo :

« C'est une vie toute d'amour, de soupirs, et remplie de larmes cuisantes, comme si l'homme naissoit en ce monde pour ne se trouver que dans ces dix journées amoureuses, dans lesquelles furent racontées les cent nouvelles par des femmes passionnées et des jeunes hommes élégans; et Bocace s'enflamme tellement d'amour qu'il laisse en arrière les graves et substan-

(1) En voici la preuve. Philippe Villani a écrit une vie de Bocace en latin; elle a été imprimée en 1826. On y lit : « Jean eut pour père Bocace de Cer- « taldo, qui, pendant qu'il étoit à Paris pour son commerce, s'enflamma d'un « vif amour pour une jeune Parisienne, d'une classe entre la noblesse et la « bourgeoisie, l'épousa et en eut Jean Bocace. »

de l'*Enfer*. Ce fut probablement son dernier ouvrage; car ce grand homme mourut en 1375.

Benvenuto d'Imola continua ce cours. Il eut pour successeur Philippe Villani, dont nous venons de parler, et François Philelphe, que nous avons également cité. En 1385, Francesco di Bartolo da Buti *lisoit* Dante à Pise. En 1398, Philippe de Reggio *lisoit* Dante à Plaisance. Ces derniers faits prouvent que Florence n'étoit pas seule à reconnoître la suprématie d'Alighieri.

En 1376, toute la génération qui avoit connu, haï, craint, ou envié Dante étant détruite, la république chercha les moyens d'obtenir les restes du poète, et lui décréta un tombeau. Mais elle ne put les obtenir.

Au XIVe siècle, pendant lequel la littérature italienne fut fondée, s'accrut et prit la nature qu'elle a encore aujourd'hui, aucun livre ne fut plus étudié que celui de Dante. On a vu que Bocace s'est proclamé l'élève d'Alighieri. Pétrarque n'avoit pas fait un tel aveu : il tomba quand il voulut lutter avec Dante dans un poème. Il le surpassa peut-être par le *fini* de ses poésies fugitives. Cette gloire auroit dû lui suffire, dit M. Balbo.

Du reste, ces trois écrivains du XIVe siècle (comme les appellent les *trecentisti*) sont parmi les modernes, avant l'invention de l'imprimerie, les seuls qui soient restés classiques, et qui, ainsi égalés aux anciens, sont offerts en modèles par l'opinion universelle pour que chacun les glorifie et les imite. Ces trois génies (nous ne saurions trop le répéter) sont fils de la Toscane. Magnanime Toscane, tu as mis au jour encore de bien illustres fils !

Le XVe siècle ne vit personne s'élever au-dessus de

Dante. Ce siècle fut pour l'Italie une ère de liberté corrompue. Il est vrai, les empereurs ne lui apportoient plus la guerre. Les guelfes et les gibelins sembloient des partis détruits. L'Italie eût pu se réordonner, se donner des lois fermes et sages; mais elle fut arrêtée dans ses vœux par des passions plus fortes que la civilisation qui essayoit de s'étendre. Il ne s'organisa que des seigneuries d'un *comune* sur un autre; mécomptes misérables et pour les vainqueurs et pour les victimes; des *podesterie*, des *tyranneaux* dans de petites villes! Ces *seigneuries*, ces *podesterie* étoient, à leur tour, accablés par la prépotence des *condottieri*.

Ces derniers accoutumèrent les Italiens à se défier de leurs propres forces. Les peuples devinrent une proie facile pour les étrangers. Les logis de l'armée de Charles VIII étoient marqués à la craie, et il entroit en souverain partout où un *maistre de l'hostel* alloit préparer ces logis. L'Italie fut nulle en politique. Il en fut ainsi de la littérature : peu d'hommes illustres, peu de grands ouvrages parurent. On ne pouvoit inventer de nouvelles formes; on marcha sur les traces de quelques-uns de ceux qui avoient précédé. On avoit là les trois pères de la littérature italienne; on imita surtout les deux derniers. Cependant Alighieri attira l'attention de Christophe de Landino. Léonard d'Arezzo, Philelphe écrivirent la vie de Dante; mais suivant toujours Bocace, et ajoutant à sa biographie peu de faits, peu de critique, et quelques injures. Il faut remarquer que nous ne disons rien ici du XVI[e] siècle, qui vit fleurir avec tant de gloire le secrétaire florentin, auteur de l'Histoire de Florence, et de tant d'autres écrits pour lesquels il me sera permis de renvoyer le lecteur à mes diverses

méditations sur Machiavel. Je me borne actuellement à ce qui concerne Dante.

A travers ces dangers, ces invasions, cette stérilité, il devoit surgir un phénomène jusqu'alors inconnu, une révolution inattendue, une cause de maux innombrables, un immense bienfait : on découvrit l'*imprimerie*. Un moyen de propager l'ouvrage de Dante étoit trouvé. On ne le connoissoit que par des manuscrits rares, chers et souvent altérés. Il parut bientôt en divers pays des éditions de la *Divine Comédie* de Dante. On en compte dix-huit de 1472 à 1497.

La première, petit in-folio, parut dans les Etats de l'Eglise, à Fuligno, le quatrième mois de l'an 1472. Elle est intitulée : « *La Commedia di Dante Alighieri di Fiorenza.* » Cette édition est à la Bibliothèque du roi, à Paris. Je ne parlerai pas des trois éditions suivantes, que je n'ai jamais vues.

La cinquième a été imprimée à Naples. C'est un petit in-folio; mais il ne porte ni date ni nom d'imprimeur. Elle existe à la bibliothèque Magliabecchiana. On croit que l'éditeur fut un Napolitain nommé del Tuppo.

La sixième édition de 1477 est dédiée à Ferdinand, roi de Sicile. Elle est à la Bibliothèque du roi.

La septième, avec le commentaire de Benvenuto da Imola, a été imprimée à Venise en 1477.

La huitième a eu pour éditeur Martin-Paul Nidobeato, en 1477 et en 1478. Elle est devenue célèbre par l'usage qu'en a fait le père Lombardi en 1791.

La neuvième est intitulée : *Comincia la prima parte chiamata Inferno della Commedia del venerabile poeta Dante Alighieri*, *nobile cittadino Fioren-*

tino. Elle a été imprimée par maître Philippe, vénitien, et dédiée au doge André Vendramino, qui sans doute ne croyoit pas à l'authenticité des injures que Dante auroit adressées aux Vénitiens.

Il faut remarquer le titre de *vénérable* donné dès cette époque au poète florentin. Nous verrons plus tard qu'il fut appelé *inclito* et *divo*, et *divino* en 1512; qu'enfin, la *Comédie* fut appelée *Divine* en 1516.

En 1481, parut le commentaire de Landino : c'est la dixième édition.

Nous voyons dans l'édition de 1491 ces titres : *Inclito e divo Dante Alighieri.*

Je passe à la dix-huitième. Elle est de Venise, 1497, et elle a été imprimée par Lucantonio Giunta.

Le XVIe siècle continuera d'admirer la grande composition de Dante.

Alde a publié la dix-neuvième édition en 1502. Elle est in-8°. Le volume est composé de deux cent-cinquante-un feuillets sans pagination. C'est cette édition qu'ont suivie les académiciens de la Crusca, en 1595. Cette information m'est fournie par M. de Romanis, qui a fait les plus heureuses recherches sur les éditions de *la Divine Comédie* (1). Il y a des éditions peu importantes dont je ne ferai pas mention.

La vingt-unième, de 1506, porte ce titre : *Commedia di Dante con un dialogo circa el sito, forma e misure dello inferno*, in-8°. Le dessin de l'Enfer est d'Antoine Manetti.

On a publié en 1512, à Venise, la vingt-quatrième édition, intitulée : *Opere del DIVINO poeta Dante.*

(1) *Voy.* l'édition de M. de Romanis, in-4°, tom. IV, Rome, 1815-1817, pag. 125.

La vingt-cinquième édition est une traduction espagnole, datée de 1515. C'est l'ouvrage de Pierre-Ferdinand de Villegas, archidiacre de Burgos.

Alde et André d'Asola, son beau-père, ont publié la vingt-sixième édition à Venise, en 1515. La même année, cette édition a été contrefaite à Venise par Gregorio de Gregori. C'est peut-être la première fois qu'on a eu à se plaindre de ce brigandage littéraire, qui de nos jours est devenu si commun. Une autre contrefaçon suivit la première, la même année 1515.

Bernard Stagnino publia, en 1516, la vingt-neuvième édition sous ce titre :

La *Divina Commedia*, avec le commentaire de Landino, revu par Pierre da Figino. Voilà le titre de *Divine Comédie* publiquement établi. Aucune nation, aucun auteur, aucun critique n'a réclamé jusqu'à nos jours, et il est certain que personne n'osera plus attaquer cette juste possession de plus de trois siècles. Dante, en cela, est pur de tout orgueil.

En 1536, Giolito da Trino publia la trente-troisième édition à Venise, sous ce titre : *Commedia del divino poeta Dante*, in-4°.

La trente-quatrième porte l'exposition d'Alexandro Vellutello, et elle est datée de Venise, 1544. Elle a été imprimée avec soin, aux dépens de Vellutello, par Marcolini. J'en ai un bel exemplaire sous les yeux.

Au-dessous du titre, le P. Ottaviani da Popoli annonce, par une note du 3 octobre 1669, signée de lui, qu'il a fait quelques corrections à cet exemplaire. Il est inutile de parler de ces corrections qui portent sur divers passages relatifs à la cour romaine, passages admis sans difficulté dans la célèbre édition de Lombardi, Rome, 1791, dont nous aurons lieu de parler. Cette édition de 1544 est dédiée au pape

Paul III. Voici quelques extraits de la dédicace faite par Alexandro Vellutello lui-même :

« L'ordre naturel demande, et c'est une sentence louable, très-saint et très-bienheureux père, que toutes les choses, chacune dans leur qualité, soient appliquées à leur propre et naturel objet. Les choses non convenables enfantent des discordes, et les discordes, des confusions. En conséquence, très-saint père, ayant, pendant plusieurs années, continué l'interprétation de la *comédie* de Dante Alighieri, et à la persuasion de mes amis, ayant le projet de publier ce travail, j'ai cherché, pour fuir les inconvéniens, à qui je pourrois le dédier. J'ai considéré que le but de l'auteur dans sa *comédie* n'est autre que de traiter de l'état des trois spirituelles monarchies, c'est-à-dire de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*, sur lesquelles votre sainteté prédomine et possède le haut pouvoir reçu par succession de ce monarque qui les commande toutes, et qui seul pouvoit donner l'autorité sur elles. J'ai jugé, et à bon droit, qu'autant il seroit mal que je dédiasse à un autre mon interprétation, autant il convenoit que je vous l'offrisse....... Si le présent est infime, et si je suis un humble donateur, vous savez que les deniers de la veuve furent plus méritoires devant Dieu que les larges offrandes des riches et des grands. »

Vellutello finit ainsi un *avis* au lecteur :

« Si je me suis livré à des fatigues inutiles, vous « ne me condamnerez pas, moi qui ai voulu dire et « faire bien ; mais vous condamnerez l'ignorance « humaine par laquelle nous sommes tous opprimés « dans nos actions avec des différences, quoi que nous « en puissions croire et savoir. »

Un titre modeste précède la trente-sixième édition : *Dantis carmina de Inferno*, *Purgatorio*, *Paradiso*, 1545, in-16, sans nom de ville. Volpi se plaint de ce qu'on a cité cette édition mesquine dans la bibliothèque de Gessner. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de blâmer personne à cet égard. L'édition la plus commune prouve la popularité d'un ouvrage. A ce sujet,

un écrivain italien reproche à l'auteur de la *Bibliothèque curieuse, historique et critique,* ou catalogue raisonné des livres difficiles à trouver, de n'avoir fait dans cet ouvrage, publié en 1750-60, aucune mention de la *Divine Comédie*, et il ajoute : « Cette igno-« rance fait tort aux nations *che vantano ingegno e* « *coltura.* » L'auteur de l'ouvrage accusé est David Clément, né en 1701, à Hofgeismar, dans la Hesse. Il a écrit en français, et peut-être sur le titre a-t-on cru que ce Français prétendu n'étoit pas un homme savant dans la connoissance des livres qui méritent d'être connus. L'accusation ne porte donc pas sur nous, mais sur un savant de la Hesse, qui a eu le tort de n'être pas bien informé. Ces injures contre les nations ont quelque chose qui ne convient pas. Je n'ai fait ces réflexions que pour prouver qu'un livre écrit en français peut n'être pas l'ouvrage d'un Français, et que ce n'est pas à nous que s'adresse le reproche, d'ailleurs très-fondé. Je suis bien étonné que ce soit un Allemand qui l'ait mérité; c'est peut-être la seule fois que cela est arrivé.

Pour abréger, je ne cite pas toutes les éditions, mais le catalogue complet, rédigé par M. de Romanis, est sous mes yeux.

La trente-septième édition a été publiée à Lyon par Jean de Tournes, en 1547. Catherine de Médicis, reine de France, doit avoir protégé cette publication; c'est un joli volume in-16. Volpi reproche à Jean de Tournes d'avoir ignoré qu'en Italie on ne place pas d'article devant les noms de baptême des hommes, et qu'il est mal de dire *il Dante.* On peut dire l'Alighieri, parce que cela est permis avec le nom de famille, *il cognome*, mais non pas avec *Dante*, diminutif de *Durante*, nom donné sur les fonts

par les parrains. Du reste, on a long-temps commis cette faute en France. M. Ginguené a dit tour à tour Dante et le Dante. Dans mes deux éditions de la *Divine Comédie*, j'ai toujours dit *le Dante*, *du Dante*. Je me suis corrigé dans cette histoire du poète; mais que d'embarras j'ai eus pour éviter d'écrire *de Dante* chaque fois que la phrase l'exigeoit! Il a bien fallu céder souvent à l'impossibilité de faire autrement, surtout dans le titre qui est en tête de l'ouvrage. On remarquera que, d'après la même règle, on peut dire *le Pétrarque*, *le Tasse*, *l'Arioste*, parce qu'ici l'article précède un *cognome*, un nom de famille.

L'édition de Jean de Tournes est rare. Quoiqu'en petit format in-16, elle contient des argumens à chaque chant et quelques petites explications en marge.

On distingue la trente-neuvième édition; elle est due à Rovillio. Elle a été imprimée à Lyon, in-16, en 1551; elle offre un portrait de Dante. Ce fut un nouvel hommage offert à Catherine de Médicis. Les destinées de la littérature et de la politique sont souvent mélées ensemble et s'expliquent les unes par les autres. Nous devons à cette circonstance et au zèle de Jean de Tournes et de Guillaume Rovillio, qu'on appeloit à Lyon Rouille (son vrai nom), d'avoir été, après les Espagnols, la première nation qui ait connu et apprécié Dante. L'édition de Rovillio eut tant de succès et la langue italienne étoit tellement cultivée en France, qu'il y eut une réimpression en 1552.

La quarante-quatrième édition, datée de Venise 1564, offrit un commentaire de Sansovino.

Rovillio, en 1571, réimprima à Lyon son édition de 1551.

En 1572, dans une édition donnée à Venise, Domi-

nique Farri reproduisit l'édition donnée à Lyon par Jean de Tournes en 1547.

Une dissertation de 1572, signée par Vincent Buònanni, appelle Dante *divinissimo teologo* (1). On met ce discours au nombre des éditions, parce que le texte contient toute la *Cantica* de l'*Enfer*.

En 1576, le même Dominique Farri, dont il a été parlé, publia à Venise une autre réimpression de l'édition de Tournes, 1547. Il falloit que les éditeurs français eussent bien mérité du lecteur, puisqu'un Italien contrefaisoit leurs ouvrages. En même temps, il paroissoit à Lyon une nouvelle édition *Rovilliana*.

La cinquante-deuxième édition, qui est de 1578, renferme un commentaire de Louis Dolce.

La cinquante-troisième a été imprimée à Venise, la même année. J'en possède un très-bel exemplaire qui a appartenu à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

La cinquante-quatrième, qui est due à l'académie de la Crusca, et qui a été imprimée à Florence en 1595, porte le titre de *Divina Commedia di Dante Alighieri, nobile Fiorentino*. Les académiciens prirent des soins infinis pour corriger le texte. Par leur ordre, Bastiano de' Rossi, secrétaire de l'académie, consulta environ cent manuscrits de grande réputation; l'exécution typographique fut confiée à Manzani. La pénultième page présente le *blutoir*, armoiries de cette académie.

Il y a une particularité sur la cinquante-cinquième édition, imprimée à Venise en 1596. On en envoya

(1) On lit déjà dans la *Vie de Dante*, par Bocace, manuscrit Zanchani, *e non micha chome gentile, ma come CRISTIANISSIMO poetando*. Quant au surnom de *divin*, voy. Platon, *le Ménon*, pag. 389, édit. de Deux-Ponts.

des exemplaires en Espagne, et on les laissa circuler pendant dix-huit ans. Mais en 1614, l'*indice expurgatorio*, imprimé à Madrid, ordonna qu'à l'avenir, lors de chaque réimpression qu'on feroit dans les provinces espagnoles, on supprimeroit au chant xi[e] de l'*Enfer* les vers huit et neuf où il est question du pape Anastase. Le Père Ange da Popoli en avoit supprimé trois au lieu de deux. Avec les vers huit et neuf, il retranche le septième vers.

Il y avoit plutôt lieu à critiquer ce passage, comme nous l'avons dit, qu'à le supprimer. Dante s'étoit trompé; aucun des pontifes qui s'appelèrent Anastase, saint Anastase, quarantième pape, créé en 398; saint Anastase II, cinquante-unième pape, créé en 496; Anastase III, cent vingt-troisième pape, créé en 911; et enfin, Anastase IV, cent soixante-dixième pape, créé en 1153, ne fut contemporain de Photin, ni infecté des erreurs de cet hérésiarque, diacre de Thessalonique. Dante a confondu avec un des quatre papes Anastase, l'empereur grec Anastase I[er]; celui-ci, en effet, devint fauteur des hérésies du temps et surtout de celle d'Euthychès, qui rejetoit les deux natures de Jésus-Christ, reconnues par l'Eglise. L'empereur Anastase I[er] pouvoit d'ailleurs figurer dans les vers de Dante. Ce fut ce prince qui, pour s'attacher Clovis, roi des Francs, le nomma *consul*. Il y avoit là de quoi exciter la verve d'Alighieri. Les ancêtres des rois de France s'étoient donc contentés d'un titre honorifique qui les déclaroit vassaux de l'empire grec! Ce fut encore Anastase qui subit la première excommunication : elle fut prononcée, en 500, par le pape Symmaque. Du reste, Anastase mérite d'être loué pour avoir défendu, le premier, qu'on livrât les coupables aux bêtes, et qu'on fît, des

supplices, un spectacle pour le peuple. Dante, en conséquence, a été traité trop rigoureusement par l'*index* d'Espagne; il falloit qu'il le reprît seulement, et lui dît la vérité, à lui, qui, le plus qu'il peut, la dit si nettement à tout le monde. La même autorité ordonna de supprimer, dans le chant XIX[e] de l'*Enfer*, du vers 106 au vers 118. (Le Père Ottaviani da Popoli n'avoit pas été si sévère en 1669.) Rome, plus sage, a laissé le Père Lombardi imprimer ces vers, qu'il réfute en déclarant que, du temps de Dante, on croyoit à la donation de Constantin; donation contre laquelle Rome permet qu'on s'élève, et qu'elle n'entend jamais admettre; donation qui a été l'occasion de beaucoup de diatribes des écrivains ennemis, diatribes inconsidérées, inutiles, et frappant sur un point qui n'est pas contesté.

L'*index* espagnol ordonna encore que l'on supprimât les sept derniers vers du IX[e] chant *du Paradis*. Le Père da Popoli, plus réfléchi, n'avoit pas demandé ce sacrifice. Ces vers, écrits après la mort de Henri VII, dans le moment où le gibelin éprouvoit les plus vifs dépits, ces vers où il est dit que les pensées du pape et des cardinaux (de Clément VII et des cardinaux français ses partisans) *ne vont pas à Nazareth*, ne méritoient pas tant de colère. Rome n'a jamais exigé que ces vers fussent supprimés. Du reste, pour être juste avec les personnes qui ne l'ont pas été toujours, n'oublions pas que, dans une édition plus récente du même *index*, Madrid, 1747, il n'est fait aucune mention de cette mutilation du texte de Dante.

Nous croyons qu'il nous sera permis de dire ici que les éditions de 1564, 1578, et celle de 1596, (la cinquante-cinquième) sont appelées *Edizioni del gatto*, à cause du *stemma* des imprimeurs Sessa, *un*

chat, placé à la fin. Les Italiens appellent ces mêmes publications *éditions du grand nez*, par allusion au portrait de Dante *nasuto*, qu'on voit sur le frontispice.

Nous croyons avoir droit de parler en détail de la cinquante-sixième édition. Paris, 1596-97.

Il existoit, entre la France et la Toscane, des relations politiques qui alloient amener une alliance avec une autre princesse de la famille des Médicis. M. B. Grangier, conseiller et aumônier du roi Henri IV, jugea à propos de traduire, comme nous l'avons déjà dit plus haut, toute la *Divine Comédie*. Cette édition est remarquable par un frontispice sur lequel on voit un excellent portrait de Dante. Elle est aussi ornée d'un portrait de Henri IV, au bas duquel on lit ces vers :

Le sceptre en main, au front j'ai la couronne,
Pour mieux ranger dessoubz mes justes lois
Ce beau pays reconquis par deux fois,
Car ma valeur et mon droit me le donne.

C'est un très-agréable ouvrage du graveur Thomas de Leu.

Ces vers, quand il les a lus en tête de l'édition de Grangier, ont dû faire verser des larmes amères au pieux Louis XVI, si bienveillant, et dont l'angélique bonté a été punie de mort.

Je crois qu'à propos de cette catastrophe, personne n'a jamais pensé à rappeler cet admirable précepte d'Homère, ce passage de l'*Odyssée*, dont les regrets de l'Angleterre prouvent publiquement la profondeur et la vérité, et que la France ne devroit jamais oublier.

δεινὸν δὲ γένος βασιλήϊόν ἐστι
κτείνειν.

Grave enim genus regium est interficere.

« C'est une chose grave de verser le sang d'une race royale. » *Odyssée*, liv. XVI, vers 401 et suivant.

Marie de Médicis, arrivant en France, trouva donc Dante traduit dans la langue qu'elle alloit parler à la cour du prince son époux. (*Voy*. ce que j'ai dit plus haut, à propos de cette traduction, pag. 455.)

Dans le XVII[e] siècle on ne trouve que trois éditions dont la date soit assurée : une à Vicence, une à Padoue, et une à Venise.

L'édition de Vicence est de 1613. Elle est intitulée, on ne sait pourquoi : *Visione di Dante*. Le format est in-16. Ce genre de format étoit recherché en France. Etoit-ce donc la France seule qui continuoit de rendre ses hommages à Dante? L'édition de Padoue, qui porte la date de 1629 et le titre de *Visione*, est encore dans ce format in-16.

La même année, 1629, on publia l'édition de Venise, mais dans le format in-24. Ce format portatif peut nous accompagner à la campagne, dans des voyages; mais il est insuffisant, à cause de la petitesse du volume, quand on veut tout renfermer dans un seul; on ne peut pas y joindre des notes pour ceux qui veulent comprendre un poète aussi penseur, aussi mystérieux qu'Alighieri. Si on me reproche d'avoir publié une édition in-32, je m'excuserai en disant que j'ai donné neuf volumes, et que j'ai placé des notes partout où il a été nécessaire.

C'est vers 1687 que Baccio Valori écrivit une lettre au nom de l'Académie florentine, pour proposer de dédier à Dante un buste en marbre qui seroit placé sur la porte de l'Académie. (Notes de M. de Romanis,

éditeur, 1815-1817, tom. IV, pag. 51, feuille G. 2.)

Nous sommes arrivés au XVIIIe siècle. Il étoit pour l'Italie un siècle de renaissance. Les progrès furent lents, peu apparens d'abord, mais glorieux pour quelques auteurs, quoique quelquefois interrompus. Les Etats formés dans le XVIe siècle, et qui avoient langui presque sans nationalité dans le XVIIe, avoient été délivrés, par la France, de la domination espagnole; au moins ils avoient reçu un contre-poids étranger. Ce XVIIIe siècle verra naître trente-quatre éditions de Dante, publiées successivement à Naples, à Padoue, à Lucques, à Vérone, à Bergame, à Leipsick, à Paris, à Nuremberg, à Rome, à Parme, à Berlin. Sur ce nombre, Venise en a publié sept et Paris cinq. Le signal fut donné, en 1716, à Naples, où l'on fit réimprimer l'édition de la Crusca. Naples publia, en 1728, la traduction, en vers latins, du P. d'Aquin, ouvrage très-estimé, et où l'on trouve de très-beaux vers (1). Mais il faut ajouter ici une information. L'édition avoit été faite à Rome, où l'on ne permettoit pas encore de publier le poème de Dante. Cependant,

(1) Il y a eu trois autres traductions latines. Avant le P. d'Aquin, Michel Ronto, vénitien, en avoit composé une en 1380, près de Sienne. Elle est en manuscrit dans la bibliothèque Magliabecchiana (Palch. IV. cod. 82), et elle commence ainsi :

Contigeram nostræ media tunc tempora vitæ,
Cum nemorosa reum me repperit atraque sylva,
Tramite cujus eram tenebris delirus ab æquo.

Il y a une traduction inédite dans la bibliothèque du séminaire de Florence. Cette traduction est l'ouvrage de Côme della Scarperia, né en 1720, mort en 1778. Le polygraphe de Milan, an III, 23 mai 1813, en fait l'éloge. La quatrième traduction est du professeur Catelacci, qui l'a publiée il y a quelques années. J'en ai entendu parler avec estime. J'ai puisé une partie de ces détails dans les notes de la *Vie de Dante*, par Philelphe, in-8°. Florence, 1828, pag. 97, et dans ma correspondance avec M. Lanci, interprète des langues orientales à la bibliothèque vaticane.

toute protection fut accordée à l'éditeur; on n'exigea de lui que de donner l'édition sous la rubrique de Naples.

Rome n'arrêta pas là son zèle et son admiration pour Alighieri. Une édition, donnée à Lucques par Sébastien-Dominique Cappuri, fut dédiée, en 1732 (soixante-troisième édition), au pape Clément XII, de la maison Corsini, et florentin.

L'impératrice de Russie Elisabeth accepta, en 1757, la dédicace d'une édition de luxe publiée à Venise. Elle est accompagnée d'un *rimario*.

M. Bachenschwanz est l'auteur de la traduction allemande, imprimée à Leipsick de 1767 à 1769. Il y a des morceaux traduits d'une manière forte et précise, et qui attestent tout le talent de l'auteur.

L'édition de 1768, faite à Paris par Prault, donna à M. Moutonnet de Clairfons l'idée d'entreprendre la traduction de l'*Enfer*, qu'il publia à Paris en 1776, sous la rubrique de Florence. L'auteur avoit lu attentivement son poète, et il le prouve souvent; mais quelque chose de puissant, d'énergique, d'animé manque à ce traducteur, qui obtint cependant quelques succès, devant lesquels Rivarol, aussi admirateur de Dante, déclara qu'il ne pouvoit pas dormir.

La traduction de l'*Enfer* par Rivarol parut en 1785. Elle est très-recherchée. Il y a des morceaux remplis de mouvement, de style, de hardiesse, d'*estro* italien, qui font beaucoup d'honneur à Rivarol.

Enfin, en 1791 parut à Rome l'édition de Lombardi, qui porte les approbations suivantes :

La première est signée de M. le chanoine Joseph Reggi, préfet de la bibliothèque vaticane, et elle est ainsi conçue :

« Autant les vastes annotations du savant P. Lombardi, moine conventuel, sur la *comédie* de Dante Alighieri, sont, à mon jugement, conformes en tout aux dogmes catholiques et à la plus saine morale, autant elles me semblent utiles et opportunes, non-seulement pour émender le texte de Dante, gâté par beaucoup de fausses leçons, mais encore pour relever le sens véritable de beaucoup de passages restés très-obscurs, malgré les veilles de tant d'écrivains qui ont cherché à les éclaircir par leurs commentaires. J'estime *chose très-utile* de publier, par *la voie de l'imprimerie,* ces annotations. »

La seconde approbation donnée par Ennius Quirinus Visconti, directeur du musée Capitolin, de cet immortel archéologue que la France a adopté, est exprimée en ces termes (dans le temps, les cardinaux Garampi et Borgia (1) en félicitèrent hautement Visconti) :

« Il est bien à désirer que l'on multiplie dans l'Italie l'ouvrage *du plus grand poète parmi les poètes modernes*, et certainement du *plus grand* de nos écrivains. Cette édition romaine devra être précieuse, d'autant plus que les études infatigables, l'érudition, l'activité du révérend P. Lombardi, moine conventuel, ont su enrichir ce travail de tant de belles et absolument neuves expositions du sens : rien n'en peut empêcher

(1) Le cardinal Borgia ne parloit de Dante qu'avec admiration ; il possédoit une copie de la lettre écrite à Léon X, le 20 octobre 1518, par l'Académie de Florence. Dans cette lettre, l'Académie remercioit Léon X de lui avoir accordé la permission de couronner des poètes et de réclamer à Ravenne les restes de Dante pour les déposer à Florence, et finissoit par solliciter un subside. Cette lettre, signée par une foule d'hommes illustres, porte aussi la signature de Michel-Ange, ainsi conçue :

Io Michelagnolo schultore il medesimo a vostra santità supplico, offerendomi al divin poeta fare la sepultura sua chondecente, in loco onorevole in questa città.

Au nombre des signataires, je vois un François Portinari, Pierre-François de Médicis, un Strozzi, et le célèbre François Cattani da Diaceto, successeur de Marsile Ficin dans sa chaire de philosophie.

Cette lettre a été imprimée en 1828, à la suite de la *Vita Dantis* par Philelphe, éditée par le chanoine Moreni.

la publication, quand on est convenu désormais de considérer Dante comme un classique, et de regarder quelques passages satiriques et moins justes plutôt comme des monumens des opinions et du temps, que comme un sujet de scandale pour les temps actuels. La commission que j'ai reçue du révérendissime père, maître du sacré palais apostolique, de revoir cet ouvrage pour sa publication, m'oblige de déclarer ainsi mon sentiment.

« Donné à la bibliothèque Chigienne, le 12 septembre 1791. »

Cette édition fut épuisée en peu de temps. Quand j'allai à Rome, en 1801, elle coûtoit un quadruple d'Espagne, et je ne l'obtins à ce prix que par faveur. J'ai dû à la détermination que j'ai prise de suivre ce commentateur pour être aidé dans ma traduction, les égards que le public a déjà bien voulu témoigner deux fois pour des versions que j'ai publiées à diverses époques. C'est dans cette édition que se trouve la lettre du Père Guillaume della Valle (Avis au lecteur, troisième volume, pag. x), où il dit que Dante étoit très-judicieux dans l'art d'appliquer les épithètes. « *Essendo giudiziosissimo nell' epitetare.* »

Bodoni publia, en 1795, une édition magnifique (3 vol. in-4°), aujourd'hui rare et recherchée.



CHAPITRE XLI.

L'ÉCOLE D'ALFIERI, L'ÉCOLE DE MONTI. OPINION DE M. BALBO SUR CES ÉCOLES, QUI SE RÉUNIRENT EN UNE SEULE. NOTE OÙ L'AUTEUR EXAMINE UN MANUSCRIT D'ALFIERI, INTITULÉ : *ESTRATTO DI DANTE*. L'AUTEUR RÉFUTE VIVEMENT PLUSIEURS PASSAGES DE CE MANUSCRIT, ET ENSUITE IL SE PLAÎT A DÉCLARER QU'ALFIERI PROFESSOIT POUR DANTE L'ADMIRATION LA PLUS VIVE. L'ÉTUDE DE DANTE SE PROPAGE SOUS LA PROTECTION DES NOMS D'ALFIERI ET DE MONTI. NOBLES PAROLES DE BOSSUET. M. BALBO FÉLICITE LA PÉNINSULE DE LA GLOIRE CROISSANTE DE DANTE QUI FUT LE PLUS ITALIEN PARMI LES ITALIENS. LA COUR ROMAINE A PROTÉGÉ LA PROPAGATION DE LA GLOIRE DE DANTE, CONTRE LAQUELLE ON VOULOIT EN VAIN ARMER LES PONTIFES.

PENDANT que les éditions de Dante ramenoient la pensée nationale à un hommage si patriotique, divers auteurs recommandoient aux jeunes Italiens l'étude de ce poète. Gravina, Belli, Léonarducci (1), Alphonse de Varano prenoient la parole pour manifester leur admiration. Outre les commentaires de Lombardi, on avoit lu ceux de Volpi, de Venturi. Tiraboschi avoit attribué à Dante une riche part dans l'histoire de la littérature italienne. Pelli et Dionisi composoient, pour la vie de Dante, des travaux où l'on trouve des trésors en sachant les découvrir. Alfieri et Monti ne tardèrent pas à se jeter dans la mêlée de ces

(1) Balbo, tom. II, pag. 414.

glorieux combats. Le premier restaura ce qu'on appeloit le culte de Dante. « C'étoit une ame dantesque, « dit M. Balbo (1) : amours, colère, orgueil, modé« ration, exagération, changement de partis, tout « est semblable dans les deux. De là, chez le Pié« montais, cette imitation non cherchée, mais invo« lontaire, libre, mais *intrinsèque*.

« Monti eut plutôt l'esprit que l'ame de Dante : les « variations de Monti furent plus en lui un effet de « flexibilité (*arrendevolezza*) que de colère; aussi, « l'imitation fut plus *extérieure*, dans la forme seule et « dans les images. »

L'école d'Alfieri ne fut pas connue de lui, peut-être la méprisa-t-il; c'étoit la génération qui s'élevoit alors. Monti eut une école qu'il aima, qu'il dirigea; aussi, par suite de l'impulsion passionnée de l'un (2), et de l'admiration étudiée de l'autre, les

(1) Balbo, tom. II, pag. 445.

(2) M. Ginguené et M. Biagioli ont parlé d'un manuscrit de la main d'Alfieri, qui est déposé dans une bibliothèque de Paris. On lit sur la première page : *Estratto di Dante*, anno 1776. (Alfieri, né en 1749, avoit alors vingt-sept ans.) *Si notano i versi belli per armonia*. Là, entre deux parenthèses, de la main d'Alfieri, on lit : *Che son pochi;* mais ces trois mots sont effacés, et ils paroissent effacés avec la même encre employée pour écrire ce que je cite ici : *o per il pensiere, o per l'espressione, o per la stravaganza*. Plus bas on lit de la même écriture sept mots qui appartiennent évidemment à la dernière catégorie. En marge des notes du chant premier de l'*Enfer*, je vois : « 1790, *se avessi il coraggio di rifare questa fatica, tutto « ricopierei, senza lasciarne un jota, convinto per esperienza che più s'im« para negli errori di quello, che nelle bellezze degli altri.* » J'ai promis à tout le monde la vérité, je ne puis la taire ici.

La description de la porte de l'Enfer comprend neuf vers; Alfieri n'en a voulu noter que six, et il omet les vers quatre, cinq, six, qui contiennent la définition de la Trinité. C'est peut-être ce silence qui a déterminé une opinion conforme chez M. Ginguené. (*Voy.* plus haut, pag. 219.)

Les deux hommes de lettres, l'Italien et le Français, se sont trompés. Outre que ces vers sont parfaitement orthodoxes et absolument nécessaires pour établir la couleur du livre, ils sont encore harmonieux et concis.

deux écoles se réunirent en une seule. C'est celle qui constitue le siècle actuel, plus animé, plus brûlant

A propos de ces vers du chant XXXIV,

Quei che pende dal nero ceffo è Bruto,
Vedi come si storce, e non fa motto,

Alfieri a mis en marge ce blasphème étonnant chez un homme destiné à mourir, en 1803, dans les sentimens les plus monarchiques et les plus opposés aux révolutions. « *Quest è un' indignità, s'avea a mostrar un P... e non Bruto.* » Non, non, Alfieri, vous n'aviez pas lu alors le traité *de Monarchiâ*; Dante ne doit pas être détaché de sa vie, de ses opinions, de ses préventions historiques, de son gibelinisme impérial. Dante a mis là Brutus comme un assassin de prince; c'est une abominable inconséquence d'y appeler un pontife. Rentrons ensuite dans les devoirs du critique juste : Alfieri a écrit cela à vingt-sept ans, quand il poursuivoit la pensée criminelle d'une révolution qui auroit renversé les papes et les rois. Il n'a pas publié une telle indignité; oui, mais il n'auroit pas dû l'écrire.

Les vers, ou demi-vers, ou quarts de vers qui sont signalés dans l'*Enfer* par Alfieri comme beaux pour l'harmonie, la pensée, l'expression et la bizarrerie, sont au nombre de 2273; c'est à peu près la moitié des vers qui composent cette *Cantica*.

Au chant VI du *Purgatoire*, à ce vers,

E lasciar seder Cesar sulla sella,

Alfieri met en note *e non il papa*. C'est un parti pris. Ici le critique piémontais est donc de l'avis du traité de *la Monarchie*. Dante se trompe; mais avec ses prémisses, il est conséquent pour lui, tout en se trompant pour nous. Alfieri suppose à Dante des pensées et des vœux qui sont du XVIIIe siècle.

A ce vers du chant XXXII,

O navicella mia, com' mal se' carca!

Alfieri dit "*com' mal è piemontese.*" Je veux bien. On aura offert du pain à Dante en employant ce dialecte, et Dante reconnoissant lui donne ici un brevet d'immortalité. Mais ce *com' mal* n'est-il pas en même temps de la langue d'*oc?* Je ne sais rien affirmer là-dessus. Continuons, et fidèle à notre système, qui veut que Dante ait honoré tous les dialectes dans lesquels on lui a adressé des paroles douces et caressantes, laissons les Piémontais jouir de leur gloire; la vertu de l'hospitalité n'est pas perdue chez eux, ils l'ont assez prouvé à nos infortunés prêtres quand ils ont fui la terreur.

Dans le *Purgatoire*, qui a un chant de moins que l'*Enfer*, Alfieri a noté 2544 vers, ou demi-vers, ou quarts de vers; c'est 271 vers de plus que dans l'*Enfer*.

de respect et d'amour pour Dante, qu'aucun siècle précédent. J'ai contribué à allumer, *relativement*,

Nous examinons les notes d'Alfieri sur le *Paradis*. Dans le chant VIII à ce vers :

E diceva ch' ei sedette in grembo a Dido.

L'annotateur met en marge ce jugement spirituel, vif et vrai : *verso avito!* Comment pourrions-nous traduire ces deux mots? ce n'est pas assez de dire *vers de race*.

Au chant XV, en notant ce tercet,

Che dentro agli occhi suoi ardeva un riso
Tal, ch' io pensai co' miei toccar il fondo
Della mia grazia e del mio Paradiso,

Alfieri ajoute : *Belli per l'espressione fantastica!*

A ces vers du chant XVII,

No per ambage in che la gente folle
Già s'invescava, pria che fosse anciso
L'agnel di Dio che le peccata tolle,

Alfieri annote ainsi : *Non cog........ come s'usava già prima di Cristo!*

Alfieri dira qu'il n'écrivoit que pour lui seul; mais quand on est seul avec soi, n'y a-t-il pas encore une réserve, un bon goût, une modération de langage? Du reste, il n'y a rien d'insultant.

Dans le *Paradis*, Alfieri a noté 1119 vers, demi-vers ou quarts de vers. Il faut remarquer que l'annotateur s'est arrêté à la fin du chant XIX; il restoit donc quatorze chants à examiner, et dans ces quatorze chants, sans contredit se trouve une quantité innombrable de magnifiques vers, si tous les vers ne sont pas irréprochables. Conséquemment on peut juger qu'Alfieri n'estimoit pas le *Paradis* moins que les autres *Cantiche*.

En additionnant ce qu'Alfieri a noté, nous voyons qu'il a jugé dignes d'observation 5,936 vers, et il restoit douze chants à examiner. Le poème a, si je ne me trompe, 14,230 vers. On voit que c'est beaucoup plus du tiers des vers qu'il faut remarquer dans la *Divine Comédie*, suivant Alfieri.

Je dirai ici, pour achever l'examen de ce manuscrit, qu'à la fin, on lit une traduction des *quatre parties du Jour* par le cardinal de Bernis, traduction due à Jérôme Gastaldi. Sur le *recto* de la couverture, à la fin, on lit cette épitaphe, apparemment d'une chienne :

Latrai ai ladri ed agli amanti io tacqui,
Perciò a M..... ed a madonna io piacqui.

Je prie les hommes honorables, et c'est pour ceux-là que j'écris, de croire à l'exacte et minutieuse fidélité de cet examen. En ne considérant cet *estratto* que sous le rapport de l'opinion présumée d'Alfieri sur Dante, l'auteur du *Saül* professoit pour le chantre des *Trois Royaumes* l'admiration la plus vive.

un pareil incendie en France. Hasardons ce foible cri au milieu de tant d'applaudissemens que la Péninsule adresse au génie qui a fondé sa littérature.

Peut-être aussi les vicissitudes de l'époque, les vaines proclamations de liberté, les appels à la gloire, les bouleversemens de fortune, les renversemens intempestifs des louables coutumes (1), *la gente nuova e i subiti guadagni*, les déchiremens politiques vus par les générations actuelles, ont-ils plus qu'Alfieri avec sa rudesse, et Monti avec son élégance, appris à entendre, à apprécier, à percevoir avec profondeur ou avec délicatesse, les pensées, le style, les écarts, les conseils de tout genre, les imprécations sans pitié, les retours à une sensibilité douce et naïve du grand exilé. Heureux, admirable moraliste, si, après plus de cinq siècles, tu as enseigné *à tous* cette sagesse dont les gouvernans et les gouvernés surtout peuvent avoir besoin aujourd'hui !

Je déclare que je vais suivre ici quelques-unes des réflexions de plusieurs auteurs Italiens, plutôt que je n'adopterai les bases de leur raisonnement. Car, à l'égard des effets divers de nos révolutions, je n'ai pas les mêmes opinions qu'eux. Je suis très-circonspect après tant de mensonges qui ont abusé des intentions généreuses. Je ne me livre pas autant à des espérances ; elles ne sont peut-être rien autre que l'illusion, la fumée, la bulle gonflée d'air qui a trompé de plus habiles gens que moi ; cependant j'arrive au même résultat que ceux qui peuvent attendre d'autres consé-

(1) « Les louables coutumes, a dit Bossuet, tiennent lieu de lois ; la « conservation de ces anciens droits et de ces louables coutumes concilie « aux grands royaumes une idée, non-seulement de fidélité et de sagesse, « mais encore d'immortalité, qui fait regarder l'Etat comme gouverné, ainsi « que l'univers, par des conseils d'une immortelle durée. » *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture*, in-4°, Paris, 1709, pag. 405.

quences de ce qui se passe dans la Péninsule; je pense aussi qu'il faut étudier Dante, mais dans un bon esprit. Je persiste à déclarer que Dante, dans ses plaintes, dans ses douleurs, dans ses larmes, dans ses tempêtes furieuses, n'est pas un agitateur qui appelle à la révolte, n'est pas un catholique refroidi qui enseigne à ne plus honorer Dieu.

Oui, il faut continuer de se livrer à l'étude de ce génie, qui obtient l'unanimité des suffrages dans sa patrie et dans les plus nobles contrées de l'Europe. Parlons franc. Il est beau de dire que si chacun l'invoque dans des vues diverses, l'un pour agiter et déplacer, l'autre pour contenir et faire mieux, il saura instruire et corriger les opinions contraires : il y a des préceptes pour tous dans les ouvrages de Dante. Ne nous hâtons pas davantage. Sa gloire ne peut pas être éclipsée comme elle l'a été dans le XVIIe siècle. On accuseroit même le XVIIIe, si on vouloit croire Alfieri, qui prétendoit, de son temps, qu'il n'y avoit pas en Italie trente personnes (1) qui eussent lu *la Divine Comédie*. Cette accusation ne s'accorde pas avec le succès de l'édition de Lombardie, en 1791.

Il est vrai que la cour romaine fut placée au premier rang parmi les protecteurs; et ce que Rome soutient, recommande, élève, ne périt pas en Italie; j'en sais quelque chose, à propos d'un hommage bien juste que j'ai rendu à un de ses pontifes.

Si l'on jette un coup d'œil sur le XIXe siècle, on voit Dante grandir en gloire, et devenir le roi de la littérature. Les erreurs de cet illustre poète, ses fautes, ses systèmes, ses applications sans règle raisonnable,

(1) Balbo, tom. II, pag. 446.

ne présentent plus de danger. Ses nombreux appels à la justice, ses courageuses moralités restent, et constituent un tribunal où *tous*, je le répète, reçoivent leur sentence. Puisqu'il n'y a plus à rencontrer que des avantages sans périls, proclamons des louanges auxquelles *tous* peuvent applaudir ! Et qu'est-il besoin de cet enthousiasme? Les éditions de *la Divine Comédie* publiées dans les quarante dernières années sont au nombre de plus de quatre-vingts, et probablement je ne les connois pas toutes. Il y a les commentaires nouveaux de Biagioli, de Foscolo, d'Arrivabene, de Rossetti, de Costa, de Tommaseo. Perticari, gendre et élève de Monti, a disserté avec habileté sur l'amour de Dante pour sa patrie. Le comte Marchetti, M. Scolari, qui m'a donné des preuves d'estime dans les lettres qu'il m'a écrites à Rome; M. Missirini, cet illustre et digne ami de Canova, enfin l'auteur du *Veltro*, à qui nous devons tant de détails vrais, utiles et piquans sur la seconde partie de la vie de Dante, ont bien mérité du poète florentin, et de ceux qui l'admirent. N'oublions pas le marquis J. J. Trivulzi, qui est appelé dans la *Proposta* de Monti, *acuto conoscitore delle più segrete eleganze del nostro bellisimo idioma* (tom. Ier, pag. IV).

Cependant, dit M. Balbo, après tant de travaux, après cinq siècles, il y a encore à dire sur Dante. Nous n'avons pas une édition complète de ses œuvres, une édition des commentaires, une table exacte des éditions. A ce sujet, pour recommander plus que jamais Dante à l'attention suivie, infatigable de la patrie italienne, M. Balbo résume en ces termes ce qu'il a dit du grand florentin (tom. II, pag. 449) :

« Félicitons-nous de la gloire croissante de Dante, comme « d'un heureux augure pour notre âge, pour notre patrie !

« Elle possède beaucoup d'autres grands écrivains ou les plus « grands en tous arts, en toutes sciences modernes, le plus « grand lyrique d'amour, le plus grand *novellatore*, le plus « grand poète épique, le plus grand poète joyeux, le plus « grand peintre, le plus grand sculpteur, le premier des phy- « siciens modernes, le plus grand des derniers, Pétrarque, « Bocace, Tasse, Arioste, Raphaël, Michel-Ange, Galilée et « Volta. »

Je ne sais pas pourquoi M. Balbo a oublié Machiavel, le premier des historiens dont la marche, la méthode et la précision ont, sans contredit, guidé Bossuet et Montesquieu. Est-ce qu'on oubliera jamais l'introduction des *Storie fiorentine*, et la rapidité du récit jusqu'à la fin de ces histoires?

« Nous voulons des gloires, des vanteries, des suprématies; il ne faut pas aller chercher les hommes inconnus ou contestés. Ceux que je viens de nommer nous donneront ce que nous désirons tant. Mais voulons-nous des aides, non pas pour le génie dont nous ne manquons pas, mais pour le courage, s'il est vrai que nous en ayons besoin, retournons donc, abandonnons-nous à l'onde qui nous ramène au plus courageux de nos classiques. En lui l'amour n'est pas langueur, mais *trempe;* en lui l'esprit méridional ne se disperse pas sur des objets vils, mais il se promène parmi les objets les plus hauts, naturels et surnaturels; en lui tout courage est exalté : les vices de la patrie et les siens propres sont *vitupérés*. L'aveu de ses erreurs particulières est quelquefois une occasion de publier les vérités les plus universelles ; la patrie ville, la patrie province, la patrie nation, sont aimées par lui sans détriment pour aucune, et surtout sans ces flatteries, ces caresses, ces assoupissemens plus honteux que les injures, plus funestes que des blessures. Nos destinées d'homme passées, présentes et futures sont jugées par lui dans cette résignation chrétienne à la providence divine, qui, acceptant avec repentir le passé, fait désirer avec plus de force et d'alacrité les récompenses de l'avenir. Nous avons commencé par dire que Dante fut le plus Italien parmi les Italiens; actuellement que nous connoissons

les faits et ses fautes, concluons qu'il a été le meilleur parmi les Italiens. Si je me trompe, ce sera une erreur vulgaire de biographe ; mais comment et pourquoi se tromperoit toute notre génération ! »

Ces jugemens, ces raisonnemens, cette exclamation donneront de M. Balbo, à tout lecteur, l'idée que j'en ai depuis long-temps moi-même. L'éloquente adjuration que je viens de citer seconde l'élan que l'Italie s'est donné à elle-même. Il ne s'agit que de régler, de modérer cet élan, et de ne pas précipiter des vœux, des démarches, des pensées, des actions contraires à cette *rectitude* que Dante a chantée en vers si nobles, si simples et si élégans.

Personne, en Italie, n'arrête cet élan généreux depuis plus d'un siècle. Clément XII a donné le mouvement, comme nous venons de le voir, en acceptant la dédicace d'une édition de Lucques. Pie VI a encouragé le Père Lombardi en 1791. Pie VII a applaudi, en 1815 (1), à la louable entreprise de M. de Romanis (2). Le gouvernement qui paroît le plus attaqué en apparence, le gouvernement pontifical, ne s'est pas vu offensé par Dante. M. Ennius Visconti a expliqué cette position avec un ingénieux et sage

(1) Avant cette édition de M. de Romanis, M. Poggiali avoit publié une belle édition, 4 vol. grand in-8°, 1806-1813. Le premier volume (Livourne, 1807) est dédié à la reine d'Etrurie ; le second volume (Livourne, 1806) porte sans doute cette date par erreur ; le troisième volume est de 1807, le quatrième est de 1813. Il faut remarquer que l'autorité de la reine d'Etrurie avoit été renversée par celui-là même qui l'avoit établie, et que l'éditeur, ne se conformant pas à d'indignes habitudes de lâcheté, malheureusement trop communes, ne dédia pas la fin de l'ouvrage à l'autorité nouvelle, à la sœur de Napoléon, la gouvernante générale Elisa.

(2) On lit avec un grand plaisir dans cette édition, tom. IV, 2e partie, pag. 111, une lettre du docteur Joseph Bianchini, dans laquelle il démontre que la lecture de Dante est très-utile aux prédicateurs. Je mets cette note ici pour M. de Ravignan et M. Lacordaire. Saint Paul, prêchant un jour à Athènes, appela en témoignage des vers du poète Aratus.

discernement. Je ne parle pas du pardon accordé par Florence, qui ne voit plus que des imprécations d'amour infortuné dans les violences de la colère de son fils. Tout concourt à répandre la gloire de Dante.

Dans ce renouvellement de renommée, faut-il laisser circuler des bruits sourds, des excitations malicieuses, des reproches faux et funestes qui se font jour, par des voies obliques, même en France? Convient-il que l'on tente d'armer Rome, sa calme surveillance, et sa noble conscience contre un auteur que l'on tâche de représenter comme souvent hérétique, et qu'à mauvais droit on essaie de faire condamner? Rome ne prendra pas le change. La lecture de cet ouvrage a préparé l'observateur à bien juger les dernières raisons que nous donnerons pour justifier Dante d'une accusation si insensée.

Suivant les règles, nous devons d'abord entendre l'accusateur, M. Rossetti. S'il parle long-temps, la défense ne laissera en arrière aucun des argumens de l'attaque.



CHAPITRE XLII.

CITATION DE DIVERS PASSAGES D'UN OUVRAGE DE M. ROSSETTI SUR LES INTENTIONS DE DANTE EN COMPOSANT SON POÈME. COMBATS DE M. ROSSETTI AVEC SA PROPRE CONSCIENCE ET LES SENTIMENS CATHOLIQUES DANS LESQUELS IL A ÉTÉ ÉLEVÉ. IL DÉPLORE SES MALHEURS ET UNE DISGRACE QUI A DURÉ PLUSIEURS LUSTRES. OPINION DE M. A.-W. SCHLEGEL SUR LE LIVRE DE M. ROSSETTI. REGRETS DE L'AUTEUR SUR UNE PUBLICATION DIFFÉRÉE PAR M. DELÉCLUSE. M. ROSSETTI EST RÉFUTÉ PAR LE JOURNAL ANGLAIS *FOREING REVIEW*.

M. Rossetti (1) entend attacher par deux *liens* le siècle de Dante au siècle de Luther. La *réforme secrète* et la *réforme proclamée*, le *langage franc* et le *langage dissimulé*.

Les deux *liens* imaginés par M. Rossetti sont des vers du livre VIII du *Dialogus vitæ* de Marcel Palingenio, et d'autres vers d'un poème de Frédéric Frezzi, évêque de Foligno, poème intitulé : « *Quadriregio, o decorso della vita*. » Ce dernier ouvrage, composé peu après la mort de Pétrarque et de Bocace, fut dédié à un pape. M. Rossetti prétend que la papauté y est insultée.

(1) *Sullo spirito anti papale che produsse la riforma*, 1 vol. in-8°. Londres, 1832, pag. 58.

Jamais la cour romaine, qui est très-éclairée, ne s'est méprise sur les intentions de ses ennemis. S'il y a des allégories dans ces ouvrages, elles sont insignifiantes, et peuvent accuser au plus le mauvais goût du temps. Bien certainement, imprimées après le succès de la *Divine Comedie*, les allégories de Frezzi, en les supposant coupables, ne prouveroient pas que Dante auroit travaillé dans le même esprit, et quelques libertés de paroles n'établissent tout au plus que le fait de l'indulgence extrême de la cour romaine, qui ne voyoit aucun danger à ces *imaginations sans règle et sans mesure*. Il y a lieu à citer un passage très-remarquable de M. Rossetti (1).

« Né, grandi et élevé dans le culte catholique, j'ai toujours « profondément vénéré la religion que je professe et que je « professerai. Cultivant par goût les lettres, je m'occupois avec « prédilection des auteurs qui avoient écrit selon ses pré« ceptes; le cri des siècles me signaloit Dante comme très« haut poète et théologien profond. Je le lus, je le méditai, « je l'analysai, je le comparai avec lui-même, je confrontai « son poème avec ses autres ouvrages, je recherchai ses vicis« situdes dans l'histoire, les opinions dans les écrits, et il me « parut...... et toujours plus il me parut...... Je ne saurois « exprimer quelle sensation de frissonnement fut la mienne, « quand je soupçonnai, quand j'aperçus, quand je touchai « avec la main le malicieux artifice. (Voilà Dante, qui sait si « peu se contenir, le voilà soupçonné de ruse!) Désirant encore « de me tromper, j'étudiai les croyances *sectaires* du temps, « l'histoire des hérésies, et je retournai à la lecture des ouvrages « d'Alighieri. Le bandeau m'étoit déjà tombé des yeux, et de « force et à contre-cœur je dus reconnoître qu'il étoit tombé.

« Observant que l'étude de Dante formoit presque l'occu« pation de notre siècle, et persuadé intimement qu'en dépit « de tant de prédilections, son poème n'avoit jamais été ni

(1) *Sullo spirito anti papale che produsse la riforma*. Londres, 1832, pag. 379.

« bien entendu, ni bien expliqué, je ne sus pas résister à une « impulsion de vanité qui me porta à publier une partie de mes « recherches dans un commentaire analytique de la *Divine* « *Comédie*. Cependant, animé toujours d'un sentiment de vé- « nération pour l'Eglise latine, je ne voulus pas dévoiler ce « que j'avois compris, je n'osai pas *démasquer* entièrement ce « Dante que, par *antonomase* (trope qui consiste à mettre « une périphrase à la place d'un nom propre), on appeloit le « *poète théologien*. Je le présentai comme *anti-papal politique*, « mais *papal dogmatique*. Je ne me tus pas en même temps « autant que je l'aurois dû pour ne pas m'attirer la guerre, et « je ne dis pas tout ce que je pouvois dire pour bien établir « mon interprétation ; j'écrivis enfin pour ces esprits qui en- « tendent plus qu'on n'a écrit, et je publiai les deux pre- « miers volumes du commentaire que j'avois composé, et qui, « avec une destinée variée, entre les applaudissemens et les « moqueries, fit ses premiers pas et s'arrêta. »

M. Rossetti explique les persécutions littéraires auxquelles il a été en butte. Il rappelle moins les louanges que lui ont données certains esprits novateurs, que les injures qui lui ont été adressées par les esprits ennemis de ses doctrines, et qui s'attachoient à le faire passer pour un rêveur. Il paroît, d'ailleurs, qu'on le réfutoit avec amertume, avec colère. Nous croyons que de telles doctrines doivent être réfutées avec calme et toute la puissance d'une logique saine, modérée, précise, et même généreuse.

Il faut aussi rapporter beaucoup de passages d'un tel adversaire ; c'est de ses préférences, de ses raisonnemens, de ses aveux, de ses attaques, de ses doutes que doit sortir la réfutation des argumens qu'il présente pour établir la fausse pensée qu'il veut introduire parmi les hommes.

M. Rossetti parle de ce qui se passoit dans son esprit, quand il écrivoit son commentaire sur l'*Enfer*.

« Arrivé au terme de mon second volume, j'écrivis les paroles suivantes : « Je ne pourrai faire ajouter foi à des choses qui « ont de l'invraisemblable, qu'avec une foule ample de témoi- « gnages. Il est impossible de faire du coryphée l'interprète, en « laissant de côté le chœur qui chante avec lui. Détacher Dante « de son siècle, même en partie, c'est lui ôter ce caractère « public et politique qui forme l'essence de son poème.

« Je recomposai mon esprit après les injures reçues ; je pris « la plume et je traçai les *disquisitions* que je commence à « publier. L'esprit rempli des matières que j'avois examinées, « je les rédigeai rapidement ; je prenois plus garde aux pensées « qu'au style, et j'imaginai qu'un des mérites de mon œuvre « devoit être de m'abandonner à l'impulsion d'écrire comme « je parle, afin que la délicatesse de l'expression ne nuisît pas « à la perspicacité de l'examen. Plutôt que d'être précieux « par trop de raffinement, j'aimai mieux être accusé de *laisser-* « *aller* et de négligence dans un sujet si ardu et si compliqué ; « il me parut que c'étoit un devoir de repousser non-seulement « l'étude qui arrête et fatigue, mais encore l'ornement qui plaît « et qui charme. Je m'imposai ce devoir.

« Déjà je m'apprêtois à publier mon travail, comme dé- « charge et justification des accusations odieuses que j'avois « reçues, quand, après avoir relu ce que j'avois écrit, une « pensée sérieuse m'assaillit ; je me dis : Quel est ton projet de « marcher ainsi en avant, évoquant de cent sépulcres de l'Eu- « rope les ombres des Morts les plus célèbres, qui sont là rangés « comme une armée formidable, et de les conduire à l'assaut « du Vatican ? d'aller signaler comme de cruels ennemis du « Saint-Siége les génies les plus admirés que l'on croyoit par- « tisans fidèles de ses maximes; arracher le masque de ce saint « respect pour découvrir des visages sur lesquels on verra se « peindre l'indignation et la dérision ; faire connoître que s'il y « eut un grand nombre d'écrivains qui se dégagèrent du senti- « ment vulgaire, il y en eut autant qui le méprisoient et le « maudissoient ; montrer que la religion ne fut que celle « des aveugles, considérée par tous les clairvoyans comme « un désastre, une grande embûche, une grande vergogne et « une grande dégradation du pays où elle est établie ; rendre « matière de l'*index* de proscription tant d'ouvrages aupara- « vant considérés, ou comme soumis à l'autorité apostolique, « ou au moins comme non-ennemis !

« Quel est ton projet d'aller, en commençant par les deux « poèmes et les deux *canzonieri* de Dante et de Pétrarque, et « finissant par les comédies et les fabliaux des auteurs les plus « inconnus, faire en sorte que les livres épars et multipliés « partout, livres qui ne peuvent plus être ni prohibés, ni « retirés, deviennent autant de fouets contre ce culte pour « lequel tu sens de la vénération; d'envoyer enfin pour assiéger « Rome tant de milliers de ses ennemis ressuscités, de faire « tonner dans leur bouche les imprécations et pleuvoir les « traits de leurs mains! Et cette Italie qui admire tant ses « classiques, et qui, dans ses études assidues, se les propose « pour modèles, ne sentira-t-elle pas sortir de ses productions « tout autre chose que l'amour du beau! Quelle nouvelle « école ouvriras-tu dans ton pays, où tu regardes comme « maîtres et Dante, et Pétrarque, et Bocace, et Cavalcanti, et « Cino, et Fazio, et Buonacorso, et tous ceux qui s'élèvent au « plus haut degré de vénération sur le Parnasse?

« Vas, l'humaine nature est trop encline au mal, et tu y « ajouteras de si vifs aiguillons pour qu'elle coure encore avec « plus de célérité! La jeunesse, qui a imité jusqu'ici ses classi- « ques dans leur beau extérieur, s'abreuvera désormais de « l'esprit intérieur, et nous verrons des *Danteschi*, des *Petrar-* « *cheschi*, des *Boccaceschi* d'une bien autre sorte.

« C'est une entreprise audacieuse que la tienne! c'est une « entreprise condamnable dont tu devras t'affliger plus tard « par la honte qui en rejaillira sur la religion de ton pays! Et « en quel moment te résous-tu à composer une telle œuvre! « c'est au moment où il est de mode d'outrager la dignité pon- « tificale, et tu te confondras avec ceux que tu condamnes, « et qui sont animés d'un autre sentiment que toi. C'est à « une époque d'irrévérence, d'incrédulité où le Saint-Siége « vit dans les tribulations, comme si les vivans qui l'affligent « ne suffisoient pas, que tu voudras déchaîner contre lui, même « les Morts! et quels Morts énergiques! Regarde ce que tu as « écrit; des idées audacieuses ont entraîné avec elles d'irré- « vérentes paroles. En montrant la religion devenue le man- « teau de la malice, tu feras sentir à d'autres la même dou- « leur que tu as éprouvée toi-même quand tu t'en es aperçu. « Tu te crois justifié à tes propres yeux, parceque tu interprètes « et que tu n'approuves pas, et qu'au contraire tu expliques et « que tu condamnes. Laisse dormir les vieilles fautes là où elles

« sont, et ne t'en fais pas complice en les publiant. N'aie pas « cette hardiesse qui manqua à tant d'autres : ils savoient mieux « que toi ce que tu as découvert! Suis ce bel exemple, et « tais-toi. »

Nous ne croyons pas devoir priver le lecteur d'une seule de ces confidences extraordinaires, si remplies de sentimens bons, et de réflexions insultantes, où la conscience, la tendresse pour la patrie, les premières habitudes de l'enfance, un amour de la religion arraché avec violence, mais tenant encore aux entrailles par de profondes racines, se livrent un combat qu'on ne peut s'empêcher de trouver dramatique, en même temps qu'il inspire de l'horreur et une vive compassion. L'auteur n'a pas achevé de nous montrer son esprit bourrelé par les reproches les plus violens. Nous allons entendre encore quelques paroles de raison; puis l'orgueil seul va régner avec son désordre et les faux argumens qu'il emploie pour imposer par son insolence, et déguiser sa foiblesse.

« Je dis ainsi; je regardai mon manuscrit en soupirant; je « me rappelai tant de fatigues, tant de veilles; tant d'injures « reçues, tant de moqueries subies me revinrent à l'esprit. Je « lus dans ma réputation outragée mon intérêt blessé, mais « j'eus le courage de me vaincre moi-même, et résolu, quoique « affligé, je renfermai mon travail dans mon portefeuille. Il « y seroit resté toute ma vie, si mon silence n'avoit pas été « interprété comme la reconnoissance d'un tort, si ma modé- « ration n'avoit pas encouragé la hardiesse des autres et accré- « dité en grande partie ce que l'on débite sur moi. Il y avoit « déjà plus d'une année que j'avois déposé l'idée de cette publi- « cation ; il y avoit plus d'une année que j'étouffois la charité « pour moi-même ; mais, au lieu de se ralentir, l'arrogance, « qui a cherché à discréditer mon travail et à dénigrer mes « intentions, va se renforçant à tel point, que je me suis « entendu quelquefois moqué comme *visionnaire* ou exécré

« comme *mauvais croyant*, et, en d'autres manières, ignomi-« nieusement flagellé. Je vois bien que si je me taisois plus « long-temps, ce seroit confirmer de moi-même l'erreur qui « m'est imputée, ratifier volontairement les calomnies répan-« dues contre moi ! je puis faire le sacrifice de tout, hors de « ma réputation, en matière si délicate.

« O bizarrerie du destin ! Pour me faire croire bon catho-« lique, je me vois contraint à publier un livre qui déplaira « à l'Eglise catholique ; pour démontrer que je lui suis dé-« voué, j'ai dû tenir le langage de ses plus fiers ennemis ; pour « lui prouver que je n'entendois pas l'injurier, je dois répéter « mille outrages ignominieux qu'on lui a faits. Elle a peut-« être eu mon nom en exécration, l'Eglise, parce que j'ai voulu « la respecter en me taisant, tandis que d'autres lui alloient « dire que j'avois entendu la blâmer en parlant ; elle a peu « d'enfans plus fidèles que moi, et elle placera peut-être mon « nom parmi ceux des réfractaires les plus acharnés. Quel « concours de circonstances malignes me force à une action « que j'étois bien loin de prévoir, quand je pris la plume pour « illustrer l'*énigmatique* gibelin ! Mais je souffre une contrainte « impérieuse. Le conseil d'*un sage* me détermine, et je tire mon « travail du portefeuille.

« Par ce travail, on verra que ce que j'ai dit dans mon com-« mentaire analytique est peu, en comparaison de ce que j'ai « tu par respect ; que ceux qui vont criant : « *A l'ennemi de* « *l'Eglise catholique*, » sont ses vrais ennemis eux-mêmes, parce « qu'ils m'ont réduit à une justification terrible. Celui qui m'a « dit calomniateur de Dante est calomniateur lui-même. »

Plus loin, M. Rossetti veut persuader que si le Saint Siége n'avoit pas sévi contre ceux qui se divertissoient à feindre de l'amour pour lui, il ne les auroit pas contraints à simuler la religion, pour la fouler aux pieds. L'auteur fait entendre que les Italiens veulent former un corps de nation, qu'ils ne voient pas avec plaisir l'Italie rompue en morceaux, et que le Saint Siége est puni d'avoir laissé couper en diverses portions *la robe sans couture*.

A la fin, l'auteur parle de ses malheurs; il les déplore en termes chauds mais convenables. Il se plaint (1832) d'une proscription de deux lustres, et le troisième lustre lui va disant que pour Rossetti, il n'y a pas de pardon. Trois rois se sont succédé, et aucun d'eux n'a pardonné.

Comment, dans un cœur qui montre tant de sensibilité, voit-on régner ensuite des mouvemens de téméraire pétulance qui ne respectent pas jusqu'à la résistance intérieure que l'écrivain s'oppose à lui-même?

M. Rossetti, dont nous examinons maintenant à fond les principales attaques, s'appuie, dans son système, sur tout ce qui peut offenser la cour romaine. Il parle de la terrible nuit de la Saint-Barthélemy (*Sullo spirito*, etc., préface, pag. xv), et il oublie de dire que ce fut un abominable crime commis dans l'intérêt de l'usurpation tentée par les Guises, et dont les causes ne sont pas encore assez connues (1).

Nous avons loué Ugo Foscolo sous le rapport littéraire; il nous sera pénible de dire que M. Rossetti s'appuie souvent sur des opinions de Foscolo dépourvues de bon sens. Suivant M. Rossetti, Foscolo appeloit *arte incognita* l'*art* de Dante, et prétendoit que, malgré tant de pélerins qui avoient suivi les traces d'Alighieri à travers les régions qu'il a foulées, régions épouvantables par les ténèbres et les labyrinthes, le chemin est demeuré toujours le même,

(1) *Voy.* les explications données par le duc de Saint-Simon dans un ouvrage inédit, intitulé : *Sommaire très-court de l'Histoire de France et de l'Etrangère en tant qu'elle y a rapport, avec les dates, à commencer à Hugues-Capet.* Pour ce qui concerne la Saint-Barthélemy, il est cité dans l'*Italie*, Didot, pag. 262. Saint-Simon dit en propres termes : « *La boucherie comprit tous les* CATHOLIQUES *qu'on voulut.* » (Manuscrit des arch. des affaires étrang.)

de manière que la plus grande partie de cette immense forêt reste, après les investigations fatigantes de cinq siècles, dans le même état d'obscurité. (*Sullo spirito*, etc., pag. 30.)

M. Rossetti s'enivre de cette opinion de Foscolo et continue le développement de ses argumens. Je trouverois odieux d'être injuste envers M. Rossetti, quand je rencontre encore une occasion de montrer les souffrances involontaires de son esprit. Il dit, pag. 40, qu'il n'entend pas renoncer au respect dû à la religion latine, en rapportant des choses que l'on pensoit d'elle dans des temps moins heureux, et il cite, pag. 41, ces célèbres vers, en ajoutant qu'il fait la même exclamation que Dante :

O voi ch'avete l'intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto il velame degli versi strani!

Ce passage (*Enfer*, IX, 6 et suiv.) avertit ceux qui ont l'intelligence saine qu'ils doivent voir la science qui se cache sous le voile de vers étranges : il faut être travaillé d'un sentiment de contradiction et d'hostilité pour chercher dans ces vers une accusation quelconque contre Rome. L'événement rapporté dans le poème est si simple ! les Furies apparoissent à Dante et à Virgile. Celui-ci défend à son compagnon d'ouvrir les yeux, de peur qu'il ne voie la tête de la sœur des Gorgones. A peine il l'auroit aperçue qu'il n'y auroit plus pour lui aucun espoir de revoir la lumière. A ce sujet, le poète ajoute : *O voi*, etc. N'est-il pas possible que ce mystère soit un de ces artifices que Dante emploie parfois pour exciter l'intérêt? Plus j'ai étudié ce génie, plus j'ai reconnu que souvent, et hors des momens d'irritation, son allure est pai-

sible, que sa marche est calme. Son expression, il est vrai, donne à penser, à réfléchir; mais pourquoi supposer qu'il a toujours voulu être équivoque, et surtout qu'il a caché un précepte ou une insulte dans des mots qui peuvent donner lieu à des interprétations les plus ordinaires? Le manuscrit Zanchani porte en note que Dante veut dire naturellement qu'ici il ne faut pas s'en tenir *à la lettre*, mais tirer de ces vers des conséquences non littérales. Le commentaire, appelé l'*Ottimo commento*, attribué à un contemporain de Dante, parle comme le manuscrit Zanchani. (*Voy.* l'*Ottimo*, etc. Pise, Capurro, 1827, tom. I, pag. 160.)

Pag. 127, M. Rossetti dit que Dante n'a pas appelé ouvertement l'Italie un *enfer*, mais qu'il l'a appelée Babylone. Ce seroit donc à l'Italie entière que Dante auroit déclaré la guerre? Il a plaint les maux de l'Italie, il l'a nommée *serva Italia :* c'est toujours le gibelin, l'impérialiste qui se plaint, et qui croit que le pouvoir de Henri VII auroit amené l'âge d'or.

Il est inutile de suivre avec M. Rossetti ce qu'il cite dans ses notes, à propos de Svedenborg, d'un rêveur du dernier siècle. M. Rossetti lui-même ne paroît pas toujours convaincu de la sagesse de ce Suédois prétendu thaumaturge, qui se disoit chargé d'une mission divine. M. Rossetti en agit avec Svedenborg, comme feroit un général réduit à l'extrémité et aux derniers moyens, qui accueilleroit un insensé, faisant nombre avec d'autres insensés comme lui, et qui grossiroit son armée, à tout prix, des premiers venus.

Malgré cette alliance, M. Rossetti n'a pas connu tous les secrets du parti de Svedenborg. Les mensonges répandus par ses sectaires, à propos d'une *Jérusalem céleste* qui existeroit en Afrique, et qui cor-

respondoit en Europe par des agens résidant à Rome même, ont excité plus d'une fois mon attention à Stockholm pendant ma jeunesse. Le vicaire apostolique, homme d'un grand sens et d'une piété réfléchie, s'en montroit affligé. Il m'a été aisé, quand j'ai vu Rome que j'ai habitée si long-temps, de me convaincre qu'il n'y existoit, même parmi le petit nombre de protestans qui y séjournent, aucune trace de ces impostures.

M. Rossetti termine ses notes en déclarant que, pour lui, il y a un *gergo* qui est un *mare magno*. Il faudroit plusieurs longues vies pour illustrer les cinquante et quelques volumes de Svedenborg, les trois cents nouvelles de Sacchetti, les cent nouvelles anciennes, le *Pecorone*, et, pour ne pas faire un codicile plus étendu que le testament, il éloigne son regard de ces livres et de tant d'autres, et s'arrête en disant, avec Lucrèce, liv. II :

Si tibi vera videtur,
Dede manus : aut, si falsa est, accingere contrà.

M. Rossetti nous laisse libres, si son opinion est fausse, de nous armer contre elle. Nous le ferons avec toutes les convenances dues à un homme que le malheur égare, qui revient souvent à ses premières convictions, et qui s'en écarte ensuite avec une insistance où perce un certain regret.

La gloire de Dante est immense : une foule de jeunes imaginations se précipitent de toutes parts pour lui rendre hommage. A côté de cette gloire s'est élevé un ennemi qui la poursuit. Il n'attaque pas le mérite littéraire d'Alighieri ; il ne conteste pas la grandeur, la force, la sublimité de ses vers ; mais il veut que

le génie florentin ait été un misérable peureux, un lutteur sans courage, un moraliste qui regardoit derrière lui si on ne le poursuivoit pas, un homme, enfin, à hautes paroles, mais à mesquines intentions. Tous les adversaires de Dante se sont résumés dans un seul. Pour nous, il étoit inutile d'écrire l'histoire de Dante, et d'accumuler tant de louanges, si nous ne devions pas finir par jeter le gant à son persécuteur. Je n'entre pas seul dans la lice.

Voici ce que M. A. W. Schlegel dit du livre *Sullo spirito*, etc., dans la *Revue des deux Mondes*, 1836, pag. 400, tom. VII, quatrième série :

« Ce livre méritoit de n'être point passé sous silence, ne fût-ce que pour la singularité de sa destinée ; c'est l'œuvre d'un Napolitain expatrié à la suite des événemens politiques, qui a trouvé en Angleterre, non-seulement un asile, mais un emploi honorable, ayant été nommé professeur à l'Université de Londres. Ce livre italien, sur un sujet qui n'intéresse que l'Italie, fut publié en Angleterre, et, comme un enfant nouveau-né, exposé dans un désert. On sauroit difficilement imaginer un moyen plus sûr pour empêcher qu'il ne trouvât des lecteurs. Aucun libraire anglais n'a voulu s'en charger ; les frais de l'impression ont été fournis par un généreux protecteur, auquel l'ouvrage est dédié......

« L'hypothèse de M. Rossetti n'aura pas de succès auprès des admirateurs désintéressés de la poésie italienne, qui n'ont aucun motif pour faire des rapprochemens forcés entre les auteurs du XIV[e] siècle et des événemens plus récens.

« M. Rossetti soutient qu'il existoit dans les XIV[e] et XV[e] siècles une vaste association secrète répandue dans toute l'Italie, qui se rattachoit à la secte des Albigeois...... que les membres de cette association avoient inventé un langage de convention, par lequel ils pouvoient se reconnoître et se communiquer leurs pensées, sans que leurs compatriotes non initiés, et surtout sans que les autorités ecclésiastiques s'en aperçussent ; que Dante, Pétrarque et Bocace, ainsi qu'une foule d'autres poètes et auteurs en prose leurs contemporains, leurs imitateurs et

successeurs, étoient affiliés à cette secte; enfin, que tous leurs ouvrages ont été composés dans le but de préparer l'accomplissement du grand projet que l'association méditoit, et qu'ils sont écrits dans un style à double entente, ayant un sens patent et un sens mystérieux.

« Voilà une étrange découverte! Nous croyions jusqu'ici que ces poètes originaux, les patriarches de la littérature italienne, avoient eu une véritable vocation poétique, et qu'inspirés par les muses, ils avoient parlé le langage des dieux. Point du tout. M. Rossetti nous apprend que tout cela, d'un bout à l'autre, n'est qu'un jargon de bohémien.....

« M. Rossetti croit avoir accumulé les preuves : nous n'en avons pas trouvé une seule qui pût soutenir l'examen d'une saine critique; car en quoi consistent ces prétendues preuves? ce sont des passages torturés pour en tirer un sens caché que personne n'y a jamais soupçonné. Avec cette manière d'interpréter, on pourra faire dire à un auteur, ou plutôt lui faire indiquer par énigme, tout ce que l'on voudra. »

M. Schlegel assure, avec raison, que les associations, dans le moyen âge, ont été fréquentes parce qu'on cherchoit des garanties particulières au milieu de l'anarchie et des violences du pouvoir qui troubloient alternativement l'ordre social. Mais ces associations étoient généralement publiques. Ce siècle fier, franc, simple et énergique à l'excès, dédaignoit la dissimulation, et ne savoit pas s'y prêter.

On se rappelle que nous avons assez expliqué comment on reconnoissoit habituellement un guelfe d'un gibelin; on se souvient du panache porté à droite ou à gauche; de la manière différente de ceindre l'épée, et de rompre le pain. Certes, ceux qui ne craignoient pas de montrer leur préférence, n'étoient pas des hommes qui cachoient leur pensée. Nous ne voulons jamais parler de ces lâches qui, en tout temps, ne portent aucun signe, et n'ont aucune pensée, ou n'ont que celle de quiconque commande.

M. Schlegel établit que les sectaires, dits *Patarins*, qui professoient les doctrines des *Albigeois*, parurent en Italie vers 1233, et que, plus tard, il n'en fut plus question. Cette tentative étoit antérieure à l'époque du développement de la littérature italienne, qui ne commence que vers la fin du XIIIe siècle.

« L'association a gardé merveilleusement bien son secret, puisque, après tant de siècles, M. Rossetti est le premier à la découvrir ; elle a pris des excellens moyens pour cela, elle n'a ni agi, ni parlé ; je me trompe, elle a su en même temps se taire et parler ; elle a parlé, bavardé même d'une manière inintelligible pour tout le monde, excepté pour les affiliés. Or, ceux-ci n'avoient pas besoin d'être persuadés, et les autres lisoient sans y entendre malice. Ils croyoient lire des chants amoureux, respirant un sentiment pur et idéal, et ils n'apercevoient pas le venin de l'hérésie.....

« M. Rossetti, en parlant de Dante, s'écrie : « Assurément la « religion, cette fille de Dieu, ne sera pas moins sainte, lors- « qu'on aura démontré qu'une muse tremblante, afin de se « rendre invulnérable, a été engagée par la peur à se couvrir « de ses vêtemens. » Que veulent dire ces phrases contournées ? si ce n'est que la peur a rendu le poète hypocrite. La muse de Dante *tremblante*, dites donc plutôt *foudroyante* (1). Il a composé son grand poème sous le poids d'une sentence de mort, banni de Florence, dépouillé de son patrimoine, errant d'un asile précaire à un autre ; il l'a publié de son vivant, quoique ce poème fût de nature à lui attirer l'inimitié de beaucoup d'hommes puissans, et surtout des dignitaires de l'Eglise. Il regrettoit amèrement sa patrie, il espéroit encore que l'ad-

(1) M. Delécluse, savant critique, a examiné aussi, dans un article littéraire, la doctrine de M. Rossetti, et il ne peut pas cependant s'empêcher, malgré sa modération, de remarquer qu'il est bien difficile qu'un homme comme Dante, qui a parlé si souvent avec énergie, ait voulu accepter un rôle de dissimulation, tel que celui qui lui est prêté. A propos de M. Delécluse, je ferai observer qu'il est malheureux qu'on ne publie pas la suite de lettres charmantes que ce littérateur spirituel a composées sur l'Italie, et qui n'ont été qu'en partie reproduites dans le *Journal des Débats* il y a quelques années. L'Italie et la France ont droit de réclamer.

miration due à son poème feroit révoquer les sentences portées contre lui, et qu'il seroit couronné de laurier dans le même baptistère où il avoit été tenu sur les fonts. Néanmoins a-t-il flatté ou seulement ménagé les Florentins? ne leur a-t-il pas dit les vérités les plus sévères? et cette ame si fière qui grandissoit dans l'adversité, cette ame, en même temps si pieuse, si contemplative, auroit profané volontairement, par un mensonge continuel, le double sanctuaire de la religion et de la poésie!

« M. Rossetti, pour étayer son système d'amphibologie, rappelle la nature allégorique et l'obscurité de la *Divine Comédie*.

« L'obscurité de Dante provient de son extrême laconisme, d'un langage suranné et varié par des licences très-fortes, de mille allusions à des détails historiques et biographiques, aujourd'hui peu connus ou entièrement oblitérés; d'une sphère scientifique différente de la nôtre, qui se composoit de la physique et de la métaphysique d'Aristote, comme on l'entendoit alors; de l'astronomie de Ptolémée et de la théologie des docteurs de l'Eglise, tels que saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure; quelquefois aussi de la bizarrerie de cet esprit solitaire, qui, en tout, dans les expressions, les métaphores et les comparaisons, évitoit les sentiers battus: mais il n'y a jamais cette obscurité qui naît de la confusion des idées et du style. Quand on a pénétré le sens, on tient quelque chose de substantiel. D'ailleurs, les passages restés ou devenus inexplicables sont peu nombreux; ils le seroient moins encore si les anciens commentateurs avoient apporté à leur travail plus de critique. A cet égard, les commentateurs modernes ont l'avantage, mais ils sont moins familiers avec la manière de penser du poète et des contemporains. Dante aspiroit à l'universalité du savoir. Pour le juger équitablement, il faut connoître la pauvreté de ses matériaux, source de ses erreurs. »

Je vais citer un passage où je me rencontre avec le savant allemand; c'est que ce qui est vrai excite l'attention des observateurs appartenant même aux nations dont le caractère est le plus divers:

« Le moyen âge avoit un goût dominant pour l'allégorie. Plus tard, on le voit figurer encore dans la peinture, et la

poésie dramatique a commencé par l'allégorie ; la personnification d'une idée générale ou abstraite n'a rien d'équivoque; mais en poésie, elle est toujours un peu froide, malgré la clarté. Pour qu'on croie à la réalité d'un être idéal, il faut qu'il prenne des traits individuels..... Dante, dans sa personnification, a tellement fondu ensemble la partie idéale et le caractère individuel, qu'il n'est plus possible de les séparer. Le voyageur qui traverse les trois régions où les ames séjournent, selon leur état moral, est l'homme naturel; mais c'est aussi, lui, le poète Dante Alighieri, avec toutes ses particularités biographiques. Virgile figure la raison non éclairée par la révélation ; mais c'est aussi le poète latin que le moyen âge a révéré comme un grand sage. Béatrix représente la science des choses divines, mais c'est Béatrix Portinari, dont la chaste beauté avoit fait sur Dante, dès sa première jeunesse, une impression profonde. Qu'y a-t-il donc de si inconcevable dans cette combinaison? Le beau est un reflet des perfections divines dans le monde visible, et, selon la fiction platonique, une admiration pure fait pousser les ailes dont l'ame a besoin pour s'élever vers les régions célestes. »

Je ne suivrai pas M. Schlegel dans des développemens plus ou moins conformes à mes opinions, où, à propos de Pétrarque et de Bocace, il réfute encore M. Rossetti. Il m'a suffi de constater ce qui concerne Dante seul dont j'écris l'histoire. M. Schlegel finit par citer une Revue anglaise (*Foreing Review*), où, en parlant du commentaire de M. Rossetti sur la *Divine Comédie*, on a employé des formes plus acerbes. Il m'a été dit, mais je n'en suis pas assuré, que l'auteur qui l'a réfuté est un Italien, aussi réfugié, mais franchement fidèle à ses sentimens catholiques. Si c'est le même qui a rendu compte, dans cette Revue, de mon *Histoire de Pie VII*, je le reconnois à la solidité de ses jugemens et à la sagesse de ses doctrines.

CHAPITRE XLIII.

RAGIONAMENTI DU PÈRE PIANCIANI SUR L'OUVRAGE DE M. ROSSETTI. M. LENORMANT CITÉ AVEC ÉLOGE. FRAGMENT D'UNE LETTRE DE DANTE A BONIFACE VIII. L'AUTEUR RÉFUTE M. ROSSETTI, QUI PARLE DE L'ITALIE RÉUNIE EN UN CORPS DE NATION. L'AUTEUR SOUTIENT QUE LE VOEU DE M. ROSSETTI N'EST PAS PRATICABLE. LE PAPE DOIT RESTER A ROME. QUI L'Y REMPLACEROIT? QUEL SOUVERAIN ITALIEN RÉUNIROIT L'ITALIE SOUS UN SEUL SCEPTRE? L'AUTEUR DÉCLARE QUE TROP DE BANNIS ITALIENS ONT COURU L'EUROPE. IL LOUE HAUTEMENT LES AUTORITÉS QUI LES ONT RAPPELÉS EN PARTIE. LE ROI DE NAPLES ACTUEL EUT TOUJOURS, CHEZ LUI, *LE PREMIER AU DEVOIR*. L'AUTEUR N'EXCEPTE PAS M. ROSSETTI D'UN PROJET D'AMNISTIE QUI POURROIT ÊTRE PUBLIÉ. DÉTAILS SUR SA FAMILLE. UN PASSAGE DES OUVRAGES DU COMTE D'HAUTERIVE. LES PROVINCES RHÉNANES SOUS LE DERNIER ROI DE PRUSSE. LES MÊMES PROVINCES SOUS LE ROI SON SUCCESSEUR. LETTRES APOSTOLIQUES SIGNÉES PAR LE CARDINAL LAMBRUSCHINI, RELATIVES AUX ESCLAVES.

Je ne saurois trop répéter qu'en protégeant la publication du commentaire de Lombardi, Rome a soutenu, d'une main généreuse et puissante, la réputation de Dante. Si le Florentin reçoit tant de *saluts* dans la belle Italie, il ne faut pas que ce soit aux dépens de Rome la bienfaitrice du poète, et que le même poète voie, d'un côté, redoubler les hommages rendus à la *Divine Comédie*, et, de l'autre, s'étendre

et se perpétuer des attaques qu'à propos du poème on ne se lasseroit pas de diriger contre Rome. Il faut tout dire et ne rien laisser au sort qui trahit les meilleures causes. Où la *sagesse est infinie*, il ne reste plus de place pour le hasard. Je rappelle ici, à propos de Rome, ce que Bossuet a dit dans sa *Politique*, liv. VII, art. VI, proposition VI, pag. 376.

Je donnerai connoissance de deux *Ragionamenti* que le P. G.-B. Pianciani, de la Compagnie de Jésus, a publiés récemment (*tipografia delle belle arti*, 1840), en réponse aux *Disquisizioni* de M. Rossetti. Le P. Pianciani commence par citer ce passage des poésies inédites de Silvio Pellico (vol. II, pag. 287, *la Morte di Dante*) :

« Je n'ai jamais compris comment Dante, parce qu'au nombre de ses magnanimes vers il y en a quelques-uns animés de colère en différens genres, a pu paroître aux ennemis de la religion catholique un de leurs coryphées, c'est-à-dire un philosophe plein de rage, qui ne croyoit pas au christianisme de Rome ou qui en professoit un différent. Tout le poème du Florentin, quand on le lit de bonne foi et sans un esprit de système, atteste un penseur, oui, mais un penseur ennemi des schismes et des hérésies, et soumis à toutes les doctrines catholiques. Jeunes gens qui si justement admirez ce grand homme, étudiez-le avec votre candeur native, et vous découvrirez qu'il n'a jamais été professeur de fureurs et d'incrédulités, mais bien plutôt de vertus religieuses et civiles! »

Après avoir cité ce sentiment de l'ancien ami de Foscolo, le P. Pianciani parle avec estime des *leçons* de M. Lenormant (1), mon confrère, qui a aussi ré-

(1) J'ai vu M. Lenormant commencer en Italie ses travaux archéologiques. Le zèle avec lequel il observoit Rome présageoit les études consciencieuses qu'il devoit faire un jour dans l'Orient, et qu'il continue si glorieusement à Paris.

futé M. Rossetti et Foscolo avec un talent singulier, et il rappelle ensuite la *Vie de Dante* par le comte Balbo, cet ouvrage d'un si grand mérite, dont je me suis tant plu à entretenir le lecteur. Puis le savant religieux accorde des louanges à l'ingénieux M. Ozanam, qui figure avec raison au premier rang parmi nos écrivains catholiques.

Une des circonstances qui occupe d'abord le plus le P. Pianciani est la partie de l'ouvrage de M. Rossetti, où il soutient que Dante s'est figuré lui-même dans la personne d'Adam. Adam n'est plus notre premier père, il est devenu Dante, qui est le nomenclateur d'un nouvel *argot* et le *protoplaste* d'un nouveau peuple sectaire (1). Ce paradoxe incompréhensible est facilement réfuté par le critique romain.

Rien n'est plus touchant que la manière dont le P. Pianciani place à la fin de son premier *Ragionamento* les vers de Pellico sur l'Italie, à qui personne ne dérobera jamais l'empire des beaux-arts. Il félicite chaque Italien d'être le descendant de l'ancienne Rome et le fils de la nouvelle. Que les autres peuples aiment des *fortunes lumineuses*, jamais elle ne tombera dans le déshonneur, la terre vénérée qui a dompté l'univers, la terre où l'apôtre Pierre a élevé le flambeau immortel qui nous appelle tous à notre salut!

Dans le second *Ragionamento*, le judicieux critique cite une partie des *Disquisizioni* de M. Rossetti que j'ai aussi rapportées, et cet exemple, donné par un homme prudent, m'autorise à croire que j'ai fait bien de ne pas reculer devant des suppositions que

(1) Nous avons promis de nous souvenir d'un passage de Dante, où il déplore les maux qu'amène la plaie lamentable des hérésies. *Voy.* plus haut, pag. 331. S'exprime-t-on ainsi quand on n'a pas une foi sincère?

des esprits trop scrupuleux pourroient vouloir plutôt condamner à l'oubli. On ne réfute avec utilité que ce que l'on attaque en face.

M. Rossetti ayant dit que les noms de Béatrix, de Laure, de Fiammetta, etc., sont des symboles de la puissance impériale, le P. Pianciani répond avec un *humour* placé là très à propos et avec une grâce de langage tout-à-fait attique.

« Qui diroit que Lesbie, Cinthie, *Lalagé*, Neæra et autres *flammes des vieux poètes classiques*, ne furent pas des femmes en chair et en os, mais des symboles d'un parti politique de ces poètes, par exemple de leur amour pour la république mourante ; celui qui diroit cela ne seroit pas réputé avoir l'intelligence saine.

« Si on ajoutoit que chacune de ces femmes s'identifie avec le poète qui la chantoit, Lesbie avec Catulle, et ainsi les autres avec Properce, avec Tibulle, avec Horace, etc., hé bien, qui écouteroit de tels rêves de malade, excepté pour se moquer du rêveur ! Lisez le poème de Dante ou la *Vita nuova* que M. Rossetti cite, en supposant que Dieu, Béatrix, l'empereur Henri et Dante ne sont qu'une même chose, ensuite que l'on dise si l'on peut imaginer une plus insipide balourdise! Citons, pour en finir, les dernières paroles de la *Vita nuova :*

« Qu'il plaise au Seigneur de toute courtoisie que mon ame « puisse aller voir la gloire de son amie, c'est-à-dire de cette « bénie Béatrix, contemplant glorieusement celui qui est béni « dans tous les siècles ! »

« Cela veut dire, suivant notre OEdipe :

« Qu'il me plaise à moi que mon ame puisse aller voir la « gloire de moi que je regarde glorieusement dans ma face!!!!»

Voilà à quoi M. Rossetti s'est exposé avec ses *Disquisizioni;* il a mérité de telles leçons.

Le P. Pianciani ne pense pas que Dante ait été persécuté à propos de religion, et rien dans ce que

nous avons vu de son histoire ne le prouve. M. Rossetti, supposant Clément V auteur d'une bulle contre des sociétés secrètes, l'apostrophe, en lui disant d'excommunier plutôt Boniface VIII, qui a été la cause des malheurs de Dante. « Ce fut lui, dit « M. Rossetti, qui força Dante à saisir une arme à « deux tranchans et sans pointe, qui a fait tant de « blessures pendant plus de cinq siècles. Si vous l'aviez « laissé tranquille, il auroit continué de *chantonner* « des stances d'amour, et il auroit respecté les choses « qui doivent être respectées. » Mais il n'en fut pas ainsi. Dante étoit disposé à respecter Boniface. On a conservé ce fragment d'une lettre qu'il lui écrivoit : « *Beatitudinis tuæ sanctitas nihil potest cogitare pollutum*, *quæ vices in terris gerens Christi*, *totius est misericordiæ sedes*, *veræ pietatis exemplum*, *summæ religionis apex*. « La sainteté de votre béatitude ne « peut imaginer rien d'impur, elle qui tient sur la terre « la place du Christ; elle est le siége de toute miséri- « corde, le modèle de la vraie piété, le sommet de « la haute religion. » (*Vie de Dante*, par Philelphe, Florence, 1828, pag. 113.)

Boniface, ayant été amené par les circonstances à protéger les guelfes noirs, sans pouvoir les remettre en paix avec les blancs, ceux-ci furent exilés, et Dante avec eux. De là, les colères de Dante contre Boniface.

Après avoir énuméré les définitions de Dieu, qui sont accumulées dans le *Paradis*, le P. Pianciani s'écrie, avec raison : « Si vous entendez tout cela à « la manière de M. Rossetti, ces derniers efforts de « l'esprit humain, ces images, ces conceptions *sur-* « *humaines*, se changent en logogriphes sans sel, en « répétitions inutiles et misérables. »

Voici les conclusions sévères et justes du P. Pianciani :

« L'œuvre de M. Rossetti, s'appuyant sur des interprétations violentes et arbitraires, ou sur des passages obscurs, quand il oublie ou torture les explications claires, se fonde sur une méthode versatile telle, qu'on peut appliquer à quelque auteur que ce soit la doctrine qu'on veut lui attribuer. Cette œuvre ne démontre et ne peut démontrer rien ; elle ne doit pas faire changer d'opinion relativement aux auteurs qu'il a interprétés et déchirés ; elle ne peut être d'aucun avantage à qui étudie bien pour entrer dans leur esprit et les interpréter avec rectitude. »

Ce morceau de critique sur un tel sujet, est un des meilleurs qu'on puisse lire. Il prouve aussi qu'à Rome la liberté de discussion est entière; car toutes les fois qu'il est indispensable de prouver un fait, même par des aveux d'anciens abus, Rome n'arrête les suites nécessaires d'aucune thèse logique, et le critique a pu se livrer en paix à tous les développemens de sa proposition, et composer ainsi ces *Ragionamenti*, à la fois d'un si bon goût, et d'une solidité aussi robuste et aussi énergique ; enfin, le travail de ce digne religieux est empreint de cette *sagesse infinie* que Rome possède encore plus aujourd'hui que jamais.

Ma tâche a été plus qu'à moitié remplie par M. Schlegel et par le P. Pianciani. Je désire qu'on veuille bien encore m'écouter après eux.

Il me reste à examiner la partie politique des *Disquisizioni* de M. Rossetti ; je le ferai avec ménagement. Je n'oublierai pas (je le répète encore) que je parle à un exilé malheureux ; en même temps je ne craindrai pas de faire valoir, le plus puissamment que je pourrai, les raisons qu'on peut opposer à ce rêve de l'unité de l'Italie. Machiavel ayant traité le même

sujet, j'ai eu occasion, dans un précédent ouvrage, de lui répondre. Mon livre n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires et l'édition étant presque épuisée, je rapporterai ici les propres paroles que j'ai adressées au secrétaire florentin.

Dante, dans sa *Monarchia,* n'a pas exilé de la Péninsule l'autorité pontificale ; il la soumet seulement à l'autorité de son Henri VII. Le pape peut continuer de *regere* à Rome, pourvu que César y ait le droit d'*imperare*. Machiavel depuis a été plus loin que Dante. C'est plutôt à propos de Machiavel que M. Rossetti auroit pu parler de l'unité de l'Italie, et non pas à propos de Dante, qui, malgré quelques écarts, a été circonspect. Le mécontent napolitain ayant attribué à la cour romaine du temps de Dante une intention qu'elle n'a pas eue, celle de diviser exprès l'Italie en morceaux, *brani a brani*, la réponse faite à Machiavel se place naturellement ici. Le Saint Siége n'a pas divisé, il s'est défendu, et il a eu raison.

« L'indépendance de l'Italie a-t-elle jamais été possible? étoit-elle possible alors (1516)? Je ne le crois pas. Est-elle possible aujourd'hui? Verroit-on les papes exclus de la souveraineté des provinces qui sont leur partage depuis tant de siècles; la famille de Savoie rejetée à Chambéry ; la branche d'Espagne qui dicte des lois à l'extrémité de la Péninsule, repoussée une autre fois en Sicile ; la maison d'Autriche déclarée contrainte d'arrêter vers le Tagliamento ses légions, si savantes dans l'art de descendre cette partie des Alpes; la branche impériale de la maison de Lorraine, qui est née dans la même ville que Machiavel, forcée de renoncer à un héritage devenu encore plus glorieux par la publication de lois si douces et si sages? Cette colossale dislocation de princes, dont quelques-uns sont aimés par beaucoup de leurs sujets, ou vivement soutenus par des orgueils de parenté, est-elle au pouvoir même de tous les Italiens réunis? Je conçois, pendant un instant, une indemnité fixée ailleurs pour l'antique

maison de Savoie; je conçois l'ingratitude partielle de quelques Toscans ne pleurant pas assez les bien-aimés enfans de Léopold, ce Solon de cette moderne Athènes; je conçois (je ne m'arrête à aucune difficulté) la dynastie d'Espagne, ouvrant ses ports aux vaisseaux fugitifs du neveu de son roi. (J'écrivois ceci avant la mort de Ferdinand VII; bien loin de cela, aujourd'hui c'est une reine d'Espagne qui essaie de fuir à Naples.) J'admets ensuite ce que j'ai d'abord dû révoquer en doute, le concours de tous les Italiens pour cette immense œuvre patriotique..... Je consens à ne pas demander comment, après une si longue séparation, esclaves d'usages qui sont, s'il est possible, plus qu'une seconde nature, le vénitien politique, le gênois commerçant, le florentin studieux, le romain spirituel et moqueur, le napolitain que sa marine doit faire respecter, le piémontais sobre, le milanais passionné pour les spectacles, ne feroient aucune difficulté de s'accorder pour former une seule masse qui ne respireroit que confiance, égards, convenances, oubli des préjugés et des proverbes provinciaux, et volonté de tout sacrifier pour ne cesser de s'entendre, de s'aimer, de se comprendre et de se secourir. La résignation, un nouveau genre de projets plus étendus, le flegme qui ne s'étonne de rien, l'espérance d'un dédommagement convenable, tout cela réuni peut aider ce sentiment de nationalité italienne que j'ai si généreusement et peut-être si imprudemment supposé. Mais, dans ce cas, où envoyer (1), comment indemniser le pape? peut-on, doit-on ne pas l'indemniser? La question devient complexe, elle est toute de politique et de religion; elle pénètre dans les intérêts de tous les souverains de l'Europe, de l'Asie et des républiques d'Amérique; elle affecte l'Angleterre pour son Irlande, la Prusse pour ses provinces rhénanes et Posen, la Russie pour sa Lithuanie et Varsovie, la Suisse pour ses cantons non protestans, et puis, à la suite de ces intérêts, presque toute la France, sans contredit toute l'Espagne, plus des neuf

(1) Ceci me rappelle un mot du prince Camille Borghèse à M. Cacault, ministre à Rome en 1802, qui traitoit l'affaire du concordat. « Ah! je « vois bien, monsieur, qu'il faut que, pour les menus plaisirs de l'Europe, « nous restions sujets du pape! » — « Prenez garde, repartit M. Cacault, « par le temps qui court, vous ne restez princes romains qu'à cette condi- « tion. »

dixièmes de l'Autriche et toute l'Amérique méridionale. Chacun de ces pays n'a plus alors à penser seulement au maintien de ses lois civiles, au respect dû à son autorité militaire, à la surveillance de sa dette, de ses impôts ou de ses rentes, ou à des soins d'une liberté orageuse. Chaque roi, chaque peuple, chaque ministre dirigeant doit reconnoître qu'il entre dans une nouvelle situation de faits et de circonstances; tout ce qu'il a appris peut ne lui plus servir de rien, puisqu'une foule d'intérêts non débattus vont surgir et créer des dissidences inconnues, et que la sagesse de l'observateur n'a pas encore soupçonnées. Le pape régnera-t-il? où ira-t-il régner? où l'établira-t-on dans une sphère d'indépendance positive pour qu'il ne soit pas asservi, pour que l'on corresponde sûrement et promptement avec lui? Où Rome portera-t-elle les ossemens des vieux pontifes, ses archives, ses monumens qu'elle a si courageusement élevés, embellis, perfectionnés? Je ne parle pas de ceux qu'elle a conservés aux sciences et aux arts, des colonnes, des arcs, au milieu desquels elle a si dignement encadré sa puissance. Où le Saint Siége se réfugiera-t-il avec son droit universellement reconnu d'instituer tous les évêques de la chrétienté? sera-ce dans un pays froid où viendront s'éteindre ces vieillards accoutumés à des climats plus doux? sous des latitudes glacées où la vie est si pénible, où l'âge atteint plus difficilement la saison de la sagesse, de la patience nécessaire pour traiter les affaires religieuses, affaires dont le temps seul guérit presque toutes les blessures (*Deus et Dies*, disent à Rome les politiques religieux). Où est le pays méditerranée qui permet les communications faciles (suivant le vœu du grand saint Léon; *voy*. plus haut, pag. 315)? Il faut qu'un pape soit à tout le monde et ne soit à personne. De quel œil cent cinquante millions de catholiques, soigneusement comptés, aujourd'hui sujets paisibles et dévoués de souverains divers, vivant dans mille contrées où se parlent des langues différentes, mais pouvant se plaindre dans une langue commune, la langue latine, et tout à coup appelés à s'enquérir du sort de leur chef spirituel, fatiguant leurs princes de plaintes inquiètes, n'étant plus contenus par l'ascendant irrésistible du grand Napoléon, qui cependant ne remporta jamais une victoire entière sur l'autorité pontificale, se trouvant comme affranchis des vieilles haines nationales, n'aimant plus en quelque sorte qu'un seul maître; de quel œil

verront-ils désormais que ce maître est détrôné? que répondra-t-on à des sollicitudes raisonnables, même à des récriminations absurdes, à des révoltes de toute nature? que deviendra la tranquillité de l'Europe? Dans ses modes de gouvernemens si variés, seront-ce les peuples dits constitutionnels, chez lesquels, comme ailleurs, le pouvoir se garde bien de heurter la religion, seront-ce ces peuples qui se montreront les plus obéissans, les plus résignés, les plus silencieux? Les nations soumises à une volonté moins contestée ne continueront-elles pas d'adorer leur pontife avec la même ferveur? Je ne sais, je ne peux, je n'ose pas répondre à tant de questions, et tous ces embarras, tous ces troubles, c'est le simple déplacement du pape qui les occasionne; et pendant ces explications des peuples, qui n'ont pas de solution, pendant ces tumultes dans toutes les langues, pouvant, nous l'avons dit, se résumer dans une seule langue, que devient Rome? est-elle la première ou la seconde ville de l'Etat nouveau? Nàples, Florence plus centrale; Venise, qui a possédé des hommes d'Etat si habilement exercés; Gênes, qui a conquis et civilisé une partie du Levant; Milan, qui nage dans l'or et qui est à la tête d'immenses capitaux; Turin, qui auroit à ses ordres 50,000 soldats des meilleurs de l'Italie, toutes ces capitales illustres parviennent-elles à s'accorder pour céder à une autre la prééminence? Où choisit-on le prince nouveau? appartient-il à la maison de Savoie, à la maison de Lorraine, à la maison de Bourbon? Si les trois premières familles de l'Europe sont exclues, sera-t-il, ce chef (et un autre différend national va commencer), sera-t-il piémontais, lombard, gênois, vénitien, florentin, romain, napolitain, ou *étranger?*

« S'il s'élevoit un système d'opposition religieuse contre l'autorité de la sainte religion Catholique, je pourrois penser que le pontificat seroit exposé à des dangers avec ses temples, et qu'on attacheroit peu d'importance au lieu où il porteroit sa douleur et les débris de sa puissance; mais le protestantisme ne fait plus de prosélytes, il est comme stationnaire; plus raisonnable, il ne *missionne* pas avec fureur. La puissance de la cour romaine, habilement ménagée, sagement distribuée, seroit encore défendue par des indifférens si la religion étoit persécutée; peut-être ceux qui ne vont pas à la messe dans les églises iroient à la messe dans les caves. J'examine cette question en homme politique, je ne craindrois pas de la traiter en

homme religieux ; mais il me suffit de la voir sous ce premier rapport ; elle est encore grande comme question politique ; je puis m'adresser sur-le-champ à tous les hommes sans distinction qui s'occupent d'affaires d'Etat. Je pense donc que, pour établir l'indépendance de l'Italie avec l'expulsion du pape, il faut des circonstances données qui n'existent pas, des faits encore à naître et un bouleversement bien autre que celui qui a étonné l'Europe, lorsqu'elle s'est vue successivement divisée, d'abord en gouvernemens choisis par des corps délibérans avant la fin d'une dynastie, ainsi qu'il est arrivé en Suède, en Portugal et dans d'autres pays ; ensuite en gouvernemens attribués à des familles qu'une longue et juste possession a maintenues au pouvoir.

« Cette question mériteroit d'occuper Machiavel lui-même, et sans doute il écriroit d'autres pages aujourd'hui si on lui présentoit le Saint Siége actuel rendu à la pratique des anciennes vertus de l'Eglise, régnant avec éclat et sans contestation sur l'innombrable partie de la Chrétienté qui ne s'est pas séparée, et si néanmoins on proposoit de le renvoyer en Suisse, comme Machiavel le dit dans ses lettres ; à Avignon, comme le rapporte l'histoire, ou dans un autre pays de l'Europe, ou même en Amérique, ainsi que le vouloit un homme d'Etat, dont heureusement on n'a pas suivi les conseils. Il y auroit à dire à Machiavel que depuis qu'il a écrit, une incommensurable portion du monde a été découverte, et que la moitié de cette partie, celle qui est située sous le soleil le plus ardent, a repoussé, il est vrai, ses maîtres politiques, mais a déclaré qu'elle ne vouloit permettre aucune scission avec le chef de la religion. C'est ce qui est clairement prouvé par les déclarations spontanées des gouvernemens de l'Amérique méridionale. Une si éclatante profession de Catholicisme répare et au-delà les pertes que le Saint Siége a faites depuis que tant de consciences opposées ont malheureusement renoncé à reconnoître la sainte suprématie de Rome.

« Je n'ai pas refusé de m'expliquer sur cette question délicate, j'ai parlé librement, mais je n'en fais pas moins des vœux sincères, des vœux ardens pour que tous les peuples italiens soient heureux, pour que leur esprit se livre aux développemens féconds qu'il est appelé à réaliser, et pour que, dans toutes les provinces, une administration sage, paternelle et appropriée aux exigences raisonnables d'aujourd'hui,

détruise les abus, s'il y en a, d'une organisation qui peut avoir quelque chose de suranné ou de décrépit, sans aucune utilité pour les gouvernés et pour les gouvernans eux-mêmes. » (*Machiavel, son génie et ses erreurs*, Paris, Firmin Didot, 1833, tom. Ier, page 413 et suiv.)

En ce qui concerne la prospérité des Italiens, je pense que ceux qui jouissent du bonheur d'habiter la patrie sont plus heureux qu'ils ne l'étoient assurément il y a cinquante ans : partout l'art de commander a fait des progrès dans l'intérêt des peuples. A l'égard des Italiens repoussés de la Péninsule par suite de dissentimens politiques, j'ajouterai deux mots seulement que, dans un autre ouvrage, j'ai écrits relativement aux bannis actuels : ces mots ne sont pas déplacés dans l'histoire d'un exilé. Si Dante reparoissoit parmi nous, il m'adresseroit sans doute une amicale félicitation, d'autant plus que, dans l'expression de mes vœux, j'employois quelques-unes des paroles qui lui sont échappées dans ses plaintes.

« Malheureusement trop de bannis italiens courent l'Europe; il seroit peut-être plus prudent de les rappeler. L'exemple de ce sentiment de charité politique appartient particulièrement au Saint Siége (au successeur de Grégoire X, qui profère de si beaux sentimens sur la concorde dans laquelle doivent vivre les citoyens d'un même Etat). Un bon esprit ne mérite pas un châtiment aussi cruel que l'exil, et il y a peut-être quelques bons esprits que la passion, l'injustice ou plutôt l'impatience ont punis par l'exil. Un mauvais esprit s'irrite et devient plus dangereux hors de la patrie. Chez un peuple étranger, le banni est mal consolé ; il est encouragé à la résistance, et quelquefois encore de plus en plus perverti ; tandis que de retour chez lui, après quelques années de peines, soumis à des lois qu'il connoît mieux, contraint par une sorte de point d'honneur et par ces obligations qu'impose tout acte de clémence et de pardon, ce même

banni pourroit s'astreindre à une conduite plus modérée, revenir à des principes plus sains, et fort de l'expérience qu'il auroit acquise *en montant et en descendant l'escalier d'autrui*, comme dit Dante, se montrer instruit par l'amertume du pain étranger, et disposé à éclairer ceux de son parti qui n'auroient pas reçu les mêmes leçons.

« Le réfugié rappelé reconnoîtroit, après tout ce qu'il auroit vu, particulièrement en Angleterre, en Allemagne et en France, que, dans le développement actuel des arts, et surtout des sciences (c'est là le domaine assuré à tous les Italiens sans exception), dans le progrès inoui qu'obtiennent la civilisation, le commerce et les méditations humaines, plus créatrices et plus puissantes que jamais, il n'y a presque plus de probabilité nulle part pour de longues guerres; qu'on a, au contraire, des jouissances admirables à s'assurer aujourd'hui, loin des dissensions politiques et des vues de désordre; que partout le bien qui se fera se fera *sur place*, et que c'est *sur place* qu'il faut le solliciter avec un courage respectueux.

« D'ailleurs, n'est-il pas prouvé que de cette foule immense qui inonde la voie publique pour renverser les lois, il ne sort qu'un très-petit nombre d'hommes audacieux qui savent pour un temps appliquer à leur usage exclusif les rares profits des révolutions? »

Je disois cela en 1835 (*Italie*, pag. 384); si j'osois, je rappellerois que, par l'effet de circonstances heureuses auxquelles un homme, aussi diplomatiquement obscur que je le suis aujourd'hui, est naturellement étranger, des déclarations de clémence, des rappels généreux ont signalé de toutes parts l'esprit bienveillant des princes d'Italie; quelques-uns ont retiré leurs bannis par des voies secrètes, en faisant accorder des passeports et de l'argent sans bruit; d'autres souverains ont publié des amnisties étendues. Le petit nombre des exilés qui souffrent encore peut espérer la fin des tourmens d'une vie si douloureuse. Il faut remarquer surtout l'acte paternel de l'empereur d'Autriche, dont les Etats ont été rouverts au repentir.

Dieu juste ! qu'ils seroient coupables les hommes qui tenteroient de jeter encore des fermens de discorde chez des voisins dont la sagesse nous laisse en paix ! qu'ils seroient crédules ceux qui, après tant de déceptions, *dresseroient les oreilles*, comme dit Philelphe, à l'annonce d'invasions, quoi qu'on en dise, devenues presqu'impraticables ! On doit adresser des supplications à la Providence pour qu'elle encourage, dans cette voie de vraie libéralité, les ministres des gouvernemens italiens, qui ont déjà répandu tant de bienfaits. Irai-je plus loin ? pourquoi non ? Pourquoi ne dirai-je pas qu'il faut écouter même les prières de celui qui a invoqué en vain trois rois ? Le dernier de ces rois est un des monarques les plus distingués que l'Europe contemple sur les trônes d'aujourd'hui. On a dit, dans une tribune retentissante : « Ce prince « ne possède pas de grands Etats, mais il a le cœur « grand. » A propos de désastres arrivés non loin de sa capitale, près de Castellamare, on a dit : « Ce « prince accourut, instruit avant tous de la cata- « strophe ; il est toujours prêt, et le *premier au* « *devoir*. » Ce prince a pour nous bien d'autres mérites, bien d'autres droits au respect, dont il est inutile de parler ici. Pourquoi donc M. Rossetti ne reverroit-il pas Naples, au moins une de ses provinces ? En attendant le retour à Naples, qu'est-il besoin qu'il continue de se nourrir de fantômes auprès de ce *sage* (*voy.* plus haut, pag. 543), qui, emporté par des préventions imprudentes, lui a donné un *conseil* si pernicieux, un encouragement si fatal ? Je crois que M. Rossetti a composé, vers 1814, un ouvrage, intitulé, *Salmodìa*, dont les sentimens n'étoient pas ceux de ses funestes *Disquisizioni :* il pourroit revenir à ces premiers sentimens qui étoient

éminemment religieux, et renoncer à ceux qui lui ont donné une célébrité si déplorable.

Le beau-père de M. Rossetti, M. Polidori, ancien secrétaire, je crois, d'Alfieri, mais plus calme, plus ami de l'ordre, tel qu'Alfieri lui-même se montroit à Florence, lorsqu'il y trouva son roi en exil (1), M. Polidori est un toscan d'un esprit très-recommandable, qui jouit en Angleterre d'une considération à laquelle aucune action de sa vie n'a porté la moindre atteinte.

Il est du devoir de la religion de pardonner à tous ceux qui reconnoissent avoir commis une faute; il est du devoir de la politique de suivre l'exemple si hautement conseillé par la religion.

Ce que je viens de dire sert de complément naturel aux réfutations que je n'ai pas craint de détailler, pour bien établir la position du Saint Siége dans le débat qui s'est élevé relativement à Dante, débat que l'on voudroit porter publiquement devant les tribunaux littéraires de notre pays. Hélas! nous aurions commencé par tant aimer Dante, pour finir par le mépriser! Non, notre nation n'a rien perdu de ses sym-

(1) Outre ses tragédies, Alfieri avoit composé un traité *della Tyrannide*, assez mauvais livre où il faisoit allusion au système de gouvernement des rois de Sardaigne. Le roi Charles-Emmanuel IV se trouvant réfugié à Florence en 1798, Alfieri, qui étoit dans la même ville, désira lui rendre ses hommages. Le roi indiqua l'heure où il recevroit Alfieri. Celui-ci attendoit depuis quelques minutes, lorsqu'on ouvrit à deux battans la porte du cabinet du prince. Il s'avança devant le poète, en disant : *Ecco el tiranno*, « *voilà le tyran !* » Alfieri, surpris et touché, mit un genou en terre, baisa la main d'Emmanuel, et lui dit : « *Sire, aujourd'hui, rois et sujets, nous avons, tous, nos douleurs !* » Les mêmes douleurs menaceroient encore rois et sujets, si les premiers ne pratiquoient pas la clémence que Dieu ordonne, et si les seconds oublioient que plus les peuples chez qui, par un état de choses sans remède, une révolution est indispensable, retardent cette révolution, moins elle est violente et sanguinaire, et plus elle est approuvée de Dieu et des hommes. Malheureusement il y a toujours des révolutions imminentes (Bossuet l'a dit), de même qu'il y a des révolutions qni ne peuvent pas durer.

pathies pour le courage, pour l'audace et même pour la témérité.

Je le dirai encore. Comment! le Saint Siége, depuis plus d'un demi-siècle, auroit vanté, soutenu, protégé, expliqué, livré à l'admiration des littératures de l'univers le *gran padre Alighieri*, qu'il a permis à Raphaël de placer dans la fresque de la *Dispute sur le saint Sacrement* à côté d'Innocent III, de saint Thomas d'Aquin, et d'autres théologiens les plus renommés (1)! et pour prix de ce soin tendre et empressé, on rétorqueroit contre le pontificat les argumens que lui-même auroit rassemblés pour honorer l'auteur de la *Divine Comédie !* Comment! une action aussi belle, aussi profondément chrétienne, aussi éminemment raisonnée, aussi généreusement civilisatrice, seroit récompensée par des sarcasmes, et pourroit attirer quelque dommage à une autorité, la seule qui soit restée debout au milieu de tant de bouleversemens! Non, le Catholicisme ne verra pas une ingratitude si déchirante; il n'y a peut-être qu'un signe à faire pour que ces inventions infernales se changent en témoignages de vénération, et un acte de clémence, à la fois religieuse et politique, s'il n'est pas repoussé par une obstination insensée qu'il faut alors abandonner à elle-même pour qu'elle se consume dans sa propre fureur; un tel acte, publié dans un moment de force, de possession paisible, sous le pontificat le plus éclairé, sous le règne d'un prince *grand* (car cela a été bien dit : on est grand

(1) Dans un ouvrage imprimé à Rome en 1830, et intitulé : *Roma compiutamente descritta,* on lit, pag. 79, à propos de cette fresque de Raphaël : « Le peintre y a ajouté visiblement la figure de Dante Alighieri, parce « que vraiment, parmi les modernes, aucun autre n'avoit écrit poétique- « ment en matière de théologie. »

par son cœur et par son noble caractère plus que par ses Etats); un tel acte n'annonceroit que la confiance dans le premier des dominateurs qui a donné de si magnifiques promesses, et qui les tient à son Eglise; dans ce souverain de tous, qui tour à tour, quand il lui plaît, envoie aux puissans et aux foibles les amertumes de sa colère et les consolations de sa miséricorde!

Pour qu'aucun esprit ne conserve la moindre trace des doctrines qui ont dû être citées dans ce livre, ni de celles par lesquelles Dante appelle à une sorte de soumission temporelle indirecte un pontife qui doit régner seul dans ses Etats tels qu'ils existent, et y être constamment le maître désormais; pour qu'aucun lecteur ne demeure embarrassé dans les erreurs innombrables que contiennent les *Disquisizioni* de l'auteur à qui nous avons demandé que l'on pardonnât, j'examinerai un instant la situation du Saint Siége en deux points seulement.

Il y a deux ans, le Catholicisme s'émut à la nouvelle de l'arrestation de l'archevêque de Cologne. A ce sujet, nous dîmes avec une assurance déférante quelques simples paroles dans l'*Histoire du comte d'Hauterive*. Cet homme d'état annonçoit que le vœu d'un retour vers le centre commun (Rome) étoit *caché au fond des cœurs*. Il louoit le Saint Siége de la courageuse patience avec laquelle le pontife Pie VII et son clergé vertueux avoient supporté de longues souffrances; le profond observateur assuroit que cette patience avoit mérité à l'un et à l'autre l'estime, l'admiration et la vénération de toutes les communions. M. d'Hauterive finissoit ainsi :

« Aussi dans cette tempête où le monde a vu tant de naufrages de grandeurs, aucune n'a lutté avec une plus hono-

rable persévérance, aucune encore n'a succombé, ne s'est relevée avec une plus noble et une plus modeste dignité; et l'on peut dire, sans crainte de se voir démenti, que de toutes les puissances morales du temps, le Saint Siége est aujourd'hui la plus généralement et la plus sincèrement respectée. » (*Histoire du comte d'Hauterive*, Adrien Le Clere, 1839, p. 522.)

Nous abondions avec allégresse dans le sens de ces réflexions du comte d'Hauterive, l'un des plus habiles diplomates français depuis quarante ans; nous voulions cependant montrer à l'horizon, vers les provinces rhénanes, quelques nuages qui obscurcissoient l'atmosphère.

« Une immense compréhension des intérêts, des droits de la puissance éprouvée, de la victoire assurée du catholicisme, est répandue plus que jamais. S'il falloit pour appuyer des succès prochains, s'il falloit en Allemagne des fautes, des erreurs, la trace perdue du vrai sentier, des *fureurs de ministres* maladroites et intempestives, Dieu enverroit peut-être ces fascinations à nos frères égarés, et alors le catholicisme, déjà vainqueur modeste des insultes d'un tyran qui soumettoit depuis long-temps l'Europe, et sachant éviter désormais toute récrimination contre une attaque qui ne peut avoir que la durée de quelques jours d'un crédit incertain, ajouteroit au spectacle de tant de vertus qui ont retenti dans le monde, celui d'une nouvelle patience qui attend, qui console, qui se fortifie par la prière. On remarque, après un cataclysme, des phénomènes passagers qui rappellent les premiers fléaux; mais ils ne sont rien autre que le travail de la nature qui se rassied et des élémens qui rentrent dans l'ordre accoutumé. » (*Histoire du comte d'Hauterive*, pag. 523.)

Hé bien! aujourd'hui (mars 1841) on écrit de Cologne que la joie est au comble dans cette ville; le nouveau roi de Prusse a donné ordre d'achever la cathédrale de cette ville. L'archevêque, qui, lorsqu'il fut emmené captif, avoit dit avec courage :

« *On me fait violence, que Jésus-Christ soit loué!* » dira actuellement : « *Vive le roi juste, et que Jésus-Christ soit loué!* »

Quelle est la sagesse calme, grave, qui vient d'obtenir un tel résultat? c'est celle-là même qui, consultée il y a quelque temps sur le moyen d'adoucir le sort des esclaves, a publié les admirables lettres apostoliques que nous avons lues dans les feuilles quotidiennes de 1839 : aucun document n'honore plus le pontife Grégoire XVI et son secrétaire-d'état, le cardinal Lambruschini. A ce sujet, on a voulu dire que cette publication avoit été sollicitée par l'Angleterre.

J'y consens; que signifieroit cette condescendance, s'il y a eu condescendance, ce qui n'est pas assuré? Elle signifieroit que la politique de la Grande-Bretagne, ne parlant pas avec assez de puissance au nom de sa communion dissidente, a besoin de l'application des idées morales du catholicisme; elle signifieroit que le chef de notre auguste religion est entendu dans toute la terre; que sans effort, et seulement en expliquant à propos une de ces pensées de charité universelle qui sont si fécondes dans notre loi, le Saint Siége exauce d'abord les vœux de ses enfans directs, et ensuite les vœux des anciens fils qu'il ne désespère pas de retrouver un jour à ses pieds. Les savans rédacteurs de ces lettres apostoliques, ces rédacteurs, qui sont, j'en suis persuadé, le pape lui-même et son secrétaire-d'état Lambruschini, tous deux hommes de tact, de science et de vertu, n'ignorent pas que l'esclavage est la situation la plus abrutissante dans laquelle l'homme puisse tomber : les livres saints qui enseignent tout le proclament dans beaucoup de versets. Homère lui-même, dans les temps de paganisme, disoit : « Le puissant Jupiter prive de la moitié

« de leur intelligence ceux que le jour de la servitude a « saisis (1). »

Grégoire XVI, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, vient, à l'appui du droit qu'il a de s'opposer à l'esclavage, citer Clément Ier, qui a connu des chrétiens sublimes capables de recevoir des fers eux-mêmes pour racheter des captifs, et il mentionne des lettres apostoliques de Paul III, d'Urbain VIII, de Pie VII, qui demandoient expressément que les marchands chrétiens cessassent le commerce des nègres. Ce renouvellement de prières, de défenses, d'exhortations, a produit l'effet qu'on devoit attendre d'une sorte de réapparition subite et imprévue qui replace sous nos yeux tant d'amis de l'homme souffrant (2).

(1) Ἥμισυ γάρ τ' ἀρετῆς ἀποαίνυται εὐρύοπα Ζεὺς
Ἀνέρος, εὖτ' ἄν μιν κατὰ δούλιον ἦμαρ ἕλῃσιν.

Dimidium enim Virtutis aufert late-sonans Jupiter viro, quando ipsum servilis dies corripuerit. (*Odyssée,* édition d'Ernesti, Glascow, 1814, XVII. 322.)

(2) Il y a un spectacle majestueux qu'on ne voit qu'à Rome : deux cent cinquante-huit pontifes se sont succédé depuis l'an 42 de l'ère chrétienne; un grand nombre d'entr'eux ont publié des édits sages, et qui attestent la bienveillance, les hautes conceptions, les prévisions de ces pontifes. Tout ce que les philosophies modernes ont cru inventer, les papes l'avoient dit avant elles. L'histoire du pontificat des catholiques et le grand bullaire, par un privilége qui ne peut venir que de Dieu, renferment les prescriptions les plus salutaires. Les novateurs qui vouloient flatter la multitude ont été puiser là des conseils de générosité, des règles de gouvernement, des préceptes de morale, parce que là aussi tout se trouve, urbanité, tendresse, connoissance du cœur humain, expérience pratique, explications imposantes de l'esprit de la bible. De même qu'à Saint-Paul hors des murs, on admiroit au-dessus du chapiteau des colonnes qui avoient fait partie du mausolée d'Adrien, cette série de portraits des papes qui permettoit d'embrasser d'un coup d'œil l'espace de temps qui s'est écoulé depuis saint Pierre jusqu'à nos jours; de même dans les lettres apostoliques, les papes tous frères semblent se donner la main; chacun peut emprunter à ses prédécesseurs une pensée vivifiante et l'appliquer aux circonstances. Devant cette nomenclature vénérable, la seule qui existe au monde, il n'est pas permis de dire qu'on a fait mieux que les autres; toujours le pontife de l'époque se déclare indigne de l'honneur qu'il a reçu;

Leibnitz avoit bien raison de dire qu'il approuvoit, tout protestant qu'il étoit, l'établissement d'un haut tribunal de morale, tel que celui du Saint Siége, qui, dans les temps de troubles, d'agitations et de dissensions civiles, faisoit entendre partout des paroles de paix et d'union. Cette intervention d'inépuisable bon sens et d'ineffable amour n'appartenoit qu'au catholicisme seul; ainsi, quand le catholicisme instruit et les siens qui lui sont tendrement dévoués, et ceux qui le repoussent dans une habitude funeste d'hostilité, mais qui cependant quelquefois appellent son influence pour faire triompher les intérêts généraux de l'humanité, une influence secrète partie d'en haut semble annoncer aux nations les plus divergentes en opinions religieuses, que *le vœu d'un retour vers le centre commun* (*Rome*), comme l'a dit le comte d'Hauterive, *est caché au fond des cœurs*. Un professeur de l'Université d'Oxford s'écrioit, il

La louange est pour celui qui est venu auparavant. A Rome, on ne connoît pas ce besoin de blâmer, de flétrir les ancêtres pour annoncer qu'on a plus de mérite; les premiers souverains ne sont pas déchirés au profit des nouveaux; ce qui a été grand reste grand. Malheur à la vénalité qui viendroit solliciter des grâces avec des injures aux siècles précédens! Dans cette armée sacrée qui a milité avec courage, il y a eu tant de talens, tant de qualités éminentes, tant de génie, que, sur tous les sujets, un pape n'a qu'à choisir dans les trésors laissés par les *antécesseurs*. Et ne manquons pas d'honorer cette modestie héréditaire! toutes les expressions heureuses, toutes les définitions sans réplique possible sont rendues à quiconque en est l'inventeur. Le pontife défunt parle encore. Un concours de voix saintes brise la nue, et nous avons le bonheur d'entendre souvent à la fois saint Clément, saint Léon-le-Grand, saint Agapit, saint Grégoire-le-Grand, le bienheureux Grégoire X, qui ne veut pas qu'on dépouille les gibelins, Pie II, Benoît XIV, Clément XIII, Pie VI, Pie VII, Léon XII et Pie VIII. Pour que l'abnégation soit encore plus éclatante, les lettres apostoliques ne sont quelquefois pas signées par le pontife qui en ordonne la publication : voilà le spectacle majestueux qui ne se trouve qu'à Rome! Ce simple exposé d'un fait qui peut frapper les yeux de tout le monde n'est-il pas propre à raffermir les fidèles dans le sentier de la foi, et à y rappeler les imprudens aveugles qui se font les conducteurs de peuples privés de la lumière?

n'y a pas long-temps : *Tendimus in Latium*. Tout est disposé. Rome ne décourage ni l'imagination, ni les recherches des sciences : les annales de la ville éternelle prouvent que, dans son immobilité dogmatique, elle ne repousse aucun progrès ; les bras du pontife sont prêts à s'étendre et à faire descendre sur le monde entier la bénédiction du ciel.

Si les pontifes ont droit d'espérer un tel bonheur, s'ils peuvent redevenir les sages modérateurs des affaires de tous les pays qui désireront les consulter, cette situation n'assure-t-elle pas aux Italiens un sort plus heureux que celui qu'ils pourroient trouver dans des essais d'épouvantables révolutions qui amèneroient de longues tyrannies? Un nouveau Frédéric II, rasant Milan ; un Eccelin da *Romano* (1), méritant le surnom de féroce, et faisant un jour murer les portes de toutes ses prisons remplies de femmes, d'enfans et de vieillards ; un nouvel Ugolin de la Gherardesca, un jour guelfe avare, et le lendemain gibelin dissipateur, attirant à lui les prieurs de Florence, comme bon voisin, disoit-il, en leur envoyant des bouteilles de *vernaccia*, qu'au lieu de vin il avoit fait remplir de florins d'or ; un Corso Donati, impitoyable avec ses ennemis vaincus !

(1) Romano, près de Bergame, est une ville où est né Rubini. Dante, qui a si gracieusement célébré Casella, l'illustre chanteur de son temps, et qui, pour exprimer l'impression que produisoit la musique, disoit : « La « musique encore entraîne avec soi les esprits humains, de manière qu'ils « cessent presque toute opération, tant l'ame est attirée ! » (*Convito*, traité II, chap. XIV.) Dante, qu'auroit-il écrit, s'il avoit entendu Rubini? Oui, celui-là absorbe tellement l'attention, que l'ame oublie tout autre intérêt, toute autre opération. Je n'entends jamais Rubini sans penser aux beaux vers que ce goût si délicat, cette énergie sans effort, cette harmonie mélodieuse, auroient inspirés à Dante. Il nous auroit dit sans doute que tant de charmes de la voix de Rubini auroient apprivoisé son compatriote, *le féroce* Eccelin lui-même.

Je ne tarirois pas sur les citations, moi qui ai tant étudié l'histoire d'Italie. Je passe rapidement aux désastres plus récens; j'arrive au sac de Rome par les impériaux et les Espagnols réunis. Je trouve le duc d'Ossuna, vice-roi à Naples; ensuite Mazaniello, souverain pendant quelques jours, puis fou et assassiné; Gênes bombardée, sans qu'aucun bon sentiment de voisinage la soutienne et lui propose des secours; les Etats de la Péninsule appartenant à qui vouloit les envahir; l'extinction des Médicis vue avec froideur; le cortége d'excès apporté par la révolution française; Rome dépouillée; Haller; Venise, libre une nuit, et le lendemain d'une fête en l'honneur de la liberté, livrée aux ennemis; le Piémont pleurant un excellent roi; Naples reprenant son nom de Parthénope, avec les excès du temps de la terreur; l'Italie devenue française, parlant avec des barbarismes, envoyant ses impôts à Paris, et réduite à redemander, tous les mois, son propre argent pour éclairer ses rues et payer ses dépenses municipales; enfin, ce que nous avons vu et tout ce que nous aurions été sur le point de revoir, si Dieu n'avoit pas envoyé partout l'olivier de la paix et la colombe qui annonce que la concorde renaît, que chacun redevient le maître chez soi, et que les élémens de tout ordre ne sont plus confondus!

J'ai dit que je me bornois à examiner la situation du Saint Siége en deux points seulement. L'affaire de Cologne aura une issue heureuse, nous devons l'espérer. Les lettres apostoliques sur la traite des nègres sont une preuve de puissance généreuse. Pourquoi n'ajouterois-je pas un mot sur l'impression qu'a produite l'allocution du 1er mars, relative aux blessures faites à la religion en Espagne? Ce mot ferme *Querimur*, huit fois répété, est d'une admirable éloquence paternelle.

CHAPITRE XLIV.

LE SAGE, QUI A ÉTÉ LE BIENFAITEUR DE M. ROSSETTI, A EXIGÉ UNE GRATITUDE FUNESTE A DANTE ET A L'EXILÉ NAPOLITAIN. OPINION DE M. DE MÉRIAN SUR LA *DIVINE COMÉDIE*. M. DE MÉRIAN EXAMINE LA SCIENCE DE DANTE. LE FLORENTIN A PUBLIÉ DES ESPÈCES DE PROPHÉTIES DE PLUSIEURS GRANDES DÉCOUVERTES DES DEUX DERNIERS SIÈCLES. M. LANDI, ÉCRIVAIN SUISSE, EST CITÉ PAR L'AUTEUR. ÉLOGE DU MARQUIS DE FORTIA. TRADUCTION EN ANGLAIS DE LA *DIVINE COMÉDIE* PAR M. CARY. TRADUCTION EN FRANÇAIS QUE M. TARVER A DÉDIÉE A LA PRINCESSE AUGUSTA. SONNET SUR DANTE FAIT PAR M. MOLLEVAUT. VERS SUR DANTE PAR Mme TASTU. *TOSCANE ET ROME*, PAR M. POUJOULAT. LE CHEVALIER MICALI, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE LA CRUSCA. M. ANTOIR. LE COMTE GINO CAPPONI. Mlle DE FAUVEAU. LA *SEDIA DI DANTE*. ANECDOTE SUR CETTE SEDIA. M. L'ABBE FEDERICI. ON N'A PAS A PADOUE, COMME L'AVOIT DIT FOSCOLO, LA SIGNATURE DE DANTE. ÉLOGE DE M. L'ABBÉ FEDERICI. VARIANTES QU'IL A DÉCOUVERTES A PROPOS DES VERS DE DANTE SUR SÉMIRAMIS. GRATITUDE DE FLORENCE ENVERS DANTE. LES FÈVES NOIRES. ANALYSE D'UNE BROCHURE DE M. MISSIRINI. ÉLOGE D'UNE MAXIME DE M. DE LAMARTINE. DIVERS TÉMOIGNAGES DU RESPECT DE LA TOSCANE POUR LA MÉMOIRE DE DANTE. MICHEL-ANGE A DESSINÉ DES SCÈNES DE DANTE. CES DESSINS SONT PERDUS. FLAXMAN. MACHIAVELLI, Mme GIACOMELLI. MM. ADAMOLLI, LASINIO, PINELLI. M. DE CORNÉLIUS. *FRANCESCA*, DESSINÉE PAR M. INGRES. FLORENCE FAIT ÉLEVER A DANTE UN TOMBEAU EN 1829. DESCRIPTION DE CE TOMBEAU. LA RÉPARATION FAITE A DANTE PAR FLORENCE EST COMPLÈTE.

Nous en avons fini avec M. Rossetti. Son livre peut être regardé aussi comme inspiré par des oppositions étrangères : l'action du bon accueil, des services, d'une bienfaisance d'autant plus dangereuse

qu'elle est plus délicate, cette action sur un étranger malheureux est telle, qu'il faut faire la part d'une reconnoissance même exagérée. Si avec cela il s'est rencontré que celui qui est appelé un *Sage* par le réfugié, se trouvoit un homme passionné pour la gloire de Dante, d'autres considérations viennent, sinon excuser, au moins expliquer la foiblesse de l'exilé; mais le *Sage*, qui s'est fait payer *en monnoie de schisme*, pourroit-on dire, s'est trompé sur la manière d'honorer son poète favori. Nous catholiques, nous recevons deux joies en lisant Dante; nous savourons avec délices l'ambroisie de la liqueur exquise dont nous abreuve le poète, et nous pouvons nous alimenter ensuite de la substance solide d'une instruction qui nous éclaire et nous montre le chemin de l'éternité bienheureuse. Le frère séparé de nous, et qui ne croit pas à nos dogmes, n'a pour l'émouvoir que l'harmonie du rhythme, la profondeur de la pensée morale, et la contexture habile des divers modes de langage qui charment l'oreille et qui occupent agréablement l'esprit : cela est une joie sans doute, mais j'ai prouvé que nous en avions deux.

Laissons le *Sage* en paix, surtout si nous avons le bonheur de lui arracher sa victime. Maintenant écoutons incidemment un autre dissident, M. de Mérian, fils de Jean-Rodolphe, pasteur de la cathédrale de Bâle. Lui aussi il aimoit Dante; sachant à fond l'italien et l'anglais, il associa toujours, dans ses études comme dans ses délassemens, Dante et Milton à Homère et à Virgile. M. de Mérian connoissoit bien Dante, et il n'a jamais pensé à voir en lui rien autre qu'un poète, franchement poète, toujours poète. Pour bien apprécier ce que dit M. de Mérian, il est à propos de le laisser libre dans ses jugemens. Qu'on

ne s'inquiète point, la somme des louanges surpassera celle des critiques !

Nous lisons dans les nouveaux mémoires de l'Académie de Berlin, 1784, pag. 453, mémoires dont il étoit collaborateur :

« Si on me demandoit à quel genre l'ouvrage de Dante appartient (il n'est question ici que de la *Divine Comédie*), je serois fort embarrassé de le dire ; il n'est d'aucun genre, il est de tous les genres ; tantôt il prend la marche de l'épopée, tantôt le vol de l'ode. Dans le *Purgatoire*, il fait retentir les sons affectueux et touchans de la plaintive élégie. Une grande partie en est didactique, et ce n'est pas la meilleure ; il tombe souvent dans le comique et même dans le burlesque ; enfin, il y a peu de chants de ce poème où l'on n'entende claquer le fouet de la satire.

« Cet ouvrage, pris dans son ensemble, ne porteroit le nom d'*épopée* que fort improprement. Dante lui a donné celui de *Comédie*, à quoi l'épithète de *divine* fut ajoutée ensuite par ses admirateurs. Mais ici le mot de *Comédie* n'a point sa signification ordinaire, et les savans ne sont pas d'accord sur celle qu'il faut y attacher. Pourquoi ne pas s'en rapporter à lui-même (c'est ce que j'ai toujours dit pour Dante)? Dans la dédicace de son *Paradis*, il assigne deux raisons qui lui ont fait choisir ce titre de *Comédie :* l'une matérielle, parce que son poème a un dénoûment heureux ; l'autre formelle, parce qu'il est écrit d'un style simple. Mauvaise raison, je l'avoue, et dont la seconde ne prouve que la modestie de l'auteur ou du faiseur de dédicace ; mais il n'en a point allégué, et probablement il n'en connoissoit pas d'autres...... Malgré des intervalles de langueur, malgré ce mélange de genres et de styles, malgré le goût défectueux et les autres vices qu'on peut reprocher au poème, d'où vient sa haute célébrité? A ceci, il n'y a qu'une réponse : du génie transcendant de Dante, du sublime, de la force, de la nouveauté de ses idées. On a fort comparé sa poésie à ces temples gothiques qui, nonobstant les défauts de leur architecture, imposent par la hardiesse de leur construction et par la grandeur de l'ensemble. Le génie couvre une multitude de péchés, et rien ne couvre le défaut de génie. Avec du goût seul, on n'est que médiocre,

quelquefois même insipide et ennuyeux, pour ne pas dire que, le plus souvent, ce mot a un sens vague et précaire, au lieu que le génie se définit lui-même ; on ne méconnoîtra jamais les monumens où luit sa flamme sacrée ; les vicissitudes de la mode n'y ont point de prise : il triomphe du temps et des âges. C'est lui qui assure à Dante une des premières places parmi les grands poètes, et surtout parmi les poètes originaux.

« Ce dernier caractère de la poésie y est marqué en traits si forts, qu'il est impossible de n'en être pas frappé ; il a sa manière propre de voir et de saisir les objets ; son expression s'élance du fond de sa pensée ; ses figures, ses images ont leur coloris particulier ; celles même qu'il emprunte, il sait l'art de les résoudre ; son style, son rhythme, et peut-être jusqu'à ses rimes tierces qui font un effet si agréable, tout est à lui ; on voit la langue italienne se former, se féconder, naître pour ainsi dire sous ses crayons ; enfin, ses idées même les plus bizarres, ses écarts les plus fantasques décèlent encore un écrivain qui marche loin des routes battues, et qui n'a que lui-même pour guide. »

M. de Mérian rapporte ce bel éloge prononcé par Salvini, à propos de Dante (*Osserv. sop. Muratori della perfet. poesia*, liv. II, chap. 1). « Nous devons « encore aujourd'hui ne pas nous lasser d'étudier « Dante ; on se flatteroit en vain de tirer d'ailleurs « le suc et le nerf de l'élocution, la majesté et la va- « riété du nombre, la clarté, la force, et surtout la « propriété du langage. » Actuellement, M. de Mérian, ce qui sera curieux pour les Italiens, remarque que les imitateurs de Dante ne sont pas confinés dans l'Italie.

« Les meilleurs poètes d'en-deçà des Alpes, les plus capables de sentir par eux-mêmes le beau et le sublime, se sont enrichis de ses richesses ; ici il suffiroit de nommer Milton, qui, par l'analogie de son sujet, se rencontre si souvent avec Dante et dans les cieux et dans les enfers. Il le prend pour modèle, non-seulement dans ses hardies compositions de mots qui rendent son style si énergique et présentent des peintures si vivantes à

l'imagination, mais encore dans ses idées les plus sublimes (1). Deux mots de Dante lui ont fourni ou rappelé celle du compas d'or entre les mains du fils de Dieu qui ouvre ce compas, et, posant une de ses pointes dans le point qu'il a choisi pour centre, fait tourner l'autre dans l'espace vide pour y décrire la circonférence de l'univers qu'il va créer, idée qui originairement appartient au roi Salomon (2). »

M. de Mérian examine successivement une foule de beaux morceaux de Dante ; ce sont en partie ceux que j'ai cités dans mon analyse, et nos sentimens sont absolument conformes quant à ces trésors de poésie. Un chapitre est ensuite consacré à la science d'Alighieri. Il sera piquant de voir la science de Dante jugée par un savant, écrivant près de cinq siècles après le poète.

« Quand la nature a jeté un homme de génie dans un siècle barbare ou à demi-barbare, avec de puissans obstacles à vaincre, et avec peu ou point de secours, hors le génie même qu'elle a mis en lui, il luttera contre ces obstacles, il se fera jour, il se distinguera par des ouvrages immortels.

« Dans les âges suivans qui auront profité de lui et raffiné sur un art où son instinct seul le guida et dont il ouvrit la carrière, les critiques viendront éplucher ses défauts ; ils le plaindront d'être trop tôt né, de ne pas vivre avec eux, à portée de recevoir leurs leçons et de se faire mener par la lisière. Mais eût-ce été le même homme? Les défauts qu'ils lui reprochent, peut-être même avec raison, ne tiennent-ils pas aux

(1) Par exemple, en parlant d'Adam et d'Eve, Milton dit :

Imparadis'd *in one anothers arms.*

Ce mot est une expression de Dante.

Quella che imparadisa *la mia mente.* (*Purg.* XXVIII. 3.)

M. de Mérian se trompe ici ; il dit *Purgatoire* au lieu de *Paradis.*

(2) Je cite le passage de Salomon (*Proverb.* VIII. 27) :

Quando certâ lege et gyro vallabat abyssos.

A l'égard des vers de Dante, les voici :

Colui che volse il sesto
Allo stremo del mondo. (*Parad.* XIX. 40. 41.)

grandes choses qui le font admirer? Environné de la lumière de nos sciences, de tant de modèles, de tant d'entraves, où un goût sévère, juste quelquefois, souvent capricieux et factice, resserre nos écrivains, son génie se fût-il déployé avec la même hardiesse? eût-il pris le même vol? j'ai peine à le croire. Dans un pareil asservissement, l'esprit perd de son énergie naturelle, ses ressorts se relâchent, on craint d'abandonner le chemin battu; on fait comme les autres, on n'est rien par soi-même.

« Il se pourroit donc, à tout prendre, qu'Homère et Dante eussent plus gagné que perdu à ne pas vivre avec nous, et pour m'en tenir à Dante, loin de regretter qu'il n'ait pas eu les connoissances qui circulent de nos jours, je suis fâché de lui voir celles que son siècle lui permettoit, puisque c'est précisément l'écueil où sa muse a échoué.

« Je dis sa muse, car je ne nie point que la langue italienne n'ait été enrichie par là et n'ait acquis le langage des sciences où il sut, le premier, la plier. Je conviens de plus que les expressions qu'il invente dans cette vue portent encore l'empreinte de son génie ; mais il n'en est pas moins vrai que sa poésie a souffert de sa science (j'ajoute à ce que dit M. de Mérian : comme sa poésie a souffert aussi de sa politique), et que l'amour du Lycée l'a détourné du sentier du Parnasse. »

M. de Mérian remarque, avec tous les bons historiens, que du VIII[e] au XI[e] siècle, la science d'alors étoit en dépôt chez le clergé. Vers la fin du XI[e] siècle, la dialectique d'Aristote commença à se remontrer, mais seulement d'après les traductions faites autrefois par Victorin et par Boèce.

Dans le XIII[e] siècle, et par les soins de l'empereur Frédéric II, les œuvres de ce philosophe furent mal traduites de l'arabe en latin ; elles avoient été déjà très-mal traduites du syriaque, après avoir été traduites aussi mal du grec.

Successivement, l'Aristote arabe étendit ses conquêtes, et dès le XIV[e], il régna sur le trône de l'école, où il se maintint jusqu'à la renaissance des lettres, et d'où,

dans quelques régions de l'Europe, il n'est pas encore descendu. (Nouveaux mémoires de l'Académie de Berlin, pag. 501.)

Dante l'y trouve bien établi et bien affermi. M. de Mérian, si bon juge de la science, ne cesse de répéter que Dante étoit poète et devoit rester poète.

« Mon opinion est que Dante vouloit plaire à toutes les classes d'hommes; que, tandis qu'il charmeroit l'Italie entière par la beauté de ses vers, il vouloit encore étonner les docteurs mêmes par la profondeur de sa science. Il eût dû sans doute s'en tenir au premier parti et préférer le mot naïf de la femme véronaise (*voy.* plus haut ce que j'ai dit, pag. 201) aux acclamations des coryphées de l'école; son poëme en eût été plus court, mais poëme d'un bout à l'autre, moins discordant dans son ensemble, d'un intérêt plus général et plus soutenu; il y régneroit une action plus continue et moins étouffée par les longueurs du raisonnement; car si l'on retranchoit la partie raisonnante ou raisonneuse de la *Divine Comédie,* elle se reduiroit d'un bon tiers (il resteroit toujours près de dix mille vers); des chants entiers du *Purgatoire* et plus de la moitié du *Paradis* s'en iroient en fumée, sacrifiés aux muses et aux grâces, à ces ennemies mortelles du syllogisme, du dogmatisme, du philosophisme. »

Après plusieurs critiques très-sensées, M. de Mérian convient qu'à propos de questions physiques et astronomiques, il échappe au poète, non-seulement des vers heureux, mais des *indications anticipées*, des espèces de *prophéties* de ces grandes découvertes que le siècle passé et le siècle suivant ont vu éclore et mûrir, et que, dans celui de Dante, on pouvoit à peine soupçonner. Les jugemens de l'académicien de Berlin, sur l'ensemble de la science de Dante, finissent ici par devenir sévères, et sa conclusion est que la science gâte la poésie.

Au total, la dissertation de M. de Mérian est un

morceau de main de maître. Malheureusement souvent il revient à ses opinions protestantes. Il ne croit pas, dit-il, à l'efficace des messes et des prières pour les morts; mais en lisant certains passages de la deuxième *Cantica*, il est affecté, comme s'il y croyoit. Nous pouvons ajouter que le cœur le ramène aux sentimens que son incrédulité voudroit repousser.

Je dirai aussi quelques mots d'un autre écrivain suisse. Son livre est rare, il ne se vend pas à Paris; je ne l'ai pu trouver que dans la bibliothèque de mon excellent ami le marquis de Fortia (1). M. Antoine Landi, conseiller et poète de la cour de Prusse, et académicien florentin, a publié une histoire de la littérature d'Italie, à Berne, en 1784; elle est évidemment imitée de Tiraboschi, et l'auteur n'en fait pas mystère. Dante est jugé ainsi par M. Landi :

« Dante a mérité le nom de *divin* dans un siècle où la langue étoit encore grossière et la poésie dure et languissante, sans feu, sans harmonie et avec peu de rimes. Dante franchit tous ces obstacles; il enrichit sa langue de nouveaux mots; il trouve des milliers de rimes; il plie à l'harmonie de la versification des idées qu'on auroit à peine osé exposer en prose; il quitte tout à coup les sujets qui jusqu'alors avoient fourni matière à la poésie; il pénètre dans le centre de la terre, ensuite il s'élève au-dessus des cieux, et il fait servir son poème à la description du ciel, de l'enfer, de la terre, des planètes, des vertus ou des crimes des hommes, de leurs supplices ou de leurs récompenses, enfin des esprits, des anges, de Dieu lui-même, et marchant par cette route où personne ne l'a précédé et où nul n'a osé le suivre, il se montre à la fois grand

(1) Ce bon ami, cet excellent confrère, m'a fourni une foule d'informations utiles. Arrivé bien près du dix-septième lustre; il continue de se livrer à des travaux littéraires; il encourage la jeunesse, il aide les indi gens; il consacre une vieillesse heureuse et calme aux pratiques les plus nobles de la religion et de toutes les sortes de bienfaisance.

philosophe pour son temps, métaphysicien profond, *théologien sublime, excellent moraliste et poète inimitable.* »

On voit clairement que Tiraboschi a été le guide de M. Landi.

Je ne puis pas parler avec détail d'une traduction anglaise faite par M. Cary; je ne la connois pas, j'en ai entendu faire l'éloge. Ce nom est aussi celui d'un homme de lettres, qui a composé à Londres des ouvrages très-estimés sur la géographie. Je ne sais pas si ces écrivains sont parens d'une Anglaise, catholique pieuse, musicienne savante, qui réside en ce moment à Paris, et que les dames les plus honorables et du plus haut rang affectionnent avec la plus tendre amitié.

M. Tarver a publié aussi à Londres une traduction de l'*Enfer* en langue française. M. Tarver parle avec peu de chaleur de la traduction de M. Cary; mais il n'y avoit pas rivalité entr'eux, puisqu'ils n'écrivoient pas dans la même langue. J'ai lu la traduction de M. Tarver; elle est fidèle, et quoique l'auteur ne soit pas Français, il s'exprime très-élégamment dans notre langue. Son travail est dédié à son altesse royale madame la princesse Augusta (2 vol. in-8°, Londres, Dulau, 1826); le texte est en regard. Au tom. Ier, chant xxv, pag. 266, M. Tarver a fidèlement rapporté les vers 115, 116 et 117, qui font partie de la transmutation d'un homme en serpent et d'un serpent en homme; mais il ne les a pas traduits. Si M. Tarver n'a pas voulu que l'on pensât à ces vers, il a trouvé le moyen le plus sûr d'appeler l'attention sur ce tercet.

Je dirai un mot de la belle traduction latine de l'épisode d'Ugolin, par M. Lebeau; de la traduc-

tion en vers français de l'*Enfer*, par M. Terrasson, poète très-distingué; de plusieurs essais, aussi en vers, par M. Etienne Masse. Je n'ose pas insérer ici un sonnet que M. Mollevaut a bien voulu m'adresser après avoir lu ma traduction; un sentiment de réserve doit me retenir. Je n'en remercie pas moins mon confrère, qui n'a rien perdu de la verve avec laquelle il a lutté contre Virgile.

J'adresserai mes félicitations à Mme Tastu, qui a consacré à Dante un article d'un grand intérêt dans le *Dictionnaire de la Conversation*. Une de ses ingénieuses poésies, intitulée, *Dante*, mériteroit d'être citée tout entière. La Muse française assure qu'il est doux de visiter les bords de l'Arno, ensuite elle s'attaque à Dante lui-même, et multiplie avec un art délicieux une foule d'allusions aux vers d'Alighieri :

Pour gravir après toi la montagne sacrée,
Dante, il faut imiter ta marche mesurée,
Et ne lever le pied, pour faire un nouveau pas,
Qu'après avoir d'abord affermi le plus bas.
Sur les degrés polis de cette route sainte,
Un ciseau merveilleux a laissé son empreinte.
A chaque son divin, par l'esprit entendu,
Comme un sonore écho, le vers a répondu.
Quel art nous apprendroit sa musique profonde?
C'est l'herbe qui frémit, c'est l'ouragan qui gronde;
C'est l'aigle, au vol altier, dont l'aile bat les airs;
La chute du torrent ou la plainte des mers;
Ou plutôt c'est ainsi, sous la joie et la peine,
Que vibre ce divin instrument, l'ame humaine!
C'est le chant d'une mère à son fils endormi;
C'est le cri d'un ami qui revoit son ami;
C'est l'accent enflammé d'une ardente prière;
C'est le soupir amer qu'étouffe une ame fière,
Quand du poids de l'exil contraint à se charger,
Son pied monte ou descend l'escalier étranger.

L'auteur suppose qu'elle voit Dante qui lui parle.

Toi jouter contre moi ! dit-il avec dédain ;
Toi poser ta main frêle entre mes doigts d'airain !
Toi marcher à mon pas ! toi juger, toi maudire !
Et sa lèvre retient tout ce qu'il m'alloit dire.

Je suis forcé de m'arrêter malgré le plaisir que j'aurois à citer ; il faut lire le morceau entier dans la troisième édition, Paris, Didier, 1838, pag. 251.

M. Poujoulat, dans son ouvrage, intitulé : *Toscane et Rome*, donne des détails sur ce qu'on appelle à Florence le *sasso di Dante*. Il explique très-bien que, vers le côté méridional de Sainte-Marie *del Fiore*, un petit carré de marbre blanc, enchassé dans un trottoir, porte cette inscription : *Sasso di Dante*. Là, avant 1300, venoit souvent s'asseoir le poète, si l'on en croit la tradition. Ni Sainte-Marie, ni le Campanile n'existoient alors. Le monument le plus important de la place étoit le baptistère qui n'avoit pas encore reçu son enveloppe de marbre, ni ses superbes portes en bronze. Du banc qui étoit son siége accoutumé, Dante pouvoit contempler ce baptistère, qu'il appeloit mon beau saint Jean, *mio bel san Giovanni* (*Enfer*, XIX. 17). Dans sa *Toscane et Rome*, M. Poujoulat mentionne deux personnes à qui j'ai eu aussi des obligations pour mener à bien mes divers ouvrages, le chevalier Micali, de l'Académie de la Crusca, qui représente la gloire des études historiques dans la patrie de Machiavel et de Guichardin, et M. Antoir, attaché à la légation française, le plus utile et le plus complaisant ami qu'on puisse avoir à Florence.

M. Poujoulat parle bien du palais Capponi, mais il ne fait pas mention du comte Gino Capponi,

aujourd'hui l'un des ornemens les plus brillans de la littérature toscane. Je me garderai bien de ne pas mentionner Mlle de Fauveau, qui a voué à Dante une admiration si complète, et qui a reçu en récompense des inspirations si délicieuses pour la composition appelée *la Francesca*, que l'on ne se lasse pas de voir dans le cabinet de M. le comte Pourtalès, à Paris.

M. Missirini, après M. Poujoulat, a parlé du *sasso di Dante* dans sa *Vita di Dante Alighieri*, 1 vol. grand in-8°, *nello stabilimento artistico tipografico Fabris*, 1840, pag. 22, et il raconte une anecdote que je n'ai pas encore lue dans d'autres livres ou qui m'a échappé. Elle ne mérite pas, dit M. Missirini, une place dans la vie d'un si grand homme. Néanmoins, comme elle atteste sa miraculeuse mémoire (*ritentiva*), nous la rapporterons.

Dante étoit assis sur cette pierre, quand il passa un inconnu, qui lui dit : « *Je suis embarrassé pour* « *faire une réponse*, *je ne sais comment me tirer* « *d'affaire. Puisque vous êtes si savant et si habile*, « *vous pourriez me la suggérer, ce que je ne puis* « *faire. Quel est le boccone le meilleur?* » Dante immédiatement répondit : « *Un œuf!* » Voilà qu'une année après, à la même heure, Dante étant assis sur son *sasso*, le même homme qu'il n'avoit plus revu reparoît, et lui dit : « *Avec quoi* (*con che*)! Dante, sans y mettre plus de temps, repartit : « *Avec du sel.* » Ce fut une chose admirable, qu'aussi peu prévenu comme il l'étoit, il se rappelât tout à coup les idées d'une année précédente sur un objet si futile, et qu'il répondît avec une telle présence d'esprit.

Dante, dont j'espère que nous connoissons bien la vie, n'étoit alors que *le poète* connu par ses sonnets; il n'avoit encore été ni prieur, ni politique, ni banni.

On ne me pardonneroit pas si, après avoir rapporté un fait qui n'a certainement pas une grande importance, je négligeois de rechercher jusqu'à quel point nous pouvons espérer qu'il existe quelqu'autographe ou quelque signature de Dante. Foscolo et d'autres ont cru que la famille Papafava, de la maison de Carrare, résidant à Padoue, possédoit une signature de Dante. Voulant m'instruire à ce sujet et traiter ce point dans mon histoire, j'ai écrit à M. Federici, garde de la bibliothèque impériale et royale de Padoue, en le priant de demander quelques informations à M. le comte François Papafava, avec qui j'avois été lié à Rome. M. Federici m'a répondu le 25 novembre 1840. Il résulte de cette réponse que les comtes Papafava possèdent en effet un *Istromento* où il est question de Dante. Cet *Istromento* sert de document à une précieuse chronique carraraise inédite, écrite en langue pavana (*padovana*) et de l'an 1306. Cet acte a été passé le 27 août, à Padoue, dans la maison de la signora Armota dei Papafava. M. Federici a transcrit dans sa réponse les noms de tous les témoins. « *Presentibus Antonio notario q. dñi Zily de Cerudis de contracta pontis altinati; Jacobo filio dñi Petri da prædicta contracta, Manfredino notario q. Blondi a S. Leonardo; DANTINO q. Alligery de Florentia et nunc stat Padue in contracta S. Laurenty; Gualterio dicto santo q. Guarnery famileo dicte domine; et Jacobino dicto Getula notario q. Petri a S. Cruce, et aliis testibus rogatis, specialiter convocatis.* » Tous ces témoins, parmi lesquels se trouvoit Dante, furent présens à la remise de 1705 livres données par Philippe, fils de Canto q. Ugolino di Somajo, de la *contrada* de Saint-Laurent de Padoue par contrat *a mutuo* avec Boniface

de Carrare q. Giacomino Papafava, etc., etc., etc.

Le notaire qui passa l'acte fut Corsino q. Neri de Siccis; l'*Istromento* fut copié authentiquement par François q. Jean di Centeranio en 1335, et un notaire, Baptiste Bradiolo, sur cette copie authentique en a fait une autre. Cette copie, que conservent les comtes Papafava, est écrite sur parchemin. Ainsi, l'écriture de Dante ne se trouve pas sur cet acte; son nom comme témoin est seulement rapporté par le notaire. Dante avoit alors quarante-un ans. Nous remarquerons ce diminutif de *Dantino*. Du reste, il n'y a aucun doute sur l'authenticité de l'acte, et nous savons qu'alors Dante se trouvoit à Padoue (1).

(1) Je remercie M. Federici de cette communication. Il a beaucoup travaillé sur Dante; c'est à lui que nous devons l'heureuse correction faite au chant v de l'*Enfer*, vers 59. Jusqu'ici on lisoit :

Che succedette a Nino e fu sua sposa.

Il est question de Sémiramis, et Dante auroit dit : « Qui succéda à Ninus, « et fut son épouse. » Mais qu'est-ce que cela signifie : « Sémiramis suc« céda à Ninus, après avoir été son épouse. » Où est le mordant, l'imprévu de la pensée? On est venu *au secours* de Dante, et on a dit que c'étoit une *synchyse*, c'est-à-dire une confusion, une transposition de mots qui trouble l'ordre et l'arrangement d'une phrase, d'une période. Selon deux commentateurs, Dante auroit dû dire : « Qui fut l'épouse de Ninus et qui « lui succéda. » Mais cela n'explique pas un vers précédent où le poète déclare que Sémiramis ordonna par une loi qu'on regardât comme permis ce qui plairoit. M. Federici, en mettant en ordre sa bibliothèque, a trouvé un ouvrage du P. Paul Attaccanti, florentin, de l'ordre des Servites, intitulé : *Quadragesimale de reditu peccatoris ad Deum*, dans lequel ce religieux avoit inséré des fragmens d'un commentaire qu'il avoit composé sur Dante. Au chant v de l'*Enfer*, il écrit ainsi le vers en question :

Che sugger dette a Nino, e fu sua sposa.
« Qui donna le sein à Ninus, et fut son épouse. »

Voilà Dante, voilà l'explication de la loi abominable de cette mère incestueuse, voilà une opposition d'idées qui fait frémir! Après cela, on dit qu'avec ces conjectures, il faut établir que Ninus est mis ici pour Ninias. Mais il existe des auteurs qui assurent que le premier fils de Ninus

J'ai prouvé que j'avois à cœur de rassembler dans mon histoire tout ce qui pouvoit expliquer Dante, tout ce qui devoit étendre sa gloire, et de m'attacher même aux circonstances qui caractériseroient ses fautes et ses erreurs. J'ai tenu à faire apprécier la conduite honorable du Saint Siége, qui, bien loin d'opposer aucun obstacle à ce qui agrandissoit la renommée du génie florentin, avoit plusieurs fois encouragé le vœu de l'Italie reconnoissante. Il me reste à disculper la Toscane des reproches amers qu'on lui a trop souvent adressés, en répétant qu'elle n'étoit qu'une mère *parvi amoris*. On doit être convaincu, comme moi, qu'il étoit impossible que Dante retournât dans sa patrie, même en 1321 : les esprits étoient encore trop agités; les guelfes noirs possédoient la puissance, et la possédoient avec colère, avec un esprit de vengeance ; ils imprimoient l'orgueil de leur victoire à toutes les institutions, aux lois, aux usages, aux coutumes. On diroit presque que cet esprit, qui n'entendoit permettre aucune parole de clémence, vouloit se mêler aux plus ordinaires habitudes. Le *blanc*, cette belle couleur, ou

et de Sémiramis s'appeloit aussi Ninus. Le P. Attaccanti ajoute expressément dans son commentaire :

Quasi dicat : illa est Semiramis, luxuriosissima, quæ habuit in virum Ninum, quem lactaverat, et ne homines obloquerentur de eâ, fecit legem ut omnibus liceret uxorari ad libitum.

Le P. Attaccanti avoit dit précédemment : « Sémiramis, reine de Babylone, dénigra toute sa renommée, en acceptant pour époux son fils Ninus, « et ensuite le fils de son fils, Ninias. Elle fut tuée par ce dernier. » Je remercie de nouveau M. Federici. Il donne encore une foule d'autres variantes remarquables extraites du même commentaire. Comme il seroit à désirer que toutes les recherches du P. Attaccanti fussent imprimées! Je contribuerai peut-être à donner cette idée, en louant la science, le zèle et les heureux efforts de M. Federici pour propager la gloire de Dante.

Honneur à M. Federici ! Avant lui, un des plus beaux vers de Dante nous étoit inconnu.

plutôt cette couleur noble, ce flot de lumière que Platon désigne comme la nuance la plus agréable aux dieux, celle dont ils doivent être vêtus, s'ils nous apparoissent; le *blanc* avoit été condamné à une flétrissure. Si l'on procédoit à une élection au scrutin, on mettoit dans l'urne des fèves noires et des fèves blanches. Les noires approuvoient, les blanches excluoient (1). Il faut dire en même temps qu'on en agit encore ainsi, sans avoir conservé un souvenir bien vif des anciennes animosités. Il n'y a plus que les personnes versées dans la connoissance des faits historiques qui sachent la cause de cet usage. Il est vrai aussi qu'à Florence les hommes d'études sont très-nombreux. En Toscane, il reste donc une trace de la défaite des blancs, mais il n'y existe aucun homme,

(1) Cela existe encore aujourd'hui, tant les préjugés des peuples sont difficiles à déraciner! Je citerai d'abord une note de M. Libri, que je trouve dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, tom. II, pag. 166:

« C'est en haine des blancs que les Florentins adoptèrent un usage qui « est contraire à ce qui se fait dans le reste de l'Europe. A Florence, lors« qu'il s'agit de voter par des boules ou des fèves, les boules noires sont « favorables et absolvent, et les blanches condamnent. De là le mot « *imbiancare*, pour rejeter. Tout étoit différent entre ces diverses fac« tions, les armes, le costume, la manière de porter les cheveux, jus« qu'aux Tours des maisons qui étoient faites différemment. »

Je cite avec plaisir M. Libri, qui m'a confié avec affection beaucoup d'ouvrages importans pour que je pusse continuer mon ouvrage. M. Libri est un de ces savans profondément hommes de lettres, qui mériteroient d'appartenir à notre compagnie quoiqu'ils aient déjà reçu la récompense de leurs travaux à une autre classe de l'Institut. Je dirai encore que moi-même j'ai appris cet usage de Florence et ce genre de scrutin d'une manière qui d'abord m'avoit affligé. On m'avoit proposé de faire partie de la *Société Colombaire* de Toscane; j'acceptai avec joie; on me donna alors un rendez-vous au lieu des séances de l'Académie. J'arrivai trop tôt; on votoit sur mon admission : on ne me dit pas de me retirer. Le président, monseigneur Ricci, tiroit les fèves de l'urne. Je ne voyois que des fèves noires; alors je regardai les visages; ils étoient tous amis et sourians. Enfin, le président prononça mon admission à l'unanimité. C'étoient cependant ces maudites fèves noires qui avoient assuré le succès de la demande de mes amis. Dieu nous garde des fèves noires ailleurs qu'à Florence!

à quelque classe qu'il appartienne, qui méconnoisse la grandeur de Dante, ce *blanc* illustre qui mourut dans l'exil. Ce sentiment si général des Florentins, qui ne put exercer aucune influence à l'époque où les biens du banni avoient été partagés entre quelques-uns des vainqueurs, ne tarda pas à se manifester après sa mort. J'ai indiqué dans ce récit diverses démarches qui honorent la ville de Florence : il eût été trop difficile de la disculper, si d'avance on n'avoit pas fait connoître cette disposition généreuse et cette réparation solennelle que je conduirai pas à pas jusqu'au dernier hommage rendu au poète en 1829.

Florence eut constamment pour maxime qu'elle devoit de la reconnoissance à son poète. Cette maxime, à la fois de bon sens et de vertu, vient d'être exprimée, d'une manière très-remarquable, dans le rapport sur la propriété littéraire par M. de Lamartine, qui dit :

« L'ingratitude peut profiter à la gloire, car elle la « rend plus touchante, mais elle n'enrichit jamais les « nations. »

Je cite à présent M. Missirini (1) :

« La belle Toscane, qui s'est élevée dans le monde « à un tel signe de grandeur que l'homme ne peut « diriger sa pensée vers le ciel, ni reporter ses yeux « sur la terre, ni pénétrer avec l'esprit dans les pro- « fonds abîmes, sans *magnifier* les gloires de cette « ville, unies à celles de Galilée, qui a découvert les « prodiges du firmament ; à celles d'Améric, qui a « trouvé une grande partie de la terre ; à celles du « divin Alighieri, qui a décrit les cercles épouvan- « tables de l'enfer ; la belle Toscane est encore cé-

(1) *Delle memorie di Dante in Firenze, e della gratitudine de' Fiorentini verso il divino poeta, commentario di Melchior Missirini, seconda edizione. Firenze a spese di Casini*, 1830, pag. 5.

« lèbre par la renommée de son élégance et de son « excellence dans les arts. »

J'applaudis à ces louanges si brillamment accordées à la Toscane par la plume de M. Missirini. Je regrette seulement qu'à côté des vrais prodiges du ciel, des vraies explorations d'Améric qui lui appartiennent sans altérer la gloire de Christophe Colomb, le panégyriste ait placé le voyage fantastique de Dante dans des régions où il a pénétré seul, et que nous n'avons pas pu reconnoître après lui. Ce qui est visible encore ne devoit-il pas être distinct de ce que nous admirons sur la parole du poète? Je ne hasarde cette réflexion que parce que, dans tout mon ouvrage, je me suis attaché à bien séparer ce qui tombe sous les sens de tout ce que nous offre l'expression ardente et incertaine de l'imagination. Je n'entends cependant déprimer en rien ces parures brillantes de la littérature. Enfin, le vrai, en tout, a la première place.

M. Missirini m'excusera si je suis un instant moins poète que lui; je vais le suivre désormais, en donnant une entière approbation à ses paroles. Il continue son raisonnement, et se plaint de ce qu'on a voulu nier la gratitude de Florence, de ce qu'on a prétendu que la rancune a duré plusieurs siècles. La sainte vérité ordonne de défendre la patrie de Dante, surtout au milieu des suffrages qu'accorde de toutes parts l'Italie, la patrie commune! Je ne veux pas dérober à M. Missirini l'honneur de parler lui-même; il s'exprime ainsi, pag. 8 :

« On a dit que Dante Alighieri avoit été formé par la nature sur le type des grands hommes de l'antiquité qui répandirent des sources de tout savoir; qu'il avoit été formé sur le modèle de ces génies privilégiés qui, comme Pythagore et Aristote, anticipèrent le temps où devoit se développer la science, et

enfin sur l'exemple de ces cœurs généreux voués au vrai, qui, comme le sévère Tacite, nous inspirent le dégoût et le mépris pour les auteurs des calamités des peuples, et nous pénètrent d'un saint respect pour la vertu malheureuse, marquant du sceau du blâme et de l'anathême quiconque, par *vileté* ou par noire perfidie, vicie la dignité humaine.

« Si cette sentence n'avoit pas été démontrée véritable par cet esprit ferme et ce libre courage, qui, loin de se clouer servilement à la pensée des autres, bien au contraire sut clouer à la sienne les nations diverses, et, souverain majestueux, occuper les premières hauteurs de la raison et de l'inspiration, il suffiroit, pour rendre évidente cette sentence, de bien considérer le désir ardent dont le poète brûla pour obtenir la gloire des siècles ; noble sentiment qui engendre les choses admirables ; qui remplissoit le cœur des anciens et leur inspiroit ces merveilles placées au-dessus de la condition des hommes! Aujourd'hui ce sentiment, dans la lâcheté de nos efforts, est abaissé et suffoqué, au point de rendre la vie misérable et ignoble. »

Dante en effet, dans son poème, ne demande, n'attend pas d'autre récompense; il n'en promet pas d'autre à ceux qu'il rencontre, et il ne veut aspirer qu'à cette ardeur démesurée de vivre dans la postérité.

Dante a été exaucé; la vénération qu'on lui porte est arrivée à une sorte d'apothéose.

Nous marquerons les dates du repentir des Florentins. M. Missirini voudroit que ce rappel dont nous avons parlé, et que Dante repoussa avec un si noble orgueil, fût le premier acte de ce repentir. Non, il n'y aura pas à rétracter ce que nous avons dit à cet égard. On attachoit à ce rappel de telles conditions, qu'il est plus convenable de n'en pas parler ici. Laissons arriver Bocace; lisons le document de 1350, qui accorde un secours à Béatrix, fille de Dante (*voy.* plus haut, pag. 509); passons à la chaire fondée par

la république florentine en 1373, pour que Dante soit expliqué et livré à l'admiration générale en Toscane. Le poème est lu dans les temples ; honneur singulier ! Coluccio Salutati compose des vers latins à la louange de l'exilé, et Coluccio étoit chancelier de la république en 1375. Ces vers sont cités dans le quatrième volume de l'édition de M. de Romanis, 1815-1817, tom. IV, pág. 51 de la 2e partie ; d'autres vers sont rapportés par Pelli, pag. 152 de ses *Memorie*, Florence, 1823. La vie de Dante étoit écrite par Philippe Villani, célèbre jurisconsulte ; par Léonard Bruni d'Arezzo, secrétaire de la république ; par Philippe Rinuncini et Giannozzo Manetti, illustres littérateurs : des Florentins copioient à l'envi les manuscrits d'Alighieri. On dit que Bocace copia lui-même la *Divine Comédie*, et qu'il se fit une gloire de montrer publiquement ce manuscrit.

Dante étoit devenu comme Homère, la minière inépuisable de grandes conceptions, surtout en Toscane. André Organa en tira sa magnifique composition de la chapelle Strozzi, à Santa Maria Novella. Un peintre, originaire florentin, Paul Farinata Degli Uberti, représentoit l'enfer à Vérone, sur la façade de la maison du palais de la famille Morozna. Enfin, une lettre de Marsile Ficin, publiée avec le commentaire de Landino, annonce que le buste du poète fut solennellement couronné de laurier dans le baptistère de Saint-Jean, comme Dante l'avoit demandé dans le chant xxv du *Paradis*. Depuis long-temps Florence ne perdoit pas de vue l'habitation des Alighieri et celle de Béatrix Portinari, et l'on y avoit fait placer des inscriptions. On signaloit à l'attention publique la maison du banni, près de la Porta Pinti. On ornoit de peintures relatives au paradis, la chapelle patronale de la famille

Alighieri, placée à droite de l'autel de l'église priorale de Saint-Remy.

Les savans, les citoyens, les poètes, les orateurs avoient honoré Dante. Un religieux qui l'*expliquoit* dans le Dôme (*Santa Maria del Fiore*) y fit placer un tableau peint sur toile où Dante étoit représenté. A ce tableau, plus tard, on a substitué celui que l'on voit encore aujourd'hui; Dante y est figuré avec les trois royaumes et une vue de Florence. Au-dessous on lit ces vers composés par Salutati, suivant Pelli, et par Barthélemy Scala, suivant Lami et Salvini :

Qui cœlum cecinit, mediumque imumque tribunal,
Lustravitque oculis cuncta poeta suis,
Doctus adest Dantes, sua quem Florentia sæpe
Sensit consiliis, ac pietate patrem.
Non potuit tanto mors sæva nocere poetæ,
Quem vivum virtus, carmen, imago facit.

« Le poète qui chanta le ciel, le tribunal du milieu et celui « de l'abîme, et qui les vit tous de ses yeux, le savant Dante « est ici présent. Sa Florence souvent l'entendit dans ses « conseils et le trouva tendre envers elle comme un père. La « mort cruelle n'a pu nuire à un si grand poète; il vit dans « sa vertu, dans ses chants et dans cette image. »

On lira avec plaisir quelques détails sur ce tableau, peint par André Orgagna, né en 1329. Le poète est en pied et de grandeur naturelle; sa figure grave porte l'empreinte de ce doux contentement que donne la conscience d'un haut talent et l'habitude de s'abandonner à des contemplations bienheureuses (1). Il

(1) Je possède dans ma galerie un portrait de Dante sur bois. MM. Sampieri et Gotti, experts de la ville de Florence où je l'ai acquis, l'attribuent à André Orgagna. Ce portrait a beaucoup de ressemblance avec celui qu'on voit dans l'église du Dôme, et que je décris ici. Le poète est représenté la tête couverte d'une draperie rouge et ornée d'une couronne de laurier. Le costume est le même. Ce tableau que je vais faire lithographier est très-précieux; il a de hauteur 588 millimètres et de largeur 585.

faut remarquer dans les vers latins ces expressions touchantes *sua Florentia*, que j'ai traduites exprès mot à mot, pour les opposer à *parvi mater amoris*.

On frappa ensuite une médaille en grand module. Le cabinet impérial de Vienne en conserve un magnifique exemplaire.

En 1587, le sénateur Baccio Valori, consul de l'académie florentine, fit inaugurer un buste de Dante sur la porte du *Studio* de Florence.

Nous ne parlerons que plus tard du portrait de Dante, peint par Giotto, dans la chapelle dite du *Bargello*, parce qu'on ne l'a découvert que depuis peu de temps, et qu'alors le poète n'avoit que vingt-six ans.

Masaccio a représenté Dante dans un des personnages du *Martyre de saint Pierre*, qu'on voit au *Carmine*, à Florence.

On continuoit de réclamer les restes du poète auprès des autorités de Ravenne, par suite d'un décret de 1396 portant qu'il seroit élevé un magnifique tombeau à Dante dans l'église cathédrale. En 1429, les prières furent renouvelées en vain, et toujours repoussées à Ravenne. Nous connoissons les démarches faites du temps de Michel-Ange auprès de Léon X, le 20 octobre 1518, et l'offre faite par celui qui mérite d'être appelé le *Dante de la sculpture*. (*V*. p. 525.)

Ce fut quelque temps après que Michel-Ange orna de dessins un exemplaire de la *Divine Comédie*, qui contenoit le commentaire de Landino. C'étoit un exemplaire de choix sur grand papier, avec une marge étendue. Là Buonarroti avoit dessiné à la plume une quantité d'attitudes variées et merveilleuses, toutes empruntées au poème. On peut lire à ce sujet le *Parallèle entre Dante et Michel-Ange*, auquel André Rubbi

a donné une place dans le *Parnaso italiano* (*Dante*, t. I). Ces dessins, qui excitoient une admiration générale, étant devenus la propriété d'Antonio Montauti, périrent avec tous ses effets dans une traversée entre Livourne et Cività-Vecchia. Si nous possédions encore ces chefs-d'œuvre, nous verrions d'un même regard ces deux génies qui ne formoient qu'une ame (*Parnas. ital.*), et qui savoient expliquer merveilleusement la même image avec des instrumens différens ; on leur a appliqué ce que les anciens disoient à propos de leur grand sculpteur : « *Phidias homérise* (1). »

(1) Il faudra pleurer éternellement la perte des dessins de Michel-Ange : différens artistes ont cherché à nous consoler. Je parlerai peu des gravures sur bois qui ont orné les premières éditions du poète ; les dessins de Flaxman, faits pour accompagner les éditions du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, sont estimés ; peut-être cependant est-il toujours trop voisin de l'antique. Ce genre d'expression ne peut pas toujours s'appliquer à Dante, qui a représenté des scènes d'une autre nature. Néanmoins cette collection est très-recherchée et mérite de l'être.

En 1806, l'année de la mort de Flaxman, J.-J. Machiavelli de Bologne a dessiné des scènes de la *Divine Comédie*. Elles n'étoient pas publiées encore en 1815, suivant une note que je possède, et qui est signée de M. Van de Vivere de Wambeke, savant flamand, qui demeura long-temps à Rome, et qui, à ma prière, voulut bien faire des recherches sur ce sujet. J'ai dans ma bibliothèque un exemplaire incomplet que Machiavelli avoit envoyé à Rome, en 1810, à mon ami M. Seroux d'Agincourt. Pour l'*Enfer*, il y a trente-neuf planches in-4° oblong ; pour le *Purgatoire*, il y en a trente-sept, même format. Je n'ai rien de relatif au *Paradis*. Je crois que, depuis, cette collection a été publiée complète. Dans quelques planches, l'on reconnoît du talent. Le sentiment général est plus *dantesque* que dans Flaxman ; le dessin d'ailleurs est loin d'être aussi correct.

L'éditeur Blaise a publié à Paris, en 1813, cent figures dessinées et gravées par Mad. Giacomelli (le vrai nom est Chomel), pour orner la *Divine Comédie* de Dante que j'avois traduite en 1811, 1812 et 1813. Cette collection a tenu une fidèle compagnie à mon ouvrage ; les étrangers l'ont demandée avec instance. Ce n'est pas le burin de Flaxman, qui a plus de nerf ; ce n'est pas le sentiment un peu exagéré quelquefois de Machiavelli : c'est la main d'une femme délicate et réservée. Il y a des scènes dans le *Paradis* qui sont exquises. On juge aussi que Mad. Giacomelli n'a étudié que nos grands maîtres français dont elle est l'élève ; son goût est pur, le contour est élégant. Dante auroit souri aux efforts de cette noble interprète.

Nous avons vu qu'un monument fut élevé à Dante par Bembo, préteur de Ravenne, en 1483. Cet hom-

De 1817 à 1819, MM. A. Renzi, G. Marini et G. Muzzi ont publié à Florence une magnifique édition de la *Divine Comédie*, grand in-fol., dédiée à Canova. L'*Enfer* offre quarante-quatre planches, le *Purgatoire* quarante et le *Paradis* quarante-une; en tout cent vingt-cinq. M. Adamolli est l'inventeur des dessins de l'*Enfer*, qui pour la plupart ont été gravés par M. Lasinio fils, car quelques-uns ont été gravés par M. Adamolli, le dessinateur. Les planches du *Purgatoire* ont été dessinées par M. Adamolli et gravées en partie par lui et par M. Lasinio fils. La planche XXXV n'annonce que le dessinateur et ne porte aucun nom de graveur; elle représente la femme qui cueille des fleurs, chant XXVII. A la suavité du burin, on croiroit que c'est l'œuvre d'une jeune fille. Les planches du *Paradis* sont dessinées par MM. Nenci et Adamolli, et gravées par MM. Lapi, Masselli, Lasinio fils, Benucci et Migliavacca : tout cela forme un très-bel ouvrage. Le sort des livres est bien extraordinaire. Je me suis abonné à cette publication en 1817; les gravures m'ont été adressées à Rome, à Paris et à Vienne; dans cette dernière ville, les droits d'entrée ont été exorbitans (cet impôt étoit mis au profit des artistes qui travailloient en Autriche); au total, l'ouvrage m'a coûté, en livraisons, en droits et en frais de transport, plus de 1,100 fr. Lorsque j'ai voulu, arrivé enfin à un état de repos, faire relier mon ouvrage, il étoit incomplet; des livraisons manquoient; d'autres étoient maculées et déchirées. Je renonçois au bonheur de placer cette édition dans ma bibliothèque, quand M. de Hoofmanns, dont j'ai parlé avantageusement dans un de mes derniers ouvrages, est venu me dire que je pouvois obtenir cette édition à Paris, moyennant 50 fr. Je les ai donnés, et je jouis du plaisir de posséder un beau livre de plus.

M. Adamolli est un dessinateur animé et gracieux; M. Nenci est sage, fini et doux. Comme graveur, M. Adamolli est net et suffisamment passionné. M. Lasinio soutient la réputation que son père s'est acquise en Toscane. On a lieu d'être très-satisfait du dessin de M. Nenci, et les graveurs qui travaillent d'après lui trouvent un guide assuré qui ne les égare jamais. La Toscane doit s'enorgueillir d'une publication semblable, digne d'un souverain. C'est sur ce plan que la duchesse Elisabeth de Devonshire vouloit donner à la ville de Rome une édition de la *Divine Comédie*. En regard du texte adopté par Lombardi devoit être placée ma traduction, et les meilleurs artistes de l'Italie étoient appelés à composer cent dessins qui auroient été gravés dans les plus célèbres capitales de l'Europe. La mort de la duchesse en 1824 détruisit ce beau projet.

Barthélemy Pinelli, si connu à Rome, étoit un de ceux qui devoient contribuer à cette croisade artistique. Il résolut de reprendre, seul, cette imposante entreprise. Il composa cent quarante-trois dessins qu'il grava ensuite, et me les dédia avec le témoignage d'un dévouement dont j'ai été singulièrement flatté. — Flaxman a trop donné à ses personnages l'attitude de ceux d'Homère. Il y a une réflexion à faire : Dante étoit italien, ses personnages devoient participer de la nature italienne. Machiavelli

mage réjouit et affligea les Florentins; leur poète étoit honoré, mais l'espoir d'obtenir ses restes parois-

chercha bien le genre italien du moyen âge; mais malgré ce beau nom, qui représente en un seul tant de génies différens, Machiavelli n'a pas assez varié les poses. Il falloit faire excuser davantage la négligence du dessin, et sans chercher l'antique aussi exclusivement que Flaxman, ne pas l'oublier pour les personnages d'un haut caractère. Mad. Giacomelli, fidèle à l'imitation de l'antique, sans l'outrer autant que Flaxman, suit tous les pas de Dante, mais s'arrête parfois devant un soleil qui brûle le teint de la femme jolie et prudente. J'ai peur souvent qu'elle n'ait entendu Dante qu'à demi, quoiqu'elle ait fait tous ses efforts pour tâcher de le traduire, même avec audace. Je ne lui retire pas le sourire que Dante lui auroit accordé, mais une sorte de ton chaud, de mordant italien manque naturellement à qui n'avoit pas tremblé devant l'original du *Jugement dernier*.

MM. Adamolli et Nenci ont fait mieux sans doute. Ils sont forts, puissans, ils parlent la langue du pays; ils ont rencontré Dante, ils ont compris sa parole; ils ont mérité une palme, et leur œuvre ne peut périr. Mais du reste, comme Flaxman, comme Machiavelli, comme Mad. Giacomelli, ils ont eu le tort de faire à chaque planche un Dante différent, et l'on diroit des Virgiles de rechange. Cela n'est pas bien. Il falloit adopter un type et ne pas s'en écarter; il falloit se créer un Dante, quel qu'il fût, et un Virgile toujours le même; il falloit, dans les premiers traits, dire au lecteur: « Voilà mon Dante, voilà mon Virgile; vous n'en verrez jamais d'autres. » Les éditeurs surtout devoient exiger des artistes qu'un tel soin ne fût jamais négligé. Quand l'œil connoît une physionomie, il s'accoutume, il n'interroge plus; il ne va pas chercher si la figure est vêtue à l'antique, si la tête est ceinte du laurier. Il connoît de vue son ami, son voyageur, celui qu'il suit, celui qu'il aime; puis le Virgile ne doit pas plus changer de visage, c'est toujours le poète de Mantoue; vous devez reconnoître la même taille, les mêmes *mosse*, sa main, son port de tête, l'ajustement de sa couronne, sa chaussure, les plis de sa toge, tout cela doit être convenu; il peut bien porter la même robe pendant les quatre jours que dure sa mission auprès de Dante: on n'a pas beaucoup d'habits en voyage.

Pinelli, que j'ai bien averti de l'erreur de ses prédécesseurs, et qui d'ailleurs n'avoit pas besoin d'être averti, car c'étoit un homme de tact, de jugement, de vérité, et même de logique, de cette logique naturelle, qui est la meilleure, Pinelli a évité cet écueil. Souvent il s'est représenté lui-même jusque dans les cercles de l'enfer, et particulièrement parmi les prodigues, et chaque fois qu'il avoit cette idée bizarre et qu'il s'infligeoit ce châtiment, il vouloit être reconnu. Cela devoit l'amener à vouloir que son Dante, son Virgile et sa Béatrix fussent de vrais types avec lesquels, la connoissance une fois faite, le spectateur aimât à continuer sa course. Pinelli, arrivé le cinquième, n'a pas fait la faute de ses prédécesseurs. D'ailleurs, il a senti l'importance de la sévérité antique en quelques points, sans aller aussi loin que Flaxman. Il a reconnu que Machiavelli s'étoit fortement approché de Dante, qu'il s'étoit serré contre le poète, qu'il l'avoit même étreint, *en le*

soit s'évanouir. Florence cependant espéra recueillir quelques fruits de ses supplications. Jean de Bologne

poursuivant dans ses inégalités, dans ce qu'on appelleroit, en musique, *les changemens de ton*. Du haut de cette primauté italienne, qui n'est pas toujours juste avec nous, Pinelli a passé devant Mad. Giacomelli, sans presque lui adresser un regard. Il a goûté Adamolli et Nenci, mais a prétendu, sans doute à tort, qu'ils étoient froids. Partant de là, Pinelli, qui sentoit en lui une véritable vocation *dantesque*, a voulu procéder autrement. Cette disposition l'a servi à souhait; son œuvre aussi est sans contredit la plus complète, la plus satisfaisante que nous ayons aujourd'hui. Malheureusement cette composition, grand in-fol. oblong, est peu connue à Paris. Je crois qu'il n'en existe que quatre exemplaires dans cette ville : celui de M. le comte Pozzo di Borgo, celui du comte d'Hauterive, le mien et un exemplaire que possède un libraire sur un de nos quais. J'allai un jour demander le prix de cet exemplaire ; on m'en demanda une somme exorbitante, et sur ma surprise on chercha à me congédier, en me disant que de tels livres n'avoient rien à faire avec moi. Je me gardai bien de dire que ce livre m'étoit dédié, car j'aurois donné une trop grande mortification au marchand. Mon exemplaire, enrichi de la dédicace gravée par l'auteur, où il a placé mon portrait, est de plus orné d'un dessin à la plume, contenant un sonnet italien, composé aussi par Pinelli, qui étoit à la fois peintre, sculpteur, graveur, architecte, musicien et poète.

Je parlerai encore d'une publication, intitulée : *Paradis de Dante*, dessinée au trait par Pierre de Cornélius. Nous avons vu un Anglais, un Bolonais, une Française, une société de Toscans, un Romain, rendre hommage à Dante ; voici venir un Allemand. Cette collection sans date se vend à Leipsick, chez Bœrner. Ces dessins étoient des cartons de fresques que M. de Cornélius devoit peindre dans la villa Massimi, à Rome, mais qu'il ne put entreprendre, et qui furent peintes par M. Veith. Il y a neuf tableaux; l'ordonnance est sage, les poses sont majestueuses, la composition a de la vérité, les draperies sont amples et bien raisonnées. Je trouverois peut-être quelque chose de trop vif dans les regards des personnages graves, qui ont les uns avec les autres une ressemblance qu'il faut éviter; mais les visages des anges, des femmes, sont variés et pleins de charmes.

Je n'oublierai pas ici la description d'un dessin que M. Ingres a eu la bonté de me donner à Rome, en 1816. Il représente l'épisode de *Francesca da Rimini;* elle laisse tomber le livre qu'elle tenoit de la main droite; Paul est à ses pieds et lui touche la main gauche. Jean Malatesta soulève un rideau et tire sa longue épée pour les frapper. Il est inutile de dire que ce dessin, qui fait partie de mon cabinet, est empreint de toute la grâce, de toute l'élégance et de la finesse de détails qui caractérisent le talent si européen de M. Ingres, qui a vécu apparemment dans le XIVe siècle.

Je terminerai cette note par quelques informations sur les travaux des Italiens relativement à la description du site des trois *Cantiche*. Longtemps après Antoine Manetti, qui a expliqué mathématiquement la position des trois royaumes, on n'a joint aux éditions italiennes que des

reçut de l'archevêque de Ravenne le buste de Dante en marbre, qui surmontoit le tombeau élevé dans cette ville. Probablement Jean de Bologne avoit obtenu ce buste pour le remettre aux Florentins, ou au moins pour l'inaugurer sur quelque monument consacré à Dante. Mais Jean mourut en 1608, sans avoir donné une destination à ce buste. Il passa dans les mains d'autres étrangers.

Je me plais à louer ici cette obstination sincère, ce courage toujours renaissant, ce mélange de regrets et peut-être de menaces qui animoient la nation florentine. Ne pouvant rentrer en possession des restes de son admirable fils, Florence inspira à quelques-uns de ses citoyens l'idée d'aller honorer ce fils sur le lieu même dont on ne pouvoit l'arracher. De là cette belle pensée, cette éloquente inscription, dues au cardinal Corsi et au vice-légat Salviati, tous deux seigneurs florentins, mais alors attachés au service du Saint Siége.

Lorsque Bettinelli publia ses dix lettres à Virgile, dans lesquelles il hasarda imprudemment tant d'hérésies littéraires, surtout contre Dante, M. de Pom-

planches médiocrement gravées. En 1812, de concert avec M. Forssell, célèbre graveur suédois, j'ai joint à ma traduction, publiée à Paris par M. Smith, une gravure de l'*Enfer*, où tout répond aux descriptions du poète. Cette planche est devenue ma propriété. M. Ciardetti, dans son édition de Florence, 1830, l'a copiée sans me nommer. Je ne lui conteste pas ce pouvoir; mais le Français qui a donné la première gravure de l'*Enfer* un peu soignée pouvoit être nommé. Il en a été de même du *Purgatoire*, qui a été aussi composé pour mon édition et qui m'appartient. Je ne réclame rien pour la planche du *Paradis* que j'ai copiée de Manetti. (Ces trois planches sont jointes à la présente histoire et placées à la page où commence l'analyse de chaque *Cantica*.) Je ferai observer que si le droit de reproduire ces planches m'est enlevé en Italie, où je dois abandonner de bonne grâce mon privilége, il ne peut en être ainsi en France, où le droit de propriété est à moi seul et m'est garanti par les lois. Je sais qu'on a voulu lithographier mes planches il y a quelque temps en France; cela auroit été très-mal. Il doit m'être permis de défendre mon bien partout où la loi m'autorise à faire valoir mes droits.

mereul en donna une traduction qui fut ainsi annoncée : Florence (Paris), 1778. On crut dans quelques cours que Florence approuvoit cette sortie insensée, mais des Florentins réfutèrent victorieusement Bettinelli, et s'armèrent dans cette occasion de tout leur amour patriotique pour réduire en poussière l'accusateur de leur idole.

Au projet de recouvrer les restes du poète, projet qui ne pouvoit plus être réalisé, les Toscans substituèrent la détermination de lui élever un tombeau à Florence. La première idée fut conçue en 1802 ; je vis qu'on s'en occupoit en 1805. Alfieri avoit appuyé ce désir avec zèle, avec constance, et fortement encouragé ce projet. La princesse Marie-Louise, comme reine d'Etrurie et ensuite comme régente, se montroit disposée à fournir avec libéralité les moyens d'accomplir la haute entreprise. Les inventeurs du projet étoient le marquis Gaétan Capponi et l'avocat Piccioli ; ils s'adjoignirent d'autres amis ardens de la patrie. Mais la Toscane devenoit de plus en plus malheureuse, et devant payer à la France un subside ruineux, elle ne put donner quelque suite à sa généreuse intention.

En 1818, après la paix, lorsque ses bienfaits commencèrent à se développer, une nouvelle tentative appela les Florentins au *grand devoir*. M. Missirini déclare que les premiers Toscans qui reportèrent l'attention de l'Etat sur cette pensée furent le conseiller Vittorio Fossombroni, ce Nestor des ministres et des savans, correspondant de notre Académie des sciences qui n'accorde ce titre qu'aux talens les plus distingués de l'Europe ; le sénateur Thomas prince Corsini, le conseiller Jean Degli Alessandri, le marquis Thomas Corsi (ceux qui liront l'*Histoire de Dante* doivent

connoître tous ces noms, et je n'en peux oublier aucun); le président Fortunato Ranieri Benvenuti, le marquis Gino Capponi, le chevalier Antoine Ramirez de Montalvo, le chevalier Jean-Baptiste Zannoni, le directeur chevalier Pierre Benvenuti, et M. Joseph Baldi.

Ces premiers auteurs du projet renouvelé s'adressèrent à la générosité d'ame de leurs concitoyens et de tous les Toscans, en leur offrant la gloire de concourir, par une subvention convenable, à l'exécution d'une entreprise si nationale. Un appel en paroles éloquentes fut rédigé; ils dirent à la Toscane entière :

« La renommée, que par ses œuvres un génie extraordinaire acquiert à la patrie, doit être récompensée par une « preuve de reconnoissance publique et illustre. La patrie, « en payant le juste tribut au citoyen qui a bien mérité d'elle, « est à la fois juste et habile, parce qu'elle fait une chose qui « se propage brillamment jusqu'à la postérité la plus reculée.

« .... Il y a cinq siècles que Dante a cessé de vivre, et l'étran- « ger, quand il est auprès de nous, rempli d'admiration « pour les hommes célèbres qui en tout temps ont illustré la « Toscane, cherche avec anxiété le monument du *grand* qui « s'élève au-dessus des autres comme un aigle. Ne trouvant « pas ce monument, l'étranger en manifeste une haute sur- « prise qui s'exhale en reproches. On *renouvelle* donc le projet « de monument à Alighieri. Les méditations auxquelles on « se livre tous les jours sur Dante, le bon accueil que reçoi- « vent les nouveaux travaux des savans sur la *Divine Comédie*, « les splendides éditions qui s'accumulent, ensuite ce désir « qu'on éprouve d'exciter la génération actuelle à la vertu, « de rendre hommage, par des tombeaux et des monumens « d'honneur, aux hommes éminens qui ont vécu avec nous, « tout fait croire qu'on ne se refusera pas, qu'au contraire, « on contribuera aux moyens de s'assurer une gloire déniée « jusqu'ici par la force du destin, celle d'ériger un cénotaphe « au génie qui a comblé de tant d'illustrations l'idiome « toscan. »

Cette noble invitation excita une émulation ambitieuse; chacun voulut coopérer à l'accomplissement du projet proposé. On choisit pour exécuter le monument, M. Etienne Ricci, sculpteur de renom. Le grand-duc approuva le choix. On grava des modèles. Le comte Liopardi anima les souscripteurs par des chants d'enthousiasme.

Etienne Ricci se pénétra de son sujet, et voulut que son travail se composât de l'urne funéraire, en arrière de laquelle Dante seroit assis, tandis que plus bas figureroient deux statues allégoriques.

Ainsi sur une large base s'élève cette urne à contours simples, dépouillés de tout ornement, afin de rappeler la gravité du sujet et la sévérité du poète. Au-dessus de l'urne paroît le poète assis dans sa majesté terrible.

Il y eut plus d'un homme en lui, dit M. Missirini. Là plusieurs esprits étoient associés; l'homme de la vie humaine en découvrit les vices et il en tira vengeance; l'homme du monde idéal s'y purifia et s'embellit en le contemplant : ses idées devinrent des cachets ineffaçables. Il n'écrivit pas, il peignit; il ne parla pas, *Michel-Ange de la poésie,* il jeta en bronze.

Dante appuie le coude du bras droit sur un volume et porte la main vers le menton. Le poète est absorbé dans une méditation immense et dans ce *concentrement* qu'exigeoient l'*arduité* et la sublimité de ses pensées et des choses contemplées. Le bras gauche est étendu horizontalement sur le même livre, où sont consignés les châtimens des hypocrisies, des avarices, des simonies, des assassinats et des autres scélératesses du temps et des siècles anciens.

Un long manteau descend à grands plis des épaules du poète; ramené par devant, il couvre les jambes et les genoux, et laisse nu le torse *accusant* l'état

de maigreur où tomboit Alighieri lorsqu'il achevoit le poème auquel *le ciel et la terre avoient mis la main*. La statue rappelle celle d'Euripide, qui est placée dans le *braccio nuovo* du Vatican.

La tête a un caractère austère, à travers lequel on distingue cependant un rayon de joie qui tempère cette austérité; la scène est comme à la fois dans l'*Enfer* et dans le *Paradis*.

La statue de l'Italie, tourellée et debout à un des côtés de l'urne, tient de la main droite le sceptre avec lequel autrefois elle a dominé le monde; sceptre, ajoute M. Missirini, dans un élan d'amour vivement exprimé, qu'elle étend encore sur les études humaines de l'imagination, de l'imitation et de l'inspiration. Le bras gauche semble indiquer aux nations qu'elles doivent honorer l'*altissimo poeta*.

La statue de la poésie est de l'autre côté du cénotaphe assise dans une attitude d'abattement. Elle a ôté de son front sa couronne, et avec les doigts légèrement repliés, la tient pendante, comme si elle alloit lui échapper. Cette idée ingénieuse est à la fois simple et passionnée.

Le mausolée est construit en marbre de Luni, dit de seconde qualité. On l'a voulu ainsi, non pas par un sentiment d'économie, car ce sentiment n'a présidé à aucune des opérations ordonnées par les souscripteurs qui se seroient indignés d'un tel calcul; mais on a eu en vue de prévenir des inconvéniens presqu'inévitables. Dans les blocs de Carrare de première qualité, quand il s'agit de dimensions colossales, il est impossible qu'il n'apparoisse pas des taches monstrueuses, des veines allongées qui déforment les figures, surtout lorsqu'on ne reconnoit ces veines que long-temps après que l'ouvrage est commencé.

Elles tachent tout à coup les chairs et les visages, tandis que le marbre de seconde qualité offre un *veiné* égal, et, après plusieurs années, prend un *bain général* d'une teinte *harmoniée* très-agréable à l'œil.

Le cénotaphe (on sait que cela veut dire tombeau vide) est placé dans l'église de *Santa Croce;* c'est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le sanctuaire consacré au génie et à l'esprit de la patrie. Cette église jouit de cette destination depuis long-temps. Bernard d'Arezzo rapporte même que l'image de Dante y étoit peinte en pied. Philelphe parle de cette peinture, et déclare que les descendans d'Alighieri la regardoient comme très-ressemblante. Le poète aujourd'hui est en compagnie de Machiavel, de Michel-Ange, de Galilée et d'Alfieri.

Le monument a quatorze *bras* de Florence en hauteur; les statues sont hautes de six *bras* et quelques fractions (le *braccio* de Florence répond à 594-2 millimètres, un pied neuf pouces et demi). Sur la grande base, on a sculpté en lettres dorées cette inscription, composée par le chevalier J.-B. Zannoni:

DANTI ALIGHIERIO,
TUSCI
HONORARIUM TUMULUM,
A MAJORIBUS TER FRUSTRA DECRETUM,
ANNO M DCCC XXIX
FELICITER EXCITARUNT.

« Les Toscans ont eu le bonheur d'élever à Dante Alighieri,
« en 1829, un tombeau honoraire, trois fois décrété en vain
« par leurs ancêtres. »

Le monument fut exposé au regard du public le 24 mars de la même année.

Parmi les souscripteurs, on compte le grand-duc, l'empereur d'Autriche, l'archiduc Antoine et l'archiduc Renier. Tous les Toscans de distinction ont envoyé noblement leur offrande. Ceux mêmes qui vivoient dans des pays étrangers n'ont pas voulu être dispensés. M. Maximilien Libri figure sur la liste. Le nombre total des souscripteurs est de quatre cent quatre-vingt-quatorze : on y compte des israélites, dont les pères ont eu tant d'obligations aux lois de Léopold Ier.

La réparation morale faite à Dante est donc complète. Je devois recueillir ces informations ; je répète que j'en ai puisé une partie dans l'ouvrage intitulé : *Delle Memorie di Dante*, etc., par M. Missirini, qui termine aujourd'hui (1841) la belle *Vie de Dante*, destinée à précéder l'édition ornée de gravures sur bois, par M. Fabris. Je ne puis parler que de la première partie de cette édition *Fabris*, qui forme un très-beau volume ; le reste ne m'est pas encore parvenu. Les scènes des gravures me paroissent énergiques et d'un style grandiose.



CHAPITRE XLV.

L'AUTEUR CROIT AVOIR REMPLI SA TACHE. IL NOMME ENCORE PLUSIEURS DES PERSONNES COMPLAISANTES QUI LUI ONT PROCURÉ DES INFORMATIONS, ENTR'AUTRES M. MAGNIN, M. LENORMANT ET M. CHAMPOLLION. IL JETTE EN ARRIÈRE UN REGARD SUR LE TRAVAIL QUI VIENT DE L'OCCUPER. L'AUTEUR CROIT QUE LES RAPPORTS DES FRANÇAIS AVEC DANTE ET SES OUVRAGES N'ONT PAS ÉTÉ ASSEZ OBSERVÉS JUSQU'ICI. RÉSUMÉ RAPIDE DE L'OUVRAGE DE L'AUTEUR. LES DIVERSES VICISSITUDES DE LA VIE DE DANTE. LES PRINCIPAUX DÉTAILS DE L'OUVRAGE SONT RAPPELÉS. VOEU DE L'AUTEUR POUR QU'UN ITALIEN, M. CASELLA, LISE PUBLIQUEMENT DANTE A PARIS. M. BASTA, M. VIMERCATI, SAVANS LITTÉRATEURS ITALIENS. M. VIMERCATI EST UN DES MEILLEURS ÉLÈVES DE M. BIAGIOLI. EXPLICATION DES GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE PRÉSENT OUVRAGE. LE PORTRAIT DE DANTE PAR GIOTTO EST TROP JEUNE POUR RAPPELER EXACTEMENT L'AUTEUR DE LA *DIVINE COMÉDIE*. PORTRAIT DE DANTE GRAVÉ D'APRÈS RAPHAEL. GRAVURES REPRÉSENTANT L'ENFER, LE PURGATOIRE ET LE PARADIS. GRAVURE D'APRÈS LE MASQUE DE DANTE, TIRÉ A RAVENNE LE JOUR DE SA MORT. ARMOIRIES DES ÉLISEI-ALIGHIERI, DES PORTINARI ET DES BARDI. DÉTAILS SUR LES DESCENDANS DE DANTE. LA FAMILLE ALIGHIERI SAREGO. M. VALERY, VOYAGEUR CÉLÈBRE, EST CITÉ. CONCLUSION.

Je crois avoir rempli ma tâche. J'ai voulu écrire l'histoire de Dante; je me suis entouré de toutes les informations que j'ai pu rassembler. M. Magnin et M. Lenormant, conservateurs de la bibliothèque du Roi, ont mis à ma disposition, avec une singulière complaisance digne de celle de M. Van-Praet, des

ouvrages importans. M. Champollion-Figeac m'a communiqué avec empressement et une rare politesse le manuscrit Zanchani dont j'ai parlé plusieurs fois.

J'ai fait venir d'Italie tout ce qui pouvoit m'aider dans mon entreprise. J'ai obtenu des renseignemens de M. le chevalier Micali, mon confrère à l'académie de la Crusca; de M. Missirini, ami de Canova. J'ai mis à contribution une foule d'autres obligeances; actuellement je vais pour un moment jeter en arrière un regard sur le travail qui m'occupe depuis si long-temps, et que je n'ai suspendu, après avoir publié l'*Histoire de Pie VII*, que pour signaler les *faits remarquables de la diplomatie française depuis* 1784 *jusqu'en* 1830; faits qui révèlent les mérites divers de notre illustre homme d'état, le comte d'Hauterive.

Je me suis senti, dès mes jeunes années, un attrait comme irrésistible qui m'entraînoit vers l'Italie. Au milieu de mes études de collége et des cours de grec et de latin, je me rappelle que j'ai appris l'italien tout seul, sans guide. Je possède encore une bien mauvaise traduction de Pétrarque que j'ai faite à l'âge de quinze ans. Il n'est donc pas étonnant qu'après avoir traduit la *Divine Comédie*, commenté Machiavel, mis en ordre, le premier en France, les annales de l'Italie, j'aie éprouvé le désir d'écrire la vie de Dante. Un nombre considérable d'auteurs m'avoient précédé, mais tous étoient italiens, et la part qui pouvoit nous revenir à nous autres Français dans les rapports que nous avons eus avec Dante pendant sa vie, et avec ses ouvrages depuis plusieurs siècles, n'étoit pas, il me sembloit, assez observée. J'ai donc cru devoir apporter ma pierre à l'édifice, et je me suis

vu puissamment soutenu, lorsqu'armé de M. Balbo (1), j'ai commencé l'impression de mon ouvrage.

J'ai reconnu avec M. Balbo que Dante étoit à lui seul une grande partie de l'histoire de l'Italie de son temps. J'ai exposé les événemens qui ont agité la Péninsule jusqu'à la paix de Constance en 1183. Nous sommes arrivés dès lors à l'établissement des *comuni* et à l'origine de la dénomination de gibelins et de guelfes. Au milieu de ce mélange de désordres et d'améliorations politiques, Dante naquit le 14 mai 1265.

Il a été nécessaire de rapporter les principales circonstances de la vie de Brunetto Latini, son maître, et d'analyser ses ouvrages où l'on a dit que l'élève a puisé les données de son voyage mystérieux : mais c'est de bien loin qu'il a suivi son inspiration, s'il y a pensé un seul instant.

Il m'a été impossible de ne pas tressaillir de joie en reconnoissant, d'après M. Zannoni, que le *Tesoro* de Brunetto est dédié à Louis IX, et que ce poème renferme un éloge inconnu du plus juste, du plus grand des princes du monde.

Dante va perfectionner ses études à Bologne. L'intention de ses parens étoit de le distraire d'une passion qu'il avoit conçue à Florence pour la fille de Foulques Portinari. Dans sa *Vita nuova*, Alighieri nous découvre les plus intimes secrets de son cœur. Dante étoit appelé *le poète*, mais il est forcé de descendre sur la place publique. Il combat pour la patrie avec courage. Revenu à Florence, il se marie. Nous ne le suivrons pas dans les fautes qu'il commet pen-

(1) J'emprunte cette expression à Machiavel, qui, en parlant d'un prince d'Italie notre allié, disoit : « Il s'avança, *armato di Francesi.* »

dant son Priorat. Il contribue à faire exiler les noirs (guelfes) et les blancs (gibelins). Les noirs l'exilent à leur tour. Il se réfugie à Sienne, puis à Arezzo. Là il se lie d'une tendre amitié avec le célèbre guerrier Uguccione, et il compose un ouvrage, intitulé : *Il Convito*, puis un autre traité, intitulé : *De vulgari eloquio*. Ces travaux ne l'empêchent pas de donner en même temps des soins assidus à la composition de son poème de l'*Enfer*, et il le dédie à Uguccione avant de partir pour la France. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut chercher l'analyse des scènes terribles du royaume des pleurs.

J'ai cru devoir citer les plus beaux morceaux de cette composition. Il m'a été bien doux, avant de voir Dante entrer à Paris, de rappeler la célébrité de notre savante Université. Dante soutient des thèses, et il acquiert par la hardiesse de ses réponses une haute renommée. Les gibelins espéroient un retour de la fortune. Dante reparoît en Italie ; il y défend la cause de l'empereur Henri VII, et il écrit en sa faveur le traité *de Monarchiâ*. Pourquoi m'a-t-il fallu réfuter une partie des doctrines politiques de Dante ! La fortune se déclare contre Henri VII ; il meurt à Poggibonsi. Dante cherche de nouvelles consolations dans la poésie. Il avoit annoncé qu'il composeroit le poème du *Purgatoire*, il le dédie au prince Moroello Malaspina.

Le lecteur voit se développer devant lui les scènes les plus attendrissantes du second royaume. Dante peut rentrer à Florence, mais on lui impose des conditions humiliantes qu'il repousse avec un sage orgueil. Le *Paradis*, dernier poème, est dédié à Can-le-Grand. Ceux qui croient que le *Paradis* n'offre pas des tableaux dignes d'admiration sont dans une déplorable

erreur. Dante se réfugie à Ravenne, et, après plusieurs vicissitudes, il y meurt le 14 septembre 1321, à l'âge de cinquante-six ans quatre mois et sept jours.

Il m'a paru convenable de mentionner les plus rares et les plus précieuses éditions de la *Divine Comédie*, et en même temps les livres qui ont parlé de Dante. Au nombre de ces livres, il s'en est rencontré un qui manifestoit des doctrines horriblement funestes et dépourvues de bon sens. Je les ai combattues d'abord à l'aide de vaillans champions, de M. W. Schlegel, qui, je crois, est mort converti à la foi catholique, et du P. Pianciani, zélé défenseur de l'Eglise; mais je ne me suis pas cru dispensé de lutter moi-même, et si j'ai eu le bonheur, en soutenant nos dogmes, de trouver des paroles agréables au Saint Siége et à l'Italie, comme je n'ai écrit que pour ma conscience et dans l'indépendance absolue de mes convictions catholiques, je serai satisfait d'avoir été utile sans cesser d'être libre.

Une offense qui se renouveloit tous les jours accusoit les Florentins d'ingratitude. Je crois avoir assez prouvé qu'ils ont réparé avec éclat le mal fait par la persécution d'un parti qui autrefois abusa de la victoire, d'un parti avec lequel les Florentins d'aujourd'hui n'ont aucune solidarité.

J'émettrai ici un vœu que je n'ai pas encore osé manifester. Dans leurs cours, M. Villemain, M. Lenormant et M. Ozanam ont entretenu notre jeunesse de la gloire de Dante; ne seroit-il pas bien qu'il y eût à cet égard des leçons directes et permanentes, pendant qu'ils sont distraits par des travaux plus élevés? Il y a à Paris un Romain, M. Casella, que je connois depuis longues années. Il n'est pas exilé de sa patrie; c'est un voyageur volontaire qui aime la

France; il a fait à Rome des études brillantes. Je sais que Pie VII vouloit lui confier la construction d'un musée, qui auroit contenu des antiquités trouvées à Ostia, et qui, placé dans les jardins du Quirinal, se seroit appelé *Museo Ostiense*. M. Casella réunit des connoissances étendues en mathématiques, en physique, en architecture et en musique. Il a séjourné longtemps à Florence, à Milan, à Londres, et à Francfort pendant quinze ans; il sait naturellement l'italien par principes; il parle l'allemand et l'anglais. Mais ce qui est plus remarquable, il a écrit dans notre langue française un traité de lexigraphie des verbes français, que M. Nodier, si bon juge, estime et regarde comme un ouvrage excellent. Je suis à même de reconnoître que M. Casella possède à fond la littérature de son pays. Il a montré les mystères de Dante à plus de mille élèves. M. Casella conviendroit surtout pour expliquer Dante à Paris. Cette réunion si rare d'une grande habileté à enseigner sa langue nationale, et d'une pénétration singulière qui lui a fait deviner les délicatesses de notre idiome, le rend propre, selon moi, à devenir avec succès un professeur de la *Divine Comédie*, le meilleur que l'on puisse trouver parmi nous, car ce professeur doit être d'un âge mûr et italien.

Nous aimons Dante; nous donnons son nom à un de nos bateaux à vapeur, cela est bien; mais cet hommage n'est qu'un enfantillage inspiré à quelqu'un de nos administrateurs de la marine par l'idée de rappeler les feux de l'enfer, ce qui n'est pas suffisant. Il y a plus à faire pour le grand génie de la Péninsule que notre jeunesse a déjà si bien étudié dans les leçons de M. Basta, auteur d'un excellent dictionnaire italien, et dans les recherches approfondies de M. Vimercati, élève de M. Biagioli. Je risque le vœu

que je viens d'énoncer, et je crois que si M. Ginguené vivoit encore, il l'appuieroit de l'autorité si respectable de son nom et de ses ouvrages en l'honneur des lettres italiennes.

Je dirai quelques simples paroles sur les gravures qui accompagnent mon livre. Le portrait de Dante, qui est en tête, est gravé d'après Raphaël, par M. Dien, dont la planche qui a orné mon *Histoire de Pie VII*, a été copiée avec soin en Europe par les éditeurs des nombreuses traductions de cette histoire. Raphaël a peint Dante deux fois au Vatican : une fois dans son *Parnasse*, et l'autre fois dans la *Dispute du saint Sacrement*. C'est cette dernière peinture qui a servi de modèle à M. Dien. Quelques détails ont été pris ensuite d'un tableau sur bois, de ma collection, où Dante est représenté couronné de lauriers, et qui est un bel ouvrage d'André Orgagna, né en 1329, mort en 1389.

Je sais de M. Missirini que, d'après une information donnée par Vasari, on a découvert dans l'ancienne chapelle dite *del Bargello*, à Florence, un nouveau portrait de Dante, par Giotto. M. Libri a vu ce portrait, lors de son dernier voyage. Dante est placé près de Foulques, pape sous le nom de Clément IV, de Brunetto Latini, et de Corso Donati qualifié de citoyen de Florence. On n'ignore pas que Clément IV étoit Français, natif de Saint-Gilles, et qu'avant de parvenir au pontificat, en 1265, il avoit été secrétaire de saint Louis. Foulques et Brunetto s'étoient liés d'amitié à Paris. Il faut rechercher à quelle année appartient cette fresque de Giotto. Il est né en 1276, d'après Vasari; mais cela est peu vraisemblable. On sait d'une manière certaine, que Giotto travailla à Rome, en 1298, suivant un écrit authentique, rapporté par

Baldinucci; et avant d'aller à Rome, le même Giotto avoit peint ses fresques au *Carmine*, et dans la chapelle dite *del Bargello*. Brunetto Latini est mort en 1294. Il est probable qu'il vivoit quand son portrait a été peint par Giotto. Corso Donati n'avoit pu devenir encore ce chef des noirs apppelé le *Barone*, et que son orgueil rendit odieux au parti des guelfes blancs. Dante et Corso Donati étoient alors devenus parens, puisque Dante avoit épousé Gemma Donati. En supposant que ces fresques portent la date de 1292, il faut abandonner le sentiment de Vasari, qui fait naître Giotto en 1276; alors il n'auroit eu que seize ans. Je suis porté à croire avec Baldinucci et M. Eméric David (*Biographie universelle*, XVII, 419) que Giotto est né en 1266, un an après Dante. Dans ce cas, Giotto auroit été âgé de vingt-six ans, et tout s'explique. Les fresques du *Carmine* et de la chapelle *del Bargello* en étendant la renommée de Giotto, l'avoient fait appeler à Rome, par Boniface VIII, en 1298. C'est cette dernière date qui est la base de mon raisonnement. Avec cela, il est sûr que Dante, ayant quitté Florence en 1300, pour n'y plus revenir, la peinture porte une date antérieure à 1300; certes, depuis 1300 jusqu'en 1321, personne n'eut l'idée de peindre à Florence, dans un palais public, un des plus grands ennemis du *Comune*. Dans ce temps-là, Dante étoit l'auteur de la *Vita nuova* et de sonnets célèbres. Aucune autre réputation ne le recommandoit. Il ne se trouve en une telle compagnie que parce qu'il est chéri de Brunetto et parent de Donati. Personne ne pouvoit soupçonner que l'exil et l'indignation dicteroient au banni la *Divine Comédie*, telle qu'elle nous est parvenue; j'accorde que

Dante en eût déjà conçu le plan. La figure est jeune, suivant le rapport de M. Libri, et n'offre aucune trace de maigreur (1). Voici ensuite la situation dans laquelle je me suis trouvé. D'un côté, obligé de publier mon livre, qui étoit terminé, je ne pouvois pas attendre le dessin du portrait découvert récemment à Florence; de l'autre côté, je voulois mettre un portrait en tête de mon édition, et je devois y placer celui de l'auteur de la *Divine Comédie*. Il étoit impossible de choisir un meilleur modèle que le portrait de Dante laissé par Raphaël, à qui la faveur de Léon X a dû procurer les informations les plus sûres, pour que la ressemblance fût exacte; et ces informations, quand il s'agissoit de l'exilé, que son travail avoit *fatto per più anni macro* (*Paradis*, xxv, 3),

(1) Je rapporte ici les propres paroles des informations que m'a données M. Missirini :

« Lorsque M. Missirini publia, en 1830, l'illustration du mausolée élevé à Dante dans l'église da *Santa Croce*, il y ajouta des notes relatives à l'Alighieri, et il rappela, d'après Vasari, que Giotto avoit peint le portrait de Dante dans la chapelle *Pretoria*, nommée ensuite *del Bargello*. Une main barbare ayant donné une couche de blanc à ce portrait, le grand-duc, sur les instances de M. Missirini, chargea M. Marini de tâcher de découvrir ce trésor. M. Marini eut le bonheur de le retrouver. Actuellement le portrait est visible, et il a fortement ému Florence. Il est de grandeur naturelle; Dante ne montre que la partie supérieure de sa personne, parce qu'il est placé à côté d'autres figures. Il est dans la fleur de l'âge, et paroît avoir à peu près vingt-six ans (1292). Vu de profil, le visage est oblong et sans maigreur, parce que, comme Dante le dit lui-même, le poème sacré ne l'avoit pas encore *fatto macro*. Déjà la figure a de l'autorité, et elle indique de profondes pensées, le haut génie et le cœur fort qui le rendirent si grand. »

De l'aveu de M. Missirini, c'est le portrait de l'amant de Béatrix, devenu l'époux de Gemma; ce n'est pas le portrait de l'auteur du *poème divin*. On a commencé à répandre en Europe qu'il faut répudier les portraits connus qui sont des *caricatures*. Raphaël n'a jamais peint de *caricatures*. Le masque tiré à Ravenne se rapporte aux deux portraits par Raphaël. Tenons-nous à ces deux chefs-d'œuvre, jusqu'à ce qu'un œil découvre à Vérone, à Tolmino, à Garganago, ou, si l'on veut, à Paris, un autre portrait qui offre la date de l'une des douze dernières années de la vie du poète.

ne pouvoient être recueillies à Florence, mais devoient l'être bien plutôt à Vérone, à Padoue, à Ravenne, où le crédit de Léon X étoit aussi puissant qu'à Florence.

Ce que la sagesse des papes fait en Italie n'est jamais fait à demi. Au bas du portrait que je publie, on voit des ornemens et des attributs de poésie, de musique, de dessin, qui ont été gracieusement composés par M. Blondel, mon confrère à l'Institut, et l'un des plus habiles membres de l'Académie des Beaux-Arts. Je laisse au public le soin de louer la fermeté, l'énergie, le sentiment profond et le bon goût du burin de M. Dien. En tête de l'analyse de l'*Enfer*, j'ai placé la planche dont M. Forssell, Suédois, est l'auteur, et qui représente les cercles de l'Abîme : cette planche est connue. En tête de l'analyse du *Purgatoire*, on trouve la planche qui le représente, et en tête de l'analyse du *Paradis*, la planche qui donne l'itinéraire aérien, d'après Manetti. Enfin, j'ai dû au talent de M. Dien une autre planche, qui est la cinquième : elle représente le masque que l'on a tiré sur la figure de Dante, en 1321. Voici l'histoire de cette nouvelle découverte. M. le marquis Torreggiani a eu, dernièrement, en héritage, à Florence, le palais del Nero, qui avoit appartenu au célèbre del Nero, grand admirateur de Dante. En faisant l'inventaire, on a trouvé un masque en terre cuite, derrière lequel étoit écrit qu'on devoit en avoir le plus grand soin, parce que c'étoit le masque pris sur la figure de Dante, après sa mort. D'après un dessin très-exact, M. Lyell, passionné pour Dante, a fait faire, à Londres, une gravure très-élégante et très-délicate de ce précieux reste des arts du XIV[e] siècle. Sur une des gravures de M. Lyell, qui ne sont pas dans le commerce, et que cet amateur distingué n'a distribuées qu'à un petit

nombre d'amis, M. Dien a composé celle qu'on voit en regard de la page 488. J'ai fait placer sous le masque, qui est naturellement d'une ressemblance indubitable, les armoiries des Elisei-Alighieri, telles que je les ai trouvées dans un *Priorista* de la Bibliothèque du roi, magnifique manuscrit du plus grand prix, que m'a communiqué M. Champollion-Figeac. Elles ne sont pas telles que celles qu'a publiées Pelli. Ce *Priorista* (9971) porte l'écu des Elisei-Alighieri, qui fut placé au palais du *Comune* pendant le Priorat de Dante, avec l'écu des autres Priori. En voici la description. L'écu porte écartelé au 1 et 4e de gueules (rouge), au 2 et 3e d'azur, coupé d'une fasce d'argent, au chef losangé d'or et d'azur. Depuis, les Alighieri, qui descendoient du poète, ont porté à Vérone d'azur à l'aile d'or : ce sont encore les armes des Sarego, dont nous parlerons plus tard. A droite et à gauche des armoiries de ces premiers Alighieri, j'ai placé celles de Foulques Portinari, père de Béatrix, et de Simon de' Bardi, son époux.

Les Portinari portoient d'or à la porte d'or, cerclée et croisée d'argent, accolée de deux lions de gueules affrontés, posés sur des perrons et appuyés contre le portail. Il est à remarquer qu'aujourd'hui ces mêmes armoiries sont celles des de *la Poterie*, famille très-ancienne en France.

Les Bardi portoient d'or à cinq losanges posées en fasce de gueules.

Je ferai ici une observation. A Florence, chaque famille, même celles des marchands de laine, de soie, et celles des *arts mineurs*, avoient des armoiries qu'elles choisissoient à volonté, et qu'elles s'attribuoient en quelque sorte comme elles l'entendoient, à condition de n'en pas changer, et le *Priorista* de la

bibliothèque, déjà cité, ainsi qu'un autre *Priorista*, non moins recommandable, qui a appartenu au généalogiste, M. d'Hozier, et que m'a fait voir M. Champollion, présentent à la fois les noms, les armoiries et la désignation de la profession des prieurs et des gonfaloniers.

Il résultoit de cette situation que les familles possédoient une partie des avantages de la noblesse, et que, bien qu'appartenant souvent à des rangs inférieurs de la société, elles jouissoient du privilége de réunir leurs parens, leur *consorti*, sous une bannière du même blason, usage qui équivaloit en quelque sorte au droit d'être reputé noble, et qui maintenoit dans ces familles d'abord l'obéissance au chef du nom, ensuite une partie de ces habitudes simples que contracte et que conserve la classe moyenne, et quelque chose enfin des vertus auxquelles *noblesse oblige*.

Maintenant, dans un si long examen de la vie d'un grand homme, après tant de travaux, ai-je atteint le but que je me proposois? Pour le zèle et le désir de bien faire, je suis inattaquable; mais cela suffit-il devant l'imposant public qui, dans toutes les contrées de l'Europe, lit et admire Dante? La vraie histoire de Dante ne pourra jamais être composée que par l'Italie: qu'elle agrée donc mes efforts, et qu'elle daigne placer ce foible ouvrage dans un coin de l'immense édifice où l'on rassemblera les monceaux de livres nécessaires pour jeter une abondante lumière sur l'histoire du plus grand génie des temps modernes! Par sa renommée, il appartient à toute la terre; aussi ai-je pu me permettre de le louer dans une langue, sœur chérie de l'harmonieuse langue du *sì*. J'ai apporté mon offrande, et si c'est une espèce de droit de cité italienne que j'ai usurpé, on m'excusera en faveur de mes in-

tentions. On peut attribuer ma témérité à mon long séjour dans la Péninsule, où j'ai donné des preuves d'un attachement dévoué, qui engagèrent quelques amis, des flatteurs sans doute, à m'appeler *Filius urbis*, en me dédiant une vue complète de la ville de Rome.

Je crois n'avoir plus à mentionner que l'état de la filiation de la famille d'Alighieri en Italie. Il ne reste plus de descendans que par les femmes. Dans un arbre généalogique très-exact, Pelli (*Memorie*, pag. 18) a établi clairement ce qu'il convient de savoir à cet égard.

J'ai dit, pag. 83, que lorsque Dante quitta Florence en 1300, il y laissa sa femme Gemma avec six garçons et une fille. Les fils s'appeloient Pierre, Jacques, Gabriel, Aligero, Eliseo et Bernard; la fille se nommoit Béatrix. Pierre mourut à Trévise en 1364. De Pierre, marié à Jacopa (on ne sait pas le nom de sa famille), naquit Dante II, mort en 1428, qui eut un fils, Pierre II, mort en 1476. De Pierre II naquit Dante III, mort en 1510. De Dante III naquit Pierre III, marié en 1536 avec Teodora Frisoni. Ici manque la ligne masculine. Pierre III ne laissa qu'une fille, Ginevra Alighieri, mariée en 1549, à l'âge de près de quatorze ans, au comte Marc-Antoine Sarego de Vérone, duquel descendoit, en ligne directe, Pandolfo, comte Alighieri Sarego, vivant en 1762. Poursuivons.

On sait qu'en 1318, Dante habita le château de Garganago. M. Valery, le célèbre voyageur, l'homme de France qui a le mieux décrit l'Italie, et qui continue, quoique malade, ses importans travaux; M. Valery, qui a visité ce château, en parle ainsi :

« Je ne puis me rappeler ma visite à Garganago, sans attendrissement et sans tristesse. Cet ancien manoir de Dante (il « eût été mieux de dire asile) étoit alors le séjour d'une femme

« distinguée dont j'ai déjà déploré la perte, Madame la comtesse « Sarego Alighieri. Elle avoit composé à Garganago une biblio- « thèque des plus rares et des meilleures éditions du grand « poète. Son projet étoit de lui élever un monument, et elle « étoit bien véritablement digne de porter son nom, par le « culte qu'elle lui avoit voué, par l'élévation de son esprit et « l'ardeur de ses sentimens italiens. » (*Voyages historiques en Italie*, par M. Valery, 2e édition, 1838, tom. Ier, pag. 248.)

Je crois donc avoir rempli ma tâche ; je crois avoir été juste envers tous. Si j'ai passé sous silence quelques détails, c'est que je les ai ignorés, ou que je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire de les rapporter. Je suis heureux si la Péninsule Ausonienne, à qui je dédie mon livre, l'accueille avec quelque bienveillance. Les Italiens doivent voir avec plaisir que de toutes parts on apporte des hommages à leur Dante, à ce génie du premier ordre, qui rend l'Italie si grande, et qui, en s'élevant, souleva avec lui tout son siècle.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

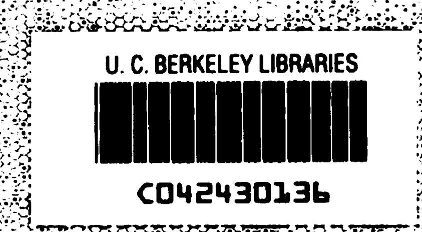
—

Pag. 4, lig. 17, dogmatique, *lisez :* tranchante.
Pag. 6, lig. 24, ce que nous aurons, *lisez :* ce que nous avons.
Pag. 7, lig. 20, celui, *lisez :* de celui.
Pag. 7, lig. 22, l'italien, *lisez :* de l'italien.
Pag. 14, lig. 7, *comuni,* lisez : *comune.*
Pag. 31, lig. 6, magna, *lisez :* Magna.
Pag. 31, lig. 12, au haut, *lisez :* à ce haut.
Pag. 32, lig. 26, la portée, *lisez :* le porter.
Pag. 41, lig. 7, fermes, *lisez :* fervens.
Pag. 41, note, pag. 121, *lisez :* pag. 113.
Pag. 43, lig. 21, d'oil, *lisez :* d'*oil.*
Pag. 53, lig. 1re du récit, *supprimez* alors.
Pag. 71, lig. 12, *au lieu de* depuis que, *lisez :* car.
Pag. 80, lig. 9, de sincère, *lisez :* d'une sincère.
Pag. 89, note, lig. 30, *ajoutez* (*Hist. de l'Univ. de Paris*, tom. III, p. 530.)
Pag. 100, lig. 32, on auroit, *lisez :* on a.
Pag. 102 sommaire, lig. 5, *effacez les mots* guelfes et gibelins.
Pag. 110, lig. 28, qui visitent, *lisez :* visitant.
Pag. 119, sommaire, lig. 3, de Cerchi, *lisez :* de' Cerchi.
Pag. 129, lig. 12, et avoit, *lisez :* et il avoit.
Pag. 132, lig. 17, vingt-quatre, *lisez :* vingt-six.
Pag. 133, lig. 18, réduits, *lisez :* réduites.
Pag. 137, lig. 9, des traités, *lisez :* du traité.
Pag. 139, lig. 23, prépotence, *lisez : prépotence.*
Pag. 140, sommaire, *après ces mots,* la voie lactée, *ajoutez :* sages réflexions de M. Letronne sur ce passage de Dante.
Pag. 177, lig. 13, antérieure, *lisez :* bien antérieure.
Pag. 184, lig. 12, après plus utile, mettez une virgule.
Pag. 189, au haut de la page, 1305, *lisez :* 1306.
Pag. 194, lig. 7, *au lieu de* pouvoir, *lisez :* autorité.
Pag. 196, lig. 17, vouloit, *lisez :* désiroit.
— lig. 24, alors, *lisez :* en ce temps-là.
Pag. 203, lig. 19, l'Iliade, *lisez :* l'*Iliade.*
Pag. 225, lig. 24, à nous, *lisez :* vers nous.
Pag. 226, lig. 25, écrivoit, *lisez :* écrivit.
Pag. 227, lig. 1, rapporte, *lisez :* signale.
— lig. 24, amor, *lisez :* ancor.
Pag. 229, lig. 4, plaie, *lisez :* pluie.
Pag. 233, ligne dernière, 159, *lisez :* 169.
Pag. 234, lig. 15, différence. *lisez :* difformité.
Pag. 237, lig. 7, generato, *lisez :* generata.
Pag. 239, lig. 6, on voit, *lisez :* on croit.
Pag, 240, lig. 36, il y a peu de temps que, *lisez :* depuis peu de temps je suis.
Pag. 244, lig. 1, s'amortissoit, *lisez :* s'amollissoit.
Pag. 248, lig. 3, détourne, *lisez :* détourna.
Pag. 257, lig. 28, mes, *lisez :* nos.
Pag. 258, lig. 25, *supprimez le mot* bien.
Pag. 261, lig. 6, Reinhard, *lisez :* Reinhard, originaire du Würtemberg.

Pag. 265, sommaire, lig. 9, il publie, *lisez :* le *Comune* publie.
Pag. 268, lig. 17, il, *lisez :* Dante.
Pag. 273, lig. 6, *supprimez* ici.
Pag. 274, lig. 9, *supprimez* d'une sorte.
Pag. 298, lig. 3, Marcile, *lisez :* Marsile.
— lig. 7, Marcile, *lisez :* Marsile.
Pag. 330, ligne dernière, d'après ce qu'il dit, *lisez :* comme il le dit.
Pag. 374, lig. 26, il n'y pas lieu, *lisez :* il n'y a pas lieu.
Pag. 379, lig. 5, impérial, *lisez :* impériale.
Pag. 382, lig. 6, qu'il déclare, *lisez :* qu'on déclare.
— lig. 7, qu'il reconnoît, *lisez :* qu'on reconnoît.
Pag. 399. lig. 28, dix, *lisez :* douze.
Pag. 405, lig. 25, de la vérité, *lisez :* la vérité.
Pag. 421, lig. 7, départoit, *lisez :* déportoit.
Pag. 473, lig. 2, et il dit, *lisez :* il dit.
Pag. 482, sommaire, lig. 15, 1492, *lisez :* 1692.
Pag. 497, lig. 15, Clément III, *lisez :* Paul III.
Pag. 530, note, lig. 14, aneiso, *lisez :* anciso.
Pag. 611, lig. 10, 14 mai, *lisez :* 8 mai.
Pag. 618, lig. 29, d'après, *lisez :* sur.
— lig. 32, Sur, *lisez :* Avec.
Pag. 619, lig. 22, accolée, *lisez :* accotée.

L'année 1265 vit naître Dante le 8 mai
il est mort le 14 Sept. 1321 à Ravenne
Guelfes et Gibelins — 19

nº 5 —


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C042430136

